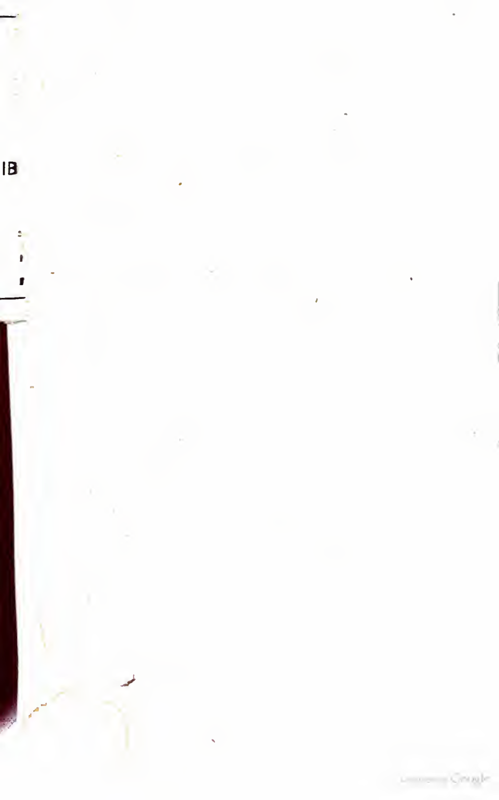




ŒUVRES

DE

RABELAIS

COLLATIONNÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS

SUR LES ÉDITIONS ORIGINALES

ACCOMPAGNÉES

D'UN COMMENTAIRE NOUVEAU

PAR

MM. BURGAUD DES MARETS ET RATHERY

SECONDE ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE

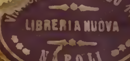
TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET CIE

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

RU







ŒUVRES

DE

RABELAIS

TYPOGRAPHIE FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).





Gravé par Hopwood

Rabelais

ŒUVRES

DE

RABELAIS

COLLATIONNÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS

SUR LES ÉDITIONS ORIGINALES

ACCOMPAGNÉES

D'UN COMMENTAIRE NOUVEAU

PAR

MM. BURGAUD DES MARETS ET RATHERY

SECONDE ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE

TOME PREMIER



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C[ie]

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1870



AVERTISSEMENT.

Il pleut des Rabelais. Tant mieux! Tout le monde en aura. Nul ne sera dorénavant excusé, s'il parle du livre joyeux ou s'il en écrit sans l'avoir lu. Nous nous sommes levés douze à la fois, douze savans de haute fustaye, hommes de bien, sacristains du curé de Meudon, sonnant son prêche à grande volée, in clocherio (et equidem in commentario) clochabiliter clochantes. *Est-ce une conspiration? Non, je le jure. La pensée de soulager les attristés est même si pleine de charmes que chacun de nous eût préféré peut-être accomplir seul la bonne œuvre; mais concurrence sans villenie. Jamais Pantagruélistes ne furent envieux.*

Et puis, Montaigne l'a dit : « Il y a toujours place pour un suivant, et route par ailleurs. »

Donc à chacun sa voie.

Le chemin que nous avons choisi est de tous le plus long, le plus escarpé. Personne ne nous a précédés, personne ne nous a suivis. Notre édition diffère de celles de nos confrères,

Par le texte;

Par l'orthographe.

Le texte est de prime cuvée; *nous pouvons le dire, sans manquer à la modestie qui nous sied, car il est corrigé par Rabelais lui-même. Nous avons, à grand renfort*

de besicles, lu, relu, comparé les éditions de son temps. Ce travail de simple collation, tout le monde pouvait le faire ; mais personne ne l'avait fait encore. Buffon a dit : Le génie, c'est la patience. Quel dommage que ce ne soit pas vrai ! Nous aurions du coup gagné notre brevet.

Les altérations qui déparent le texte de Rabelais sont dues à deux causes : d'abord, à la négligence et à l'impéritie des imprimeurs successifs, puis à l'obligation où s'est trouvé l'auteur, de supprimer les hardiesses des premières éditions, pour éviter que lui et le livre ne fussent jetés au bûcher.

Pendant la lutte de Rome avec la France, la censure fermait les yeux : on laissait dire et écrire beaucoup de choses non pas seulement contre les moines, comme au moyen âge, mais contre les théologiens, les évêques, contre la Sorbonne surtout. Louis XII avait laissé crier : « Vive la réforme ! » Au théâtre français, le Molière du temps attirait la foule avec une pièce où l'on disait crûment que les cardinaux avaient des maîtresses : un des personnages s'exprimait ainsi :

> *Pource que l'Eglise entreprent*
> *Sur* temporaleité *et prent,*
> *Nous ne pouvons avoir repos.*

Plus tard, quand François Ier se fut réconcilié avec le pape, quand on commença à brûler les hérétiques et leurs livres, il fallut se montrer prudent.

Un privilége de Henri II, accordé sur la demande de Rabelais, constate que ce dernier s'était plaint des imprimeurs, qui avaient alteré, corrompu *et* perverti *son œuvre en maints endroits.*

Cette allégation n'était qu'une finesse : finesse bien excusable en face du bûcher toujours allumé. J'absous vo-

lontiers le curé de Meudon du petit péché de mensonge ; mais la preuve incontestable qu'il ne disait pas vrai résulte d'un fait bien facile à constater :

Maintenez les premières leçons, les leçons hardies ; et tout ce qui les entoure se comprend et s'éclaire. Avec les leçons substituées, tout est obscur, niais ou inintelligible.

Les lecteurs apprécieront par quelques exemples pris sur mille au hasard, l'importance des corrections de deux sortes que nous avons pu faire.

1° *Leçons altérées.*

Nous imprimons que Gymnaste avait habitué son cheval à ne craindre « les armes *ny corps morts. » Telle est la leçon de 1535, et de l'édition antérieure. Dans toutes les autres,* armes *s'est métamorphosé en* ames. *Un cheval qui a peur des âmes! Depuis plus de trois siècles on prête au noble animal une* superstition *qu'il n'a sans doute jamais eue.*

A partir de 1534, Rabelais est censé dire, en parlant d'un chevreuil : Les *pieds droits* de devant. *Le Duchat s'est même chargé d'expliquer le phénomène. Nous avons préféré à son explication la leçon de Nourry et de Marnef, qui disent simplement :* Le *pied droit.*

Au chap. 33 du Ier livre de Pantagruel (p. 485) nous rétablissons deux lignes que, depuis 1534 aussi, tous les éditeurs ont jugé à propos de sauter, *comme des moutons de Panurge. Grâce à la* legereté *de nos confrères,* trois *paysans sont placés en* cinq *boules,* sans en éprouver aucun mal, *puisqu'ils reparaissent bientôt s'escrimant avec leurs* pasles *et leurs pioches. Dieu aidant, nous avons retrouvé, dans Claude Nourry, un paysan pour*

chaque boule, et nous voilà dispensés d'expliquer comment on peut mettre trois *paysans en* cinq *boules. Ce qui nous soulage d'un grand poids.*

Grandgousier, sur un propos tenu par sa femme, menace de se couper le laboureur de nature... *Ah! s'écrie-t-elle, pour ma parole n'en faites* ny pys ny moins. *Leçon charmante des éditions anciennes : on y substitue depuis trois siècles* ny plus ny moins, *platitude qui aurait exaspéré Grandgousier au lieu de le calmer.*

Nous lisons dans Nourry des livres dignes de memoire ; *peut-être l'auteur ou l'imprimeur a-t-il eu l'idée de substituer* de haute fustaye *à* dignes de memoire. Dignes *est resté et nous lisons :* dignes de haute fustaye!

2° *Leçons hardies enlevées.*

Gargantua dans les premières éditions se vante d'avoir inventé le torchecul le plus royal, *etc. Cette épithète a été supprimée par flatterie, pour faire croire peut-être que les rois n'ont jamais besoin d'un pareil ustensile.*

Les théologiens, les sorbonnistes des éditions anciennes deviennent des sophistes.

La Sorbonne est remplacée par la tour de Nesle.
Un docteur en Sorbonne devient un docteur en gaye science.

Panurge se vante d'avoir embourré pas mal de parisiennes, voire, dit-il, de theologiennes *et* de mangeresses d'images.
Le passage est supprimé depuis plus de trois siècles.

On enseigne à Grandgousier comme précepteur pour Gargantua un grand docteur en théologie.

Dans F. Juste, ce n'est plus qu'un docteur sophiste.

Chopiner theologalement devient chopiner sophistiquement ; *comprenne qui pourra.*

Le capitaine merdaille (*p.* 217) *dit :* Je renie la chair, la mort et le sang.

Cette leçon est supprimée depuis 1534.

Page 303, *Rabelais parlant des chroniques de Gargantua dit : Comme vrais fideles, les avez creues tout* ainsi que texte de bible ou du saint Evangile.

Depuis 1534, on enlève la bible et l'évangile et l'on imprime : Les avez creues galantement.

Notre auteur raille les commentateurs des lois : Au regard des lettres d'humanités, dit-il, ilz en usent comme un crucifix d'un pifre.

Depuis 1534, la comparaison est supprimée.

L'orthographe de notre édition ne nous a pas coûté moins de soins que le texte.

En notre qualité de bibliophiles, d'hommes curieux des choses du passé, nous ne trouvons pas que la presse elle-même soit assez exacte pour reproduire les écrits de cette époque. La figure des lettres, leurs dispositions, leurs variétés de combinaisons pour représenter le même mot, tout cela nous paraît digne de respect comme des portraits d'ancêtres. La photographie devrait avoir le droit exclusif de nous en fournir des images ; mais le plus grand nombre des lecteurs fait bon marché de cette manie d'antiquaires : il ne pense pas que le génie d'un grand écri-

a.

vain pende au cou d'une esse longue; il a la faiblesse de vouloir des livres lisibles. Nous avons essayé de le satisfaire, sans nous compromettre.

Vingt personnes m'ont adressé la question suivante: Reproduisez-vous la véritable orthographe de Rabelais? J'ai été plus d'une fois tenté de répondre à la manière de Panurge: Et ubi prenus? *Où prenez-vous l'orthographe de Rabelais? Dans ses manuscrits? — Sauf les inscriptions latines de Montpellier, on ne connaît* de lui *que quelques lettres* écrites deux ou trois cents ans après sa mort!! — *Dans les éditions faites de son vivant? — Il n'y en a pas qui se ressemblent. — Dans l'une d'elles de préférence? Laquelle? La première en date, ou la dernière? — Toutes sont bariolées également. Veut-on un exemple entre mille? Au prologue de Gargantua, le mot* huilé *revient quatre fois en six lignes: il est constamment écrit*, dans une même édition, *de trois manières différentes. L'orthographe de maître Alcofribas? C'est un protée; vous n'en saisirez jamais la forme, fussiez-vous plus fin que* maistre Mouche. *Dira-t on que cette anarchie même est la loi de notre auteur, qu'il suivait le code des Thélémites:* Fais ce que voudras. *On peut parler ainsi de ses* imprimeurs, *mais non de lui.*

Au commencement du seizième siècle, l'étymologie était fort à la mode; nos aïeux la poursuivaient à outrance. Quelque route qu'ils prissent, ils ne manquaient jamais de s'égarer. Tout chemin les menait où elle n'était pas. Ç'a été une sorte de péché originel qui nous a valu la perte des traditions du moyen âge et ce déluge de formes bizarres, dont bon nombre s'abritent encore sous l'égide de l'Académie. Il faut chercher dans cette manie la cause des variétés d'orthographe dont fourmillent les éditions de cette époque; et si ces variétés se présentent plus fréquentes chez Rabelais que chez nul autre, la cause principale en

est au grand nombre de reproductions de ses œuvres par des imprimeurs différents.

Un bibliophile instruit, qui voudrait nous donner une idée, non de l'orthographe de Rabelais (c'est un mythe), mais de celle de tous ses imprimeurs, pourrait s'y prendre ainsi que je vais dire. Il publierait la plus ancienne édition connue de chaque livre, et en note il signalerait les variantes de texte et d'orthographe de toutes celles faites du vivant de l'auteur. Un pareil travail ferait les délices des disciples de Nodier. Jusqu'ici personne ne l'a entrepris.

Le Duchat et Johanneau se sont arrêtés tantôt aux formes les plus compliquées, tantôt aux plus simples : ils n'ont eu aucun soin d'éviter les anachronismes. Ainsi le premier écrira paour, *il* ha, *il* feut, *au lieu de* peur, *il* a, *il* fut, *comme on lit dans Cl. Nourry, dans Marnef, etc. : mais il imprimera constamment avec* s *les pronoms* ilz, quelz, *qui, sans une exception, sont terminés par* z *dans les éditions anciennes.*

Johanneau fait de même : en outre, il affuble d'un malencontreux y *les mots* si, aussi, ainsi; *ses imparfaits sont en* oys, *non en* ois; *ses prétérits sont souvent en* arent, *à la troisième personne du pluriel.*

Le quinteux de l'Aulnaye s'est attaché aux formes les plus bizarres, les plus conflictes en babouyneries; *et comme si les éditions anciennes n'en contenaient pas assez à son gré, il s'est mis à en fabriquer un bon nombre. Entre* profit, profict, proffict, prouffict, *son choix sera bientôt fait, il prendra le dernier, quoique le plus rare.* Ung *pour* un *ne se trouve dans aucune édition des* 3e, 4e *et* 5e *livres : il se rencontre dans quelques éditions des deux premiers : vite il mettra des* ung *partout, comme Le Duchat et Johanneau. Il écrit constamment : Respond*ist *avec* s *au prétérit, ce qui ne se voit qu'à l'état de faute dans les vieux textes. Les prétérits en* arent (estimarent, *au lieu de* es-

timèrent) *ont pour lui, comme pour Johanneau, un charme inexprimable. Or, ces prétérits,* combien sont-ils? — *Un contre mille dans les éditions anciennes, et nous avons la certitude qu'ils ne viennent pas de Rabelais, mais de Dolet. Si de l'Aulnaye a eu la pensée de rendre notre auteur illisible, il n'a pas trop mal réussi.*

Je fais peut-être un jugement téméraire; mais je soupçonne fort mes questionneurs *d'avoir pris son orthographe pour celle de maître François.*

Cette manie de déguiser les mots sous des formes compliquées et impossibles a eu son temps. J'ai compté dans une édition très-estimée de Montaigne plus de trente mille mascarades *orthographiques ajoutées aux éditions originales et qui feraient le désespoir du philosophe gascon.*

Le procédé que nous avons imaginé pour faciliter la lecture ne ressemble en rien à celui qui nous a été légèrement prêté. Loin d'habiller Rabelais à la moderne, nous avons à cet égard poussé la réserve jusqu'à ses dernières limites.

La seule liberté grande que nous nous soyons permise est la suivante : Nous distinguons, d'après l'usage actuel, les lettres i *et* j, u *et* v, *comme on le fait partout pour les auteurs latins, pour nos écrivains du grand siècle, comme l'ont pratiqué le Duchat, Johanneau, M. Janet, M. de Montaiglon, et dans sa belle collection des anciens poëtes de la France, notre maître à tous, M. Guessard.*

A cette innocente exception près, nous n'admettons pas pour un seul mot une lettre, un signe qui ne se trouvent dans une édition de quelque œuvre de Rabelais, depuis le Pantagruel de Nourry jusqu'à la mort du curé de Meudon. Nous accordons la préférence à la forme autorisée par l'académie, ou, si elle nous fait défaut, à celle qui s'en rapproche le plus, pourvu qu'elle se rencontre fréquemment et non à l'état d'exception ou d'erreur.

Nous n'adoptons pas une seule élision sans l'avoir rencontrée dans une édition contemporaine de l'auteur.

L'accord du participe avec que *régime était autrefois facultatif: nous le maintenons quand nous le trouvons, sans jamais l'étendre d'un cas à un autre.*

Le participe présent se rencontre souvent avec la forme féminine ou avec celle du pluriel. Nous nous gardons bien alors de lui enlever une seule lettre.

Nous écrivons alternativement au, ou *et* on. Au *a notre préférence; mais nous ne l'admettons que dans les cas où une ancienne édition nous l'offre. Les trois formes se retrouvent encore dans les patois français, et si par hasard, il avait plu à Rabelais de les employer tour à tour, nous serions coupables de nous arrêter à une seule.*

Le lecteur verra que nous ajoutons une s *au pluriel des mots terminées en* é *et que nous adoptons* és, *non* ez. *Ce n'est point un anachronisme; on trouve cette orthographe dans les éditions du temps, et elle est très-fréquente dans l'édition de Dolet, qui a même recommandé spécialement la règle.*

Leur *signifiant à* eux *(il* leur *a dit), se rencontre avec* s *et sans* s. — *Nous avons partout respecté cette bizarrerie. Le peuple fait encore sonner* s *en pareil cas. Qui sait si cette prononciation n'était pas facultative?*

A la seconde personne du présent de l'indicatif, dans les verbes en er, *tantôt nous trouvons* e, *tantôt* es. *Nous respectons cette variété. En faisant autrement nous laisserions supposer que la règle absolue d'aujourd'hui était pratiquée alors.*

Que *pronom est toujours régime aujourd'hui. Parfois nous le trouvons sujet, dans Rabelais. Évidemment nous ne le remplaçons jamais par* qui.

C *se rencontre souvent à l'état de lettre parasite ou étymologique. Nous ne le supprimons pas de notre chef.*

Une foule de mots sont d'un genre différent de celui d'aujourd'hui. Quelques-uns se rencontrent même tantôt au masculin, tantôt au féminin ; nous respectons tout cela.

Sur, *dans les éditions anciennes, est parfois écrit comme aujourd'hui, parfois avec* s *au lieu de* r. *Nous avons respecté ces deux formes. Laquelle, en effet, aurions-nous choisie ? La seconde? c'était un démenti à notre méthode. La première? c'eût été laisser croire que* r *sonnait comme aujourd'hui, tandis qu'il est possible et probable que cette* r *n'avait pas plus de valeur phonique que celle des verbes en* er, *sinon pour tous, du moins pour certains.*

Dans tous les cas où l'on pourrait soupçonner que la différence d'orthographe implique différence de son, nous avons renoncé à l'uniformité sans nous contredire, car elle n'a jamais été notre but direct.

Quant à la ponctuation, nous nous sommes rapprochés le plus possible du système ancien, sans nous interdire quelques innocentes modifications, dans le genre de celle-ci. Le point ordinaire n'avait pas, au temps de Rabelais, la valeur constante qu'il a aujourd'hui. Souvent on l'employait dans les cas où nous plaçons les deux points. Lorsque pour éviter toute obscurité, la chose était indispensable, nous avons substitué au point les deux points. Nous ajoutons parfois quelques virgules. Dolet ne s'en est pas fait faute.

Ce qu'il nous a fallu de temps et de travail pour accomplir bien imparfaitement une tâche au-dessus de nos forces, nous aurions presque honte de le dire. Sans les encouragements éclairés de notre excellent et savant éditeur M. A. F. Didot, jamais l'entreprise n'eût été menée à fin.

Notre bête bactrienne aura-t-elle le même sort que celle du fils de Lagus? — Messieurs les Égyptiens, nous attendons votre jugement.

La critique décidera si nous avons bien fait, d'essayer malgré notre insuffisance, d'appliquer à un auteur du seizième siècle la méthode suivie pour la reproduction des livres de l'antiquité classique ; si nous avons résolu le problème de faciliter la lecture de Rabelais, sans porter la plus légère atteinte au texte et à la grammaire de l'époque, sans nous rendre coupables de ces anachronismes orthographiques si fréquents dans les éditions modernes. Les conseils nous flatteront autant que les éloges.

Que dirons-nous de notre glose ?

Le métier est sans gloire ; mais il n'est pas sans péril. L'évêque d'Avranches raconte que Copus, notre ancien, pour avoir matagrabolisé *quelques notules pantagruélines, fut sanglé d'importance. Passerat, faute de brûler assez vite son commentaire, faillit mourir sans confession. Songez avec quel dédain Rabelais traite Accursius, le roi de notre confrérie ! Il y a deux vers de Gringore qui me sifflent aux oreilles comme le fouet de Satan :*

On voit aulcuns sur textes faire gloses
Ruralement, *qui n'y entendent rien.*

Serions-nous de ces aulcuns ? *Apposerions-nous, comme les douaniers dont parle Voltaire, notre marque de plomb sur la dentelle de Venise ?*

Je lis dans la préface de M. Marty Laveaux, page 10, *ligne* 20 : « *Souvent pour éclaircir le texte, on n'a qu'à supprimer les notes.* »

Notre savant confrère est trop modeste pour parler ainsi de nous tous, en faisant exception pour lui seul. Les augures se sont trahis. Le métier est perdu.

Dans une réunion d'amis, on venait d'exalter la science outre mesure. Je ne me souviens plus à quel propos l'un

de nous dit à Mickiewicz : Croyez-vous que le monde finira? — Oui, fit-il, et je sais quand. Il finira le lendemain du jour où les savants auront démontré qu'il ne peut pas finir.

Si j'osais parodier ces paroles sublimes du poète, je vous dirais que moi aussi je sais quand Dante, Rabelais et le géant Shakespeare ne seront plus compris de personne.... le lendemain du jour où les commentateurs auront tout expliqué.

Chut! ceci entre nous. Quand on a pendant des années tenté mille efforts pour faire comprendre aux autres ce qu'on n'a pas toujours compris soi-même, il est bien de ne se point vanter, mais il est permis de se taire.

Burgaud des Marets.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR RABELAIS.

Ce qu'on sait de certain sur la vie de Rabelais se borne à bien peu de choses,et l'on a suppléé à l'absence des faits par une foule d'anecdotes fausses, absurdes ou suspectes. En effet, la légende s'est étendue des personnages du roman jusqu'à l'auteur lui-même, et Rabelais est devenu, sous la plume de ceux qui ont écrit sa vie, un être presque aussi fantastique que Gargantua ou Pantagruel (1). Faire justice de ces fables ridicules, replacer dans la réalité des faits, dans le milieu où il vécut, l'homme que l'on a presque toujours envisagé à travers les conceptions bizarres de sa fiction romanesque, telle est la tâche que nous nous sommes imposée, heureux si nous parvenons à éclaircir certains points mal compris jusqu'à présent, et à rendre quelques traits sérieux à cette physionomie si étrangement défigurée par la légende populaire et par la fantaisie des biographes.

Nous voyons commencer à sa naissance l'incertitude qui règne sur une partie de sa vie. D'après l'indication la plus généralement adoptée, il serait né en 1483, comme le plus grand artiste de la Renaissance, Raphaël, comme l'apôtre de la Réforme, Luther. Nous pensons, avec le P. Niceron qui depuis longtemps a soupçonné la vérité à cet égard, avec M. Paul Lacroix, l'un des derniers biographes de notre auteur, avec M. Benjamin Fillon, l'un des éditeurs de *Poitou et Vendée*, que cette date doit être avancée de plusieurs années, et rapprochée de l'an

---

1 « Sa vie qui est imprimée en tête du *Gargantua* est aussi fausse et aussi absurde que le *Gargantua* lui-même. » Voltaire, *Lettre sur Rabelais*.

1495, moyenne indiquée par mainte circonstance, notamment par l'âge de ceux qui ont toujours passé pour les contemporains de Rabelais. C'est dans cette plantureuse province de Touraine (1), c'est à Chinon (2), patrie d'Agnès Sorel, que l'auteur de *Gargantua* vint au monde. Il était le dernier de plusieurs frères, et son père, Thomas Rabelais, exerçait dans cette ville la profession d'apothicaire, ou, suivant les autres, d'aubergiste, à l'enseigne de la Lamproie. Ce qui est certain, c'est que celui-ci possédait à Chinon une maison qui, du temps de l'historien de Thou, était devenue un cabaret (3), et, aux environs, le clos de la Devinière, renommé pour l'excellent vin pineau qu'il produisait.

Près de là, au village de Seully, était une abbaye où le jeune Rabelais fut mis en pension vers l'âge de neuf à dix ans. Voyant qu'il n'y apprenait rien, on l'envoya au couvent de la Baumette fondé par René à un quart de lieue d'Angers, d'autres di-

---

[1]
La terra molle e lieta e dilettosa
Simili a se gli abitator produce.
Tasso, *Gierus. liber.*

[2] « M. Toinard me dist à Orléans qu'il avoit ouï dire que Rabelais estoit de Benais, petit village proche de Bourgueil, et qu'il y avoit veu une vieille femme de ce nom-là. » *Note manuscrite de Huet.* Cet emprunt ne sera pas le seul que nous ferons à la piquante publication de notre collègue à la Bibliothèque impériale, M. Baudement : *les Rabelais de Huet*; Paris, Académie des bibliophiles, 1867, in-16.

[3] Cette circonstance inspira à de Thou des vers latins agréablement imités par le traducteur français de ses Mémoires :

Ainsi Bacchus, dieu de la joie
Qui régla toujours mon destin,
Jusqu'en l'autre monde m'envoie
De quoi dissiper mon chagrin :
Car de ma maison paternelle
Il vient de faire un cabaret
Où le plaisir se renouvelle
Entre le blanc et le clairet.
Les jours de fête on s'y régale,
On y rit du soir au matin ;
Dans le jardin et dans la salle
Tout Chinon se trouve en festin.
Là chacun dit sa chansonnette,
Là le plus sage est le plus fou,
Et danse au son de la musette
Les plus gais branles du Poitou, etc.

sent à l'université de cette dernière ville. On ajoute qu'il n'y profita guère davantage, et le seul fruit de son séjour en Anjou aurait été sa liaison avec les frères du Bellay, qui devaient un jour s'élever aux plus hautes dignités de l'État et de l'Église. Mais, dans une histoire manuscrite et très-détaillée de l'université d'Angers, on ne trouve aucune trace d'études que Rabelais y aurait faites, tandis que tout porte à croire qu'il fut écolier et novice à la Baumette. Cela résulte d'abord d'un passage de *Gargantua* (1) où il est difficile de ne pas reconnaître un souvenir personnel. « Je sçai, fait-il dire au maître d'hôtel du seigneur de Painensac, des lieux à la Basmette, à Chainon (Chinon)... et ailleurs, où les estables sont au plus haut du logis. » A cette première présomption vient se joindre une tradition presque contemporaine, c'est celle qui résulte du témoignage de Bruneau, sieur de Tartifume, avocat à Angers, mort en 1626, à un âge très-avancé, et dont la jeunesse touche ainsi aux dernières années de Rabelais. Dans un ouvrage manuscrit, *Philandinopolis*, conservé à la bibliothèque d'Angers, l'auteur, parlant du couvent de la Baumette, s'exprime ainsi, p. 82 : « Il y avoit des religieux cordeliers de l'ordre de Saint-François qui, pour leur trop grande licence, en furent mis dehors par les Recollez, religieux du même ordre.... Messire François Rabelais a été novice en ce couvent, duquel aussi il faict mention au 1er livre de son *Gargantua*. » Enfin Bruneau revient, p. 373 du même ouvrage, sur la Baumette, et rappelle une seconde fois que messire Rabelais y a été novice (2).

Il ne fallut sans doute rien moins qu'une volonté formelle de la part de ses parents (3), pour que Rabelais, avec le caractère

[1] Ch. 12.

[2] Nous devons ces renseignements à l'obligeance de M. de Lens, inspecteur de l'Académie d'Angers.

[3] .... Cordigerum esse
Vult pater. . . . . .

F. Rabelæsii Gesta, dans le *Floretum philosophicum* d'Antoine Leroy. Cet opuscule, imprimé à Paris en 1649, in-4°, renferme des détails curieux sur Rabelais. L'auteur, descendant d'Adrien Leroy, jadis attaché au cardinal du Bellay, fut lui-même successivement curé de

et les goûts qu'on lui suppose, se décidât à embrasser l'état monastique, et surtout à entrer dans un ordre mendiant. Quoi qu'il en soit, nous le retrouvons quelques années après en Poitou, où l'attira sans doute un autre de ses compagnons d'études de la Baumette, Geoffroy d'Estissac, et chez les cordeliers de Fontenay-le-Comte, qui, dit Colletet (1), « faisoient vœu d'ignorance encore plus que de religion » et pouvaient s'appliquer la phrase de frère Jean des Entommeures : « Dans notre abbaye, nous n'étudions jamais de peur des auripeaux. » C'est là qu'il acheva son noviciat et passa successivement par tous les degrés du sacerdoce jusqu'à la prêtrise, qu'il aurait reçue en 1511, suivant Pierre de Saint-Romuald (2), mais plus probablement en 1520, ou peut-être un peu auparavant avec dispense, comme d'Estissac que nous venons de nommer, qui n'avait que vingt-trois ans en 1518, lorsqu'il monta sur le siége épiscopal de Maillezais. Le 5 avril 1519, nous voyons Rabelais apposer sa signature, en qualité de frère mineur, au bas d'un acte d'achat par les cordeliers de la moitié d'une auberge à Fontenay (3). Son ordination doit être rapprochée de cette époque.

La-Chapelle-du-Bois dans le Maine, professeur de rhétorique à Angers, professeur de philosophie au collége d'Harcourt à Paris. Il connut personnellement trois des successeurs de Rabelais dans la cure de Meudon : Michel Colin, Antoine Grandet et Antoine Moreau. C'est à l'instigation de ce dernier qu'il se retira à Meudon pendant la Fronde, et put, ainsi qu'il s'en fait honneur, prêcher dans la même chaire, enseigner dans la même école que Rabelais, et composer son *Floretum* dans le cabinet que Rabelais avait autrefois habité. Du reste cet ouvrage ne renferme qu'une partie des matériaux qu'il fit entrer depuis (postérieurement à 1654) dans ses *Rabelæsina Elogia*, manuscrit latin de la Bibliothèque impériale, in-fol., n° 8704, dont Bréquigny a donné une analyse insuffisante dans les *Notices des Manuscrits*, t. V, p. 132, et qui, malgré son style pédantesque et souvent obscur, au milieu d'interminables citations d'ouvrages plus ou moins connus, renferme une foule de détails qu'on chercherait vainement ailleurs.

[1] *Histoire des poëtes françois*, mss. de la Bibliothèque du Louvre.

[2] *Trésor chronologique*, 1642-47, 3 vol. in-fol., à l'année 1553.

[3] Outre la signature de Rabelais, dont le fac-simile a été donné par M. Benjamin Fillon dans son article *Fontenay-le-Comte* de l'ouvrage qu'il a publié avec M. O. de Rochebrune, *Poitou et Vendée*,

Rabelais resta à Fontenay une quinzaine d'années (1509-1524). De ce séjour datent deux sentiments fortement enracinés chez lui : l'amour des lettres et la haine des moines. Il y compléta ses études négligées, et s'éprit d'une vive passion pour ces auteurs de la Grèce et de Rome qui renaissaient alors de toutes parts, pour cette science encyclopédique (1) dont on trouve les traces dans ses ouvrages et qui était alors le mot d'ordre de tous les esprits affamés de savoir. Il est probable qu'il joignit dès lors à cette étude celle de nos vieux auteurs français : romans de chevalerie, *Roman de la Rose*, *Pathelin*, Villon, Cretin et toute cette littérature de la fin du xve siècle ou du commencement du xvie, si profondément empreinte du vieil esprit gaulois, dont notre auteur devait être l'un des représentants les plus complets.

Un cordelier qui s'adonnait aux sciences profanes, au grec surtout, étude encore suspecte, devait aisément passer parmi ses compagnons pour un faux frère, pour pis encore. On a peine à s'imaginer quelle furieuse opposition *l'hellénisme*, comme on l'appelait alors, rencontra dans le clergé au commencement du xvie siècle. L'érudition était accusée de favoriser la révolte de l'intelligence, et la langue grecque, sa plus haute expression, qui livrait à l'esprit d'examen les monuments de la primitive Eglise, et dont le nom se liait au souvenir d'un schisme douloureux, devait être l'objet d'une suspicion toute particulière. D'ailleurs la renaissance des études grecques coïncidait avec la première introduction en France des doctrines du luthéranisme, et le clergé prétendait que cette coïncidence n'était pas purement fortuite. « In maximis opinionum procellis, dit Leroy dans sa Vie de Budé, ingens græcæ linguæ conflata erat invidia, quod harum stirps et semen omnium malorum videretur. » Va-

---

Fontenay, 1861, in-4°, cet acte est revêtu d'une douzaine d'autres signatures de moines, parmi lesquelles on remarque celles de Pierre Amy sur lequel nous allons revenir, et d'Artus Coultant dont le nom a pris une forme grotesque dans le l. III, ch. 18, du *Pantagruel*.

[1] Ἡ ἐγκύκλος παιδεία, *orbicularis scientia*, telles sont les expressions dont se sert Budé pour caractériser le genre d'études auquel se livraient Rabelais et les savants de cette époque.

rillas fait d'Amyot un franc hérétique, et il ajoute qu'il l'était devenu à force d'étudier le grec. « C'était, dit-il, une véritable contagion pour tous ceux qui s'adonnoient à cette étude. »

Les chefs des communautés religieuses s'étaient mis à la tête de cette croisade contre les lettres, et Budé nous apprend que précisément les franciscains se faisaient remarquer parmi les plus acharnés (1). Heureusement, en face de cette ligue hostile, il s'était formé une espèce de franc-maçonnerie qui reliait entre eux tous les adeptes de la science, quels que fussent du reste leur pays, leur position sociale, leurs croyances même, et frère François, grâce à l'esprit communicatif et à la joyeuse humeur qu'il savait allier aux études les plus sérieuses, s'était non-seulement fait quelques amis parmi les plus éclairés d'entre les moines, mais encore avait, du fond de son cloître, noué des relations avec plusieurs personnages assez considérables de la province et même de la cour. Parmi les rares complices de ses goûts studieux et suspects dans la communauté même, il faut placer au premier rang Pierre Amy (2) dont nous avons déjà vu le nom figurer à côté de celui de Rabelais, et qui, très-versé dans la connaissance des langues hébraïque, grecque et latine, avait sur ce dernier la supériorité de l'âge et des connaissances acquises. Peut-être faut-il citer encore un autre moine dont Budé associe le nom (en grec Φίνετος) à ceux de Pierre Amy et de Rabelais. C'est probablement le même que Finetius, ami de Dolet. Mais c'est à tort qu'on a voulu adjoindre à ce petit cénacle Antoine Ardillon, plus tard abbé de Fontenay, « le noble Ardillon », que Rabelais ne connut qu'à Ligugé. A Fontenay et dans les environs, il était en relation avec l'avocat du roi Jean Brisson et plusieurs autres membres de cette famille qui, dit Colletet, « l'excitoient à jeter le froc aux orties pour jouir plus librement de sa conversation divertissante » ; — avec André Tiraqueau, juge, puis lieutenant au tribunal, « le bon, le docte,

[1] *Budæi Epistolæ græcæ*; Paris, 1574, in-4°, *passim*.

[2] Nous écrivons ce nom comme Rabelais l'a écrit lui-même, quoique la signature apposée sur l'acte dont nous avons parlé porte : *P. Lamy*. Ce personnage mourut à Bâle en 1526, a-t'on dit, mais cette date est douteuse.

le sage, le tant humain, tant débonnaire et équitable Tiraqueau (1), » qui, de son côté, n'était pas en reste avec les deux savants moines de Fontenay.

Les liens qui existaient entre ces trois personnages, Rabelais, Amy et Tiraqueau, ressortent d'une lettre latine sans date, mais antérieure à 1522 (2), que Pierre Amy, alors appelé à Saintes par le président Aymery Bouchard, écrivait à Tiraqueau qui le lui avait fait connaître. Elle se termine ainsi : « J'éprouve une violente contrariété, lorsque je prévois que, si j'ai dû, dans l'intérêt d'Aymery, rester longtemps éloigné de ceux dont le regret me consume, c'est-à-dire vous et notre cher Rabelais, le plus érudit de nos frères franciscains, d'un autre côté, pour revenir près de vous, ce qui, à ma grande joie, ne tardera guère, il faudra m'arracher aux délices d'Aymery. Mais je trouve une puissante consolation dans la pensée qu'en jouissant de l'un de vous deux je jouis de l'autre, tant vous vous ressemblez par le caractère et par la science, et que ce même Rabelais, si diligent à remplir les devoirs de l'amitié, nous tiendra fréquemment compagnie par ses lettres, tant latines, dont la composition lui est très-familière, que grecques, dans lesquelles il s'essaye depuis quelque temps..... Je me réserve de vous en dire plus long quand nous pourrons à loisir reprendre nos séances sous notre bosquet de lauriers, ou nos promenades dans les allées de notre petit jardin. »

Amy s'était trouvé mêlé à une polémique où Rabelais joua son rôle, polémique survenue entre Bouchard et Tiraqueau, à propos du traité de ce dernier : *De legibus connubialibus*, 1513 et 1515, auquel Bouchard avait répondu par le livre de 1522, τῆς γυναικείας φύτλης, cité par nous tout à l'heure. Il affectait de s'y poser en défenseur du sexe attaqué, disait-il, par Tiraqueau, et bientôt (1524) celui-ci ripostait par une nou-

---

[1] L. II, ch. 5, et Prologue du IVe livre.

[2] Cette date est celle du volume en tête duquel se trouve la lettre dont nous parlons : *Almarici Bouchardi*, τῆς γυναικείας φύτλης, *adversus Andream Tiraquellum*. Venundatur in ædibus Ascensianis, 1522, in-4o.

velle édition de son ouvrage, où, sous des formes courtoises, il raillait quelque peu celui qu'il traitait d'avocat sans mission. Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette espèce de passe d'armes, soutenue par deux graves jurisconsultes avec une égale érudition, où toute l'antiquité et le moyen âge étaient appelés à fournir leur témoignage pour et contre les femmes, avait pour juges du camp deux moines, Amy et Rabelais, dont les vers grecs et latins figuraient en tête du livre de Tiraqueau. Le premier y était accepté comme arbitre du différend, et le second cité à plusieurs reprises comme un homme faisant autorité, non-seulement en matière d'érudition grecque et latine, mais dans des questions plus délicates où le futur satirique apparaît à travers les barreaux du cloître.

Ainsi, p. 124, à propos d'une citation d'Hérodote, Tiraqueau remarque que le passage est omis dans la traduction de Laurent Valla, faite probablement d'après un texte mutilé; mais que ce livre, le premier, a été traduit élégamment et complétement par François Rabelais, de l'ordre des frères mineurs, « dont l'habileté consommée dans les deux langues et dans toutes les sciences est au-dessus de son âge, et en dehors des habitudes et des scrupules exagérés de son ordre (1) ».

Le second passage où notre auteur est mis en scène roule sur des matières moins graves. A Tiraqueau, qui se demande où et quand les femmes ont pu charger son adversaire de leur défense, alors qu'il s'agit d'un livre latin qu'elles n'ont pas lu, Rabelais suggère cette idée que Bouchard, qui s'est toujours piqué de plaire au beau sexe, *mulierarius*, comme il l'appelle, a bien pu se laisser aller, à table ou au coin du feu, en petit comité féminin, à traduire en français, à sa façon (*traduttore traditore*), le livre où leur sexe n'était pas toujours ménagé,

1 « Verum librum hunc integrum elegantissime traduxit Franciscus Rabelæsus Minoritanus, vir supra ætatem, præterque ejus sodalicii morem, ne nimiam religionem dicam, utriusque linguæ omnifariæque doctrinæ peritissimus. » *Andreæ Tiraquelli De legibus connubialibus sectio;* Paris, Calliot du Pré, 1524, in-4°.

excellent moyen pour perdre Tiraqueau dans leur opinion, remarque le malin interlocuteur; puis, en homme à qui Lucien est au moins aussi familier qu'Hérodote, il rappelle le traité du satirique, Ῥητόρων Διδάσκαλος, où, parmi les moyens de réussir comme orateur, celui de se rendre agréable aux femmes est fortement recommandé (1).

Or, quand on rapproche les plaidoiries de Bouchard et de Tiraqueau pour et contre les femmes des chap. 9 et suivants du III[e] livre de *Pantagruel* et des consultations de Panurge « pour sçavoir s'il se doit marier, » on reconnait que l'érudition des deux jurisconsultes n'a pas été inutile au romancier, et que cette mise en langue vulgaire, dont il parlait à Tiraqueau, de traits hasardés d'abord par celui-ci dans une langue « qui brave l'honnêteté, » sans en excepter les plus scabreux (2), a été ensuite hardiment réalisée dans *Pantagruel*, et notamment dans les chapitres que nous avons indiqués.

Bien que ces vers et ces mentions d'Amy et de Rabelais ne se retrouvent pas dans l'édition postérieure, Lyon, 1574, in-fol., où Tiraqueau a refondu son ancien traité sur les lois du mariage, il ne faut pas croire qu'il ait oublié les deux savants moines, ses anciens amis de Fontenay-le-Comte, et il a pour eux un souvenir aussi flatteur qu'inattendu dans un gros livre de droit, où l'on n'irait guère chercher ces sortes de témoignages (3).

---

1 *Ibid.*, p. 118. « Sed temperare mihi non possum quin dicam id quod noster Franciscus Rabelæsus, sodalis franciscanus, vir utraque lingua doctissimus, pronunciavit, etc. »

2 Il y a entre autres dans la première édition de 1513 du traité *de Legibus connubialibus*, et sous la glose : *Quicunque ab uxoribus amari cupitis eas quoque ipsi vicissim amanto*, six pages d'une incroyable obscénité, et qui, si elles étaient acceptées dans un traité de droit, doivent rendre indulgent pour les licences d'un livre ayant pour but avoué « l'esbattement des lecteurs. »

3 *De utroque retractu municipali et conventionali*; Lyon, 1574, in-fol. p. 604. « Duo fratres vendiderunt domum aliquam communem sitam in hoc nostro oppido Fontis Naiadum (ita enim appellabant Amicus ille et Rabelæsus, divinitatem loci et adolescentium nostrorum ingenia admirati). » Ajoutons ici, sur l'autorité de M. B. Fillon, que ce

Pierre Amy était aussi en correspondance avec le savant Budé que ses fonctions de maître des requêtes suivant la cour amenaient souvent en Touraine. Il lui avait fait connaître Rabelais, et Budé ne manquait pas, dans chacune de ses lettres au premier de ces religieux, d'ajouter un mot flatteur pour le second. « Saluez de ma part votre frère en religion et en science, Rabelais (1). — Adieu, et saluez quatre fois en mon nom le gentil et savant Rabelais, ou de vive voix, s'il est près de vous, ou par missive, s'il est absent (2). » Cependant Rabelais aurait voulu recevoir personnellement une lettre du savant helléniste, lettre qu'Amy lui promettait toujours, et qu'il tâchait lui-même de provoquer par des épîtres badines (3), à grand renfort de grec et de latin. Dans l'une d'elles, qui ne nous est pas parvenue, mais dont Budé, dans sa réponse, a reproduit le sens et probablement les termes, il parlait d'intenter à Pierre Amy une action *de dolo malo*, l'appelant ami trompeur, *amicum dolosum*, qui s'était vanté d'un crédit qu'il n'avait pas, et l'accusant de l'avoir mystifié, lui, homme simple et sans malice, en le compromettant auprès d'un personnage orgueilleux qui, depuis six mois,

---

fut Rabelais qui, en 1542, fit donner par François Ier à la ville de Fontenay des armes et une devise dont il était l'auteur. L'écu était d'azur à la fontaine d'argent maçonnée de sable, et avait deux licornes pour support. La devise portait : *Feliciorum ingeniorum fons et scaturigo.*

[1] *Budæi Epistolæ græcæ*, lettre datée d'Autun, le 14 août (1521), p. 48.

[2] *Ibid.*, p. 140.

[3] Le *Bulletin du bibliophile belge* a inséré dans son t. XVI (1860), p. 171, une lettre de Rabelais à Budé, datée de Fontenay, le 4e jour des ides de Mars, et qui, si elle est authentique, se rapporterait à l'ordre de faits dont nous nous occupons ici. Il y est fait allusion aux promesses de P. Amy, à une première épître que Rabelais aurait écrite à Budé environ six mois auparavant, au silence de celui-ci, qui l'oblige de revenir à la charge. Mais, à part même la question de l'écriture pour laquelle les objets de comparaison nous manquaient lorsque nous avons vu cette lettre chez le libraire Boone à Londres, bien des obscurités, des incorrections même, du moins dans le texte imprimé, nous font un devoir de ne mentionner ce document que sous toutes réserves.

dédaignait de répondre à ses avances (1). C'est à cette plaisanterie que Budé répond enfin sur le même ton, rendant grec pour grec et latin pour latin à Rabelais qu'il félicite de son habileté dans les deux langues; mais il lui reproche, au nom du grand saint François, son patron et celui de son ordre, d'avoir manqué à la charité, l'un des premiers devoirs de sa profession, puisque si par hasard lui, Budé, n'avait pas fait honneur aux promesses de P. Amy, celui-ci restait exposé à une action criminelle dont la formule était déjà toute dressée. A ce propos, entrant dans la thèse de droit romain que Rabelais s'était amusé à développer, il lui démontre doctement qu'il avait suivi une marche tout à fait vicieuse. « Ai-je besoin de vous rappeler, à vous qui avez étudié le droit (*qui juris studiosus fuisti*), qu'il fallait d'abord essayer de l'action civile, *ex stipulatu*, et que l'édit du préteur n'accorde que subsidiairement l'exception *doli mali*, etc.? » Puis, pour rendre, dit-il, la pareille à son correspondant, il ajoute en grec : « Que votre compagnon soit donc tout d'abord mis hors de cause, et que le procès entier retombe sur moi. Vous vous étonnez, en jeune homme qui ne doute de rien, que je n'aie pas aussitôt répondu à l'appel fait par vous, et vous prenez feu, vous disant méprisé par moi. Mais ne fallait-il pas préalablement vous assurer que ce grand grief était fondé, savoir si des occupations

---

1 « Epistola vero tua, utriusque linguæ peritiam singularem redolens, ut mihi jucunda fuit et grata, nescio quid sinistræ in me suspiciunculæ præ se ferre videtur, ut quidem in illa actionis de dolo malo formulam concepisti, quam in Petrum Amicum sodalem tuum Franciscanum intendisse te dicis; ob id scilicet quod imposturam fecerit homini tibi simplici et incauto : nescio quid de me spondens quod nec tu futurum poteras tum confidere, nec postea experimento verum esse cognovisti, nimirum dolosum amicum esse censens, quum hominem te φιλάπλουν καὶ γευνήθην, sciens prudensque, quo tibi incommodaret, in hominem me φιλαλάζονα obtruderit; qui quantum ipse jam hunc mensem aut etiam sextum literas tuas fastidio habuerim ac contemptui. *Epistolæ G. Budæi posteriores*, Josse Bade, mense Martio 1522 (1523), in-4°, p. 28. Cette lettre est ainsi datée : *In pago Burgundiæ quæ Villanova vocatur, pridie Iduum Aprilis*; elle doit être de 1522, comme postérieure à celle d'Autun citée plus haut, et dont la date est certaine d'après l'itinéraire de François Ier que suivait Budé.

ou une maladie ne m'avaient pas empêché de vous écrire, etc.? »

Les biographes qui ont pris au sérieux la querelle de P. Amy et de Rabelais et les savantes plaisanteries de Budé auraient dû être avertis de leur erreur par la phrase qui suit immédiatement le long passage que nous venons d'analyser : « Jusqu'ici *j'ai parlé en badinant*, voulant répondre sur le même ton à tout ce que vous m'avez écrit dans ce style, avec l'intention, je le suppose, de me soutirer une lettre (1). » Enfin Budé termine par quelques mots plus graves sur son âge et ses occupations, qui ne lui permettent plus d'apporter à ces choses de la science, qu'il aimera toujours, le même loisir et la même ardeur.

Toutes ces relations en dehors du cloître supposent, chez nos deux moines lettrés, une certaine indépendance de pensée et d'allures qui n'étaient pas pour plaire à leurs frères ignorants et fanatiques. C'est alors que, vers l'année 1523, des perquisitions faites par ordre supérieur dans les cellules de Pierre Amy et de Rabelais amenèrent la découverte de livres grecs qui furent confisqués par le chapitre. Pour tout dire, il est permis de présumer, d'après plusieurs passages des lettres de Budé, que, parmi ces volumes, se trouvaient quelques écrits théologiques et politiques d'Érasme, qui faisaient alors grand bruit, et qui, suspects d'incliner aux erreurs de Luther, étaient particulièrement en butte aux antipathies des théologiens de l'ordre de Saint-François (2). Ces soupçons se trouvent confirmés par un curieux document qu'a découvert M. Benjamin Fillon, et duquel il ressort clairement que le jeune et libéral évêque de Maillezais ne craignait pas de procurer à ses amis du couvent de Fontenay les produits des presses suspectes de Henri Estienne et même de celles d'Allemagne et d'Italie (3).

---

[1] « Hactenus jocatum me putato, pariaque facere voluisse cum iis quæ tu (ut opinor) jocabunde scripsisti, elicere a me epistolam cupiens. » *Ibid.*, p. 31.

[2] *Budæi Epistolæ græcæ*, p. 136, 137, 145.

[3] C'est une quittance d'un des voyageurs en librairie de H. Estienne qui confesse avoir reçu par les mains de frère Pierre Lamy la somme de sept écus au soleil « à cause des livres vendus cejourd'hui à Monseigneur l'évesque de Malezois; c'est assavoyr *la Cronicque* (de Nurem-

Les deux amis furent dépouillés de leurs livres et de leurs papiers, privés des moyens de se livrer à leurs études chéries, mis au secret, et peut-être la persécution aurait-elle été plus loin s'ils n'avaient prévenu par la fuite (1) les mauvais traitements qui les menaçaient. Réfugiés ensemble ou séparément dans quelque autre maison de leur ordre (2), malades de tourment et d'inquiétude (3), ils attendirent que l'orage se calmât et qu'il leur vînt quelque secours du dehors.

Lorsque Budé apprit ce que ses deux correspondants avaient souffert *pour l'amour du grec* (4), on peut juger de sa douleur et de son indignation. Voici comment elles s'exhalent en exclamations classiques dans une lettre (5) à P. Amy : « O Dieu immortel, toi qui présides à leur sainte congrégation comme à notre amitié, quelle nouvelle est parvenue jusqu'à moi? J'apprends que vous et Rabelais, votre Pylade, à cause de votre zèle pour l'étude de la langue grecque, vous êtes inquiétés et vexés de

---

berg), *Aristoteles*, *Querela pacis* (d'Erasme), *Homerus*, *Cicero*, *Carrara*, *la Voye céleste* et *le Triumphe de Mantuene*. Faict à Fontenay le Conte ce dernier jour de juing mil cinq cens dix et neuf. — O. FERRARE. » B. Fillon, *Lettres écrites de la Vendée*, p. 39.

[1] Cela résulte non-seulement de la lettre de Budé à Rabelais, p. 142, où il lui dit, en parlant des deux amis : « ἠνωχλῆσθαι ἔφθητον ὑπὸ τῶν κορυφαίων τῆς ἑταιρείας, » mais encore du passage de Rabelais lui-même, au chap. 10 du liv. III de *Pantagruel*, où il représente Pierre Amy « explorant les sorts virgilianes, pour savoir s'il eschapperoit de l'embusche des farfadets, et rencontra ce vers :

Heu fuge crudeles terras, fuge littus avarum.

Puis eschappa de leurs mains sain et saulve. »

[2] Budé, dans la lettre que nous venons de citer, s'excuse de n'avoir pas écrit plus tôt aux deux amis, parce qu'il ne savait pas où se trouvait alors Rabelais (ὅς γε ἠγνόουν ὅπου σὺ τότε κατῴκεις) ni dans quelle maison de leur ordre (ἐν τίνι ποτὲ τῶν ἑταιρειῶν ὑμῶν) Pierre Amy pouvait résider pour le moment.

[3] « Ἤκουσα γὰρ τῶν λεγόντων ὡς τέως μὲν ἀσθενέστερον διετέθεις ὑπὸ τῆς κακοπαθείας, νῦν δὲ ῥᾴων γέγονας. » *Ibid.*, p. 139.

[4] « Ὅγε πολλα νῦν καὶ δεινὰ πεπονθὼς ὑπὲρ τοῦ τῶν ἑλληνικῶν ἔρωτος. » *Ibid.*

[5] *Ibid.*, p. 133 et suiv.

mille manières par vos frères, ces ennemis jurés de toute littérature et de toute élégance. O funeste délire ! ô incroyable égarement ! Ainsi ces moines grossiers et stupides ont poussé l'aveuglement jusqu'à poursuivre de leurs calomnies ceux dont le savoir, acquis en si peu de temps, devait honorer la communauté tout entière !... Nous avions déjà appris et vu de nos yeux quelques traits de leur fureur insensée ; nous savions qu'ils nous avaient attaqué nous-même, comme le chef de ceux qu'avait saisis, ainsi qu'ils le disent, la fureur de l'hellénisme, et qu'ils avaient juré d'anéantir le culte des lettres grecques, restauré depuis quelque temps à l'éternel honneur de notre époque... Tous les amis de la science étaient prêts, chacun dans la mesure de son pouvoir, à vous secourir dans cette extrémité, vous et le petit nombre de frères qui partagent vos aspirations vers la science universelle... Mais j'ai appris que ces tribulations avaient cessé depuis que vos persécuteurs ont su qu'ils se mettaient en hostilité avec des gens en crédit et avec le roi lui-même. Ainsi vous êtes sortis à votre honneur de cette épreuve, et vous allez, je l'espère, vous remettre au travail avec une nouvelle ardeur. »

La lettre de Budé à Rabelais est conçue dans des termes analogues : avec de nouvelles excuses pour n'avoir pas répondu à plusieurs lettres que celui-ci dit lui avoir écrites, et dont il déclare ne se rappeler qu'une seule depuis environ douze mois, avec des témoignages de vive sympathie pour les maux qu'ils avaient soufferts, elle renferme aussi des félicitations de ce que ces maux avaient eu un terme : « J'ai reçu d'un des plus éclairés et des plus humains d'entre vos frères et je lui ai fait affirmer sous serment la nouvelle qu'on vous avait restitué ces livres, vos délices, confisqués sur vous arbitrairement, et que vous étiez rendus à votre liberté et à votre tranquillité premières (1). »

[1] *Ibid.*, p. 140 et s. La lettre à Amy est du 24 février (1523); celle à Rabelais doit être environ de la même date. Nous en sommes encore à comprendre comment l'un des derniers biographes de Rabelais, P. L. Jacob, *Rabelais, sa vie et ses ouvrages*, 1859, in-18, p. 26, a pu voir une demande d'argent de la part de celui-ci et un refus de

Ces hommes en crédit qui s'étaient interposés entre les deux moines et leurs supérieurs étaient probablement Geoffroy d'Estissac, les Brisson, Tiraqueau et Budé lui-même, usant de leur influence d'évêque, de magistrats et de fonctionnaire approchant la personne du roi.

On connait les griefs des moines de Fontenay-le-Comte, la mesure des persécutions exercées envers Rabelais et son ami, la manière dont ils y échappèrent. Parlerons-nous maintenant des épisodes burlesques ou tragiques dont les biographes ont cru devoir illustrer le séjour de Rabelais dans ce couvent ; des espiégleries sacriléges qu'ils ont prêtées à un homme de près de trente ans, engagé dans les ordres sacrés, qui, ainsi qu'il l'a déclaré, « vaquait souvent au saint ministère de l'autel, » et se livrait même avec succès à la prédication (1), occupé d'ailleurs des études les plus sérieuses et les plus multipliées, qui put bien, comme on l'a dit, « jeter aux orties » l'habit de Saint-François, mais non le trainer dans la boue, pour ne rien dire de plus? Parlerons-nous davantage de cette prétendue querelle avec Pierre Amy, plaisanterie d'hommes graves prise au sérieux par des biographes trop légers ; enfin de cette scène fantasmagorique, réminiscence de *la Religieuse* de Diderot et du *Moine* de Lewis, où l'on a représenté « le lieutenant général de Fontenay se rendant, au nom du roi, avec les principaux habitants de la ville, aux portes de l'abbaye qu'il fait ouvrir de force, et Rabelais

---

Budé dans cette lettre qu'il déclare écrite « en grec très-péniblement tourné et très-difficile à comprendre. » *Græcum est, non legitur*. Rien de semblable au prétendu passage cité ne se trouve dans la lettre en question, ce qui n'empêche pas que le pauvre Rabelais, encore une fois victime du grec, n'encoure cette condamnation sommaire : « Il empruntait toujours et ne rendait jamais ! »

1 Ant. Leroy, s'appuyant sur un passage des Lettres de Budé, que nous n'avons pas retrouvé, affirme qu'un des griefs des moines de Fontenay contre Rabelais était « qu'au lieu de consacrer à la table conventuelle les profits annuels qu'il retirait de la prédication évangélique, il les affectait à l'entretien d'une nombreuse bibliothèque (*ingentis Musæi*), où il passait la plus grande partie de son temps à feuilleter des livres. » *Rabelæsina Elogia*, p. 160.

trouvé dans une des *oubliettes* de la pieuse maison, où il serait mort en peu de temps? »

« Rabelais, dit M. Benjamin Fillon, auquel nous devons de précieux renseignements sur cette période obscure et mal connue de la biographie qui nous occupe, Rabelais quitta Fontenay en 1524, après y être resté une quinzaine d'années. Son langage y prit, pendant un si long séjour, ce cachet du terroir que les personnes étrangères à la contrée ne peuvent apprécier, mais qui frappe au premier abord ceux qui, comme nous, y sont nés. Les noms d'hommes, de lieux et de choses, les mots patois, les allusions aux coutumes populaires, les dictons et proverbes du cru se trouvent presque à chaque page de ses livres, et les commentateurs ont eu trop souvent le tort de faire dériver de bien loin ce qui est simplement sorti de la boutique du drapier de la rue des Loges ou de la cabane de roseaux du huttier de Maillezais (1). »

Cette époque de la vie de Rabelais est le point de départ de presque toutes les accusations odieuses ou ridicules dont il a été l'objet. Voici en quels termes François Des Rues, auteur d'une *Description de la France*, publiée en 1605, s'exprime à son égard : « Enfin il jeta le froc aux orties pour exercer plus librement sa vie lubrique, vivant comme un épicurien, ne passant jamais aucun jour qu'il ne fût ivre, etc. » Le P. Niceron s'est chargé de répondre à cette sortie, et l'a fait avec son bon sens ordinaire : « Quelques-uns, dit-il, ont prétendu que ce fut par un esprit de débauche qu'il sortit de l'ordre de Saint-François, mais c'est une imagination avancée sans aucun fondement par des gens qui se sont formé de Rabelais des idées entièrement opposées à la vérité, et qui se sont accoutumés à le regarder comme un homme dont toute la vie s'est passée à rire, à plaisanter et à se divertir. »

Ce qui est certain, c'est que les amis de Rabelais comprirent qu'il y avait décidément incompatibilité entre lui et les ordres mendiants. Ils songèrent à lui assurer les avantages d'une règle plus douce, et, vers l'année 1524, frère François obtint du pape

[1] *Poitou et Vendée. — Fontenay-le-Comte*, p. 45.

Clément VII un indult qui l'autorisait à passer dans l'ordre de Saint-Benoît et à entrer dans l'abbaye de Maillezais, avec le titre et l'habit de chanoine régulier, et la faculté de posséder des bénéfices. Mais, soit que l'ordre des bénédictins, où les études ne furent organisées que par l'institution de la congrégation de Saint-Maur, en 1618, n'offrît alors guère plus de ressources que les autres à un esprit cultivé, soit plutôt que le caractère de Rabelais répugnât à toute espèce de règle, on le voit bientôt, « sans la licence de ses supérieurs » (c'est lui-même qui l'avoue dans sa supplique à Paul III, dont nous parlerons plus tard), quitter le couvent de Maillezais, prendre l'habit de prêtre séculier et courir le monde (*per seculum diu vagari*), tantôt exerçant la médecine dans les maisons de son ordre et ailleurs, tantôt disant la messe, les heures canoniques et les autres divins offices à l'occasion (*et in altaris ministerio ministrando, ac horas canonicas et alia divina officia alias forsan celebrando*); enfin encourant par cette vie vagabonde la double flétrissure de l'irrégularité et de l'apostasie (*apostasiæ maculam ac irregularitatis et infamiæ ita vagabundus incurrit*).

On voit qu'il se jugeait lui-même assez sévèrement. Néanmoins il ne faudrait pas que ces expressions, conformes à la rigueur des règles canoniques et naturelles d'ailleurs alors qu'on s'adressait au chef des fidèles pour en obtenir indulgence et pardon, abusassent sur la véritable position de Rabelais. Cette position, fausse sans doute, n'avait cependant rien, dans les mœurs du temps, d'absolument choquant, non-seulement pour les gens du monde, mais même aux yeux des ecclésiastiques, puisque nous voyons notre échappé du couvent de Maillezais accueilli chez l'évêque même du diocèse, Geoffroy d'Estissac, son camarade d'études à la Baumette, en attendant un bénéfice qu'on lui faisait espérer. Ce prélat, grand seigneur et lettré, se plaisait à réunir, dans son château de Ligugé, une société choisie d'ecclésiastiques, d'hommes du monde et de savants. De ce nombre était Jean Bouchet, procureur à Poitiers, auteur des *Annales d'Aquitaine* et d'un grand nombre d'autres ouvrages. On a une *Epistre de maistre François Rabelais, homme de grans lettres grecques et latines, à Jehan Bouchet, traictant des ymaginations qu'on peut avoir attendant*

la chose desirée (il lui avait écrit au nom du maître de la maison pour presser son retour à Ligugé); et une *Épistre responsifve dudict Bouchet audict Rabelays, contenant la description d'une belle demeure, et louanges de messieurs d'Estissac.* Elles sont curieuses l'une et l'autre en ce qu'elles font connaître le genre de vie qu'on menait à Ligugé, séjour riant et tranquille, espèce d'abbaye de Thélème si l'on veut, mais décente et digne d'un évêque, où la bibliothèque tenait plus de place que la cuisine (1), et dont on a bien gratuitement voulu faire un rendez-vous de libertins et de grossiers matérialistes.

Jean Bouchet, après avoir constaté en deux mots qu'on trouve à Ligugé

.....les bons fruictz et bons vins
Que bien aymons entre nous Poictevins,

ajoute que, ce qui vaut mieux encore,

C'est la bonté du révérend évêque
De Maillezais, seigneur de ce beau lieu,
Partout aymé des hommes et de Dieu,
Prélat dévot, de bonne conscience,
Et fort sçavant en divine science,
En canonicque et en humanité;
Non ignorant cette mondanité
Qu'on doibt avoir entre les roys et princes
Pour gouverner villes, citez, provinces.
A ce moyen il ayme gens lettrez
En grec, latin et françoys, bien estrez
A deuiser d'hystoire ou theologie,
Dont tu es l'ung; car en toute clergie
Tu es expert. A ce moyen te print
Pour le seruir, dont tres grant heur te vint.
Tu ne pouuoys treuuer meilleur seruice,
Pour te pourveoir bientoust de bénéfice.

C'est dans cette agréable retraite que Rabelais reprit le cours de ses études encyclopédiques, tantôt travaillant dans sa *petite*

---

1 Voy. liv. I, ch. 53.

chambre et dans son lit (1), habitude à laquelle il est fait allusion dans *Pantagruel;* tantôt errant sur les bords du Clain, « douce rivière, » que devait célébrer plus tard Vauquelin de la Fresnaie, et qui vit sans doute plus d'une fois Rabelais rêver ou herboriser le long de ses rives. « Passans par quelques prés ou autres lieux herbus, visitoient les arbres et plantes, les conférans avec les livres anciens qui en ont escrit, comme Théophraste, Dioscorides, Marinus, Pline, Nicander, Macer, Galien; et en emportoient leurs mains pleines au logis; desquelles avoit la charge un jeune page nommé Rhizothome; ensemble des marrochons, des pioches, des cerfouettes, bêches, tranches et autres instruments requis à bien arboriser (2). »

En effet, c'est vers cette époque que, parmi la multitude de connaissances diverses auxquelles Rabelais avait jusque-là, sans choix et sans but précis, donné son temps et ses facultés, la science des choses naturelles, la botanique, la médecine prennent décidément le dessus. « Ainsy, dit Colletet, par la force de son esprit et par ses longs travaux, il s'acquit cette polymathie que peu d'hommes ont possédée, car il est certain qu'il fut très-sçavant humaniste et très-profond philosophe, théologien, mathématicien, médecin, jurisconsulte, musicien, arithméticien, géomètre, astronome, voire même peintre et poëte tout ensemble (3). Mais, comme la science des choses naturelles estoit celle qui re-

---

[1] L'*Épître* de Rabelais à Bouchet se termine ainsi :

> A Ligugé, ce matin, de septembre
> Sixième jour, en ma petite chambre,
> Que de mon lict je me renouvellays
> Ton serviteur et amy Rabelais.

[2] *Gargantua*, c. 23.

[3] Louis Rouzeau le qualifie ainsi : « Totius encyclopædiæ profundissimam abyssum, virum indefatigatæ lectionis; imo helluonem librorum maximum, stupendæ memoriæ et monstrosæ phantasiæ, qui neminem quam se ipsum imitatus est. » *Problematum antaristotelicorum centuria dimidiata. Problema* 17. Du reste le liv. II des *Rabelæsina Elogia* d'Ant. Leroy, intitulé : *De artibus et scientiis in genere quibus claruit Rabelæsus*, est la démonstration un peu prolixe, mais péremptoire, de cette aptitude universelle.

venoit le plus à son humeur, il se résolut de s'y appliquer entièrement, et à cet effet il s'en alla droit à Montpellier, etc. »

On ne connait ni les causes ni la date précise de son départ de Maillezais et de Ligugé, et, quoi qu'en dise Colletet, il y a une lacune entre ce départ et son arrivée à Montpellier. On a essayé de la combler par des traditions qui ne reposent sur aucun document authentique, et d'après lesquelles il aurait résidé soit à Souday, village du Perche, dans la double qualité de curé et de médecin, soit aux châteaux de Glatigny et de Langey, appartenant aux frères du Bellay. M. Quicherat (1) suppose avec plus de vraisemblance qu'il fréquenta vers cette époque l'université de Paris. Ajoutons comme chose très-probable, qu'à l'exemple de Pantagruel, « il voulut visiter les autres universités de France (2) » : Poitiers, Toulouse, Bourges, Orléans, Angers (3). Cette espèce de *tour de France* répondait trop bien à la soif de science et d'aventures que Rabelais partageait avec les étudiants d'alors pour qu'on ne voie pas le résultat d'une expérience personnelle dans la connaissance intime que trahit le *Pantagruel* des mœurs universitaires en général, ainsi que des doctrines et des habitudes particulières à chaque université. On ne retrouve d'une manière certaine la trace de Rabelais qu'à l'époque de sa première inscription conservée dans les registres de la faculté de médecine de Montpellier.

« Moi, François Rabelais, de Chinon, diocèse de Tours, me suis rendu ici à l'effet d'étudier la médecine et me suis choisi pour parrain (*patrem*) l'illustre maitre Jean Schyron, docteur et régent dans cette université. Je promets observer tous les statuts de ladite faculté de médecine, lesquels sont d'ordinaire gardés par ceux qui ont de bonne foi donné leur nom et prêté serment suivant l'usage, et, sur ce, ai signé de ma propre main. Ce 17e

[1] *Correspondance littéraire*, t. III, p. 416. *Quelques traits à ajouter à la vie de Rabelais.*

[2] Antoine Leroy dit fort bien à ce sujet : « Rabelæsus gallicas omnes scientiarum bonaramque artium academias sub Pantagruelis nomine peragravit. »

[3] On conçoit que ces visites passagères n'étaient pas constatées sur les registres des universités comme les études régulières.

jour de septembre, l'an de Notre-Seigneur 1530 (1). » Voici la seconde inscription de la même année : « Moi, etc., ai été promu au grade de bachelier le premier jour du mois de novembre, sous le révérend Jean Schyron, maître ès arts et professeur de médecine (2). »

Astruc, dans son *Histoire de la Faculté de médecine de Montpellier,* nous apprend que Rabelais suivit les exercices des écoles pendant toute l'année 1531, et que, pour remplir l'obligation imposée aux bacheliers de faire des cours pendant trois mois, il expliqua les *Aphorismes* d'Hippocrate et l'*Ars parva* de Galien, tirant parti de ses études philologiques pour rectifier le texte grec d'après un manuscrit qu'il possédait (3). Il est probable qu'il profita de son séjour à Montpellier pour faire diverses excursions dans un but de science ou de plaisir. Les îles d'Hyères paraissent avoir été de sa part l'objet d'une prédilection particulière. Laissons parler M. Eugène Noël, que cette fois son imagination a bien servi :

---

[1] *Registre des matricules de la Faculté de médecine de Montpellier, depuis le mois de février* 1502 *jusques au* 10 *mai* 1561. Feuillet 109, *recto.*

[2] *Registres des actes depuis le mois d'octobre* 1523 *jusqu'au* 20 *avril* 1559, n° 1, in-4°, vélin, feuillet 7.

[3] Ces livres d'Hippocrate et de Galien, où étaient reproduites les traductions latines de Leonicenus et autres, accompagnés d'éclaircissements et de renvois au texte grec, à l'usage des étudiants (*in communem studiosorum utilitatem*), parurent à Lyon l'année suivante, chez Séb. Gryphe, 1532, in-16, avec cette épigraphe toute rabelaisienne :

Hic medicæ fons est exundantissimus artis.
Hinc, mage ni sapiat pigra lacuna, bibe.

Ne pressent-on pas celui qui va bientôt s'écrier : « Enfants, venez boire à mon tonneau, et ne craignez pas d'y puiser : il a la source vive et veine éternelle. Arrière seulement les docteurs et cafards. Ce n'est pour eux que mon vin est tiré ! »

Gryphe donna de cette espèce de manuel une nouvelle édition en 1543, et probablement plusieurs autres, ce que nous ne remarquons qu'afin de répondre à l'assertion d'Antoine Leroy, qui prétend que Rabelais écrivit *Gargantua* pour dédommager le libraire du peu de succès qu'aurait eu son édition d'Hippocrate.

« Pour des élèves de Montpellier, ce voyage était un complément d'étude : ces îles sont et étaient encore plus alors renommées pour leurs plantes médicinales. Je ne sais quelles plantes ni quelles observations scientifiques Rabelais rapporta de cette navigation, mais le climat enchanteur de ces îles, la beauté de leurs sites lui plurent tellement qu'il fit à ses compagnons la déclaration joyeuse qu'ils pouvaient à leur gré poursuivre le voyage et chercher comme tant d'autres quelque île dont ils se feraient rois ou empereurs ; que, pour lui, il s'en tenait à ces belles *Stæchades ;* qu'à partir de cette heure et de son *motu proprio* il s'en proclamait non le pape, ni l'empereur, ni le roi, mais bien le *calloïer.* Ses lettres à ses amis, désormais il les signera : F. Rabelais, calloïer des îles d'Hyères. Il conserva même ce titre en tête du III[e] livre. Aucune de ses biographies n'a dit un mot de cette promenade ; mais j'en retrouve partout la trace dans sa *Chronique.* Il ne parle de ces îles qu'avec éloges et toujours en disant : *mes îles d'Hyères, mes Stæchades.* En parlerait-il avec cette émotion s'il ne les avait connues, s'il ne les avait aimées ? Ce voyage ne fait pour moi aucun doute, et même je penserais volontiers qu'il visita d'autres fois encore ses chères îles (1). »

Rabelais nous a donné lui-même le nom de ses compagnons d'études et de plaisirs lorsque, se mettant en scène nominativement, pour la première et la dernière fois peut-être, dans ce roman où l'on veut qu'il ait introduit tant de personnages de son temps, il fait dire à Panurge par Carpalim : « Je ne vous avois oncques puis veu que jouastes à Montpellier avecques nos anticques amis Ant. Saporta, Guy Bouguier, Balthazar Noyer, Tolet, Jean Quentin, François Robinet, Jean Perdrier et François Rabelais (2), la morale comédie de celluy qui avoit épousé une femme mute. » Suit une longue et complaisante analyse de cette farce, qui rappelle évidemment à Rabelais de joyeux souvenirs. « Je ne riz onques tant, dit-il, que je fis à ce patelinage (3). »

---

[1] Eug. Noël, *Rabelais*, p. 52.

[2] Nous avons retrouvé la plupart de ces noms sur le registre des actes de l'université de Montpellier.

[3] *Pantagruel*, liv. III, ch. XXXIV.

déclaration remarquable dans la bouche d'un homme qui avait beaucoup ri.

En attendant le grade de docteur, qui ne lui fut conféré que plusieurs années après, Rabelais ne laissa pas de prendre le titre de médecin dans ses lettres et ses publications de cette époque (1), et d'exercer dès lors la médecine à Montpellier, à Lyon et en d'autres lieux. La première notoriété qui s'attacha à son nom date de cette époque, et fut fondée d'abord sur sa science médicale et encyclopédique. On en a un témoignage assez curieux dans un document qui date de l'année 1532 : c'est un article de l'*Inventaire de Florimond Robertet*, dressé par sa veuve au château de Bury (Loir-et-Cher) : « Une apotiquairerie, tant pour le besoin de nos domestiques quand ils sont indisposez que pour assister à quelque heure que ce soit nos voisins et les bonnes gens malades qui sont dans l'estendue de cette baronnie ; me ressouvenant que monsieur Rabelais, médecin, et *le vray grand esprit universel de ce monde*, fut en admiration quand il trouva icy toutes les excellentes poudres, les médicamens, les ingrédiens, la manne, les conserves, les syrops et les rares essences que la prévoyance et la charité de mon espoux avoit fait venir de tous les costés, tant des pays froids que chauds (2). »

Rabelais se rendit à Lyon au commencement de cette année

---

[1] L'édition d'Hippocrate et de Galien, que nous venons de citer, porte : *Hippocratis ac Galeni libri aliquot, ex recognitione Francisci Rabelæsi, medici omnibus numeris absolutissimi*. Rabelais se qualifie lui-même un peu plus modestement dans une note autographe tracée sur une édition du Traité de Théophraste, *De suffruticibus herbisque*, Argentorati, per Henricum Sybold, sine anno, in-16, qui est à la Bibliothèque impériale : *Francisci Rabelæsi, medici* σπουδαιοτάτου καὶ τῶν αὐτοῦ φίλων. Cette dernière formule, que le Lyonnais Grolier popularisait vers la même époque, se retrouve sur plusieurs ouvrages ayant appartenu à Rabelais : un manuscrit grec : *Proclus in Hesiodum*, qui est aussi à la Bibliothèque impériale (F. grec, nº 2777), et un livre donné par Grosley à la Bibliothèque de la Faculté de médecine de Montpellier, *Petri Bembi Opuscula aliquot*, apud Gryphium, Lugduni, 1532, in-16.

[2] Publié par M. Grésy, dans le *XXXe vol. de la Société des Antiquaires de France*.

1532, et il est remarquable que l'absence du grade de docteur ne l'ait pas empêché d'être attaché à un établissement public. On voit en effet qu'il fut médecin du grand hôpital de Lyon de novembre 1532 à la fin de février 1534, avant Pâques, à raison de 40 liv. par an. A cette dernière époque, on lui donna un successeur, parce qu'il s'était absenté deux fois sans congé (1). Mais dans un rôle de 1535, conservé à l'hôtel de ville, on lit en marge le nom de Me François Rabelais, comme faisant ou ayant fait partie d'une des dizaines du pennonage de la rue du Bois (2). Lyon, comme il le dit luï-même, était le siége de ses études (*Lugdunum, ubi est sedes studiorum meorum*), et les souvenirs de cette ville devaient plus d'une fois revenir sous sa plume, soit que, par la bouche de l'écolier limousin, il la nomme l'*inclyte et famosissime urbe de Lugdune*, soit qu'il parle des *gros piliers d'Enay*, des *basteliers de Lyon*, des *courtisanes lionnoises*, de Michel Parmentier, libraire, *demourant à l'Escu de Basle*, etc.

C'est surtout pour faire des livres que Rabelais semble être venu à Lyon. Il n'est pas exact de dire qu'il y ait été appelé par Dolet pour être, comme lui, correcteur d'épreuves chez Sébastien Gryphe, car Dolet ne vint à Lyon qu'en août 1533. Mais il est probable qu'il se mit aux gages de quelques-unes des maisons d'imprimerie et de librairie qui, depuis la fin du quinzième siècle, avaient fait de cette ville le transit des produits de la renaissance italienne et le grand marché des œuvres de la vieille littérature française, romans de chevalerie, anciens poëtes, facéties, chansons, inspirations de l'esprit gaulois, qui allaient bientôt céder la place à l'école de Ronsard. Cette circonstance attirait à Lyon un grand nombre de gens de lettres, que Rabelais y trouva établis ou de passage : Estienne Dolet, que nous venons de nommer, Marot (3), Bonaventure Despériers,

[1] Actes consulaires des 14 et 23 février et 5 mars 1534, cités par Pointe, *Loisirs médicaux et littéraires*; Lyon, 1844, p. 18.

[2] A. Péricaud, *Notes et documents pour servir à l'histoire de Lyon*, 1840, in-8°, p. 54, d'après les notes de l'abbé Sudan.

[3] Marot, qui dut revoir Rabelais à Lyon en 1536 et en d'autres oc-

Symphorien Champier, Maurice Scève, Charles Fontaine, Barthélemy Aneau, Salmon Macrin, enfin Hubert Sussanneau, qu'il avait probablement déjà connu à Paris et que nous retrouverons à Montpellier (1). Fut-il chargé de remanier quelqu'un de ces romans en prose, si en vogue au seizième siècle, et dont *Pantagruel* chez nous, comme *Don Quichotte* en Espagne, fut à la fois le dernier écho et la parodie? On l'a dit (2), nous ne savons sur quelle autorité, mais avec vraisemblance, du roman de *Pierre de Provence*, dont la destinée aurait été d'avoir successivement pour éditeurs Pétrarque, Rabelais et Tressan.

Travailla-t-il à ces belles éditions d'ouvrages hébreux, grecs et latins, au frontispice desquels s'étalent le cube, le griffon et le globe ailé des Gryphes? La chose est probable; mais il est certain qu'à partir de 1532 Rabelais mit son nom ou donna ses soins à un grand nombre de publications de Sébastien Gryphe, François Juste, Claude Nourry, sur la médecine, l'archéologie, la jurisprudence; il ne reculait même pas devant la composition d'almanachs, dont quelques-uns seulement ont été conservés, mais dont la série complète parait s'être étendue de 1533 à 1550 (3). Dans plusieurs d'entre eux, Rabelais proteste avec

casions, l'a toujours mentionné avec estime, soit dans son Épigramme 225, qui lui est adressée, soit dans son Épître 56, où il fait dire, en 1537, à son valet Fripelipes :

Je ne voy point qu'un Saint Gelais,
Un Heroët, un Rabelais,
Voysent escrivant contre luy.

(1) Sussanneau, dans une épître qui est à la tête des *Alexandri Quantitates emendatæ*, Simon de Colines, 1539, in-8°, a rappelé en ces termes le séjour qu'il fit à Lyon quand François Ier y conduisit la reine Éléonore (mai 1533), et l'amitié qui l'unissait à Rabelais : « Lugduni morari constitui ut aulæ nives atras et simulatione infuscatas larvas propius aliquando intuerer, et Salmone Macrino, Francisco Rabelæso et Barthol. Anulo, biturige, non vulgaribus amicis, morigerarer, qui amicitiæ jure me illic, quamdiu hæsit aula regis, detinuerunt. »

(2) F. R. Martin, *les Loisirs d'un Languedocien*; Montpellier, 1817, in-8°, p. 54.

(3) Dans celui de 1533, *l'auteur* s'intitule *Docteur en médecine* et *Professeur en astrologie*; en 1535, toujours *Docteur en médecine*, et, de

2

beaucoup de sens, comme il l'a fait du reste dans d'autres occasions (1), contre le rôle de devin qu'on lui a prêté, et qu'il a pu lui-même s'attribuer quelquefois en plaisantant. Ainsi, dans le calendrier de 1533, après avoir exposé les principes de l'astrologie sur l'influence des conjonctions des planètes durant cette année : « Au reste, poursuit-il, ce sont les secrets du conseil étroit du Roi éternel, qui tout ce qui est et ce qui se fait modère à son franc arbitre et bon plaisir, lesquels vault mieux taire et adorer en silence. » Dans celui de 1535, on lit : « Prédire seroit légèreté à moi, comme à vous simplesse d'y ajouter foi. Et n'est encore, depuis la création d'Adam, né homme qui en ait traité ou baillé chose à quoi l'on dût acquiescer et arrêter en assurance. » Puis, annonçant qu'il se bornera à exposer les prédictions de cette année selon les principes des auteurs arabes, grecs et latins; il ajoute « qu'il faut se déporter de cette curieuse inquisition au gouvernement invariable de Dieu tout-puissant, qui a tout créé et dispensé selon son sacré arbitre, requérant sa sainte volonté être continuellement parfaite, tant au ciel comme

---

plus, *Médecin du grand hôpital de Lyon*. Les feuillets de l'almanach de 1541, que possède la Bibliothèque impériale, reproduisent simplement le titre de *Docteur en médecine*. La Croix du Maine signale en ces termes un autre ouvrage du même genre, qu'il attribue à Rabelais et qu'on ne connaît que par cette mention : « Il se void de luy un Almanach ou Prognostication pour l'an 1548, imprimé à Lyon audit an. » L'Almanach de 1550 porte : *Médecin ordinaire de monseigneur le révérendissime cardinal du Bellay*. Enfin un exemplaire du *Tiers livre de Pantagruel*, qui est à la Bibliothèque impériale, contient la note suivante, d'une écriture qui se retrouve sur plusieurs livres ayant appartenu à Huet, mais qui n'a aucun rapport avec l'écriture, bien connue, de l'évêque d'Avranches :

« J'ay un *Almanach pour l'an* 1546, composé par maistre Françoys Rabélays, docteur en médecine. Item la déclaration que signifie le soleil parmy les signes de la Nativité de l'enfant. A Lyon, devant Notre-Dame de Confort. A la dernière feuille tournée se voit son seing. » Ici l'annotateur a figuré la signature : RABELÆSUS. Ainsi le livre avait appartenu à Rabelais lui-même.

(1) Il écrivait de Rome à l'évêque de Maillezais : « Je vous envoye un livre de prognostics, duquel toute cette ville est embesoignée... De ma part je n'y adjouste foy aulcune. »

en la terre. » Ces réflexions, aussi pieuses que sensées, sont appuyées sur de nombreuses citations de la Bible. Ainsi l'on trouve un philosophe chrétien là où l'on s'attendait à voir un charlatan dans le genre de Nostradamus et de Matthieu Laensbergh.

Encore ne connaît-on pas tous les ouvrages auxquels il a pu prendre part, directement ou indirectement, nominativement ou sous le voile de l'anonyme, à cette époque ou plus tard, puisque dans le privilége du *Pantagruel* pour 1550 il est fait mention de livres qu'il aurait composés « en grec, latin ou toscan ». Du reste, toutes les lettres, préfaces, épîtres dédicatoires qui se rapportent au séjour de Lyon et aux débuts littéraires de notre auteur attestent les relations et les sentiments les plus honorables. Non-seulement il n'oublie aucune des personnes qui lui avaient rendu service, pour leur faire hommage de ses premiers essais, mais encore, chose remarquable, l'ordre de ces hommages est précisément celui des services rendus. Ainsi la première de ces publications, *Epistolæ medicinales Manardi*, juin 1532, est dédiée à Tiraqueau, qui l'avait tiré des mains des moines de Fontenay; celle des *Aphorismes d'Hippocrate*, qui la suivit de près, à Geoffroy d'Estissac, son second bienfaiteur. Le 4 septembre, il écrivait à Aymery Bouchard, devenu conseiller du roi, maître des requêtes, une lettre moitié grecque, moitié latine, pour lui dédier une édition du *Testament de Lucius Cuspidius*, pièce reconnue depuis apocryphe, notamment par le savant Barnabé Brisson, mais dont la rédaction habile et la savante latinité trompèrent les érudits du temps. Enfin nous le verrons offrir, avec des expressions de reconnaissance également bien senties, la *Topographia antiquæ Romæ* au cardinal du Bellay, qui, en lui faisant voir la ville éternelle, devait réaliser le plus cher de ses souhaits, le vœu formé par lui depuis qu'il avait quelque sentiment des choses de l'art et de la littérature (1).

Au mois de décembre de la même année 1532, Georges d'Ar-

(1) « Nam quod maxime fuit optatum, jam inde ex quo in literis politioribus aliquem sensum habui, ut Italiam peragrare Romamque orbis caput invisere possem, id tu mirifica quadam benignitate præstitisti. » *Epistola nuncupatoria Topographiæ antiquæ Romæ.*

magnac, évêque de Rodez, depuis ambassadeur à Venise et à Rome, cardinal, archevêque de Toulouse et d'Avignon, personnage considérable et respecté dont Rabelais atteste l'amitié déjà ancienne (*pro veteri nostra amicitia*) (1), l'ayant chargé de faire parvenir un *Flavius Josèphe* à Bernard de Salignac, il adresse à ce dernier une épître latine non moins remarquable par l'élévation des sentiments et du style que par la haute influence qu'elle attribue au personnage, aujourd'hui à peu près inconnu, qui s'y trouve désigné, sur l'éducation intellectuelle et scientifique de Rabelais : « J'ai saisi avec empressement cette occasion, ô mon père en humanités (*humanissime*), de vous prouver par un hommage reconnaissant quels sont pour vous mon profond respect et ma piété toute filiale. Mon père, ai-je dit; je vous appellerais ma mère si votre indulgence m'y autorisait. Car ce que nous voyons arriver aux mères, qui nourrissent le fruit de leurs entrailles avant de l'avoir vu, avant de savoir même ce qu'il sera, qui le protègent, l'abritent contre l'inclémence de l'air, vous l'avez fait pour moi, moi dont le visage même vous était inconnu et dont le nom obscur ne pouvait me recommander à vous; vous m'avez élevé, vous m'avez prêté les chastes mamelles de votre divin savoir; tout ce que je suis, tout ce que je vaux, je le dois à vous seul : si je ne le proclamais hautement, je serais le plus ingrat des hommes. Salut encore une fois, père chéri, honneur de la patrie, appui des lettres, champion indomptable de la vérité! »

Quel est donc ce Bernard de Salignac qui a mérité de Rabelais un si magnifique éloge? où ce dernier reçut-il de lui les leçons dont il avait gardé une si vive impression? Dans le court séjour de Rabelais à la Baumette, on a peine à trouver place pour tant de hautes amitiés, pour tant de leçons fécondes. D'un autre côté, Prosper Marchand, qui, dans son *Dictionnaire historique*, p. 122 et 182, examine quel est celui des nombreux personnages

(1) Peut-être était-ce, comme Geoffroy d'Estissac, comme les du Bellay, un ancien compagnon d'études. Les relations communes qui unissaient Georges d'Armagnac et Rabelais à Bernard de Salignac rendent cette supposition très-vraisemblable.

du nom de Salignac auxquels la lettre peut être adressée, n'en cite qu'un ayant pour prénom Bernard. C'est un helléniste et mathématicien bordelais, disciple de Ramus, et qui ne peut par conséquent avoir été le maître de Rabelais. Je le reconnaîtrais plus volontiers dans ce moine pieux et savant dont parle Voulté en des vers cités par M. Quicherat (1), et dont le nom y est accolé à un *Pylade* anonyme, lequel pourrait bien être Rabelais lui-même. La formule pieuse mise en tête de cette lettre, et plus encore l'élévation des sentiments religieux qui y règnent, semblent indiquer qu'elle ne s'adresse pas à un laïque.

Cependant toute cette science, tous ces travaux, célébrés à l'envi par les contemporains, devaient moins faire, pour rendre le nom de Rabelais immortel, qu'un livre bouffon, basé sur des traditions populaires qui couraient les rues (2), écrit par lui, si on l'en croit, *en buvant et mangeant*, pour amuser ses malades; et, suivant d'autres, abandonné à son libraire pour le dédommager du peu de débit d'un de ses ouvrages scientifiques. Ce n'est pas ici le lieu de donner sur la publication du *Gargantua* et du *Pantagruel* des détails qui trouveront mieux leur place dans une notice bibliographique. Bornons-nous à dire ici que cette publication, à laquelle on ne peut, avec les données actuelles, assigner un point de départ plus ancien que 1532 et 1533, ne fut com-

(1) *Correspondance littéraire*, t. III, p. 415.

.... Nostin Pyladem Salinacumque?
Ii sunt monachi pii, periti,
Passim jam celebres.

(2) Comme l'a dit avec raison M. Bourquelot, Gargantua est un souvenir palpitant encore sur tous les points de la France. Allez du midi au nord, de l'est à l'ouest, vous trouverez disséminés çà et là son fauteuil, ses bottes, la boue de ses sabots, ses palets, sa marmite, ses lunettes, sa pierre à repasser, sa dent, son tombeau. Lui-même, vous le verrez dans le Berry arrêtant des navires en se désaltérant, dans la Beauce mangeant à son souper un troupeau de bœufs, à Toury (Loiret) déposant, pour en débarrasser son soulier, un dolmen colossal qui le gênait, etc. Enfin au lieu d'indiquer tous les lieux où vivent quelques traits de sa légende, il serait plus court de nommer les provinces où son souvenir est absent. Pantagruel, comme nous aurons occasion de le démontrer, n'est pas non plus un type de l'invention de Rabelais.

plétée et réunie dans l'état où nous la voyons aujourd'hui qu'après la mort de l'auteur.

Du reste, comme il arriva en Grèce pour la naissance d'Homère, on trouverait facilement en France une douzaine de localités qui prétendent à l'honneur d'avoir vu éclore quelque partie de l'épopée rabelaisienne : la Devinière, Castres, Metz, Meudon, etc. Quelques villes même invoquent à cet égard des traditions locales plus ou moins précises. Suivant Bernier (1), on montrait de son temps à Montpellier le cabinet de Rabelais « en une maison de M. Hilaire, conseiller à la cour des Aydes, où il auroit continué son roman commencé à la Devinière ». A Grenoble, autre souvenir du même genre sur lequel nous aurons occasion de revenir. Il y a de plus un témoignage du séjour de Rabelais dans cette dernière ville ; ce sont les archives lyonnaises citées par nous précédemment, et qui constatent que, lorsqu'il s'agit de procéder à la nomination d'un nouveau médecin du grand hôpital, l'échevin Pierre Durand proposa d'attendre jusqu'après Pâques ; « car, dit-il, il a entendu que maistre Rabelais est à Grenoble et pourra revenir. »

Il est certain que la Sorbonne poursuivit le *Pantagruel* aussitôt qu'il parut. Cela résulte d'une lettre latine de Calvin d'octobre 1533 dans laquelle il raconte que la Faculté, cherchant à s'excuser d'avoir fait saisir *le Miroir de l'âme pécheresse*, de Marguerite de Valois, avait déclaré par la bouche de son suppôt, Leclerc, curé de Saint-André-des-Arcs, que ce livre avait simplement été mis à part pour être examiné, et qu'on n'avait tenu pour décidément condamnables que *la Forêt d'amours*, *Pantagruel* et autres romans obscènes ; « se pro damnatis habuisse obscœnos illos *Pantagruelem*, *Sylvam amorum*, et ejus monetæ. »

Revenons à la biographie de Rabelais et aux deux voyages qu'il fit à Rome, d'abord au commencement de 1534, puis en 1536-1537, comme médecin et attaché à la maison de Jean du Bellay, évêque de Paris, depuis cardinal, envoyé de France auprès du saint-siége, le second des quatre frères qu'il avait connus à la Baumette. « Ce cardinal, dit Colletet, qui faisoit grand cas

(1) *Jugement sur les œuvres de Rabelais*, p. 19.

des hommes sçavants et qui l'estoit extrêmement lui-mesme, ayant gousté la doctrine et la suffisance profonde de Rabelais, d'ailleurs l'ayant reconnu de belle humeur et d'un entretien capable de divertir la plus noire mélancholie, le retint toujours auprès de sa personne en qualité de son médecin ordinaire et de toute sa famille, et l'eut toujours depuis en grande considération. »

Rabelais, en partant pour l'Italie, avait une provision de notes et tout un plan d'études (1). Voir Rome, et la voir sous les auspices d'un tel homme, le plus docte et le plus libéral de tous ceux que couvre le ciel; s'entretenir avec les savants, à qui cette ville sert de rendez-vous, de certains problèmes qui lui tenaient depuis longtemps l'esprit perplexe; ensuite, ce qui rentrait dans l'exercice de son art, observer par lui-même certains animaux, certaines plantes et curiosités pharmaceutiques qui manquaient à la France et abondaient en ce pays; enfin, assister aux affaires que son illustre protecteur traitait par-devant le souverain pontife avec une éloquence et une belle latinité bien faites pour charmer un savant tel que lui, parfois même à des conférences intimes sur les sujets les plus délicats et les plus confidentiels (2), telles étaient les espérances, tel fut en effet le rôle de Rabelais.

Il y a bien dans sa correspondance avec Geoffroy d'Estissac pendant ce voyage quelques appels à la générosité de ce dernier,

(1) « Farraginem annotationnm ex variis ntriusqne linguæ auctoribus collectam mecum ipse detuleram. » *Epistola nuncupatoria Topographiæ antiquæ Romæ.*

(2) « *J'estois present* quand le cardinal de Trente (envoyé de l'empereur Charles-Quint) dit à Monsieur le cardinal du Bellay : « Le Sainct Père, les Cardinaux, Evesques et Prelats de l'Eglise reculent au Concile et n'en veulent ouïr parler quoiqu'ils en soient semons du bras seculier, mais je vois le temps près et prochain qne les Prelats d'Eglise seront contraints le demander, et les seculiers n'y voudront entendre. Ce sera quand ils auront tollu de l'Eglise tout le bien et patrimoine, leqnel ils avoient donné du temps que par frequents Conciles les Ecclesiastiques entretenoient paix et union avec les seculiers. » *Lettres de François Rabelais escrites pendant son voyage d'Italie*, Bruxelles, 1710, in-12, p. 42.

qui sembleraient prouver que notre savant docteur n'était pas à l'abri de cette maladie, à laquelle Panurge était « sujet de nature, et qu'on appelait en ce temps-là *faute-d'argent* (c'est douleur non pareille). « Je suis contraint de recourir encore à vos aumosnes ; car les trente escus qu'il vous plut me faire ici livrer sont quasi venus à leur fin, et si n'en ay rien despendu en meschanceté, ni pour ma bouche, car je bois et mange chez M. le cardinal du Bellay. Si vostre plaisir est de m'envoyer quelque lettre de change, j'espère n'en user qu'à vostre service et n'en estre ingrat au reste. » En effet, c'étaient « mille petites mirolificques à bon marché qu'on apportoit de Chypre, de Candie et Constantinople (1), » et dont il faisait l'emplette pour madame d'Estissac. C'étaient des graines destinées à orner ces beaux jardins de Ligugé dont il avait gardé un si agréable souvenir, « des meilleures de Naples et desquelles le saint père faisoit semer en son jardin secret du Belvédère. » Notre botaniste acquittait ainsi la dette de la reconnaissance, et, grâce à lui, des fleurs, des salades, des légumes indigènes ou acclimatés en Italie furent également cultivés en France. On lui attribue l'introduction de la laitue romaine, celle du melon, des artichauts, des œillets d'Alexandrie (2). C'est probablement aussi pendant ce séjour à Rome que Rabelais retrouva la recette du *garum* ou *garus*, espèce d'assaisonnement que Dioscoride et Pline avaient autrefois mentionné avec éloge. Il fit part à son ami Dolet de cette découverte semi-médicale, semi-culinaire, en lui envoyant un flacon de *garum* accompagné d'une épigramme latine où il vantait sa vertu pour ranimer l'appétit détruit par les travaux de cabinet.

Quod medici quondam tanti fecere priores
Ignotum nostris en tibi mitto garum...
Dejectam, assiduus libris dum incumbis, orexim
Nulla tibi melius pharmaca restituent, etc. (3).

(1) *Ibid.*, p. 30.

(2) *Discours prononcé à la Société d'acclimatation*, par M. Drouyn de Lhuys, le 10 février 1860.

(3) Cette pièce, ainsi que la réponse de Dolet, se trouve dans les *Doleti Carmina*, Lugduni, 1538, p. 75.

Rabelais avait même projeté, avec les encouragements du cardinal, qui lui avait adjoint à cet effet deux jeunes gens de sa maison, Nicolas Leroy et Claude Chapuis, une description complète de la ville de Rome, dont il était arrivé à connaitre jusqu'à la moindre ruelle (1). Mais, apprenant qu'un antiquaire milanais, Marliani, allait publier un ouvrage sur le même sujet, il se contenta d'en donner, lors de son retour à Lyon, une édition revue et corrigée, avec une dédicace latine à du Bellay, d'où nous avons tiré la plupart des détails qui précèdent (2).

Plus d'un souvenir de ce voyage d'Italie se retrouva plus tard sous la plume de Rabelais, notamment lorsqu'il fait dire à Epistemon au ch. II du l. IV : « Vrayement vous me réduisez en mémoire ce que je vis et ouy en Florence, il y a environ douze ans (ainsi porte l'édition de 1548; celle de 1552 porte : vingt ans). Nous estions bien bonne compaignie de gens studieux, amateurs de peregrinité, et convoiteux de visiter les gens doctes, antiquités et singularités d'Italie, etc. »

Le voyageur Thevet, qui se trouvait à Rome en même temps que Rabelais, nous a laissé un témoignage curieux, et non encore allégué, du crédit et de la considération dont celui-ci jouissait auprès des grands seigneurs du pays : « Il me souvient, dit-il, que, contemplant certaines antiquitez à la cour et jardin d'un seigneur romain, on me cuyda oultrager, disant que j'estois trop hardy, et que par aventure j'estois un espion; mais estant ledit seigneur adverty par Rabelais, qui a tant fait depuis parler de luy, de ma curiosité et voyages par moy faits, lors j'euz entrée de toutes parts (3). »

Voilà l'homme que l'on a voulu représenter pendant ce voyage

---

(1) « Ut nulli notam magis domum esse suam quam Romam mihi Romæque viculos omneis putem. » *Epistola nuncupatoria*, etc.

(2) La *Topographia antiquæ Romæ*, qui parut à Lyon, chez Gryphe, en septembre 1534, comparée aux éditions italiennes que nous avons pu nous procurer, nous a offert un grand nombre de corrections et d'améliorations qui paraissent l'œuvre de Rabelais. On trouvera dans notre édition l'épître latine à du Bellay, datée de Lyon, dernier jour d'août 1534.

(3) Thevet, *Cosmographie*, t. II, p. 732.

de Rome comme un charlatan (1), *rôdant partout et menant l'ours* (ce sont les paroles du P. Garasse), comme une espèce de bouffon capable de toutes sortes d'irrévérences et de grossières plaisanteries, alors qu'il allait recevoir du souverain pontife une haute marque de bienveillance, et que ses lettres datées de cette époque nous le montrent protégé à l'envi par les cardinaux et correspondant en France avec un prélat qui lui confiait le soin de ses intérêts les plus sérieux.

En effet, l'évêque de Maillezais ne se bornait pas à recevoir par son entremise des salades pour son jardin, ou des *mirolificques* pour sa mère, « mais, dit Colletet, l'ayant reconnu d'un esprit propre à tout faire, il ne fit point difficulté de le charger des affaires les plus considérables qu'il avoit à la Rotte et en la cour du pape, dont il s'acquittoit toujours avec adresse et avec un heureux succez au grand contentement de ce prélat, qui demeuroit ordinairement à Paris ou en Poictou, tandis que son agent le servoit si fidèlement à Rome. Les lettres que le mesme Rabelais lui escrivit de cette grande ville, et qui ont été depuis peu publiées à Paris avec de curieuses observations historiques, justifieront éternellement cette vérité, et, faisant voir les diverses intrigues de la cour romaine, font connoître en mesme temps l'esprit de discernement de l'autheur.

« Pendant toutes ces négotiations qu'il faisoit pour les autres, il se mit à penser sérieusement à luy mesme, et, considérant avec une grande componction de cœur les affaires temporelles dont il estoit accablé et la vie turbulente qu'il menoit, ses actions libertines peu dignes d'un homme relligieux et d'un prestre tel qu'il estoit, et enfin le crime énorme d'apostasie et d'irrégularité qu'il avoit encouru en quittant son cloistre et changeant d'habit et de profession », il adressa au pape une supplique (*Supplicatio pro apostasia*) dans laquelle, après avoir fait l'aveu

(1) Aprés avoir faict force tours,
Je fus las d'esprit, et en somme
Rôdant partout et menant l'ours
Voulus voir que c'est que de Rome.

Le Rabelais réformé, p. 11.

de ses fautes, il demandait au souverain pontife, outre une absolution pleine et entière, la permission de reprendre l'habit de Saint-Benoît, de rentrer dans un monastère de cet ordre autre que celui de Maillezais, et de pratiquer, *citrà adustionem et incisionem, pietatis intuitu, sine spe lucri, hic et ubicumque locorum*, l'art de la médecine, dans lequel il avait pris, disait-il, les degrés de bachelier, de licencié et de docteur. Sa requête lui fut accordée par un bref du pape Paul III, daté du 17 janvier 1536, deuxième année de son pontificat. Du moins telle est la date que donnent à ces deux documents tous les biographes de Rabelais, après Antoine Leroy, qui les a publiés le premier dans son *Floretum philosophicum*, et qui les tenait du célèbre docteur en médecine Jean Mentel. Celui-ci les avait reçus d'Antoine Grandet, prévôt de l'église Saint-Nicolas du Louvre, qui avait été curé de Meudon et les avait tirés des archives de cette paroisse. Quoi qu'il en soit, Rabelais obtint du pape tout ce qu'il désirait, « ce que je remarque d'autant plus, dit Colletet, que je prétens faire voir par là que Rabelais, tout libertin qu'il paroissoit aux yeux du monde, ne laissoit pas d'avoir de pieux et dévots sentiments et de defférer merveilleusement aux saintes constitutions de l'Église catholique et orthodoxe, qu'il reconnut toujours pour sa véritable mère, ce qui est si constant qu'encore que Jean Calvin, ce grand hérésiarque, fist tout ce qu'il put pour l'attirer de son party, mais en vain, et qu'ensuite il le traitast d'impie et d'athée, comme on le void dans son traitté des scandales, si est-ce que, jugeant cette religion nouvelle et de l'invention des hommes plutost que de Dieu, il regimba contre elle, et se tint toujours ferme dans celle qu'il avoit receue de ses pères. Et c'est ce qui obligea sans doute ce grand et fameux sectateur de Calvin, Henry Estienne, de parler de luy de la sorte dans son *Apologie d'Hérodote :* « Quoyque François Rabelais semble estre des nostres, il jette souvent toutefois des pierres dans nostre jardin. »

Nous avons à notre tour reproduit ce passage parce qu'il marque avec assez de justesse, suivant nous, la part qu'il faut faire, chez le personnage singulier que nous avons entrepris de peindre, à la hardiesse de l'imagination et à la mesure de la conduite.

Vous m'en manderez ce qu'il vous plaira, remectant à vous d'en faire entendre au Roy ce que bon vous en semblera. »

Lors de son second retour d'Italie en France, au commencement de mars 1537, Rabelais dut songer à régulariser sa situation temporelle, comme il venait de le faire pour son état religieux. Mais nous avons la preuve qu'il ne se rendit pas directement, comme on l'a dit, à Montpellier; car un document assez curieux nous le montre à Paris dans l'intervalle. Étienne Dolet, poursuivi à raison d'un meurtre commis à Lyon le 31 décembre 1536, s'était rendu à la cour pour solliciter sa grâce du roi François Ier; il l'avait obtenue, et plusieurs de ses amis, littérateurs et savants, avaient fêté sa délivrance par un joyeux banquet, dont il nous a conservé les détails dans une pièce de vers latins adressée à ce même cardinal de Tournon que nous venons de voir traiter Rabelais si lestement (1). Rien n'y manque, ni le lieu, ni la date, ni le nom des convives, ni la conversation qui s'engagea pendant le repas. « Là prennent place ces hommes qu'on a nommés avec raison les lumières de la France : Budé, le premier de tous par la science; Bérauld, à l'esprit supérieur, à la parole facile; Danès, illustre par les connaissances les plus variées; Toussain, surnommé la bibliothèque vivante; Macrin, pour qui l'art des vers n'a point de secrets; Bourbon, riche également des trésors de la poésie; Voulté, qui donne aux savants de si belles espérances; Marot, ce Virgile gaulois, qui a le souffle divin de l'inspiration poétique; enfin, François Rabelais, l'honneur de la médecine, qui peut rappeler les morts des portes du tombeau et les rendre à la lumière (2).

« Maints propos s'engagent entre eux (on va voir qu'ils ne ressemblent guère aux *Propos des beuveurs*) : on passe en revue ce que les pays étrangers possèdent d'habiles écrivains : Érasme, Mélanchthon, Bembo, Sadolet, Vida, Jacques Sannazar, on

(1) « Cædis a se factæ et sui deinde exilii descriptio. » *Doleti Carmina*, 1538, p. 59.

(2) Franciscus Rabelæsus, honos et gloria certa
Artis Pæoniæ, qui vel de limine Ditis
Extinctos revocare potest et reddere luci.

salue tour à tour chacun de ces noms par des acclamations bruyantes (1). »

Vers la même époque, l'un des convives de ce banquet, Nicolas Bourbon, partant pour un voyage, probablement celui d'Angleterre, adressait à Rabelais des vers qui nous révèlent encore quelques-unes de ses nombreuses liaisons littéraires : « Déjà j'ai trop rarement occasion de voir Lateranus (2), Du Maine (3), Saint-Gelais, absorbés par les sérieuses fonctions qui les enchaînent à la cour ; mais toi, mon cher Rabelais, puisque je suis résolu à partir là où m'entraîne le destin plutôt que ma volonté, salue en mon nom tous les amis que je viens de nommer (4). »

Après ce détour que nous avons fait à Paris sur les traces de Rabelais, suivons-le à Montpellier, où nous le voyons promu au grade de docteur sous la présidence d'Antoine Griffy, le 22 mai 1537 (5). On n'a pas remarqué deux points obscurs, si ce n'est deux irrégularités, qui se rattachent à ce célèbre doctorat. D'abord l'acte de licence n'a jamais été produit, et nous l'avons inutilement cherché sur le registre des actes de la Faculté de médecine de Montpellier, qui, malgré l'énoncé de son titre latin (*tam ad gradum baccalaureatus quam licentiæ et doctoratus*), n'en renferme aucun de ce genre (6).

---

(1) Hos inter multus sermo tum nascitur, oræ
Externæ quid docti habeant scriptoris : Erasmus,
Melanchthon, Bembus, Sadoletus, Vida, Jacobus
Sannazarus plena laudantur voce vicissim.

(2) (Guillaume), attaché à l'éducation du jeune seigneur Gui de Laval.

(3) Guillaume du Maine, dit Maïnus, poëte latin et français, précepteur des enfants de Budé, qui lui a adressé plusieurs lettres, puis des fils de François Ier ; abbé de Beaulieu, lecteur de la duchesse de Berry.

(4) *Nicolai Borbonii Nugarum libri octo* ; Lyon, Séb. Gryphe, 1538, p. 247.

(5) « Ego Franciscus Rabelæsus, diœcesis Turonensis, suscepi gradum doctoratus sub R. Antonio Griphio in præclara medicinæ facultate. Die 22 mensis maii anno Domini 1537. Rabelæsus. » *Registre des actes*, p. 33.

(6) C'est ici le lieu de déclarer que nous avons examiné nous-même les registres de Montpellier, et vérifié scrupuleusement, avec l'assis-

Cette absence tient évidemment à une particularité attestée par MM. Astruc, Eugène Thomas (1) et Kühnholtz : c'est que les thèses de licence en médecine étaient ordinairement discutées dans la chapelle Saint-Michel de l'église Notre-Dame-des-Tables, et le grade conféré par l'évêque dans son palais épiscopal. L'acte de licence de Rabelais avait donc dû être inscrit ou dans les archives de cette église, lesquelles n'existent plus, ou dans celles de l'évêché, qui ne renferment plus rien d'antérieur à 1709.

Le second point offre plus de difficulté. Sans adopter, comme Antoine Leroy (2), l'anecdote qui, ne tenant aucun compte des actes authentiques, veut que Rabelais ait conquis ses grades sans stage préalable et par acclamation, il est permis de supposer, avec Astruc, que ce stage fut abrégé en sa faveur, à raison de l'âge déjà avancé (trente-cinq ans environ) qu'il avait lorsqu'il se présenta à la Faculté, et des connaissances exceptionnelles que dès lors il possédait. Mais comment a-t-il pu, dans deux publications telles que les *Almanachs* de 1533 et de 1535, et dans un acte aussi solennel que sa *Supplicatio pro apostasia* de janvier 1536, s'attribuer le grade de docteur que les registres de la Faculté ne lui reconnaissent qu'au mois de mai de l'année suivante? Faut-il croire qu'il l'a pris par anticipation, ou bien qu'il avait dès lors satisfait aux épreuves, et qu'il ne lui manquait plus que la consécration de l'investiture, si solennelle à Montpellier (3), qu'on a pu la confondre avec l'obtention même du grade?

Les mentions suivantes sur les registres de la Faculté nous le montrent, cette même année, interprétant d'après le texte grec les *Pronostics* d'Hippocrate, et l'année suivante recevant un écu

---

tance du savant bibliothécaire de la Faculté de médecine, M. Kühnholtz-Lordat, tous les points qui se rattachent aux études médicales et au séjour de Rabelais à Montpellier.

(1) *Montpellier, Tableau historique*, p. 226.

(2) *Rabelæsina Elogia*, 1re partie, p. 310.

(3) Astruc, *Mémoires pour servir à l'histoire de la Faculté de médecine de Montpellier*, p. 87 et 330.

d'or du doyen **Jean Schyron** (1) pour avoir fait un cours d'anatomie (2).

Cependant les leçons du docteur n'étaient pas moins suivies que ne l'avaient été les conférences du bachelier quelques années auparavant, et, chose remarquable, les termes : *frequenti auditorio*, que Rabelais s'était appliqués à lui-même dans sa supplique au pape, se retrouvent sous la plume de son ami Jean de Boyssonné dans une lettre inédite de 1537 à Maurice Scève, où il constate le succès que Rabelais obtenait alors à Montpellier (3). Les aperçus que Rabelais a semés en se jouant, dans le *Gargantua* et le *Pantagruel*, sur la médecine, l'hygiène, l'anatomie, la circulation du sang, témoignent assez de la profondeur et de la variété de ses études médicales. La tradition locale et le témoignage des contemporains s'accordent également à constater l'éclat de sa pratique et de son enseignement. Au commencement du siècle suivant, le voyageur allemand Golnitz, dans son *Ulysses belgico-gallicus*, publié en 1631, parmi les détails qu'il donne, p. 565 et suiv., sur l'université de Montpellier, indique qu'on y conservait la robe et le bonnet de Rabelais. « Je les y ai vus, dit-il; ils sont de couleur rouge, mais sales et déchirés. » Il ajoute que celui qui voulait arriver au grade de docteur devait endosser cette robe jusqu'à sept fois. Quelques années plus tard, un écrivain assez original et qui présente plusieurs points de rapprochement avec Rabelais, comme lui médecin, reçu doc-

(1) Sur ce personnage, qui avait présidé aux études médicales de Rabelais, et dont celui-ci a rappelé le nom dans son *Pantagruel*, liv. IV, ch. 43, voy. une Notice de M. Kühnholtz en tête du t. VIII des *Éphémérides médicales de Montpellier*.

(2) « D. Franciscus Rabelæsus pro suo ordinario elegit Librum Prognosticorum Hippocratis, quem græce interpretatus est.... Accepi præterea a D. Schyronio aureum unum pro anatome quam interpretatus est D. Franciscus Rabelæsus. » Nous empruntons à Astruc ces deux mentions tirées par lui du registre des procureurs des écoliers, registre qui ne se trouve plus aujourd'hui.

(3) « Monpessulum appulimus, ubi Rabelæsus frequenti auditorio librum Prognosticorum Hyppocratis prælegebat. » *Lettres latines de Boyssonné*, mss. de la bibliothèque de Toulouse, f°s 36 et 37.

teur à Montpellier, établi à Lyon, et réduit comme lui à faire des almanachs, Lazare Meyssonnier, rappelait, dans un de ces livrets devenus assez rares (1), le souvenir de celui dont il avait, dit-il, porté la robe et vu le portrait « entre ceux des plus célèbres docteurs et professeurs dans la salle où se font les actes publics et où se donne le bonnet à ceux qui y prennent leurs degrez en médecine ».

Le docteur R. Desgenettes, qui, dans la *Biographie médicale*, a consacré un excellent article à notre auteur, parle aussi « du culte spécial et assez ridicule dont la prétendue robe de Rabelais a été l'objet dans la Faculté de médecine de Montpellier. Nous sommes réputé nous-même avoir porté cette robe, ajoute-t-il, mais c'était une pure commémoration, car elle avait été renouvelée au moins vingt fois, puisqu'environ cinquante docteurs annuellement reçus à Montpellier en ont constamment emporté des lambeaux avant, pendant ou après l'acte probatoire dit de rigueur (*punctum rigorosum*). » Le même biographe démontre le peu de vraisemblance d'une anecdote suivant laquelle Rabelais aurait été député à Paris auprès du chancelier du Prat avant 1535, et à une époque où il n'était que simple bachelier, pour faire rétablir les priviléges de l'université de Montpellier, lesquels, suivant le témoignage d'Astruc, n'ont jamais été abolis (2). « Nous ne rappellerons point non plus, ajoute ce judicieux écrivain, le moyen bizarre dont on dit que Rabelais se servit pour obtenir une audience du premier magistrat du royaume. Nous garderons également le silence sur l'expédient dont on veut qu'il se soit servi pour se faire défrayer d'un voyage de Lyon à Paris. L'absurdité est ici trop manifeste. »

Sussanneau, qui passait alors par Montpellier pour se rendre

---

(1) *Almanach illustré composé de plusieurs pièces curieuses pour l'an* 1639.

(2) Cependant l'exact Niceron admet que Rabelais, pendant son séjour à Montpellier, fut chargé de faire un voyage à Paris pour quelques affaires de l'Université de médecine; mais il s'agissait d'un collége particulier appellé de Gironne, supprimé depuis quelque temps, et qu'il parvint à faire rétablir.



en Italie, y trouva Rabelais, et nous avons de lui des témoignages en vers et en prose de la manière dont ils renouèrent connaissance. Cet écrivain, dans ses *Ludi*, imprimés en 1538, affirme que la présence seule du cher docteur le guérit d'une maladie de langueur qui l'y avait atteint (1). Dans un autre ouvrage que nous avons déjà cité, *Alexandri Quantitates emendatæ*, il rapporte ainsi une conversation qu'il eut avec notre auteur : « Comme je passais à Montpellier, Rabelais, qui alors y interprétait en grec les *Pronostics d'Hippocrate*, insista pour que je restasse quelques jours avec lui. Voici ce qu'il dit pour me persuader : Mon cher Sussanneau, si vous ne voulez pas inspecter les urines et justifier de cette manière le titre que vous portez (*legum et medicinæ doctor*), vous pouvez du moins, comme l'ont fait beaucoup d'anciens médecins, payer votre tribut à l'État et vous honorer vous-même par des publications utiles et par des recherches sur les maladies et leur traitement (2). »

En quittant Montpellier vers le milieu de l'année 1538, notre nouveau docteur continua d'exercer la médecine dans plusieurs villes du midi, à Narbonne, à Castres, où l'on a des traces de son passage ; a Lyon, où il revenait toujours avec une certaine prédilection. Son ami Dolet, dans un recueil de vers plusieurs fois cité par nous et imprimé à Lyon en 1538, atteste la réputation médicale dont il jouissait, et notamment la célèbre démonstration anatomique à laquelle il se livra sur le corps d'un criminel pendu la veille, et qui lui servit à expliquer éloquemment la structure intérieure du corps humain (3). Un autre convive du

(1) *Ad Rabelæsum, cum esset in monte Pessulano.*

Hubertus celsa medicorum languet in urbe ;
Pharmaca languentem nulla juvare queunt.
Tu potes : haud ullo, ni fallat opinio, morbo,
Est desiderio languidus ille tui.
Fronte serenabis dulci, penitusque recedet
Qui toto mixtus corpore languor erat.

(2) « Etiamsi nolis, inquit, Sussanæe, lotium inspicere ac titulo tuo respondere, at in libris et litteris, ut aliquot veteres medici fecerunt, navare reipublicæ et de morbis et curationibus quærere magni ad honorem et amplificandam dignitatem refert. »

(3) Voici le titre de cette pièce : *Cujusdam epitaphium qui exemplo*

banquet de Paris, Macrin, a aussi célébré dans des vers élégants la science encyclopédique, l'esprit enjoué de Rabelais, dont il s'honorait d'être le compatriote (1), et les cures merveilleuses dont furent témoins, dit-il, « Paris, Narbonne, les rivages de l'Aude, et Lyon, l'opulente cité, où sont actuellement ses pénates et sa paisible résidence (2). »

Cependant on se rappelle que le bref de 1536 permettait à Rabelais de passer dans tout couvent ou maison régulière de l'ordre de Saint-Benoît où l'on voudrait bien le recevoir (*ubi*

---

edito strangulatus publico postea spectaculo sectus est, Fr. Rabelæso, medico doctissimo, fabricam corporis interpretante.

(1) AD FRANCISCUM RABLÆSUM, CHINONIEN. MEDICUM PERITISS. :

Idem, Rablæsi, pene solum mihi est
Natale tecum : Juliodunicis
Nam Chino vicinus nucetis
Contigua regione floret :
Aërque nostris civibus ac tuis
Hauritur idem, parque serenitas,
Par ruris uligo beati,
Morum eadem quoque lenitudo.
Natalis agri concilians tibi
Vicinitas me, jungit amabili
Vinclo, sed impense tuarum
Vis sociat mage litterarum.

Salmonii Macrini Odarum lib. II, Lugd., Seb. Gryphius, 1537, in-8°.

(2) Chinonienses inter enim tuos,
Unus, Rablæsi, es, cui Deus et favens
Natura, doctrinam elegantem
Non negat, atque sales acutos;
Unus lepores cui simul atticos
Et circularis dona peritiæ
Dilargiatur, florulentam et
Cognitionem utriusque linguæ.
Artem ut medendi prætercam, et tibi
Sudore multo parta mathemata,
Quid luna, quid stellæ minentur,
Quid rapidi facies planetæ.
Tu non Galeno Pergamæo minor,
Multos ab atris faucibus eximis
Lethi propinquantis, tuaque
Depositos opera focillas.
Quid quæque radix herbave conferat
Ungue tenes et non secus ac tuos,
Famamque lucraris perennam,
Arte levans genus omne morbos.
Testes tuarum Parisii artium
Testisque Narbo Martius, atque Atax
Et dite Lugdunum, penates
Sunt tibi ubi placidæque sedes.

de son patron et supérieur ecclésiastique, le cardinal du Bellay, abbé de Saint-Maur, magnifique résidence bâtie par Philibert Delorme, dont les portes lui étaient toujours ouvertes et dont on retrouve quelques traits dans la description de l'abbaye de Thélème (1). Il suivait le même cardinal chez les d'Angennes, ses parents, à Rambouillet, où l'on montre dans le parc la *Grotte de Rabelais* (2), au château de Langey, où celui-ci lui avait fait bâtir une maison que l'on voit encore dans la commune de ce nom, et que l'on appelle *la maison de Rabelais* ou *le Rabelais* (3), avec son portrait en médaillon sculpté au-dessus de la gerbière. Il visitait aussi les autres frères du Bellay, dont l'un était lieutenant général en Normandie, l'autre évêque du Mans. Quant à Guillaume du Bellay, seigneur de Langey, l'aîné de tous ces frères, guerrier, diplomate, historien, dont un contemporain a fait ce bel éloge : « Il ne sçait ni quand le roy se lève, ni quand il se couche, mais il sçait bien où sont les ennemis; » Rabelais eut avec lui des relations plus intimes et plus prolongées qu'on ne l'a cru. Il résulte en effet des correspondances inédites de Boyssonné et de Guillaume Pelicier, 1° que Rabelais passa par Chambéry le 18 décembre 1539 (4); 2° qu'il était à Turin auprès du seigneur de Langey, alors vice-roi de Piémont, en juillet et en octobre 1540; nous allons voir sur quel pied.

G. Pelicier, évêque de Narbonne, puis de Montpellier, qu'il faut ajouter à la liste nombreuse des prélats qui honorèrent notre auteur de leur amitié, lui écrivait de Venise, où il avait remplacé G. d'Armagnac, autre ami de Rabelais, comme ambassadeur pour le roi de France, une lettre datée du 23 juillet

(1) Voy. l. I, ch. 55.

(2) Joanne, *Environs de Paris*, p. 797. Tallemant des Réaux, *Historiettes*, t. II, p. 507.

(3) Merlet, *Dictionnaire topographique d'Eure-et-Loir*, 1861, in-4°, p. 153.

(4) « Rabelæsus his diebus hac iter fecit meque invisit. » Rabelais lui-même a rappelé, dans le ch. 27 de son liv. IV, Jehan Vinet, maître de poste à Chambéry, personnage réel dont l'existence est attestée dans l'ouvrage : *Chambéry à la fin du quatorzième siècle*, par Chaperon, p. 309.

1540, dans laquelle, après s'être excusé d'avoir discontinué quelque temps de lui écrire « pour ce qu'il n'avoit argument digne de lui être proposé, » il ajoute : « Je vous ay bien vouleu advertir de ce que nous avons icy touchant certaine consultation (qui me semble appartenir pour vostre profession et suffisance), c'est que Mons. Philippus Saccus, président de Milan, a mandé icy et à Bologne à consulter aux colléges de docteurs, si une fille qui luy est née est sien né (*sic*), et est pour vivre, si doit estre tenue pour légitime. » On cite « Hippocrates, Pline, les Hébreux, les Arabes, les Caldéens. Tous les docteurs se travaillent sur cette question, à savoir si, quand à un enfantement se trouvent sept lunes, on ne doit pas le tenir pour légitime. » La lettre se termine ainsi : « Je aurois bien à plaisir que vous m'en mandissiez vostre advis, d'autant que la chose de soy mesmes est digne d'estre examinée, et le sieur mérite bien que tous les serviteurs du roy lui disent le *proficiat*, tout ainsi qu'il a mérité et est affectionné de Sa Majesté. » Nous ignorons quelle fut la réponse de Rabelais à cette grave question, mais les termes dans lesquels elle est posée font penser immédiatement au ch. 3 de *Gargantua :* « Comment Gargantua fut unze mois porté au ventre de sa mère. »

La seconde épître de Guillaume Pelicier, adressée, comme la première, « à M. le docteur Rabelais, » et datée de Venise, 17 octobre 1540, commence par des excuses sur ce que, « faisant la dernière depesche à Turin, il n'eut bonnement le loisir de lui escripre, mais, envoyant son maistre d'hostel au païs, il n'a voulu le laisser passer sans présenter à Rabelais ses bonnes et affectueuses recommandations, et faire offre qu'il n'espargne aucunement tout ce qu'il connoistra estre commode en sa maison tant pour M. de Langey que pour lui. » Puis il lui parle de plusieurs affaires de nature diverse, qui prouvent que Rabelais avait toute la confiance du seigneur près duquel il se trouvait. D'abord c'est un gentilhomme, Antonio Terzi, qui attend réponse de lui et de Rabelais pour se décider dans une affaire délicate, un mariage probablement. Le prélat ambassadeur entretient également Rabelais d'une négociation plus en rapport avec la compétence de ce dernier et qu'une lettre de Pelicier à François I[er],

du 29 août précédent, imprimée par Gariel (1), avait déjà fait connaître. Il s'agit, outre une acquisition de manuscrits hébraïques et syriaques pour laquelle François Ier avait déjà envoyé mille écus, de recueillir et restituer « des livres grecs (mesmement des œuvres de Galien) qui ne sont imprimez et qui ne se trouvent dans la librairie du roy de France. » Le savant prélat s'en occupe, dit-il, tous les soirs » avec Martin et quatre autres collateurs, et n'est encore pour quitter le jeu quelque avancement qu'il y face, » mais il voudrait bien obtenir quelque provision, et c'est sur quoi il attend la réponse de Rabelais. On connaissait, avons-nous dit, cette négociation si honorable pour tous ceux dont le nom s'y trouve mêlé, et dont les résultats ont enrichi nos dépôts publics (2), mais on ignorait que l'auteur de *Pantagruel* dût en partager l'honneur avec l'évêque de Montpellier (3).

Rabelais resta-t-il en Italie depuis décembre 1539 où nous l'avons vu de passage à Chambéry, jusqu'en janvier 1543, époque de la mort du seigneur de Langey? Ce long abandon de son commode canonicat de Saint-Maur-les-Fossés pourrait s'expliquer à la rigueur par la tolérance du cardinal du Bellay en considération des services rendus à son frère. Mais il est plus probable qu'il revint en France dans l'intervalle. Quoi qu'il en soit, nous le retrouvons présent aux derniers moments de ce digne seigneur, lorsqu'il mourut à Saint-Symphorien, près de Lyon, à l'époque que nous venons d'indiquer, laissant des marques de sa munificence aux serviteurs qui l'entouraient, et notamment, si l'on en croit Le Duchat (4), 50 livres tournois de rente à Rabelais, jusqu'au moment où il aurait 300 livres en bénéfice. Celui-ci, dont on connaît mieux maintenant les titres

(1) *Series præsulum Magalonensium et Monspeliensium*, p. 251.

(2) « Hi autem libri Bibliothecæ regiæ nunc sunt adjuncti. » *Gallia Christiana*, t. VI, p. 808.

(3) Ces deux lettres, tirées d'un manuscrit, n° 142, de la Bibliothèque d'Arles, ont été communiquées au Comité des travaux historiques par M. l'abbé Verlacque.

(4) Voyez son édition de 1725 des *OEuvres de Rabelais*, t. IV, p. 119.

à cette faveur, acquitta dignement la dette de la reconnaissance, soit par le souvenir ému qu'il a consacré au seigneur de Langey à plusieurs endroits de son livre (liv. III, ch. 21, et liv. IV, ch. 26 et 27), soit par un ouvrage latin, aujourd'hui perdu, qu'il aurait consacré à ses prouesses de guerre, et que Du Verdier cite sous ce titre : *Stratagèmes, c'est-à-dire Prouesses et ruses de guerre du preux et très-célèbre chevalier Langey, au commencement de la tierce guerre Césariane*, traduit du latin de Fr. Rabelais, par Claude Massuau; Lyon, Sébastien Gryphius, 1542, in-8°. Il est aussi nommé à propos de la sépulture du défunt, dans une lettre inédite et sans date de Joachim du Bellay, évêque du Mans, au cardinal son frère (1).

L'Estoile nous a conservé une lettre de Rabelais sans date, mais écrite de Saint-Ay, près d'Orléans, dont le seigneur, attaché à la famille de Bellay et nommé dans la lettre dont nous venons de parler, paraît lui avoir offert une joyeuse hospitalité dans son château. L'Orléanais, le Poitou, la Touraine, étaient en général le théâtre de ces excursions, qui s'étendaient par occasion un peu plus loin et dans la direction du Midi. On aime à supposer, avec M. Paul Lacroix, que Rabelais visitait ses vieux amis de jeunesse, Antoine Ardillon et Tiraqueau à Fontenay-le-Comte, Geoffroi d'Estissac à l'Ermenaud ou à Ligugé, Jean Bouchet à Poitiers. Enfin, il devait faire de fréquents voyages à Chinon, où il avait conservé une maison et plusieurs parents, entre autres un neveu apothicaire, du même nom que lui. L'abbé Pérau, auteur d'une Vie de Rabelais, placée en tête de l'édition

(1) « Monsieur, depuis ma dernière lettre j'ay receu deux des vostres, l'une du 25 et l'autre du 26 du mois passé. Pour répondre quant à la sépulture de feu mon frère, Saint-Ayl n'en sçait sinon ce que je vous en ay desja mandé. J'ay eu des lettres de Rabelais qui ne m'en escript rien.... Il a esleu sa sépulture à Langey.... Je ne sçais si au cœur se pourra trouver place.... Le corps est à Saint-Ayl du pénultiesme du passé.... Si n'ay devant deux ou trois jours nouvelles de vous touchant le lieu de sépulture de feu mon frère, je vous envoyray un homme.

Vostre humble frère et serviteur,

J. du Bellay. »

Mss. de la Fac. de méd. de Montpellier, n° 86, p. 87.

de Genève, parle aussi, nous ne savons d'après quelles autorités (1), d'un voyage de Rabelais en Poitou, où il aurait joué la comédie « avec ce qu'il y avait de mieux dans cette province »; d'un autre voyage à Angers où il aurait été appelé pour donner des leçons dans la Faculté de médecine, et d'où il aurait été éloigné par la peste. Il y a là ou des suppositions gratuites ou des confusions grossières de lieux et de dates qui nous empêchent de nous y arrêter.

Les pérégrinations de Rabelais furent-elles poussées plus loin? S'étendirent-elles par exemple jusqu'à l'Angleterre, comme l'a présumé M. Paul Lacroix? Aux arguments assez plausibles qu'il a produits à l'appui de cette conjecture, on pourrait ajouter le propos tenu par Pantagruel au ch. 66 du liv. IV : « J'ay vu les îles de Cerq et Herm entre Bretaigne et Angleterre. » Ce qu'il y a de certain, c'est que la connaissance minutieuse des lieux et des idiomes que révèle maint passage de l'Odyssée rabelaisienne, et d'autres circonstances encore, permettent de douter que l'on connaisse tous les voyages de l'auteur.

Les deux premiers livres de son roman, qui faisait assez de bruit et de scandale, n'avaient pas cessé de se réimprimer à Lyon, avec ou sans sa participation, et toujours anonymes ou pseudonymes; mais ce n'est pas sans surprise qu'au plus fort de la persécution contre les écrits et les personnes, alors que trois amis de Rabelais, Dolet, Despériers et Marot, payaient de leur liberté ou de leur vie des opinions malsonnantes, on voit Rabelais, avec cette adresse et cet esprit de conduite dont il a donné mainte preuve, obtenir en 1545 de François Ier un privilége, conçu dans les termes les plus honorables, pour l'impression du *tiers livre des Faits et dicts heroïques de Pantagruel.*

« De la partie de notre aimé et feal maistre François Rabelais, docteur en médecine de notre université de Montpellier, nous a esté exposé que, iceluy suppliant ayant ci-devant baillé à imprimer plusieurs livres, mesmement *deux volumes des Faits et dicts*

(1) Le père Garasse parle seulement « d'une *farce* et d'un *dialogue* que Rabelais aurait *faits* à Poitiers. »

héroïques de Pantagruel, non moins utiles que delectables, les imprimeurs auroient iceulx livres corrompus et pervertis en plusieurs endroits, au grand desplaisir et detriment dudit suppliant, et prejudice des lecteurs : dont se seroit abstenu de mettre en public le reste et sequence desdits Faits et dicts heroïques. Estant toutesfois importuné journellement par les gens sçavants et studieux de notre royaume et requis de mettre en l'utilité comme eu impression ladite sequence, nous auroit supplié de lui octroyer privilége, etc. Pourquoy nous, ces choses considerées, desirant les bonnes lettres estre promues par nostre royaume à l'utilité et erudition de nos sujets, avons audit suppliant donné privilége, etc. »

Ainsi, non-seulement Rabelais avouait hautement le *Pantagruel* et remplaçait par son véritable nom le pseudonyme d'Alcofribas Nasier (1); la qualification de *calloïer des îles d'Hyères*, qu'il prenait à côté de son titre de docteur en médecine, équivalait sans doute dans son esprit, comme le suppose M. Paul Lacroix, à celle de chanoine de Saint-Maur-des-Fossés. Mais ce n'était pas tout : il mettait au jour, avec privilége du roi, ce troisième livre où sa manière s'agrandit, où la satire, sans cesser de se mêler à la fantaisie, est assaisonnée parfois de la plus haute raison, enfin où tous les états de la société, sans en excepter ceux qu'on est habitué à respecter le plus, sont passés en revue avec une liberté inouïe. En vain la Sorbonne voulut opposer sa censure à l'approbation royale; elle fut forcée de se taire sur la lecture que fit au roi, du livre incriminé, Pierre Duchâtel, évêque de Tulle et lecteur de François I[er]; car il était dans la destinée de Rabelais d'être persécuté par les moines et les théologiens et protégé par les prélats et les princes. « Ces follâtries joyeuses, hors l'offense de Dieu et du roi, » ce *pantagruélisme* que Rabelais lui-même définissait « une certaine gaieté d'esprit confite en

(1) On sait que ce nom bizarre est l'anagramme de *François Rabelais*. L'auteur avait eu de plus l'attention, dans le premier livre, de donner l'ouvrage comme déjà ancien (*jadis composé*) ; dans le second il va encore plus loin : il tue son pseudonyme (*composé par feu M[e] Alcofribas Nasier*).

mépris des choses fortuites (1), » échappaient non-seulement aux accusations injustes d'athéisme, mais encore à toute articulation précise d'hérésie, ainsi que l'auteur s'en vante avec une certaine complaisance malicieuse dans ce passage où il semble narguer et mettre au défi ses ennemis (2).

Rabelais était alors à l'apogée de sa fortune. Pourvu d'un bon canonicat qui ne lui pesait guère, libre de se livrer à ses goûts littéraires et à ses études scientifiques, on le voit figurer dans cette glorieuse pléiade qui se groupait autour du roi protecteur des lettres. C'est ainsi que nous le peint Louis Des Mazures, le traducteur de *l'Énéide*, dans ses poésies publiées en 1557, lorsque, se reportant au souvenir de ce brillant passé,

> Et de tant d'amis dont, hélas !
> L'accointe plus ne me récrée,

parmi ces noms qu'il évoque, Saint-Gelais, Herberay, Macrin, Peletier, Salel, Marot, Ronsard, il fait ainsi figurer l'auteur de Pantagruel :

> Puis me desguisoit Rabelais
> Le vray, de ses plaisantes feintes,
> Qui de Gargantua récite
> Le sens, la force et l'exercite.

Naguère encore François Errault, sieur de Chemant, l'un de ceux qu'il nomme parmi les amis qui se trouvaient présents avec lui à la mort du seigneur de Langey, venait d'être nommé garde des sceaux, et un autre ami commun, Jean de Boyssonné, lui écrivait à cette occasion une lettre datée de Chambéry, le

(1) Il est curieux de rapprocher cette définition du titre d'un livre (*de Contemptu rerum fortuitarum*) composé par Budé en 1520, c'est-à-dire à l'époque où Rabelais, encore inconnu, correspondait du fond de son couvent avec le savant dont le nom jouissait déjà d'une grande autorité.

(2) « Car l'une des moindres contumélies dont ilz usoyent estoyt que tels livres touts estoient farcis d'hérésies diverses, n'en povoient toutefoys une seule exhiber en endroit aulcun. » *Épître dédicatoire* du liv. IV.

dixième jour des calendes de juillet 1543, dans laquelle il se félicitait avec lui de l'heureuse influence que cette nomination devait avoir sur l'intérêt général des lettres et sur la fortune de Rabelais en particulier (1).

La maladie et la mort de François I[er] portèrent une atteinte au moins momentanée aux franchises de l'esprit français personnifié dans Rabelais et au crédit de ses protecteurs. Le roi tomba malade au commencement de février 1547, et mourut le 31 mars suivant. Or, deux lettres récemment retrouvées, et toutes deux adressées au cardinal du Bellay, l'une de Rabelais lui-même, datée du 6 février, l'autre de Jean Sturm, recteur du gymnase de Strasbourg, écrite de Saverne à la date du 28 mars, s'accordent à représenter Rabelais comme fugitif, nécessiteux et attendant à Metz (2) quelques secours du cardinal du Bellay, à qui toutes deux sont adressées. Voici la traduction de la lettre latine de Jean Sturm, quant au passage qui nous intéresse : « Le malheur des temps a aussi chassé Rabelais de France (Metz était alors ville impériale). Il n'est pas encore venu ici. Je sais qu'il s'est arrêté à Metz, car il nous a envoyé de là ses compliments. Je l'assisterai en tout ce qui me sera possible lorsqu'il arrivera chez nous (3). »

---

(1) « Quum istam audivi dignitatis et magistratus novi Chamano obtigisse, omnibus incessi lætitiis. Fieri si quidem non potest ut litterarum honos hujus opera et industria non amplissime provehatur.... In hac autem Chamani fortunæ accessione, spero eum quoque commodorum tuorum curam aliquam habiturum qui eum semper coluisti et observasti diligentissime. »

(2) Voy., sur le séjour de Rabelais à Metz, les travaux de MM. E. Bégin et de Puymaigre, dans les *Mémoires de l'Académie de Metz*, XXXVI[e] année, p. 75, et XLVI[e] année, p. 15 et 34.

(3) Comme on a exprimé des doutes sur la source, la date et les termes de cette pièce, nous donnerons ici le texte du passage en question tiré du manuscrit original de la Bibliothèque impériale, Fonds latin, n° 8584, jadis de la Mare, f. 33 : « Tempora etiam Rabelesum ejecerunt e Gallia φεῦ τῶν χρόνων. Nondum ad nos venit. Metis consistit, ut audio, inde enim nos salutavit. Adero ipsi quibuscumque rebus potero, cum ad nos venerit.... *Ad Tabernas Alsatiæ* (Saverne), *vi-*

Celle de Rabelais donne de sa situation une idée plus fâcheuse encore. On y voit figurer ce seigneur de Saint-Ay qu'il avait connu dans des temps meilleurs parmi les gentilshommes attachés aux seigneurs de Langey et du Bellay. Elle peint sous de tristes couleurs la position où se trouvait alors réduit le joyeux auteur de *Gargantua* et de *Pantagruel*. Il supplie le cardinal de lui accorder quelque aumône. « Si vous n'avez de moi pitié, dit-il, je ne sais que devenir, sinon, en dernier désespoir, m'asservir à quelqu'un de par deçà, avec dommage et perte évidente de mes études. » Il proteste qu'il est impossible de vivre plus frugalement qu'il ne fait. Tout ce qu'il demande, c'est de pouvoir « vivoter » et s'entretenir honnêtement, comme il a fait jusque-là, pour l'honneur de la maison à laquelle il appartenait lors de sa sortie de France.

Malheureusement, celui à qui Rabelais adressait une si humble requête, privé de son crédit par la mort de François I[er], se démit de toutes ses charges et céda la place au cardinal de Lorraine peu après l'avénement de Henri II. Presque en même temps paraissait la fougueuse diatribe de Gabriel de Puits-Herbault, o Rabelais était représenté sous les plus noires couleurs, et ses ouvrages dénoncés comme étant du nombre de ceux qu'on ne pouvait lire sans danger pour la foi (1).

Antoine Leroy fait entendre en plusieurs endroits de son volumineux manuscrit (folios 8, 21, 50, 213, 304) qu'il y avait à cette haine de Puits-Herbault contre Rabelais des raisons plus personnelles et plus intimes que l'intolérance et le fanatisme religieux. Suivant une tradition recueillie et attestée par lui, celui-ci, contemporain, compatriote, camarade, puis rival (*æmulus*) de Rabelais, moine comme lui, et moine de Fontevrauld

---

gesima octava Martii. » Au dos, une note ancienne indique la date de 1546 (1547).

(1) C'est un dialogue intitulé : *Theotimus, sive de tollendis et expurgandis malis libris, iis præcipue quos vix incolumi fide ac pietate plerique legere queant.* Parisiis, J. Roigny, 1549, in-8°. Ant. Leroy fait observer que l'auteur a marqué par des guillemets le passage contre Rabelais, comme pour le signaler d'une manière toute spéciale à l'attention du lecteur.

où quelques-uns ont voulu voir le modèle de l'abbaye de Thélème, aurait été de plus le propre frère de celui que l'auteur de *Pantagruel* avait ridiculisé sous le nom de Jean des Entommeures.

Contraint pour cette fois de laisser le champ libre à ses ennemis, Rabelais remit à un autre moment la vengeance qu'il réservait à « l'enragé Putherbe », et force lui fut d'aller chercher auprès du cardinal du Bellay, réfugié à Rome (1), les secours que celui-ci ne pouvait guère lui faire tenir d'aussi loin. A défaut d'autres documents sur ce nouveau voyage en Italie, la preuve du séjour qu'il fit alors à Rome résulte du livre qu'il a publié sous le titre de *Sciomachie*, renfermant la description des fêtes célébrées dans cette ville par le cardinal du Bellay et le seigneur d'Urfé, ambassadeur de France, en février et mars 1549, à l'occasion de la naissance de Louis, duc d'Orléans, fils de Henri II (2).

Dans cet opuscule qui, d'après son titre, paraît tiré d'une correspondance (perdue) de l'auteur avec le cardinal de Guise, Rabelais ne figure que comme témoin et rapporteur fidèle des fêtes dont il s'agit. Mais, si l'on en croit les *Rabelæsina Elogia* (p. 406 et suiv.), il y aurait pris une part beaucoup plus active, soit comme ordonnateur général, soit comme auteur de plusieurs inventions qu'on y remarqua : feu d'artifice au milieu duquel on vit se dessiner une espèce de panorama de la ville de Rome et la figure du pape au haut du Vatican, tenant d'une main la foudre et de l'autre l'olivier, fantasmagories, combats de spectres, surprises, etc., qui en France, dit Antoine Leroy, n'auraient pas manqué de le faire accuser de sorcellerie. Il ajoute que l'inventeur de toutes ces merveilles,

(1) Voici en quels termes Puits-Herbault, dans l'ouvrage précité, p. 180 et suiv., fait allusion à l'émigration de plusieurs prélats au commencement du nouveau règne, et à la disparition de Rabelais, qui tâchait de se faire oublier : « Utinam inter illos (les réfugiés de Genève) sit Rabelesus, si quidem inter homines ille adhuc agit, nam cardinalium turbam ineunte nuper hoc regno Romam dimissam et ablegatam secutus fuerat. »

(2) *La Sciomachie et festins faictz à Rome on palais du R. cardinal du Bellay, pour l'heureuse naissance de M. d'Orléans.* Lyon, Seb. Gryphe, 1549. in-8°.

demandé à grands cris par les assistants, leur fut présenté par le cardinal du Bellay, comme un bon Français de la vieille souche, son serviteur, qu'il revendiquait hautement pour l'honneur de la France et de sa maison : « *Suum esse hominem, bonum veterem Gallum, Gallis restituendum.* »

Ces détails circonstanciés sont-ils de pure imagination? Nous avons peine à le croire; mais ce que nous pouvons dire ici, c'est que Rabelais ne fut étranger à aucun des arts du dessin, architecture, sculpture, décoration, peinture, en y ajoutant la mécanique et autres sciences accessoires.

Il était lié, on en a la preuve, avec Guillaume Philandrier (1), l'un de « ces ingénieux architectes, disciples de Vitruve, » qui put bien, sous les auspices du cardinal d'Armagnac, leur ami et protecteur commun, faire participer Rabelais à la fabrication du roman pseudo-grec *Du vray et parfaict amour,* dans lequel l'hellénisme, l'architecture et l'alchimie se donnent la main (2). D'un autre côté, ses liaisons avec Philibert de l'Orme, « grand architecte du roi Mégiste (3), » que le cardinal du Bellay ramena de Rome à Lyon en 1536, et que le cardinal de Lorraine chargea, vers 1552, de la construction du château de Meudon (4) rendent au moins vraisemblable la collaboration qu'Ant. Leroy attribue à Rabelais dans cette construction, ainsi que dans la distribution des statues et bas-reliefs, le dessin des grottes, l'application des machines hydrauliques, pneumatiques et autres engins dont on fit alors usage (5). Ce qui appartient sans conteste à Rabelais, c'est l'architecture de l'abbaye de Thélème et tant d'autres descriptions où sa plume éminemment pittoresque rivalise avec le crayon et le pinceau, sans

(1) « Tu omnibus amicis, nominatim autem Francisco Rabelæso, salutem dices. » Lettre de P. Paschalius, de septembre 1548, à G. Philandrier, à la suite de l'ouvrage du premier : *Actio in parricidas Maulii*, p. 155.

(2) Huet, *de l'Origine des romans*, p. 61 et suiv. — *Lettre de La Croze à J.-Chr. Wolf.*

(3) *Pantagruel*, liv. IV, ch. 61.

(4) A. Berty, *Architectes français de la Renaissance*, p. 5, 12, 25.

(5) *Rabelæsina Elogia*, p. 301 et suiv.

parler des *Songes drolatiques de Pantagruel*, ces compositions étranges où l'on voit briller par avance la verve de Callot et la fantaisie de Téniers, soit que Rabelais les ait seulement inspirées, soit qu'il en ait tracé lui-même le dessin, comme l'éditeur le dit expressément (1).

Suivant toute apparence, c'est à cette époque, et à l'aller ou au retour de ce voyage en Italie, qu'il faut rapporter une tradition locale fort accréditée à Grenoble et déjà indiquée par nous, d'après laquelle Rabelais persécuté aurait trouvé un refuge rue des Clercs, n° 5, dans la maison de François Vachon, président à mortier au parlement de Dauphiné, où il aurait achevé son *Pantagruel*, et qui aurait aussi servi d'asile à Corneille Agrippa (2).

Mais bientôt Rabelais, de retour en France, et, comme il le dit lui-même, « présentement hors de toute intimidation (3), » va nous donner une nouvelle preuve de son adresse à tirer parti des positions les plus embarrassées. Sans perdre les bonnes grâces de son premier et de son plus ancien protecteur, il eut l'art de s'attacher à la maison de Lorraine et de mener de front ses faveurs avec celles de la maison de Châtillon, ennemie de la première et sa rivale en influence. Ainsi le crédit de du Bellay, prêt à s'éteindre, et la fortune naissante des conseillers du nouveau règne, le catholicisme des Guise et les sympathies opposées des Coligny, tout cela servait les intérêts de Rabelais. En effet, après avoir obtenu de Henri II, pour l'impression des ses livres « en grec, latin et tuscan, » un nouveau privilége daté du 6 avril 1550 et signé : « par le roy, le cardinal de Chastillon présent; » après avoir dédié le *Quart livre de Pantagruel* à ce prélat, d'assez bonne composition, il est vrai, puisque bientôt après il embrassa ouvertement la réforme et se maria, dit-on, en robe de

(1) *De l'invention de M. François Rabelais*, porte le titre. « La grande familiarité que j'ay eue avec M. François Rabelais, lit-on dans l'*Avis au lecteur*, m'a incité de mettre *cette dernière de ses œuvres* en lumière. » Paris, Richard Breton, 1565, in-8°.

(2) Guy-Alard, *Bibliothèque du Dauphiné*. — *Dictionnaire de Bayle*, au mot *Agrippa*. — *Bulletin de la société de statistique de l'Isère*. t. II, 235.

(3) *Pantagruel*, l. IV, *Épistre à Odet de Chastillon*.

cardinal, nous voyons l'objet de toutes ces faveurs obtenir de plus, le 18 janvier 1551, la cure de Meudon (1) du cardinal du Bellay, évêque de Paris, comme on s'en souvient, et qui venait de faire en France un voyage inutile pour lui-même, puisqu'il tenta de vains efforts pour ressaisir son ancienne importance politique, mais utile encore à son ancien protégé.

« Il desservit cette cure, dit Colletet, avec toute la sincérité, toute la prud'homie et toute la charité que l'on peut attendre d'un homme qui veut s'acquitter de son devoir. Du moins l'on ne void ni par tradition (2), ni autrement, aucune plainte formée contre ses mœurs ni contre sa conduitte pastorale. Au contraire, il y a bien de l'apparence que son trouppeau estoit très content de luy, comme on le peut inférer de certaines lettres qu'il escrivit à quelques uns de ses amys, qui sont encore entre les mains des curieux *et que j'ay veues*, où entre autres choses il lui mande qu'il avoit de bons et pieux paroissiens en la personne de Monsieur et de Madame de Guise (le duc et le cardinal de Guise venaient d'acquérir le château de Meudon), marque du grand soin qu'il apportoit à faire sa charge, et à se faire aimer de ceux dont son evesque lui avoit donné la direction spirituelle. »

(1) Voici le texte même des provisions : « Die decima octava Januarii anno 1550, collatio parochialis ecclesiæ Sancti Martini de Meudone, Parisiensis diœcesis, ad collationem Parisiensis Episcopi, pleno jnre existentis, vacantis per puram, liberam et simplicem resignationem Magistri Richardi Berthe, illius Ecclesiæ ultimi Rectoris, seu Curati, et possessoris pacifici, hodie in manibns R. Patris DD. Joannis Ursini, Trevirensis Episcopi, Vicarii generalis illustrissimi Domini Cardinalis Bellaij, Parisiensis Episcopi, per Magistrum Joannem Halon, Clericum, ejns Procuratorem, factam, et per dictum Dominum admissam, facta est pleno jnre per dictum Dominum Vicarium, Magistro Francisco Rabeleio, Presbytero, Doctori Medico, Turonensis Diœcesis, præsentibus Magistris Benedicto Bleryc, Presbytero, Vicario Ecclesiæ Parochialis sancti Landerici Parisiensis, et Renato Duhaubois, Canonico, in claustro Sancti Benedicti Parisiensis commorante, Belvacensis et Parisiensis respective Diœcesis testibus. »

(2) Ceci est expressément confirmé par Bernier, qui s'exprime ainsi, p. 14 : « La tradition même de Meudon le représente comme un vigilant pasteur, honneste, charitable, etc. »

Bernier, à la vérité, dans ses *Jugements sur les œuvres de Rabelais*, parle ainsi des querelles entre l'auteur de *la Franciade* et celui de *Pantagruel :* « Ils se picotoient souvent à Meudon chez les princes de la maison de Lorraine avec Ronsard, qui cependant n'osa l'attaquer qu'après sa mort dans une épitaphe où il le traite fort mal (1). » Mais ces *picoteries* entre gens de lettres, dont s'amusaient les grands seigneurs, ne tiraient point à conséquence. Antoine Leroy, qui avait recueilli sur ce point la tradition locale et populaire (*a nostris popularibus Meudonianis accepimus*), affirme que Ronsard passait pour avoir été jaloux de Rabelais à qui ses fonctions curiales donnaient un certain relief dans le pays, tandis que lui, pauvre poëte, vivait alors assez mesquinement dans le réduit, situé au milieu des bois, qu'on appelait encore longtemps après *la Tour de Ronsard*.

Le témoignage du même écrivain vient s'ajouter à celui de Colletet pour attester que le curé de Meudon était fort exact à instruire son troupeau ; enseignant aux enfants le plain-chant qu'il possédait parfaitement. De plus la mention, plusieurs fois répétée par Leroy, qu'il avait non-seulement travaillé dans le cabinet de Rabelais, prêché dans sa chaire, mais encore enseigné dans son *école* (*schola*, et ailleurs *ludus litterarius*), ne permet pas de douter que celui-ci n'ait en effet exercé dans sa paroisse ces humbles et utiles fonctions si bien appropriées à sa science et à son humeur éminemment communicatives, sauf à en élargir le cadre pour y ouvrir à l'occasion ce que l'on appellerait aujourd'hui des conférences littéraires. En effet (nous continuons à reproduire les paroles d'Antoine Leroy), sa maison, interdite aux femmes (2), était ouverte aux savants, avec lesquels il aimait à s'entretenir. Il détestait l'ignorance, surtout chez les ecclésiastiques, et retrouvait, pour caractériser les prêtres illettrés, la verve satirique de l'auteur de *Pantagruel*. Du reste c'étaient

(1) Cette pièce assez grossière se trouve dans les *OEuvres de Ronsard*, 1630, in-12, t. IX, p. 742, sous ce titre : *Epitaphe d'ung bon biberon.*

(2) « Nulla retrolabentis et postico venientis sexus consuetudine infecta. » *Rabelæsina Elogia.*



les seuls envers lesquels il manquât de charité. Les misérables, ajoute A. Leroy, étaient toujours sûrs de trouver du secours dans sa bourse. Il était d'une si grande intégrité que jamais on ne l'avait surpris manquant de parole à personne. Enfin ses connaissances en médecine l'avaient rendu doublement utile à sa paroisse (1).

Il ajoute d'ailleurs une remarque qui ne peut manquer de frapper par sa justesse : au moment où Rabelais entra en possession de cette cure, elle relevait d'Antoine Sanguin, cardinal et seigneur de Meudon. Or ce prélat veillait avec tant de sollicitude sur son église curiale qu'il ne dédaigna pas d'y exercer les fonctions de marguillier (2). Est-il à croire qu'il eût assez peu à cœur les intérêts spirituels de cette même église et sa propre dignité pour y installer un personnage cynique tel que l'on s'est plu à le représenter?

Il faut se rappeler ce que nous avons dit d'Antoine Leroy et des circonstances de son séjour à Meudon pour apprécier le degré de confiance que mérite son témoignage sur les divers points que nous venons de mentionner. A peine était-il séparé par plus d'une génération des contemporains de Rabelais, et la tradition des vieux vignerons du pays, invoquée par lui à l'appui des détails qui précèdent, est d'autant plus digne de foi qu'ils la lui transmettaient naïvement comme ils l'avaient reçue (3).

Cependant, malgré le privilége du roi, la publication du quatrième livre éprouvait autant de difficultés que celle du précédent, sinon davantage. En vain l'auteur y avait mêlé à ses atta-

(1) C'est à ce propos que M. Saint-Marc Girardin a dit ingénieusement que Rabelais « était bouffon de ses malades et médecin de ses ouailles. »

(2) Lebeuf, *Histoire du diocèse de Paris*, p. 367.

(3) « Ab antiquis Meudonii vinitoribus, quique id a parentibus velut per manus traditam accepissent, Rabelæsum didici illiteratis nunquam favisse sacerdotibus, quos vocaret *Isidis asellos*, etc.... Nec desunt hisce temporibus septuagenarii et octogenarii probatæ fidei viri, qui didicere a patribus et majoribus suis ipsum cautionis peritissimum, etc. »

ques ordinaires contre « les cagots et papelards » un certain nombre d'injures à l'adresse « des démoniacles Calvin et des imposteurs de Genève (1). » Censuré par la Sorbonne, interdit par arrêt du parlement (1er mars 1551), il fallut, pour que le *Quart livre* pût enfin se débiter, tout le crédit dont jouissaient les amis de Rabelais, et notamment le cardinal de Châtillon. Une épître dédicatoire, lancée à propos et datée du 28 janvier 1552, enleva enfin l'autorisation de mettre en vente, si longtemps retardée.

Mais un fait d'une haute importance, et qui n'a pas encore été remarqué, que nous sachions, c'est que, le 9 février de la même année, c'est-à-dire dix-neuf jours avant l'autorisation définitive donnée à la publication de ce livre, le dernier qu'il ait publié, Rabelais résigna les deux cures possédées par lui, soit comme titulaire, soit comme bénéficiaire, savoir : celle de Saint-Christophe du Jambet, au diocèse du Mans, et celle de Saint-Martin de Meudon, au diocèse de Paris. Les deux actes sont de la même date, passés en présence des mêmes témoins, faits par le même chargé de pouvoir au nom de Rabelais d'une part, et reçus de l'autre par les mêmes mandataires au nom du cardinal du Bellay, évêque du Mans, qui, en se démettant de l'évêché de Paris, avait conservé la collation des bénéfices ecclésiastiques du diocèse ; en un mot, sauf le nom de la cure et celui du successeur, ces deux actes paraissent calqués l'un sur l'autre. Le premier a été donné par Piganiol de la Force dans sa *Description de Paris* (2) ; mais le second, celui qui concerne la cure de Meudon, indiqué par une addition marginale et d'une autre main dans le manuscrit de l'*Histoire des poëtes* de Colletet, analysé assez inexactement, comme on va le voir, par l'abbé Lebeuf, n'a pas encore été, à ce que nous croyons, donné *in extenso*, ce qui nous engage à l'insérer ici d'après une copie qui nous a été obligeamment communiquée par M. Barbier, conser-

(1) Ceux-ci n'étaient pas en reste avec Rabelais, car on lit dans les *Fragments extraits des registres du conseil d'État de la république de Genève*, p. 55, que le nom de *Pantagruel* y était devenu une injure servant à désigner un homme irréligieux.

(2) Edition de 1765, t. IX, p. 535.

vateur-administrateur à la Bibliothèque impériale du Louvre. Cette copie est d'une écriture de la fin du dernier siècle et parait provenir des papiers de l'abbé Mercier de Saint-Léger.

Extrait des registres du secrétariat de l'archevêché de Paris.

« Die nona Januarii, anno Domini 1552, Magister Remigius Doulsin clericus Carnotensis Diœcesis procurator (1), et nomine procuratorio Magistri Francisci Rabelays, Clerici Diœcesis Turonensis, Rectoris seu Curati Ecclesiæ Parochialis Sancti Martini de Meudone Parisiensis diœcesis, resignavit, cessit, et dimisit pure, libere, et simpliciter, hujusmodi Parochialem Ecclesiam cum suis juribus, et pertinentiis universis, iu manibus Domini Joannis Moreau Ecclesiæ Parisiensis Canonici, Vicarii Generalis Reverendissimi Domini Cardinalis Bellaij reverendissimi nuper Parisiensis Episcopi, cui collatio et dispositio Beneficiorum Ecclesiasticorum Episcopatus Parisiensis auctoritate Apostolica reservata exstitit. Quamquidem resignationem sic factam idem Dominus Vicarius admisit, et admittere se dixit, contulitque hujusmodi Parochialem Ecclesiam, ut præfertur, vacantem Ægidio Duserre clerico Belvacensis diœcesis, præsentibus nobili et circumspecto viro Magistro Eustachio de la Porte, in curia Parlamenti Parisiensis cousiliario, et Magistro Dionysio Gaillart Presbytero Reverendissimi Domini Cardinalis de Meudone Eleemosynario Aurelianensis Diœcesis testibus. »

L'abbé Lebeuf prend occasion de cette résignation pour révoquer en doute un fait attesté par une tradition à peu près unanime. « Il paroit, dit-il, par les registres de l'évêché de Paris, que Rabelais n'exerça jamais les fonctions curiales par lui-même. Il n'est qualifié que de simple clerc du diocèse de Tours dans la démission qu'il donna de cette cure. Rabelais, ajoute-il, résidoit si peu à sa cure qu'Eustache du Bellay, évêque de Paris, y faisant la visite au mois de juin 1551, ne le trouva pas, mais seulement Pierre Richard, son vicaire, avec quatre autres prêtres (2). »

---

(1) L'acte de résignation de la cure de Jambet porte : *Doucin* au lieu de *Doulsin*, et *Cœnomanensis* au lieu de *Carnotensis*.

(2) *Histoire du diocèse de Paris*, t. VIII, p. 368.

Le savant abbé ne nous paraît pas avoir procédé ici avec son exactitude ordinaire. On vient de voir que Rabelais prenait non-seulement la qualification de clerc du diocèse de Tours, mais encore celle de *recteur ou curé de l'église paroissiale de Saint-Martin de Meudon*. Quant au second fait, il prouverait tout au plus, ce qui n'étonnera pas ceux qui connaissent les habitudes de Rabelais, que le curé de Meudon, comme le médecin du grand hôpital de Lyon, ne résidait pas toujours. Ces raisons ne sauraient donc prévaloir contre la tradition attestée par Colletet, par Antoine Leroy, enfin par l'auteur des *Jugements sur les œuvres de Rabelais*, qui atteste qu'au XVII[e] siècle on répétait encore ce dicton local : « Allons à Meudon ; nous y verrons le château, la terrasse, les grottes et M. le curé, l'homme du monde le plus revenant en figure, de la plus belle humeur, qui reçoit le mieux ses amis et tous les honnêtes gens, et du meilleur entretien. »

Quoi qu'il en soit, si l'on considère les circonstances de la double résignation (1) dont nous venons de parler, sa date, antérieure de quelques jours seulement à la publication définitive du quatrième livre, de quelques mois à l'époque présumée de la mort de Rabelais, ne sera-t-on pas amené à penser que ce fut un acte de haute convenance et de respect pour le ministère sacré, peut-être une concession nécessaire aux répugnances de la Sorbonne et du parlement, qui ne pouvaient admettre qu'un homme ayant charge d'âmes signât un livre tel que le *Pantagruel*, enfin une condition formelle mise par eux à la levée de leur opposition ?

En même temps qu'il donnait ainsi des témoignages publics de son respect pour l'Église catholique, Rabelais se séparait de plus en plus du parti calviniste, dont l'humeur chagrine avait de tout temps répugné à sa nature franchement gauloise, et qui commençait à se faire autant d'ennemis par son intolérance que par son hétérodoxie. Dès 1550, accusé d'athéisme par Calvin dans son traité *de Scandalis*, il lui avait répondu dans son qua-

(1) Un ministre de l'église anglicane, dont l'*humour* doit beaucoup à l'étude qu'il avait faite de Rabelais, Sterne, possédait aussi deux cures lorsqu'il publia *Tristram Shandy*, qui lui en valut une troisième.

trième livre comme nous avons vu. En ce moment (1553), Robert Estienne, de Genève, où l'avait exilé l'intolérance des théologiens de Paris, leur reprochait, en des termes qui donnent une triste idée de l'inconséquence humaine, « de n'avoir pas songé à faire brûler avec son livre l'athée et blasphémateur Rabelais (1) ». Enfin, un peu plus tard, Henri Estienne, dans le chap. XIV de son *Apologie pour Hérodote*, dressait un des procès de tendance les plus passionnés qui aient jamais été dirigés contre l'auteur de *Pantagruel*.

« Il est certain, dit Colletet, que, sur la fin de ses jours, rentrant en soy-mesme, reconnoissant ses péchez, et ayant recours à l'infinie miséricorde de Dieu, il rendit son esprit en fidèle chrestien. Ainsy tous ces contes ridicules que l'on a faits de luy et toutes ces paroles libertines que l'on luy a attribuées n'ont esté que de vaines chimères et des faussetés punissables inventées à plaisir pour le rendre plus odieux au monde. » Antoine Duverdier dit précisément la même chose dans sa *Prosopographie*, et son témoignage doit être regardé comme d'autant plus concluant que c'est une espèce d'amende honorable, comme on va le voir : « J'ay parlé de François Rabelais en ma *Bibliothèque* suivant la commune voix et par ce qu'on peut juger de ses œuvres, mais la fin qu'il a fait fera juger de luy autrement qu'on n'en parle communément... Il a esté touché de repentance contre ce qu'on croit communément, a recherché d'être absous par le pape de son apostasie et irrégularité, comme il l'a esté. »

Il règne sur les derniers moments de Rabelais la même incertitude que sur plusieurs détails de sa vie. Nous ne voulons pas ici parler de ces anecdotes ridicules (2) qui le font mourir en

(1) « Noverat hujus modi Doctores pro Christi pura doctrina libenter accepturos doctrinam Athei F. Rablesii ejusque libros impie et insulse Gargantuæ ac Pantagruelis nomine inscriptos; nullam enim operam dederunt ut liber ille maledici ac blasphemi conviciatoris *cum authore cremaretur !* » *Præfat. ad Gloss. nov.*, 1534.

(2) La plupart trainaient déjà partout au seizième siècle. Pour n'en citer qu'un exemple, le mot : « Je n'ai rien, je dois beaucoup, je donne le reste aux pauvres, » se trouve dans une lettre d'Érasme de 1527 au théologien Bède.

athée ou en histrion, et que Colletet déclarait déjà indignes de toute créance, mais des dissentiments qui se sont produits sur le lieu et la date précise de sa mort. Quant à celle-ci, quelques-uns la reculent jusqu'en 1559 ou même 1560, mais le plus grand nombre la fixent en 1553. D'autres ont ajouté la date du 9 avril (1). Ce qui rend difficile de la placer plus tard que cette dernière année, c'est, d'une part, ce passage de l'*Epistola Passavantii* de Théodore de Bèze : « Pantagruel cum suo libro quem fecit imprimere per favorem cardinalium, qui amant vivere sicut ille loquebatur. » Ce *loquebatur* semble indiquer que Rabelais n'était plus, et la première édition du *Passavant*, quoique sans date, passe généralement pour être de l'année 1553. On peut tirer une induction analogue du fait suivant, qui n'a pas encore été signalé. Dans une satire latine de 1555 contre le médecin Jacques Du Bois, *Sylvius Ocreatus*, espèce de dialogue des morts publié sous le nom de L. Arrivabene, Rabelais figure comme habitant déjà depuis quelque temps l'empire de Pluton et y exerçant certains emplois. Nous en traduirons un passage qui fait allusion à sa mort récente, et qui montre une fois de plus de quelle estime il jouissait comme médecin. Il faut remarquer que les paroles qui suivent sont adressées à Rabelais par Du Bois, son collègue, son contemporain et son compagnon d'études médicales à Montpellier : « Toute la France connaissait ton habileté dans notre art, car il n'est personne de si ignorant qui ne te paye un tribut éclatant d'éloges et de regrets, et qui ne proclame que la médecine est morte avec toi. Je sais en quels termes honorables n'a cessé de s'exprimer sur ton compte, depuis que tu as cessé de vivre, ce grand cardinal qui t'aimait tant et qui ne t'admirait pas moins. » Ajoutons que, sur ce point, l'apologiste de Sylvius est d'accord avec l'auteur du pamphlet, et qu'à la suite de cette

(1) Nous rencontrons pour la première fois cette indication de jour et de mois dans une note en marge de la *Vie de Rabelais* qui précède l'édition de 1710 des *Lettres escrites pendant son voyage d'Italie*. On s'appuie sur l'autorité de P. de Saint-Romuald, qui, dans les éditions in-fol. et in-12 de son *Trésor chronologique*, s'est borné à indiquer l'année.

apologie, signée Claude Bourgeois, se trouve une longue pièce de vers en l'honneur de Rabelais, considéré comme médecin, comme érudit et comme satirique (1).

Si l'on en croit Scévole de Sainte-Marthe et une épitaphe qu'Antoine Leroy vit à la porte du presbytère (2), c'est à Meudon qu'il serait mort. Mais du reste Leroy lui-même ajoute qu'aucune tradition locale ne venait confirmer cette indication (3). Il y en avait une, mais peu accréditée, selon laquelle Rabelais serait mort à Saint-Ay, proche Meung-sur-Loire. D'autres, dit Bernier, le font mourir à Montpellier, à Lyon, à Chinon. Toutefois l'opinion la plus digne de confiance paraît être celle que l'on a souvent alléguée, mais dont Colletet va nous indiquer pour la première fois l'origine, l'autorité et la filiation.

« Il mourut, non point à Meudon, comme l'a dit Scévole de Sainte-Marthe et comme la plupart des escrivains le croyent (4), mais à Paris, en la rue des Jardins, sur la paroisse de Saint-

---

(1) Le tout se trouve dans *Sylvii Opera*, Genève, 1630, in-fol.

(2) Cordiger et Medicus, dein Rector, et intus obivi :
Si nomen quæris, te mea scripta docent.

Cette épitaphe surmontait un portrait où Rabelais était représenté assez grossièrement, non pas en costume ecclésiastique, mais avec la robe et les insignes de docteur. L'inscription disparut la première; bientôt le portrait eut le même sort. A. Leroy, qui avait vu l'une et l'autre, insinue que les successeurs de l'auteur de *Pantagruel* à la cure de Meudon se montrèrent en général peu jaloux de conserver le souvenir d'un homme dont la célébrité les flattait médiocrement. Il ne restait de lui que le toit de chaume (*stramineum tectum*) dont il avait fait recouvrir l'humble presbytère. *Rabelæsina Elogia*, lib. VI, p. 284 et suiv. Leroy possédait un autre portrait de Rabelais qu'il sauva à grand'peine du pillage de Meudon pendant les guerres de la Fronde. Les dangers qu'il courut en cette circonstance, les excès des soldats, la manière dont il leur échappa, n'emportant, de tout ce qu'il possédait, que cette pieuse relique, forment un épisode saisissant du manuscrit que nous venons de citer. Lib. 1, cap. XIV.

(3) « Nulla patrum memoria filiis relicta et quasi per manus tradita apud cives nostros Meudonianos mortalis vitæ muniis Rabelæsus fuisse Meudonii defunctus divulgatur. »

(4) P. de Saint-Romuald explique cette erreur en même-temps qu'il la

Paul, au cymetierre duquel il fut enterré (1), et proche d'un grand arbre, que l'on voyoit encore il y a quelques années (2). »

Puis, une page plus loin, faisant allusion tant aux sentiments religieux qu'il lui attribue dans ses derniers instants qu'aux circonstances matérielles dont il vient d'être question, il ajoute : « Que sa fin ait esté telle que je l'ay ditte, nous en avons un illustre garant en la personne de messire Jacques (*lisez* Charles) Fay d'Epesse, conseiller du roy et son ambassadeur en Hollande, *qui m'a dit plusieurs fois de sa bouche propre* que Rabelais estoit mort ainsy dans le sein de l'Eglise, et enterré, comme il l'avoit appris du président d'Epesse, son père, qui estoit un des grands amys de ce docte deffunct. Ce que Guy Patin, célèbre docteur de la Faculté de Paris, m'a quelquefois confirmé encore, puisque ce célèbre ambassadeur luy a dit la mesme chose, et que c'est sur son fidèle rapport que ce docte religieux feuillant, le R. P. Pierre de Saint-Romuald, l'a couché dans son *Thrésor chronologique*, aussi bien qu'Antoine Leroy dans sa préface latine. »

Les documents officiels manquent pour vérifier l'exactitude du fait, les anciens registres de la paroisse de Meudon n'existant plus, et ceux de l'ancienne paroisse Saint-Paul ne remontant pas jusqu'à l'époque dont il s'agit.

Du reste, une épitaphe tirée d'un manuscrit de la fin du dix-septième siècle, qui avait passé du cabinet de A.-A. Monteil dans la bibliothèque de M. de Warenghien, confirme les principales circonstances du récit de Colletet.

L'an mil cinq cens cinquante-trois
Je ne sçays le jour ni lè mois,
Il trespassa en ceste ville
Un homme gaillard et habille.
. . . .

---

rectifie, lorsqu'il dit « que Rabelais mourut à Paris, où, estant malade, il s'étoit fait apporter de sa cure de Meudon. »

(1) Et non dans la nef, ainsi que cela semblerait résulter d'un passage des *Mémoires de Garasse*, p. 87, alléguant l'autorité du curé de Saint-Nicolas.

(2) Cet arbre fut détruit entre 1647 et 1662.

Il fit le voyage de Rome,
Où il passa pour galant homme.
A son retour, on lui fit don
D'une bonne cure à Meudon.
. . . .
Son corps fut mis dans le tombeau
Au pied d'un gentil arbrisseau
Au cimetierre de l'église
Du grand Saint-Paul que chacun prise.

On dit communément que Rabelais est mort à soixante-dix ans, en prenant pour point de départ l'année présumée de sa naissance, 1483. Mais, comme nous l'avons indiqué au commencement de cette notice, tout prouve qu'il a dû naître postérieurement et dans les dernières années du quinzième siècle. Autrement la plupart des actes de sa vie seraient en retard, si l'on peut se servir de cette expression. Ainsi il aurait eu une douzaine d'années de plus que les frères du Bellay (1), treize ans de plus que Geoffroy d'Estissac, ses camarades d'études. Nous l'avons vu à Fontenay-le-Comte traité de *jeune homme* par Budé, et l'on serait forcé de lui attribuer à cette époque au moins trente-neuf ans. Enfin il faudrait croire qu'il approchait de la cinquantaine alors qu'il prenait le grade de bachelier en médecine, et qu'il jouait avec de jeunes et joyeux compagnons la comédie de *la Femme mute* à Montpellier. Remarquez que, parmi ceux de ces compagnons qu'il cite, presque tous, Rondelet, Saporta, Tolet, étaient nés vers le commencement du seizième siècle; presque tous, comme le fait remarquer Astruc, étaient, de même que Rabelais, bacheliers en 1532. Gùy Patin, en lui donnant sept ans de moins, n'a fait qu'atténuer ces invraisemblances, en sorte que ce même Astruc a pu dire : « Si Rabelais avait soixante-trois ans à sa mort en 1553, il était donc né en 1490, et il aurait eu quarante ans en 1530, quand il alla étudier en médecine à Montpellier. C'est avoir pris son parti bien tard. »

Pour couronner les témoignages d'estime prodigués à Ra-

(1) Les frères du Bellay étaient nés de 1491 à 1500, Georges d'Estissac en 1495, Georges d'Armagnac en 1501, etc.

belais par tous ceux de ses contemporains qui l'avaient connu personnellement, nous voulons enregistrer ici un dernier hommage rendu à sa mémoire par un médecin poitevin qui, s'il était jeune encore quand mourut l'auteur de *Pantagruel*, avait certainement recueilli parmi ses collègues et ses compatriotes la tradition encore vivante du grand Chinonnais. Nous voulons parler de Pierre Boulenger, qui, à la suite d'un ouvrage assez rare, *Hippocratis Aphorismorum Paraphrasis poetica;* Parisiis, apud G. Linocerium, 1587, in-8°, a inséré, p. 104, la remarquable épitaphe latine que nous traduisons ici en l'abrégeant :

Épitaphe de François Rabelais,
Médecin très-savant et très-facétieux.

« Sous cette pierre est couché le premier des diseurs de bagatelles. Il sera une énigme pour la postérité, car quiconque a vécu de son temps savait à quoi s'en tenir sur ce railleur connu de tous et aimé de tous (1). Peut-être voudra-t-on voir en lui un bouffon, un farceur qui débitait des bons mots pour attraper de bons repas. Non, non, ce ne fut point un bouffon, ni un charlatan de place publique (2), mais un homme qui, grâce à la pénétration de son esprit d'élite, saisissait le côté ridicule des choses humaines,..... un autre Démocrite qui se riait des vaines terreurs, des espérances non moins vaines du vulgaire et des grands de la terre, ainsi que des labeurs anxieux qui remplissent cette courte vie.

« Et pourtant on n'aurait su trouver un homme plus savant que lui, alors que, laissant la raillerie, il lui plaisait d'aborder les choses sérieuses. Sans affecter l'air rébarbatif d'un docteur, il en avait au besoin la solidité. S'agissait-il de résoudre les questions les plus difficiles, vous eussiez dit que la nature avait ouvert pour lui seul son sein mystérieux. Tout ce qu'ont pro-

(1) Nam quotquot ejus tempore
Vixere noverant probe
Nugator iste quis foret.

(2) Non fuit
Hic scurra, nec dicaculus
Quis e foro.

duit la Grèce et l'Italie lui était familier, et ses discours éloquents frappaient d'admiration tous ceux qui n'avaient pas deviné le savant sous ses mordantes railleries et ses ironies magistrales, etc., etc. »

Ce don de la parole, attribué ici à Rabelais par Pierre Boulenger, n'est pas un lieu commun de panégyriste. Vingt témoignages viennent à l'appui. Religieux, nous l'avons vu prêcher avec succès la parole divine ; professeur et démonstrateur, captiver à Montpellier et à Lyon un nombreux auditoire ; dans la capitale du monde chrétien, solliciteur des affaires du cardinal du Bellay et des siennes propres, mener à bien, auprès du pape et des cardinaux, les affaires les plus délicates. Ainsi l'auteur de *Pantagruel* sut appliquer aux choses de la vie réelle le talent oratoire qui brille dans la *Harangue d'Ulrich Gallet à Picrochole* (liv. I, ch. 31) et dans la *Concion que fit Gargantua ès vaincus* (*ibid.*, ch. 50). Des avocats et même des prédicateurs ont avoué à Antoine Leroy que la lecture de Rabelais ne leur avait pas été inutile, et lui-même, nous le verrons, avait emprunté plus d'une fois à nos vieux sermonnaires un franc parler qui s'égarait jusqu'à la licence.

Mais il paraît qu'il excellait surtout dans la conversation sérieuse ou enjouée. A Ligugé, à Lyon, à Rome, à Paris, il était recherché pour le charme de ses entretiens, et le curé de Meudon conserva jusqu'à la fin ce talent de causerie à la fois savante et spirituelle qui charmait déjà dans le moine de Fontenay-le-Comte ses amis du dehors, et qui faisait dire de lui au cardinal du Bellay que c'était « un homme de toutes les heures [1]. »

Antoine Leroy raconte (*ibid.*, p. 160) que l'abbé de Saint-Victor, Pierre Liset, voyant Rabelais se prélasser sur la mule que lui avait prêtée cet évêque, leur supérieur à tous deux, l'attira dans son couvent et le traita avec toutes sortes d'égards. Tandis que l'abbé, homme de savoir et premier président pendant vingt ans du parlement de Paris, admirait à table la fa-

(1) « Rabelæsum domi fovit, tanquam omnium horarum hominem. » *Rabelæsina Elogia*, p. 19.

conde de son hôte, qui dissertait *de omni re scibili*, quelques moines, beaux esprits de Sorbonne, crurent l'embarrasser en lui posant *inter pocula* quelqu'un de ces problèmes qu'il a voués à l'immortalité du ridicule dans son *Répertoire des livres de l'abbaye de Saint-Victor*. Rabelais eut réponse à tout, et déjoua par l'ironique gravité de ses réponses le petit complot des moines pour le compromettre. Nous allons l'entendre lui-même exposer sa manière d'agir dans les cas analogues. « J'ai entendu dire à Rabelais, lit-on dans un auteur poitevin, commentateur d'Horace, à propos du passage bien connu de la satire III, sur les caprices des chanteurs, que, lorsqu'il s'apercevait que quelque grand seigneur l'invitait à dîner dans l'unique but d'amuser ses convives, il ne desserrait les dents que pour boire et manger, choisissant avec un sérieux imperturbable les meilleurs morceaux et s'interdisant toutes les plaisanteries qui ailleurs s'échappaient sans effort de ses lèvres (1). » C'est en petit comité et, comme le dit dans son latin Antoine Leroy, « *consciis quatuor duntaxat oculis*, » que se donnait pleine carrière cette verve joyeuse qui éclate dans ses écrits. Excellent physionomiste, comme Herr Trippa, ni le corps ni le cœur humain n'avaient pour lui de mystères ; il savait parler la langue de tous, et tenait tête aux savants en *us* comme aux bonnes gens de village.

Il y a dans la vie de Rabelais un épisode jusqu'à présent inconnu, et qui, révélé ici pour la première fois, reste mystérieux dans plusieurs de ses circonstances. Nous le plaçons à la fin de cette Notice, parce que nous n'aurions su à quelle époque précise le rattacher. On se rappelle ce professeur à l'université de Toulouse, ensuite membre du conseil de Chambéry, Jean de Boyssonné, dont Rabelais parle en termes si affectueux, « le docte et vertueux Boyssonné, lequel j'aime et révère, comme l'un des plus suffisans qui soit huy en son estat, » que notre auteur avait introduit dans la faveur des frères du Bellay, et qui entretint lui-même avec Rabelais des relations suivies, attestées par des poésies et des épîtres latines dont on trouve la

(1) Gautier Chabot, *Horatii Opera*, Basileæ, 1595, in-fol., t. II, p. 43.

trace au moins jusqu'en 1543. Les poésies de Boyssonné, conservées avec sa correspondance à la bibliothèque de la ville de Toulouse (1), et qui ne paraissent pas avoir été destinées à la publicité, renferment, outre certaines particularités dont nous avons fait notre profit, plusieurs pièces de vers sur la mort d'un jeune enfant de deux ans désigné sous le nom de Théodule Rabelais. La première est un dialogue touchant entre le poëte, qui lui demande pourquoi, si jeune encore, il renonce aux joies de l'existence, et l'enfant, qui répond que ce n'est pas par haine de la vie qu'il l'abandonne, mais pour vivre éternellement avec le Christ (2).

A la suite de ces vers vient un distique qui, malgré l'hyperbole louangeuse destinée à caractériser le père, ne laisse aucun doute sur la filiation de l'enfant. « Lyon est sa patrie, Rabelais est son père. Qui les ignore tous deux ne connaît pas deux grandes choses en ce monde (3). »

Enfin une autre pièce, en développant la même idée, ferait cesser toute hésitation, s'il en existait encore : « Sous cet étroit sépulcre repose le petit Théodule, petit de corps, d'âge, de traits, mais grand par son père, ce personnage savant et versé dans tous les arts qui conviennent à un homme bon, pieux et honnête. Le jeune Théodule, s'il lui avait été donné de vivre, se serait approprié cette science, et, de petit qu'il était, serait devenu grand à son tour (4). »

A quelle époque naquit cet enfant ? quelle fut sa mère ? quelles

(1) Nous en devons la communication à l'obligeance de MM. G. Guibal. auteur d'une thèse *de J. Boyssonnæi vita*, Toulouse, 1863, in-8°. et Gatien Arnoult, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, etc., de Toulouse.

(2) *Ad Theodulum Rabelæsum, puerum bimulum, morientem :*

Cur nos tam subito, rogo te, Rabelæse, relinquis, etc.
Mss. de Toulouse, *Elegorum liber*, f. 63.

(3) Lugdunum patria, at pater est Rabelæsus : utrumque
Qui nescit, nescit maxima in orbe duo.

(4) *De Theodulo Rabelæso, puero bimulo defuncto.*

Quæris quis jaceat sub hoc sepulchro
Tam parvo ? Theodulus ipse parvus, etc.
Mss. de Toulouse, *Hendecasyll. liber unus*, f° 81.

circonstances entourèrent son berceau ? Lyon, indiqué comme lieu de sa naissance, servit à plusieurs reprises de résidence à Rabelais depuis 1532 jusqu'à 1540. Deux vers mystérieux, où l'auteur représente des cardinaux romains prodiguant leurs soins au jeune Théodule, semblent rattacher vaguement son enfance à l'un des deux premiers voyages de Rabelais à Rome et aux illustres amitiés qu'il avait su y conquérir (1) Mais le fait principal semble à l'abri de toute contradiction. Ainsi Rabelais fut père ; et la révélation inattendue (2) de cette paternité doublement irrégulière, qui semble donner raison à la chronique scandaleuse du curé de Meudon, nous arrive escortée de touchants détails, de sentiments chrétiens, des témoignages d'une amitié et d'une estime qui ne se démentent pas plus qu'elles ne cherchent à se dissimuler en cette occasion.

Le moraliste appréciera le degré de solidarité qui peut exister entre cette faute ignorée et la licence des écrits publics de l'auteur. La critique littéraire et philosophique, qu'avaient frappée et peut-être surprise les accents paternels de la lettre de Gargantua à son fils, constatera une fois de plus que ces grands peintres de l'humanité échappent difficilement à l'expérience personnelle des sentiments, des vertus, des faiblesses qu'ils sont appelés à retracer, et que leur génie est peut-être au prix de cette science du bien et du mal. Quant à nous simple rapporteur, nous nous sommes efforcé, sur ce point comme sur tous les autres, de rester fidèle aux devoirs du biographe, que résument ces deux mots : exactitude et impartialité.

E.-J.-B. Rathery.

---

(1) Quem cernis tumulo exiguo requiescere, vivens
Romanos habui pontifices famulos.
Mss. de Toulouse, *Elegorum liber*, f. 35.

(2) Nous avions cru pouvoir faire remarquer, dans notre article *Rabelais* de la *Biographie générale*, p. 395, que, « parmi toutes les ordures mises sur le compte de Rabelais par ses biographes, on ne rencontrait pas une histoire de femme. » Antoine Leroy avait déjà fait la même remarque : » Ne in minimam quidem suspicionem venit licentiosius adamati retrolabentis ejusmodi sexus. » *Rabelæsina Elogia*, p. 393.

LE GARGANTUA

ET

LE PANTAGRUEL.

LIVRE PREMIER.

GARGANTUA.

ΑΓΑΘῌ ΤΥΧῌ [1].

LA VIE TRES HORRIFIQUE DU GRAND GARGANTUA [2], PERE DE PANTAGRUEL, JADIS COMPOSÉE PAR M. ALCOFRIBAS [3], ABSTRACTEUR DE QUINTE ESSENCE.

AUX LECTEURS.

Amis lecteurs, qui ce livre lisez,
Despouillez vous de toute affection [4];

[1] Bonne chance. C'est une formule qui, chez les Grecs, se plaçait en tête des décrets. Elle correspond au *Quod bonum faustumque sit* des Romains. Rabelais semble dire : « Voici un code que je publie, le code des pantagruélistes. »

Ces mots se retrouvent en tête de l'édition qu'il a donnée en 1532 de quelques livres d'Hippocrate et de Galien.

[2] L'édition de 1535, celle de 1537 et celle de Dolet portent : « La vie inestimable du grand Gar« gantua, pere de Pantagruel, ja« dis composée par l'abstracteur « de quinte essence. Livre plein « de pantagruelisme. »

[3] Le *Pantagruel* (éd. C. Nourry) a été publié sous les noms de *Alcofribas Nasier*, qui forment l'anagramme de François Rabelais.

Dans la chanson de Gaufrey, dont MM. Guessard et Chabaill nous ont donné une édition excellente, on voit figurer un certain Nasier, une sorte d'ogre *sarrasinois*. Qui sait si Rabelais, très-versé dans la littérature du moyen âge, n'a pas pris là ce nom bizarre?

[4] Affection est employé ici dans le sens que Cicéron donne au mot *affectio : motus animi*, passion.

Et, le lisant, ne vous scandalisez :
Il ne contient mal ny infection[1].
Vray est qu'icy peu de perfection
Vous apprendrez, sinon en cas de rire:
Autre argument[2] ne peut mon cœur[3] elire..
Voyant le dueil qui vous mine et consomme[4],
Mieulx est de ris que de larmes escrire:
Pource que rire est le propre de l'homme[5].

VIVEZ JOYEUX[6].

---

[1] Contagion; poison.

[2] Sujet (du latin *argumentum*).

[3] Cette forme, que nous avons rencontrée dans plus d'une édition contemporaine de Rabelais, se trouve ici dans celle de F. Juste, 1537.

[4] Consume. *Consommer* se dit encore dans ce sens en bas langage. Il se trouve dans Régnier et dans d'autres auteurs du seizième siècle.

[5] L'auteur a ici en vue la définition de l'homme attribuée à Platon, ζῶον γελαστικὸν, animal doué de la faculté de rire. — Dante aussi a dit : *Essere risibile.*

[6] Ces deux mots, qu'aucune édition n'a reproduits, sont en gros caractères dans celle de 1535. Ce n'est pas sans intention que Rabelais avait placé, au fronton de son monument, cette *enseigne exterieure* qui résume toute une philosophie, comme l'inscription du tombeau de Sardanapale, Ἔσθιε, πῖνε, παῖζε, résume celle des matérialistes.

PROLOGUE [1] DE L'AUTEUR.

Beuveurs [2] tres illustres et vous verolés tres precieux [3] (car à vous, non à autres, sont dediés mes escrits [4]), Alcibiades, au dialogue de Platon, intitulé *le Banquet*, louant son precepteur Socrates, sans controverse prince des philosophes, entre autres paroles le dit estre semblable es Silenes [5]. Silenes es-

---

1 De l'Aulnaye écrit : *prologe*. Johanneau l'imite, et prétend que telle est l'orthographe suivie par l'auteur dans les deux premiers livres. Le Duchat soutient que *prologe* et *prologue* ont deux sens distincts.

Johanneau se trompe. Les trois plus anciennes éditions ont *prologue*. Quant à l'assertion de Le Duchat, elle n'a pas le moindre fondement. La vérité est que, du temps de Rabelais, *prologe* et *prologue* avaient le même sens et le même son. Ceux qui écrivaient *prologue* pensaient que l'*u* était utile pour conserver au *g* le son dur. Meigret disait : « Toutes lettres sont nommées selon leur puissance : autrement il ut fallu qu'elles eussent deux noms. « Et il maintenait le son dur du *g* devant *e* et *i*. Il écrivait *prologe*, *lange*.

C'était alors simplement le sujet d'une discussion grammaticale.

2 Buveurs. Nous conservons *beuveurs*, parce que dans les éditions contemporaines il n'est écrit autrement qu'une fois peut-être, et que nous ne voulons pas nous exposer à altérer la prononciation de Rabelais. Dans plusieurs de nos provinces, on prononce encore *beuveur*. Dans les anciennes éditions, nous trouvons même *beveur*, *berons*, *beviez* sans *u*.

3 Rabelais appelle les vérolés *precieux*, parce qu'il compte sur eux comme lecteurs et peut-être comme clients.

4 Voilà une précaution oratoire d'une grande finesse, comme le fait observer l'abbé Morellet, dans des annotations manuscrites que nous aurons plus d'une fois occasion de citer. Qui donc osera reprocher à Rabelais l'excès de liberté, quand il ne pense qu'à soulager de pauvres malades?

5 « A ces Silènes exposés dans « les ateliers des statuaires, et tenant à la main une flûte ou des « pipeaux. En séparant les deux « pièces dont sont formées ces statues, on découvre à l'intérieur « l'image d'un Dieu. » (Platon, *le Banquet*.)

Johanneau, qui ne connaissait pas ce passage du *Banquet*, en cite un autre où Socrate est comparé au dieu Silène, et s'en empare pour accuser à tort Rabelais d'inexactitude.

toient jadis petites boites, telles que voyons de present es boutiques des apothicaires, peintes au dessus de figures joyeuses et frivoles, comme de harpies, satyres, oisons bridés[1], lievres cornuz, canes bastées, boucs volans, cerfs limonniers, et autres telles peintures contrefaites à plaisir, pour exciter le monde à rire : quel fut Silene, maistre du bon Bacchus : mais, au dedans, l'on reservoit les fines drogues, comme baume, ambre gris, amomon, musc, civette, pierreries[2], et autres choses precieuses. Tel disoit estre Socrates[3] : par ce que, le voyans au dehors, et l'estimans par l'exterieure apparence, n'en eussiez donné un coupeau[4] d'oignon, tant laid il estoit de corps, et ridicule en son maintien; le nez pointu[5], le regard d'un taureau[6], le visage d'un fou, simple en mœurs, rustique en vestemens, pauvre de fortune, infortuné en femmes, inepte à tous offices de la republique; tousjours riant, tousjours beuvant d'autant à un chascun[7], tousjours se gabelant[8], tousjours dissimulant son divin savoir. Mais, ouvrans ceste boite, eussiez au dedans trouvé une celeste et impreciable[9] drogue, entendement

[1] On lit, dans une ancienne histoire de Rouen, que les religieux de Saint-Ouen donnaient en redevance un *oison bridé*, c'est-à-dire *ayant au cou et aux ailes des rubans de soie*.

Dans les fresques d'Herculanum, on voit non des oies, mais des cygnes, avec des brides et des selles.

[2] Nous pensons, comme Morellet, qu'ici *pierreries* ne signifie pas des diamants, mais certaines pierres en usage dans la pharmacie.

[3] Alcibiade disait que Socrate était tel.

[4] Nous avons entendu désigner en patois charentais, par *coupeaux d'oignon*, les deux extrémités qu'on en détache; ce qui est conforme à la traduction que Du Cange donne du mot *copellus*. Ménage n'est donc pas tout à fait exact, quand il prête ici à *coupeau* le sens de *pelures*.

[5] Le Duchat remarque avec raison que les pierres gravées représentent au contraire le nez de Socrate écrasé du milieu et rond par le bout. Pourtant, de profil, Socrate a le nez retroussé, et c'est probablement, ainsi que Morellet le suppose, ce que Rabelais aura voulu exprimer.

[6] De gros yeux empreints de beaucoup de douceur.

[7] Toujours tenant tête à ceux qui le provoquaient à boire. C'est bien ainsi que Platon nous représente Socrate, tout en affirmant qu'il ne s'enivra de sa vie.

[8] Raillant.

[9] *Impretiabilis* (Du Cange), inappréciable.

plus qu'humain, vertu merveilleuse, courage invincible, sobresse[1] non pareille, contentement certain, asseurance parfaicte, deprisement[2] incroyable de tout ce pourquoy les humains tant veillent, courent, travaillent, naviguent et bataillent.

A quel propos, en vostre advis, tend ce prelude et coup d'essay? Par autant que[3] vous, mes bons disciples, et quelques autres fous de sejour[4], lisans les joyeux tiltres d'aucuns livres de nostre invention, comme *Gargantua, Pantagruel, Fessepinthe, la Dignité des Braguettes, des Pois au lard cum commento*[5], *etc.*, jugez trop facilement n'estre au dedans traicté que mocqueries, folateries, et menteries joyeuses : veu que l'enseigne exterieure[6] (c'est le tiltre), sans plus avant enquerir, est communement receue à derision et gaudisserie[7]. Mais par telle legiereté[8] ne convient estimer les œuvres des humains : car vous mesmes dictes que l'habit ne fait point le moine[9] : et tel est vestu d'habit monachal qui au dedans n'est rien moins que moine; et tel est vestu de cappe espagnole qui, en son courage, nullement affiert[10] à Espagne. C'est pourquoy fault ouvrir le livre, et soigneusement peser ce que y est deduict. Lors cognoistrez que la drogue dedans contenue est bien d'autre valeur que ne promettoit la boite. C'est à dire que les matieres icy traictées ne sont tant folastres, comme le tiltre au dessus pretendoit.

Et posé le cas qu'au sens literal vous trouvez[11] matieres

---

1 Sobriété. *Sobrieté* est même la leçon de l'édit. de Dolet.

2 Mépris, détachement.

3 Parce que.

4 De loisir.

5 Malheureusement ces trois derniers livres, qui sont là pour faire venir l'eau à la bouche du lecteur, n'ont jamais vu le jour.

6 Edit. de Dolet. — *Ensigne exteriore* (édit. de 1535).

7 Divertissement (*gaudere*).

8 Si légèrement.

9 Ce proverbe date de loin. On lit déjà dans le roman de *la Rose* :

Tel a robe religieuse,
Doncques il est religieux :
Cest argument est vicieux
Et ne vaut une vieille gaine,
Car *la robe ne faict le moyne.*

10 Ne se rapporte, ne convient nullement. Le mot ***affiert*** appartient encore au patois de la Touraine.

11 Pour ***vous trouviez***. — De Marsy prétend qu'au siècle de Rabelais, on ne connaissait pas d'autre forme pour le subjonctif. — Ceci

assez joyeuses, et bien correspondantes au nom, toutesfois pas demourer là ne fault, comme au chant des sirenes; ains[1] à plus haut sens interpreter ce que par adventure cuidiez[2] dit en gaieté de cœur. Crochetastes vous onques bouteilles? Caisgne[3]! Reduisez à memoire la contenance qu'aviez. Mais vistes vous onques chien rencontrant quelque os medullare[4]? C'est, comme dit Platon, lib. II *de Rep.*, la beste du monde[5] plus philosophe. Si veu l'avez, vous avez peu noter de quelle devotion il le guette, de quel soing il le garde, de quel ferveur[6] il le tient, de quelle prudence il l'entomme[7], de quelle affection il le brise, et de quelle diligence il le sugce. Qui l'induict à ce faire? Quel est l'espoir de son estude? Quel bien pretend il? Rien plus qu'un peu de moelle. Vray est que ce peu plus est delicieux que le beaucoup de toutes autres[8], pource que la moelle est ali-

---

est par trop absolu, car on lit *trou-viez* dans l'édition de Dolet.

[1] Mais.

[2] Vous pensiez. Rabelais supprime parfois le pronom devant le verbe, comme on le faisait souvent au moyen âge et comme on le fait encore dans plusieurs de nos patois.

[3] *Caisgne* en vieux français signifiait chienne. Ce mot s'est conservé dans le patois lorrain, et s'y emploie comme imprécation, ainsi que *chien* en français.

M. P. Paris pense que c'est ici une onomatopée pour exprimer le tintement sourd du verre mis en vibration, lorsqu'on débouche une bouteille. Il se fonde sur ce qu'en Champagne les gais buveurs ont encore l'habitude, en pareil cas, de faire entendre une exclamation semblable, en prolongeant longtemps la seconde syllabe. Cet usage peut être aussi ancien que Rabelais; et ce qui semble venir à l'appui de l'interprétation de M. Paris, c'est que, dans les plus anciennes éditions, on lit *Caisgné*, et non *Caisgne*. Ce signe, alors de fantaisie, a bien pu être employé pour indiquer le prolongement du son.

[4] A moelle.

[5] Du temps de Rabelais, la forme superlative n'exigeait pas absolument l'article.

[6] *Fervenr* est ici masculin, comme le mot latin *fervor*, dont il dérive; ailleurs nous le trouverons féminin. Plus loin, odeur est également masculin

[7] L'entame. L'édition de Dolet a *l'entame*. *Entommer* se dit encore en plusieurs patois.

[8] A quoi se rapporte ce féminin *toutes autres*? Faut-il, comme Le Duchat, se référant aux mots *rien plus* qui précèdent, comprendre : *le beaucoup* de toutes autres *riens*, ou de toutes autres choses? — Car *riens* avait autrefois le sens de choses. — Nous ne pouvons admettre cette conjecture. *Rien*, en effet, n'avait pas toujours un sens néga-

ment elabouré à perfection de nature, comme dit Galen. III *Facult. nat.*, et XI, *De usu partium*.

A l'exemple d'iceluy vous convient estre sages, pour fleurer[1], sentir et estimer ces beaux livres de haute gresse[2], legiers au prochaz[3], et hardis à la rencontre. Puis, par curieuse leçon et meditation frequente, rompre l'os, et sugcer la substantifique moelle, c'est à dire ce que j'entends par ces symboles Pythagoriques, avec espoir certain d'estre faits escors[4] et preux à ladite lecture; car en icelle bien autre goust trouverez, et doctrine plus absconse[5], laquelle vous revelera de tres hauts sacremens et mysteres horrifiques, tant en ce que concerne nostre religion, que aussi l'estat politicq et vie occonomicque.

Croyez vous en vostre foy qu'onques Homere, escrivant Iliade et Odyssée, pensast es allegories lesquelles de luy ont beluté[6] Plutarche, Heraclides Ponticq, Eustatie, Phornute, et ce que d'iceux Politian[7] a desrobé? Si le croyez, vous n'approchez ny de pieds ny de mains[8] à mon opinion, qui decrete icelles aussi peu avoir esté songées d'Homere que

---

tif; mais il l'avait parfois, et ici il l'a évidemment. L'idée de Rabelais porte sur le mot *choses* : perdant de vue le substantif qui précède, fait-il accorder l'adjectif avec le mot de l'idée? Nous trouvons de pareils exemples dans les meilleurs auteurs du grand siècle. Peut-être ne faut-il voir là qu'une ellipse alors autorisée par l'usage.

[1] Flairer. *Fleurer* est encore usité dans plusieurs de nos patois.

[2] On a dit : Chapon de *haute gresse*, putain de *haute gresse*. Grosnet parle de paroisses

Riches de porcs à *haute gresse*...
Ayant bestial à *haute gresse*.

On voit par quelle analogie Rabelais a pu employer, pour caractériser des livres substantiels, de grande importance, cette expression, que nous retrouverons souvent.

[3] Poursuite. Comparaison empruntée à la vénerie. — Le Duchat rapporte *legiers et hardis* aux lecteurs; d'autres, aux livres.

[4] Adroits, avisés. (*Scorti.*)

[5] Cachée.

[6] On lit *beluté* dans l'éd. de 1535 : dans d'autres, *calfreté*.

[7] Ange Politien, savant philologue et littérateur italien du XV[e] siècle, a résumé plutôt que dérobé les travaux antérieurs des scoliastes d'Homère. Du reste, ce reproche de plagiat lui a été adressé par plusieurs contemporains, entre autres par Budé.

[8] Jeu de mots fondé sur la locution latine : *Pedibus ire in sententiam alicujus*, se ranger à l'avis de quelqu'un, passer de son côté.

d'Ovide, en ses ***Metamorphoses***, les sacremens[1] de l'Evangile; lesquelz un frere lubin[2], vray croquelardon, s'est efforcé demonstrer,si d'adventure il rencontroit gens aussi fous que luy, et (comme dit le proverbe) couvercle digne du chaudron.

Si ne le croyez, quelle cause est pourquoy autant n'en ferez de ces joyeuses et nouvelles chroniques? combien que, les dictant, n'y pensasse en plus que vous, qui par adventure beuviez comme moy. Car, à la composition de ce livre seigneurial, je ne perdis ny employay onques plus ny autre temps que celuy qui estoit estably à prendre ma refection corporelle, savoir est, beuvant et mangeant[3]. Aussi est ce la juste heure d'escrire ces hautes matieres et sciences profondes.

Comme bien faire savoit Homere, paragon[4] de tous philologes, et Ennie[5], pere des poëtes latins, ainsi que tesmoigne Horace, quoy qu'un malautru ait dit que ses carmes sentoient plus le vin que l'huile.

Autant en dit un tirelupin[6] de mes livres; mais bren[7] pour

---

[1] Les choses saintes, et non ce que nous entendons par les sacrements proprement dits.

[2] Allusion à Thomas Walleis, dominicain d'Angleterre. Fischart met ici son nom en toutes lettres. Ce Walleis a écrit des *Moralités sur Ovide*, où il cherche à établir des rapports entre ce poëte et la Bible; son livre a été imprimé à Paris, par J. Bade (in-4°, 1509), sous le titre de: *Metamorphosis Ovidiana moraliter explanata*. Une traduction française, sous le titre de *Bible des poëtes*, ou *le Grand Olympe*, faite par C. Mansion, a été publiée à Bruges (1484, in-fol.).

Montaigne parle d'interprétations forcées du même genre.

« Est-il possible (dit-il, *Essais*, II, 12) que Homere aye voulu dire tout ce qu'on luy faict dire?...

« ..... Un personnage sçavant et de mes amis, c'est merveille quels rencontres et combien admirables il en faict naistre en faveur de nostre religion. »

[3] Il est clair qu'il ne faut pas prendre à la lettre ce passage, comme l'ont fait certains critiques.

[4] Modèle.

[5] Le poëte latin Ennius, dont Horace a dit:

Ennius ipse pater, nunquam nisi potus. ad arma
Prosiluit dicenda.....

[6] Un mauvais garnement (*scurvy fellow*, Cotgrave). Dans la chronologie de Genebrard, nous lisons que les turlupins étaient une secte de cyniques qui prêchaient *nuditatem pudendorum et publicum coitum*. Ils furent condamnés par Grégoire XI. *Tirelupin* est-il ici un synonyme ou une corruption de *turelupin?* La chose n'est pas improbable.

[7] Merde. Ce mot est encore usité dans plusieurs de nos patois.

luy. L'odeur du vin ô combien plus est friant, riant, priant, plus celeste et delicieux que d'huile! Et prendray autant à gloire qu'on die de moy que plus en vin aye despendu qu'en huile, que fist Demosthenes quand de luy on disoit que plus en huile qu'en vin despendoit. A moy n'est que honneur et gloire d'estre dit et reputé bon gaultier[1] et bon compagnon : en ce nom, suis bien venu en toutes bonnes compagnies de Pantagruelistes. A Demosthenes fut reproché par un chagrin[2] que ses oraisons sentoient comme la serpilliere d'un hord et sale huilier. Pourtant, interpretez tous mes faits et mes dicts en la perfectissime partie[3], ayez en reverence le cerveau caseiforme[4] qui vous paist de ces belles billes vezées, et à vostre pouvoir tenez moy tousjours joyeux[5].

Or esbaudissez vous[6], mes amours, et gaiement lisez le reste[7], tout à l'aise du corps et au profit des reins. Mais escoutaz[8], vietzdazes, que le maulubec vous trousque : vous

---

[1] Bon vivant.

[2] Un esprit chagrin.

[3] En très-bonne part.

[4] En forme de fromage. C'est une comparaison fort exacte.

[5] Et puissiez-vous me regarder comme étant toujours joyeux! Cette expression *à vostre pouvoir* a beaucoup d'analogie avec cette autre, que nous rencontrerons, *à la mienne volonté*, je voudrais, Dieu veuille que.

[6] *Esbaudir* avait au moyen âge deux sens bien distincts, celui de *réjouir* et celui d'*éveiller*. Il a encore cette double acception en patois saintongeais. L'un et l'autre de ces sens trouvent ici leur application. Si Rabelais n'a pas perdu de vue ses malades, il est tout naturel qu'il les suppose au lit, et qu'il leur dise : « Lisez *tout à l'aise du corps*. »

Ceux qui ne croiraient pas qu'un médecin pût parler de boire à des goutteux et à des vérolés, expliqueraient ce passage en donnant à *esbaudissez-vous* le sens de *réveillez-vous*. Rabelais peut bien faire lire ses amis au lit, comme au chap. 45 il y fait prier Grandgousier.

[7] Ed. antér. à 1535 et de 1535, dans d'autres on a supprimé *le reste*.

[8] » Mais écoutez, visages d'ânes, que l'ulcère vous ronge (en « gascon). »

Nous pensons que ces mots, *escoutaz*, etc., sont adressés aux cafards, que Rabelais aimait peu; puis, revenant à ses amis, l'auteur ajoute : « Vous souvienne de boire *à my pour la pareille*, c'est à dire pour que j'en fasse autant à votre égard. »

souvienne de boire à my pour la pareille; et je vous plegeray[1] tout ares metys[2].

---

[1] Est. Pasquier nous fournit une complète explication des mots : *je vous plegeray*. « Nous avons, dit-il, « une coutume aux banquets de « boire les uns aux autres, et la « formule que l'on tient est que, si « un homme boit à moi, je lui di- « rai que je le plegeray, c'est-à-dire « que je vais boire à lui. »

C'est donc comme si Rabelais disait à ses amis : Ne manquez pas de me provoquer à boire, je vous tiendrai tête à tous. Dans une vieille moralité, la *Condamnacion des banquets*, il y a un personnage qui s'appelle *Je pleige d'autant*. On dit aussi en anglais : *To pledge*, dans le sens de faire raison en buvant.

[2] Immédiatement. En catalan, *tot are*, à l'instant; *tot ore* (en bressan); *toutaro* (en prov.); *tout óro* (en Limousin); en toulousain, *arometys*, à l'heure même : peut-être ces mots viennent-ils du latin *horametipsa*.

CHAPITRE I.

De la genealogie et antiquité de Gargantua.

Je vous remetz[1] à la grande chronique Pantagrueline recognoistre la genealogie et antiquité dond[2] nous est venu Gargantua. En icelle vous entendrez plus au long comment les geans nasquirent en ce monde, et comment d'iceux, par lignes directes, issit Gargantua, pere de Pantagruel : et ne vous faschera si pour le present je m'en deporte, combien que la chose soit telle que, tant plus seroit remembrée, tant plus elle plairoit à vos seigneuries, comme vous avez l'autorité de Platon, *in Philebo et Gorgia*[3], et de Flacce, qui dit estre aucuns propos, telz que ceux cy sans doubte, qui plus sont delectables quand plus souvent sont redits.

Pleust à Dieu qu'un chascun sceust aussi certainement sa genealogie, depuis l'arche de Noë jusques à cest aage. Je pense que plusieurs sont aujourd'huy empereurs, rois, ducs, princes, et papes, en la terre, lesquelz sont descenduz de quelques porteurs de rogatons et de costrets. Comme, au

[1] Des commentateurs et des bibliographes, qui prétendent que le premier livre du *Pantagruel* a précédé le *Gargantua* dans l'ordre de publication, invoquent, à l'appui de leur opinion, ce passage comme étant décisif. — Il nous paraît au contraire qu'il les condamne.

On ne *remet* pas une chose à la veille, mais au lendemain.

Et ce futur : *Vous entendrez*, n'a-t-il pas un sens clair, surtout rapproché des mots : Pour le présent, je m'en déporte ?

Si le *Pantagruel* eût été publié le premier, Rabelais aurait-il supposé que ses amis ne le connussent pas ? Ne leur eût-il pas dit ? Vous avez maintes fois lu, dans la chronique pantagruéline, comment les géants naquirent en ce monde.

[2] D'où (du latin *unde*).

[3] Pages 435 et 365, éd. Didot. Platon met dans la bouche de Socrate le proverbe : Il est bien de répéter deux et trois fois ce qui est beau.

rebours, plusieurs sont gueux de l'hostiaire[1], souffreteux et miserables, lesquelz sont descenduz de sang et ligne de grands rois et empereurs; attendu l'admirable transport des regnes et empires :

Des Assyriens, es Medes;
Des Medes, es Perses;
Des Perses, es Macedones;
Des Macedones, es Romains;
Des Romains, es Grecs;
Des Grecs, es François[2].

Et, pour vous donner à entendre de moy, qui parle, je cuide que sois descendu de quelque riche roy, ou prince, au temps jadis. Car onques ne vistes homme qui eust plus grande affection d'estre roy et riche que moy : afin de faire grand chere, pas ne travailler, point ne me soucier, et bien enrichir mes amis, et tous gens de bien et de savoir. Mais en ce je me reconforte qu'en l'autre monde je le seray; voire plus grand que de present ne l'oserois souhaiter. Vous, en telle ou meilleure pensée, reconfortez vostre malheur, et beuvez frais, si faire se peut.

Retournant à nos moutons, je vous dis que, par don souverain des cieulx, nous a esté reservée l'antiquité et genealogie de Gargantua, plus entiere que nulle autre; excepté celle du Messias, dont je ne parle, car il ne m'appartient : aussi les diables (ce sont les calomniateurs[3] et caffars) s'y opposent. Et fut trouvée par Jean Audeau, en un pré qu'il avoit prés l'arceau Gualeau, au dessous de l'Olive[4], tirant à Narsay. Duquel faisant lever les fossés, touchérent les piocheurs, de leurs marres[5], un grand tombeau de bronze[6],

---

[1] De l'hôpital, suivant les uns; selon Pasquier, allant de porte en porte, *mendicus ostiarius*.

[2] Racine paraît avoir eu souvenir de ce passage de Rabelais, dans le plaidoyer de l'Intimé.

[3] Διάβολος; a en grec cette signification.

[4] Localités de Chinon ou des environs. Au-delà de la rue de la Lamproie, aujourd'hui rue Rabelais, sont deux maisons nommées la *Grande* et la *Petite Olive*.

[5] Pioches.

[6] L'auteur des *Causeries sur Fécamp* (1857, in-18, p. 125) assure

long sans mesure : car onques n'en trouverent le bout, par ce qu'il entroit trop avant les excluses de Vienne [1]. Iceluy ouvrans en certain lieu signé au dessus d'un goubelet, à l'entour duquel estoit escrit en lettres etrusques *Hic bibitur*[2], trouverent neuf flaccons, en tel ordre qu'on assiet les quilles en Gascoigne. Desquelz celuy qui au milieu estoit, couvroit un gros, gras, grand, gris [3], joly, petit, moisy livret, plus mais non mieulx sentant que roses.

En iceluy fut la dite genealogie trouvée escrite au long de léttres cancelleresques [4], non en papier, non en parchemin, non en cere [5]; mais en escorce d'ulmeau [6], tant toutesfois usées par vetusté, qu'à peine en pouvoit on trois recognoistre de rang.

Je (combien que indigne) y fus appellé; et, à grand renfort de bezicles, pratiquant l'art dont on peut lire lettres non apparentes, comme enseigne Aristoteles, la translatay [7], ainsi que voir pourrez en pantagruelisant [8], c'est à dire, beuvans à gré, et lisans les gestes horrifiques de Pantagruel. A la

---

que les habitants de Veulettes, près Cany (Seine-Inf.), prétendent descendre en droite ligne du célèbre Gargantua et posséder son tombeau.

[1] Il ne faut pas oublier que la Vienne passe à Chinon.

[2] Ici l'on boit.

[3] Rabelais fait le livret à la fois *gros*, *gras* et *joli*, *grand* et *petit*. C'est une manière fine de se moquer d'avance des lecteurs disposés à prendre son conte pour une histoire. Il paraît, du reste, que ce bizarre assemblage de mots n'était pas sans charmes pour les oreilles de nos ancêtres. Grosnet a dit aussi :

Pour resjouir grant, gras, gros et menu.

Les derniers mots de la phrase ont été imités par Regnier, dans sa dixième satire :

Il fleuroit bien plus fort, mais non pas mieux que roses.

[4] De chancellerie.

[5] Cire. *Cyre*, édit. de Dolet.

[6] Ormeau.

[7] La traduisis. En patois poitevin, *trinlaty*; en anglais, *translated*.

[8] Ce passage demande une explication. D'anciennes éditions porteut : *es pantagruelisants*, d'autres, *en pantagruelisant :* quant aux mots *beuvans* et *lisans*, on les trouve partout au pluriel avec juste raison.

En pantagruelisant semble au premier abord constituer une équivoque. Est-ce Rabelais qui a translaté *en pantagruelisant?* sont-ce ses amis qui pourront voir en pantagruelisant? Il est clair pour nous que *en pantagruelisant* ne peut s'appliquer qu'aux amis.

La leçon *ès pantagruelisants*, si on l'admettait, devrait s'entendre ainsi :

« Je translatai pour ceux qui

fin du livre estoit un petit traicté intitulé *les Fanfreluches antidotées*. Les rats et blattes [1], ou (afin que je ne mente) autres malignes bestes avoient brousté le commencement : le reste j'ay cy dessous adjousté, par reverence de l'antiquaille [2].

---

pantagruelisent, c'est-à-dire qui boivent à gré et lisent les gestes de Pantagruel.

[1] Insectes qui vivent dans les maisons et qui dévorent le cuir, les étoffes, etc. (*Dict. Acad.*).

[2] M. de Laborde (*Gloss. des émaux*) constate qu'au commencement du seizième siècle, ce mot était en usage dans son acception sérieuse. Nous l'avons en effet trouvé souvent pris dans le sens d'*antiquités*. Rabelais l'emploie encore ainsi à la page 110.

CHAPITRE II.

[1] **Les Fanfreluches antidotées, trouvées en un monument antique.**

( ), i ? enu le grand dompteur des Cimbres,
: : sant par l'air, de peur de la rousée.
⁻. sa venue on a remply les timbres
:!. beurre frais, tombant par une housée.
:..uquel quand fut la grand mer[2] arrousée,
Cria tout haut : Hers, par grace, peschez le,
Car sa barbe est presque toute embousée ;
Ou, pour le moins, tenez luy une eschelle.

Aucuns disoient que leicher sa pantoufle
Estoit meilleur que gaigner les pardons :

[1] Nous n'essayerons pas d'annoter ce chapitre, où tout, à commencer par le titre, est inintelligible à dessein. Dans ces prophéties, aussi obscures que celles de Merlin et de Nostradamus, on peut à la rigueur soupçonner quelques allusions aux affaires de religion, au pape, au protestantisme ; mais vouloir aller plus loin, et préciser, au bout de trois siècles, ce que l'auteur n'avait pas voulu que l'on comprît de son temps, ce serait tomber dans les aberrations de ces commentateurs qui ont si étrangement abusé du système des interprétations historiques.

Dans son imitation de Rabelais, l'écrivain satirique allemand Fischart n'a pas cru devoir reproduire textuellement ce chapitre, et y a substitué d'autres plaisanteries aussi peu intelligibles. S'il y avait vu les allégories hérétiques qu'y découvrent certains commentateurs, il n'aurait pas manqué, avec son antipathie contre l'Eglise de Rome, de les reproduire et de les rendre plus transparentes.

Renonçant à expliquer l'ensemble du chapitre, nous n'avons pas cru devoir donner, sur les mots pris isolément, des explications qui n'auraient eu aucune utilité pour le lecteur.

[2] Grand *merc* édit. de 1535.

Mais il survint un affecté marroufle
Sorti du creux où l'on pesche aux gardons,
Qui dist : Messieurs, pour Dieu nous en gardons,
L'anguille y est, et en cest estau musse.
Là trouverez (si de prés regardons)
Une grand tare au fond de son aumusse.

Quand fut au point de lire le chapitre,
On n'y trouva que les cornes d'un veau.
Je (disoit il) sens le fond de ma mitre
Si froid qu'autour me morfond le cerveau.
On l'eschauffa d'un parfum de naveau,
Et fut content de soy tenir es atres,
Pourveu qu'on fist un limonnier nouveau
A tant de gens qui sont acariatres.

Leur propos fut du trou de saint Patrice,
De Gilbathar, et de mille autres trous;
S'on les pourroit reduire à cicatrice,
Par tel moyen que plus n'eussent la toux :
Veu qu'il sembloit impertinent à tous
Les voir ainsi à chascun vent baisler.
Si d'adventure ilz estoient à point clous,
On les pourroit pour houstages bailler.

En cest arrest le corbeau fut pelé
Par Hercules qui venoit de Libye.
Quoy? dist Minos, que n'y suis je appellé?
Excepté moy, tout le monde on convie :
Et puis l'on veult que passe mon envie
A les fournir d'huytres et de grenoilles.
Je donne au diable, en cas que, de ma vie,
Preigne à mercy leur vente[1] de quenoilles.

Pour les matter survint Q. B. qui clope,
Au saufconduit des mistes sansonnetz.
Le tamiseur, cousin du grand Cyclope,
Les massacra. Chascun mousche son nez :

[1] L'édition de 1535 a *vente*; d'autres, *ventre*.

En ce gueret peu de bougrins sont nés,
Qu'on n'ait berné sus le moulin à tan.
Courez y tous, et alarme sonnez,
Plus y aurez que n'y eustes antan.

Bien peu aprés l'oiseau de Jupiter
Delibera pariser pour le pire :
Mais, les voyant tant fort se despiter,
Craignit qu'on mist ras, jus, bas, mat l'empire,
Et mieulx aima le feu du ciel empire
Au tronc ravir où l'on vend les sorets,
Que l'air serain, contre qui l'on conspire,
Assubjectir es dicts des massorets.

Le tout conclud fut à pointe affilée,
Maulgré Até, la cuisse heronniere,
Qui là s'asist, voyant Pentasilée
Sus ses vieux ans prise pour cressonniere.
Chascun crioit : Villaine charbonniere,
T'appartient il toy trouver par chemin ?
Tu la tolluz la romaine banniere,
Qu'on avoit fait au traict du parchemin.

Ne fust Juno, qui, dessous l'arc celeste,
Avec son duc tendoit à la pipée,
On luy eust fait un tour si tresmoleste
Que de tous points elle eust esté frippée.
L'accord fut tel que, d'icelle lippée,
Elle en auroit deux œufz de Proserpine :
Et, si jamais elle y estoit grippée,
On la lieroit au mont de l'Albespine.

Sept mois aprés, oustez en vingt et deux,
Cil qui jadis anihila Carthage
Courtoisement se mit en milieu d'eux,
Les requerant d'avoir son heritage :
Ou bien qu'on fist justement le partage
Selon la loy que l'on tire au rivet,

Distribuant un tatin du potage
A ses facquins qui firent le brevet.

Mais l'an viendra, signé d'un arc turquois,
De cinq fuseaux, et trois culz de marmite,
Onquel le dos d'un roy trop peu courtois
Poivré sera sous un habit d'hermite.
O la pitié! pour une chattemite
Laisserez vous engouffrer tant d'arpens?
Cessez, cessez, ce masque nul n'imite.
Retirez-vous au frere des serpens.

Cest an passé, cil qui est regnera
Paisiblement avec ses bons amis.
Ny brusq ny smach lors ne dominera :
Tout bon vouloir aura son compromis.
Et le soulas qui jadis fut promis
Es gens du ciel, viendra en son befroy.
Lors les haratz qui estoient estommis
Triompheront en royal palefroy.

Et durera ce temps de passepasse
Jusques à tant que Mars ait les empas.
Puis en viendra un qui tous autres passe,
Delicieux, plaisant, beau sans compas.
Levez vos cœurs, tendez à ce repas,
Tous mes feaux : car tel est trespassé
Qui pour tout bien ne retourneroit pas,
Tant sera lors clamé le temps passé.

Finalement, celuy qui fut de cire
Sera logé au gond du jacquemart.
Plus ne sera reclamé sire, sire,
Le brimbaleur qui tient le coquemart.
Heu, qui pourroit saisir son braquemart?
Toust seroient netz les tintouins cabus :
Et pourroit on, à fil de poulemart,
Tout bassouer[1] le maguazin d'abus.

[1] Baffouer, éd. antérieure à 1535 et de 1535.

CHAPITRE III.

Comment Gargantua fut unze mois porté ou ventre de sa mere.

Grandgousier estoit bon raillard en son temps, aimant à boire net[1], autant que homme qui pour lors fust au monde, et mangeoit voluntiers salé. A ceste fin, avoit ordinairement bonne munition de jambons de Magence[2] et de Bayonne, force langues de bœuf fumées, abondance d'andouilles en la saison, et bœuf salé à la moustarde. Renfort de boutargues[3], provision de saulcisses, non de Bouloigne (car il craignoit ly boucon[4] de Lombard), mais de Bigorre, de Lonquaulnay[5], de la Brene, et de Rouargue. En son aage virile espousa Gargamelle, fille du roy des Parpaillos[6], belle gouge[7], et de bonne troigne. Et faisaient eux deux souvent ensemble la

[1] C'est-à-dire sans laisser une goutte dans son verre.

[2] Mayence (*Magontia* ou *Mogontia*).

[3] En provençal, *poutargo*, œufs de poisson salés et confits, dont on fait une espèce de saucisse. (Pellas, *Dict. prov.*) Aujourd'hui la poutargue est préparée avec les œufs et le sang du mulet et de quelques autres espèces du genre des muges : c'est le même mets que les Grecs anciens nommaient ὠμοτάριχον, et que les modernes nomment αὐγοτάραχον.

[4] Les bouchées de Lombard ou d'Italien, c'est-à-dire les bouchées de mets empoisonnés.

Voudroit il bien à bailleur de *boucons*
Donner luy mesme à garder ses flacons ?
(Marot, Cantique XXI.)

[5] Longaunay.

[6] Ce mot avait le sens de papillon, comme *parpaglio* en italien, *parpiyon* en saintongeais, *parpailloun* en provençal. Il se disait aussi pour *mécréant*.

[7] Femme ou fille ; témoin ce passage de Coquillart :

Une bourgeoise qui aura les yeulx rouges,
Les lave au matin d'une eau blanche.
Tellement que sur toutes *gouges*
Elle semblera la plus franche.

Ce mot est très-fréquemment employé dans les *Cent Nouvelles nouvelles*.

beste à deux dos[1], joyeusement se frottans leur lard, tant qu'elle engroissa d'un beau filz, et le porta jusques à l'unziesme mois.

Car autant, voire davantage, peuvent les femmes ventre porter, mesmement quand c'est quelque chef d'oeuvre, et personnage que doibve en son temps faire grandes prouesses. Comme dit Homere que l'enfant duquel Neptune engroissa la nymphe, nasquit l'an aprés revolu, ce fut le douziesme mois. Car (comme dit Aulus Gellius, lib. III) ce long temps convenoit à la majesté de Neptune, afin qu'en iceluy l'enfant fust formé à perfection. A pareille raison Jupiter fit durer quarante huit heures[2] la nuyt qu'il coucha avec Alcmene. Car en moins de temps n'eust il peu forger Hercules, qui nettoya le monde de monstres et tyrans.

Messieurs les anciens Pantagruelistes ont conformé[3] ce que je dis, et ont declaré non seulement possible, mais aussi legitime, l'enfant né de femme l'unziesme mois aprésla mort de son mary.

Hippocrates, lib. *de Alimento.*

Pline, lib. VII, cap. v.

Plaute, *in Cistellaria.*

Marcus Varro, en la satyre inscripte *le Testament,* allegant l'autorité d'Aristoteles à ce propos.

Censorinus, lib. *de Die natali.*

Aristot., lib. VII, cap. III et IV, *de Natura animalium.*

Gellius, lib. III, cap. XVI. Servius, *in Egl.,* exposant ce metre de Virgile,

Matri longa decem, etc.

---

[1] Cette expression n'est pas de l'invention de Rabelais, comme de L'Aulnaye le suppose. Coquillart avait déjà dit :

Jehanne fait la beste à deux dos.

Shakspeare s'en est servi depuis dans *Othello*, act. I, sc. I :

Your daughter and the Moor are now making
The beast with two backs.

[2] Ovide et Properce indiquent deux nuits ; Apollodore et Lucien, trois. Il y a même des auteurs qui parlent de neuf nuits consécutives.

[3] Confirmé.

Et mille autres fous : le nombre desquelz a esté par les legistes acreu. *ff. de suis, et legit. l. intestato. § fin.*

Et *in Authent. de restitut. et ea que parit in undecimo mense.*

D'abondant en ont chaffourré[1] leur robidilardique loy, *Gallus. ff. de lib. et posthum. et l. septimo ff. de stat. homin.*, et quelques autres que pour le present dire n'ose.

Moyennant lesquelles lois, les femmes veuves peuvent franchement jouer du serrecropiere à tous enviz et toutes restes[2], deux mois aprés le trespas de leurs maris. Je vous prie par grace, vous autres mes bons averlans[3], si d'icelles en trouvez que vaillent le debraguetter, montez dessus et me les amenez. Car, si au troisiesme mois elles engroissent, leur fruict sera heritier du defunct. Et, la groisse cognue, poussent hardiment oultre, et vogue la galée[4], puis que la panse est pleine.

Comme Julie, fille de l'empereur Octavian, ne s'abandonnoit à ses taboureurs sinon quand elle se sentoit grosse, à la forme que la navire ne reçoit son pilot, que premierement ne soit callafatée et chargée.

Et si personne les blasme de soy faire rataconniculer ainsi sus leur groisse, veu que les bestes sus leurs ventrées n'endurent jamais le masle masculant, elles respondront que ce sont bestes, mais elles sont femmes, bien entendantes les

---

[1] Barbouillé. Ce mot est usité en Saintonge. *Chaffourri* a le même sens en poitevin.

[2] Tous loisirs. (V. Palsgrave). *Rest* se dit encore en anglais dans le même sens. En patois bressan, *réta*.

Courcy dessey, de léy, sans prendre fin ne *réta*. (B. Uchard.)

[3] Regis traduit ce mot par *haverlinger*, et Le Duchat prétend qu'on appelait en Lorraine *haverlings* les rouliers, de *Haver*, dans le Limbourg. Par *avé*, *avers*, on a désigné autrefois les animaux domestiques. *Averlan*, *averlin* (qu'on trouve aussi) pouvaient bien signifier les *valets* de ferme. En patois boulonais, *averlan* signifie *faiseur d'embarras*.

[4] Vogue la galère. « *Hé! vogue la galée* » était le refrain d'une vieille ronde, dont nous citerons un couplet :

Y avoit trois filles,
Toutes trois d'un grand;
Disoient l'une à l'autre :
Je n'ai point d'amant.
Et hé! hé!
Vogue la galée!
Donnez luy du vent.

beaux et joyeux menus droits de superfetation : comme jadis respondit Populie, selon le rapport de Macrobe, lib. II *Saturnal*. Si le diavol[1] ne veult qu'elles engroissent, il fauldra tortre le douzil[2], et bouche close.

---

[1] Le diable.

[2] Ce mot appartient encore à plusieurs de nos patois, et signifie le fausset d'un tonneau. *Tortre* ou *tordre le douzil*, c'est le rompre.

Dans une farce de l'*Anc. Théât. franc.* (publié par Jannet), Jolyet, à qui l'on attribue un enfant, dit dans le même sens :

Ha, vraiment, il est donc à moy ?
Puisque vous jurez vostre foy,
C'est bien raison qu'il me demeure.
Mais *coupons la broche* à ceste heure.

CHAPITRE IV.

Comment Gargamelle, estant grosse de Gargantua, mangea grand planté de tripes[1].

L'occasion et maniere comment Gargamelle enfanta fut telle. Et, si ne le croyez, le fondement vous eschappe ! Le fondement luy eschappoit une aprésdinée, le troisiesme jour de fevrier, par trop avoir mangé de gaudebillaux. Gaudebillaux sont grasses tripes de coiraux. Coiraux sont bœufz engressés à la creche et prés guimaux. Prés guimaux sont qui portent herbe deux fois l'an. D'iceux gras bœufz avoient fait tuer trois cens soixante sept mille et quatorze, pour estre à mardy gras salés, afin qu'en la prime vere[2] ilz eussent bœuf de saison à tas, pour, au commencement des repas, faire commemoration[3] de saleures et mieulx entrer en vin.

Les tripes furent copieuses, comme entendez, et tant friandes estoient que chascun en leichoit ses doigts. Mais la grande diablerie à quatre personnages[4] estoit bien en ce que possible n'estoit longuement les reserver. Car elles fussent

[1] *Se porta à manger tripes* (éd. 1535). — *Planté*, abondance.

[2] Au printemps.

[3] Cette expression (dit Morellet) est empruntée de l'office de l'Eglise, et de la messe en particulier, où le saint qui n'est pas celui du jour n'est célébré que par une petite oraison qu'on appelle *commemoratio*.

Comme les viandes salées que nos ivrognes devaient manger pour entrer en vin n'étaient pas le fond du repas, Rabelais les appelle des *commémorations*.

[4] Dans nos anciens mystères, le diable avait toujours son rôle, et on appelait la grande diablerie à quatre personnages celle où il y avait quatre diables ; petite diablerie, celle où il n'y en avait que deux.

La grande diablerie signifie ici le grand obstacle. — Aujourd'hui on dit encore vulgairement : *C'est le diable*, pour : C'est d'une difficulté insurmontable.

pourries. Ce que sembloit indecent. Dont fut conclud qu'ilz les bauffreroient sans rien y perdre. A ce faire convierent tous les citadins de Sainnais, de Suillé, de la Roche Clermaud, de Vaugaudry, sans laisser arriere le Coudray Montpensier, le Gué de Vede, et autres voisins, tous bons beuveurs, bons compagnons, et beaux joueurs de quille là[1]. Le bon homme Grandgousier y prenoit plaisir bien grand, et commandoit que tout allast par escuelles[2]. Disoit toutesfois à sa femme qu'elle en mangeast le moins, veu qu'elle approchoit de son terme, et que ceste tripaille n'estoit viande moult louable[3]. Celuy (disoit il) a grande envie de mascher merde, qui d'icelle le sac mange[4]. Non obstant ces remontrances, elle en mangea seize muiz deux bussars[5], et six tupins[6]. O belle matiere fecale, qui devoit boursouffler en elle.

Aprés disner, tous allerent pesle mesle à la Saulsaie[7], et là, sus l'herbe drue, danserent au son des joyeux flageollets et douces cornemuses, tant baudement que c'estoit passetemps celeste les voir ainsi soy rigoller.

---

[1] (Ed. 1535 et ant.). *Quille da* (d'autr. édit.). C'est probablement le refrain d'une chanson.

[2] Fût servi abondamment.

[3] Ce mot désignait une qualité médicinale ou hygiénique.

[4] Il y a un proverbe (en Alsace), à ce que prétend Le Duchat, dont le sens est :

« L'ordure qui reste dans les tripes les mieux raclées en fait au moins la dixième partie. »

[5] Futaille contenant, suivant Trévoux, une demi-pipe ; suivant l'Académie, presque un demi-muid.

[6] Pot de terre servant à différents usages.

« De ceulz qui vendent chairs cuites en *tupins*. » (Chart. S. Mar. Ang.).

[7] La Saullaie ou la Saulsaie est un lieu planté de saules, et par extension d'arbres quelconques.

CHAPITRE V.

Les propos des beuveurs[1].

Puis entrerent en propos de reciner on propre lieu[2]. Lors flaccons d'aller, jambons de trotter, goubelets de voler, breusses[3] de tinter. Tire[4], baille, tourne, brouille. Boutte à moy sans eau; ainsi, mon amy; fouette[5] moy ce verre galantement; produis moy du clairet, verre pleurant[6]. Treves de soif. Ha, faulse fievre, ne t'en iras tu pas? Par ma foy, commere, je ne peux entrer en bette[7]. Vous estes morfondue, m'amie. Voire. Ventre saint Quenet, parlons de boire. Je ne boy qu'à mes heures, comme la mule du pape. Je ne boy qu'en mon breviaire[8], comme un beau pere guardian. Qui fut premier, soif ou beuverie? Soif: car qui eust beu sans soif durant le temps d'innocence? Beuverie: car *privatio presupponit habitum*[9]. Je suis clerc. *Fœcundi calices quem non fecere disertum*[10]? Nous autres innocens ne beuvons

[1] On lit : des bienyvres, dans F. Juste, 1542. Ce doit être une faute; car les causeurs ont toute leur raison.

[2] Faire collation dans l'endroit même. En messin on dit encore *res sené*; en franc-comtois, *recye*, *res sie*, *ression*. Toutes ces formes se trouvent dans les chartes. Montaigne écrit *ressiner*. Math. Cordier dit qu'à Paris « le goûter s'appelle *reciner* ».

[3] Un *brosseron* était une sorte de vase versant la liqueur par un tuyau ou robinet. (Du Cange.) Nous pensons que les mots *brosseron*, *breusse*, *broc*, sont de la même famille.

[4] Voyez dans Pétrone (*Satyricon*, c. 4) des propos de table qui ont pu fournir à Rabelais l'idée première et le ton de ce chapitre.

[5] *Fouetter un verre*, c'est lui frapper sur le fond après l'avoir vidé, et en le renversant.

[6] Si plein qu'il déborde légèrement.

[7] Me mettre en train, entrer en boisson. *Boite* est encore usité en Berry, en Saintonge, etc.

[8] Allusion aux flacons faits en forme de bréviaire.

[9] La privation suppose l'usage.

[10] A qui les coupes inspiratrices n'ont-elles pas donné de l'éloquence? (Horace, liv. I, ép. 5.)

que trop sans soif. Non, moy pecheur sans soif : et, sinon presente, pour le moins future; la prevenant comme entendez. Je boy pour la soif advenir. Je boy eternellement. Ce m'est eternité de beuverie, et beuverie d'eternité. Chantons, beuvons; un motet. Entonnons. Où est mon entonnoir? Quoy! je ne boy que par procuration.

Mouillez vous pour seicher, ou vous seichez pour mouiller ? Je n'entends point la theorique. De la practique je me aide quelque peu. Baste. Je mouille, je humecte, je boy; et tout de peur de mourir. Beuvez tousjours, vous ne mourrez jamais. Si je ne boy, je suis à sec. Me voila mort. Mon ame s'enfuira en quelque grenoillere. En sec jamais l'ame ne habite[1]. Sommeliers, ô createurs de nouvelles formes, rendez moy de non beuvant beuvant. Perannité d'arrousement par ces nerveux et secs boyaux. Pour neant boit qui ne s'en sent. Cestuy entre dedans les venes, la pissotiere n'y aura rien. Je laverois voluntiers les tripes de ce veau que j'ay ce matin habillé [2]. J'ay bien saburré[3] mon stomach. Si le papier de mes schedules [4] beuvoit aussi bien que je fais, mes crediteurs auroient bien leur vin quand on viendroit à la formule de exhiber [5]. Ceste main vous gaste le nez [6] ! O quantz autres [7] y entreront, avant que cestuy cy en sorte! Boire à si petit gué, c'est pour rompre son poictral. Ceci s'appelle pipée à flaccons. Quelle difference est entre bouteille et flaccon ? Grande : car bouteille est fermée à bouchon, et flac con[8] à vitz. De belles. Nos peres beurent bien et vuiderent les potz [9].

---

[1] Passage de saint Augustin, déjà imité dans la *Nef des fols*, (1497) :

(L'âme)..... jamais ne se contient,
Ainsi que lisons, en sec lieu.

[2] Plaisanterie de Rabelais sur le double sens du mot *habiller*.

[3] Lesté : de *saburre*, gros sable dont on lestait les navires.

[4] Cédules.

[5] C'est-à-dire à la production des pièces.

[6] Ces mots sont adressés sans doute à un mauvais buveur qui portait la main à son nez, au lieu de la porter à son verre.

[7] Combien d'autres.

[8] Cette orthographe, que nous empruntons à l'éd, ant. à 1535 et à celle de 1535, fait encore mieux ressortir l'équivoque.

[9] C'est un vers d'une très-vieille chanson. Le causeur vient de se permettre un propos par trop égrillard. Il entonne un air bachique pour détourner l'attention.

C'est bien chien chanté [1], beuvons. Voulez vous rien mander à la riviere? Cestuy cy va laver les tripes. Je ne boy en plus qu'une esponge. Je boy comme un templier : et je, *tanquam sponsus* [2] : et moy, *sicut terra sine aqua* [3]. Un synonyme de jambon, c'est un compulsoire de beuvettes, c'est un poulain. Par le poulain on descend le vin en cave; par le jambon, en l'estomac. Or ça à boire, boire ça. Il n'y a point charge. *Respice personam, pone pro duos* [4] : *bus non est in usu*. Si je montois aussi bien comme j'avalle [5], je fusse pieça [6] haut en l'air.

Ainsi se fit Jacques Cueur riche,
Ainsi profitent bois en friche;
Ainsi conquesta Bacchus l'Inde;
Ainsi Philosophie Melinde [7].

Petite pluye abat grand vent. Longues beuvettes rompent le tonnoirre. Mais si ma couille pissoit telle urine, la voudriez

---

[1] Ces termes reviendront souvent. On lit *chien chanté* dans certaines éditions; dans d'autres, *chié chanté*. — *chien chié* (*Anc. Th. franc.*) :

Vlà-t-i pas qu'est bien chié (chanté)!
(Beaumarchais, *Couplets pour la fête de M. Lenormant d'Étioles.*)

A notre avis, il ne faut voir dans ce rapprochement de mots formant assonance qu'un moyen plaisant de tenir un instant le lecteur indécis entre deux sens, dont l'un est ordurier.

[2] Comme un fiancé.

[3] Comme la terre sans eau.

[4] Ayez égard à la personne : mettez pour deux. Il aurait fallu *pro duobus*; mais Rabelais retranche *bus*, qui, dit-il, n'est pas en usage. C'est un jeu de mots sur la terminaison de *duobus* et sur le participe passé *bus*, pour exprimer que boire doit s'employer au présent et non au passé. On lit dans les *Epistolæ obscurorum virorum* : « *Nostro, tras, trare non est in usu.* » (Epist. I.) Rabelais a puisé dans cet ouvrage plus d'une raillerie anti-scholastique.

[5] Equivoque fondée sur le double sens d'*avaler*.

[6] Depuis longtemps.

[7] On ne voit pas trop ce que la philosophie peut avoir eu à faire dans la conquête de Melinde par les Portugais, à moins que, comme le veut Le Duchat, l'auteur n'entende par ce mot l'adresse dont ils usèrent vis-à-vis des naturels, et dans laquelle l'attrait du vin et des liqueurs fortes entra pour beaucoup. Il s'agirait donc de la philosophie pantagruélique.

vous bien sugcer ? Je retiens aprés. Page, baille : je t'insinue ma nomination en mon tour [1].

Hume Guillot,
Encores y en a il on pot [2].

Je me porte pour appellant de soif, comme d'abus. Page, relieve mon appel en forme. Ceste roigneure! Je soulois jadis boire tout, maintenant je n'y laisse rien. Ne nous hastons pas, et amassons bien tout.

Voicy tripes de jeu, gaudebillaux d'envy, de ce fauveau à la raye noire.

O, pour Dieu, estrillons le à profit de mesnage. Beuvez, ou je vous... Non, non, beuvez, je vous en prie. Les passereaux ne mangent sinon qu'on leur tappe les queues. Je ne boy sinon qu'on me flatte.

Lagona edatera [3]. Il n'y a raboulliere [4] en tout mon corps où cestuy vin ne furette la soif. Cestuy cy me la fouette bien. Cestuy cy me la bannira du tout. Cornons icy, à son de flaccons et bouteilles, que quiconques aura perdu la soif n'ait à la chercher ceans. Longs clysteres de beuverie l'ont fait vuider hors le logis. Le grand Dieu fit les planetes, et nous

---

[1] C'est-à-dire, je me mets en mesure de profiter de mon droit, quand viendra mon tour. — Allusion à la loi bénéficiale. « Les gra- « dués qui auront omis d'insinuer... « seront privés de requérir ou ac- « cepter les bénéfices qui vaque- « ront esdites années qu'ils n'au- « ront iusiuué. » (Louis XII, Lyon, 1510.) L'insinuation était une inscription sur des registres publics, comme est aujourd'hui l'inscription hypothécaire.

[2] Au pot. (édit. de 1535); d'autres éditions ont *un pot*, mais à tort.

Ou dit encore aux enfants :

Renifle, Pierrot,
Y a du beurre au pot.

[3] Compagnon, à boire (*en basque*). Ces deux mots ne se trouveut pas dans l'éd. de 1535. On doit écrire *laguna*, du moins c'est ainsi que nous le lisons dans les plus anciens textes basques; l'*u* se prononce différemment, suivant les dialectes. Mais dans la plupart, et ainsi que le dit Liçarrague en tête de son édition du Nouveau Testament basque, « *U* voyelle se prononce à pleine bouche, comme si c'estoit *ou*. »

Edatera (*ad bibendum*, à boire), est le gérondif accusatif du verbe *edatea* (boire). (Larramendi).

[4] Creux habilement dissimulé où la lapine fait ses petits.

faisons les platz netz. J'ay la parole de Dieu en bouche : *Sitio*[1]. La pierre dite *asbestos* n'est plus inextinguible que la soif de ma paternité. L'appetit vient en mangeant, disoit Angest on Mans[2] : la soif s'en va en beuvant. Remede contre la soif? Il est contraire à celuy qui est contre morsure de chien : courez tousjours aprés le chien, jamais ne vous mordera; beuvez tousjours avant la soif, et jamais ne vous adviendra. Je vous y prends. Je vous resveille. Sommelier eternel, garde nous de somme. Argus avoit cent yeulx pour voir : cent mains fault à un sommelier, comme avoit Briareus, pour infatigablement verser. Mouillons, hay, il fait beau seicher. Du blanc, verse tout, verse de par le diable : verse deça, tout plein. La langue me pelle. Lans tringue[3] : à toy, compaing, de hait, de hait. La, la, la, c'est morfiaillé[4] cela. *O lacryma Christi!* c'est de la Deviniere[5] : c'est vin pineau. O le gentil vin blanc! et, par mon ame, ce n'est que vin de tafetas[6]. Hen, hen, il est à une oreille[7], bien drappé et de

---

[1] J'ai soif.

[2] Leçon de l'éd. de F. Juste 1542. Rabelais veut-il désigner Jérôme de Hangest, ardent eunemi des novateurs, mort au Mans en 1538? Dans les éd. postérieures, on lit « *Angeston : mais.* »

[3] Pays, camarade, bois. — *Trink, landsmann.*

[4] C'est bien avalé (argot).

[5] Propriété de Rabelais.

[6] En 1815, l'empereur Alexandre visitait l'officine du plus célèbre distillateur de Paris. Tout en dégustant le nectar qui lui fut présenté : « Mousieur N... (dit-il), ce n'est pas de la liqueur..... c'est du velours eu bouteille. — S. M. se rencontrait avec Rabelais, probablement sans le savoir.

[7] Cette expression doit s'expliquer par la céramique.

Horace dit (*Carm.*, lib. I, od. IX) :

Deprome quadrinum Sabina
O Thaliarche, merum *diota*.

Diota, δίωτον, vas utrimque ansatum. Chez les Romains, on mettait le bon viu dans des cruches à deux anses, ou à deux oreilles.

Fortiguerra (Ricciardetto, XXX, 82, v. 4) nous montre que de sou temps on appelait aussi le bon vin du vin à deux oreilles :

E del Cassero ancor m'arreca un pozzo
Ch'egli è per Dio da l'uno e l'altro orecchio.

Chez nous, le bon viu était à une oreille non à deux, parce que les cruchons où on le mettait avaient une seule anse. — Ou lit dans la *Légende de Faifeu* :

Si à l'hostel y avoit de bon vin.
Croire bien fault qu'au service divin
Ne le mettoient; mais luy *tiroient l'oreille*,
Puis emportoient chascun une bouteille.

Roger de Collerye dit aussi :

Gentilz supposts aujourd'huy je conseille,
Pour eviter d'avoir la bouche fade
Qu'en ung preau au dessoubz d'une treille
A ces flacons vous *tirerez l'oreille*.
(*Cry pour les clercs du Chastelet.*)

Chez les Percherous, c'est eucore dans des cruchous à *une oreille* que, par privilège, ou met le nectar du pays (*le poiré, première qualité*).

bonne laine[1]. Mon compagnon, courage ! Pour ce jeu nous ne volerons[2] pas, car j'ay fait un levé[3]. *Ex hoc in hoc*[4]. Il n'y a point d'enchantement. Chascun de vous l'a veu. Je y suis maistre passé. A brum, a brum, je suis prestre Macé[5]. O les beuveurs ! O les alterés ! Page, mon amy, emplis icy et couronne le vin[6], je te prie. A la cardinale. *Natura abhorret vacuum*[7]. Diriez vous qu'une mousche y eust beu ? A la mode de Bretaigne. Net, net, à ce pyot. Avallez, ce sont herbes[8].

---

[1] Allusion aux expressions du marchand de drap dans la *Farce de Patelin*.

[2] Nous ne serons pas volés.

[3] Du coude.

[4] De ceci en cela, du verre dans l'estomac ; comme parlent les escamoteurs, quand ils font passer une muscade d'un gobelet dans un autre.

[5] Cette équivoque entre *maistre Passé et prestre Macé*, est très-probablement à l'adresse du moine René Macé, continuateur de la chronique de Crétin. En outre, nous ferons remarquer qu'au seizième siècle Macé était synonyme de *simple, niais*.

On lit dans Coquillart :

. . . . ung *Macé* goguelu.
Je un pauvre Jenin ou *Macé*.

[6] Verse à rouges bords, à la cardinale. — Κρητῆρας ἐπεστέψαντο ποτοῖο (Homère). — *Vina coronant* (Virgile).

[7] La nature a horreur du vide.

[8] En Languedoc et en Dauphiné, quand un malade répugne à prendre une potion, on lui dit, suivant Le Duchat : « Avalez, ce sont herbes. » C'est-à-dire herbes médicinales qui vous feront du bien.

CHAPITRE VI.

Comment Gargantua nasquit en façon bien estrange.

Eux ténans ces menus propos de beuverie, Gargamelle commença se porter mal du bas; dont Grandgousier se leva dessus l'herbe, et la reconfortoit honnestement, pensant que ce fust mal d'enfant, et luy disant qu'elle s'estoit là herbée[1] sous la saullaye, et qu'en brief elle feroit pieds neufz[2] : par ce, luy convenoit prendre courage nouveau, au nouvel advenement de son poupon; et, encores que la douleur luy fust quelque peu en fascherie, toutesfois que icelle seroit brieve; et la joye, qui tost succederoit, luy tolliroit[3] tout cest ennuy : en sorte que seulement ne luy en resteroit la souvenance. Je le prouve, disoit il : Nostre Sauveur dit, en l'Evangile *Joannis, XVI* : La femme qui est à l'heure de son enfantement a tristesse; mais, lorsqu'elle a enfanté, elle n'a souvenir aucun de son angoisse. Ha, dist elle, vous dictes bien, et aime beaucoup mieulx ouir telz propos de l'Evangile, et mieulx m'en trouve que de ouir la vie de sainte Marguarite[4], ou quelque autre caphardérie.

---

[1] *Herber* signifiait autrefois, comme aujourd'hui, étendre sur l'herbe, et de plus, en maréchalerie et probablement en médecine, soumettre à un bain de vapeur d'herbes.

Ce remède était préconisé pour faire disparaître les enflures. — Rabelais nous paraît jouer ici sur les deux sens du mot.

[2] Comme on le dit d'une jument dont le sabot a repoussé. Rabelais pense aussi aux pieds neufs de l'enfant dont Gargamelle va bientôt accoucher.

[3] Lui enlèverait, *tolleret* (lat.).

[4] On la lisait aux femmes en couche. La ceinture de cette sainte passait pour faciliter l'accouchement. Voy. un cantique à la suite de la *Vie de sainte Marguerite*, Epinal, s. d., in-12, livre populaire qui se vend encore dans les campagnes.

Courage de brebis (disoit il), depeschez[1] vous de cestuy cy, et bien tost en faisons un autre. Ha (dist elle), tant vous parlez à vostre aise, vous autres hommes. Bien, de par Dieu, je me parforceray, puis qu'il vous plaist. Mais pleust à Dieu que vous l'eussiez coupé! Quoy? dist Grandgousier. Ha, dist elle, que vous estes bon homme! vous l'entendez bien. Mon membre? dist il. Sang de les cabres[2]! si bon vous semble, faites apporter un cousteau. Ha, dist elle, ja Dieu ne plaise! Dieu me le pardoint, je ne le dis de bon cœur, et, pour ma parole, n'en faites ne pys[3] ne moins. Mais j'auray prou[4] d'affaires aujourd'huy, si Dieu ne me aide, et tout par vostre membre, que vous fussiez bien aise.

Courage, courage! dist il; ne vous souciez au reste, et laissez faire aux quatre bœufz de devant. Je m'en vais boire encores quelque veguade[5]. Si ce pendant vous survenoit quelque mal, je me tiendray prés : huschant[6] en paulme, je me rendray à vous.

Peu de temps aprés elle commença à souspirer, lamenter et crier. Soudain vindrent à tas sages femmes de tous costés. Et, la tastans par le bas, trouverent quelques pellauderies, assez de mauvais goust, et pensoient que ce fust l'enfant; mais c'estoit le fondement qui luy eschappoit à la mollification du droit intestin, lequel vous appelez le boyau cullier, par trop avoir mangé des tripes, comme avons declaré cy dessus.

Dont une hordé vieille de la compagnie, laquelle avoit reputation d'estre grande medicine, et là estoit venue de Brisepaille, d'auprés Saint Genou[7], d'avant soixante ans,

---

[1] Débarrassez, *désempêchez*.

[2] Sang des chèvres, juron gascon.

[3] Toutes les réimpressions ont *plus*. — Nous rétablissons la leçon de 1535 et de l'éd. antér.

[4] Assez.

[5] *Begada*, *vegada*, en dialecte roman, *begade*, en saintongeais, signifient une fois, une courte séance.

[6] *Hucher*, *huchier*, dans notre vieille langue et dans plusieurs patois, a le sens de : crier fortement. Nous ne l'avons jamais rencontré avec celui de *siffler*, que lui donne ici Le Duchat.

Hucher en paume signifie : crier, appeler en faisant un porte-voix de ses mains.

[7] En Languedoc et en Dauphiné.

luy fit un restrinctif[1] si horrible que tous ses larrys[2] tant furent oppilés[3] et reserrés qu'à grand peine, avec les dents, vous les eussiez eslargis ; qui est chose bien horrible à penser. Mesmement[4] que le diable, à la messe de saint Martin[5], escrivant le caquet de deux gualoises, à belles dents alongea bien son parchemin[6].

Par cest inconvenient, furent au dessus relaschés les cotyledons[7] de la matrice, par lesquelz sursaulta l'enfant, et entra en la vene creuse[8] ; et gravant[9] par le diaphragme jusques au dessus des espaules, où ladite vene se part en deux, prit son chemin à gauche, et sortit par l'oreille senestre. Soudain qu'il fut né, ne cria, comme les autres enfans, *Mies, mies, mies* : mais, à haute voix, s'escrioit : A boire, à boire, à boire ! comme invitant tout le monde à boire. Si bien qu'il fut ouy de tout le pays de Beusse et de Bibarois[10].

Je me doubte que ne croyez asseurement ceste estrange

---

dire d'une femme qu'elle est venue de Brise-Paille, d'auprès de Saint-Genou, c'est, suivant Le Duchat, désigner une débauchée. Villon a dit :

Filles sont tres belles et gentes,
Demourantes à *Sainct Genou*.

[1] Remède astringent. Dans l'*Anc. Th. franç.* (t. I pag. 152), deux maris discutent quel remède il convient de donner à une femme, l'un prétendant que c'est un clystère, et l'autre un *restrinctif*. L'un des deux s'exprime ainsi :

Tu nous dis que le hault se perd,
Si le bas n'est tousjours ouvert ;
Et puis tu dis qu'il luy faut prendre
Un *restrinctif*.

[2] Les membranes du vagin.

[3] Bouchés.

[4] De même que.

[5] Pendant une messe que disait saint Martin.

[6] Allusion à une légende, ainsi racontée par Pierre Grosnet dans les *Mots et Sentences dorées de Cathon*. (Lyon et Paris, 1533.)

..... En l'Ecclise de Dieu
Femmes ensemble caquetoyent.
Le diable y estoit en ung lieu,
Escripvant ce qu'elles disoyent.
Son rollet plein de point en point,
Tire aux dents pour le faire croistre.
Sa prinse eschappe et ne tient point.
Au pilier s'est heurté la teste.

[7] Du grec κοτυληδών.

« Les cotylédons ne sont autre chose qu'orifice des extrémités des veines et arteres manstrueles. »
(A. Paré, 1,34.)

« En anatomie, on a donné le nom de cotylédons aux lobes nombreux qui constituent le parenchyme du placenta. »
(Nysten, 1855, éd. Littré.)

[8] Appelée aujourd'hui la veine *cave*.

[9] Grimpant. *Graver* se dit encore en plusieurs de nos patois.

[10] Beusse, bourg et rivière du Loudunois. Bibarois, c'est le Vivarais

nativité. Si ne le croyez, je ne m'en soucie; mais un homme de bien, un homme de bon sens croit tousjours ce qu'on luy dit, et ce qu'il trouve par escrit. Ne dit Salomon, *Proverbiorum* XIV : *Innocens credit omni verbo*[1], etc. Et saint Paul, *prim. Corinthior.* XIII : *Charitas omnia credit*[2]? Pourquoy ne le croiriez vous? Pour ce, dictes vous, qu'il n'y a nulle apparence. Je vous dis que, pour ceste seule cause, vous le devez croire, en foy parfaicte. Car les Sorbonistes disent que foy est argument des choses de nulle apparence.

Est ce contre nostre loy, nostre foy, contre raison, contre la sainte Escriture? De ma part, je ne trouve rien escrit es Bibles saintes qui soit contre cela. Mais, si le vouloir de Dieu tel eust esté, diriez vous qu'il ne l'eust peu faire? Ha, pour grace, n'emburelucoquez jamais vos esprits de ces vaines pensées. Car je vous dis que à Dieu rien n'est impossible. Et, s'il vouloit, les femmes auroient dorenavant ainsi leurs enfans par l'oreille. Bacchus ne fut il pas engendré par la cuisse de Jupiter? Rocquetaillade nasquit il pas du talon de sa mere? Croquemouche, de la pantoufle de sa nourrice? Minerve nasquit elle pas du cerveau par l'oreille de Jupiter? Adonis, par l'escorce d'un arbre de mirrhe? Castor et Pollux, de la cocque d'un œuf, pont[3] et esclos par Leda? Mais vous seriez bien davantage esbahis et estonnés, si je vous exposois presentement tout le chapitre de Pline, auquel parle des enfantemens estranges et contre nature. Et toutesfois je ne suis point menteur tant asseuré comme il a esté. Lisez le septiesme de sa *Naturelle Histoire*, chap. 3, et ne m'en tabustez plus l'entendement.

---

prononcé à la gasconne. Ces deux mots rappellent l'idée de boire.

[1] L'innocent croit toute parole.

[2] La charité croit tout.

[3] Pondu. *Pont* est encore usité en plusieurs patois.

CHAPITRE VII.

Comment le nom fut imposé à Gargantua, et comment il humoit le piot.

Le bon homme Grandgousier, beuvant et se rigollant avec les autres, entendit le cry horrible que son filz avoit fait entrant en lumiere de ce monde, quand il brasmoit demandant A boire, à boire, à boire! dont il dist : QUE GRAND TU AS, (*supple*) le gousier. Ce que oyans les assistans, dirent que vrayement il devoit avoir par ce le nom *Gargantua*, puisque telle avoit esté la premiere parole de son pere à sa naissance, à l'imitation et exemple des anciens Hebreux. A quoy fut condescendu par iceluy, et pleut tres bien à sa mere. Et, pour l'appaiser, luy donnerent à boire à tirelarigot, et fut porté sus les fonts, et là baptisé, comme est la coustume des bons chrestiens.

Et luy furent ordonnées dix et sept mille neuf cens treize vaches de Pautille et de Brehemond[1], pour l'alaicter ordinairement; car, de trouver nourrice suffisante n'estoit possible en tout le pays, consideré la grande quantité de laict requis pour iceluy alimenter. Combien qu'aucuns docteurs scotistes ayent affermé que sa mere l'alaicta, et qu'elle pouvoit traire de ses mamelles quatorze cens deux pipes neuf potées de laict pour chascune fois. Ce que n'est vray semblable. Et a esté la proposition declarée par Sorbone[2] scan-

[1] Villages du Chinonais renommés pour leurs beaux pâturages.

[2] Édition de 1535. Au lieu de *par Sorbone*, on lit *mammallement* dans les éditions suivantes. De L'Aulnaye, en rétablissant la premiere leçon, a eu le tort de conserver aussi la seconde.

daleuse, des pitoyables oreilles offensive, et sentant de loing heresie.

En cest estat passa jusques à un an et dix mois; onquel temps, par le conseil des medecins, on commença le porter, et fut faite une belle charrette à bœufz, par l'invention de Jean Denyau. Dedans icelle on le pourmenoit par cy, par là, joyeusement : et le faisoit bon voir, car il portoit bonne troigne et avoit presque dix et huit mentons, et ne crioit que bien peu; mais il se conchioit à toutes heures : car il estoit merveilleusement phlegmatique des fesses, tant de sa complexion naturelle, que de la disposition accidentale qui luy estoit advenue par trop humer de purée septembrale[1]. Et n'en humoit goutte sans cause. Car, s'il advenoit qu'il fust despit, courroussé, fasché, ou marry; s'il trepignoit, s'il pleuroit, s'il crioit, luy apportant à boire, l'on le remettoit en nature, et soudain demeuroit coy et joyeux. Une de ses gouvernantes m'a dit, jurant sa fy[2], que de ce faire il estoit tant coustumier, qu'au seul son des pinthes et flaccons il entroit en ecstase, comme s'il goustoit les joyes de paradis. En sorte qu'elles, considerans ceste complexion divine, pour le resjouir au matin, faisoient devant luy sonner des verres avec un cousteau, ou des flaccons avec leur toupon[3], ou des pinthes avec leur couvercle. Auquel son il s'esgayoit, il tressailloit, et luy mesmes se bressoit[4] en dodelinant[5] de la teste, monochordisant des doigts, et baritonant du cul.

---

[1] Le vin, qui se récolte généralement dans le mois de septembre.

[2] Foi. *Fy* appartient encore à plusieurs patois.

[3] Bouchons en verre. On dit encore *toupon* dans la Charente..

[4] Berçait. *Bresser*, *bres*, *bresso*, appartiennent à notre vieille langue, et se sont conservés dans plusieurs de nos patois.

Dourmi, ò dourmi bounic nin :
La ney e moul freda e buyarda;
Li a maré pre le *breço*
Che ney e jour beyara.'
(*Chant de nourrice des Pyrénées.*)

[5] *Doder*, *dodeliner de la tête*, se disent dans la Charente pour exprimer le balancement régulier qu'on imprime à la tête d'une épaule à l'autre, souvent par suite d'un tic.

CHAPITRE VIII.

Comment on vestit Gargantua.

Luy estant en cest aage, son pere ordonna qu'on luy fist des habillemens à sa livrée, laquelle estoit blanc et bleu. De fait, on y besoigna, et furent faits, taillés et cousus à la mode qui pour lors couroit. Par les anciennes pantarches[1] qui sont en la chambre des comptes à Monsoreau, je trouve qu'il fut vestu en la façon que s'ensuit.

Pour sa chemise, furent levées neuf cens aulnes de toille de Chastelcraud, et deux cens pour les coussons[2] en sorte de carreaux, lesquelz on mit sous les esselles. Et n'estoit point froncée; car la fronceure des chemises n'a esté inventée, sinon depuis que les lingieres, lorsque la pointe de leur aiguille estoit rompue, ont commencé besoigner du cul.

Pour son pourpoint, furent levées huit cens treize aulnes de satin blanc; et pour les agueillettes, quinze cens neuf peaux et demie de chiens. Lors commença le monde attacher les chausses au pourpoint, et non le pourpoint aux chausses: car c'est chose contre nature, comme amplement a declaré Ockam sus les *exponibles* de M. Haultechaussade[3].

---

[1] Pancartes, registres.

[2] Goussets. — On dit encore *coussons* en Anjou, en Saintonge.

[3] Cette dissertation sur les chausses, attribuée à Ockam ou Occam, le fameux théologien scolastique anglais du quinzième siècle, rappelle Aristote et son chapitre des chapeaux, cité par Molière. Ockam, élève célèbre de Scot (le docteur subtil), plus subtil encore que son maître, qu'il combattit à outrance, composa plusieurs in-fol. de disputes théologiques.

Il traite souvent des questions tout aussi intéressantes que celle des chausses et du pourpoint. Rabelais s'en moque, non sans raison.

Pour ses chausses, furent levées unze cens cinq aulnes et un tiers d'estamet [1] blanc, et furent deschiquetées en forme de colonnes striées et crenelées par le derriere, afin de n'eschauffer les reins. Et flocquoit par dedans la deschicqueteure de damas bleu, tant que besoin estoit. Et notez qu'il avoit tres belles griefves [2], et bien proportionnées au reste de sa stature.

Pour la braguette, furent levées seize aulnes un quartier d'iceluy mesmes drap, et fut la forme d'icelle comme d'un arc boutant, bien estachée joyeusement à deux belles boucles d'or que prenoient deux crochets d'esmail, en un chascun desquelz estoit enchassée une grosse esmeraude de la grosseur d'une pomme d'orange. Car (ainsi que dit Orpheus, *libro de Lapidibus*, et Pline, *libro ultimo*) elle a vertu erective et confortative du membre naturel. L'exiture [3] de la braguette estoit à la longueur d'une canne, deschiquetée comme les chausses, avec le damas bleu flottant comme davant. Mais, voyans la belle brodeure de canetille, et les plaisans entrelaz d'orfevrerie garnis de fins diamants, fins rubis, fines turquoises, fines esmeraudes, et unions [4] persicques, vous l'eussiez comparée à une belle corne d'abondance, telle que voyez es antiquailles, et telle que donna Rhea es deux nymphes Adrastea et Ida, nourrices de Jupiter.

Tousjours galante, succulente, resudante, tousjours verdoyante, tousjours fleurissante, tousjours fructifiante, pleine d'humeurs, pleine de fleurs, pleine de fruictz, pleine de toutes delices. J'advoue Dieu s'il ne la faisoit bon voir. Mais je vous en exposeray bien davantage au livre que j'ay fait *de la Dignité des braguettes*. D'un cas vous advertis, que, si elle estoit bien longue et bien ample, si estoit elle bien garnie au dedans et bien avitaillée, en rien ne ressemblant les

[1] Tissu ou tricot. On dit en Saintonge *estamelle*, pour tissu; *oberstam* (en breton), tricoter. *Estame*, estamine (français), *stamen* (latin).

[2] On donnait ce nom au devant de la jambe et à l'espèce de vêtement qui le couvrait. Le mot *grève* a encore ce premier sens en patois picard.

[3] La sortie.

[4] Perles (en latin *unio*).

hypocritiques braguettes d'un tas de muguetz[1], qui ne sont pleines que de vent, au grand interest[2] du sexe feminin

Pour ses souliers, furent levées quatre cens six aulnes de velours bleu cramoysi, et furent deschiquetés mignonnement par lignes paralleles, joinctes en cylindres uniformes. Pour la quarreleure d'iceux furent employés unze cens peaux de vache brune, taillés à queues de merluz.

Pour son saye, furent levées dix et huit cens aulnes de velours bleu tainct en grene[3], brodé à l'entour de belle vignettes, et, par le milieu, de pinthes d'argent de canetille, enchevestrées de verges d'or, avec force perles; par ce denotant qu'il seroit un bon fessepinthe en son temps.

Sa ceinture fut de trois cens aulnes et demie de cerge de soye, moitié blanche et moitié bleue, ou je suis bien abusé.

Son espée ne fut Valentienne[4], ni son poignard Sarragossois: car son pere haissoit tous ces indalgos bourrachous[5], marranisés[6] comme diables; mais il eut la belle espée de bois et le poignard de cuir bouilly, peintz et dorés comme un chascun souhaiteroit.

Sa bourse fut faite de la couille d'un oriflant[7], que luy donna her Pracontal, proconsul de Libye.

Pour sa robe, furent levées neuf mille six cens aulnes moins deux tiers de velours bleu comme dessus, tout profilé d'or en figure diagonale, dont, par juste perspective, issoit une couleur innommée, telle que voyez es coulz des tourterelles, qui resjouissoit merveilleusement les yeulx des spectateurs.

---

[1] Les *muguetz* étaient les galants. Nous lisons dans Roger de Collerye :

> Cy gist le bonhomme Huguet,
> . . . .
> Qui en son temps ne feist jamais le guet
> Aux amoureux qui cueillent le *muguet*.

[2] Dommage, préjudice.

[3] Cochenille.

[4] De Valence.

[5] Gentilshommes ivrognes.

[6] Ce mot, qui paraît venir de *marrano*, ancien nom espagnol du porc, s'appliqua d'abord aux Juifs, puis par extension aux Mores, aux Espagnols, à tous ceux qu'on voulait accuser d'être de race infidèle.

[7] Éléphant.

Pour son bonnet, furent levées trois cens deux aulnes un quart de velours blanc, et fut la forme d'iceluy large et ronde à la capacité du chef. Car son pere disoit que ces bonnetz à la marrabaise[1], faits comme une crouste de pasté, porteroient quelque jour malencontre à leurs tonduz.

Pour son plumart, portoit une belle grande plume bleue, prise d'un onocrotal[2] du pays de Hircanie la sauvage, bien mignonnement pendante sus l'oreille droite.

Pour son image[3], avoit, en une plataine d'or pesant soixante et huit marcs, une figure d'esmail competent : en laquelle estoit portraict[4] un corps humain ayant deux testes, l'une virée vers l'autre, quatre bras, quatre pieds, et deux culz ; ainsi que dit Platon, *in Symposio*, avoir esté l'humaine nature à son commencement mystic ; et, autour, estoit escrit en lettres ioniques, Ἡ ἀγάπη οὐ ζητεῖ τὰ ἑαυτῆς[5].

Pour porter au col, eut une chaine d'or pesante vingt et cinq mille soixante et trois marcs d'or, faite en forme de grosses bacces[6], entre lesquelles estoient en oeuvre gros jaspes verds, engravés et taillés en dracons, tous environnés de rayes et estincelles, comme les portoit jadis le roy Necepsos[7]. Et descendoit jusques à la boucque[8] du petit ventre. Dont, toute sa vie, en eut l'emolument[9] tel que savent les medecins gregoys[10].

Pour ses gands, furent mises en oeuvre seize peaux de

---

[1] A la moresque. Autrefois on obligeait les Juifs à porter des bonnets à la *marabaise*, pour les distinguer des chrétiens. Il est parlé dans le *Journal d'un bourgeois de Paris*, à l'année 1532, de gens appelés *Marrabais Italians*, qui tuaient les petits enfants.

[2] Pélican.

[3] Son cachet.

[4] Représenté.

[5] La charité ne cherche pas ses propres intérêts. (Saint Paul, *Ire aux Corinth.*, ch. 13.)

[6] Baies, graines.

[7] Roi d'Egypte.

[8] Le creux de l'estomac.

[9] Cet émolument était la vertu prolifique que l'on attribuait au *jaspe vert* (Galien). Même du temps de Rabelais, on prêtait au *jaspe vert* de singulières propriétés, celle, entre autres, d'empêcher la formation du calcul, si l'on y gravait la figure d'un scorpion, à l'heure où le soleil entrait dans le Scorpion.

[10] Les médecins savants formés à l'école des Grecs.

lutins, et trois de loups guarous, pour la brodure[1] d'iceux. Et de telle matiere luy furent faits, par l'ordonnance des cabalistes de Sainlouand[2].

Pour ses anneaux (lesquelz voulut son pere qu'il portast pour renouveller le signe antique de noblesse), il eut, au doigt indice de sa main gauche, une escarboucle grosse comme un oeuf d'austruche, enchassée en or de seraph[3] bien mignonnement. Au doigt medical[4] d'icelle, eut un anneau fait des quatre metaulx ensemble, en la plus merveilleuse façon que jamais fust veue, sans que l'acier froissast l'or, sans que l'argent foullast le cuivre. Le tout fut fait par le capitaine Chappuys[5] et Alcofribas son bon facteur. Au doigt medical de la dextre eut un anneau fait en forme spirale, auquel estoient enchassés un balay en perfection, un diamant en pointe, et une esmeraude de Physon[6], de pris inestimable. Car Hans Carvel[7], grand lapidaire du roy de Melinde, les estimoit à la valeur de soixante neuf millions huit cens nonante et quatre mille dix et huit moutons à la

---

[1] Bordure.

[2] Sainlouand était un célèbre prieuré près de Chinon. Rabelais se moque ici de ses moines, en les appelant cabalistes; leur ordonnance prouve qu'ils étaient plus superstitieux que savants.

[3] Monnaie égyptienne, dont l'or était très-pur.

[4] C'est le doigt autrement nommé *annulaire*; on lui donnait aussi le nom de médical, parce que, dit-on, les anciens médecins s'en servaient pour délayer les médicaments.

[5] Le Duchat, Johanneau, Regis, prenant ici Rabelais au sérieux, veulent que le capitaine Chappuys soit Claude Chappuys, garde de la bibliothèque de François Ier; et Alcofribas, notre auteur lui-même l'Alcofribas Nasier.

Les amis de Chappuys ont bien pu lui donner le sobriquet de *capitaine*. Mais on est étonné de le voir transformé en orfévre, ainsi que Rabelais, son facteur, son aide (*factor*, Du Cange).

Faut-il supposer, avec Morellet, que Chappuys avait fourni quelques idées plaisantes à notre auteur touchant le costume de Gargantua, et que Rabelais s'est servi de ce moyen ingénieux pour l'en remercier?

[6] L'un des quatre fleuves qui sortaient du paradis terrestre. Moïse dit que tous les pays qu'arrose le Physon sont abondants en pierres précieuses.

[7] Ce personnage figure dans une satire de l'Arioste, imitée par la Fontaine. Rabelais lui-même en reparle. (*Pantagr.*, l. III, c. 28.)

grand laine[1] : autant l'estimerent les Fourques[2] d'Auxbourg.

[1] « Ces moutons, dits *à la grand laine*, pour les distinguer des autres moins grands, remontaient au règne du roi Jean; ils avaient été émis pour un franc ou une livre tournois, et vaudraient à présent seize francs, ce qui ferait monter l'anneau de Gargantua à un bon prix (un milliard douze millions). » Cartier, *De la numismatique de Rabelais*, dans la *Revue de numismatique*, t. XII.

[2] C'était une manière de franciser le nom des Fugger (ou *Fuckart*, comme écrit Fischart), riches marchands d'Augsbourg et protecteurs des lettres. Leur immense fortune était proverbiale. *S'il savoit guerir de la goutte, il seroit plus riche que les Foucres d'Ausbourg.* (C. d'Eutrapel, c. 5.)

« *Quisiera ser un* FUCAR *para remediarlos.* » (D. Quij., l. II, c. 23.)

CHAPITRE IX.

Les couleurs et livrée de Gargantua.

Les couleurs de Gargantua furent blanc et bleu, comme cy dessus avez peu lire. Et, par icelles, vouloit son pere qu'on entendist que ce luy estoit une joye celeste. Car le blanc luy signifioit joye, plaisir, delices et resjouissance ; et le bleu, choses celestes.

J'entends bien que, lisans ces motz, vous mocquez du vieil beuveur, et reputez l'exposition des couleurs par trop indague [1] et abhorrente : et dictes que blanc signifie foy, et bleu fermeté. Mais, sans vous mouvoir, courroucer, eschauffer, ny alterer (car le temps est dangereux), respondez moy, si bon vous semble. D'autre contraincte n'useray envers vous, ny autres quelz qu'ilz soient. Seulement vous diray un mot de la bouteille.

Qui vous meut ? qui vous poinct ? qui vous dit que blanc signifie foy, et bleu fermeté ? Un (dictes vous) livre trepelu [2], qui se vend par les bisouars [3] et porteballes, au tiltre, *Le blason des couleurs* [4]. Qui l'a fait ? Quiconques il soit, en ce

---

[1] Les dictionnaires et les commentateurs interprètent ce mot par *grossier, sans grâce*. Borel y ajoute le sens de *décontenancé*, ce qui justifierait jusqu'à un certain point l'étymologie qu'il en donne : *sans dague*. « Guiebe soit *l'indagre* et l'incivil ! » *Agréable conférence de deux paysans de St-Ouen et de Montmorency*, 1644).

[2] Poilu, très-moisi, et par équivoque *très-peu lu*.

[3] Colporteurs, vêtus d'étoffe bise.

[4] Rabelais veut évidemment parler d'un livre publié, sans date et sans nom de lieu, vers 1530, sous ce titre : *le Blason des couleurs en armes, livrees et devises*, et réimprimé en 1614 (Paris, Menier).

De L'Aulnaye, qui aime fort à trouver Rabelais en défaut, lui reproche d'avoir désigné ce livre comme anonyme. Il est vrai que le

a esté prudent qu'il n'y a point mis son nom. Mais, au reste, je ne sçay quoy premier en luy je doibve admirer, ou son oultrecuidance, ou sa besterie.

Son oultrecuidance : qui, sans raison, sans cause, et sans apparence, a osé prescrire, de son autorité privée, quelles choses seroient denotées par les couleurs : ce que est l'usance des tyrans, qui voulent[1] leur arbitre tenir lieu de raison ; non des sages et savans, qui, par raisons manifestes, contentent les lecteurs.

Sa besterie : qui a existimé que, sans autres demonstrations et argumens valables, le monde reigleroit ses devises par ses impositions badaudes. De fait (comme dit le proverbe, à cul de foyrard[2] tousjours abonde merde), il a trouvé quelque reste de niays du temps des hauts bonnetz[3], lesquelz ont eu foy à ses escrits. Et, selon iceux, ont taillé leurs apophthegmes[4] et dictés, en ont enchevestré leurs mulets, vestu leurs pages, escartelé leurs chausses, brodé leurs gands, frangé leurs licts, peint leurs enseignes, composé chansons ; et (que pis est) fait impostures et lasches tours clandestinement entre les pudiques matrones.

En pareilles tenebres sont compris ces glorieux de court, et transporteurs de noms, lesquelz, voulans en leurs devises signifier espoir[5], font pourtraire une sphere ; des pennes d'oiseaux pour peines ; de l'ancholie, pour melancholie ; la lune bicorne, pour vivre en croissant ; un banc rompu, pour

nom de l'auteur, Sicile, héraut d'armes du roi d'Aragon, figure à la première ligne du prologue ; mais il n'est pas sur le titre.

Voici les deux passages dont Rabelais se raille :

« Quant aux sept sacremens de « l'Église, *blanche couleur* repré« sente le sacrement de *baptême*. « *Azur* se prend pour le sacrement « de *confirmation*. »

[1] Veulent.

[2] A *cul brenous* (édit. ant. à 1535).

[3] Vieille mode, alors fort ridiculisée.

[4] Adages.

[5] Ces deux mots, qui paraissent si fort s'éloigner l'un de l'autre, pouvaient, pour le besoin de l'équivoque, se rapprocher complétement ; d'une part, espoir se pouvait prononcer *esper*, et, d'autre part, sphère se prononçait et s'écrivait *espere*. « Le livre de l'espere. » (*Bibl. des d'ces de Bourbon.*) « L'espere du ciel. » (*Chron. de Nangis.*)

(De Laborde, *Gl. des ém.*)

barque roupte ; non, et un halcret[1], pour non durhabit; un lict sans ciel, pour un licentié. Que sont homonymies[2] tant ineptes, tant fades, tant rustiques et barbares, que l'on devroit attacher une queue de renard au collet, et faire un masque d'une bouze de vache à un chascun d'iceux qui en voudroient dorenavant user en France, aprés la restitution des bonnes lettres.

Par mesmes raisons (si raisons les doibs nommer, et non resveries) ferois je peindre un penier[3], denotant qu'on me fait peiner. Et un pot à moustarde, que c'est mon cœur à qui moult tarde. Et un pot à pisser, c'est un official[4]. Et le fond de mes chausses, c'est un vaisseau de petz[5]. Et ma braguette, c'est le greffe des arrestz[6]. Et un estronc de chien, c'est un tronc de ceans, où gist l'amour de m'amye.

Bien autrement faisoient en temps jadis les sages d'Egypte, quand ilz escrivoient par lettres qu'ilz appelloient hieroglyphiques. Lesquelles nul n'entendoit qui n'entendist, et un chascun entendoit qui entendist la vertu, proprieté et nature des choses par icelles figurées. Desquelles Orus Apollon[7] a en grec composé deux livres, et Polyphile[8], au *Songe d'amours*, en a davantage exposé. En France, vous en avez quelque transon en la devise de monsieur l'Admiral[9], laquelle premier porta Octavian Auguste.

---

[1] Cuirasse ou cotte de mailles, qui est un *dur habit*, un vêtement dur. Pas un commentateur n'a fait remarquer que cela signifie *non durabit*. Du reste, *durhabit* est écrit en un seul mot dans l'éd. antér. à 1535 et dans celle de 1535.

[2] Équivoques (ὁμωνυμία).

[3] Pour saisir cette équivoque, il faut ne pas perdre de vue l'office du *panier*, qui est un instrument de *peine*.

[4] L'équivoque porte sur le mot *official*, par lequel on désignait autrefois un pot à pisser et aussi une espèce d'officier de la juridiction ecclésiastique.

[5] Par opposition à un vaisseau de guerre.

[6] On donnait le nom d'*arrêt* à cette pièce du harnois où l'homme d'armes affermissait le bois de sa lance. Il est facile de deviner à quelle lance Rabelais fait allusion.

[7] Ou Horapollon, grammairien grec du quatrième siècle, auteur d'un ouvrage intitulé *Hieroglyphica*.

[8] Le vrai titre de cet ouvrage est: *Hypnerotomachia Poliphili*, *Alde Manuce*, 1499, in-8°, et son véritable auteur est le dominicain A. Colonna.

[9] Cette devise était *Festina lente*.

Mais plus oultre ne fera voile mon esquif entre ces gouffres et gués mal plaisans. Je retourne faire scalle [1] au port dont suis issu. Bien ay je espoir d'en escrire quelque jour plus amplement, et monstrer, tant par raisons philosophiques que par auctorités receues et approuvées de toute ancienneté, quelles et quantes couleurs sont en nature, et quoy par une chascune peut estre designé; si Dieu me sauve le moulle du bonnet [2]; c'est le pot au vin, comme disoit ma mere grand.

L'amiral dont Rabelais veut parler est probablement Philippe Chabot, qui, suivant Le Duchat, avait la même devise, avec une ancre et un dauphin pour corps; mais il faut remarquer que les armes de cette famille portent des *chabots* et non des dauphins. Rabelais les confond plaisamment à dessein.

L'ancre était un emblème commun à tous les amiraux de France.

[1] Escale.

[2] Dans l'édition antérieure à 1535, à la place de ces mots, *Si Dieu me sauve, etc.*, on lit : *Si le prince le veult et commende; cil qui en commendant ensemble donne et povoir et sçavoir.*

Le moule du bonnet, c'est la tête : le pot au vin se disait aussi autrefois *teste* (du latin *testa*).

Jean Chartier emploie cette expression en parlant du sire de Lesparre, condamné à mort en 1454 : « Il fut délivré au bourreau, lequel lui trancha la moitié et le moule de son chaperon, c'est-à-dire la teste. »

CHAPITRE X.

De ce qu'est signifié par les couleurs blanc et bleu.

Le blanc donc signifie joye, soulas, et liesse; et non à tort le signifie, mais à bon droit et juste tiltre. Ce que pourrez verifier, si, arriere mises vos affections, voulez entendre ce que presentement je vous exposeray.

Aristoteles dit que, supposant deux choses contraires en leur espece, comme bien et mal, vertu et vice, froid et chauld, blanc et noir, volupté et douleur, joye et dueil[1], et ainsi des autres, si vous les coublez[2] en telle façon qu'un contraire d'une espece convienne raisonnablement à l'un contraire d'une autre, il est consequent que l'autre contraire compete[3] avec l'autre residu. Exemple : vertu et vice sont contraires en une espece; aussi sont bien et mal. Si l'un des contraires de la premiere espece convient à l'un de la seconde, comme vertu et bien (car il est seur que vertu est bonne), ainsi feront les deux residus, qui sont mal et vice; car vice est mauvais.

Ceste reigle logicale entendue, prenez ces deux contraires, joye et tristesse, puis ces deux, blanc et noir; car ilz sont contraires physicalement. Si ainsi donc est que noir signifie dueil, à bon droit blanc signifiera joye.

Et n'est[4] ceste signifiance par imposition humaine instituée, mais receue par consentement de tout le monde, que les

---

[1] Au lieu de *joye et dueil*, on lit, dans l'édit. antér. à 1535, *dueil et tristesse*. Cette inadvertance ne reparait pas dans l'édit. de 1535.

[2] Accouplés, assemblés.

[3] S'accorde.

[4] Et n'est *point* (édit. antér. à 1535).

philosophes nomment *jus gentium,* droit universel, valable par toutes contrées.

Comme assez savez que tous peuples, toutes nations (je excepte les antiques Syracusans et quelques Argives[1], qui avoient l'ame de travers), toutes langues[2], voulans exteriorement demonstrer leur tristesse, portent habit de noir : et tout dueil est fait par noir. Lequel consentement universel n'est fait que nature n'en donne quelque argument et raison : laquelle un chascun peut soudain par soy comprendre sans autrement estre instruict de personne; laquelle nous appellons droit naturel.

Par le blanc, à mesmes induction de nature, tout le monde a entendu joye, liesse, soulas, plaisir et delectation.

Au temps passé, les Thraces et Cretes signoient[3] les jours bien fortunés et joyeux de pierres blanches; les tristes et defortunés, de noires. La nuyt n'est elle funeste, triste, et melancholieuse? Elle est noire et obscure par privation. La clarté n'esjouit elle toute nature? Elle est blanche plus que chose que soit. A quoy prouver je vous pourrois renvoyer au livre de Laurens Valle contre Bartole : mais le tesmoignage evangelique vous contentera. *Matth.*, 17, est dit qu'à la transfiguration de Nostre Seigneur, *vestimenta ejus facta sunt alba sicut lux :* ses vestemens furent faits blancs comme la lumiere. Par laquelle blancheur lumineuse, donnoit entendre à ses trois apostres l'idée et figure des joyes eternelles. Car, par la clarté, sont tous humains esjouis. Comme vous avez le dict d'une vieille qui n'avoit dents en gueule; encores disoit elle : *Bona lux.* Et Thobie, *ch.* 5, quand il eut perdu la veue, lors que Raphael le salua, respondit : Quelle joye pourray je avoir, qui point ne voy la lumiere du ciel? En telle couleur tesmoignerent les anges la joye de tout l'univers à la resurrection du Sauveur, *Jean,* 20; et à son ascension, *Act.* 1. De semblable parure vit saint Jean evan-

[1] La mauvaise réputation des habitants d'Argos était proverbiale chez les Grecs. Les dames argiennes portaient le deuil en blanc.
[2] Toutes nations.
[3] Marquaient.

geliste, *Apoc.*, 4 *et* 7, les fideles vestus en la celeste et beatifiée Hierusalem.

Lisez les histoires antiques, tant grecques que romaines, vous trouverez que la ville de Albe (premier patron de Rome) fut et construicte et appellée à l'invention d'une truie blanche.

Vous trouverez que, si à aucun, aprés avoir eu des ennemis victoire, estoit decreté qu'il entrast à Rome en estat triomphant, il y entroit sur un char tiré par chevaux blancs. Autant celuy qui y entroit en ovation. Car, par signe ny couleur, ne pouvoient plus certainement exprimer la joye de leur venue que par la blancheur.

Vous trouverez que Pericles, duc des Atheniens, voulut celle part de ses gensdarmes esquelz par sort estoient advenues les febves blanches, passer toute la journée en joye, soulas et repos; ce pendant que ceux de l'autre part bataillоient[1]. Mille autres exemples et lieux à ce propos vous pourrois je exposer; mais ce n'est icy le lieu.

Moyennant laquelle intelligence, pouvez resouldre un probleme, lequel Alexandre Aphrodisé a reputé insoluble : Pourquoy le leon, qui de son seul cry et rugissement espouvante tous animaux, seulement crainct et revere le coq blanc? Car (ainsi que dit Proclus, *libro de Sacrificio et magia*) c'est parce que la presence de la vertu du soleil, qui est l'organe et promptuaire de toute lumiere terrestre et syderale, plus est symbolisante et competente au coq blanc, tant pour icelle couleur que pour sa proprieté et ordre specifique, que au leon. Plus dit, qu'en forme leonine ont esté diables souvent veus, lesquelz, à la presence d'un coq blanc, soudainement sont disparus.

C'est la cause pourquoy *Gali* (ce sont les François, ainsi appellés parce que blancs sont naturellement comme laict, que les Grecs nomment *Gala*) voluntiers portent plumes blanches sus leurs bonnetz. Car, par nature, ilz sont joyeux, candides, gracieux et bien amés; et, pour leur symbole et enseigne, ont la fleur plus que nulle autre blanche, c'est le lys.

---

[1] Edit. de 1535. *Batailleroient* (édit. antér. à 1535).

Si demandez comment, par couleur blanche, nature nous induict entendre joye et liesse : je vous responds que l'analogie et conformité est telle. Car, comme le blanc exteriorement disgrege et espart la veue, dissolvent[1] manifestement les esprits visifz, selon l'opinion d'Aristoteles en ses *Problemes* et des perspectifz (et le voyez par experience, quand vous passez les monts couvers de neige, en sorte que vous plaignez de ne pouvoir bien regarder; ainsi que Xenophon escrit estre advenu à ses gens, et comme Galen expose amplement *libro* 10 *de Usu partium*), tout ainsi le cœur, par joye excellente, est interiorement espart, et patit manifeste resolution des esprits vitaulx : laquelle tant peut estre acreue, que le cœur demeureroit spolié de son entretien, et par consequent seroit la vie estaincte par ceste pericharie, comme dit Galen *l.* 12 *Method.*, *libro* 5 *de locis affectis, et libro* 2 *de symptomaton causis*. Et comme estre au temps passé advenu tesmoignent Marc Tulle, *libro* 1 *Question. Tuscul.*, Verrius, Aristoteles, Tite Live, aprés la bataille de Cannes; Pline, *libro* 7, *cap.* 32 *et* 53; A. Gellius, *lib.* 3, 15, et autres, à Diagoras Rhodien, Chilon, Sophocles, Diony tyran de Sicile, Philippidés, Philemon, Polycrate, Philistion, M. Juventi[2], et autres qui moururent de joye. Et comme dit Avicenne, *in* 2 *canone*, *et libro de Viribus cordis*, du zaphran, lequel tant esjouit le cœur qu'il le despouille de vie, si on en prend en dose excessive, par resolution et dilatation superflue. Ici voyez Alex. Aphrodisé, *libro primo Problematum, cap.* 19, et pour cause. Mais quoy? j'entre plus avant en ceste matiere que n'establissois au commencement. Icy donc celleray mes voiles, remettant le reste au livre en ce consommé du tout[3]. Et diray, en un mot, que le bleu signifie certainement le ciel et choses celestes, par mesmes symboles que le blanc signifioit[4] joye et plaisir.

---

[1] Edit. antér. à 1535 et édit. de 1535. D'autres ont *se dissolvent*.

[2] Juventius. Voy. Pline, liv. VII. ch. 53, et Val. Maxime, l. IX, ch. 12.

[3] Au livre où cette matière est complétement traitée.

[4] *Signifioit* (édit. antér. à 1535 et de 1535). Alias, *signifie*.

CHAPITRE XI.

De l'adolescence de Gargantua.

Gargantua, depuis les trois jusques à cinq ans, fut nourry et institué en toute discipline convenente, par le commandement de son pere ; et celuy temps passa comme les petits enfans du pays, c'est assavoir, à boire, manger et dormir ; à manger, dormir et boire ; à dormir, boire et manger.

[1] Tousjours se vaultroit par les fanges, se mascaroit[2] le nez, se chaffourroit[3] le visage, aculoit ses souliers, baisloit souvent aux mousches, et couroit voluntiers aprés les parpaillons, desquelz son pere tenoit l'empire. Il pissoit sus ses souliers, il chioit en sa chemise, il se mouschoit à ses manches, il morvoit dedans sa soupe, et patrouilloit[4] par tout lieu[5], et beuvait en sa pantoufle, et se frottoit ordinairement le ventre d'un panier. Ses dents aguisoit d'un sabot, ses mains lavoit de potage, se pignoit[6] d'un goubelet, s'asseoit entre deux selles le cul à terre, se couvroit d'un sac mouillé, beuvoit en mangeant sa soupe, mangeoit sa fouace sans pain, mordoit en riant, rioit en mordant, souvent crachoit au bassin, petoit de gresse, pissoit contre le soleil, se cachoit en

[1] Dans cette longue énumération des gestes de Gargantua, Rabelais a pour but d'indiquer qu'il faisait les choses de travers. — Nous n'avons pas cru utile de multiplier ici les notes, sans grand profit pour le lecteur.

[2] Barbouillait de noir. (*Mascara*, en provençal.)

[3] Couvrait de taches. Ce mot est encore usité dans la Charente.

[4] *Patrouiller* ou *patouiller* sont encore usités en plusieurs patois, avec la signification de : Piétiner dans la boue.

[5] Ce qui suit, jusqu'aux mots *escorchoit le renard*, manque dans l'édit. antér. à 1535 et dans celles de 1535 et de Dolet.

[6] Se peignait.

l'eau pour la pluye, battoit à froid, songeoit creux, faisoit le succré, escorchoit le renard[1], disoit la patenostre du cinge[2], retournoit à ses moutons, tournoit les truies au foin, battoit le chien devant le lion, mettoit la charrette devant les bœufs, se gratoit où ne luy demangeoit point, tiroit les vers du nez, trop embrassoit et peu estraignoit, mangeoit son pain blanc le premier, ferroit les cigalles, se chatouilloit pour se faire rire, se ruoit tres bien en cuisine, faisoit gerbe de feurre[3] aux dieux, faisoit chanter *Magnificat* à matines et le trouvoit bien à propos, mangeoit choux et chioit pourrée, cognoissèit mousches en laict[4], faisoit perdre les pieds aux mousches, ratissoit le papier, chaffouroit le parchemin, gaignoit au pied, tiroit au chevrotin, comptoit sans son hoste, battoit les buissons sans prendre les oizillons, croyoit que nues fussent paelles d'airain[5], et que vessies fussent lanternes; tiroit d'un sac deux moultures, faisoit de l'asne pour avoir du bren, de son poing faisoit un maillet, prenoit les grues du premier sault, vouloit que maille à maille on fist les haubergeons[6], de cheval donné tousjours regardoit en la gueulle[7], saultoit du coq à l'asne, mettoit entre deux verdes une meure, faisoit de la terre le fossé, gardoit la lune des loups[8]. Si les nues tomboient, esperoit prendre

---

[1] *Écorcher le renard* se dit encore pour : vomir. Cette image est mise en action dans une des sculptures qui ornent le jubé de Saint-Fiacre au Faouet, en Bretagne. De la bouche d'un homme personnifiant l'ivrognerie sort un renard à moitié dépouillé. Voy. à ce sujet, dans les *Annales archéologiques*, t. III, p. 18, un piquant article de M. de Guilhermy.

[2] « C'est-à-dire, suivant Le Duchat, murmurait entre ses dents, comme fait le singe en remuant les babines. »

[3] De paille, au lieu de leur offrir la plus belle gerbe.

[4] Je connois bien mousches en laict.
(Villon.)

C'est-à-dire : » Je sais distinguer le blanc du noir. »

[5] Poêles d'airain..... Villon avait dit dans sa *Double Ballade*, parlant de sa maitresse :

Abusé m'a et faict entendre
Tousjours d'ung que il fust un autre...
Du vieil machefer que fust peauthre,
Du ciel *une paesle d'arain.*

[6] Plusieurs raisins procedent d'un bourjon.
Et *maille à maille on fait le hauberjeon.*

Vers de Crétin (p. 232, ed. Coustelier), et non de Joinville, comme le prétend Johanneau.

[7] . . . . car j'oy tenir.
Aux saiges, qu'à cheval donné
On ne doibt point la gueule ouvrir.
(Coquillart)

[8] Protégeait, défendait la lune contre les loups.

les allouettes; faisoit de necessité vertu, faisoit de tel pain soupe, se soucioit aussi peu des raiz comme des tonduz. Tous les matins escorchoit le renard; les petits chiens de son pere mangeoient en son escuelle, luy de mesmes mangeoit avec eux. Il leur mordoit les oreilles, ilz luy graphinoient[1] le nez, il leur souffloit au cul, ilz luy leschoient les badigoinces[2].

Et sabez quey hillotz? Que mau de pipe bous bire[3]; ce petit paillard tousjours tastonnoit ses gouvernantes cen dessus dessous[4], cen devant derriere, harry bourriquet : et desja commençoit exercer sa braguette. Laquelle un chascun jour ses gouvernantes ornoient de beaux boucquets, de beaux rubans, de belles fleurs, de beaux flocquars[5] : et passoient leur temps à la faire revenir entre leurs mains, comme un magdaleon d'entraict[6]. Puis s'esclaffoient[7] de rire quand elle levoit les oreilles, comme si le jeu leur eust pleu. L'une la nommoit ma petite dille, l'autre ma pine, l'autre ma branche de coural, l'autre mon bondon, mon bouchon, mon vibrequin, mon possouer, ma teriere, ma pendilloche,

---

[1] Egratignaient (*grafigna*, en prov.; *grafigné*, en saintongeais et en bourguignon).

[2] Les lèvres. *S'en liché les badigoène, les badigoinces*, s'en lécher les lèvres (en saintongeais).

[3] Et savez-vous, mes enfants, Que le mal de pipe (à renfermer le vin), l'ivrognerie, vous retourne! (en dial. gasc.)

[4] Cette orthographe est la véritable, bien qu'elle n'ait pas prévaln. Autrefois on disait *cen* pour *ce*, ainsi qu'on le voit dans une lettre d'Adalbéron, de 940 : « Pour *cen* que m'as été féaulés. » *Cen dessus dessous* était donc la même chose que *ce dessus dessous*, comme écrit Froissart, et voulait dire : *ce qui était dessus étant dessous*.

[5] Touffes de rubans.

[6] Par *Magdaleon* on désigne de petites masses cylindriques d'emplâtres amollies dans les mains. *Entraict*, *entrait*, vieux mot dont il ne reste que les composés, *rentraire* et *rentraiture*, désignait l'action de joindre bord à bord deux morceaux séparés, soit qu'il s'agit de pièces de bois, d'étoffes, ou, par analogie, des lèvres d'une plaie. C'est en ce dernier sens qu'il est employé dans le *Roman d'Alexandre :*

Lor plaies fait laver et tordre et essuier,
Et jus d'erbes couler et emplâtres loier,
Et desus les *entrais* bender et estancier.

Un *magdaleon d'entraict* est donc un rouleau de toile à emplâtre servant à recoller les bords d'une plaie. Dans l'édition antérieure à 1535 on lit : « Comme la paste dedans la mect (le pétrin). »

[7] Eclataient de rire. (En provençal, *esclafa*.)

mon rude esbat roide et bas, mon dressouoir, ma petite andouille vermeille, ma petite couille bredouille. Elle est à moy, disoit l'une. C'est la mienne, disoit l'autre. Moy (disoit l'autre), n'y auray je rien? par ma foy, je la couperay donc. Ha couper (disoit l'autre), vous luy fèriez mal, madame; coupez vous la chose aux enfans? Il seroit monsieur sans queue.

Et, pour s'esbatre comme les petits enfans du pays [1], luy firent un beau virollet [2] des ailes d'un moulin à vent de Mirebalays [3].

---

[1] De *nostre* pays (édit. antér. à 1535).

[2] Petit moulin pour amuser les enfants. *Virolet* vient du mot *virer*, tourner.

[3] En Poitou.

CHAPITRE XII.

Des chevaux factices de Gargantua.

Puis, afin que toute sa vie fust bon chevaucheur, l'on luy fit un beau grand cheval de bois, lequel il faisoit penader [1], saulter, voltiger, ruer et danser tout ensemble; aller le pas, le trot, l'entrepas, le galot, les ambles, le hobin [2], le traquenard [3], le camelin [4] et l'onagrier [5]. Et luy faisoit changer de poil, comme font les moines de courtibaux [6], selon les festes; de bailbrun, d'alezan, de gris pommelé, de poil de rat, de cerf, de rouen, de vache, de zencle [7], de pecile [8], de pye, de leuce [9].

Luy mesmes, d'une grosse traine [10], fit un cheval pour la chasse; un autre d'un fust de pressoir, à tous les jours : et, d'un grand chesne, une mule avec la housse, pour la chambre. Encores en eut il dix ou douze à relais, et sept pour la poste. Et tous mettoit coucher auprés de soy.

Un jour, le seigneur de Painensac visita son pere en gros train et apparat, au quel jour l'estoient semblablement venus

[1] En provençal, *penada*, c'est l'empreinte du pied; faire penader un cheval, c'est en terme de manége, le faire piaffer. Ce sens s'allie très-bien à celui des mots qui suivent. *Faire pennades* se disait aussi au moyen âge, dans le même sens que nous disons *faire la roue*.

[2] C'est l'allure du bidet, *hobby* en écossais.

[3] Le traquenard est une allure qui tient de l'amble et du trot.

[4] Pas du chameau.

[5] Pas de l'onagre ou âne sauvage.

[6] *Courtibaut*, en poitevin, *kourtinbaou*, en auvergnat, signifient : dalmatique du diacre.

[7] Qui a des taches en forme de faux, ζάγκλον.

[8] Du grec ποικιλος, varié.

[9] Blanc, λευκός.

[10] Grosse poutre, et non soliveau. *Traine* a encore ce sens en patois saintongeais.

voir le duc de Francrepas et le comte de Mouillevent. Par ma foy, le logis fut un peu estroict pour tant de gens, et singulierement les estables : donc le maistre d'hostel et fourrier dudit seigneur de Painensac, pour savoir si ailleurs en la maison estoient estables vacques[1], s'adresserent à Gargantua, jeune garsonnet, luy demandans secrettement où estoient les estables des grands chevaux, pensans que voluntiers les enfans decellent tout.

Lors il les mena par les grands degrés du chasteau, passant par la seconde salle en une grande galerie, par laquelle entrerent en une grosse tour, et, eux montans par d'autres degrés, dist le fourrier au maistre d'hostel : Cest enfant nous abuse, car les estables ne sont jamais au haut de la maison. C'est, dist le maistre d'hostel, mal entendu à vous : car je sçay des lieux, à Lyon, à la Basmette, à Chaisnon[2] et ailleurs, où les estables sont au plus haut du logis : ainsi peut estre que derriere y a issue au montouer. Mais je le demanderay plus asseurement. Lors demanda à Gargantua : Mon petit mignon, où nous menez vous? A l'estable, dist il, de mes grands chevaux. Nous y sommes tantost, montons seulement ces eschallons.

Puis, les passant par une autre grande salle, les mena en sa chambre, et, retirant la porte : Voicy, dist il, les estables que demandez : voila mon genest[3], voila mon guildin, mon lavedan[4], mon traquenard : et, les chargeant d'un gros livier[5] : Je vous donne, dist il, ce phryzon[6]; je l'ay eu de Francfort, mais il sera vostre ; il est bon petit chevallet, et de grand peine : avec un tiercelet[7], d'autour[8], demie douzaine d'espanolz et deux levriers, vous voila roy des perdrix et lievres pour tout cest hyver. Par saint Jean, direnl ilz, nous

---

[1] Ecuries vacantes.
[2] Chinon.
[3] Cheval d'Espagne.
[4] Cheval du pays de ce nom, en Bigorre.
« L'abbé les fournit des meilleurs « chevaux qui fussent en *Lavedan*. » (Préf. des *Contes de la reine de Navarre.*)
[5] Levier.
[6] Frison.
[7] Mâle, en terme de fauconnerie.
[8] Sorte de faucon *falco palumbarius*.

en sommes bien ; à ceste heure avons nous le moine[1]. Je le vous nye, dist il. Il ne fut trois jours a ceans. Devinez icy duquel des deux ilz avoient plus matiere, ou de soy cacher pour leur honte, ou de rire pour le passetemps.

Eux en ce pas descendens, tout confus, il demanda : Voulez vous une aubeliere[2] ? Qu'est ce ? dirent ilz. Ce sont, respondit il, cinq estroncs pour vous faire une museliere. Pour cejourd'huy, dist le maistre d'hostel, si nous sommes roustis, ja au feu ne bruslerons, car nous sommes lardés à point en mon advis. O petit mignon, tu nous as baillé foin en corne[3] : je te verray quelque jour pape. Je l'entends, dist il, ainsi. Mais lors vous serez papillon, et ce gentil papeguay sera un papelard tout fait. Voire, voire, dist le fourrier.

Mais, dist Gargantua, devinez combien y a de points d'agueille en la chemise de ma mere? Seize, dist le fourrier. Vous, dist Gargantua, ne dictes[4] l'evangile : car il y en a sens devan et sens[5] derriere, et les comptastes trop mal.

---

[1] Le moine est un instrument fort ancien, faisant l'office de la bassinoire. Il consiste en deux châssis de bois entre lesquels on place un réchaud.

Nos ancêtres, amateurs des plaisants tours, substituaient à l'occasion un plat de glaces au réchaud. *Donner* ou *avoir le moine* étaient devenus synonymes de faire ou de subir l'espiéglerie dont nous venons de parler : *A ceste heure avons nous le moine*, signifie donc : Nous voilà bien attrapés.

Le jeune Gargantua qui ne connait pas le proverbe ou qui sent déjà le besoin de faire un calembour, répond : Je le vous nie, le moine n'est pas venu ici depuis trois jours.

De quel moine s'agit-il? sans doute d'un familier; mais nullement de Jean des Entommeures, dont Gargantua, ainsi que le fait observer de l'Aulnaye, ne fit connaissance que beaucoup plus tard.

[2] Les commentateurs cherchent maladroitement à expliquer le sens de ce mot. Il ne doit pas en avoir ici, puisqu'il est fait pour appeler la question, *Qu'est-ce?*

Les gamins de Paris ont encore une plaisanterie de carnaval du même genre. Je me déguise en *urlubière*, disent-ils ; et, si on leur demande ce que c'est, ils font la même réponse que Gargantua, en disant *mentonnière*, au lieu de *muselière*.

[3] Tu nous as désignés à la risée :

Fenum habet in cornu. (Horace.)

Il a du foin à la corne, à cause de l'usage où l'on était de marquer ainsi les animaux méchants.

[4] Ne dictes *pas* (édit. antér. à 1535).

[5] Rabelais n'a pas maintenu ici

Quand? dist le fourrier. Alors, dist Gargantua, qu'on fit de vostre nez une dille pour tirer un muy de merde, et de vostre gorge un entonnoir, pour la mettre en un autre vaisseau, car les fonds estoient esventés. Corps Dieu, dist le maistre d'hostel, nous avons trouvé un causeur. Monsieur le jaseur, Dieu vous gard de mal, tant vous avez la bouche fraische.

Ainsi descendens à grand haste, sous l'arceau des degrés laisserent tomber le gros levier qu'il leur avait chargé. Dont dist Gargantua : Que diantre! vous estes mauvais chevaucheurs. Vostre courtaut vous fault au besoing. S'il vous falloit aller d'icy à Cahusac, qu'aimeriez vous mieulx, ou chevaucher un oison, ou mener une truie en laisse? J'aimerois mieulx boire, dist le fourrier. Et, ce disant, entrerent en la sale basse, où estoit toute la brigade, et, racontans[1] ceste nouvelle histoire, les firent rire comme un tas de mousches[2].

---

l'orthographe rationnelle que nous avons signalée ci-dessus, p. 53. Mais s'il a écrit *sens* (à l'impératif), il l'a fait uniquement pour le besoin de l'équivoque. C'est une plaisanterie, dans le genre de celle-ci : — Combien ce chien? — Quatre francs la tête, *sens* sous la queue.

[1] *Constans* (éd. ant. à 1535).

[2] Le Duchat prend cette comparaison au sérieux : C'est, dit-il, *rire confusément, comme les mouches bourdonnent.* Rabelais a voulu plaisanter, voilà tout. Il n'est pas le seul qui ait fait rire les mouches. On retrouve la même image dans une très-vieille chanson d'imprimeur, dont, grâce à l'érudition de M. A.-F. Didot, nous pouvons citer un couplet :

Les mouches qu'étoient au plafond
Qui *se crevoient de rire*,
Y en a une qu'a *tant ri*, bon!
Qu'elle s'est cassé la cuisse.

Refrain.

Tout y est vert, ah! j'en sais long,
Tout y est vert dans nos maisons.

CHAPITRE XIII.

Comment Grandgousier cogneut l'esprit merveilleux de Gargantua à l'invention d'un torchecul [1].

Sur la fin de la quinte année, Grandgousier, retournant de la defaicte des Canarriens, visita son filz Gargantua. Là fut resjouy, comme un tel pere pouvoit estre, voyant un sien tel enfant. Et, le baisant et accollant, l'interrogeoit de petits propos pueriles en diverses sortes. Et beut d'autant avec luy et ses gouvernantes : esquelles par grand soing demandoit, entre autres cas, si elles [2] l'avoient tenu blanc et net ? A ce Gargantua fit response qu'il y avoit donné tel ordre qu'en tout le pays n'estoit garson plus net que luy.

Comment cela ? dist Grandgousier. J'ay, respondit Gargantua, par longue et curieuse experience, inventé un moyen de me torcher le cul, le plus royal [3], le plus seigneurial, le plus excellent, le plus expedient que jamais fut veu. Quel ? dist Grandgousier. Comme vous le raconteray, dist Gargantua, presentement.

Je me torchay une fois d'un cachelet [4] de velours de vos

[1] Ce chapitre, qui n'est plus dans nos mœurs, a fait rire autrefois plus d'un grand personnage, et, sans aucun doute, François I[er] lui-même. C'est ainsi que Rabelais dorait ses pilules.

Les esprits délicats devraient le comprendre, et ne pas lui faire un crime de ces joyeusetés, qui peut-être ont préservé des flammes et le livre et l'auteur.

Nous sommes, autant que qui ce soit, éloignés de nous complaire dans de pareilles descriptions ; mais nous n'hésitons pas à dire que, même dans ces pages, Rabelais ne cesse pas d'être un grand artiste.

[2] *S'ilz* (édit. antér. à 1535 et de 1535), pour *si on l'avait*...

[3] Ce mot, qui se trouve dans l'édit. antér. à 1535 et dans celle de 1535, n'a été reproduit par aucune autre.

[4] Sorte de masque

damoiselles [1], et le trouvay bon ; car la mollice de la soye me causoit au fondement une volupté bien grande.

Une autre fois, d'un chaperon d'icelles, et fut de mesmes.

Une autre fois, d'un cachecoul ; une autre fois, des oreilettes [2] de satin cramoysi : mais la dorure d'un tas de spheres de merde qui y estoient, m'escorcherent tout le derriere. Que le feu Saint Antoine arde le boyau cullier de l'orfevre qui les fit, et de la damoiselle que les portoit ! Ce mal passa, me torchant d'un bonnet de page, bien emplumé à la suisse.

Puis, fiantant derriere un buisson, trouvay un chat de mars [3], d'iceluy me torchay ; mais ses gryphes m'exulcererent tout le perinée. De ce me gueris le lendemain, me torchant des gands de ma mere, bien parfumés de maujoin [4].

Puis me torchay de saulge, de fenoil, de aneth [5], de marjolaine, de roses, de feuilles de courles [6], de choux, de bettes, de pampre, de guymauves, de verbasce [7], qui est escarlatte de cul ; de lactues, de feuilles d'espinards. Le tout me fit grand bien à ma jambe ; de mercuriale, de persiguiere, d'orties, et de consolde ; mais j'en eus la cacque sangue [8] de Lombard. Dont fus guery me torchant de ma braguette.

Puis me torchay aux linceulx [9], à la couverture, aux rideaux, d'un coissin, d'un tapis, d'un verd [10], d'une nappe [11], d'une serviette, d'un mouschenez [12], d'un peignouoir. En tout

---

1 (Edit. antér. à 1535 et de 1535.) Les autres portent *d'une damoiselle.*

2 Ces oreillettes faisaient partie du chaperon.

3 Martre. *Martes cattæ.* (Du Cange.)

4 Plaisanterie sur *Benjoin* et *Maujoin.*

Tondre Maujoint ou raser Priapus.
(Cl. Marot, *Ronde des Barbiers.*)

5 Ou *anet*, herbe odoriférante.

6 Courge, suivant Le Duchat, d'après Oudin.

7 Bouillon blanc.

8 Flux de sang.

9 En vieux français, et aujourd'hui encore dans les provinces. *linceux* s'emploie pour draps de lit.

10 *Verd* ou *vair*, tapis de table ou étoffe. — *Unam robam de viridi*, dans Du Cange.

11 Dans l'édit. antér. à 1535 et dans celle de 1535, on lit *mappe*, qui avait le même sens.

12 Monchoir. — On dit encore en Saintonge, dans le Berry, dans le Poiton, *mouchenez* ; *mucaneça*, en basque.

je trouvay de plaisir plus que n'ont les roigneux quand on les estrille.

Voire, mais, dist Grandgousier, lequel torchecul trouvas tu meilleur? J'y estois, dist Gargantua, et bien tost en sçaurez le *tu autem*. Je me torchay de foin, de paille, de bauduffe[1], de bourre, de laine, de papier : mais,

Tousjours laisse aux couillons esmorche[2]
Qui son hord cul de papier torche[3].

Quoy, dist Grandgousier, mon petit couillon, as tu pris au pot, veu que tu rimes[4] desja? Ouy dea, respondit Gargantua, mon roy, je rime tant et plus, et, en rimant souvent m'enrime[5].

Escoutez que dit nostre retraict[6] aux fianteurs :

Chiart,
Foirart,
Petart,
Brenous,
Ton lard
Chappart
S'espart
Sus nous.
Hordous,
Merdous,
Esgous,
Le feu de Saint Antoine t'ard,

---

[1] Lavette d'étoupes.

[2] Amorce.

[3] Ces vers sont de Marot.

[4] Jeu de mots sur le double sens de rimer. — *Rima*, en provençal, *rimer*, en saintongeais, se disent des viandes ou légumes qui, par suite d'une cuisson trop ardente, adhèrent aux parois d'un vase où on les a mis cuire, qui *prennent au pot*.

[5] On disait autrefois en français, et aujourd'hui encore on dit en divers patois, *s'enrimer* pour *s'enrhumer*.

Et en rithmant bien souvent je m'enrime.
(*Marot.*)

[6] On dirait aujourd'hui : Cabinet d'aisance.

On lit dans le *Blason de la chambre secrète ou retraict :*

Retraict auquel personne n'entre,
Si ce n'est pour purger son ventre.
(*Recueil de blasons*; Paris, 1809, in-8.)

Si tous
Tes trous
Esclous
Tu ne torche avant ton depart [1].

En voulez vous davantage ? Ouy dea, respondit Grandgousier. Adonc, dist Gargantua :

RONDEAU.

En chiant, l'autre hier senty
La gabelle qu'à mon cul doibs ;
L'odeur fut autre que cuidois :
J'en fus du tout empuanty.
O ! si quelqu'un eust consenty
M'amener une qu'attendois
En chiant !

Car je lui eusse assimenty [2]
Son trou d'urine, à mon bourdoys [3],
Ce pendant qu'eust avec ses doigts
Mon trou de merde garanty,
En chiant.

Or, dictes maintenant que je n'y sçay rien. Par la merdé, je ne les ay fait mie : mais, les oyant reciter à dame grand que voyez cy, les ay retenu en la gibbessiere de ma memoire.

Retournons, dist Grandgousier, à nostre propos.

Quel ? dist Gargantua, chier ? Non, dist Grandgousier, mais torcher le cul. Mais, dist Gargantua, voulez vous payer

---

[1] Marot a dit dans son épigramme du livre VII, *à Lynotte*, *lingère médisante :*

Les pouls
Les loups,
Les cloux,
Te puissent ronger soubs la cotte
Trestous,
Tes troux,
Ordoux,
Les cuysses, le ventre et la motte.

[2] *Assimenté*, en bas Poitou, signifie : Assaisonné. Cotgrave explique *assimenty* par : Bouché.

[3] Ces mots, qui reviennent plusieurs fois dans Rabelais, semblent signifier : A ma manière lourdaude, tout bonnement. Mathurin Cordier traduit : *Je le dirai en mon lourdois*. par *rustice dicam*.

un bussart de vin breton[1], si je vous fais quinault[2] en ce propos? Ouy vrayement, dist Grandgousier.

Il n'est, dist Gargantua, point besoing torcher cul, sinon qu'il y ait ordure. Ordure n'y peut estre, si on n'a chié : chier dono nous fault davant que le cul torcher. O! dist Grandgousier, que tu as bon sens, petit garsonnet! Ces premiers jours, je te feray passer docteur en Sorbone[3], par Dieu, car tu as de raison plus que d'aage.

Or poursuis ce propos torcheculatif, je t'en prie. Et, par ma barbe, pour un bussart, tu auras soixante pipes, j'entends de ce bon vin breton lequel point ne croist en Bretaigne, mais en ce bon pays de Verron[4].

Je me torchay aprés, dist Gargantua, d'un couvrechief, d'un oreiller, d'une pantoufle, d'une gibbessiere, d'un panier, mais, ô le malplaisant torchecul! puis d'un chappeau. Et notez que, des chappeaux, les uns sont ras, les autres à poil, les autres veloutés, les autres taffetassés, les autres satinizés. Le meilleur de tous est celuy de poil; car il fait tres bonne abstersion de la matiere fecale.

Puis me torchay d'une poulle, d'un coq, d'un poullet, de la peau d'un veau, d'un lievre, d'un pigeon, d'un cormoran, d'un sac d'advocat, d'une barbute[5], d'une covphe, d'un leurre[6].

---

[1] *Bussart*, en Anjou, signifie une demi-pipe. Le Duchat croit que le vin breton a été ainsi nommé parce que les Bretons s'en servaient ordinairement. Le Breton était antrefois et est encore aujourd'hui un cépage très-renommé du Chinonais. Rabelais dit ici *vin breton*, comme il dit ailleurs, *vin pineau*.

[2] *Faire quinault* quelqu'un, c'était le rendre honteux, le forcer à s'avouer vaincu.

[3] (Edit. ant. à 1535, de 1535 et de Dolet.) Les autres portent *en gaye science*..

[4] Le pays de Verron ou Vierron, c'est toute cette langue de terre qni aboutit au confluent de la Loire et de la Vienne.

[5] *Barbute* signifiait : Armure de tête ou capuce de moine. *Novitii portant capucium magnum sine cauda, quod nos vocamus barbutam.* (Du Cange.) — Ce second sens est évidemment préférable ici.

[6] Leurre, de *lorum*, était proprement un morceau de cuir dont on se servait en fauconnerie pour rappeler les oiseaux. C'est évidemment en ce sens qu'il faut l'entendre ici.

Mais, concluant, je dis et maintiens qu'il n'y a tel torchecul que d'un oizon bien dumeté[1], pourveu qu'on luy tienne la teste entre les jambes. Et m'en croyez sus mon honneur. Car vous sentez au trou du cul une volupté mirifique, tant par la douceur d'iceluy dumet que par la chaleur temperée de l'oizon, laquelle facilement est communiquée au boyau culier et autres intestins[2], jusques à venir à la region du cœur et du cerveau.

Et ne pensez que la beatitude des heroes et semidieux, qui sont par les champs Elysiens, soit en leur asphodele ou ambroisie, ou nectar, comme disent ces vieilles icy. Elle est, selon mon opinion, en ce qu'ilz se torchent le cul d'un oizon. Et telle est l'opinion de maistre Jean d'Escosse[3].

[1] De *dumet*, employé plus loin dans le sens de *duvet* (*dumetum*).

[2] *Intestines* (édit. ant. à 1535 et édit. de 1535).

[3] Cette dernière ligne a été ajoutée après coup. Elle n'est ni dans l'édit. ant. à 1535, ni dans celle de 1535.

CHAPITRE XIV.

Comment Gargantua fut institué par un theologien,[1] en lettres latines.

Ces propos entenduz, le bon homme Grandgousier fut ravy en admiration, considerant le haut sens et merveilleux entendement de son filz Gargantua.

Et dist à ses gouvernantes : Philippe, roy de Macedone, cogneut le bon sens de son filz Alexandre, à manier dextrement un cheval. Car le dit cheval estoit si terrible et effrené que nul ne osoit monter dessus, parce qu'à tous ses chevaucheurs il bailloit la saccade, à l'un rompant le cou, à l'autre les jambes, à l'autre la cervelle, à l'autre les mandibules[2]. Ce que considerant Alexandre en l'hippodrome (qui estoit le lieu où l'on promenoit et voltigeoit[3] les chevaux), advisa que la fureur du cheval ne venoit que de frayeur qu'il prenoit à son ombre. Dont, montant dessus, le fit courir encontre le soleil, si que l'ombre tomboit par derriere ; et, par ce moyen, rendit le cheval doux à son vouloir. A quoy cogneut son pere le divin entendement qui en luy estoit, et le fit tres bien endoctriner par Aristoteles, qui pour lors estoit estimé sus tous philosophes de Grece.

Mais je vous dis qu'en ce seul propos que j'ay presentement devant vous tenu à mon filz Gargantua, je cognois que son entendement participe de quelque divinité; tant je le voy agu, subtil, profond et serain. Et parviendra à[4] degré

[1] Edit. antér. à 1535 et édit. de 1535. Dans d'autres, *sophiste*.

[2] Mâchoires.

[3] Faisait tourner, çà et là.

[4] *Ne foys doulte aucun qu'il ne parvieigne quelque foys à un.* (Édit. antér. à 1535.)

souverain de sapience, s'il est bien institué. Par ainsi, je veulx le bailler à quelque homme savant, pour l'endoctriner selon sa capacité. Et n'y veulx rien espargner.

De fait, l'on luy enseigna un grand docteur en theologie, nommé maistre Thubal Holoferne[1], qui luy apprit sa charte[2], si bien qu'il la disoit par cœur au rebours; et y fut cinq ans et trois mois : puis luy leut le Donat[3], le Facet[4], Theodolet[5], et Alanus in Parabolis[6], et y fut treize ans six mois et deux sepmaines.

Mais notez que, ce pendant, il luy apprenoit à escrire gothiquement, et escrivoit tous ses livres. Car l'art d'impression n'estoit encores en usage.

Et portoit ordinairement un gros escritoire, pesant plus de sept mille quintaulx, duquel le galimart[7] estoit aussi gros et grand que les gros pilliers d'Enay[8]; et le cornet y pendoit à grosses chaines de fer, à la capacité d'un tonneau de marchandise.

Puis luy leut *De modis significandi*[9], avec les commentz de Hurtebise, de Fasquin, de Tropditeux, de Gualehaut, de Jehan le Veau, de Billonio, Brelinguandus, et un tas d'autres : et y fut plus de dixhuit ans et unze mois. Et le sceut si bien qu'au coupelaud[10], il le rendoit par cœur à revers. Et

---

[1] Du Verdier cite une *pronostication* imprimée à Paris, en 1478, avec ce nom d'auteur. Mais Le Duchat fait observer avec raison que le style en est plus moderne, et que ce nom, de pure invention, aura été emprunté à Rabelais.

[2] A B C, alphabet, parce qu'il était ordinairement collé sur une pancarte.

[3] Ancienne grammaire latine : *Ælii Donati de octo partibus orationis libellus*, un des premiers monuments de l'imprimerie. Donat était un grammairien du IV[e] siècle, qui a fait des commentaires sur Térence.

[4] *Le Facet*, livre de morale populaire. — Ce livre faisait partie des *Auctores octo morales*; il a été publié séparément sous ce titre : *Liber Faceti morosi docens mores hominum*. (Daventriæ, 1494, in-4.)

[5] *Ecloga Theoduli*, dialogue allégorique contre le paganisme, publié, *cum notabili commento*, Coloniæ, 1494.

[6] Alain de Lisle, religieux de Citeaux, avait écrit au XII[e] siècle. Ses *Paraboles* avaient été traduites en français, Paris, 1492.

[7] Etui à mettre les plumes, de *calamarium*, suivant une note manuscrite de Huet.

[8] L'abbaye d'Ainay, à Lyon.

[9] Ouvrage de Jean de Garlande. *Barbarische Buch*, dit Regis.

[10] A l'épreuve, de *coupelle*, petit

prouvoit sus ses doigts, à sa mere, que *de modis significandi non erat scientia.*

Puis luy leut le *Compost*[1], où il fut bien seize ans et deux mois, lors que son dit precepteur mourut :

> Et fut l'an mil quatre cens vingt,
> De la verole qui luy vint[2].

Aprés, en eut un autre vieux tousseux, nommé maistre Jobelin Bridé[3], qui luy leut Hugutio[4], Hebrard Grecisme[5], le Doctrinal[6], les Pars[7], le *Quid est*[8], le *Supplementum*[9], Marmotret[10], *de moribus in mensa servandis*[11], *Seneca*[12], *de*

---

vaisseau à essayer les métaux, et, par suite, épreuve, examen.

[1] Ou *Comput*, livre populaire qui servait à *computer*, calculer les époques du calendrier. Publié en latin, et aussi en français, sous le titre de *Compost ecclésiastique*, *Compost des bergers.*

[2] Vers de Marot, dans l'épitaphe du cordelier Jean, l'évêque d'Orléans :

> Ce gist, repose et dort cyans
> Le feu evesque d'Orleans,
> Qui *feust* (mourut) l'an mil cinq cent et vingt,
> De la verole qui luy vint.

[3] Le Duchat va chercher bien loin l'explication de ce nom, qui n'est évidemment pas de la création de Rabelais. *Jobelin bridé* était synonyme de sot honteux. On lit dans Roger de Collerye :

> Et voilà trop tost maryé
> Qui en est *Jobelin bridé.*
>
> L'autre n'a rente ny heritage,
> Et en est *Jobelin bridé.*

Nous disons aujourd'hui *Jobard*, dans le même sens.

[4] Auteur d'une grammaire.

[5] *Græcismus*, par Hebrard de Béthune.

[6] *Doctrinale puerorum*, par Alexandre de Villedieu. M. Ch. Thurot a écrit sur ce livre une thèse latine, 1850, in-8.

[7] Rudiment qui traite des huit *parties* du discours.

[8] Livre du même genre, par demandes et par réponses.

[9] On lit dans Fischart : « Die formalitates Scoti mit *supplementis* Bruliferi und magistri Langschneiderii ortwinista. » — Le Duchat pense qu'il s'agit ici du Supplément de la chronique de J. P. de Bergame.

[10] *Mammotrectus*, livre de morale pour les enfants.

[11] Traité de Sulpitius Verulanus (de Veroli), qui est le premier type de la *Civilité puérile et honnête.*

On y lit :

> *Regimen mensæ honorabile.*
>
> Nemo cibum capiat donec benedicite fiat.
> Priventur mensa qui spernent hæc documenta.
> Vultus hilares habea
> Dum manduca { Sal cultello capia
> Quid sit edendum ne peta
> Membra recta sedea
> Mappam mundam tenea
> Modicum sed crebro biba } tis.

[12] Seneca est un pseudonyme sous lequel Martin, évêque de Brague, a composé ce traité. C'est un petit poëme faisant aussi partie des *Auctores octo morales.*

quatuor virtutibus cardinalibus, Passavantus[1] *cum commento*, et *Dormi secure*[2], pour les festes; et quelques autres de semblable farine, à la lecture desquelz il devint aussi sage qu'onques puis ne fourneasmes nous[3].

---

[1] Jacques Passavant, moine florentin, auteur du *Specchio de la vera penitenza*, imprimé en 1495.

[2] Le *Dormi secure* était un recueil de sermons, souvent réimprimé au XVI[e] siècle, mais dont on croit la première édition de 1480.

[3] Dans plusieurs de nos anciennes coutumes, et aujourd'hui encore dans plusieurs de nos dialectes vulgaires, *fournéer* signifie *mettre au four*.

On pourrait croire, au premier examen, que Rabelais fait ici un de ces rapprochements qui lui sont si familiers, et qu'il joue sur les mots de *farine* et de *fournéer*; mais on retrouve ailleurs et isolée la même expression. Il est de toute évidence que ces mots étaient passés à l'état de proverbe.

A ceste heure suis aussi sage
Qu'oncques puis ne fourniasmes nous.
(*Ancien Théâtre français*, publié par Jannet, II, 42.)

Probablement il faut entendre par là qu'il atteignit le dernier degré de sagesse, dans le même sens que nous dirions : *Après lui, il faut tirer l'échelle.*

CHAPITRE XV.

Comment Gargantua fut mis sous autres pedagogues.

A tant son pere apperceut que vrayement il estudioit tres bien, et y mettoit tout son temps; toutesfois qu'en rien ne profitoit, et, que pis est, en devenoit fou[1], niays, tout resveux et rassoté. De quoy se complaignant à don Philippe des Marays, viceroy de Papeligosse, entendit que mieulx luy vaudroit rien n'apprendre, que telz livres, sous telz precepteurs, apprendre. Car leur savoir n'estoit que besterie; et leur sapience n'estoit que moufles[2], abastardisant les bons et nobles esprits, et corrompant toute fleur de jeunesse. Et qu'ainsi soit, prenez, dist il, quelqu'un de ces jeunes gens du temps present, qui ait seulement estudié deux ans : en cas qu'il n'ait meilleur jugement, meilleures paroles, meilleur propos que vostre filz, et meilleur entretien et honnesteté entre le monde, reputez moy à jamais un taille bacon[3] de la Brene. Ce que à Grandgousier pleut tres bien, et commanda qu'ainsi fust fait.

Au soir, en soupant, ledit des Marays introduict un sien jeune page de Villegongis, nommé Eudemon[4], tant bien testonné[5], tant bien tiré, tant bien espoussеté, tant honneste

---

1 Nous trouvons cette orthographe dans l'éd. ant. à 1535 et dans celle de 1535.

2 Bouffissures. — En provençal et en limousin, on dit *moufle*, *mouflu*, pour joufflu. — Ce n'est pas sans analogie avec *moffula*, *muffula* (Du Cange), gros gants d'hiver.

Et moufles à mettre en lor mains.
(Flore et Blanche-Flore.)

3 Un taille-lard, ou un effronté coquin.

4 En grec, εὐδαίμων, heureux.

5 Coiffé.

en son maintien, que trop mieulx ressembloit quelque petit angelot qu'un homme. Puis dist à Grandgousier :

Voyez vous ce jeune enfant? il n'a encores seize[1] ans : voyons, si bon vous semble, quelle difference y a entre le savoir de vos resveurs mateologiens[2] du temps jadis et les jeunes gens de maintenant. L'essay pleut à Grandgousier, et commanda que le page proposast[3]. Alors Eudemon, demandant congé de ce faire audit viceroy son maistre, le bonnet au poing, la face ouverte, la bouche vermeille, les yeulx asseurés, et le regard assis sus Gargantua, avec modestie juvenile, se tint sus ses pieds, et commença le louer et magnifier[4], premierement de sa vertu et bonnes mœurs, secondement de son savoir, tiercement de sa noblesse, quartement de sa beauté corporelle. Et, pour le quint, doucement l'exhortoit à reverer son pere en toute observance, lequel tant s'estudioit à bien le faire instruire; en fin le prioit qu'il le voulsist retenir pour le moindre de ses serviteurs. Car autre don pour le present ne requeroit des cieulx, sinon qu'il luy fust fait grace de luy complaire en quelque service agreable.

Le tout fut par iceluy proferé avec gestes tant propres, prononciation tant distincte, voix tant eloquente, et langage tant orné et bien latin, que mieulx ressembloit un Gracchus, un Ciceron ou un Emilius du temps passé, qu'un jouvenceau de ce siecle. Mais toute la contenance de Gargantua fut qu'il se prit à pleurer comme une vache, et se cachoit le visage de son bonnet, et ne fut possible de tirer de luy une parole, non plus qu'un pet d'un asne mort.

Dont son pere fut tant courroussé, qu'il voulut occire maistre Jobelin. Mais ledit des Marays l'engarda par belle remonstrance qu'il luy fit; en maniere que fut son ire[5] moderée. Puis commanda qu'il fust payé de ses gages, et qu'on le

---

[1] (Edit. antér. à 1535, et édit. de 1535 et de Dolet.) Dans d'autres, *douze*.

[2] Vains discoureurs, de μάταιος λόγος.

[3] *Proposer*, en termes de l'école, c'était commencer une discussion, en poser les bases.

[4] *Glorifier* (édit. ant. à 1535 et de 1535).

[5] Sa colère, *ira* (lat.); le mot *ire* était très-usité.

fist bien chopiner theologalement[1] : ce fait, qu'il allast à tous les diables. Au moins, disoit il, pour le jourd'huy ne coustera il gueres à son hoste, si d'adventure il mouroit ainsi sou[2] comme un Anglois.

Maistre Jobelin party de la maison, consulta Grandgousier avec le viceroy quel precepteur l'on luy pourroit bailler, et fut advisé entre eux qu'à cest office seroit mis Ponocrates, pedagogue de Eudemon ; et que tous ensemble iroient à Paris, pour cognoistre quel estoit l'estude des jouvenceaux de France pour iceluy temps.

---

[1] Morellet se demande si *theologalement* signifie ici en théologien, ou en théologal.

Il y avait bien au temps de Rabelais quelques théologiens ordinaires bien buvants, et du meilleur ; mais, ainsi qu'on disait : Boire comme un promoteur, on a bien pu dire aussi : Boire comme un théologal, c'est-à-dire un chanoine chargé de professer la théologie.

[2] Nous trouvons cette orthographe dans les deux plus anciennes éditions ; dans d'autres *saoul*.

CHAPITRE XVI.

Comment Gargantua fut envoyé à Paris, et de l'enorme jument qui le porta, et comment elle desfit les mousches bovines [1] de la Beauce.

En ceste mesme saison, Fayoles, quart [2] roy de Numidie, envoya du pays d'Africque à Grandgousier une jument la plus enorme et la plus grande que fust onques veue, et la plus monstrueuse (comme assez savez que Afrique apporte tousjours quelque chose de nouveau [3]) : car elle estoit grande comme six oriflans [4], et avoit les pieds fendus en doigts, comme le cheval de Jules Cesar, les oreilles ainsi pendantes comme les chevres de Languedoc, et une petite corne au cul. Au reste, avoit poil d'alezan toustade [5], entreillizé [6] de grises pommelettes. Mais sus tout avoit la queue horrible. Car elle estoit poy [7] plus poy moins grosse comme la pile saint Mars auprés de Langes [8], et ainsi carrée, avec les brancars ny plus ny moins ennicrochés que sont les espicz au bled.

Si de ce vous esmerveillez, esmerveillez vous davantage de la queue des beliers de Scythie, que pesoit plus de trente

1 Taons.

2 Quatrième.

3 C'est là un souvenir des mœurs romaines. A une certaine époque, les citoyens ne s'abordaient sur le Forum qu'avec cette phrase à la bouche : « *Quid novi fert Africa?* »

4 Eléphants.

5 Brûlé.

6 Entremêlé.

7 Peu.

8 Cette pile es. un monument carré de 86 pieds de haut, qui s'élève sur les bords de la Loire, à trois kilomètres du bourg de Saint-Mars et non loin de Langeais.

livres; et des moutons de Surie, esquelz fault (si Tenaud [1] dit vray) affuster une charrette au cul, pour la porter, tant elle est longue et pesante. Vous ne l'avez pas telle, vous autres paillards de plat pays. Et fut amenée par mer en trois carraques [2] et un brigantin, jusques au port de Olone en Thalmondois. Lors que Grandgousier la vit: Voicy, dist il, bien le cas pour porter mon filz à Paris. Or ça, de par Dieu, tout ira bien. Il sera grand clerc au temps advenir. Si n'estoient messieurs les bestes, nous vivrions comme clercs [3].

Au lendemain, aprés boire (comme entendez), prindrent chemin Gargantua, son precepteur Ponocrates et ses gens : ensemble eux Eudemon, le jeune page. Et, parce que c'estoit en temps serain et bien attrempé [4], son pere luy fit faire des bottes fauves : Babin les nomme brodequins. Ainsi joyeusement passerent leur grand chemin, et tousjours grand chere, jusques au dessus d'Orleans. Auquel lieu estoit une ample forest, de la longueur de trente et cinq lieues, et de largeur dix et sept, ou environ. Icelle estoit horriblement fertile et copieuse en mousches bovines et freslons; de sorte que c'estoit une vraye briganderie pour les pauvres jumens, asnes et chevaux. Mais la jument de Gargantua vengea honnestement tous les oultrages en icelle perpetrées sus les bestes de son espece, par un tour duquel ne se doubtoient mie. Car soudain

---

[1] Bien que *Tenaud* soit écrit sans *h* dans toutes les anciennes éditions, nous pensons que M. C. Brunet a raison de reconnaître ici le *frère Jehan Thenaud*, auteur d'un livre imprimé à Paris, s. d., sous le titre de *Voyage et itinéraire de outre-mer*. Nous n'avons pas pu rencontrer ce volume, ni vérifier autrement le fait.

Quelque extraordinaire que paraisse ce détail, nous le voyons confirmé par les relations de plusieurs voyageurs en Orient, et nos soldats ont constaté, lors de la dernière expédition de Crimée, qu'on adaptait souvent à la queue de ces moutons une planche garnie de roulettes.

[2] Cette bonne plaisanterie n'a point été perdue pour notre grand admirateur de Rabelais, La Fontaine.

> .... Votre serviteur Gille
> Tout fraîchement en cette ville
> Arrive en *trois bateaux*, exprès pour
> vous parler.
> (*Le Léopard et le Singe.*)

[3] Rabelais, suivant sa coutume, renverse la phrase qu'il fait citer par Grandgousier : Si n'estoient messieurs les clercs, nous vivrions comme bestes.

[4] Doux, comme qui dirait *attempéré*.

qu'ilz furent entrés en ladite forest, et que les freslons luy eurent livré l'assault, elle desgaina sa queue; et si bien, s'escarmouchant, les esmoucha, qu'elle en abatit tout le bois : à tors, à travers, de çà, de là, par cy, par là, de long, de large, dessus, dessous, abatoit bois comme un fauscheur fait d'herbes. En sorte que, depuis, n'y eut ne bois ne freslons. Mais fut tout le pays reduict en campagne.

Quoy voyant Gargantua, y prit plaisir bien grand, sans autrement s'en vanter. Et dist à ses gens : Je trouve *beau ce*. Dont fut depuis appellé ce pays la Beauce; mais tout leur desjeuner fut par baisler[1]. En memoire de quoy, encores de present, les gentilz hommes de Beauce[2] desjeunent de baisler, et s'en trouvent fort bien, et n'en crachent que mieulx. Finalement, arriverent à Paris. Auquel lieu se refraichit deux ou trois jours, faisant chere lye avec ses gens, et s'enquestant quelz gens savans estoient pour lors en la ville, et quel vin on y beuvoit.

---

[1] Bâiller. Morellet fait observer que ces mots sont en opposition avec ce que dit plus haut Rabelais, que Gargantua fit toujours grand chière jusqu'au-dessus d'Orléans; mais lui était-il possible de laisser échapper l'occasion de donner un coup de patte à ces pauvres gentilshommes si désobligeamment caractérisés ?

[2] Un proverbe disait :

C'est un gentilhomme de Beauce,
Qui est au lit quand on refait ses chausses.

Un autre : « Trois à une épée, comme en Beauce. »

Coquillart exprime autrement la même idée dans son *Monologue des perruques* :

Et desjeuner tous les matins,
Comme les escuiers de Beauce.

CHAPITRE XVII.

Comment Gargantua paya sa bien venue es Parisiens, et comment il prit les grosses cloches de l'eglise Nostre Dame.

Quelques jours aprés qu'ilz se furent refraichis, il visita la ville, et fut veu de tout le monde en grande admiration. Car le peuple de Paris est tant sot, tant badaut, et tant inepte de nature, qu'un basteleur, un porteur de rogatons, un mulet avec ses cymbales, un vielleux au milieu d'un carrefour assemblera plus de gens que ne feroit un bon prescheur evangelique. Et tant molestement le poursuivirent qu'il fut contrainct soy reposer sur les tours de l'eglise Nostre Dame. Auquel lieu estant, et voyant tant de gens à l'entour de soy, dist clairement :

Je croy que ces marroufles veulent que je leur paye icy ma bien venue et mon proficiat[1]. C'est raison. Je leur vais donner le vin[2]; mais ce ne sera que par rys. Lors, en soubriant, destacha sa belle braguette, et, tirant sa mentule en l'air, les compissa si aigrement qu'il en noya deux cens soixante mille quatre cens dix et huit: sans les femmes et petits enfans.

Quelque nombre d'iceux evada ce pissefort à legiereté des pieds. Et, quand furent au plus haut de l'Université, suans, toussans, crachans, et hors d'haleine, commencerent à renier et jurer : les plagues Dieu, je renie Dieu, frandienne vez tu ben, la merdé, po cab de bious, das dich Gots leyden schend, pote de Christo, ventre saint Quenet, vertus

[1] Sorte de tribut volontaire que les ecclésiastiques payaient à leurs évêques, à titre de frais d'installation.

[2] Cette expression correspond à celle d'aujourd'hui *donner le pourboire.*

guoy, par saint Fiacre de Brye, saint Treignant, je fais veu à saint Thibaud, pasques Dieu, le bon jour Dieu, le diable m'emport, foy de Gentilhomme, par saint Andouille; par saint Guodegrin qui fut martyrisé de pommes cuytes, par saint Foutin, l'apostre, par saint Vit[1], par sainte mamye, nous sommes baignés par rys. Dont fut depuis la ville nommée Paris (laquelle auparavant on appelloit Leucece, comme dit Strabo, lib. IV, c'est à dire, en grec, blanchette, pour les blanches cuisses des dames du dit lieu). Et par autant qu'à ceste nouvelle imposition du nom, tous les assistans jurerent chascun les saints de sa paroisse: (les Parisiens, qui sont faits de toutes gens et toutes pieces, sont par nature et bons jureurs et bons juristes, et quelque peu oultrecuidés). Dont estime Joaninus de Barranco, *libro de copiositate reverentiarum*, que sont dits Parrhesiens en grecisme, c'est à dire fiers en parler.

Ce fait, considera les grosses cloches qui estoient es dites tours, et les fit sonner bien harmonieusement. Ce que faisant, luy vint en pensée qu'elles serviroient bien de campanes au col de sa jument, laquelle il vouloit renvoyer à son pere, toute chargée de fromages de Brye et de harans frais. De fait, les emporta en son logis.

Ce pendant vint un commandeur jambonnier[2] de saint Antoine, pour faire sa queste suille[3] : lequel, pour se faire entendre de loing, et faire trembler le lard au charnier, les

---

[1] Nous donnons, d'après l'édit. ant. à 1535, cette litanie de jurons en divers langages. Il y a quelques variantes dans l'éd. de 1535. *Pote de Christo* est remplacé par *ta martre schend*; *foy de gentilhomme*, par *carimary. carimara*; et *saint Vit*, par *né diá*, *ma diá*. Tous les éditeurs suppriment ce passage, que nous rétablissons pour les lecteurs curieux des reliques rabelaisiennes. Nous ferons remarquer que l'auteur a placé dans sa nomenclature les jurons historiques de quatre de nos rois.

C'est ainsi que Roger de Collerye dit dans son *Epistethon des quatre Rois* :

Quant la Pasque Dieu deceda,
Le bon jour Dieu luy succeda;
Au bon jour Dieu deffunct et mort,
Succeda, le dyable m'emport;
Luy decedé, nous voyons comme
Nous duict la foy de gentilhomme.

[2] C'est une dignité de l'invention de Rabelais.

[3] C'est-à-dire sa quête de chair de porc.

voulut emporter furtivement. Mais par honnesteté les laissa, non parce qu'elles estoient trop chauldes[1], mais parce qu'elles estoient quelque peu trop pesantes à la portée. Cil ne fut pas celuy de Bourg. Car il est trop de mes amis[2].

Toute la ville fut esmeue en sedition, comme vous savez qu'à ce ilz sont tant faciles, que les nations estranges s'esbahissent de la patience ou (pour mieulx dire) de la stupidité[3] des rois de France, lesquelz autrement par bonne justice ne les refrenent, veus les inconveniens qui en sortent de jour en jour. Pleust à Dieu que je sceusse l'officine en laquelle sont forgés ces schismes et monopoles, pour les mettre en evidence es confrairies de ma paroisse[4]! Croyez que le lieu auquel convint le peuple, tout folfré et habeliné[5], fut Sorbonne[6], où lors estoit, maintenant n'est plus l'oracle de Leucece[7]. Là fut proposé le cas, et remonstré l'inconvenient des cloches transportées.

---

[1] Aujourd'hui encore, dans les ateliers, chez les doreurs, par exemple, quand on manie un outil trop chaud et qu'on est forcé de le laisser tomber, on dit que cet outil est trop *pesant*.

[2] Il importe de remarquer, dit de Marsy, avec quelle adresse Rabelais, après s'être égayé assez librement aux dépens des religieux de l'ordre de Saint-Antoine, termine cette satire par un trait obligeant pour le commandeur de Bourg (Antoine du Saix, comme le veut Le Duchat, ou tout autre), mais probablement personnage accrédité dans son ordre, et en état de soustraire Rabelais au ressentiment de ses confrères. C'est là une tactique familière à notre auteur.

[3] Nous donnons la leçon de l'édit. ant. à 1535. La *stupidité* des rois de France aura semblé un terme irrévérencieux, qui n'a plus reparu dans aucune édition.

[4] Dans l'édit. ant. à 1535, à la place de ce dernier membre de phrase, on lit : « *pour voir si je n'y ferois pas de beaux placcars de merde.* »

[5] Rendu fou et ahuri, (*hobé*, battu en tous sens, V. Cotgrave et Palsgrave.)

[6] (Edit. ant. à 1535 et de 1535.) Ce mot a été remplacé dans les autres par *Nesle*. L'hôtel de Nesle occupait l'emplacement de notre hôtel des monnaies.

[7] *Lucece* (édit. de 1535), Paris. Le Duchat croit que cet oracle de Lutèce, qui était à l'hôtel de Nesle, doit s'entendre d'uue idole d'Isis qui subsista, jusqu'en 1514, dans l'église de Saint-Germain des Prés.

Un passage de Sauval, I, 24, paraîtrait offrir une explication beaucoup plus satisfaisante : « Le roi Jean y a longtemps logé (à l'hôtel de Nesle), et ce fut une maison royale jusqu'à Charles V. » Mais il est évident que la pensée

Aprés avoir bien ergoté *pro et contra*, fut conclud en *baralipton*[1] que l'on envoiroit le plus vieux et suffisant de la faculté theologale[2] vers Gargantua, pour luy remonstrer l'horrible inconvenient de la perte d'icelles cloches. Et, non obstant la remonstrance d'aucuns de l'Université, qui allegoient que ceste charge mieulx competoit à un orateur qu'à un theologien[3], fut à cest affaire esleu nostre maistre Janotus de Bragmardo[4].

---

première de Rabelais se rapportait à la Sorbonne, et que les mots : « où n'est plus l'oracle de Lutèce, » semblent faire allusion à quelque maladresse de la Sorbonne, peut-être celle dont nous avons parlé dans notre notice, relativement à la saisie d'un ouvrage de la sœur du Roi.

[1] On connait le vers technique qui servait à désigner les diverses espèces de syllogismes.

Barbara celarent Darii ferio baralipton.

[2] Edit. ant. à 1535, édit. de 1535. Dans les autres on a supprimé *theologale.*

[3] Edit. ant. à 1535 et de 1535. Dans d'autres, *sophiste.*

[4] Ce nom se retrouve dans le *Voyage de maistre Guillaume en l'autre monde*, Paris, 1612, p. 16. « Le plus riche libraire du quartier « s'appelle Janotus de Bragmardo, « qui ne laisse pas de vendre quel- « ques bons livres à l'usage du « temps qui court, où chacun se « plaît à la medisance. »

CHAPITRE XVIII.

Comment Janotus de Bragmardo fut envoyé pour recouvrer [1] de Gargantua les grosses cloches.

Maistre Janotus, tondu à la cesarine [2], vestu de son lyripipion theologal [3], et bien antidoté l'estomac de coudignac de four [4] et eau beniste de cave, se transporta au logis de Gargantua, touchant devant soy trois vedeaux à rouge museau [5], et trainant aprés cinq ou six maistres inertes [6], bien crottés à profit de mesnage [7]. A l'entrée les rencontra Ponocrates, et eut frayeur en soy, les voyant ainsi desguisés; et pensoit que fussent quelques masques hors du sens [8]. Puis s'enquesta à quelqu'un desdits maistres inertes de la

[1] *Recouvrir.* (Ed. de 1535.)

[2] Portant les cheveux courts à *la mode des Césars*, des empereurs romains, qui sont, en effet, ainsi représentés sur les médailles. Johanneau voit là une allusion particulière à J. César, *circa corporis curam morosior*, dit Suétone, et qui se faisait tondre, épiler et habiller avec une recherche blâmée aussi par Cicéron. Mais l'intention de Rabelais n'est nullement de nous peindre comme un personnage coquet ce Janotus qui a stipulé qu'une paire de chausses serait le prix de sa harangue, et qui avoue n'en avoir pas quand il vent.

[3] (Ed. ant. à 1535 et de 1535.) Dans les autres, à *l'antique*. Le liripipion, insigne d'une dignité ecclésiastique, était un capuchon qui se terminait en queue. (V. Du Cange.)

[4] Le coudignac est, au propre, une gelée de coing très-ferme et l'un des produits renommés d'Orléans : ici, le coudignac de four, c'est du pain ; et l'eau bénite de cave, du vin.

[5] Pour saisir l'intention de Rabelais, il faut savoir que *vedeau* avait en français et a encore dans nos patois le double sens de bedeau et de veau.

[6] Jeu de mots sur *maistre ès arts*. *Inertes*, édit. ant. à 1535 et éd. de 1535. Alias, *inertz*.

[7] N'ayant rien laissé perdre de la *crotte*, l'ayant toute ramassée.

[8] En goguette.

bande que queroit[1] ceste mommerie? Il luy fut respondu qu'ilz demandoient les cloches leur estre rendues.

Soudain ce propos entendu, Ponocrates courut[2] dire les nouvelles à Gargantua, afin qu'il fust prest de la response, et deliberast sur le champ ce que estoit de faire. Gargantua, admonesté du cas, appella à part Ponocrates son precepteur, Philotime son maistre d'hostel, Gymnaste son escuyer, et Eudemon; et sommairement confera avec eux sus ce qu'estoit tant à faire que à respondre. Tous furent d'advis qu'on les menast au retraict[3] du goubelet, et là on les fist boire theologalement[4]; et, afin que ce tousseux n'entrast en vaine gloire, pour à sa requeste avoir[5] rendu les cloches, l'on mandast (ce pendant qu'il chopineroit) querir le prevost de la ville, le recteur de la faculté et le vicaire de l'eglise, esquelz, d'avant que le theologien eust proposé sa commission, l'on delivreroit les cloches. Aprés ce, iceux presents, l'on oyroit sa belle harangue. Ce que fut fait : et, les susdits arrivés, le theologien[6] fut en pleine salle introduict, et commença ainsi que[7] s'ensuit, en toussant.

---

[1] Que voulait dire, que signifiait cette momerie?

[2] (Ed. ant. à 1535 et de 1535.) Dans les autres, *alla*.

[3] A l'office (*buttery*, Cotgrave.)

[4] (Edit. ant. à 1535 et édit. de 1535 et 1537.) Dans les autres, *rustrement*, au lieu de *theologalement*.

[5] Faut-il lire : avoir *été* rendu ou *rendues?*

[6] Ed. de 1535; alias, *sophiste*.

[7] *Comme s'ensuyt* (édit. ant. à 1535).

CHAPITRE XIX.

La harangue de maistre Janotus de Bragmardo faite à Gargantua pour recouvrer les cloches.

Ehen, hen, hen[1], *Mna dies*[2], monsieur, *Mna dies*. Et *vobis*, messieurs. Ce ne seroit que bon que nous rendissiez nos cloches, car elles nous font bien besoing. Hen, hen, hasch. Nous en avions bien autresfois refusé de bon argent de ceux de Londres en Cahors[3], sy avions nous de ceux de Bourdeaux en Brye, qui les vouloient acheter, pour la substantifique qualité de la complexion elementaire qui est intronifiquée en la terrestreité de leur nature quidditative pour extraneizer les halotz et les turbines[4] sus nos vignes, vrayement non pas nostres, mais d'icy auprés. Car, si nous perdons le piot, nous perdons tout, et sens et loy.

Si vous nous les rendez à ma requeste, je y gaigneray

[1] On a vu dans ces mots une allusion aux sermons d'Olivier Maillard, qui marquait ainsi, en l'imprimé, les endroits où l'on devait tousser.

[2] Corruption de *bona dies*, bonjour. *Na dies*, dans l'*Ancien Théâtre-françois*, publié par Jannet, II, 200.

[3] Il y a en effet un Londres, près de Marmande (Lot-et-Garonne), et un Bordeaux, près de Ville-Parisis (Seine-et-Marne). Le Duchat n'avait pas fait cette petite recherche; il voit dans ce rapprochement une raillerie contre ceux qui parlent de ce qui les passe. L'intention de Rabelais est à la fois plus fine et plus plaisante.

[4] Rabelais se moque ici des scolastiques qui ne se faisaient pas faute d'user de termes obscurs.

L'Académie a maintenu le mot *quiddité* (sans pouvoir très-bien l'expliquer), ce qu'une chose est en elle-même, dit-elle.

On comprend que ces lignes ne peuvent se traduire : en voici un sens approximatif qui n'est pas clair, bien entendu :

« A cause de la qualité substan« tielle des éléments complexes, inhé« rente à leur nature matérielle, pour « chasser la grêle et les orages. »

dix[1] pans de saulcisses, et une bonne paire de chausses, qui me feront grand bien à mes jambes; ou ilz[2] ne me tiendront pas promesse. Ho, par Dieu, *Domine*, une paire de chausses est[3] bonne, *et vir sapiens non abhorrebit eam*. Ha, ha, il n'a pas paire de chausses qui veult. Je le sçay bien, quant est de moy. Advisez, *Domine*, il y a dix huit jours que je suis à matagraboliser ceste belle harangue : *Reddite que sunt Cesaris Cesari, et que sunt Dei Deo. Ibi jacet lepus*. Par ma foy, *Domine*, si voulez souper avec moy *in camera*, par le corps Dieu, *charitatis, nos faciemus bonum cherubin. Ego occidi unum porcum, et ego habet bonus vina*[4]. Mais, de bon vin, on ne peut faire mauvais latin[5]. Or sus, *de parte Dei, date nobis clochas nostras*. Tenez, je vous donne, de par la Faculté, un[6] *sermones de Utino*, que *utinam* vous nous baillez nos cloches. *Vultis etiam pardonos? Per diem vos habebitis, et nihil payabitis*.

O, monsieur, *Domine*, *clochi dona*[7] *minor nobis*. Dea! *est bonum urbis*. Tout le monde s'en sert. Si vostre jument s'en trouve bien, aussi fait nostre Faculté, *que comparata est jumentis insipientibus, et similis facta est eis, Psalmo nescio quo*, si l'avois je bien quotté en mon paperat; et est *unum bonum Achilles*[8]. Hen, hen, ehen hasch. Ça, je vous prouve que me les devez bailler. *Ego sic argumentor. Omnis clocha clochabilis, in clocherio clochando, clochans clochativo, clochare facit*

---

[1] *Six*, dans l'édit. ant. à 1535 et dans celle de 1535.

[2] Ilz, c'est-à-dire ceux qui l'ont envoyé vers Gargantua.

[3] *Sont bonnes* (édit. ant. à 1535 et de 1535).

[4] Edit. de 1535. — *Bonus vinum*, édit. ant. à 1535. Dans d'autres, *Bonum vino*.

[5] Nous nous abstenons de traduire ces passages en latin de cuisine : ce serait leur enlever tout leur sel. — Fischart, dans sa curieuse imitation de Rabelais, a eu soin de les conserver en partie.

[6] C'est-à-dire un exemplaire des sermons.

[7] Dans l'édit. ant. à 1535 et dans celle de 1535, on lit : *Clochidonna minor*; dans les modernes : *Clochidonaminor* : c'est sans doute *Clochi dona minor*, donnez-nous notre petite cloche.

[8] Un bon Achille. — C'est-à-dire un argument invincible. *Argumentum hoc est plane Achilles invincibilis*. Vivès (*Dialog. Schol.*).

clochabiliter clochantes. Parisius habet clochas. Ergo gluc[1]. Ha, ha, ha, c'est parlé, cela. Il est *in tertio prime*, en *Darii*[2], ou ailleurs. Par mon ame, j'ay veu le temps que je faisois diables de arguer. Mais de present je ne fais plus que resver, et ne me fault plus dorenavant que bon vin, bon lict, le dos au feu, le ventre à table, et escuelle bien profonde[3]. Hay, *Domine*, je vous prie, *in nomine Patris, et Filii et Spiritus Sancti, Amen*, que vous rendez nos cloches : et Dieu vous gard de mal et Nostre Dame de Santé[4], *qui vivit et regnat per omnia secula seculorum. Amen.* Hen hasch, hasch, grrenhen hasch.

Verum enim vero, quando quidem, dubio procul, Edepol, quoniam, ita, certe, meus deus fidius, une ville sans cloches est comme un aveugle sans baston, un asne sans cropiere, et une vache sans cymbales[5]. Jusques à ce que nous les ayez rendues, nous ne cesserons de crier aprés vous comme un aveugle qui a perdu son baston, de braisler[6] comme un asne sans cropiere, et de bramer[7] comme une vache sans cymbales. Un quidam latinisateur, demeurant prés l'hostel Dieu, dist une fois, allegant l'autorité d'un Taponnus[8] (je

---

[1] Quelle que soit l'étymologie de ces mots, qu'on retrouve dans le *Catholicon* et dans Ménage, qui écrit *Ergo glu*, il est certain que c'était une ancienne formule du langage universitaire pour exprimer une conclusion qui ne concluait pas. Elle équivalait à la phrase de Molière : « C'est ce qui fait que votre fille est muette. »

[2] On sait que, dans la langue scolastique, le mot *Darii*, comme celui de *Baralipton* que nous avons vu plus haut, désignait une certaine forme de syllogisme.

[3] Plus n'a besoing, tant sa force amolit,
Que de profonde escuelle et de bon liet.
(Cretin, *Ép. à une dame de Lyon.*)
A l'homme vieil fault la profonde escuelle,
Liet mol, repos, le godet sous l'aisselle.
(Pierre Gromet, *Adages.*)

[4] *Que Nostre Dame vous garde de santé!* Drôle de souhait! (remarque Jamet.) Rabelais met ici, dans la bouche de son orateur, une de ces équivoques qu'il affectionne tant. *Et Nostre Dame de santé*, veut dire : ainsi que Notre Dame de Santé.

[5] Grelot, clochettes.

[6] Braire. Cotgrave écrit *brailler*.

[7] L'Académie n'accorde qu'au cerf le droit de bramer. Nos patois sont plus généreux. *Bramer*, en Berry, en Poitou, en Saintonge et ailleurs, se dit surtout des bœufs et des vaches.

[8] *Taponnus* est, sous forme latine, le mot *tapon*, qu'on a dit pour tampon, bouchon. Ici il est pris évidemment dans un sens injurieux.

faulx, c'estoit Pontanus), poete seculier, qu'il desiroit qu'elles fussent de plume, et le batail[1] fust d'une queue de renard; pour ce qu'elles luy engendroient la chronique[2] aux tripes du cerveau, quand il composoit ses vers carminiformes. Mais, nac petetin petetac, ticque, torche lorgne[3], il fut declaré heretique. Nous les faisons comme de cire[4]. Et plus n'en dist le deposant. *Valete et plaudite. Calepinus recensui*[5].

Rabelais donne un coup de griffe à l'Italien J. Jovien Pontan. — Notre auteur avait publié, en 1532, comme antiques, deux pièces apocryphes, un testament et un contrat de vente. Or c'est ce même Pontanus qui avait fabriqué le contrat de vente : *indè iræ*.

On sait que les sorbonistes désignaient, sous le nom de *séculiers*, les auteurs non catholiques. Ainsi, Homère, Virgile, étaient des poëtes séculiers. Janotus donne peut-être ici cette qualification à Pontanus, en souvenir de son dialogue intitulé *Charon*, où les gens d'Eglise sont assez irrévérencieusement traités.

[1] Battant.

[2] La maladie chronique.

[3] Regnier a imité ce passage, dans sa satire X :

... Ainsi ces gens, à se piquer ardents,
S'en vinrent à parler à tic tac, torche lorgne,
Qui casse le museau, qui son rival eborgne.

Ces deux mots, *torche lorgne*, qui se trouvent dans Coquillart, et que Rabelais répète souvent, veulent dire frapper à droite et à gauche, de tous côtés, sans y regarder. Une *torchée*, en langage populaire et dans plusieurs patois, est synonyme d'une *volée*. *Lorgner* signifiait aussi frapper; témoin ce passage de Bonaventure Despériers, 98e Nouv. : « A grands coups de poing *lorgnoit* dessus. »

[4] « Faire comme de cire, » ou de cyre (κύριος), ainsi qu'on le voit dans le *Roman de la Rose*, voulait dire : Représenter dans la perfection, d'une manière magistrale, comme en italien : *da signore*. La phrase semble donc signifier : Voilà comme nous arrangeons les hérétiques.

Au moyen âge, les effigies, les *ex-voto*, se faisaient en cire, et la quantité en était innombrable, ainsi que chacun sait.

Rabelais veut-il dire qu'on *inventait* facilement des hérétiques? Notre malin auteur ne penserait-il pas, en outre, aux auto-da-fé, déjà commencés quand il écrivait? *Faire comme de cire* signifierait alors *brûler* comme des cierges.

[5] Ce sont trois formules finales : la première, pour clore un interrogatoire; la seconde, usitée à la fin des comédies latines; et la troisième, dans le genre de celles par lesquelles se terminaient les copies et collations des manuscrits.

CHAPITRE XX.

Comment le theologien[1] emporta son drap, et comment il eut procés contre les sorbonistes[2].

Le theologien n'eut si tost achevé, que Ponocrates et Eudemon s'esclafferent[3] de rire, tant profondement que en cuiderent[4] rendre l'ame à Dieu; ny plus ny moins que Crassus, voyant un asne couillart qui mangeoit des chardons, et comme Philemon, voyant un asne qui mangeoit des figues qu'on avoit apresté pour le disner, mourut de force de rire. Ensemble eux[5] commença[6] rire maistre Janotus, à qui mieulx mieulx, tant que les larmes leur venoient es yeulx, par la vehemente concution de la substance du cerveau, à laquelle furent exprimées ces humidités lachrymales, et transcoullées jouxte[7] les nerfs optiques[8]. En quoy par eux estoit Democrite heraclitizant et Heraclite democritizant representé.

Ces rys du tout sedés[9], consulta Gargantua avec ses gens sur ce qu'estoit de faire. Là fut Ponocrates d'advis qu'on fist reboire ce bel orateur: et, veu qu'il leur avoit donné du passetemps, et plus fait rire que n'eust fait Songecreux[10],

[1] (Édit. ant. à 1535 et édit. de 1535.) Dans les autres, *sophiste*.
[2] (Édit. ant. à 1535 et édit. de 1535.) Alias, *les autres maistres*.
[3] Devinrent haletants, *épouffés*.
[4] Pensèrent.
[5] Avec eux.
[6] *De rire* (édit. ant. à 1535 et édit. de 1535).
[7] Le long des; *par* (édit. ant. à 1535).
[8] Comme on voit bien que c'est un médecin amoureux de son art qui parle! Dans les quatre premiers livres, il se montre toujours ainsi.
[9] Complétement apaisés.
[10] *Que n'eust Songecreux*, édit. ant. à 1535 et de 1535. *Songecreux* était un pseudonyme adopté dans plusieurs livres facétieux du temps. Gringore a écrit : les *Contreditz de Songecreux*.

qu'on luy baillast les dix pans de saulcisses mentionnés en la joyeuse harangue, avec une paire de chausses, trois cens de gros bois de moulle[1], vingt et cinq muiz de vin, un lict à triple couche de plume anserine[2], et une escuelle bien capable[3] et profonde : lesquelles[4] disoit estre à sa vieillesse necessaires.

Le tout fut fait ainsi qu'avoit esté deliberé : excepté que Gargantua, doubtant qu'on ne trouvast à l'heure chausses commodes pour ses jambes : doubtant aussi de quelle façon mieulx duiroient audit orateur[5]; ou à la martingale, qui est un pont levis de cul, pour plus aisement fianter; ou à la mariniere, pour mieulx soulaiger les roignons; ou à la suisse, pour tenir chaulde la bedondaine; ou à queue de merlus, de peur d'eschauffer les reins, luy fit livrer sept aulnes de drap noir, et trois de blanchet pour la doubleure. Le bois fut porté par les gaingne deniers, les maistres es arts porterent les saulcisses et escuelle. Maistre Janot voulut porter le drap. Un desdits maistres, nommé Jousse Bandouille,[6] luy remonstroit que ce n'estoit honneste ny decent à l'estat theologal, et qu'il le baillast à quelqu'un d'entre eux. Ha, dist Janotus: Baudet, baudet, tu ne concluds point *in modo et figura*. Voila de quoy servent les suppositions, et *parva logicalia*[7]. *Pannus pro quo supponit? Confuse*, dist Bandouille, *et distributive*. Je ne te demande pas, dist Janotus, baudet, *quomodo supponit*, mais *pro quo* : c'est, baudet, *pro tibiis meis*. Et pour ce, le porteray je, *egomet, sicut suppositum portat adpositum*. Ainsi l'emporta en tapinois, comme fit Patelin son drap. Le bon fut quand le tousseux, glorieu-

[1] Bois à la mesure.

[2] D'oie.

[3] D'une grande capacité.

[4] Sous entendez *choses*. Souvenir de la syntaxe latine.

[5] Le passage qui suit, jusqu'à *luy fit livrer*, manque dans l'édit. ant. à 1535.

[6] Rabelais veut peut-être désigner Jean Chéradame, professeur de langue grecque dans l'Université de Paris; car le prieuré de Bandouille, dans le diocèse de Maillezais, appartenait encore, vers la fin du XVI[e] siècle, à un Chéradame, probablement son fils, dont il est parlé dans la *Confession de Sancy*, l. II, ch. 5.

[7] De Petrus Hispanus, traité de logique du temps.

sement, en plein acte de Sorbone[1], requist ses chausses et saulcisses. Car peremptoirement luy furent deniées, par autant qu'il les avoit eu de Gargantua, selon les informations sur ce faites. Il leur remonstra que ce avoit esté de *gratis*, et de sa liberalité; par laquelle ilz n'estoient mie absouds de leurs promesses. Ce non obstant, luy fut respondu qu'il se contentast de raison, et que autre bribe n'en auroit. Raison? dist Janotus, nous n'en usons point ceans. Traistres malheureux, vous ne valez rien. La terre ne porte gens plus meschans que vous estes. Je le sçay bien : ne clochez pas devant les boiteux. J'ay exercé la meschanceté avec vous. Par la rate Dieu, j'advertiray le roy des enormes abus que sont forgés ceans, et par vos mains et menées. Et que je sois ladre, s'il ne vous fait tous vifz brusler comme bougres, traistres, heretiques et seducteurs, ennemis de Dieu et de vertu.

A ces mots, prindrent articles[2] contre luy : luy, de l'autre costé, les fit adjourner. Somme, le procés fut retenu par la court, et y est encores. Les sorbonicoles[3], sur ce point, firent veu de ne soy descroter, maistre Janot avec ses adherens fit veu de ne se mouscher, jusques à ce qu'il en fust dit par arrest definitif.

Par ces veuz, sont jusques à present demeurés et croteux et morveux : car la court n'a encores bien grabelé toutes les pieces. L'arrest sera donné es prochaines calendes grecques. C'est à dire jamais. Car vous savez qu'ilz font plus que Nature, et contre leurs articles propres. Les articles de Paris chantent que Dieu seul peut faire choses infinies. Nature, rien ne fait immortel : car elle met fin et periode à toutes choses par elle produictes : car *omnia orta cadunt*, etc.

Mais ces avalleurs de frimars[4] font les procés devant eux

---

[1] (Edit. ant. à 1535 et édit. de 1535.) Dans la plupart des autres, au lieu de : En plein acte de Sorbonne, on lit : *Chez les Mathurins*.

[2] Dirigèrent un acte d'accusation. Le trait s'applique parfaitement aux *sorbonistes*, qui se gênaient peu pour prendre articles contre leurs ennemis.

[3] Édit. ant. à 1535 et édit. de 1535. Dans les autres, *magistres*.

[4] On nommait *avaleurs de fri-*

pendans, et infinis, et immortelz. Ce que faisans, ont donné lieu et verifié le dict[1] de Chilon Lacedemonien, consacré en Delphes, disant misere estre compagne de procés, et gens plaidoyans miserables[2]. Car plus tost ont fin de leur vie que de leur droit pretendu.

---

mas les gens de palais, parce qu'ils allaient le matin de très-bonne heure aux audiences.

[1] Le dicton, les paroles.

[2] Pline, *Hist. nat.*, liv. 7, c. 32, cite trois préceptes de Chilon, consacrés en Delphes, *literis aureis:* « Nosse se quemque, nihil nimium cupere, comitemque æris alieni atque *litis* esse *miseriam*. »

CHAPITRE XXI.

L'estude et diete de Gargantua, selon la discipline de ses precepteurs sorbonagres[1].

Les premiers jours ainsi passés, et les cloches remises en leur lieu, les citoyens de Paris, par recognoissance de ceste honnesteté, s'offrirent d'entretenir et nourrir sa jument tant qu'il luy plairoit. Ce que Gargantua prit bien à gré. Et l'envoyerent vivre en la forest de Bierc[2]. Je croy qu'elle n'y soit plus maintenant.

Ce fait, voulut de tout son sens estudier à la discretion de Ponocrates. Mais iceluy, pour le commencement, ordonna qu'il feroit à sa maniere accoustumée, afin d'entendre par quel moyen, en si long temps, ses antiques precepteurs l'avoient rendu tant fat, niays et ignorant. Il dispensoit donc son temps en telle façon que, ordinairement, il s'esveilloit entre huit et neuf heures, fust jour ou non : ainsi l'avoient ordonné ses regens theologiques, allegans ce que dit David : *Vanum est vobis ante lucem surgere*[3].

Puis se gambadoit, penadoit et paillardoit parmy le lict quelque temps, pour mieulx esbaudir ses esprits animaux; et se habilloit selon la saison, mais voluntiers portoit il une

[1] (Édit. ant. à 1535 et édit. de 1535.) *Alias*, sophistes.

[2] Il a existé autrefois près de Paris une forêt de Bièvre ou Bière, qui se nommait en latin *foresta de Bierria*. E. Johanneau pense que c'est cette forêt que Rabelais a voulu désigner ici plutôt que celle de Fontainebleau, qui s'appelait aussi anciennement forêt de Bière. Ces deux forêts ont pu dans l'origine n'en faire qu'une.

[3] En vain vous vous levez avant le jour.

grande et longue robe de grosse frise, fourrée de renards : aprés se peignoit du peigne de Almain[1], c'estoit des quatre doigts et le poulce. Car ses precepteurs disoient que soy autrement peigner, laver et nettoyer, estoit perdre temps en ce monde.

Puis fiantoit, pissoit, rendoit sa gorge, rotoit, petoit, baisloit, crachoit, toussoit, sangloutoit, et esternuoit, et se morvoit en archidiacre; et desjeunoit, pour abatre la rosée et mauvais air, belles tripes frites, belles carbonnades, beaux jambons, belles cabirotades[2], et force soupes de prime[3]. Ponocrates luy remonstroit que tant soudain ne devoit repaistre au partir du lict, sans avoir premierement fait quelque exercice. Gargantua respondit : Quoy? N'ay je fait suffisant[4] exercice? Je me suis vaultré six ou sept tours parmy le lict, d'avant que me lever. N'est ce assez? Le pape Alexandre[5] ainsi faisoit par le conseil de son medecin juif, et vesquit jusques à la mort en despit des envieux. Mes premiers maistres m'y ont accoustumé, disans que le desjeuner faisoit bonne memoire; pourtant y beuvoient les premiers. Je m'en trouve fort bien et n'en disne que mieulx. Et me disoit maistre Tubal, qui fut premier de sa licence à Paris, que ce n'est tout l'avantage de courir bien tost, mais bien de partir de bonne heure[6] : aussi n'est ce la santé to-

---

[1] C'est probablement une double allusion et à la malpropreté proverbiale des Allemands, et à Jacques Almain, docteur de l'Université de Paris.

Dans l'édit. ant. à 1535, on lit : *Almain*. Cette orthographe justifie notre seconde conjecture.

[2] Capilotades.

[3] Nous avons supposé tout d'abord que la soupe de prime correspondait à ce que nous nommons aujourd'hui *potage printanier*. *Prime* est un abrégé de *primevère*. En limousin et en plusieurs dialectes du midi, *primo* signifie encore *printemps*. Mais Cotgrave nous paraît trop explicite pour que nous révoquions en doute son interprétation. D'après lui, on donnait dans les monastères ce nom à des tranches de pain et de fromage trempées dans du bouillon, et aussi à des tartines étendues de gras de bœuf bouilli et semées de persil haché.

[4] *Pas fait bel exercice?* (édit. ant. à 1535).

[5] Le pape Alexandre V, qui avait pour médecin le juif Marsile, de Parme.

[6] On lit dans La Fontaine :

Rien ne sert de courir, il faut partir à point.

tale de nostre humanité boire à tas, à tas, comme canes, mais ouy bien de boire matin. *Unde versus :*

> Lever matin n'est point bon heur;
> Boire matin est le meilleur[1].

Aprés avoir bien à point desjeuné, alloit à l'eglise, et luy portoit on, dedans un grand panier, un gros breviaire empantoflé[2], pesant, tant en gresse qu'en fermoirs et parchemin, poy plus poy moins, unze quintaulx six livres. Là oyoit vingt et six ou trente messes : ce pendant venoit son diseur d'heures en place, empaletocqué comme une duppe[3], et tres bien antidoté son haleine à force sirop vignolat[4]. Avec iceluy marmonoit toutes ces kyrielles, et tant curieusement les espluchoit qu'il n'en tomboit un seul grain en terre. Au partir de l'eglise, on luy amenoit, sur une traine[5] à bœufz, un faratz[6] de patenostres de Saint Claude, aussi grosses chascune qu'est le moulle d'un bonnet[7]; et, se pourmenant par les cloistres, galeries, ou jardin, en disoit plus que seize hermites.

Puis estudioit quelque meschante demie heure, les yeulx assis dessus son livre : mais (comme dit le Comique)[8], son ame estoit en la cuisine.

Pissant donc plein official, s'asseoit à table. Et parce qu'il estoit naturellement phlegmatique, commençoit son repas par quelques douzaines de jambons, de langues de bœuf fumées, de boutargues, d'andouilles, et telz autres avant coureurs de vin. Ce pendant quatre de ses gens luy jettoient en la bouche, l'un aprés l'autre continuement, de

---

[1] Ces deux vers sont une parodie de ceux de Grosnet :

> Lever matin n'est point bonheur,
> Mais venir à point est meilleur.

[2] Enfermé dans une enveloppe, comme le pied dans la pantoufle.

[3] Huppe. On dit encore *duppe* dans plusieurs de nos campagnes.

[4] Sirop de vigne, de vin.

[5] Un traineau.

[6] Tas, fatras.

[7] Aussi grosses que la tête.

[8] Le Comique, c'est Térence, dans *l'Eunuque* : *Jamdudum animus est in patinis.* Cicéron aussi a dit : *Tua quidem philosophia in sulina est.*

la moustarde à pleines palerées; puis beuvoit un horrifique trait de vin blanc, pour lui soulaiger les roignons. Aprés, mangeoit, selon la saison, viandes à son appetit, et lors cessoit de manger quand le ventre luy tiroit. A boire n'avoit point fin ny canon [1]. Car il disoit que les metes [2] et bornes de boire estoient quand, la personne beuvant, le liege de ses pantoufles enfloit en haut d'un demy pied.

---

[1] Règle. [2] Les limites.

CHAPITRE XXII.

Les Jeux de Gargantua.

Puis, tout lourdement grignotant d'un transon de Graces, se lavoit les mains de vin frais, s'escuroit les dents avec un pied de porc, et devisoit joyeusement avec ses gens. Puis, le verd estendu, l'on desployoit force chartes, force dés, et renfort de tabliers. Là jouoit[1] :

Au flux,
A la prime,
A la vole,
A la pille,
A la triomphe,
A la picardie,
Au cent,
A l'espinay,
A la malheureuse,
Au fourby,
A passe dix,
A trente et un,
A pair et sequence,
A trois cens,
Au malheureux,
A la condemnade,
A la charte virade,
Au maucontent,
Au lansquenet,
Au cocu,

[1] Nous n'avons pas la prétention d'expliquer tous les jeux que Rabelais s'est amusé à énumérer dans ce chapitre, d'abord parce qu'il en est un certain nombre que nous ne connaissons plus, au moins par le nom qu'il leur donne ; ensuite parce que ce serait intercaler un traité spécial dans un commentaire. Nous nous sommes bornés à indiquer, dans cette énumération de 214 jeux, certaines catégories, et aussi certaines répétitions. Enfin nous y avons ajouté quelques explications succinctes là où elles nous ont paru possibles et nécessaires. On trouve des listes de jeux qui peuvent servir de supplément ou d'éclaircissement à celle de Rabelais, dans le *Voyage de Me Guillaume*, 1611, in-8, et dans la *Véritable Suite du Parlement burlesque de Pontoise*, 1652, in-4. On nous signale aussi plusieurs de ces jeux mis en action dans les stalles de la cathédrale de Rouen, dans diverses sculptures et verrières de Champeaux, de Saint-Lucien de Beauvais, etc. Ces dernières sont actuellement à Saint-Denis. Cette liste de jeux, que, par des augmentations successives, Rabelais a portée à plus de deux cents, se trouve presque triplée dans l'imitation du *Gargantua*, par l'Allemand Fischart.

A qui a, si parle,
A pille, nade, jocque, fore
A mariage,
Au gay,
A l'opinion,
A qui fait l'un fait l'autre,
A la sequence,
Aux luettes,
Au tarau,
A coquimbert, qui gaigne perd,
Au beliné,
Au torment,
A la ronfle,
Au glic,
Aux honneurs[1],
A la mourre,
Aux eschetz[2],
Au renard,
Aux marelles,
Aux vaches,
A la blanche,
A la chance,
A trois dés,
Aux tables,
A la nicque nocque,
Au lourche,
A la renette,
Au barignin,
Au trictrac,
A toutes tables,
Aux tables rabatues,
A reniguebieu,
Au forcé,
Aux dames,
A la babou[3],
A *primus secundus*,
Au pied du cousteau,
Aux clefs,
Au franc du carreau,
A pair ou non,
A croix ou pile,
Aux martres,
Aux pingres,
A la bille,
Au savatier,
Au hybou,
Au dorelot du lievre,
A la tirelitantaine,
A cochonnet va devant[4],
Aux pies,

---

[1] Il s'agit jusqu'ici de jeux de cartes, sauf peut-être les *luettes*, que Le Duchat prétend être la fossette. Le *fourby* et le *béliné* (le trompé) pourraient bien être le même jeu sous des noms différents, ainsi que *le mancontent*, *le malheureux*, *la malheureuse*, etc. Plusieurs se retrouvent dans les *Matinées* du sieur de Cholières, 1586, f. 162 : « Ils passèrent deux ou trois heures à jouer au flus, au jay, à la sequence, à la condemnade, à la clef, à remuermesnage, etc. »

[2] La plupart des jeux suivants, jusqu'aux *dames*, sont des jeux de tables ou tabliers, tels que les échecs, le trictrac, les dés, les dames, et leurs variétés.

[3] Ici paraissent commencer des jeux d'enfants ou d'écoliers. Les *martres* et les *pingres* semblent être des espèces d'osselets. On reconnaît facilement ceux de la savate et du cochonnet. *Le bœuf violé* ou plutôt *viellé* répondait à notre bœuf gras. — *Déferrer l'âne* est peut-être le jeu de *Maréchal*, *ferres-tu bien?*

[4] Montaigne, l. III, ch. 13, parle aussi de Scipion « qui jouoit

A la corne,
Au bœuf violé,
A la cheveche,
A je te pince sans rire,
A picoter,
A deferrer l'asne,
A la Jautru,
Au bourry bourry zou [1],
A je m'assis,
A la barbe d'oribus,
A la bousquine,
A tire la broche,
A la boutte foyre,
A compere prestez moy vostre sac,
A la couille de belier,
A boute hors,
A figues de Marseille,
A la mousque [2],
A larcher tru,
A escorcher le renard,
A la ramasse,
Au croc madame [3],
A vendre l'avoine,
A souffler le charbon,
Aux responsailles,
Au juge vif et juge mort,
A tirer les fers du four,
Au faux villain,
Aux cailletaux,
Au bossu aulican,
A saint Trouvé,
A pinse morille [4],
Au poirier [5],
A pimpompet,
Au triori [6],
Au cercle,
A la truie,
A ventre contre ventre,
Aux combes,
A la vergette,
Au palet,
Au j'en suis,
Au foucquet [7],
Aux quilles [8],
Au rapeau,
A la boule plate,
Au vireton,

---

le long de la marine avec Lælius à *Cornichon-va-devant.* » C'est évidemment le même jeu que le *cochonnet*, ou, comme on disait à Lyon dans les colléges, il y a une trentaine d'années, *cochon-va-devant*, jeu dans lequel la boule ou *cochonnet*, incessamment poussée en avant, forçait les joueurs à la poursuivre.

[1] *Bourry zou*, suivant Le Duchat, serait une espèce de cache-cache, et la *barbe d'oribus*, de colin-maillard.

[2] La mouche, quelque chose comme ce qu'on appelle aujourd'hui *l'anguille* ou le *loriot sort.*

[3] Trou-madame?

[4] Jeu où l'on prononce ces paroles en se pinçant le bras. (Saintonge.)

[5] Ce jeu paraît être le même que le *poirier fourchu*, dont Rabelais parle ailleurs, et qui consiste à tenir les pieds en l'air et écartés.

[6] Ancienne ronde bretonne. Il en est question dans Noël du Fail de la Hérissaye.

[7] On appelle ainsi en Normandie un jeu qui consiste à éteindre, en prononçant le mot *fouquet*, une traînée de filasse qu'on se fourre dans le nez, et qu'on allume par la partie inférieure.

[8] Ce jeu et les sept qui suivent paraissent des jeux analogues, tels que jeux de boules, de Siam, etc.

Au picquarome,
A touchemerde,
A angenart,
A la courte boulle,
A la griesche[1],
A la recoquillette,
Au casse pot,
A montalent,
A la pyrouette,
Aux jonchées,
Au court baston,
Au pirevollet[2],
A cline mucette,
Au picquet,
A la blancque,
Au furon[3],
A la seguette,
Au chastelet,
A la rengée,
A la foussette[4],
Au ronflart,
A la trompe,
Au moine[5],
Au tenebry,
A l'esbahy,
A la soulle,
A la navette,
A fessart,
Au ballay,
A saint Cosme, je te viens adorer[6],
A escharbot le brun,
A je vous prends sans verd,
A bien et beau s'en va quaresme,
Au chesne forchu,
Au chevau fondu,
A la queue au loup[7],
A pet en gueulle,
A Guillemin baille my ma lance[8],
A la brandelle[9],
Au treseau[10],
Au bouleau,
A la mousche,
A la migne, migne bœuf[11],
Au propos[12],
A neuf mains[13].
Au chapifou[14],
Aux ponts cheuz,
A colin bridé,

---

[1] Au volant.

[2] Ce jeu consiste à faire retomber sur la pointe un bâton garni de plumes. (Saintonge).

[3] Furet?

[4] Trois jeux qui se jouent avec des billes, des noix, etc.

[5] Trois jeux de sabot ou de toupie.

[6] Il en est question dans le *Jeu de Robin et Marion*, avec la variante de *saint Coisne*. L'un des personnages fait le rôle du saint, et les autres s'inclinent devant lui, comme dans notre jeu de société du *Grand Mogol*.

[7] Queue-leu-leu.

[8] Un personnage qui a les yeux bandés joue le rôle du chevalier, et adresse ces paroles à son écuyer. Celui-ci lui présente, au lieu de lance, un bâton souillé d'ordures.

[9] Balançoire?

[10] Ce mot paraît désigner en Anjou ou en Normandie un assemblage de trois ou de treize gerbes. Mais quel est ce jeu?

[11] Ces mots forment le commencement d'une chanson que chantent les enfants dans les jeux où il s'agit de savoir sur qui tombera le sort pour accomplir une tâche quelconque.

[12] Aux propos interrompus?

[13] Au pied de bœuf.

[14] *Capifol* ou tête folle paraît

A la grolle [1],
Au cocquantin [2],
A colin maillard,
A myrelimoufle,
A mouschart,
Au crapault [3],
A la crosse,
Au piston,
Au bille boucquet,
Aux roynes,
Aux mestiers,
A teste à teste bochevel [4],
Au pinot,
A male mort,
Aux croquinolles,
A laver la coiffe ma dame,
Au belusteau,
A semer l'avoyne,
A briffault,
Au molinet,
A defendo [5],
A la virevouste,
Aux escoublettes enragées [6],
A la bacule [7],
Au laboureur,
A la beste morte,
A monte monte l'eschelette,
Au pourceau mory,
Au cul sallé,
Au pigeonnet [8],
Au tiers [9],
A la bourrée [10],
Au sault du buisson,
A croyser,
A la cutte cache [11],
A la maille bourse en cul [12],
Au nid de la bondrée,
Au passavant,
A la figue,
Aux petarrades,
A pile moustarde,
A cambos,
A la recheute,
Au picandeau [13],

être le même que le colin-maillard, nommé plus bas.

[1] Corbeau. (Saintonge.)

[2] C'est le volant, ainsi que *la griesche*.

[3] Nous avons entendu nommer ainsi un jeu dans lequel on fait sauter un jeton sur un autre, à l'aide d'un troisième que l'on appuie dessus.

[4] A faire deviner si deux épingles que l'on cache dans sa main sont placées *tête bêche*, ou dans le même sens.

[5] Les enfants disent encore : *Je m'en défends!* ou *défense!* quand ils ne veulent pas être pris à certains jeux.

[6] Espèce de lutte à coups de tête.

[7] Bascule.

[8] Pigeon vole?

[9] Dans le 51e des *Arrêts d'amour*, il est question de ce jeu. « Une dame, de son authorité, et sans dire qui avait perdu ou gagné, estoit venue, en jouant au *tiers* jeter dans le dos dudict amoureux une poignée d'orties, etc. »

[10] *Planter la bourrée*, en Sologne, c'est se dresser sur ses mains le long d'un mur, la tête en bas et les pieds en haut.

[11] Cache-cache. A Nantes, on dit encore dans ce sens jouer à *cutte*.

[12] Est-ce le même que le jeu de *bourse en courroie*, dont il est question dans le *Roman de la Rose*?

[13] Suivant M. Breghot du Lut, *picandeau* se dit encore à Lyon

A crocque teste[1], A la grue, A taillecoup, Aux nazardes[2], Aux allouettes, Aux chiquenaudes.

Aprés avoir bien joué, sassé, passé et beluté temps, il convenoit boire quelque peu : c'estoient unze peguadz[3] pour homme; et, soudain aprés banqueter, c'estoit, sus un beau banc, ou en beau plein lict, s'estendre et dormir deux ou trois heures, sans mal penser ny mal dire. Luy, esveillé, secouoit un peu les oreilles : ce pendant estoit apporté vin frais; là beuvoit mieulx que jamais. Ponocrates luy remonstroit que c'estoit mauvaise diete ainsi boire apres dormir. C'est, respondit Gargantua, la vraye vie des Perés. Car de ma nature je dors sallé, et le dormir m'a valu autant de jambon.

Puis commençoit estudier quelque peu, et patenostres en avant; pour lesquelles mieulx en forme expedier, montoit sus une vieille mulle, laquelle avoit servy neuf rois : ainsi marmotant de la bouche, et dodelinant de la teste, alloit voir prendre quelque connil[4] aux fillets.

Au retour, se transportoit en la cuisine, pour savoir quel roust estoit en broche.

Et soupoit tres bien par ma conscience, et voluntiers convioit quelques beuveurs de ses voisins, avec lesquelz beuvant d'autant, comptoient des vieux jusques es nouveaux.

Entre autres, avoit pour domestiques les seigneurs du Fou, de Gourville, de Grignault, et de Marigny[5]. Aprés souper, venoient en place les beaux evangiles de bois, c'est à dire force tabliers, ou le beau flux, un, deux, trois, ou à

---

d'un bâton garni de papier à l'un de ses bouts, et de l'autre d'une pointe en fer, et qui, lancé avec la main, va se ficher dans les portes ou dans les plafonds.

[1] Espèce de saut de mouton.

[2] Coups sur le nez. Même jeu que les croquignoles et les chiquenaudes.

[3] Suivant Le Duchat, c'est un pot de vin (*pegat* en gasc.), plus grand d'un quart que le pot de Paris.

[4] Lapin.

[5] Familles du Poitou et des environs.

toutes restes pour abreger, ou bien alloient voir les garses d'entour, et petits banquets parmy, collations, et arriere collations. Puis dormoit sans desbrider jusques au lendemain huit heures.

CHAPITRE XXIII.

Comment Gargantua fut institué par Ponocrates en telle discipline, qu'il ne perdoit heure du jour.

Quand Ponocrates cogneut la vicieuse maniere de vivre de Gargantua, delibera[1] autrement l'instituer en lettres; mais, pour les premiers jours, le tolera, considerant que nature n'endure mutations soudaines sans grande violence.

Pour donc mieulx son œuvre commencer, supplia un savant medecin de celuy temps, nommé maistre Theodore[2], à ce qu'il considerast si possible estoit remettre Gargantua en meilleure voie. Lequel le purgea canoniquement avec elebore de Anticyre, et, par ce medicament, luy nettoya toute l'alteration et perverse habitude du cerveau. Par ce moyen aussi, Ponocrates luy fit oublier tout ce qu'il avoit appris sous ses antiques precepteurs, comme faisoit Timothée[3] à ses disciples, qui avoient esté instruicts sous autres musiciens.

Pour mieulx ce faire, l'introduisoit es compagnies des gens savans qui là estoient, à l'emulation desquelz luy creust l'esprit et le desir d'estudier autrement, et se faire valoir.

Aprés, en tel train d'estude le mit qu'il ne perdoit heure quelconques du jour : ains tout son temps consommoit en lettres et honneste savoir. S'esveilloit donc Gargantua environ quatre heures du matin. Ce pendant qu'on le frottoit, luy estoit leue quelque pagine de la divine Escriture, haute-

---

[1] *Delibera de* (édit. ant. à 1535).

[2] Au lieu de *Theodore*, on lit dans l'éd. ant. à 1535 : *Seraphin Calobarsy*.

[3] Célèbre musicien grec, attaché à Alexandre, qui procédait de la sorte, et qui, dans ce cas, prenait double salaire, si nous croyons ce qu'en dit Quintilien, liv. II, ch. 3 : *Ferunt duplices ab iis, quos alius instituisset, solitum exigere mercedes.*

ment et clairement, avec prononciation competente à la matiere; et à ce estoit commis un jeune page natif de Basché, nommé Anagnostes[1]. Selon le propos et argument de ceste leçon, souventesfois s'adonnoit à reverer, adorer, prier et supplier le bon Dieu, duquel la lecture montroit la majesté et jugemens merveilleux.

Puis alloit es lieux secrets, faire excretion des digestions naturelles. Là son precepteur repetoit ce qu'avoit esté leu, luy exposant les points plus obscurs et difficiles. Eux, retournans, consideroient l'estat du ciel, si tel estoit comme l'avoient noté au soir precedent : et quelz signes entroit le soleil, aussi la lune, pour icelle journée.

Ce fait, estoit habillé, peigné, testonné, acoustré et parfumé, durant lequel temps on luy repetoit les leçons du jour d'avant. Luy mesmes les disoit par cœur, et y fondoit quelques cas pratiques concernens l'estat humain; lesquelz ilz estendoient aucunes fois jusques deux ou trois heures; mais ordinairement cessoient lors qu'il estoit du tout[2] habillé. Puis, par trois bonnes heures, luy estoit faite lecture.

Ce fait, issoient[3] hors, tousjours conferens des propos de la lecture, et se desportoient en Bracque[4], ou es prés, et jouoient à la balle, à la paulme, à la pile trigone[5], galantement s'exerceans les corps comme ilz avoient les ames auparavant exercé[6]. Tout leur jeu n'estoit qu'en liberté : car ilz laissoient la partie quand leur plaisoit; et cessoient ordinairement lors que suoient parmy le corps, ou estoient autrement

---

[1] En grec, lecteur. Johanneau croit qu'il s'agit ici de Pierre Duchâtel ou *Castellanus*, lecteur de François Ier.

[2] Complétement.

[3] Sortaient.

[4] Célèbre jeu de paume du faubourg Saint-Marceau, qui avait pour enseigne : *Au Chien braque*, ont dit presque tous les commentateurs. Nous pensons, avec M. Ad. Berty, que l'expression : *se desportoient en Bracque* doit faire croire qu'il s'agit du *Carrefour* de *Bracque*, nom donné jadis à la place de l'Estrapade.

[5] Jeu de balle à trois, où les joueurs se plaçaient triangulairement.

[6] *Exercé* manque dans l'édition antérieure à 1535 et dans celle de 1535, qui offrent plus d'un exemple de retranchements pareils. — Cette tournure, moins correcte peut-être, était cependant, on n'en peut d sconvenir, bien plus vive.

las. Adonc estoient tres bien essués[1] et frottés, changeoient de chemise, et, doucement se pourmenans, alloient voir si le disner estoit prest. Là attendans, recitoient clairement et eloquentement quelques sentences retenues de la leçon.

Ce pendant monsieur l'appetit venoit, et, par bonne opportunité, s'asseoient à table. Au commencement du repas, estoit leue quelque histoire plaisante des anciennes prouesses, jusques à ce qu'il eust pris son vin. Lors (si bon sembloit) on continuoit la lecture, ou commençoient à deviser joyeusement ensemble, parlans, pour les premiers moys[2], de la vertu, proprieté, efficace et nature de tout ce que leur estoit servy à table : du pain, du vin, de l'eau, du sel, des viandes, poissons, fruictz, herbes, racines, et de l'apprest d'icelles. Ce que faisant, apprit en peu de temps tous les passages à ce competens en Pline, Athenée, Dioscorides, Julius Pollux, Galen, Porphyre, Opian, Polybe, Heliodore, Aristoteles, Elian, et autres. Iceux propos tenus, faisoient souvent, pour plus estre asseurés, apporter les livres susdits à table. Et si bien et entierement retint en sa memoire les choses dites, que, pour lors, n'estoit medecin qui en sceust à la moitié tant comme il faisoit. Aprés, devisoient des leçons leues au matin, et, parachevans leur repas par quelque confection de cotoniat[3], s'escuroit les dents avec un trou de lentisce[4], se lavoit[5] les mains et les yeulx de belle eau fraiche, et rendoient graces à Dieu par quelques beaux cantiques faits à la louange de la munificence et benignité divine.

Ce fait, on apportoit des chartes, non pour jouer, mais pour y apprendre mille petites gentillesses et inventions nou-

---

[1] Essuyés.

[2] Éd. ant. à 1535 et de 1535, alias, *motz*.

[3] Confitures de coing, cotignac.

[4] Tronc de lentisque, pistachier d'Orient. Les Romains s'en faisaient des cure-dents, qu'ils préféraient à ceux de plume. *Lentiscum melius*, dit à ce sujet Martial. (Ep. 22, l. XIV.)

[5] Des quatre imparfaits qui se rencontrent dans cette phrase, deux sont au pluriel, deux au singulier. Dolet lui-même a maintenu cette leçon qui est celle de toutes les éditions anciennes. Faut-il voir là une faute successivement répétée, ou bien, dans la pensée de Rabelais, Gargantua seul doit-il être pris pour sujet des deux imparfaits singuliers?

velles. Lesquelles toutes issoient de arithmetique. En ce moyen, entra en affection d'icelle science numerale, et, tous les jours aprés disner et souper, y passoit temps aussi plaisantement qu'il souloit[1] es dés ou es chartes. A tant sceut d'icelle et theorique et practique, si bien que Tunstal[2], Anglois, qui en avoit amplement escrit, confessa que vrayement, en comparaison de luy, il n'y entendoit que le haut alemant.

Et non seulement d'icelle, mais des autres sciences mathematiques, comme geometrie, astronomie et musique. Car, attendans la concoction et digestion de son past[3], ilz faisoient mille joyeux instrumens et figures geometriques, et de mesmes pratiquoient les canons astronomiques. Aprés, s'esbaudissoient à chanter musicalement à quatre et cinq parties, ou sus un theme, à plaisir de gorge. Au regard des instrumens de musique, il apprit jouer du luc[4], de l'espinette, de la harpe, de la flutte d'alemant, et à neuf trous; de la viole, et de la saqueboutte[5].

Ceste heure ainsi employée, la digestion parachevée, se purgeoit des excremens naturels: puis se remettoit à son estude principal par trois heures ou davantage; tant à repeter la lecture matutinale qu'à poursuivre le livre entrepris, que aussi à escrire, bien traire[6] et former les antiques et romaines lettres.

Ce fait, issoient hors leur hostel: avec eux un jeune gentilhomme de Touraine, nommé l'escuyer Gymnaste, lequel luy monstroit l'art de chevalerie. Changeant donc de vestemens, montoit sus un coursier[7], sus un roussin, sus un genet, sus un cheval barbe, cheval legier; et luy donnoit cent quarrieres; le faisoit voltiger en l'air, franchir le fossé, saulter le palis[8], cour tourner en un cercle, tant à dextre

---

1 Avait coutume.

2 Cuthbert Tonstal, évêque de Durham, a écrit un traité imprimé à Londres en 1522, et à Paris, chez Rob. Estienne, 1529, sous ce titre : *C. Tonstalli de Arte supputandi libri quatuor*.

3 Repas.

4 Luth.

5 Instrument à vent, s'allongeant et se raccourcissant comme le trombone.

6 Faire le trait, tracer.

7 Le coursier était un grand cheval de bataille; le roussin, un cheval entier, épais et entre deux tailles; le genet, un cheval d'Espagne; le barbe, un cheval arabe (*Dict. Acad.*).

8 La palissade, la barrière.

comme à senestre[1]. Là rompoit, non la lance (car c'est la plus grande resverie du monde dire : J'ay rompu dix lances en tournoy, ou en bataille; un charpentier le feroit bien), mais louable gloire est d'une lance avoir rompu dix de ses ennemis. De sa lance donc asserée, verde, et roide, rompoit un huis, enfonçoit un harnois, aculloit[2] une arbre, enclavoit[3] un anneau, enlevoit une selle d'armes, un aubert, un gantelet. Le tout faisoit, armé de pied en cap.

Au regard de fanfarer, et faire les petits popismes[4] sus un cheval, nul ne le fit mieulx que luy. Le voltigeur de Ferrare n'estoit qu'un cinge en comparaison. Singulierement estoit appris à saulter hastivement d'un cheval sus l'autre sans prendre terre (et nommoit on ces chevaux desultoires[5]), et, de chascun costé, la lance au poing, monter sans estrivieres; et, sans bride, guider le cheval à son plaisir. Car telles choses servent à discipline militaire.

Un autre jour, s'exerçoit à la hasche : laquelle tant bien croulloit, tant verdement de tous pics reserroit, tant soupplement avalloit en taille ronde[6], qu'il fust passé chevalier d'armes en campagne, et en tous essays.

Puis bransloit la picque, sacquoit[7] de l'espée à deux mains, de l'espée bastarde[8], de l'espagnole, de la dague, et du poignard; armé, non armé, au boucler[9], à la cappe[10], à la rondelle.

---

1 Gauche.

2 Mettait à cul, déracinait.

3 On dirait aujourd'hui *enfilait*.

4 On fait dériver ce mot du grec ποππύζειν, et πόππυσμα, en latin *poppyzare*, *poppysmus* et *poppysma*, qui avaient entre autres sens celui de « faire exécuter certains mouvements à un cheval, en le flattant par une espèce de sifflement. » *Cum pingeret poppyzonta retinentem equum*. (Pline.) — Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il s'agit ici de voltige.

5 Du latin *desultorius*. C'étaient des chevaux dont on changeait, en sautant de l'un sur l'autre.

6 Tous ces termes étaient évidemment consacrés pour le combat à la hache. *Crouler* (italien, *crollare*), secouer, brandir. On lit *coulloit* dans l'édit. de 1535. — *Avaller en taille-ronde*, c'est probablement abaisser la hache, en présentant le coupant par un mouvement circulaire.

7 Frappait brusquement. Nous n'avons conservé que le substantif *saccade* et l'adjectif *saccadé*.

8 Suivant Le Duchat, sorte d'épée plus grande que les épées française, allemande et espagnole.

9 Bouclier.

10 En se couvrant le bras de son

Couroit le cerf, le chevreuil, l'ours, le daim, le sanglier, le lievre, la perdrix, le faisant, l'otarde. Jouoit à la grosse balle, et la faisoit bondir en l'air, autant du pied que du poing.

Luctoit, couroit, saultoit, non à trois pas un sault, non à cloche pied, non au sault d'Alemant (car, disoit Gymnaste, telz saults sont inutiles, et de nul bien en guerre), mais d'un sault perçoit un fossé, volloit sus une haye, montoit six pas encontre une muraille, et rampoit en ceste façon à une fenestre de la hauteur d'une lance.

Nageoit en profonde eau, à l'endroit, à l'envers, de costé, de tout le corps, des seuls pieds, une main en l'air, en laquelle tenant un livre, transpassoit toute la riviere de Seine[1] sans iceluy mouiller, et tirant par les dents son manteau, comme faisoit Jules Cesar : puis d'une main entroit par grande force en un basteau, d'iceluy se jettoit derechef en l'eau la teste premiere : sondoit le parfond, creusoit les rochiers, plongeoit es abysmes et goufres. Puis iceluy basteau tournoit, gouvernoit, menoit hastivement, lentement, à fil d'eau, contre cours, le retenoit en pleine escluse, d'une main le guidoit; de l'autre s'escrimoit avec un grand aviron, tendoit le vele[2], montoit au matz par les traicts[3], couroit sur les branquars[4], adjustoit la boussole, contreventoit les boulines[5], bandoit le gouvernail.

Issant de l'eau roidement, montoit encontre la montagne, et devalloit aussi franchement; gravoit[6] es arbres comme un chat, saultoit de l'une[7] en l'autre comme un escurieux[8], abatoit les gros rameaux comme un autre Milo[9] : avec deux poignards asserés[10] et deux poinsons esprouvés montoit au

---

manteau, comme d'un bouclier.

[1] Dans l'édit. ant. à 1535, on lit, au lieu de *de la Seine : la Loire, à Montsoreau;* et un peu plus bas, au lieu de *et goufres : et goufres de la fosse de Savigny.*

[2] La voile.

[3] Les cordages.

[4] Les vergues.

[5] *Contreventer les boulines* signifie encore : tendre les voiles quand on est au plus près du vent.

[6] Grimpait.

[7] Deux fois dans ce chapitre et souvent ailleurs nous trouvons *arbre* féminin, comme *arbor*, en latin.

[8] Ecureuil.

[9] Milon de Crotone.

[10] Acérés.

haut d'une maison comme un rat, descendoit puis du haut en bas, en telle composition des membres que de la cheute n'estoit aucunement grevé. Jettoit le dard, la barre [1], la pierre, la javeline, l'espieu, la halebarde; enfonçoit l'arc, bandoit es reins les fortes arbalestes de passe [2], visoit de l'arquebouse à l'œil, affeustoit le canon, tiroit à la butte, au papeguay, du bas en mont, d'amont en val, devant, de costé, en arriere, comme les Parthes.

On luy attachoit un cable en quelque haute tour, pendant en terre : par iceluy avec deux mains montoit, puis devaloit si roidement et si asseurement que plus ne pourriez parmy un pré bien egallé. On luy mettoit une grosse perche appuyée à deux arbres; à icelle se pendoit par les mains, et d'icelle alloit et venoit sans des pieds à rien toucher, qu'à grande course on ne l'eust peu aconcevoir [3].

Et, pour s'exercer le thorax et poulmons, crioit comme tous les diables. Je l'ouy une fois appellant Eudemon, depuis la porte Saint-Victor jusques à Montmartre [4]. Stentor n'eut onques telle voix à la bataille de Troye.

Et, pour galentir [5] les nerfs, on luy avoit fait deux grosses saulmones [6] de plomb, chascune du pois de huit mille sept cens quintaulx, lesquelles il nommoit alteres [7]. Icelles prenoit de terre en chascune main, et les eslevoit en l'air au dessus de la teste; les tenoit ainsi sans soy remuer trois quarts d'heure et davantage, que estoit une force inimitable.

---

[1] Exercice encore usité en Saintonge. Il consiste à lancer, d'une certaine distance, une barre qui doit, en retombant, se piquer en terre.

[2] Grosses arbalètes qu'on ne pouvait ordinairement bander qu'à l'aide d'un engin nommé *passe*.

[3] Atteindre.

[4] *Depuis la porte de la Besse jusques à la fontaine de Narsay* (éd. ant. à 1535). A la page précédente, nous avons signalé une différence de leçon de la même nature. A notre avis, il ne faut pas voir là de simples inadvertances de l'auteur, mais des traces d'une plus ancienne édition.

Le théâtre des gestes de Gargantua a bien pu être dans l'origine le Poitou et la Touraine, et les imprimeurs, peut-être Rabelais lui-même, auront, par distraction, laissé subsister ces vestiges de son ancien plan.

[5] Rendre *galants*, c'est-à-dire forts et dispos.

[6] Saumons.

[7] M. Littré écrit *haltères*.

Jouoit aux barres avec les plus forts. Et quand le point advenoit, se tenoit sus ses pieds tant roidement qu'il s'abandonnoit es plus adventureux[1], en cas qu'ilz le fissent mouvoir de sa place, comme jadis faisoit Milo. A l'imitation duquel aussi tenoit une pomme de grenade en sa main, et la donnoit à qui luy pourroit oster.

Le temps ainsi employé, luy frotté, nettoyé, et refraichy d'habillemens, tout doucement s'en retournoient, et, passans par quelques prés ou autres lieux herbus, visitoient les arbres et plantes, les conferens avec les livres des anciens qui en ont escrit, comme Theophraste[2], Dioscorides, Marinus, Pline, Nicander, Macer et Galen; et en emportoient leurs pleines mains au logis; desquelles avoit la charge un jeune page nommé Rhizotome[3]; ensemble des marrochons[4], des pioches, cerfouettes, beches, tranches, et autres instrumens requis à bien arborizer[5].

Eux arrivés au logis, ce pendant qu'on aprestoit le souper, repetoient quelques passages de ce qu'avoit esté leu, et s'asseoient à table. Notez icy que son disner estoit sobre et frugal; car tant seulement mangeoit pour refrener les aboys de l'estomac : mais le souper estoit copieux et large. Car tant en prenoit que luy estoit de besoing à soy entretenir et nourrir. Ce que est la vraye diette, prescrite par l'art de bonne et seure medecine; quoy qu'un tas de badaux medecins, herselés[6] en l'officine des Arabes, conseillent le contraire.

Durant iceluy repas estoit continuée la leçon du disner, tant que bon sembloit : le reste estoit consommé en bons propos, tous lettrés et utiles. Aprés Graces rendues, s'adonnoient à chanter musicalement, à jouer d'instrumens harmonieux, ou de ces petits passetemps qu'on fait es chartes,

---

[1] *Plus forts* (édit. ant. à 1535).

[2] Philosophe platonicien du v[e] siècle et botaniste célèbre.

[3] En grec, coupeur de racines.

[4] Espèce de sarcloirs; de *marre*, bêche.

[5] Cette forme, conservée par le peuple, vaut beaucoup mieux que *herboriser*, qui a prévalu.

[6] Rompus à la dispute, soit qu'on le dérive de *herse*, soit qu'on le prenne pour une forme ancienne de *harcelés*.

es dés, et goubelets : et là demeuroient faisans grand chere, s'esbaudissans aucunes fois jusques à l'heure de dormir; quelquefois alloient visiter les compagnies des gens lettrés, ou de gens qui eussent veu pays estranges[1].

En pleine nuyt, devant que soy retirer, alloient, au lieu de leur logis le plus descouvert, voir la face du ciel; et là notoient les cometes si aucunes estoient, les figures, situations, aspects, oppositions et conjonctions des astres.

Puis, avec son precepteur, recapituloit brievement, à la mode des Pythagoriques, tout ce qu'il avoit leu, veu, sceu, fait et entendu au decours de toute la journée.

Si prioient Dieu le createur en l'adorant, et ratifiant leur foy envers luy, et le glorifiant de sa bonté immense : et, luy rendans grace de tout le temps passé, se recommandoient à sa divine clemence pour tout l'advenir. Ce fait, entroient en leur repos.

[1] Etrangers.

CHAPITRE XXIV.

Comment Gargantua employoit le temps, quand l'air estoit pluvieux.

S'il advenoit que l'air fust pluvieux et intemperé [1], tout le temps d'avant disner estoit employé comme de coustume, excepté qu'il faisoit allumer un beau et clair feu, pour corriger l'intemperie de l'air. Mais, aprés disner, en lieu des exercitations, ilz demouroient en la maison, et, par maniere d'apotherapie [2], s'esbatoient à boteler du foin, à fendre et scier du bois, et à battre les gerbes en la grange. Puis estudioient en l'art de peinture et sculpture; ou revoquoient en usage l'antique jeu des tales [3], ainsi qu'en a escrit Leonicus [4], et comme y joue nostre bon amy Lascaris [5].

En y jouant, recoloient les passages des auteurs anciens esquelz est faite mention ou prise quelque metaphore sus iceluy jeu. Semblablement, ou alloient voir comment on tiroit les metaulx, ou comment on fondoit l'artillerie : ou alloient voir les lapidaires, orfevres, et tailleurs de pierreries; ou les alchymistes et monoyeurs; ou les hautelissiers, les tissotiers [6], les veloutiers, les horologiers [7], miralliers [8], im-

[1] Adjectif correspondant à *intempérie*; excellent mot que nous avons laissé perdre dans sa plus naturelle acception.

[2] D'exercice hygiénique.

[3] Dés ou osselets.

[4] Le traité de ce Vénitien est intitulé *Sannutus, sive de ludo talario* (1524).

[5] Rabelais ne prendrait pas ce titre, s'il n'y eût eu droit. Peut-être est-ce à Paris qu'ils se sont connus. Lascaris s'y trouvait en 1528.

[6] Ou *tissutiers*, tisseurs de rubans.

[7] Horlogers.

[8] Miroitiers, ou ouvriers en glaces.

primeurs, organistes[1], taincturiers, et autres telles sortes d'ouvriers, et, par tout donnans le vin[2], apprenoient et consideroient l'industrie et invention des mestiers.]

Alloient ouir les leçons publiques, les actes solennelz, les repetitions, les declamations, les plaidoiés des gentilz advocatz, les concions[3] des prescheurs evangeliques.

Passoit par les salles et lieux ordonnés pour l'escrime : et là, contre les maistres, essayoit de tous bastons[4], et leur monstroit par evidence qu'autant, voire plus, en savoit qu'iceux.

Et, au lieu d'arboriser, visitoient les boutiques des drogueurs, herbiers, et apothicaires, et soigneusement consideroient les fruictz, racines, feuilles, gommes, semences, axunges peregrines[5], ensemble aussi comment on les adulteroit[6]. Alloit voir les basteleurs, trejectaires[7], et theriacleurs[8], et consideroit leurs gestes, leurs ruses, leurs soubressaults et beau parler : singulierement de ceux de Chaunys[9] en Picardie, car ilz sont de nature grands jaseurs, et beaux bailleurs de baillivernes en matiere de cinges verds[10].

Eux, retournés pour souper, mangeoient plus sobrement qu'es autres jours, et viandes plus desiccatives et extenuantes, afin que l'intemperie humide de l'air, communiquée au corps par necessaire confinité, fust par ce moyen corrigée, et ne leur fust incommode par ne soy estre exercités, comme avoient de coustume.

Ainsi fut gouverné Gargantua, et continuoit ce procés de jour en jour, profitant comme entendez que peut faire un jeune homme selon son aage[11] de bon sens, en tel exercice,

---

[1] Rabelais désigne peut-être ainsi ceux qui *organsinaient* la soie. Morellet croit qu'il s'agit de fabricants de métiers (*organa*).

[2] Donnant pour boire.

[3] Discours, du lat. *concio.*

[4] Toutes sortes d'armes.

[5] Onguents étrangers.

[6] Falsifiait.

[7] Faiseurs de tours de passe-passe.

[8] Vendeurs de thériaque.

[9] Ceux de Chauny s'étaient acquis un renom ; on disait d'eux en proverbe : les singes de Chauny.

[10] Choses fantastiques.

[11] On lit dans l'édit. antér. à 1535 : *Un jeune homme de bon*

ainsi continué. Lequel, combien que semblast pour le commencement difficile, en la continuation tant doux fut, legier et delectable, que mieulx ressembloit un passe temps de roy que l'estude d'un escolier. Toutesfois, Ponocrates, pour le sejourner[1] de ceste vehemente intention des esprits, advisoit une fois le mois quelque jour bien clair et serain; auquel bougeoient[2] au matin de la ville, et alloient ou à Gentilly, ou à Bologne, ou à Montrouge, ou au pont Charanton, ou à Vanves, ou à Saint Clou. Et là passoient toute la journée à faire la plus grande chere dont ilz se pouvoient adviser : raillans, gaudissans, beuvans d'autant : jouans, chantans, dansans, se voytrans en quelque beau pré, denigeans[3] des passereaux, prenans des cailles, peschans aux grenouilles et escrevisses.

Mais encores qu'icelle journée fust passée sans livres et lectures, point elle n'estoit passée sans profit. Car, en beau pré, ilz recoloient par cœur quelques plaisans vers de l'Agriculture de Virgile, de Hesiode, du Rustique de Politian; descrivoient quelques plaisans epigrammes en latin, puis les mettoient par rondeaux et ballades en langue françoise. En banquetant, du vin aisgué[4] separoient l'eau, comme l'enseigne Caton *De re rust.*, et Pline[5], avec un goubelet de lierre; lavoient le vin en plein bassin d'eau, puis le retiroient avec un embût; faisoient aller l'eau d'un verre en autre, bastissoient plusieurs petits engins automates, c'est à dire soy mouvens eux mesmes.

---

sens.. — Les mots *selon son aage* ont été ajoutés après coup; mais ils ne nous semblent pas à leur place. Ne faudrait-il pas lire : *Que peut faire selon son aage un jeune homme de bon sens ?*

[1] Reposer.

[2] Partaient. Le mot est resté avec toute la force de cette acception dans plusieurs patois français.

[3] Dénichant. *Déniger* est encore usité en plusieurs patois.

[4] Mêlé d'eau.

[5] Caton, *De re rustica*, c. CXI, et Pline, *Hist. nat.*, l. XVI, c. 63, parlent en effet de cette propriété du lierre de retenir l'eau en laissant passer le vin.

CHAPITRE XXV.

Comment fut meu, entre les fouaciers de Lerné et ceux du pays de Gargantua, le grand debat, dont furent faites grosses guerres.

En cestuy temps, qui fut la saison de vendanges au commencement d'automne, les bergiers de la contrée estoient à garder les vignes, et empescher que les estourneaux ne mangeassent les raisins. En quel temps, les fouaciers de Lerné[1] passoient le grand carroy[2], menans dix ou douze charges de fouaces à la ville. Lesdits bergiers les requirent courtoisement leur en bailler pour leur argent, au pris du marché. Car notez que c'est viande[3] celeste manger à desjeuner raisins avec fouace fraische; mesmement des pineaux, des fiers, des muscadeaux, de la bicane, et des foyrars pour ceux qui sont constipés du ventre. Car ilz les font aller long comme un vouge[4]; et souvent, cuidans peter, ilz se conchient[5], dont sont nommés les cuideurs[6] de vendanges.

[1] Lerné est un bourg des environs de Chinon. Johanneau constate qu'on y fait encore des galettes appelées *fouaces*. — Dans la Touraine, le Poitou et une partie de la Saintonge, nous avons retrouvé le nom et la chose.

[2] Le grand chemin. — Carpentier (Suppl. de Du Cange) explique ainsi ce mot de Rabelais. — *Carroi* se dit encore dans une partie de la Touraine; il signifie *carrefour, place carrée.*

[3] Nourriture.

[4] Le vouge était un long morceau de bois au bout duquel on ajustait, suivant sa destination, soit un fer de lance, pour la guerre ou la chasse, soit une lance courbe, pour tailler les haies et les arbres.

[5] Ils se remplissent d'ordure. *Conchier* est usité en bressan et en d'autres patois.

[6] *Cuidés* (édit. ant. à 1535 et édit. 1535). *Cuider* en rémois, *gueder* en bas-bourguignon, signifient encore faire plus de vin qu'on ne pensait.

A leur requeste ne furent aucunement enclinés[1] les fouaciers, mais (que pis est) les oultragerent grandement, les appellans trop diteux, breschedens, plaisans rousseaux, gallicrs[2], chienlicts, averlans[3], limes sourdes, faitneans, friandcaux, bustarins[4], talvassiers[5], rien ne vaux, rustres, challans, hapelopins, trainegaines[6], gentilz flocquets[7], copieux[8], landores[9], malotrus, dendins, baugears[10], tezés[11], gaubregeux[12], goguelus[13], claquedens, boyers[14] d'etrons, bergiers de merde, et autres telz epithetes diffamatoires; adjoustans que point à eux n'appartenoit manger de ces belles fouaces : mais qu'ilz se devoient contenter de gros pain ballé[15] et de tourte[16].

Auquel oultrage un d'entre eux, nommé Forgier, bien honneste homme de sa personne, et notable bacchelier[17], respondit doucettement : Depuis quand avez vous pris les cornes[18], qu'estes tant rogues devenus? Dea, vous nous en souliez voluntiers bailler, et maintenant y refusez? Ce n'est fait de bons voisins, et ainsi ne vous faisons nous, quand venez icy acheter nostre beau froment, duquel vous faites vos gasteaux et fouaces : encores par le marché vous eussions nous donné de nos raisins; mais, par la merdé[19], vous

---

[1] Inclinés.

[2] Compagnons galeux, sales. Cotgrave traduit *gallier* par *scurvy fellow*.

[3] Roquefort traduit *averlans* par *maquignons*. En patois boulonais, il signifie *fanfarons*. Voy. la note sur ce mot à la fin du chap. 3.

[4] Ventrus.

[5] Bourrus.

[6] Traineurs de sabre.

[7] Freluquets.

[8] Mauvais plaisants. On disait proverbialement : *les copieurs de la Flèche*.

[9] Impotents.

[10] On a appelé *bauge* la place que se creuse le sanglier et peut-être le porc. *Baugear* n'équivaudrait-il pas ici à cochon ?

[11] Tondus : *pelés* et *tondus* sont des termes de mépris.

[12] Gobergeurs, gourmands.

[13] Faiseurs de *gogues*, de mauvaises plaisanteries.

[14] On appelle *boyer*, *bouyer*, en poitevin et en saintongeais, celui qui conduit des bœufs.

[15] C'est du pain dans lequel il reste des *balles*.

[16] Pain grossier. — Dans le Berry, les paysans appellent *tourtier* le râtelier au pain.

[17] Jeune garçon.

[18] Les cornes sont la défense du bélier, qui ne devient *rogue* qu'à mesure qu'il cesse d'être agneau. C'est à quoi Forgier fait allusion.

[19] Par la mère de Dieu. C'est

en pourrez repentir, et aurez quelque jour affaire de nous : lors nous ferons envers vous à la pareille, et vous en souvienne[1].

Adonc Marquet[2], grand bastonnier de la confrairie des fouaciers, luy dist : Vrayement tu es bien acresté[3] à ce matin, tu mangeas hersoir[4] trop de mil[5]. Vien ça, vien ça, je te donneray de ma fouace. Lors Forgier en toute simplesse approcha, tirant un unzain[6] de son baudrier, pensant que Marquet luy deust deposcher[7] de ses fouaces : mais il luy bailla de son fouet à travers les jambes, si rudement que les noudz[8] y apparoissoient ; puis voulut gaigner à la fuite, mais Forgier s'escria au meurtre, et à la force, tant qu'il peut ; ensemble luy jetta un gros tribard[9] qu'il portoit sous son escelle, et l'attainct par la joincture coronale de la teste, sus l'artere crotaphique, du costé dextre ; en telle sorte que Marquet tombit[10] de dessus sa jument, mieulx semblant homme mort que vif.

Ce pendant les mestaiers, qui là auprés challoient[11] les

---

un honnête juron du patois poitevin qui se retrouve à chaque instant, même dans les vieux noëls. Il est constamment écrit en un seul mot. Dans le *Gargantua* de 1535, on trouve parfois *mer dé* en deux mots ; mais ici, au lieu de par *la merdé*, nous lisons : par *lame de vous* en pourriez repentir. C'est une faute.

[1] La leçon que nous donnons est celle de l'édit. ant. à 1535.

[2] Voltaire, qui n'a pas dédaigné de rechercher les interprétations historiques, prétend ici que Rabelais fait allusion à la guerre entre Charles-Quint et François I[er], allumée pour une querelle entre la maison de Chimay et celle de Bouillon *la Marck*. C'est le nom de *Marquet* qui a inspiré cette idée à Voltaire. Il écrit *Marckuet*, pour le besoin de la cause. Le rapprochement est ingénieux ; mais nous doutons fort que Rabelais y ait songé.

[3] Qui redresse la crête, arrogant.

[4] Hier soir. *Arsoir* (édit. ant. à 1535).

[5] Le mil ou le *maïs* fait aux coqs l'effet de l'avoine aux chevaux.

[6] Le grand blanc à la couronne, porté de dix deniers à onze par arrêt du 4 janvier 1473.

[7] Tirer de son sac. Ce mot s'emploie encore dans les deux Charentes. On dit *despocher* du blé, de la farine.

[8] Les nœuds. (*Nouc*, saintong.)

[9] Bâton gros et court.

[10] Tomba. — Cette forme est usitée encore dans plusieurs patois de l'ouest. Dans la Saintonge on chante ainsi ces deux vers de la chanson de Guilleri.

La branche venit à rompe,
Et Guilleri tombit.

[11] *Challer*, *échaller*, se dit en-

noix, accoururent avec leurs grandes gaules, et frapperent sus ces fouaciers comme sus seigle verd[1]. Les autres bergiers et bergieres, ouyans le cry de Forgier, y vindrent avec leurs fondes[2] et brassiers[3], et les suivirent à grands coups de pierres, tant menus qu'il sembloit que ce fust gresle. Finalement, les aconceurent[4], et osterent de leurs fouaces environ quatre ou cinq douzaines; toutesfois ilz les payerent au pris accoustumé, et leur donnerent un cent de quecas[5] et trois panerées de francs aubiers; puis les fouaciers aiderent à monter à Marquet, qui estoit villainement blessé, et retournerent à Lerné, sans poursuivre le chemin de Pareillé : menassans fort et ferme les bouiers, bergiers et mestaiers de Seuillé et de Sinays.

Ce fait, et bergiers et bergieres firent chere lye avec ces fouaces et beaux raisins; et se rigollerent ensemble au son de la belle bouzine[6], se mocquans de ces beaux fouaciers glorieux, qui avoient trouvé male encontre, par faulte de s'estre seignés[7] de la bonne main au matin. Et, avec gros raisins chenins, estuverent les jambes de Forgier mignonnement, si bien qu'il fut tantost guery.

---

core dans les deux Charentes et dans le Berry pour *écaler*.

[1] Le grain sort plus difficilement d'un épi vert, et par conséquent on est obligé de battre plus fort.

[2] Frondes. *Funda* en latin, *fonde* en saintongeais.

[3] De l'Aulnaye traduit *brassiers* par fronde, ce qui fait double emploi.

Johanneau, qui a trouvé dans Nicot que les *brassiers* sont des hommes de bras ou de peine, s'est emparé de cette explication, qui ne nous satisfait point. Les bergers n'avaient pas autrefois plus qu'aujourd'hui des *hommes de peine* à leur service. Cotgrave traduit brassier par *sling* (*fronde*), et aussi par *cudgel* (gourdin). Ce dernier sens doit être ici le véritable.

[4] Les atteignirent.

[5] Noix. — On dit encore *quecas* dans la Sologne, dans le Berry; *Cacos*, en Saintonge.

[6] Cornemuse. En latin, *buccina* était une trompette; *botzina*, en vieux catalan, une trompe marine; mais l'étymologie de ces mots pourrait bien n'être pas la même. Nous chercherions plutôt celle de bouzine dans l'anglais *buzz*, bourdonnement, bruissement sourd et continu.

[7] D'avoir fait le signe de la croix *de la bonne main*, c'est-à-dire de la main droite.

CHAPITRE XXVI.

Comment les habitants de Lerné, par le commandemen: de Picrochole, leur roy, assaillirent au desponrveu les bergiers de Grandgousier.

Les fouaciers, retournés à Lerné, soudain, d'avant boire ny manger, se transporterent au Capitoly[1], et là, davant leur roy, nommé Picrochole, tiers de ce nom, proposerent leur complainte, monstrans leurs paniers rompus, leurs bonnetz foupis[2], léurs robes dessirées[3], leurs fouaces destroussées, et singulierement Marquet blessé enormement, disans le tout avoir esté fait par les bergiers et mestaiers de Grandgousier, prés le grand carroy, par dela Seuillé.

Lequel incontinent entra en courroux furieux, et, sans plus oultre se interroger quoy ne comment, fit crier par son pays ban et arriere ban ; et que un chascun, sur peine de la hart, convint[4] en armes en la grande place devant le chasteau, à heure de midy. Pour mieulx confermer[5] son entreprise, envoya sonner le tabourin à l'entour de la ville : luy mesmes, ce pendant qu'on aprestoit son disner, alla faire affuster son artillerie, desployer son enseigne et oriflant, et charger force munitions, tant de harnois d'armes que de gueulles.

En disnant, bailla les commissions : et fut, par son edict, constitué le seigneur Trepelu[6] sus l'avantgarde, en laquelle

[1] Au Capitole.

[2] Froissés, fripés. — Ce mot s'emploie encore dans les deux Charentes et dans le Berry.

[3] Déchirées. *Dessiré* est encore un mot saintongeais.

[4] Se rassemblât. — Du latin *convenire*.

[5] Confirmer.

[6] Au lieu de *Trepelu*, on lit *Gripeminaud* dans l'édit. antér. à 1535 et dans celle de 1535.



furent comptés seize mille quatorze haquebutiers[1], trente-cinq mille et unze adventuriers[2]. A l'artillerie fut commis le grand escuyer Touquedillon ; en laquelle furent comptées neuf cens quatorze grosses pieces de bronze, en canons, doubles canons, baselics, serpentines, coulevrines, bombardes, faucons, passevolans, spiroles et autres pieces[3]. L'arriere garde fut baillée au duc Raquedenare. En la bataille se tint le roy et les princes de son royaume. Ainsi sommairement acoustrés, d'avant que se mettre en voye, envoyerent trois cens chevaux legiers sous la conduite du capitaine Engoulevent, pour descouvrir le pays, et savoir si embusche aucune estoit

---

[1] Il existait deux espèces d'armes à fen portatives. L'nne appelée d'abord coulevrine, pnis hacquebutte, puis arqnebuse, qni se tirait à main libre; l'autre, hacqnebutte à croc on à crochet, qn'on tirait posée sur nn chevalet.

Vers 1520, les Espagnols, ayant rendn les hacqnebuttes à croc tant soit pen plus légères, imaginèrent de les tirer sur nne fourchette : ce qui les rendit beanconp plns maniables. Dès lors les soldats chargés de tirer ces nonvelles armes furent nommés *hacquebuttiers*, et cenx qui tiraient l'arme à fen de petit calibre, *arquebusiers*.

(L.-N. Bonaparte, *Études sur l'artillerie*, t. I, pag. 147.)

[2] Les aventnriers étaient une tronpe sans discipline, à la tenue nn pen négligée, si nons en croyons les mémoires et les écrivains du temps. Ils ne recevaient aucnne solde; mais ils pillaient très-bien et sans distinction amis et ennemis, ainsi qu'on le voit par plusieurs ordonnances rendues contre eux.

[3] Tons ces noms se rapportent à des pièces anciennes. La spirole était une des plus petites. (Cotgrave.) Du Cange traduit *spirula* par saucisson d'artillerie.

La bombarde était une espèce de mortier qni lançait des boulets de métal ou de pierre, dont le poids était loin d'être uniforme. Dans la préface de son savant onvrage sur l'artillerie, L.-N. Bonaparte fait mention d'une bombarde lançant un projectile de 700 livres.

Le passe-volant, dont nous croyons le nom emprnnté à l'italien, figure dans un tableau des pièces italiennes comme étant dn calibre de 16.

Quant à toutes les antres que mentionne Rabelais, leur calibre, leur poids, leur dimension variaient à l'infini.

Pour la France et ponr l'époque de Rabelais, voici nn tableau que nous empruntons à l'onvrage déjà cité :

Noms.	Poids des boulets.
Grand basiliqne....	80 livres.
Double canon.......	42 —
Canon serpentin....	24 —
Grande coulevrine..	15 —
Bâtarde.............	7 —
Moyenne............	2 —
Faucon..............	1 —

par la contrée. Mais[1] avoir diligemment recherché, trouverent tout le pays à l'environ en paix et silence, sans assemblée quelconque. Ce que entendant Picrochole, commanda qu'un chascun marchast sous son enseigne hastivement. Adonc, sans ordre et mesure, prindrent les champs les uns parmy les autres; gastans et dissipans[2] tout par où ilz passoient, sans espargner ny pauvre ny riche, ny lieu sacré ny prophane : emmenoient bœufz, vaches, taureaux, veaux, genisses, brebis, moutons, chevres et boucs; poulles, chappons, poullets, oisons, jards[3], oyes, porcs, truies, gorets[4]; abatans les noix, vendangeans les vignes, emportans les seps, croullans[5] tous les fruictz des arbres. C'estoit un desordre incomparable de ce qu'ilz faisoient. Et ne trouverent personne qui leur resistast : mais un chascun se mettoit à leur mercy, les suppliant estre traictés plus humainement, en consideration de ce qu'ilz avoient de tous temps esté bons et amiables voisins; et que jamais envers eux ne commirent exces ne oultrage, pour ainsi soudainement estre par iceux mal vexés, et que Dieu les en puniroit de brief[6]. Esquelles remonstrances rien plus ne respondoient, sinon qu'ilz leur vouloient apprendre à manger de la fouace.

---

[1] Pour, *après avoir*. Nous trouvons souvent cette construction dans Rabelais.

[2] Dévastant et ruinant. *Gastare*, *dissipare* (Du Cange).

[3] Mâles des oies. (*Dict. Ac.*)

[4] Porcs. *Gorel* se dit encore dans la plupart de nos provinces.

[5] Faisant tomber.

[6] Bientôt.

CHAPITRE XXVII.

Comment un moine de Seuillé sauva le clos de l'abbaye du sac des ennemis.

Tant firent et tracasserent, pillant et larronnant, qu'ilz arriverent à Seuillé, et detrousserent hommes et femmes, et prindrent ce qu'ilz peurent : rien ne leur fut ny trop chaud ny trop pesant. Combien que la peste y fust par la plus grande part des maisons, ilz entroient par tout, ravissoient tout ce qu'estoit dedans, et jamais nul n'en prit dangier. Qui est cas assez merveilleux. Car les curés, vicaires, prescheurs, medecins, chirurgiens, et apothicaires, qui alloient visiter, penser, guerir, prescher et admonester les malades, estoient tous mors de l'infection ; et ces diables pilleurs et meurtiers onques n'y prindrent mal. Dond vient cela, messieurs ? pensez y, je vous prie.

Le bourg ainsi pillé, se transporterent en l'abbaye avec horrible tumulte : mais la trouverent bien reserrée et fermée : dont l'armée principale marcha oultre vers le gué de Vede, excepté sept enseignes de gens de pied, et deux cens lances qui là resterent, et rompirent les murailles du clos, afin de gaster toute la vendange.

Les pauvres diables de moines ne savoient auquel de leurs saints se vouer. A toutes adventures firent sonner *ad capitulum capitulantes*[1]. Là fut decreté qu'ilz feroient une belle procession, renforcée de beaux preschans et letanies *contra hostium insidias*, et beaux responds *pro pace*.

En l'abbaye estoit pour lors un moine claustrier, nommé

[1] Au chapitre ceux qui ont droit de voter.

frere Jean des Entommeures[1], jeune, gallant, frisque, de hait, bien à dextre, hardy, adventureux, deliberé, haut, maigre, bien fendu de gueule, bien advantagé en nez, beau despescheur d'heures, beau desbrideur de messes, beau descroteur de vigiles; pour tout dire, un vray moine si onques en fut, depuis que le monde moinant moina de moinerie; au reste, clerc jusques es dents en matiere de breviaire.

Iceluy, entendant le bruit que faisoient les ennemis par le clos de leur vigne, sortit hors pour voir ce qu'ilz faisoient. Et, advisant qu'ilz vendangeoient leur clos, auquel estoit leur boite[2] de tout l'an fondée, retourne au cœur de l'eglise où estoient les autres moines, tous estonnés comme fondeurs de cloches, lesquelz voyant chanter, *im, im, pe, e, e, e, e, e, tum, um, in, i, ni, i, mi, co, o, o, o, o, o, rum, um*[3] : C'est, dist il, bien chien chanté. Vertus Dieu, que ne chantez vous : Adieu paniers, vendanges sont faites? Je me donne au diable s'ilz ne sont en nostre clos, et tant bien couppent et seps et raisins, qu'il n'y aura par le corps Dieu de quatre années que halleboter[4] dedans. Ventre saint Jacques, que boirons nous

---

[1] Dans les *contredits aux prophéties* de Nostradamus du seigneur de Pavillon (L'Angelier, 1500, 8°) nous lisons les vers suivants adressés à Mgr Buinard, prieur de Sernaise :

« Quand Rabelais t'appeloit moine,
« Cestoit sans queue et sans doreure;
« Tu nestois prieur ni chanoine
« Mais frère Jean de *Lecitanmeure*
« Maintenant es, en la bonne heure
« Pourveu et beaucoup mieulx a laise
« Puisque fais paisible demeure
« Dans ton prieuré de Sermaise. »

Ménage, à qui nous devons cette citation, et le Duchat, après lui, ont conclu que Buinard avait posé pour le rôle du moine endiablé.

Nous admettons volontiers que *Lecitanmeure* est une faute d'impression; nous admettons que Rabelais a connu Buinard, qu'il l'a baptisé du nom d'un des personnages de son roman; mais entre la vie d'un moine engraissé jusqu'à la mort dans son couvent et celle de Jean des Entommeures, il y a de telles dissemblances, que, malgré l'affirmation de Ménage, nous persistons à douter de l'identité entre le fougueux Maître Jean et le placide prieur de Sermaise.

[2] Le vin destiné à leur provision de l'année. On lit *boyte* dans l'édition de 1535; d'autres ont *boire*. Le mot *boite* a encore la même acception dans plusieurs dialectes de l'ouest.

[3] Ce n'est pas au hasard que Rabelais fait entonner ici l'antienne *contra impetum inimicorum*. C'est en effet celle qu'on chante en temps de guerre pour prier Dieu d'y mettre fin.

[4] Grapiller.

ce pendant, nous autres pauvres diables? Seigneur Dieu, *da mihi potum.*

Lors dist le prieur claustral : Que fera cest ivrogne icy? qu'on me le mene en prison. Troubler ainsi le service diviu! Mais, dist le moine, le service du vin[1] faisons tant qu'il ne soit troublé ; car vous mesmes, monsieur le prieur, aimez boire du meilleur. Si fait tout homme de bien. Jamais homme noble ne hayst le bon vin ; c'est un apophthegme monachal. Mais ces responds que chantez icy ne sont par Dieu point de saison.

Pourquoy sont nos heures en temps de moissons et vendanges courtes, en l'advent et tout hyver tant longues? Feu, de bonne memoire, frere Macé Pelosse, vray zelateur (ou je me donne au diable) de nostre religion, me dist, il m'en souvient, que la raison estoit afin qu'en ceste saison nous facions bien serrer et faire le vin, et qu'en hyver nous le humions.

Escoutez, messieurs, vous autres[2] : qui aime le vin, le corps Dieu sy me suive. Car hardiment que saint Antoine m'arde si ceux tastent du piot qui n'auront secouru la vigne. Ventre Dieu, les biens de l'Eglise? Ha non, non. Diable, saint Thomas[3] l'Anglois voulut bien pour iceux mourir : si j'y mourois, ne serois je saint de mesmes? Je n'y mourrai ja pourtant : car c'est moy qui le fais[4] es autres.

Ce disant, mit bas son grand habit, et se saisit du baston de la croix, qui estoit de cœur de cormier, long comme une lance, rond à plein poing, et quelque peu semé de fleurs de lys toutes presque effacées. Ainsi sortit en beau sayon[5], mit

---

[1] Ce jeu de mots était populaire au XVI[e] siècle. Nous l'avons souvent rencontré.

> Mais pour le service divin
> Vous faites service de vin.
> (H. Estienne, *Apol. p. Hér.*)

[2] Nous rétablissons la leçon de l'édit. ant. à 1535 et de celle de 1535. Elle est ainsi modifiée dans les autres : *Vous autres qui aimez le vin, sy me suivez.*

[3] Il s'agit de Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry sous Henri II. Thomas avait fait échouer le monarque dans ses projets d'empiétement sur les droits du clergé. Il fut assassiné ; mais le pape le canonisa comme martyr des libertés de l'Eglise.

[4] C'est moi qui fais mourir, qui tue les autres.

[5] Sorte de casaque.

son froc en escharpe, et de son baston de la croix donna si brusquement sus les ennemis, qui sans ordre ny enseigne, ny trompette, ny taborin, parmy le clos vendangeoient. Car les porteguidons et portenseignes avoient mis leurs guidons et enseignes l'oréc [1] des murs, les tabourineurs avoient defoncé leurs tabourins d'un costé, pour les emplir de raisins; les trompettes estoient chargés de moussines [2], chascun estoit desrayé [3].

Il chocqua donc si roidement sus eux, sans dire gare, qu'il les renversoit comme porcs, frappant à tors et à travers à la vieille escrime. Es uns escarbouilloit [4] la cervelle, es autres rompoit bras et jambes, es autres deslochoit [5] les spondiles du coul, es autres demolloit [6] les reins, avalloit le nez [7], poschoit les yeulx, fendoit les mandibules, enfonçoit les dents en la gueulle, descroulloit [8] les omoplates, sphaceloit les greves [9], desgondoit les ischies [10], debezilloit les faucilles [11].

Si quelqu'un se vouloit cacher entre les seps plus espes [12], à iceluy froissoit toute l'areste du dos, et l'esrenoit [13] comme un chien.

Si aucun sauver se vouloit en fuyant, à iceluy faisoit voler la teste en pieces par la commissure lambdoide [14]. Si quelqu'un gravoit [15] en une arbre, pensant y estre en seureté, iceluy de son baston empaloit par le fondement.

Si quelqu'un de sa vieille cognoissance luy crioit, Ha, frere Jean mon amy, frere Jean, je me rends; Il t'est, disoit il, bien force [16]; mais ensemble tu rendras l'ame à tous les diables.

---

[1] Le long des murs.

[2] Bouquet de sarments couverts de leurs feuilles et de leurs raisins.

[3] Hors de son chemin, en désordre.

[4] Ecrasait. — *Escarbouiller* ou *écrabouiller* se dit encore vulgairement.

[5] Tordait les vertèbres. *Delocha*, en patois bressan, signifie démis, ébranlé.

[6] Rompait les reins.

[7] Faisait descendre, tranchait le nez.

[8] Désarticulait les omoplates.

[9] Meurtrissait le devant des jambes.

[10] Faisait sortir des gonds, déboitait les hanches.

[11] *Ébesiller*, en saintongeais, signifie briser en miettes. Les faucilles, les *fociles*, ce sont les deux os de l'avant-bras.

[12] Epais.

[13] L'éreintait.

[14] Suture du crâne, ayant la forme du Λ (lambda) des Grecs.

[15] Grimpait.

[16] Tu y es bien forcé.

Et soudain luy donnoit dronos[1]. Et si personne tant fut espris de temerité qu'il luy voulust resister en face, là monstroit il la force de ses muscles; car il leur transperçoit la poictrine par le mediastine[2] et par le cœur : à d'autres, donnant sus la faulte[3] des costes, leur subvertissoit l'estomac, et mouroient soudainement : es autres tant fierement frappoit par le nombril, qu'il leur faisoit sortir les tripes; es autres, parmy les couïllons, perçoit le boyau cullier. Croyez que c'estoit le plus horrible spectacle qu'on vist onques.

Les uns crioient, Sainte Barbe; les autres, Saint George; les autres, Sainte Nytouche[4]; les autres, Nostre Dame de Cunault[5], de Laurette[6], de Bonnes Nouvelles[7], de la Lenou[8], de Riviere[9]. Les uns se vouoient à saint Jacques, les autres au saint suaire de Chambery : mais il brusla trois mois aprés, si bien qu'on n'en peut sauver un seul brin : les autres à Cadouyn[10], les autres à saint Jean d'Angely[11]; les autres à saint

---

[1] Des coups. En gascon, *dronos*; en provençal, *dronas*. Ce mot paraît dérivé du celtique. En armoricain, *dourn*, *dórn*, signifient main, *dorna*, battre, et en gaélique, *dórn*, frapper à coups de poing.

[2] Cloison membraneuse qui sépare la poitrine en deux parties.

[3] Au défaut des côtes.

[4] Dans les poëmes du moyen âge, les combattants en détresse ne manquent pas d'invoquer la Vierge ou les saints. Rabelais ne s'écarte point de la tradition, mais il a hâte de dérider par un jeu de mots le front du lecteur. A côté de la patronne des bombardiers, il glisse le nom de sainte Nytouche.

On dit : Ceste femme n'y touche.
(*Coquillart*.)

[5] Célèbre prieuré de l'Anjou.

[6] Chapelle près d'Angers.

[7] Abbaye près d'Orléans.

[8] Ancienne paroisse, entre Chinon et Richelieu.

[9] Notre-Dame de Rivière était une paroisse de la Touraine.

[10] Cadouin (*Cadouinum*, *Cadunum*, *Cadonium*, *etc.*), aujourd'hui chef-lieu de canton de l'arrondissement de Bergerac. Dans l'une des chapelles de l'église, on conserve encore un des suaires qui ont servi à couvrir la tête de Jésus-Christ dans le tombeau. Cette sainte relique, que l'évêque Eymard, mort de la peste dans une croisade, avait en 1098 obtenue du clergé d'Antioche, est en tissu de lin très-fin, d'une longueur de près de trois mètres. Elle présente encore les traces du sang et des aromates. Quatorze bulles des papes l'ont autorisée.

[11] Du temps de Rabelais, on conservait dans cette ville une tête qu'on croyait être celle de saint Jean-Baptiste; mais en 1572, les huguenots, maîtres de la ville, comprirent la sainte relique dans l'un de leurs autodafés.

Eutrope de Xainctes[1], à saint Mesmes de Chinon, à saint Martin de Candes[2], à saint Clouaud de Sinays[3], es reliques de Jaurezay[4], et mille autres bons petits saints. Les uns mouroient sans parler, les autres parloient sans mourir, les uns se mouroient en parlant, les autres parloient en mourant. Les autres crioient à haute voix, Confession, confession, *Confiteor, miserere, in manus.*

Tant fut grand le cry des navrés, que le prieur de l'abbaye avec tous ses moines sortirent. Lesquelz, quand apperceurent ces pauvres gens ainsi rués[5] parmy la vigne et blessés à mort, en confesserent quelques uns. Mais, ce pendant que les prestres s'amusoient à confesser, les petits moinetons coururent au lieu où estoit frere Jean, et luy demanderent en quoy il vouloit qu'ilz luy aidassent.

A quoy respondit qu'ilz esgorgetassent ceux qui estoient portés par terre. Adonc, laissans leurs grandes cappes sus une treille, au plus prés, commencerent esgorgeter et achever ceux qu'il avoit desja meurtris. Savez vous de quelz ferremens[6]? A beaux gouetz, qui sont petits demy cousteaux, dont les petits enfans de nostre pays cernent les noix.

Puis, à tout[7] son baston de croix, gaigna la bresche qu'avoient fait les ennemis. Aucuns des moinetons emporte-

---

[1] Saint Eutrope exerça, au IIIe siècle, le ministère évangélique dans la Saintonge, où son nom est vénéré. La cathédrale de Saintes est sous son invocation. Le 30 avril, sa fête attire des lieux voisins une foule plus joyeuse que dévote, et aussi quelques croyants qui viennent, comme autrefois, lui demander des miracles. Le saint en fait encore, si nous ajoutons foi à ce qui nous a été dit dans le pays.

[2] Saint Martin, archevêque de Tours, mort et enterré à Candes.

[3] Ce saint, qu'on nomme saint Clouaud dans l'Anjou et la Touraine, saint Kliau dans la Saintonge, est le même que saint Cloud. Sa fête se célèbre dans les premiers jours de septembre.

[4] Jaurezay, suivant *l'Alphabet de l'auteur*, était une bourgade du Poitou qui possédait, depuis 1506, entre autres reliques, les os de saint Chartier.

[5] Renversés.

[6] Tout instrument de fer, et plus spécialement instrument tranchant. *Farrement* a conservé cette acception dans la Charente.

[7] Avec.

rent les enseignes et guidons en leurs chambres pour en faire des jartiers [1]. Mais quand ceux qui s'estoient confessés vouleurent sortir par icelle bresche, le moine les assommoit de coups, disant : Ceux cy sont confés et repentans, et ont gaigné les pardons : ilz s'en vont en paradis aussi droit comme une faucille, et comme est le chemin de Faye [2]. Ainsi, par sa prouesse, furent desconfis tous ceux de l'armée qui estoient entrés dedans le clos, jusques au nombre de treize mille six cens vingt et deux, sans les femmes et petits enfans, cela s'entend tousjours. Jamais Maugis hermite ne se porta si vaillamment à tout son bourdon contre les Sarrasins, desquelz est escrit es gestes des quatre filz Aymon, comme fit le moine à l'encontre des ennemis avec le baston de la croix.

---

[1] *Jartiers.* (Edition de 1535 et édition de Dolet.) — *Jartieres* (dans d'autres); on disait les deux.
« Une *jartiere* sur un tissu de « soye Inde (*Inventaire des Ducs « de Norm.*) »

Sous le souple jarret la peinte banderolle
D'un *jarret* ondoyant.
(*A. de Baïf.*)

[2] Faye-la-Vineuse, bourg situé sur une hauteur. On n'y arrive que par de nombreux détours.

CHAPITRE XXVIII.

Comment Picrochole prit d'assault la Roche Clermaud, et le regret et difficulté que fit Grandgousier d'entreprendre guerre.

—

Ce pendant que le moine s'escarmouchoit[1], comme avons dit, contre ceux qui estoient entrés le clos[2], Picrochole, à grande hastiveté, passa le gué de Vede avec ses gens, et assaillit la Roche Clermaud, auquel lieu ne luy fut faite resistance queconque; et, parce qu'il estoit ja nuyt, delibera en icelle ville se heberger soy et ses gens, et refraichir de sa cholere pungitive[3]. Au matin, prit d'assault les boullevars et chasteau, et le rempara tres bien : et le pourveut de munitions requises, pensant là faire sa retraicte, si d'ailleurs estoit assailly. Car le lieu estoit fort, et par art et par nature, à cause de la situation et assiette.

Or laissons les là, et retournons à nostre bon Gargantua, qui est à Paris, bien instant à l'estude de bonnes lettres et exercitations athletiques; et le vieux bonhomme Grandgousier son pere, qui, aprés souper, se chauffe les couilles à un beau, clair et grand feu; et, attendant graisler[4] des chastaignes, escrit au foyer avec un baston bruslé d'un bout, dont on escharbotte[5] le feu, faisant à sa femme et famille de beaux contes du temps jadis.

---

[1] *S'escarmoucha*, éd. ant. à 1535.

[2] *Entrés le clos*, pour dans le clos. Tournure latine.

[3] Poignante. Le mot *pungitivus* s'employait en latin médical.

[4] En attendant que les châtaignes soient grillées. On dit *grôler*, en patois orléanais; dans la Charente, faire *grasler* des marrons, du maïs, du café.

[5] Eparpiller, *to scatter*, Cotgrave. *Écharboter* le feu, en saintongeais,

Un des bergiers qui gardoient les vignes, nommé Pillot, se transporta devers luy en icelle heure, et raconta entierement les exces et pillages que faisoit Picrochole, roy de Lerné, en ses terres et dommaines; et comment il avoit pillé, gasté, saccagé tout le pays, excepté le clos de Seuillé, que frere Jean des Entommeures avoit sauvé à son honneur, et de present estoit ledit roy en la Roche Clermaud, et là, en grande instance, se remparoit luy et ses gens.

Holos, holos[1], dist Grandgousier, qu'est cecy, bonnes gens? Songe je, ou si vray est ce qu'on me dit? Picrochole, mon amy ancien, de tout temps, de toute race et alliance, me vient il assaillir? Qui le meut? qui le poinct? qui le conduict? qui l'a ainsi conseillé? Ho, ho, ho, ho, ho[2], mon Dieu, mon Sauveur, aide moy, inspire moy, conseille moy à ce qu'est de faire. Je proteste, je jure devant toy, ainsi me sois tu favorable, si jamais à luy desplaisir, ne à ses gens dommage, ne en ses terres je fis pillerie : mais, bien au contraire, je l'ay secouru de gens, d'argent, de faveur, et de conseil, en tous cas qu'ay peu cognoistre son avantage. Qu'il m'ait donc en ce point oultragé, ce ne peut estre que par l'esprit maling. Bon Dieu, tu cognois mon courage, car à toy rien ne peut estre celé. Si par cas il estoit devenu furieux, et que, pour luy rehabiliter son cerveau, tu me l'eusse icy envoyé, donne moy et pouvoir et savoir le rendre au joug de ton saint vouloir par bonne discipline.

Ho, ho, ho. Mes bonnes gens, mes amis, et mes feaux serviteurs, fauldra il que je vous empesche[3] à m'y aider? Las! ma vieillesse ne requeroit dorenavant que repos, et toute ma vie n'ay rien tant procuré[4] que paix. Mais il fault,

---

c'est faire jaillir par frottement des étincelles d'un tison enflammé. — Nous avons vu plus d'une fois pratiquer dans les campagnes ce passe-temps à la Grandgousier.

[1] *Holos*, pour hélas! se dit en saintongeais.

[2] *Ho* est répété cinq fois dans les anciennes éditions, trois fois seulement dans les plus modernes.

[3] *Empescher*, dans la vieille langue du droit (*Impechiare*, *in jus vocare*, Du Cange), c'est sommer, contraindre. *Impeachment*, en anglais, signifie accusation.

[4] Recherché.

je le voy bien, que maintenant de harnois je charge mes pauvres espaules lasses et foibles, et en ma main tremblante je prenne[1] la lance et la masse, pour secourir et garantir mes pauvres subjects. La raison le veult ainsi : car de leur labeur je suis entretenu, et de leur sueur je suis nourry, moy, mes enfans et ma famille. Ce non obstant, je n'entreprendray guerre que je n'aye essayé tous les ars et moyens de paix; là je me resouls[2].

Adonc fit convoquer son conseil, et proposa l'affaire tel comme il estoit[3]. Et fut conclud qu'on enverroit quelque homme prudent devers Picrochole, savoir pourquoy ainsi soudainement estoit party de son repos, et envahy les terres[4] esquelles n'avoit droit quiconques. Davantage, qu'on envoyast querir Gargantua et ses gens, afin de maintenir le pays, et defendre à ce besoing[5]. Le tout pleut à Grandgousier, et commanda, qu'ainsi fust fait[6]. Dont sus l'heure envoya le basque son laquays querir à toute diligence Gargantua. Et luy escrivoit comme s'ensuit.

---

[1] Edit. de Dolet. Dans d'autres, *preigne*.

[2] Edit. de Dolet. Dans d'autres *resolus*. C'est à-dire telle est ma résolution.

[3] On sait qu'autrefois *affaire* était du genre masculin. On en trouve même de nombreux exemples jusqu'à la fin du XVIIe siècle.

[4] Et avait envahi.

[5] Afin de protéger, conserver le pays et le défendre dans cette nécessité.

[6] Il semble naturel de reconnaître dans cette peinture naïve le bon Louis XII.

CHAPITRE XXIX.

La teneur des lettres que Grandgousier escrivoit à Gargantua.

La ferveur de tes estudes requeroit que de long temps ne te revocasse[1] de cestuy philosophique repos, si la confiance de nos amis et anciens confederés[2] n'eust de present frustré la seureté de ma vieillesse. Mais, puis que telle est ceste fatale destinée que par iceux sois inquieté esquelz plus je me reposois, force m'est te rappeller au subside[3] des gens et biens qui te sont par droit naturel affiés[4]. Car, ainsi comme debiles sont les armes au dehors si le conseil n'est en la maison ; aussi vaine est l'estude, et le conseil inutile qui, en temps oportun, par vertus n'est executé, et à son effect reduict.

Ma deliberation n'est de provoquer, ains d'apaiser ; d'assaillir, mais de defendre ; de conquester, mais de garder mes feaux subjects et terres hereditaires. Esquelles est hostilement entré Picrochole, sans cause nŷ occasion, et de jour en jour poursuit sa furieuse entreprise, avec exces non tolerables à personnes liberes[5].

Je me suis en devoir mis pour moderer sa cholere tyrannique, luy offrant tout ce que je pensois luy pouvoir estre en contentement : et par plusieurs fois ay envoyé amiablement devers luy, pour entendre en quoy, par qui et comment il se sentoit oultragé : mais de luy n'ay eu response

[1] Je ne t'enlevasse à ce repos.
[2] Alliés.
[3] Au secours, à l'aide. C'est le mot latin *subsidium* francisé.
[4] Garantis.
[5] Libres, libérales.

que de volontaire deffiance, et qu'en mes terres pretendoit seulement droit de bien seance. Dont j'ay cogneu que Dieu eternel l'a laissé au gouvernail de son franc arbitre et propre sens, qui ne peut estre que meschant, si par grace divine n'est continuellement guidé : et, pour le contenir en office et reduire à cognoissance, me l'a icy envoyé à molestes [1] enseignes.

Pourtant, mon filz bien aimé [2], le plus tost que faire pourras, ces lettres veues, retourne à diligence secourir, non tant moy (ce que toutesfois par pitié naturellement tu doibs) que les tiens, lesquelz par raison tu peux sauver et garder. L'exploit sera fait à moindre effusion de sang qu'il sera possible. Et, si possible est, par engins [3] plus expediens, cauteles [4], et ruses de guerre, nous sauverons toutes les ames, et les envoyerons joyeux à leurs domiciles.

Tres cher filz, la paix de Christ nostre redempteur soit avec toy. Salue Ponocrates, Gymnaste, et Eudemon, de par moy. Du vingtiesme de septembre.

Ton pere,

GRANDGOUSIER [5].

---

[1] Fâcheuses (du latin *molestus*).

[2] On lit *amé* dans l'édit. ant. à 1535.

[3] Stratagèmes (*ingenium*, basse latinité).

[4] Précautions allant jusqu'à la finesse. On se servait aussi du verbe *cauteler;* nous n'avons conservé que l'adjectif *cauteleux*.

[5] On trouve dans Rabelais plus d'un passage qui montre ce qu'il aurait pu faire dans l'éloquence sérieuse. Mais aucun n'est plus remarquable que cette lettre si simple et si belle. Il y a là un ton royal et paternel, une grandeur chrétienne, une onction religieuse qui ne rappellent pas seulement Louis XII, dont on a voulu voir quelques traits dans Grandgousier, mais qui font remonter la pensée jusqu'à Louis IX. On hésite à le dire, et pourtant le rapprochement se fait de lui-même dans notre esprit. Cette lettre de Grandgousier à Gargantua, jetée au milieu de tant d'imaginations bizarres et grotesques, est digne d'être mise à côté des exhortations que le saint roi mourant adressait à son fils.

CHAPITRE XXX.

Comment Ulrich Gallet fut envoyé devers Picrochole.

Les lettres dictées et signées, Grandgousier ordonna que Ulrich Gallet, maistre de ses requestes, homme sage et discret, duquel en divers et contentieux affaires il avoit esprouvé la vertu et bon advis, allast devers Picrochole, pour luy remonstrer ce que par eux avoit esté decreté. En celle heure partit le bon homme Gallet, et, passé le gué, demanda au meusnier de l'estat de Picrochole : lequel luy fit response que ses gens ne luy avoient laissé ny coq, ny geline[1], et qu'ilz s'estoient enserrés[2] en la Roche Clermaud[3]; et qu'il ne luy conseilloit point de proceder oultre, de peur du guet : car leur fureur estoit enorme. Ce que facilement il creut, et pour celle nuyt hebergea avec le meusnier.

Au lendemain matin, se transporta avec la trompette à la porte du chasteau, et requist es gardes qu'ilz le fissent parler au roy, pour son profit.

Les paroles annoncées au roy, ne consentit aucunement qu'on luy ouvrist la porte; mais se transporta sus le boullevard, et dist à l'ambassadeur : Qui a il de nouveau? que voulez vous dire? Adonc l'ambassadeur proposa[4] comme s'ensuit.

[1] Ni coq, ni poule. — Expression proverbiale : ne lui avaient rien laissé.
[2] Enfermés
[3] Château fort, à cinq kilomètres de Chinon.
[4] S'exprima ainsi, tint le propos suivant.

CHAPITRE XXXI.

La harangue faite par Gallet à Picrochole.

Plus juste cause de douleur naistre ne peut entre les humains que si, du lieu dont par droiture esperoient grace et benevolence[1], ilz reçoivent[2] ennuy et dommage. Et non sans cause (combien que sans raison) plusieurs venus en tel accident, ont ceste indignité moins estimé tolerable que leur vie propre : et, en cas que par force ny autre engin ne l'ont peu corriger, se sont eux mesmes privés de ceste lumiere.

Donc merveille n'est si le roy Grandgousier mon maistre est, à ta furieuse et hostile venue, saisy de grand desplaisir, et perturbé en son entendement. Merveille seroit si ne l'avoient esmeu les exces incomparables qui, en ses terres et subjects, ont esté par toy et tes gens commis : es quelz n'a esté obmis exemple aucun[3] d'inhumanité. Ce que luy est tant grief de soy, par la cordiale affection de laquelle tousjours a chery ses subjects, que à mortel homme plus estre ne sçauroit. Toutesfois, sus l'estimation humaine, plus grief luy est, en tant que par toy et les tiens ont esté ces griefs et tors faits. Qui, de toute memoire et ancienneté, aviez toy et tes peres une amitié avec luy et tous ses ancestres conceue; laquelle, jusques à present, comme sacrée, ensemble aviez inviolablement maintenue, gardée et entretenue : si bien que, non luy seulement ny les siens, mais les nations barbares, Poictevins, Bretons, Manseaux, et ceux qui

[1] Pour *bienveillance*, qui se disait aussi.

[2] Edit. de 1553 : *recepvent*; édit. de 1535 : *recepvent*, *reçoipvent*; *reçoyvent* dans d'autres.

[3] *Nul exemple*, édit. ant. à 1535.

habitent oultre les isles de Canarre et Isabella[1], ont estimé aussi facile demollir[2] le firmament, et les abysmes eriger au dessus des nues, que desemparer vostre alliance; et tant l'ont redoubtée en leurs entreprises qu'ilz n'ont jamais osé provoquer, irriter, ny endommager l'un par crainte de l'autre.

Plus y a. Ceste sacrée amitié tant a emply ce ciel, que peu de gens sont aujourd'huy habitans par tout le continent et isles de l'Ocean, qui n'ayent ambitieusement aspiré estre receus en icelle, à pactes par vous mesmes conditionnés[3]; autant estimans vostre confederation que leurs propres terres et dommaines. En sorte que, de toute memoire, n'a esté prince ny ligue tant efferée[4] ou superbe qui ait osé courir sus, je ne dis point vos terres, mais celles de vos confederés. Et si, par conseil precipité, ont encontre eux attempté quelque cas de nouvelleté[5], le nom et tiltre de vostre alliance entendu, ont soudain desisté de leurs entreprises. Quelle furie donc t'esmeut maintenant, toute alliance brisée, toute amitié conculquée[6], tout droit trespassé[7], envahir hos-

[1] Les îles Canaries, dont il est parlé sous le même nom dans la Navigation de Panurge, et la ville d'Isabella, dont C. Colomb jeta les fondements, en 1493, en Amérique.

[2] Faut-il écrire *demollir* en un seul mot, ou *de mollir* en deux? — Le Duchat a préféré la dernière leçon. — Johanneau l'adopte pour trois raisons :

1° C'est, dit-il, la leçon des anciennes éditions;

2° Mollir est plus énergique;

3° Quand Rabelais veut exprimer le sens d'abattre, il écrit demoller, non demollir.

Or, la première assertion est fausse. — L'édit. ant. à 1535, celles de 1535, de Dolet et de F. Juste, ont *demollir*.

Johanneau estime que *remuer* (nous lui laissons du reste la responsabilité de cette traduction de *moliri*) est plus énergique qu'*abattre :* sans aucun doute il sera seul de son avis. Mais l'énergie n'a que faire ici.

Abattre forme évidemment avec *ériger* une image plus régulière que *remuer*.

En outre, *de mollir* en deux mots aurait nécessité *de desemparer*.

Enfin, Johanneau erre encore dans sa dernière assertion. *Demoller* et *demollir* se rencontrent aux mêmes passages, dans les diverses éditions contemporaines.

[3] En acceptant les traités faits par vous.

[4] Furieuse (du latin *efferatus*).

[5] Tenté quelque usurpation.

[6] Foulée aux pieds (du latin *conculcatus*).

[7] Outre-passé.

tilement ses terres, sans en rien avoir esté par luy ny les siens endommagé, irrité, ny provoqué? Où est foy? où est loy? où est raison? où est humanité? où est crainte de Dieu? Cuides tu ces oultrages estre recelés es esprits eternelz, et au Dieu souverain, qui est juste retributeur de nos entreprises? Si le cuides, tu te trompes; car toutes choses viendront à son jugement. Sont ce fatales destinées, ou influences des astres, qui voulent[1] mettre fin à tes aises et repos? Ainsi ont toutes choses leur fin et periode. Et, quand elles sont venues à leur point superlatif[2], elles sont en bas ruinées : car elles ne peuvent long temps en tel estat demourer. C'est la fin de ceux qui leurs fortunes et prosperités ne peuvent par raison et temperance moderer.

Mais, si ainsi estoit pheé[3], et deust ores ton heur[4] et repos prendre fin, falloit il que ce fust en incommodant à mon roy, celuy par lequel tu estois estably? Si ta maison devoit ruiner, falloit il qu'en sa ruine elle tombast sus les atres de celuy qui l'avoit aornée? La chose est tant hors les metes[5] de raison, tant abhorrente de sens commun, que à peine peut elle estre par humain entendement conceue et jusques à ce demourera non croyable entre les estrangers[6] que l'effect asseuré et tesmoigné leur donne à entendre que rien n'est ny saint ny sacré à ceux qui se sont emancipés de Dieu et raison, pour suivre leurs affections perverses.

Si quelque tort eust esté par nous fait en tes subjects et dommaines, si par nous eust esté porté faveur à tes mal voulus[7], si en tes affaires ne t'eussions secouru, si par nous ton nom et honneur eust esté blessé, ou, pour mieulx dire, si l'esprit calomniateur, tentant à mal te tirer, eust, par fallaces especes[8] et phantasmes ludificatoires, mis en ton en-

---

[1] Veulent.

[2] Edit. de Dolet. — *Suppelatif*, édit. ant. à 1535 et édit. de 1535.

[3] Etabli par le destin.

[4] Bonheur.

[5] Les bornes (du latin *meta*).

[6] Edit. de 1542, F. Juste, et s. l. — *Et tant demeurera non creable entre les estrangiers... jusqu'à ce que*, édit. ant. à 1535, édit. de 1535, et de Dolet.

[7] A ceux qui ont encouru ta disgrâce, ton mal vouloir.

[8] En présentant les choses sous

tendement que envers toy eussions fait chose non digne de nostre ancienne amitié, tu devois premier [1] enquerir de la verité, puis nous en admonester. Et nous eussions tant à ton gré satisfait, que eusses eu occasion de toy contenter. Mais, ô Dieu eternel! quelle est ton entreprise? Voudrois tu, comme tyran perfide, piller ainsi, et dissiper [2] le royaume de mon maistre? L'as tu esprouvé tant ignave [3] et stupide qu'il ne voulust; ou tant destitué de gens, d'argent, de conseil, et d'art militaire, qu'il ne peust resister à tes iniques assaults?

Depars d'icy presentement, et demain pour tout le jour sois retiré en tes terres, sans par le chemin faire aucun tumulte ny force [4]. Et paye mille besans d'or [5] pour les dommages que as fait en ses terres. La moitié bailleras demain, l'autre moitié payeras es ides de may prochainement venant: nous delaissant ce pendant pour hostages les ducs de Tournemoule, de Basdefesses, et de Menuail, ensemble le prince de Gratelles, et le vicomte de Morpiaille [6].

---

un faux jour et créant des fantômes trompeurs.

[1] D'abord.

[2] Bouleverser, détruire. (*Dissipare*, Du Cange.)

[3] Lâche (lat. *ignavus*).

[4] Ni violence.

[5] Le besant (*byzantius*) était une monnaie d'or frappée à Byzance du temps des empereurs chrétiens, qui a eu cours en France sous la troisième race. Aussi nos auteurs, et entre autres le *Roman de la Rose*, en parlent dans maint endroit comme d'une monnaie courante.

[6] Rabelais a peu de pages où l'on ne reconnaisse le penseur profond. Mais, quand il se fait un devoir d'être grave, vous diriez que l'esprit gaulois s'efface, que l'originalité de la forme lui fait défaut. Il revêt la toge de Cicéron. Le tour, la construction, l'expression même, tout est latin.

Du reste notre remarque s'applique aussi bien à l'admirable lettre de Grandgousier qu'à la harangue de Gallet.

CHAPITRE XXXII.

Comment Grandgousier, pour acheter paix, fit rendre les fouaces.

A tant se teut le bon homme Gallet : mais Picrochole à tous ses propos ne respond autre chose, sinon : Venez les querir, venez les querir. Ilz ont belle couille et molle [1]. Ilz vous brayeront de la fouace. Adonc retourne vers Grandgousier, lequel trouva à genoux, teste nue, encliné en un petit coing de son cabinet, priant Dieu qu'il voulsist [2] amollir la cholere de Picrochole, et le mettre au point de raison, sans y proceder par force. Quand vit le bon homme de retour; il luy demanda : Ha, mon amy, quelles nouvelles m'apportez vous?

Il n'y a, dist Gallet, ordre [3] : cest homme est du tout [4] hors

[1] L'édit. ant. à 1535, celles de 1535, de Dolet, de F. Juste, de 1542, s. l., ont toutes *molle*. — Le Duchat écrit *moule* à l'antique, dit-il, ce qui est une erreur. Dans des inventaires du XIIe au XIIIe siècle, nous avons constamment trouvé *molle*. Dans nos patois, tradition vivante de la vieille langue, on prononce encore ainsi.

Couille autrefois se prenait dans le sens de *mortier*; le *molle* était le pilon, l'instrument qui servait à *moldre*.

Rabelais, suivant sa constante habitude, joue sur les sens divers de *couille* et de *molle*.

Quant aux expressions qui suivent, *ils vous brayeront de la fouace*, elles ont évidemment un sens ordurier.

La fouace, dont Le Duchat va chercher bien loin l'explication, est tout bonnement un gâteau du Poitou et de la Touraine. On n'a rien à *broyer* pour fabriquer la fouace. La broyer, c'est donc, comme aurait pu dire Rabelais, *en faire du bran*.

[2] Qu'il voulût. On trouve *vouzist*, *voulzist*, *voulust*.

[3] Cela va mal. *Absque ordine*, dans Du Cange, est rendu par *incondite*, *sine justitia*, *sine veritate*.

[4] Complétement.

du sens et delaissé de Dieu. Voire mais, dist Grandgousier, mon amy, quelle cause pretend il de cest exces? Il ne m'a, dist Gallet, cause queconques exposé, sinon qu'il m'a dit en cholere quelques motz de fouaces. Je ne sçay si l'on n'auroit point fait oultrage[1] à ses fouaciers. Je le veulx, dist Grandgousier, bien entendre devant qu'autre chose deliberer sur ce que seroit de faire. Alors manda savoir de cest affaire; et trouva pour vray qu'on avoit pris par force quelques fouaces de ses gens, et que Marquet avoit receu un coup de tribard sur la teste; toutesfois, que le tout avoit esté bien payé, et que le dit Marquet avoit premier blessé Forgier de son fouet par les jambes. Et sembla à tout son conseil qu'en toute force[2] il se devoit defendre.

Ce non obstant, dit Grandgousier, puisqu'il n'est question que de quelques fouaces, j'essayeray le contenter : car il me desplaist par trop de lever guerre. Adonc s'enquesta combien on avoit pris de fouaces, et, entendant quatre ou cinq douzaines, commanda qu'on en fist cinq charretées en icelle nuyt; et que l'une fust de fouaces faites à beau beurre, beaux moyeux d'œufz[3], beau saffran, et belles espices, pour estre distribuées à Marquet; et que, pour ses interestz, il luy donnoit sept cens mille et trois philippus[4] pour payer les barbiers qui l'auroient pensé : et d'abondant luy donnoit la mestairie de la Pomardiere, à perpetuité franche pour luy et les siens.

Pour le tout conduire et passer fut envoyé Gallet. Lequel, par le chemin, fit cueillir prés de la saulsaye[5] force grands

---

[1] *Daustrage* (édit. ant. à 1535); *d'oustrage* (édit. de 1535).

[2] Par tous les moyens.

[3] Le jaune qui se trouve au milieu de l'œuf, comme le moyeu dans une roue.

[4] On a cru qu'il s'agissait de monnaies frappées sous quelqu'un de nos rois du nom de Philippe. Mais, ces pièces ayant toutes une désignation particulière, on ne connait en numismatique, sous ce nom de *Philippus*, que des statères d'or de Philippe II de Macédoine ou des monnaies de Flandres. Dans ce dernier cas, Rabelais n'a pu désigner qu'une monnaie de Philippe le Bon, et non de Philippe II, comme le suppose M. Cartier, par un anachronisme évident.

[5] *Saullaye* ou *saulsaye*, c'est proprement un lieu planté de saules et par extension d'arbres quel-

rameaux de cannes et rouzeaux, et en fit armer autour leurs charrettes, et chascun des chartiers. Luy mesmes en tint un en sa main; par ce voulànt donner à cognoistre qu'ilz ne demandoient que la paix, et qu'ilz venoient pour l'acheter.

Eux, venus à la porte, requirent parler à Picrochole de par Grandgousier. Picrochole ne voulut onques les laisser entrer, ny aller à eux parler; et leur manda qu'il estoit empesché, mais qu'ilz dissent ce qu'ilz voudroient au capitaine Touquedillon, lequel affustoit quelque piece sus les murailles. Adonc luy dist le bon homme : Seigneur, pour vous rescinder toute ance de debat [1], et oster toute excuse que ne retournez en nostre premiere alliance, nous vous rendons presentement les fouaces dont est la controverse. Cinq douzaines en prindrent nos gens : elles furent tres bien payées : nous aimons tant la paix, que nous en rendons cinq charrettées : desquelles ceste icy sera pour Marquet, qui plus se plainct. Davantage, pour le contenter entierement, voyla sept cens mille et trois philippus que je luy livre; et, pour l'interest qu'il pourroit pretendre, je luy cede la mestairie de la Pomardiere, à perpetuité, pour luy et les siens, possedable en franc alloy : voyez ci le contract de la transaction. Et pour Dieu vivons dorenavant en paix, et vous retirez en vos terres joyeusement : cedans ceste place icy, en laquelle n'avez droit quelconques, comme bien le confessez. Et amis comme par avant.

Touquedillon raconta le tout à Picrochole, et de plus en plus envenima son courage, luy disant : Ces rustres ont belle peur : par Dieu, Grandgousier se conchie, le pauvre beuveur : ce n'est pas son cas [2] d'aller en guerre, mais ouy bien

---

conques. Dans une ancienne traduction de Monte-Mayor, *arboledo* est rendu par *saussaye*.

[1] Edit. ant. à 1535. — C'est sans nul doute la bonne leçon. *Toute ance*, c'est-à-dire tout prétexte de débat, latinisme : *Ansam dare* donner prise. L'éd. de 1535 porte : *Pour vous rescinder tout ance debat*.

On lit dans l'édit. de Dolet, *pour reciter tout ce débat*; dans d'autres, *pour vous retirer de tout ce debat*.

[2] *Ce n'est pas son cas d'aller*.

vuider les flaccons. Je suis d'opinion que retenons[1] ces fouaces et l'argent, et au reste nous hastons de remparer icy et poursuivre[2] nostre fortune. Mais pensent ilz bien avoir affaire à une duppe, de vous paistre de ces fouaces? Voyla que c'est, le bon traictement et la grande familiarité que leur avez par cy devant tenue vous ont rendu envers eux contemptible[3]. Oignez villain, il vous poindra. Poignez villain, il vous oindra.

Ça, ça, ça, dist Picrochole, saint Jacques ilz en auront: faites ainsi qu'avez dit[4]. D'une chose, dist Touquedillon, vous veulx je advertir. Nous sommes icy assez mal avitaillés, et pourveus maigrement des harnois de gueule[5]. Si Grandgousier nous mettoit siege, des à present m'en irois faire arracher les dents toutes, seulement que trois me restassent; autant à vos gens comme à moy; avec icelles nous n'avangerons[6] que trop à manger nos munitions. Nous, dist Picrochole, n'aurons que trop mangeailles. Sommes nous icy pour manger ou pour batailler? Pour batailler, vrayement, dist Touquedillon; mais de la panse vient la danse[7],

Et où faim regne, force exule[8].

Tant jaser, dist Picrochole. Saisissez ce qu'ilz ont amené.

A donc prindrent argent, et fouaces, et bœufz, et charrettes, et les renvoyerent sans mot dire, sinon que plus n'approchassent de si prés, pour la cause qu'on leur diroit

---

(Edit. ant. à 1535.) — *Son naïf.* (Edit. de 1535.) — *Son art.* (Edit. Dolet, F. Juste, et 1542, s. l.)

[1] (Edit. ant. à 1535, de 1535, de F. Juste, de 1542, s. l.) Dolet, qui pratiquait la règle du subjonctif, écrit *retenions*, comme au prologue il a écrit *trouviez*.

[2] *Ici pour suivre* (édit. ant. à 1535). — Cette leçon exprime une nuance différente, et peut bien être la vraie.

[3] Méprisable (du lat. *contemnere*.

[4] (Éd. ant. à 1535 et de 1535.) *Ilz en auront et sera fait ainsi qu'avez dit.* (Édit. Dolet.) *Ilz en auront fait ainsi qu'avez dit.* (F. Juste, et 1542, s. l.)

[5] Ce qui sert à garnir la gueule.

[6] Nous n'avancerons.

[7] Car de la panse vient la danse.
(Villon.)

[8] S'en va, *exulat*.

demain. Ainsi sans rien faire retournerent devers Grandgousier, et luy conterent le tout : adjoustans qu'il n'estoit aucun espoir de les tirer à paix, sinon à vive et forte guerre[1].

[1] De les amener à la paix, sinon au moyen d'une vive et forte guerre.

CHAPITRE XXXIII.

Comment certains gouverneurs de Picrochole, par conseil precipité, le mirent au dernier peril.

Les fouaces destroussées, comparurent davant Picrochole les ducs de Menuail, comte Spadassin, et capitaine Merdaille, et luy dirent : Sire[1], aujourd'huy nous vous rendons le plus heureux, plus chevaleureux prince qui onques fust depuis la mort d'Alexandre Macedo. Couvrez, couvrez vous, dist Picrochole. Grand mercy, dirent ilz, Sire ; nous sommes à nostre devoir. Le moyen est tel. Vous laisserez icy quelque capitaine en garnison, avec petite bande de gens, pour garder la place, laquelle nous semble assez forte, tant par nature que par les rempars faits à vostre invention. Vostre armée partirez[2] en deux, comme trop mieulx l'entendez. L'une partie ira ruer sus ce Grandgousier et ses gens. Par icelle sera de prime abordée facilement desconfit. Là recouvrerez argent à tas, car le vilain en a du content. Vilain, disons nous, parce qu'un noble prince n'a jamais un sou[3]. Thesaurizer est fait de vilain.

L'autre partie ce pendant tirera vers Onys, Sanctonge, Angomois, et Gascoigne : ensemble Perigot, Medoc, et Elanes[4]. Sans resistence prendront villes, chasteaux, et forteresses. A Bayonne, à saint Jean de Luc, et Fontarabie,

---

[1] Edit. ant. à 1535. *Cyre*, édit. de 1535, de Dolet, etc.

[2] Partagerez.

[3] Ce passage est du nombre de ceux où il est difficile de ne pas voir une double allusion à Louis XII et à François Ier. On sait qu'on reprochait, peut-être avec raison, l'avarice au premier, et la phrase : *Un noble prince n'a jamais un sou*, semble être une plaisante flatterie à l'adresse de François Ier. Sa générosité et le désordre de ses finances sont deux faits également notoires.

[4] Le Périgord, les Landes.

saisirez toutes les naufz[1], et, costoyant vers Galice et Portugal, pillerez tous les lieux maritimes, jusques à Ulisbone[2], où aurez renfort de tout equipage requis à un conquerent. Par le corbieu Espagne se rendra, car ce ne sont que madourrés[3]. Vous passerez par l'estroict de Sibyle, et là erigerez deux colomnes plus magnifiques que celles d'Hercules, à perpetuelle memoire de vostre nom. Et sera nommé cestuy destroict la mer Picrocholine.

Passée la mer Picrocholine, voicy Barberousse qui se rend vostre esclave. Je, dist Picrochole, le prendray à mercy. Voire, dirent ilz, pourveu qu'il se face baptiser. Et oppugnerez les royaumes de Tunis, d'Hippes, Argiere, Bone, Corone, hardiment toute Barbarie. Passant oultre, retiendrez en vostre main Maiorque, Minorque, Sardaine, Corsicque, et autres isles de la mer Ligusticque et Balcare. Costoyant à gauche, dominerez toute la Gaule Narbonique, Provence, et Allobroges, Genes, Florence, Luques, et à Dieu seas[4] Rome. Le pauvre monsieur du pape[5] meurt desja de peur. Par ma foy, dist Picrochole, je ne luy baiseray ja sa pantoufle.

Prise Italie, voyla Naples, Calabre, Apoulle, et Sicile toutes à sac, et Malthe avec. Je voudrois bien que les plaisans chevaliers jadis Rhodiens vous resistassent, pour voir de leur urine. J'irois (dist Picrochole) voluntiers à Lorette. Rien, rien, dirent ilz; ce sera au retour. De là prendrons Candie, Cypre, Rhodes, et les isles Cyclades, et donnerons sus la Morée. Nous la tenons. Saint Treignan, Dieu gard Hierusalem! car le soudan n'est pas comparable à vostre puissance. Je, dist il, feray donc bastir le temple de Salomon? Non, dirent ilz, encores : attendez un peu. Ne soyez jamais tant soudain à vos entreprises.

---

[1] Navires.

[2] La ville d'Ulysse, Lisbonne.

[3] Fainéants, grossiers. — Il est évident que c'est là une ironie : à cette époque, les Espagnols étaient redoutés.

[4] Salut à Rome, vous saluez Rome. (*Adissias*, pat. limousin, *adiousias*, pat. prov.)

[5] Rabelais emploie maintes fois cette locution qui a séduit notre La Fontaine.

» *Eh! bonjour Monsieur du Corbeau!*

Savez vous que disoit Octavian Auguste? *Festina lente.* Il vous convient premierement avoir l'Asie minor, Carie, Lycie, Pamphile, Cilicie, Lydie, Phrygie, Mysie, Betune, Charazie, Satalie, Samagarie, Castamena, Luga, Savasta, jusques à Euphrates. Verrons nous, dist Picrochole, Babylone, et le mont Sinay? Il n'est, dirent ilz, ja besoing pour ceste heure. N'est ce pas assez tracassé de avoir transfreté la mer Hircane, chevauché les deux Armenies, et les trois Arabies?

Par ma foy, dist il, nous sommes affolés. Ha, pauvres gens! Quoy? dirent ilz. Que boirons nous par ces deserts? Car Julian Auguste et tout son ost y moururent de soif, comme l'on dit. Nous, dirent ilz, avons ja donné ordre à tout. Par la mer Siriace, vous avez neuf mille quatorze grandes naufz, chargées des meilleurs vins du monde; elles arriverent à Japhes. Là se sont trouvés vingt et deux cens mille chameaux, et seize cens elephans, lesquelz avez pris à une chasse environ Sigeilmes, lorsque entrastes en Libye, et d'abondant eustes toute la caravanne de Lamecha. Ne vous fournirent ilz de vin à suffisance? Voire, mais, dist il, nous ne beusmes point frais. Par la vertu, dirent ilz, non pas d'un petit poisson, un preux, un conquerent, un pretendant et aspirant à l'empire univers ne peut tousjours avoir ses aises. Dieu soit loué qu'estes venu vous et vos gens, saufz et entiers, jusques au fleuve du Tigre.

Mais, dist il, que fait ce pendant la part de nostre armée qui desconfit ce villain humeux Grandgousier? Ilz ne chomment pas, dirent ilz; nous les rencontrerons tantost. Ilz vous ont pris Bretaigne, Normandie, Flandres, Haynault, Brabant, Artoys, Hollande, Selande: ilz ont passé le Rhein par sus le ventre des Suisses[1] et Lansquenets, et part d'entre eux ont dompté Luxembourg, Lorraine, la Champaigne, Savoye jusques à Lyon: auquel lieu ont trouvé vos garnisons retournans des conquestes navales de la mer Mediterranée. Et se sont reassemblés en Boheme, aprés avoir mis

[1] On lit *Sueres* dans l'édit. ant. à 1535.

à sac Soueve, Wuitemberg, Bavieres, Austriche, Moravie, et Stirie. Puis ont donné fierement ensemble sus Lubek, Norwerge, Sweden, Rich, Dace, Gotthie, Engroneland, les Estrelins, jusques à la mer Glaciale. Ce fait, conquesterent les isles Orchades, et subjuguerent Escosse, Angleterre, et Irlande. De là, navigans par la mer sabuleuse et par les Sarmates, ont vaincu et dompté Prussie, Polonie, Lithuanie, Russie, Valachie, la Transsilvane, Hongrie, Bulgarie, Turquie, et sont à Constantinoble. Allons nous, dist Picrochole, rendre à eux le plus tost, car je veulx estre aussi empereur de Trebizonde.

Ne tuerons nous pas tous ces chiens Turcs et Mahumetistes? Que diable, dirent ilz, ferons nous donc? Et donnerez leurs biens et terres à ceux qui vous auront servy honnestement. La raison, dist il, le veult, c'est equité. Je vous donne la Carmaigne, Surie, et toute Palestine. Ha, dirent ilz, sire, c'est du bien de vous: grand mercy. Dieu vous face bien tousjours prosperer.

Là present estoit un vieux gentil homme, esprouvé en divers hazars, et vray routier de guerre, nommé Echephron; lequel oyant ces propos, dist : J'ay grand peur que toute ceste entreprise sera semblable à la farce du pot au laict; duquel un cordouanier se faisoit riche par resverie; puis le pot cassé, n'eut de quoy disner. Que pretendez vous par ces belles conquestes? Quelle sera la fin de tant de travaux et traverses? Ce sera, dist Picrochole, que nous, retournés, reposerons à nos aises. Dont, dist Echephron, et si par cas jamais n'en retournez? Car le voyage est long et perilleux. N'est ce mieux que des maintenant nous reposons, sans nous mettre en ces hazars[1]? O! dist Spadassin, par Dieu

---

[1] Ce long discours est inspiré d'un passage de Plutarque. (*Vie de Pyrrhus.*)

Boileau, dans son Épître première, imite à son tour et Plutarque et Rabelais.

« Mais de retour enfin, que prétendez-vous faire?
« — Alors, cher Cinéas, victorieux, contents,
« Nous pourrons rire à l'aise et prendre du bon temps.
« — Eh! Seigneur, dès ce jour, sans sortir de l'Épire,
« Du matin jusqu'au soir qui vous défend de rire?

voicy un bon resveux; mais allons nous cacher au coing de la cheminée : et là passons avec les dames nostre vie et nostre temps à enfiler des perles, ou à filer comme Sardanapalus. Qui ne s'adventure, n'a cheval ny mule, ce dit Salomon. Qui trop, dit Echephron, s'adventure, perd cheval et mule, respondit Malcon.

Baste, dist Picrochole, passons oultre. Je ne crains que ces diables de legions de Grandgousier : ce pendant que nous sommes en Mesopotamie, s'ilz nous donnoient sus la queue, quel remede? Tres bon, dist Merdaille, une belle petite commission, laquelle vous envoirez aux Moscovites, vous mettra en camp pour un moment quatre cens cinquante mille combattans d'eslite. O si vous m'y faites vostre lieutenant, je renie la chair [1], la mort et le sang, je tuerois un pigne pour un mercier [2]! Je mors, je rue, je frappe, j'attrape, je tue, je renie. Sus, sus, dist Picrochole, qu'on despesche tout, et qui m'aime si me suive.

---

[1] *Je renie la chair, la mort et le sang.* Ces mots, qui se trouvent dans l'édition antérieure à 1535, n'ont pas été reproduits depuis. — Bien que Rabelais les place dans une bouche de mécréant, il aura jugé prudent de les effacer.

[2] Rabelais, suivant son habitude, fait ici une plaisante inversion; il dit : tuer un *peigne* pour un *mercier*, au lieu de : tuer un *mercier* pour un *peigne*. — Cette locution proverbiale, qui se comprend sans qu'on l'explique, est usitée de nos jours dans plusieurs provinces et notamment dans le Berry.

CHAPITRE XXXIV.

Comment Gargantua laissa la ville de Paris pour secourir son pays; et comment Gymnaste rencontra les ennemis.

En ceste mesme heure Gargantua, qui estoit issu de Paris, soudain les lettres de son pere leues, sus sa grande jument venant, avoit ja passé le pont de la Nonnain[1], luy, Ponocrates, Gymnaste et Eudemon; lesquelz pour le suivre avoient pris chevaux de poste : le reste de son train venoit à justes journées, amenant tous ses livres et instrument[2] philosophique. Luy, arrivé à Parillé, fut adverty, par le mestayer de Gouguet, comment Picrochole s'estoit remparé à la Roche Clermaud, et avoit envoyé le capitaine Tripet, avec grosse armée, assaillir le bois de Vede, et Vaugaudry : et qu'ilz avoient couru la poulle[3] jusques au pressouer Billard; et que c'estoit chose estrange et difficile à croire des exces qu'ilz faisoient par le pays; tant qu'il luy fit peur, et ne savoit bien que dire ny que faire.

Mais Ponocrates luy conseilla qu'ilz se transportassent vers le seigneur de la Vauguyon, qui de tous temps avoit esté leur amy et confederé, et par luy seroient mieulx advisés de tous affaires : ce qu'ilz firent incontinent, et le trouverent en bonne deliberation de leur secourir. Et fut d'opinion qu'il enverroit quelqu'un de ses gens pour descouvrir le

[1] A Chinon. Ce pont est détruit.

[2] Attirail. Il faut se rappeler que la philosophie comprenait alors les sciences naturelles. — *Instrumentum* a aussi été employé dans le sens de livre. (Du Cange.)

[3] *Courir la poule*, c'est marauder. — Dolet écrit *poulaille*. Rabelais se sert ailleurs de ce dernier mot, qui est encore usité par les Bourguignons et les Poitevins dans le sens de volaille. On lit dans une chanson du temps :

Quand m'y souviens de la poulaille.

pays, et savoir en quel estat estoient les ennemis, afin d'y proceder par conseils pris selon la forme de l'heure presente. Gymnaste s'offrit d'y aller : mais il fut conclud que, pour le meilleur, il menast avec soy quelqu'un qui cogneust[1] les voyes et destorses[2], et les rivieres de l'entour[3].

Adonc partirent luy et Prelinguand, escuyer de Vauguyon, et, sans effroy[4], espierent de tous costés. Ce pendant Gargantua se refraichit, et repeut quelque peu avec ses gens, et fit donner à sa jument un picotin d'avoine; c'estoient soixante et quatorze muiz, trois boisseaux.

Gymnaste et son compagnon tant chevaucherent qu'ilz rencontrerent les ennemis tous espars, et mal en ordre, pillans et desrobans tout ce qu'ilz pouvoient; et, de tant loing qu'ilz l'apperceurent, accoururent sus luy à la foulle pour le destrousser. Adonc il leur cria : Messieurs, je suis pauvre diable; je vous requiers qu'ayez de moy mercy. J'ay encores quelque escu[5], nous le boirons : car c'est *aurum potabile*[6], et ce cheval icy sera vendu pour payer ma bienvenue : cela fait, retenez moy des vostres, car jamais homme ne sceut mieulx prendre, larder, roustir et aprester, voire par Dieu demembrer, et gourmander[7] poulle que moy qui suis icy; et, pour mon *proficiat*[8], je boy à tous bons compagnons. Lors descouvrit sa ferrière[9], et, sans mettre le nez dedans, beuvoit assez honnestement. Les maroufles le regardoient, ouvrans la gueule d'un grand pied, et tirans les langues comme levriers, en attente de boire aprés : mais

---

[1] *Cognoistroit*, édit. ant. à 1535.

[2] Détours.

[3] On lit de l'*entour* dans l'édit. ant. à 1535.

[4] Sans faire *d'effroi*, sans donner l'alarme, sans bruit.

[5] *Teston*, édit. ant. à 1535.

[6] Jeu de mots sur *or potable*. — L'or potable était une sorte de panacée dont la célébrité a survécu à Rabelais.

« *Il falloit que ce fût quelques gouttes d'or potable*, » a dit Molière dans *le Médecin malgré lui*, acte I, scène 2.

Ici cet or est *potable*, parce qn'il servira à payer à boire.

[7] Dévorer. « *Gourmander son bien.* » (Nicot.) *To glut*, Cotgrave.

[8] Ma bienvenue. — On appelait *proficiat* la bienvenue des évêques.

Joyeulx en suis : proficiat.
Conformé soyez en lestat
(*Actes des apôtres.*)

[9] Gros flacon de voyage en cuir.

CHAPITRE XXXV.

Comment Gymnaste souplement tua le capitaine Tripet et autres gens de Picrochole.

Ces motz entenduz, aucuns d'entre eux commencerent avoir frayeur, et se seignoient[1] de toutes mains, pensans que ce fust un diable desguisé : et quelqu'un d'eux, nommé Bon Joan, capitaine des franctopins[2], tira ses heures de sa braguette, et cria assez haut, Ἅγιος ὁ Θεός[3]. Si tu es de Dieu, si parle : si tu es de l'autre[4], si t'en va. Et pas ne s'en alloit : ce que entendirent plusieurs de la bande, et departoient de la compagnie; le tout notant et considerant Gymnaste. Pourtant fit semblant descendre de cheval, et, quand fut pendant du costé du montouer, fit soupplement le tour de l'estriviere[5], son espée bastarde au costé, et, par dessous passé, se lança en l'air, et se tint des deux pieds sus la selle,

---

[1] Faisaient des signes de croix.

[2] *Taupins* ou *taupiers* était le sobriquet donné aux francs-archers des villages. Cette milice irrégulière, créée sous Charles VII, abolie par Louis XII et rétablie en 1523, ne s'était jamais distinguée par son courage. Aussi Rabelais fait-il jouer ici au capitaine Bonjan le rôle d'un poltron. On sait que le poëte Villon ne fait pas un brave de son *franc-archer*.

Il a été composé sur cette milice une chanson fort curieuse, dont nous citerons un couplet :

Un franc-taupin son testament faisoit
Honnestement dedans le presbytère,
Et si laissa sa femme à son vicaire,
Et lui bailla la clef de la maison.
Deriron, vignette sus vignon.

Ou bien :

Le franc archer à la guerre s'en va;
Testamenta comme un chrétien doit faire;
Il a laissé sa femme à son vicaire,
Et au curé les clefs de sa maison.
Viragon, vignette sus vignon.

[3] Le Dieu saint. C'est ainsi que commence la prière grecque nommée *Trisagion*.

[4] C'est-à-dire du diable, que Bon Joan n'ose pas nommer. Morellet fait judicieusement observer que la crainte du franc-taupin est basée sur l'opinion qu'on retrouve encore dans les campagnes, que nommer le diable c'est s'exposer à le faire venir.

[5] Le tour de l'étrier.

le cul tourné vers la teste du cheval. Puis dist : Mon cas va au rebours. Adonc, en tel point qu'il estoit, fit la gambade sus un pied, et, tournant à senestre[1], ne faillit onques de rencontrer sa propre assiette sans en rien varier. Dont dist Tripet : Ha, ne feray pas cestuy là pour ceste heure, et pour cause. Bren[2], dist Gymnaste, j'ai failly, je vais defaire[3] cestuy sault. Lors, par grande force et agilité, fit, en tournant à dextre, la gambade, comme d'avant. Ce fait, mit le poulce de la dextre[4] sus l'arson de la selle, et leva tout le corps en l'air, se soustenant tout le corps sus le muscle et le nerf dudit poulce, et ainsi se tourna trois fois : à la quatriesme, se renversant tout le corps sans à rien toucher, se guinda[5] entre les deux oreilles du cheval, soudant tout le corps en l'air sus le poulce de la senestre[6]; et, en cest estat, fit le tour du moulinet; puis, frappant du plat de la main dextre sus le milieu de la selle, se donna tel branle qu'il s'assist sus la crope, comme font les damoiselles.

Ce fait, tout à l'aise passa la jambe droite par sus la selle, et se mit en estat de chevaucheur, sus la croppe. Mais, dist il, mieulx vault que je me mette entre les arsons. Adonc, s'appuyant sus les poulces des deux mains à la crope devant soy, se renversa cul sus teste en l'air, et se trouva entre les arsons en bon maintien; puis, d'un sobresault, se leva tout le corps en l'air, et ainsi se tint pieds joincts entre les arsons, et là tournoya plus de cent tours, les bras estendus en croix, et crioit ce faisant à haute voix : J'enrage, diables, j'enrage, j'enrage, tenez moy, diables, tenez moy, tenez.

Tandis qu'ainsi voltigeoit, les marouflés, en grand esbahissement, disoient l'un à l'autre : Par la merdé[7], c'est un lutin, ou un diable ainsi deguisé. *Ab hoste maligno libera*

---

[1] *Sus un pied tournant à senestre, et ne faillit*, édit. ant. à 1535.

[2] *Bien*, édit. ant. à 1535.

[3] C'est-à-dire refaire le même saut en sens inverse. Il a tourné à gauche, il va tourner à droite.

[4] De la main droite.

[5] Se haussa tout d'une pièce.

[6] De la main gauche.

[7] La *merdé*, c'est-à-dire la mère de Dieu. Juron du Poitou et de la Touraine. Jeanne d'Arc se donnait à elle-même le nom de *fille Dé*.

nos, Domine : et s'en fuyoient à la route, regardans derriere soy, comme un chien qui emporte un plumail[1].

Lors Gymnaste, voyant son advantage, descend de cheval, desgaine son espée, et à grands coups chargea sus les plus huppés, et les ruoit, à grands monceaux, blessés, navrés, et meurtris, sans que nul luy resistast, pensans que ce fust un diable affamé, tant par les merveilleux voltigemens qu'il avoit fait, que par les propos que luy avoit tenu Tripet, en l'appellant pauvre diable. Sinon que Tripet, en trahison, luy voulut fendre la cervelle de son espée lansquenette : mais il estoit bien armé, et de cestuy coup ne sentit que le chargement; et soudain se tournant, lança un estoc volant[2] audit Tripet, et, ce pendant qu'iceluy se couvroit en haut, luy tailla d'un coup l'estomac, le colon, et la moitié du foye; dont tomba par terre, et tombant rendit plus de quatre potées de soupes, et l'ame meslée parmy les soupes.

Ce fait, Gymnaste se retire, considerant que les cas de hazart jamais ne fault poursuivre jusques à leur periode : et qu'il convient à tous chevaliers reverentement traicter leur bonne fortune, sans la molester ny gehenner. Et, montant sus son cheval, luy donne des esperons, tirant droit son chemin vers la Vauguyon, et Prelinguand avec luy.

---

[1] Un *plumail* ne signifie pas ici une volaille, comme le supposent les commentateurs. Dans l'ouest, c'est le nom du plumeau; Cotgrave traduit *plumail* par *duster of feathers*. Mais, pour comprendre la comparaison de Rabelais, il faut savoir que le *plumeau* consiste en un aileron d'oie ou de dinde. Au point de section il reste toujours quelques tendons, qui affriandent les chiens. Aussi ne se font-ils pas faute de voler aux ménagères leur plumail; mais comme ils aiment peu à mordre dans la plume, ils saisissent le plumail par les tendons, ce qui les force à porter la tête de côté. Nous devons ajouter que la locution dont se sert Rabelais est encore parfaitement usitée dans la Charente, et qu'on la comprend ainsi.

[2] Le Duchat prétend que c'est un bâton que l'on lançait. Nous croyons qu'il s'agit plutôt d'un coup porté à la volée.

CHAPITRE XXXVI.

Comment Gargantua demollit le chasteau du Gué de Vede, et comment ilz passerent le gué.

Venu que fut, raconta l'estat auquel avoit trouvé les ennemis, et du stratageme qu'il avoit fait, luy seul, contre toute leur caterve[1]; affirmant[2] qu'ilz n'estoient que maraulx, pilleurs, et brigans, ignorans de toute discipline militaire, et que hardiment ilz se missent en voye, car il leur seroit tres facile de les assommer comme bestes.

Adonc monta Gargantua sus sa grande jument, accompaigné comme davant avons dit. Et, trouvant en son chemin un haut et grand alne[3] (lequel communement on nommoit l'arbre de saint Martin, pource qu'ainsi estoit creu un bourdon que jadis saint Martin y planta), dist : Voicy ce qu'il me falloit. Cest arbre me servira de bourdon et de lance. Et l'arrachit[4] facilement de terre, et en osta les rameaux, et le para[5] pour son plaisir. Ce pendant sa jument pissa, pour se lascher le ventre : mais ce fut en telle abondance qu'elle en fit sept lieues de deluge; et deriva tout le pissat au gué de Vede, et tant l'enfla devers le fil de l'eau, que toute ceste bande des ennemis furent en grand horreur noyés,

---

[1] Bande (*caterva*, lat.).

[2] Éd. ant. à 1535; dans les autres, *afferment*.

[3] Un aune, en latin *alnus*. Nous rétablissons la vraie leçon, celle de l'édit. ant. à 1535. Dans l'édit. de 1535 on a mis *asne* pour *alne*; les éditeurs suivants, choqués de ce non-sens, ont remplacé *asne* par *arbre*.

[4] L'arracha. Cette forme est restée dans plusieurs patois.

[5] Lui ôta la peau. En Saintonge, en Nivernais, *parer* s'emploie dans le sens de peler. (*Parare*, en b. lat. Du Cange.)

exceptés aucuns qui avoient pris le chemin vers les cousteaux, à gauche.

Gargantua, venu à l'endroit du bois de Vede, fut advisé par Eudemon que dedans le chasteau estoit quelque reste des ennemis; pour laquelle chose savoir Gargantua s'escria tant qu'il peut : Estes vous là, ou n'y estes pas? Si vous y estes, n'y soyez plus : si n'y estes, je n'ay que dire. Mais un ribaud canonnier, qui estoit au machicoulis, luy tira un coup de canon, et l'attainct par la temple dextre furieusement : toutesfois ne luy fit, pour ce, mal en plus que s'il luy eust jetté une prune. Qu'est cela? dist Gargantua, nous jettez vous icy des grains de raisin? La vendange vous coustera cher; pensant de vray que le boullet fust un grain de raisin. Ceux qui estoient dedans le chasteau, amusés à la pille[1], entendans le bruit, coururent aux tours et forteresses, et luy tirerent plus de neuf mille vingt et cinq coups de fauconneaux et arquebouses, visans tous à sa teste; et si menu tiroient contre luy, qu'il s'escria : Ponocrates, mon amy, ces mousches icy m'aveuglent : baillez moy quelque rameau de ces saulles pour les chasser : pensant, des plombées et pierres d'artillerie, que fussent mousches bovines. Ponocrates l'advisa que n'estoient autres mousches que les coups d'artillerie que l'on tiroit du chasteau. Alors chocqua de son grand arbre contre le chasteau, et à grands coups abatit et tours et forteresses, et ruina tout par terre. Par ce moyen, furent tous rompuz et mis en pieces ceux qui estoient en iceluy.

De la partans, arriverent au pont du moulin[2], et trouverent tout le gué couvert de corps mors, en telle foulle qu'ilz avoient engorgé le cours du moulin ; et c'estoient ceux qui estoient peris au deluge urinal de la jument. Là furent en pensement comment ilz pourroient passer, veu l'empeschement de ces cadavres. Mais Gymnaste dist : Si les diables y ont passé, j'y passeray fort bien. Les diables, dist Eudemon, y ont passé pour en emporter les ames damnées.

---

[1] Jouant à la balle, et non *pillant*, comme l'entend Johanneau.

[2] *Au port du Molin*, édit. ant. à 1535.

Saint Treignan, dist Ponocrates, par doncques consequence necessaire, il y passera. Voire voire, dist Gymnaste, ou je demoureray en chemin. Et, donnant des esperons à son cheval, passa franchement oultre, sans que jamais son cheval eust frayeur des corps mors. Car il l'avoit accoustumé, selon la doctrine de Elian, à ne craindre les armes[1] ny corps mors. Non en tuant les gens, comme Diomedes tuoit les Thraces, et Ulysses mettoit les corps de ses ennemis es pieds de ses chevaux, ainsi que raconte Homere; mais en luy mettant un phantosme parmy son foin, et le faisant ordinairement passer sus iceluy quand il luy bailloit son avoine. Les trois autres le suivirent sans faillir, excepté Eudemon, duquel le cheval enfonça le pied droit jusques au genouil dedans la pance d'un gros et gras villain qui estoit là noyé à l'envers, et ne le pouvoit tirer hors : ainsi demouroit empestré, jusques à ce que Gargantua, du bout de son baston, enfondra le reste des tripes du villain en l'eau, ce pendant que le cheval levoit le pied. Et (qui est chose merveilleuse en hippiatrie) fut ledit cheval guery d'un surot qu'il avoit en celuy pied, par l'atouchement des boyaux de ce gros marroufle.

---

[1] Les *armes*. (Édit. ant. à 1535 et édit. de 1535.) Nous rétablissons la véritable leçon. — Toutes les éditions postérieures à 1535 ont *ames*. A notre grande surprise, nous lisons dans la traduction du judicieux et savant Regis : *Weder Seelen noch Leichnam zu fürchten*. — Des chevaux ayant peur des âmes!... Élien ne parle pas le moins du monde d'une pareille singularité, mais bien de mannequins armés, simulant des cadavres. (*De la nature des animaux*, l. XVI, c. 25.)

Quant à Homère, il ne *raconte* point, et Élien ne lui prête pas non plus ce que notre auteur lui fait dire.

Voici ce que nous lisons dans le Xe livre de l'*Iliade* :

« Ulysse traîne par les pieds les « guerriers qui meurent sous le « fer de Diomède, et les *range de* « *côté*, pour que les chevaux de « Rhésus passent sans peine. »

Rabelais, qui savait très-bien le grec, n'a point dû, comme le prétend Le Duchat, mal saisir dans Élien le sens du mot ὑπάγει, qu'un élève de cinquième comprendrait sans peine; mais sa mémoire l'aura mal servi.

CHAPITRE XXXVII.

Comment Gargantua soy peignant faisoit tomber de ses cheveux les boulets d'artillerie.

Issus de la rive de Vede, peu de temps aprés aborderent au chasteau de Grandgousier, qui les attendoit en grand desir. A sa venue[1], ilz le festoyerent à tour de bras; jamais on ne vit gens plus joyeux : car *supplementum supplementi chronicorum* dit que Gargamelle y mourut de joye : je n'en sçay rien de ma part, et bien peu me soucie ny d'elle ny d'autre[2]. La verité fut que Gargantua, se refraichissant d'habillemens, et se testonnant[3] de son peigne (qui estoit grand de cent cannes[4], appointé de grandes dents d'elephans toutes entieres), faisoit tomber à chascun coup plus de sept balles de boullets qui luy estoient demourés entre les cheveux à la demolition du bois de Vede.

Ce que voyant Grandgousier son pere, pensoit que fussent poux, et luy dit : Dea, mon bon filz, nous as tu apporté jusques icy des esparviers de Montagu[5]? Je n'entendois que

[1] Ed. ant. à 1535 et éd. de 1535. Dans les autres, on a imprimé à tort : à *leur* venue, ilz *se* festoyerent.

[2] Dans l'éd. ant. à 1535, on lit : *ny d'elle ny d'autre femme que soit.*

[3] S'arrangeant les cheveux.

[4] De *sept cannes*, éd. ant. à 1535.

[5] « Ce sont poux que les capètes portent sur leurs habits, comme esparviers sur le poing, » dit un ancien commentateur. Les *capètes* ou écoliers du collége de Montaigu étaient indignement nourris et entretenus. Erasme avait failli y mourir.

« Ille (lit-on en tête de ses *Colloquia*) in collegio Montis acuti ex putridis ovis et lecto infecto morbum concepit. » C'était en connaissance de cause qu'il faisait parler comme suit deux écoliers :

« Unde prodis? — E collegio Montis acuti. — Ergo ades nobis onustus litteris. — Imo pediculis. »

Erasmi Colloquia.

là tu fisses residence. Adonc Ponocrates respondit : Seigneur, ne pensez pas que je l'aye mis au colliege de pouillerie qu'on nomme Montagu : mieulx l'eusse voulu mettre entre les guenaux de Saint Innocent[1], pour l'enorme cruaulté et villenie que j'y ay cogneu. Car trop mieulx sont traictés les forcés[2] entre les Maures et Tartares, les meurtriers en la tour[3] criminelle, voire certes les chiens en vostre maison, que ne sont ces malautrus au dit colliege. Et, si j'estois roy de Paris, le diable m'emport si je ne mettois le feu dedans, et faisois brusler et principal et regens, qui endurent ceste inhumanité devant leurs yeulx estre exercée. Lors, levant un de ces boullets, dist : Ce sont coups de canons que naguieres a receu vostre filz Gargantua, passant devant le bois de Vede, par la trahison de vos ennemis.

Mais ilz en eurent telle recompense qu'ilz sont tous peris en la ruine du chasteau; comme les Philistins par l'engin de Sanson, et ceux que opprima[4] la tour de Siloé; desquelz est escrit, *Luc*, 13. Iceux je suis d'advis que nous poursuivons, ce pendant que l'heur est pour nous. Car l'occasion a tous ses cheveux au front : quand elle est oultre passée, vous ne la pouvez plus revocquer; elle est chauve par le derriere de la teste, et jamais plus ne retourne. Vrayement, dist Grandgousier, ce ne sera pas à ceste heure, car je veulx vous festoyer pour ce soir, et soyez les tres bien venus.

Ce dit, on appresta le souper, et de surcroist furent roustis seize bœufz, trois genisses, trente et deux veaux, soixante et trois chevreaux moissonniers[5], quatre vingt quinze moutons, trois cens gorets de laict à beau moust[6], unze vingt per-

---

[1] Gueux qui hantaient le cimetière de ce nom.

[2] Les forçats.

[3] (Édit. ant. à 1535 et édit. de 1535.) Les autres ont *prison*.

[4] Qu'écrasa.

[5] *Moison*, *moëson*, fermage, redevance, d'où *moissonneur*, *moissonnier*. (Voy. Du Cange.) Il s'agit donc ici de chevreaux constituant une redevance. Cette interprétation nous paraît meilleure que celle de Le Duchat, qui veut que ce soient des chevreaux de lait, *moissonniers* pour *mulsonniers*, de *mulgeo*.

[6] Cochons de lait assaisonnés avec du vin doux, *mustum*. — Le moût jouait un grand rôle dans la cuisine de nos aïeux.

drix, sept cens becasses, quatre cens chappons de Loudunois et Cornouaille, six mille poullets et autant de pigeons, six cens galinottes[1], quatorze cens levraux, trois cens et trois ostardes, et mille sept cens hutaudeaux[2] : de venaison, l'on ne peut tant soudain recouvrir, fors unze sangliers qu'envoya l'abbé de Turpenay[3], et dix et huit bestes fauves que donna le seigneur de Grandmont; ensemble sept vingt faisans qu'envoya le seigneur des Essars, et quelques douzaines de ramiers, d'oiseaux de riviere, de cercelles[4], buours[5], courles, pluviers, francolys, cravans[6], tyransons[7], vanereaux, tadournes[8], pochecullieres[9], pouacres[10], hegronneaux[11], foulques[12], aigrettes, cigoingnes, cannes petieres[13], oranges, flammans (qui sont phœnicopteres), terrigoles[14], poulles de Inde; force coscossons[15], et renfort de potages. Sans point de faulte, y estoit de vivres abondance[16] : et furent apprestés honnestement par Frippesaulce, Hoschepot et Pilleverjus, cuisiniers de Grandgousier. Janot, Micquel, et Verrenet, apresterent fort bien à boire.

Voici le procédé donné par Taillevant pour faire saulce au moust : Prenez des raisins hors de la grape et les escachez en ung pot. Mettez-le bouillir sur le feu demy quart d'heure et y mettez un bien peu de vin vermeil si n'avez assez raisins : les laissez refroidir; apres passez parmy l'estamine et pour quatre platz prenez deux onces de gingembre et passez tout ensemble par l'estamine excepté le sucre.

[1] Gélinottes.

[2] Chapons. (Cotgrave.)

[3] L'abbaye de Turpenay et la seigneurie de Grandmont étaient sur la route de Tours à Chinon.

[4] Sarcelles.

[5] *Buors*. Ed. ant. à 1535 et éd. de 1535.

[6] Craves, variété du genre *Corvus*.

[7] Oiseau de mer.

[8] Espèce de canard (*anas tadorna*).

[9] Spatules.

[10] Espèce de héron.

[11] De jeunes hérons. — Le héron s'appelle encore *hégron* dans les patois des deux Charentes.

[12] Espèces de poules d'eau, *fulicæ*.

[13] La canne petière est la petite outarde (*otis tetrax*). Dans plusieurs cantons des Deux-Sèvres elle porte encore ce nom.

[14] Peut-être *terricole*, suppose un commentateur.

[15] Ce mets, que Rabelais appelle ailleurs *coscotons à la moresque*, est le *couscous*, bien connu en France depuis notre conquête de l'Algérie.

[16] *Il y avoit vivres à suffisance.* Ed. ant. à 1535.

CHAPITRE XXXVIII.

Comment Gargantua mangea en salade six pelerins.

Le propos requiert que racontons ce qu'advint à six pelerins qui venoient de Saint Sebastien prés de Nantes, et, pour soy heberger celle nuyt, de peur des ennemis, s'estoient mussés au jardin dessus les poyzars[1], entre les choux et lectues. Gargantua se trouva quelque peu alteré, et demanda si l'on pourroit trouver des lectues pour faire une sallade.

Et, entendant qu'il y en avoit des plus belles et grandes du pays, car elles estoient grandes comme pruniers ou noyers, y voulut aller luy mesmes, et en emporta en sa main ce que bon luy sembla; ensemble emporta les six pelerins, lesquelz avoient si grand peur, qu'ilz n'osoient ny parler ny tousser.

Les lavant donc premierement en la fontaine, les pelerins disoient en voix basse l'un à l'autre : Qu'est il de faire? Nous noyons ici entre ces lectues. Parlerons nous? mais, si nous parlons, il nous tuera comme espies[2]. Et, comme ilz deliberoient ainsi, Gargantua les mit avec ses lectues dedans un plat de la maison, grand comme la tonne de Cisteaux[3]; et, avec huile et vinaigre et sel[4], les mangeoit pour soy refraichir devant souper : et avoit ja engoullé cinq des pelerins; le sixiesme estoit dedans le plat, caché sous une lectue, excepté son bourdon qui apparoissoit au dessus. Lequel voyant Grand-

[1] On appelle en certains patois *poizar*, *poizd*, les tiges, le chaume des pois.

[2] Espions.

[3] Cette tonne passait pour contenir 300 muids.

[4] *Avec d'huile, de vinaigre et de sel*, éd. ant. à 1535 et éd. de 1535.

gousier, dist à Gargantua : Je croy que c'est là une corne de limasson, ne le mangez point. Pourquoy? dist Gargantua, ilz sont bons tout ce mois. Et, tirant le bourdon, ensemble enleva le pelerin et le mangeoit tres bien. Puis beut un horrible traict de vin pineau, et attendirent[1] que l'on apprestat le souper.

Les pelerins, ainsi devorés, se tirerent[2] hors les meulles de ses dents le mieulx que faire peurent, et pensoient qu'on les eust mis en quelque basse fousse des prisons. Et, lorsque Gargantua beut le grand traict, cuiderent noyer en sa bouche, et le torrent du vin presque les emporta au gouffre de son estomac : toutesfois, saultans avec leurs bourdons, comme font les micquelotz[3], se mirent en franchise l'orée[4] des dents. Mais par malheur, l'un d'eux, tastant avec son bourdon le pays, à savoir s'ilz estoient en seureté, frappa rudement en la faulte d'une dent creuse, et ferut[5] le nerf de la mandibule : dont fit tres forte douleur à Gargantua, et commença crier de rage qu'il enduroit. Pour donc se soulager du mal, fit apporter son curedens, et, sortant vers le noyer grollier[6], vous denigea bien messieurs les pelerins.

Car il arrapoit[7] l'un par les jambes, l'autre par les espau-

---

[1] *Et attendirent.* (Ed. ant. à 1535 et éd. de 1535.)

[2] *Se retirerent.* (Ed. ant. à 1535 et édit. de 1535, etc.)

[3] Le Duchat explique bien que c'étaient les jeunes garçons qui allaient en pèlerinage au Mont-Saint-Michel ; mais il devrait ajouter qu'ils se servaient de leurs bourdons pour franchir les sables mobiles de la plage.

[4] Le long, sur le bord.

[5] Frappa.

[6] En Saintonge on appelle *nouger de cendrille* (noyer de mésange), l'arbre qui produit des noix assez tendres pour que le bec de la mésange les puisse entamer. — Le *nouger grollier*, ou de *grolle* (de corbeau), est celui qui produit les plus grosses noix. Rabelais l'entend parfaitement ainsi. (Liv. IV.)

Il joue sur les mots, suivant sa constante habitude, en assimilant à des grolles *les pèlerins denigés* (dénichés).

Sortant vers le noyer grollier signifie donc : dirigeant son curedent vers le noyer où perchaient les pèlerins. Notre auteur peut bien faire pousser les arbres dans la bouche de Gargantua; car nous verrons au second livre qu'il place des forêts dans celle de Pantagruel.

[7] Edit. ant. à 1535, et édit. de 1535, de Dolet, de F. Juste, de 1542, s. l. Les éditeurs modernes écrivent *attrapoit.* — Il y a entre

les, l'autre par la besace, l'autre par la fouillouse[1], l'autre par l'escharpe; et, le pauvre haire qui l'avoit feru du bourdon, l'accrocha par la braguette : toutesfois ce luy fut un grand heur, car il luy perça une bosse chancreuse qui le martirisoit depuis le temps qu'ilz eurent passé Ancenys. Ainsi les pelerins denigés s'enfuirent à travers la plante le beau trot, et appaisa la douleur.

En laquelle heure fut appellé par Eudemon pour souper, car tout estoit prest. Je m'en vais donc (dist il) pisser mon malheur. Lors pissa si copieusement que l'urine trancha le chemin aux pelerins, et furent contraincts passer la grande boyre. Passans de là par l'orée de la touche[2] en plein chemin, tomberent tous, excepté Fournillier, en une trape qu'on avoit fait pour prendre les loups à la trainnée[3]. Dont eschapperent moyennant l'industrie dudit Fournillier, qui rompit tous les lacs et cordages. De là issus, pour le reste de celle nuyt coucherent en une loge prés le Couldray.

Et là furent reconfortés de leur malheur par les bonnes paroles d'un de leur compagnie, nommé Lasdaller; lequel leur remonstra que ceste adventure avoit esté predite par David, Psal...[4] *Cum exsurgerent homines in nos, forte vivos deglutissent nos*[5], quand nous fusmes mangés en salade au grain du sel. *Cum irasceretur furor eorum in nos, forsitan aqua absorbuisset nos*[6], quand il beut le grand traict.

---

les deux une nuance bien sensible : *Arrapa* en provençal, *arraper* dans les dialectes de l'ouest, *arrapare* en italien, c'est ravir d'une main agile. *Arrapà*, en basque, signifie voler, *arrapatü* proprement : saisir avec les doigts crochus.

[1] *Fouillouse* se dit encore pour bourse, en argot.

[2] La lisière du bouquet de bois.

[3] Avec de la charogne qu'on *traine*, dit Le Duchat. Ne serait-ce pas plutôt au filet? *Trana* (voyez Du Cange) avait quelquefois ce sens, et les mots qui suivent : « rompit tous les lacs et cordages, » viennent à l'appui de cette interprétation.

[4] Morellet voit là avec raison un persifflage des applications ridicules des psaumes faites par les pères et les théologiens.

[5] Quand les hommes se levaient contre nous, peut-être nous eussent-ils avalés tout vivants.

[6] Quand leur rage s'enflammait contre nous, peut-être l'eau nous eût-elle engloutis.

Torrentem pertransivit anima nostra[1], quand nous passasmes la grande boyre. *Forsitan pertransisset anima nostra aquam intolerabilem*[2], de son urine, dont il nous tailla le chemin. *Benedictus Dominus, qui non dedit nos in captionem dentibus eorum. Anima nostra, sicut passer, erepta est de laqueo venantium*[3], quand nous tombasmes en la trape. *Laqueus contritus est*[4], par Fournillier, *et nos liberati sumus. Adjutorium nostrum*, etc.[5].

---

1 Notre âme a franchi le torrent.

2 Peut-être notre âme eût-elle franchi l'eau insupportable.

3 Béni soit le Seigneur qui ne nous a pas livrés à leurs dents! Notre âme, comme un passereau, a été arrachée du piége des chasseurs.

4 Le piége a été brisé (par Fournillier), et nous avons été délivrés.

5 *Qand nous fusmes mangés en salade..*
Quand il beut le grand traict...
Quand nous passasmes la grande boyre.
Quand nous tombasmes en la trape...

Ces paroles, que l'auteur met dans la bouche des six pèlerins, rappellent la forme du vieux cantique si populaire des pèlerins de Saint-Jacques, dont tous les couplets commencent par le mot *quand*.

Quand nous partismes de France ..
Quand nous fusmes dans la Saintonge...
Quand nous fusmes au port de Blaye...
Quand nous fusmes dedans Saint-Jacques.

Il est permis de conjecturer que Rabelais parodie ici le vieux cantique, dont la version primitive devait être bien antérieure au *Gargantua*.

CHAPITRE XXXIX.

Comment le moine fut festoyé par Gargantua, et des beaux propos qu'il tint en soupant.

Quand Gargantua fut à table, et la premiere pointe des morceaux fut bauffrée, Grandgousier commença raconter la source et la cause de la guerre meue entre luy et Picrochole : et vint au point de narrer comment frere Jean des Entommeures avoit triomphé à la defense du clos de l'abbaye, et le loua au dessus des prouesses de Camille, Scipion, Pompée, Cesar et Themistocles.

Adonc requist Gargantua que sus l'heure fust envoyé querir, afin qu'avec luy on consultast de ce qu'estoit à faire. Par leur vouloir l'alla querir son maistre d'hostel, et l'amena joyeusement avec son baston de croix, sus la mulle de Grandgousier. Quand il fut venu, mille caresses, mille embrassemens, mille bons jours furent donnés. Hé, frere Jean, mon amy ; frere Jean, mon grand cousin ; frere Jean de par le diable : l'acolée, mon amy. A moy la brassée[1]. Ça, couillon, que je t'esrene[2] de force de t'acoler. Et frere Jean de rigoller. Jamais homme ne fut tant courtois ny gracieux.

Ça, ça, dist Gargantua, une escabelle icy auprés de moy, à ce bout. Je le veulx bien (dist le moine), puisqu'ainsi vous plaist. Page, de l'eau[3] : boute, mon enfant, boute : elle

[1] L'embrassade.

[2] Que je te brise les reins.

[3] Il y a dans ces deux mots une finesse qui n'a point échappé à Morellet. « On est tout étonné, dit-il, d'entendre le moine demander de l'eau. » Après avoir tenu le page (et les lecteurs) en suspens, il les rassure par ces paroles : « Que je gargarise. »

me refraichira le foye. Baille icy, que je gargarise. *Deposita cappa*[1], dist Gymnaste, ostons ce froc. Ho, par Dieu, dist le moine, mon gentilhomme, il y a un chapitre *in statutis ordinis,* auquel ne plairoit le cas[2]. Bren, dist Gymnaste, bren pour vostre chapitre. Ce froc vous rompt les deux espaules. Mettez bas. Mon amy, dist le moine, laisse le moy, car par Dieu je n'en boy que mieulx. Il me fait le corps tout joyeux. Si je le laisse, messieurs les pages en feront des jarretieres, comme il me fut fait une fois à Coulaines[3]. Davantage, je n'auray nul appetit. Mais si en cest habit je m'assis à table, je boiray par Dieu et à toy, et à ton cheval. Et de hait. Dieu gard de mal la compagnie !

J'avois soupé, mais pour ce ne mangeray je point moins : car j'ay un estomac pavé, creux comme la botte Saint Benoist[4], tousjours ouvert comme la gibbessiere d'un advocat. De tous poissons, fors que la tanche[5], prenez l'aisle de la perdrix, ou la cuisse d'une nonnain. N'est ce falotement mourir, quand on meurt le caiche[6] roide[7]? Nostre prieur aime fort le blanc de chappon. En cela, dist Gymnaste, il ne semble point aux renards; car, des chappons, poulles, poullets qu'ilz prennent, jamais ne mangent le blanc. Pourquoy? dist le moine. Parce, respondit Gymnaste, qu'ilz n'ont point de cuisiniers à les cuire. Et, s'ilz ne sont competentement

---

[1] Ces mots sont tirés des rituels qui déterminent les cas où l'officiant devra ôter sa chappe.

[2] Probablement le chapitre qui défend sous peine d'excommunication à un religieux de quitter son habit.

[3] Près de Chinon.

[4] C'est ainsi, dit Huet, qu'est appelée la grande tonne de Saint-Benoît, qui est à Bologne, et *botta* en italien signifie une bouteille, du latin *butta.* » Cette explication nous est fournie par M. Baudement, *Les Rabelais de Huet*, p. 29.

[5] De tous poissons, fors que la tenche,
Prenez le dos, laissez la pensche.

Le proverbe pouvait bien être picard, comme le prétend H. Estienne. — *Pensche* pour panse, est la forme picarde.

[6] La queue.

[7] On voit que le moine songe à ce vers :

Arrectus moritur monacha quicumque potitur.

Du reste il parle à bâtons rompus, comme on le fait à table. Il commence des proverbes et ne les finit point. En fait de friands morceaux, aile de perdrix, cuisse de nonnain, ce lui est tout un, etc.

cuits, ilz demeurent rouges et non blancs. La rougeur des viandes est indice qu'elles ne sont assez cuites. Exceptez les gammares[1] et escrevices, que l'on cardinalise à la cuite. Feste Dieu Bayard, dist le moine, l'enfermier[2] de nostre abbaye n'a donc la teste bien cuite, car il a les yeulx rouges comme un jadeau de vergne[3]. Ceste cuisse de levraut est bonne pour les goutteux[4].

A propos truelle[5], pourquoy est ce que les cuisses d'une damoiselle sont tousjours fraiches? Ce problesme, dist Gargantua, n'est ny en Aristoteles, ny en Alexandre Aphrodisé, ny en Plutarque. C'est, dist le moine, pour trois causes, par lesquelles un lieu est naturellement refraichy. *Primo*, pource que l'eau decourt tout du long. *Secundo*, pour ce que c'est un lieu ombrageux, obscur et tenebreux, auquel jamais le soleil ne luict. Et tiercement, pource qu'il est continuellement esventé des vents du trou de bize, de chemise[6], et d'abondant de la braguette. Et de hait.

Page à la humerie. Crac, crac, crac. Que Dieu est bon, qui nous donne ce bon piot! J'advoue[7] Dieu, si j'eusse esté au temps de Jesuchrist, j'eusse bien engardé que les Juifz ne l'eussent pris au jardin d'Olivet. Ensemble, le diable me faille[8] si j'eusse failly de coupper les jarrets à messieurs les

---

[1] Homards (*cammarus*).

[2] Infirmier (*infirmarius*, Du Cange). *Enfermier* se dit encore en patois tourangeau. Morellet croit qu'*enfermier* signifie ici le dépensier du couvent qui, ayant les clefs de tout et en particulier de la cave, avait les yeux rouges d'avoir trop bu.

[3] Petite jatte d'aune. Ces deux mots appartiennent encore aux dialectes de la Saintonge et de la Touraine.

[4] Cette opinion, qui se trouve dans Pline (*Hist. nat.*, liv. XVIII, c. 16), était partagée par les contemporains de Rabelais. Le célèbre Huet, dans des notes manuscrites sur ce passage, constate que, de son temps encore, la plupart des goutteux portaient sur eux *un pied de lièvre*, croyant ainsi se préserver de la goutte.

[5] C'est la moitié d'un dicton populaire : « *A propos truelle, bonjour, maçon!* »

[6] On comprend de reste ce que signifie *trou de bise*, trou de vent. On lit dans la *Légende de Faifeu :*

Or la coustume a la femme souvent
A son mary faire boire son vent,
Que gaudisseurs, sans en faire autre mise,
Nomment et dient *le vent de la chemise*.

[7] J'en prends Dieu à témoin.

[8] Le moine ne provoque pas le diable; au contraire : que le diable ne m'emporte pas!

apostres, qui fuirent tant laschement aprés qu'ilz eurent bien soupé [1], et laisserent leur bon maistre au besoing. Je hays plus que poison un homme qui fuit quand il faut jouer des cousteaux. Hon, que je ne suis roy de France pour quatre-vingts ou cent ans [2] ! Par Dieu, je vous mettrois en chien courtaut les fuyars de Pavie. Leur fievre quartaine [3] ! Pourquoy ne mouroient ilz là plus tost que laisser leur bon prince en ceste necessité ? N'est il meilleur et plus honorable mourir vertueusement bataillant, que vivre fuyant villainement [4] ?

Nous ne mangerons gueres d'oisons ceste année. Ha, mon amy, baille de ce cochon. Diavol ! il n'y a plus de moust [5]. *Germinavit radix Jesse* [6]. Je renie ma vie, je meurs de soif. Ce vin n'est des pires. Quel vin beuviez vous à Paris ? Je me donne au diable si je n'y tins plus de six mois pour un temps maison ouverte à tous venans. Cognoissez vous frere Claude de Saint Denys [7] ? O le bon compagnon que c'est ! Mais quelle mousche l'a picqué ? Il ne fait rien qu'estudier depuis je ne sçay quand. Je n'estudie point de ma part. En nostre abbaye nous n'estudions jamais, de peur des auripeaux [8]. Nostre feu

---

[1] Ce trait est charmant. — Frère Jean place en première ligne la reconnaissance du ventre.

[2] Ha! que ne suis-je roi pour cinq ou six
[vingts ans!
(Regnier, *sat.* VI.)

[3] Imprécation très-usitée autrefois.

L'une dit : Vos fièvres quartaines,
. . . .
Les sanglantes fievres quartaines.
(Coquillart.)

[4] François I[er] pouvait bien, en faveur de pareils passages, être porté à l'indulgence envers Rabelais.

[5] De sauce au moult que Taillevant recommande pour un tel mets.

[6] Ces trois mots sont pris de la Bible ; ils constituent ici une équivoque graveleuse.

Et egredietur virga de radice Jesse, et flos de radice ascendet.
(Isaïe, ch. XI, v. 1.)

Nous lisons dans un très-vieux noël :

Par parfaite medecine
M'ont là adressé
Une immaculée racine
Sortant de Jessé.

On voit la propriété que Rabelais doit attribuer à la racine de Jesse, et comment il n'y a plus de *moust* (de *mou*).

[7] (Édit. ant. à 1535.) — Dans les autres on lit : *Claude des hauts barroys.* — Peut-être ce frère Claude de Saint-Denis désignait-il trop clairement un moine dont Rabelais aura été forcé plus tard de dissimuler le nom.

[8] Mal d'oreilles.

abbé disoit que c'est chose monstrueuse voir un moine savant[1]. Par Dieu, monsieur mon amy, *magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes*[2].

Vous ne vistes onques tant de lievres comme il y en a ceste année. Je n'ay peu recouvrir ny autour, ny tiercelet, de lieu du monde. Monsieur de la Bellonniere m'avoit promis un lanier, mais il m'escrivit nagueres qu'il estoit devenu patois[3]. Les perdrix nous mangeront les oreillles mesouan[4]. Je ne prends point de plaisir à la tonnelle[5], car je y morfonds. Si je ne cours, si je ne tracasse, je ne suis point à mon aise. Vray est que, saultant les hayes et buissons, mon froc y laisse du poil. J'ay recouvert[6] un gentil levrier. Je donne au diable si luy eschappe lievre. Un laquais le menoit à M. de Maulevrier[7], je le destroussay : fis je mal? Nenny, frere Jean, dist Gymnaste, nenny, de par tous les diables, nenny. Ainsi, dist le moine[8], à ces diables, ce pendant qu'ilz durent. Vertus Dieu, qu'en eust fait ce boiteux? Le corps Dieu, il prend plus de plaisir quand on luy fait present d'un bon couble de bœufz[9]. Comment, dist Ponocrates, vous jurez, frere Jean? Ce

---

[1] On disait en proverbe : *Indoctus ut monacus*. Nous lisons dans un des sermons de Menot :

« Sed nunc quid in cameris sa-
« cerdotum reperies? An expositio-
« nem epistolarum aut postillam
« super evangelia? Non. *Faceret*
« *eis malum in capite* magister Ni-
« colaus de Lira. Quid ergo? unum
« arcum, vel balistam, spatum aut
« aliud genus armorum. »

[2] N'en deplaise aux docteurs, cordeliers, jacopins,
Pardieu, les plus grands clercs ne sont pas les plus fins.
(Regnier, *Sat.* III.)

[3] Peut-être *pantois*. Nous disons encore *panteler*, *pantelant* ; angl., *to pant*.

[4] Pour cette année.

[5] Filet à prendre des perdrix.

[6] Recouvré.

[7] Louis de Brézé, comte de Maulevrier, était grand veneur de France sous Louis XI et boiteux. Rabelais rappelle ici son nom pour faire un jeu de mots de plus. Il oppose *maulevrier* (mauvais lévrier) à *gentil levrier*, comme aussi, quelques lignes avant, M. de la *Bellonniere* à *lanier* qui est une espèce de faucon.

[8] C'est ainsi, dit le moine, qu'il faut en user avec ces gens-là jusqu'à ce qu'on en soit débarrassé.

Cette interprétation de Morellet nous semble la seule bonne.

[9] Il paraît qu'on appelait autrefois les avares *chasseurs de bœufs*. Ch. Estienne, dans son XVIe paradoxe, parlant d'un lombard, dit :

« Combien que le pauvre homme
« fust plus prest à *chasser aux*
« *bœufs* qu'aux lievres. »

n'est, dist le moine, que pour orner mon langage. Ce sont couleurs de rhetorique Ciceroniane[1].

---

[1] Longin, dans son *Traité du Sublime*, est d'avis que jurer à propos, *grandem efficit orationem*. Cette pensée est proverbiale en Poitou.

... P'r orny son laingaige,
O faut jury de bon couraige. *(Gente Poit.)*

CHAPITRE XL.

Pourquoy les moines sont refuis du monde, et pourquoy les uns ont le nez plus grand que les autres.

Foy de chrestien, dist Eudemon, j'entre en grande resverie, considerant l'honnesteté de ce moine. Car il nous esbaudit icy tous. Et comment donc est ce qu'on rechasse les moines de toutes bonnes compagnies, les appellans trouble festes; comme abeilles chassent les freslons d'entour leurs rousches? *Ignavum fucos pecus*, dit Maro, *a presepibus arcent.* A quoy respondit Gargantua : Il n'y a rien si vray que le froc et la cagoule [1] tire à soy les opprobres, injures et maledictions du monde, tout ainsi comme le vent dit Cecias [2] attire les nues. La raison peremptoire est parce qu'ilz mangent la merde du monde [3], c'est à dire les pechés, et, comme machemerdes, l'on les rejette en leurs retraicts ; ce sont leurs convents et abbayes, separés de conversation politicque, comme sont les retraicts d'une maison.

Mais si entendez pourquoy un cinge en une famille est tousjours mocqué et herselé, vous entendrez pourquoy les moines sont de tous refuis, et des vieux et des jeunes. Le cinge ne garde point la maison, comme un chien ; il ne tire pas l'aroy [4], comme le bœuf : il ne produict ny laict, ny laine, comme la brebis : il ne porte pas le faix, comme le cheval.

[1] Le capuchon, *cogulla* en provençal. Dans les deux Charentes, *cagouille*, et en basque *curcuilla*, signifient escargot. En effet, cet animal se cache dans sa coquille, comme un moine dans son capuchon.

Las cogullas lur escharchet.
Il leur déchira les capuchons.
(Vie de saint Honorat.)

[2] « Est etiam ventus nomine Cœcias quem Aristoteles flare dicit, ut nubes non procul propellat, sed ut ad sese vocet. » (A. Gelle, l. 2, c. 22.)
« Narrant et in Ponto Cœciam in se trahere nubes. » (Pline, *Nat.* 2-47.)

[3] Peccata populi mei comedent. (*Vulgate.*)

[4] La charrue.

Ce qu'il fait est tout conchier et degaster, qui est la cause pourquoy de tout reçoit mocqueries et bastonnades.

Semblablement, un moine (j'entends de ces ocieux moines) ne laboure, comme le paysant; ne garde le pays, comme l'homme de guerre; ne gucrit les malades, comme le medecin; ne presche ny endoctrine le monde, comme le bon docteur evangelique et pedagogue; ne porte les commodités et choses necessaires à la republicque, comme le marchant. C'est la cause pourquoy de tous sont hués et abhorris. Voire mais, dist Grandgousier, ilz prient Dieu pour nous. Rien moins, respondit Gargantua. Vray est qu'ilz molestent tout leur voisinage à force de trinqueballer leurs cloches. (Voire, dist le moine, une messe, unes matines, une vespres bien sonnées sont à demy dites.) Ilz marmonnent grand renfort de legendes et pseaumes, nullement par eux entenduz. Ilz comptent force patenostres, entrelardées de longs *Ave Maria*, sans y penser ny entendre. Et ce j'appelle mocque Dieu, non oraison. Mais ainsi leur aide Dieu, s'ilz prient pour nous, et non par peur de perdre leurs miches et soupes grasses. Tous vrais christians, de tous estats, en tous lieux, en tous temps, prient Dieu, et l'esprit prie et interpelle pour iceux; et Dieu les prent en grace.

Maintenant, tel est nostre bon frere Jean. Pourtant chascun le souhaite en sa compagnie. Il n'est point bigot, il n'est point dessiré [1]; il est honneste, joyeux, deliberé, bon compagnon. Il travaille, il labeure, il defent les opprimés, il conforte les affligés, il subvient aux souffreteux, il garde le clos de l'abbaye. Je fais, dist le moine, bien davantage. Car, en depeschant nos matines et anniversaires au cœur, ensemble je fais des chordes d'arbaleste, je polis des matras [2] et garrotz [3], je fais des retz et des poches à prendre les connins. Jamais je ne suis oisif [4].

[1] Déchiré; *dessiré* est encore usité en plusieurs patois.

[2] *Matelas*, *matras*, trait de grosse arbalète (Du Cange).

« Le suppliant benda une arbaleste et tira une matrasse. »

[3] *Spiculum arcus balistarii* (Du Cange.) Proprement, les flèches qu'on lançait avec des balistes.

[4] Ceci rappelle les conseils de saint Jérôme au moine Rustique : « *Facito aliquid operis ut semper te*

Mais or ça à boire, à boire, ça. Apporte le fruict. Ce sont chastaignes du bois d'Estrocs[1]. Avec bon vin nouveau, voy vous là composeur de petz. Vous n'estes encore ceans amoustillés[2]. Par Dieu je boy à tous gués, comme un cheval de promoteur[3]. Gymnaste luy dist : Frere Jean, ostez ceste roupie que vous pend au nez. Ha ha, dist le moine, serois je en dangier de noyer? veu que suis en l'eau jusques au nez. Non, non, *Quare? Quia*

Elle en sort bien, mais point n'y entre ;
Car il est bien antidoté de pampre.

O mon amy, qui auroit bottes d'hyver de tel cuir, hardiment pourroit il pescher aux huytres[4]. Car jamais ne prendroient eau. Pourquoy, dist Gargantua, est ce que frere Jean a si beau nez? Par ce, respondit Grandgousier, qu'ainsi Dieu l'a voulu; lequel nous fait en telle forme et telle fin, selon son divin arbitre, que fait un potier ses vaisseaux. Par ce, dist Ponocrates, qu'il fut des premiers à la foire des nez. Il prit des plus beaux et plus grands. Trut avant[5], dist le moine, selon vraye philosophie monasticque, c'est parceque ma nourrice avoit les tetins molletz; en la laictant[6], mon nez y enfondroit comme en beurre, et là s'eslevoit et croissoit comme la paste dedans la mect[7]. Les durs tetins de nourrices font les enfans camus. Mais, gay, gay, *ad formam nasi cognoscitur ad te levavi*[8]. Je ne mange jamais de confitures. Page, à la humerie. Item rousties[9].

« *diabolus occupatum inveniat :* « *vel fiscellam texe... texantur et* « *lina cupiendis piscibus.* »

[1] En Poitou.

[2] Pourvus de vin doux, et probablement, par équivoque, *émoustillés*.

[3] Le promoteur était une espèce de ministère public ambulant, dans les juridictions ecclésiastiques.

[4] Bottes, houses, comme pescheurs d'oystres.
(Villon, *Gr. Test.*)

[5] C'est ainsi qu'en Saintonge et dans la Charente on excite les ânes à marcher.

[6] Quand je la laictais, quand je la tetais.

[7] Le pétrin. *Met* est un terme encore usité dans le Berry, la Saintonge.

[8] A la forme du nez on connait... *ad te levavi* (j'ai élevé vers toi.) Ces derniers mots sont pris d'un psaume. Ils forment ici une irrévérencieuse allusion qui se comprend assez.

[9] Sers-nous à boire et des rôties.

CHAPITRE XLI.

Comment le moine fit dormir Gargantua, et de ses heures et breviaire.

Le souper achevé, consulterent sus l'affaire instant[1], et fut conclud qu'environ la minuyt, ilz sortiroient à l'escarmouche, pour savoir quel guet et diligence faisoient leurs ennemis. En ce pendant, qu'ilz se reposeroient quelque peu, pour estre plus frais. Mais Gargantua ne pouvoit dormir, en quelque façon qu'il se mist. Dont luy dist le moine : Je ne dors jamais bien à mon aise sinon quand je suis au sermon, ou quand je prie Dieu. Je vous supplie, commençons vous et moy les sept pseaumes, pour voir si tantost ne serez endormy. L'invention pleut tres bien à Gargantua. Et commencans le premier pseaume, sus le point de *beati quorum* s'endormirent et l'un et l'autre. Mais le moine ne faillit onques à s'esveiller avant la minuyt, tant il estoit habitué à l'heure des matines claustrales.

Luy esveillé, tous les autres esveilla, chantant à pleine voix la chanson, Ho, Regnault, reveille toi, veille, ô Regnault, reveille toy[2]. Quand tous furent esveillés, il dist : Messieurs, l'on dit que matines commencent par tousser, et souper par boire. Faisons au rebours, commençons maintenant nos matines par boire, et ce soir, à l'entrée de souper, nous tousserons à qui mieulx mieulx. Dont dist Gargantua : Boire si tost aprés le dormir? Ce n'est vescu en diete de medecine. Il se faut premier escurer l'estomac des superfluités et excremens. C'est, dist le moine, bien mediciné. Cent diables me saultent au corps s'il n'y a plus de vieux ivrongnes qu'il

[1] Le sujet pressant.

[2] Refrain d'une chanson connue.

n'y a de vieux medecins. J'ay composé avec mon appetit, en telle paction que tousjours il se couche avec moy, et à cela je donne bon ordre le jour durant : aussi avec moy il se leve. Rendez tant que voudrez vos cures [1], je m'en vais aprés mon tirouer. Quel tirouer, dist Gargantua, entendez vous? Mon breviaire, dist le moine. Car, tout ainsi que les fauconniers, devant que paistre leurs oiseaux, les font tirer quelque pied de poulle, pour leur purger le cerveau des phlegmes et pour les mettre en appetit, ainsi, prenant ce joyeux petit breviaire au matin, je m'escure tout le poulmon, et voy me là prest à boire.

A quel usage, dist Gargantua, dictes vous ces belles heures? A l'usage, dist le moine, de Fecan, à trois pseaumes et trois leçons, ou rien du tout qui ne veult. Jamais je ne m'assubjectis à heures ; les heures sont faites pour l'homme, et non l'homme pour les heures. Pourtant je fais des miennes à guise d'estrivieres, je les acourcis ou allonge quand bon me semble.

Brevis oratio penetrat cœlos,
Longa potatio evacuat scyphos.

Où est escrit cela? Par ma foy, dist Ponocrates, je ne sçay, mon petit couillaust ; mais tu vaulx trop. En cela, dist le moine, je vous ressemble. Mais, *venite apotemus* [2].

L'on appresta carbonnades à force, et belles soupes de primes, et beut le moine à son plaisir. Aucuns luy tindrent compagnie, les autres s'en deporterent. Aprés, chascun commença soy armer et accoustrer. Et armerent le moine contre son vouloir, car il ne vouloit autres armes que son froc devant son estomac, et le baston de la croix en son poing. Toutesfois, à leur plaisir, fut armé de pied en cap, et monté sus un bon coursier du royaume [3], et un gros bra-

[1] Vos *excréments*. Terme emprunté à la fauconnerie.

[2] Allusion peu respectueuse au *venite*, *adoremus*, des matines.

[3] On appelait chevaux de *règne* des chevaux fort estimés du royaume de Naples. Montaigne s'est servi de ce terme. Au lieu de règne (*regno*), Rabelais emploie le mot *royaume*, qui est plus exact.

quemart au costé. Ensemble Gargantua, Ponocrates, Gymnaste, Eudemon, et vingt et cinq des plus adventureux de la maison de Grandgousier, tous armés à l'advantage, la lance au poing, montés comme saint Georges ; chascun ayant un arquebousier en crope.

CHAPITRE XLII.

Comment le moine donna courage à ses compagnons, et comment il pendit à un arbre.

Or s'en vont les nobles champions à leur adventure, bien deliberés d'entendre quelle rencontre fauldra poursuivre, et de quoy se fauldra contregarder, quand viendra la journée de la grande et horrible bataille. Et le moine leur donne courage, disant : Enfans, n'ayez ny peur ny doubte. Je vous conduiray seurement. Dieu et saint Benoist soient avec nous ! Si j'avois la force de mesmes le courage, par la mort bieu je vous les plumerois comme un canart. Je ne crains rien fors l'artillerie. Toutesfois, je sçay quelque oraison que m'a baillé le sous secretain [1] de nostre abbaye, laquelle garentit la personne de toutes bouches à feu. Mais elle ne me profitera de rien, car je n'y adjouste point de foy. Toutesfois, mon baston de croix fera diables. Par Dieu, qui fera la cane [2] de vous autres, je me donne au diable si je ne le fais moine en mon lieu, et l'enchevestre de mon froc. Il porte medecine à couardise de gens.

Avez point ouy parler du levrier de Monsieur de Meurles [3],

[1] Sacristain.

[2] Faire la cane, c'est avoir peur; *caner*, comme le disent encore les gens du peuple.

Le meilleur commentaire est, du reste, cet autre passage de Rabelais liv. III, c. 6) : « Si que, advenant « le jour de bataille, plus tost le « mettroient au *plongeon comme* « *canes* avec le bagage, qu'avec les « combattants et vaillans cham- « pions. »

[3] N. de Montlaur, sieur de Meurles, d'une ancienne famille de Montpellier, où elle subsistait encore du temps de Le Duchat.

qui ne valoit rien pour les champs? Il luy mit un froc au col : par le corps Dieu, il n'eschappoit ny lievre ny renard devant luy; et, queplus est, couvrit toutes les chiennes du pays, qui auparavant estoit esrené[1] *et de frigidis et maleficiatis*[2].

Le moine, disant ces paroles en cholere, passa sous un noyer, tirant vers la saullaye, et embrocha la visiere de son heaulme à la roupte[3] d'une grosse branche du noyer. Ce non obstant, donna fierement des esperons à son cheval, lequel estoit chastouilleur à la pointe; en maniere que le cheval bondit en avant; et le moine, voulant defaire sa visiere du croc, lasche la bride, et de la main se pend aux branches, ce pendant que le cheval se desrobe dessous luy. Par ce moyen, demoura le moine pendant au noyer, et criant à l'aide et au meurtre, protestant aussi de trahison.

Eudemon premier l'apperceut, et, appellant Gargantua, dist: Sire, venez, et voyez Absalon pendu. Gargantua venu considera la contenance du moine, et la forme dont il pendoit; et dist à Eudemon : Vous avez mal rencontré, le comparant à Absalon. Car Absalon se pendit par les cheveux, mais le moine, ras de teste, s'est pendu par les oreilles. Aidez moy, dist le moine, de par le diable. N'est il pas bien le temps de jaser? Vous me semblez les prescheurs decretalistes, qui disent que quiconques verra son prochain en danger de mort, il le doibt, sus peine d'excommunication trisulce[4], plus tost admonester de soy confesser et mettre en estat de grace que de luy aider[5].

Quand donc je les verray tombés en la riviere et prestz d'estre noyés, en lieu de les aller querir et bailler la main, je leurs feray un beau et long sermon *de contemptu mundi et fuga seculi*; et, lors qu'ilz seront roides mors, je les iray

---

[1] Ereinté.

[2] Des gens impuissants et à qui on a jeté un sort. (*Decrétales*, liv. IV, t. 15.)

[3] Rupture : à l'endroit où cette branche était rompue.

[4] C'est-à-dire trois fois fulminée.

[5] La Fontaine a pu puiser ici, comme le suppose Johanneau, l'idée première de la fable du *Précepteur et de l'Écolier*.

pescher. Ne bouge, dist Gymnaste, mon mignon, je te vais querir, car tu es gentil petit monachus.

Monachus in claustro
Non valet ova duo :
Sed, quando est extra,
Bene valet triginta [1].

J'ay vu des pendus plus de cinq cens : mais je n'en vis onques qui eust meilleure grace en pendillant ; et, si je l'avois aussi bonne, je voudrois ainsi pendre toute ma vie. Aurez vous, dist le moine, tantost assez presché? Aidez moy de par Dieu, puisque de par l'autre ne voulez. Par l'habit que je porte, vous en repentirez, *tempore et loco prelibatis* [2].

Alors descendit Gymnaste de son cheval, et, montant au noyer, souleva le moine par les goussets d'une main, et de l'autre defit sa visiere du croc de l'arbre, et ainsi le laissa tomber en terre, et soy aprés. Descendu que fut, le moine, se defit de tout son harnois, et jetta l'une piece aprés l'autre parmy le champ ; et, reprenant son baston de la croix, remonta sus son cheval, lequel Eudemon avoit retenu à la fuite [3]. Ainsi s'en vont joyeusement, tenans le chemin de la saullaye.

---

[1] Un moine dans son cloître ne vaut pas deux œufs ; mais s'il en est hors, il en vaut bien trente.

[2] En temps et lieu. Nous ne savons sur quoi se fonde Bernier, lorsqu'il prétend que c'était la devise de Rabelais.

[3] Empêché de s'échapper.

CHAPITRE XLIII.

Comment l'escarmouche de Picrochole fut rencontrée par Gargantua, et comment le moine tua le capitaine Tiravant, puis fut prisonnier entre les ennemis.

Picrochole, à la relation de ceux qui avoient evadé à la rouptc [1], lors que Tripet fut estripé, fut espris de grand courroux, ouyant que les diables avoient couru sus ses gens; et tint son conseil toute la nuyt : auquel Hastiveau et Touquedillon conclurent que sa puissance estoit telle qu'il pourroit defaire tous les diables d'enfer, s'ilz y venoient. Ce que Picrochole ne croyoit pas du tout, aussi ne s'en defioit il.

Pourtant envoya, sous la conduite du comte Tiravant, pour descouvrir le pays, seize cens chevaliers, tous montés sus chevaux legiers en escarmouche, tous bien aspergés d'eau beniste [2] et chascun ayant pour leur signe une estolle en escharpe à toutes adventures, s'ilz rencontroient les diables, que, par vertu tant de ceste eau Gringorienne [3] que des estolles, les fissent disparoir et esvanouir. Iceux coururent jusques prés la Vauguyon et la Maladerye', mais onques ne trouverent personne à qui parler; dont repasserent par le dessus, et, en la loge et tugure pastoral, prés le Couldray, trouverent les cinq pelerins. Lesquelz liés et baffoués emmenerent, comme s'ilz fussent espies; non obstant les exclamations, adjurations et requestes qu'ilz fissent.

---

[1] A la déroute.

[2] Dans cette plaisanterie sur l'eau bénite on a cru voir une preuve du penchant de Rabelais pour le protestantisme naissant. C'est aller bien loin.

[3] On se souvient que c'est Grégoire le Grand qui a mis l'eau bénite en crédit.

Descendus de là vers Seuillé, furent entenduz par Gargantua, lequel dist à ses gens : Compagnons, il y a icy rencontre, et sont en nombre trop plus dix fois que nous. Chocquerons nous sus eux? Que diable, dist le moine, ferons nous donc? Estimez vous les hommes par nombre, et non par vertu et hardiesse? Puis s'escria : Chocquons, diables, chocquons. Ce que entendans les ennemis, pensoient certainement que fussent vrais diables : dont commencerent fuir à bride avallée, excepté Tiravant, lequel coucha sa lance en l'arrest, et en ferut[1] à toute oultrance le moine au milieu de la poictrine; mais, rencontrant le froc horrifique, rebouscha[2] par le fer, comme si vous frappiez d'une petite bougie contre une enclume. Adonc le moine, avec son baston de croix, luy donna entre col et collet sus l'os acromion[3], si rudement qu'il l'estonna, et fit perdre tout sens et mouvement; et tomba es pieds du cheval.

Et, voyant l'estolle qu'il portoit en escharpe, dist à Gargantua : Ceux cy ne sont que prestres[4], ce n'est qu'un commencement de moine : par saint Jean, je suis moine parfaict, je vous en tueray comme de mousches. Puis le grand galot courut aprés, tant qu'il attrapa les derniers, et les abatoit comme seille[5], frappant à tors et à travers. Gymnaste interrogea sus l'heure Gargantua, s'ilz les devoient poursuivre. A quoy dist Gargantua : Nullement. Car, selon vraye discipline militaire, jamais ne fault mettre son ennemy en lieu de de-

---

[1] Frappa.

[2] S'émoussa, se recourba. — On a dit *rebouscher* et *rebouquer*. En bas latin, *rebusare*. (Du Cange.)

Quel plaisir aurez-vous près de ce laideron,
Qui de son seul regard *rebouchera* l'espron?
(*Satyres de Courval.*)

[3] L'apophyse de l'omoplate, de ἄκρος, extrémité, et ὦμος, épaule. (Thevenin.)

Apophyse considérable qui termine l'épine de l'omoplate en haut et en dehors, s'articule avec l'extrémité externe de la clavicule et donne attache aux muscles trapèze et deltoïde.

(Nysten, éd. Littré.)

[4] Les prêtres et les moines se disputaient la suprématie. Tout naturellement frère Jean soutient les moines.

[5] Seigle. — On prononçait et on prononce encore *seille* dans plusieurs de nos provinces. Le Duchat veut, sans aucune raison, établir une distinction dans l'emploi de *seigle* et *seille*. — Il ne faut y voir qu'une variété de prononciation ou d'orthographe.

sespoir; parce que telle necessité luy multiplie la force, et acroist le courage, qui ja estoit deject [1] et failly [2]. Et n'y a meilleur remede de salut à gens estommis [3] et recreus [4] que de n'esperer salut aucun [5]. Quantes victoires ont esté tollues des mains des vainqueurs par les vaincus, quand ilz ne se sont contentés de raison; mais ont attempté du tout mettre à internition [6] et destruire totallement leurs ennemis, sans en vouloir laisser un seul pour en porter les nouvelles? Ouvrez tousjours à vos ennemis toutes les portes et chemins, et plus tost leur faites un pont d'argent, afin de les renvoyer.

Voire; mais, dist Gymnaste, ilz ont le moine. Ont ilz, dist Gargantua, le moine? Sus mon honneur, que ce sera à leur dommage. Mais, afin de survenir à tous hazars, ne nous retirons pas encores, attendons icy en silence. Car je pense ja assez cognoistre l'engin de nos ennemis: ilz se guident par sort, non par conseil. Iceux ainsi attendans sous les noyers, ce pendant le moine poursuivoit, chocquant tous ceux qu'il rencontroit, sans de nully avoir mercy, jusques à ce qu'il rencontra un chevalier qui portoit en croupe un des pauvres pelerins. Et là, le voulant mettre à sac, s'escria le pelerin: Ha, monsieur le priour mon amy, monsieur le priour, sauvez moy, je vous en prie. Laquelle parole entendue, se retournerent arriere les ennemis, et voyans que là n'estoit que le moine qui faisoit cest esclandre, le chargerent de coups, comme on fait un asne de bois [7]: mais de tout rien [8]

---

[1] Abattu; *dejectus*.

[2] Évanoui.

[3] *Estormis*, assaillis, battus.

Stormus, en bas latin, signifie combat. (Du Cange.) *Storm*, en anglais, attaque soudaine.

Estornicq s'est dit pour *escrime*.

Jehan Courtot. maistre d'estornicq. (*Chartop. reg*, ch. 6.)

[4] Vaincus. *Recrediti, vel recreanti appellati qui in duello victos se profitebantur.* (Du Cange.)

Si l'une des parties estoit vaincue ou recreante. (*Ex Chart.*)

[5] C'est la pensée de Virgile:

Una salus victis, nullam sperare salutem.

[6] Entre-tuerie.

[7] C'est-à-dire sans le moindre ménagement, tant qu'il en put porter, par tout le corps. Nous avons vu maintes fois dans les campagnes des ânes ainsi chargés. Si l'on n'apercevait pas le bout de leurs oreilles, on les prendrait pour des fagots ambulants.

[8] *Presque rien.* (Édit. antérieure à 1535.)

ne sentoit, mesmement quand ilz frappoient sus son froc, tant il avoit la peau dure. Puis le baillerent à garder à deux archiers, et, tournans bride, ne virent personne contre eux : dont existimerent[1] que Gargantua estoit fuy[2] avec sa bande. Adonc coururent vers les noirettes[3] tant roidement qu'ilz peurent, pour les rencontrer, et laisserent là le moine seul avec deux archiers de garde. Gargantua entendit le bruit et hennissement des chevaux, et dist à ses gens : Compagnons, j'entends le trac[4] de nos ennemis, et ja apperçoy aucuns d'iceux qui viennent contre nous à la foulle : serrons nous icy, et tenons le chemin en bon rang; par ce moyen, nous les pourrons recevoir à leur perte, et à nostre honneur.

---

[1] *Existimerent*, éd. ant. à 1535 et éd. de 1535. *Extimerent*, F. J.

[2] Avait fui. — *S'en estoit fuy*, édit. ant. à 1535.

[3] Tous les commentateurs disent qu'ici *noirettes* signifie : jeunes noyers. Cotgrave traduit en effet *noirettes* par *small wallnut trees*. Ce qui d'ailleurs doit faire disparaître tout doute, c'est qu'à la page précédente Rabelais dit, en parlant de Gargantua et de ses compagnons : « Iceux ainsi attendant *sous les noyers*. » C'était donc vers les noyers que ses ennemis devaient courir pour le rencontrer.

[4] Les équipages. (*Traca*, Du Cange.)

CHAPITRE XLIV.

Comment le moine se deffit de ses gardes, et comment l'escarmouche de Picrochole fut defaite.

Le moine, les voyant ainsi departir [1] en desordre, conjectura qu'ilz alloient charger sus Gargantua et ses gens, et se contristoit merveilleusement de ce qu'il ne les pouvoit secourir. Puis advisa la contenance de ses deux archiers de garde, lesquelz eussent voluntiers couru aprés la troupe pour y butiner quelque chose, et tousjours regardoient vers la vallée en laquelle ilz descendoient. Davantage syllogisoit, disant : Ces gens icy sont bien mal exercés en faits d'armes; car onques ne m'ont demandé ma foy, et ne m'ont osté mon braquemart.

Soudain aprés tira son dit braquemart, et en ferut l'archier qui le tenoit à dextre, luy coupant entierement les venes jugulaires et arteres sphagitides du col, avec le gargareon [2], jusques es deux adenes [3] : et retirant le coup, luy entreouvrit la moelle spinale entre la seconde et tierce vertebre. Là tomba l'archier tout mort [4]. Et le moine, detournant son cheval à gauche, courut sus l'autre; lequel, voyant son compagnon mort, et le moine advantagé [5] sus soy, crioit à haute voix : Ha monsieur le priour, je me rends, monsieur le priour, mon bon amy, monsieur le priour. Et le moine crioit de mesmes : Monsieur le posteriour, mon amy, monsieur le posteriour, vous aurez sus vos

[1] S'enfuir.
[2] La luette. (Thévenin. *Dict. des mots grecs de méd.*)
[3] Les deux glandes du cou.
[4] Tout à fait mort.
[5] Ayant l'avantage.

posteres. Ha, disoit l'archier, monsieur le priour, mon mignon, monsieur le priour, que Dieu vous face abbé! Par l'habit, disoit le moine, que je porte, je vous feray icy cardinal. Rançonnez vous les gens de religion? Vous aurez un chapeau rouge à ceste heure de ma main. Et l'archier crioit : Monsieur le priour, monsieur le priour, monsieur l'abbé futur, monsieur le cardinal, monsieur le tout. Ha, ha, hes, non, monsieur le priour, mon bon petit seigneur le priour, je me rends à vous. Et je te rends, dist le moine, à tous les diables. Lors d'un coup luy tranchit[1] la teste, luy coupant le test sus les os petrux[2], et enlevant les deux os bregmatis[3], et la commissure sagittale, avec grande partie de l'os coronal; ce que faisant, luy tranchit les deux meninges[4], et ouvrit profondement les deux posterieurs ventricules du cerveau : et demoura le craine pendant sus les espaules à la peau du pericrane par derriere, en forme d'un bonnet doctoral, noir par dessus, rouge par dedans. Ainsi tomba roide mort en terre.

Ce fait, le moine donne des esperons à son cheval, et poursuit la voye que tenoient les ennemis, lesquelz avoient rencontré Gargantua et ses compagnons au grand chemin : et tant estoient diminués en nombre pour l'enorme meurtre qu'y avoit fait Gargantua avec son grand arbre, Gymnaste, Ponocrates, Eudemon, et les autres, qu'ilz commençoient soy retirer à diligence, tous effrayés et perturbés de sens et entendement, comme s'ilz vissent la propre espece et forme de mort devant leurs yeulx. Et comme vous voyez un asne, quand il a au cul un oestre[5] Junonique, ou une mous-

[1] Trancha. Cette forme appartient encore à plusieurs patois de l'Ouest.

[2] Os pétreux, rocher, nom donné par les anatomistes à une des trois portions de l'os temporal, appelée aussi apophyse pierreuse.

[3] Le sinciput, la partie antérieure de la tête, depuis l'une des tempes jusqu'à l'autre. (Thévenin.)

[4] Nom collectif des trois membranes qui enveloppent tout l'appareil cérébro-spinal.
(Nysten, éd. Littré.)

[5] Taon (*œstrum*).
Rabelais l'appelle *Junonique*, par allusion à celui que Junon mit après *Io*, que Jupiter avait changée en vache.

che qui le poinct, courir çà et là sans voye ny chemin, jettant sa charge par terre, rompant son frain et renes, sans aucunement respirer ny prendre repos; et ne sait on qui le meut, car l'on ne voit rien qui le touche; ainsi fuyoient ces gens de sens despourveus, sans savoir cause de fuir : tant seulement les poursuit une terreur panice[1], laquelle avoient conceue en leurs ames. Voyant le moine que toute leur pensée n'estoit sinon à gaigner au pied, descend de son cheval, et monte sus une grosse roche qui estoit sur le chemin, et avec son grand braquemart frappoit sus ces fuyars à grand tour de bras, sans se faindre ny espargner. Tant en tua et mit par terre, que son braquemart rompit en deux pieces.

Adonc pensa en soy mesmes que c'estoit assez massacré et tué, et que le reste devoit eschapper pour en porter les nouvelles. Pourtant saisit en son poing une hasche de ceux qui là gisoient mors, et se retourna de rechef sur la roche, passant temps à voir fuir les ennemis, et cullebuter entre les corps mors, excepté qu'à tous faisoit laisser leurs pieques, espées, lances, et haquebutes[2] : et ceux qui portoient les pelerins liés, il les mettoit à pied, et delivroit leurs chevaux auxdits pelerins, les retenant avec soy l'orée de la haye; et Touquedillon, lequel il retint prisonnier.

---

[1] Panique.

[2] Arquebuses.

CHAPITRE XLV.

Comment le moine amena les pelerins, et les bonnes paroles que leur dist Grandgousier.

Ceste escarmouche parachevée, se retira Gargantua avec ses gens, excepté le moine, et, sus la pointe du jour, se rendirent à Grandgousier[1], lequel en son lict prioit Dieu pour leur salut et victoire. Et, les voyant tous saufz et entiers, les embrassa de bon amour, et demanda nouvelles du moine. Mais Gargantua luy respondit que sans doubte leurs ennemis avoient le moine. Ilz auront, dist Grandgousier, donc male encontre. Ce qu'avoit esté bien vray. Pourtant encores est le proverbe en usage de bailler le moine à quelqu'un[2].

Adonc commanda qu'on apprestat tres bien à desjeuner pour les refraichir. Le tout apresté, l'on appella Gargantua; mais tant luy grevoit[3] de ce que le moine ne comparoit[4] aucunement, qu'il ne vouloit ny boire ny manger. Tout soudain le moine arrive, et, des la porte de la basse court, s'escria : Vin frais, vin frais, Gymnaste, mon amy ! Gymnaste sortit, et vit que c'estoit frere Jean qui amenoit cinq pelerins, et Touquedillon prisonnier. Dont Gargantua sortit au devant, et luy firent le meilleur recueil[5] que peurent; et le menerent devant Grandgousier, lequel l'interrogea de toute son adventure. Le moine luy disoit tout : et comment on l'avoit pris, et comment il s'estoit defait des archiers, et la boucherie

[1] Vers Grandgousier.

[2] *Donner le moine* se disait proverbialement dans le sens de porter malheur, et *avoir le moine* pour avoir une mauvaise chance *Donner le moine par le cou*, c'était pendre (*to hang*. Cotgrave).

[3] Le contrariait.

[4] Ne comparaissait.

[5] Réception, accueil.

qu'il avoit fait par le chemin, et comment il avoit recouvert[1] les pelerins, et amené le capitaine Touquedillon.

Puis se mirent à banqueter joyeusement tous ensemble. Ce pendant Grandgousier interrogeoit les pelerins de quel pays ilz estoient, dont ilz venoient, et où ilz alloient. Lasdaller pour tous respondit : Seigneur, je suis de Saint Genou en Berry ; cestuy cy est de Paluau ; cestuy cy de Onzay ; cestuy cy est de Argy ; et cestuy cy est de Villebrenin. Nous venons de Saint Sebastian prés de Nantes, et nous en retournons par nos petites journées. Voire, mais, dist Grandgousier, qu'alliez vous faire à Saint Sebastian ? Nous allions, dist Lasdaller, luy offrir nos votes contre la peste. O, dist Grandgousier, pauvres gens, estimez vous que la peste vienne de Saint Sebastian[2] ? Ouy, vrayement, respondit Lasdaller ; nos prescheurs nous l'afferment. Ouy, dist Grandgousier, les faulx prophetes vous annoncent ilz telz abus ? Blasphement ilz en ceste façon les justes et saints de Dieu, qu'ilz les font semblables aux diables, qui ne font que mal entre les humains ? Comme Homere escrit que la peste fut mise en l'ost des Gregoys par Apollo, et comme les poëtes faignent un grand tas de Vejoves[3] et dieux malfaisans. Ainsi preschoit à Sinays un caphart, que saint Antoine mettoit le feu es jambes[4] ; saint Eutrope faisoit les hydropiques ; saint Gildas les fous ; saint Genou les gouttes.

---

[1] *Secous*. Éd. ant. à 1535 et éd. de 1535.

[2] Nous trouvons au XVIe siècle de nombreuses preuves de cette croyance. — Dans les *Grans Nouels nouveaux*, par exemple, nous lisons :

Saint Sebastien glorieux
En Lombardie
Fict cesser comme vertueux
L'epydemie.

Il paraît même qu'il n'avait pas seul ce privilége : témoin ce couplet d'un autre Noël :

Pour peste venenosique
Qui nous fait tant de travaux,
Prions *saint Roch* en publique,
Car c'est l'un des principaux
Avec *saint Sebastien*,
Amen.

[3] De *ve*, espèce de privatif (*vecors*, *vesanus*), et *Jovis*, Jupiter. Les *Vejoves* étaient au maître de l'Olympe ce qu'est l'Antechrist à Jésus.

[4] C'est là l'explication d'une imprécation qui revient souvent dans Rabelais : « Que le feu saint Antoine te arde ! » Le pauvre saint avait cette mauvaise réputation en France, et surtout en Espagne, où l'on jurait *por los braseros de san Antonio*.

Mais je le punis en tel exemple, quoiqu'il m'appellast heretique, que depuis ce temps caphart quiconques n'est osé entrer en mes terres. Et m'esbahis si vostre roy les laisse prescher par son royaume telz scandales. Car plus sont à punir que ceux qui par art magique ou autre engin auroient mis la peste par le pays[1]. La peste ne tue que le corps, mais ces predications diaboliques infectionnent les ames des pauvres et simples gens[2].

Luy disant ces paroles, entra le moine tout deliberé, et leurs demanda : Dond estes vous, vous autres pauvres haires? De Saint Genou, dirent ilz. Et comment, dist le moine, se porte l'abbé Tranchelion[3] le bon beuveur? Et les moines, quelle chere font ilz? Le corps dieu, ilz biscotent vos femmes, ce pendant qu'estes en romivage[4]. Hinhen, dist Lasdaller, je n'ay pas peur de la mienne. Car qui la verra de jour ne se rompra ja le col pour l'aller visiter la nuyt. C'est, dist le moine, bien rentré de picques[5]. Elle pourroit estre aussi laide que Proserpine, elle aura par Dieu la saccade, puisqu'il y a moines autour; car un bon ouvrier met indifferentement toutes pieces en œuvre. Que j'aye la verole, en cas que ne les trouviez engroissées[6] à vostre retour. Car seulement l'ombre du clocher d'une abbaye est feconde.

C'est, dist Gargantua, comme l'eau du Nile en Egypte, si

---

[1] Rabelais, qui fait tenir à Grandgousier un langage si exempt de préjugés sous certains rapports, ne paraît pas en être lui-même complétement dégagé. Il est digne de remarque qu'il parle ici, comme d'une chose admissible, de la magie appliquée à la peste.

[2] Nous rétablissons la leçon de 1535, qui a été remplacée par ces mots : *telz imposteurs empoisonnent les ames.*

[3] Il y avait, à ce qu'il paraît, un Antoine de Tranchelion, abbé de Saint-Genou; et l'on trouve sur la carte du Chinonnais une localité nommée *les Roches-Tranchelion.* Huet propose de lire *Tranchelien* pour *tranche-luy-en.*

[4] Pèlerinage. *Romivaige* est provençal. On dit aussi *roumavagi, roumairagi*, etc., voyage de pèlerins *à Rome*, et par extension toute sorte de pèlerinage.

[5] On disait aussi : *c'est bien rentré de piques noires*; on entendait par là : faire dans la conversation une rentrée inopportune, comme celle de mauvaises cartes qui remplacent l'écart. (Trévoux, Cotgrave.)

[6] Engrossées, enceintes. Voy. p. 93. Et la groisse cognue.

vous croyez Strabo, et Pline, liv. VII, chap. III. Advisez que c'est de la miche, des habits, et des corps. Lors, dist Grandgousier: Allez vous en, pauvres gens, au nom de Dieu le createur, lequel vous soit en guide perpetuelle. Et dorenavant ne soyez faciles à ces ocieux et inutiles voyages. Entretenez vos familles, travaillez chascun en sa vacation, instruez[1] vos enfans, et vivez comme vous enseigne le bon apostre saint Paul.

Ce faisans, vous aurez la garde de Dieu, des anges et des saints avec vous : et n'y aura peste ny mal qui vous porte nuisance. Puis les mena Gargantua prendre leur refection en la salle : mais les pelerins ne faisoient que souspirer, et dirent à Gargantua :

O que heureux est le pays qui a pour seigneur un tel homme ! Nous sommes plus edifiés et instruicts en ces propos qu'il nous a tenu, qu'en tous les sermons que jamais nous furent preschés en nostre ville. C'est, dist Gargantua, ce que dit Platon, liv. V, *de Repub.*, que lors les republiques seroient heureuses, quand les roys philosopheroient, ou les philosophes regneroient. Puis leur fit emplir leurs besaces de vivres, leurs bouteilles de vin, et à chascun donna cheval pour soy soulager au reste du chemin, et quelques carolus[2] pour vivre.

---

[1] Instruisez.

[2] Le carolus était une monnaie de Charles VIII, de la valeur de dix deniers.

CHAPITRE XLVI.

Comment Grandgousier traicta humainement Touquedillon prisonnier.

Touquedillon fut presenté à Grandgousier, et interrogé par icelluy sus l'entreprise et affaire de Picrochole, quelle fin il pretendoit par ce tumultuaire vacarme. A quoy respondit que sa fin et sa destinée estoit de conquester tout le pays s'il pouvoit, pour l'injure faite à ses fouaciers. C'est, dist Grandgousier, trop entrepris : qui trop embrasse peu estrainct. Le temps n'est plus d'ainsi conquester les royaumes, avec dommages de son prochain frere christian : ceste imitation des anciens Hercules, Alexandres, Hannibals, Scipions, Cesars et autres telz, est contraire à la profession de l'Evangile, par lequel nous est commandé garder, sauver, regir, et administrer chascun ses pays et terres, non hostilement envahir les autres. Et ce que les Sarrasins et barbares jadis appelloient prouesses, maintenant nous appellons briganderies et meschancetés. Mieulx eust il fait soy contenir en sa maison, royallement la gouvernant, que insulter en la mienne, hostilement la pillant; car par bien la gouverner l'eust augmentée, par me piller sera destruict.

Allez vous en, au nom de Dieu : suivez bonne entreprise, remonstrez à vostre roy les erreurs que cognoistrez, et jamais ne le conseillez, ayant esgard à vostre profit particulier; car, avec le commun, est aussi le propre perdu[1]. Quant est de

[1] C'est-à-dire : quand l'intérêt général est compromis, l'intérêt particulier l'est aussi. La belle leçon contenue dans ce passage de

vostre rançon, je vous la donne entierement, et veulx que vous soient rendues armes et cheval : ainsi fault il faire entre voisins et anciens amis, veu que ceste nostre difference[1] n'est point guerre proprement.

Comme Platon, *liv.* 5 *de Rep.* vouloit estre non guerre nommée, ains sedition, quand les Grecs mouvoient armes les uns contre les autres. Ce que si par male fortune advenoit, il commande qu'on use de toute modestie. Si guerre la nommez, elle n'est que superficiaire, elle n'entre point au profond cabinet de nos cœurs. Car nul de nous n'est oultragé en son honneur : et n'est question, en somme totale, que de rabiller quelque faulte commise par nos gens, j'entends et vostres et nostres. Laquelle, encores que cogneussiez, vous deviez laisser couler oultre; car les personnages querelans estoient plus à contemner qu'à ramentevoir[2]; mesmement leur satisfaisant selon le grief, comme je me suis offert. Dieu sera juste estimateur de nostre different, lequel je supplie plust tost par mort me tollir de ceste vie, et mes biens deperir devant mes yeulx, que par moy ny les miens en rien soit offensé.

Ces paroles achevées, appella le moine, et devant tous luy demanda : Frere Jean, mon bon amy, estes vous qui avez pris le capitaine Touquedillon icy present? Sire, dist le moine, il est present, il a aage et discretion; j'aime mieulx que le sachez par sa confession que par ma parole. Adonc dist Touquedillon : Seigneur, c'est luy veritablement qui m'a pris, et je me rends son prisonnier franchement. L'avez vous, dist Grandgousier au moine, mis à rançon? Non, dist le moine; de cela je ne me soucie. Combien, dist Grandgousier, voudriez vous de sa prise? Rien, rien, dist le moine, cela ne me mene pas. Lors commanda Grandgousier que, present Tou-

---

Rabelais était fort de saison, ainsi que le remarque Bernier, à une époque où l'ambition de Charles-Quint, les intérêts de François I[er], de Henri VIII et des princes allemands mettaient l'Europe en feu.

[1] On dirait aujourd'hui *différend*.

[2] Plus dignes de mépris que de souveuir.

quedillon, fussent comptés au moine soixante et deux mille salutz[1] pour celle prise. Ce que fut fait ce pendant qu'on fit la collation audit Touquedillon; auquel demanda Grandgousier s'il vouloit demourer avec luy, ou si mieulx aimoit retourner à son roy. Touquedillon respondit qu'il tiendroit le party lequel il luy conseilleroit. Donc, dist Grandgousier, retournez à vostre roy, et Dieu soit avec vous!

Puis luy donna une belle espée de Vienne[2], avec le fourreau d'or, fait à belles vignettes d'orfevrerie, et un collier d'or pesant sept cens deux mille marcs, garny de fines pierreries, à l'estimation de cent soixante mille ducats; et dix mille escus par present honorable. Aprés ces propos monta Touquedillon sus son cheval. Gargantua, pour sa seureté, luy bailla trente hommes d'armes, et six vingts archiers sous la conduicte de Gymnaste, pour le mener jusques es portes de la Roche Clermaud, si besoing estoit. Icelluy departy, le moine rendit à Grandgousier les soixante et deux mille salutz qu'il avoit receu, disant : Sire, ce n'est ores que vous devez faire telz dons. Attendez la fin de ceste guerre, car l'on ne sait quelz affaires pourroient survenir. Et guerre faite sans bonne provision d'argent n'a qu'un soupirail de vigueur. Les nerfs des batailles sont les pecunes. Donc, dist Grandgousier, à la fin je vous contenteray par honneste recompense, et tous ceux qui m'auront servy.

---

[1] Monnaie d'or, de la valeur d'environ 12 francs, qui datait de Charles VI, frappée surtout par les rois d'Angleterre Henri V et Henri VI. Sur l'un des côtés de la pièce était figurée la sainte Vierge recevant la salutation de l'ange.

[2] Vienne, en Dauphiné. On y a longtemps fabriqué des armes renommées.

CHAPITRE XLVII.

Comment Grandgousier manda querir ses legions, et comment Touquedillon tua Hastiveau, puis fut tué par le commandement de Picrochole.

En ces mesmes jours, ceux de Bessé, du Marché vieux, du bourg Saint Jacques, du Trainneau, de Parillé, de Riviere, des Roches Saint Pol, du Vau breton, de Pautillé, du Brehemont, du pont de Clain, de Cravant, de Grandmont, des Bourdes, de la Ville au mere, de Huymes, de Segré, de Hussé, de Saint Louant, de Panzoust, des Couldreaulx, de Verron, de Coulaines, de Chosé, de Varenes, de Bourgueil, de l'isle Boucard, du Croulay, de Narsay, de Cande, de Montsoreau [1], et autres lieux confins, envoyerent devers Grandgousier ambassades, pour luy dire qu'ilz estoient advertis des torts que luy faisoit Picrochole; et, pour leur ancienne confederation, ilz luy offroient tout leur pouvoir, tant de gens que d'argent et autres munitions de guerre. L'argent de tous montoit, par les pactes qu'ilz luy envoyoient, six vingt quatorze millions deux escus et demy d'or [2].

Les gens estoient quinze mille hommes d'armes, trente et deux mille chevaux legiers, quatre vingt neuf mille harquebousiers, cent quarante mille adventuriers, unze mille deux cens canons, doubles canons, basilics et spiroles. Pionniers quarante sept mille, le tout souldoyé et avitaillé pour six mois et quatre jours. Lequel offre Gargantua ne refusa, ny accepta du tout [3].

---

[1] Toutes ces localités appartiennent à l'Anjou, à la Touraine, et en majeure partie au Chinonnais.

[2] A calculer l'écu d'or pour 11 fr., les subsides offerts à Grandgousier par ses alliés se seraient élevés à 1,534,000,027. (Cartier, *Numismatique de Rabelais*.)

[3] D'une manière absolue.

Mais, grandement les remerciant, dist qu'il composeroit ceste guerre par tel engin que besoing ne seroit tant empescher de gens de bien. Seulement, envoya qui ameneroit en ordre les legions lesquelles entretenoit ordinairement en ses places de la Deviniere[1], de Chaviny[2], de Gravot et Quinquenays[3], montant en nombre de deux mille cinq cens hommes d'armes, soixante et six mille hommes de pied, vingt et six mille arquebusiers, deux cens grosses pieces d'artillerie, vingt et deux mille pionniers, et six mille chevaux legiers; tous par bandes, tant bien assorties de leurs thresauriers, de vivandiers, de mareschaux, d'armuriers et autres gens necessaires au trac[4] de bataille, tant bien instruicts en art militaire, tant bien armés, tant bien recognoissans et suivans leurs enseignes, tant soudains à entendre et obeir à leurs capitaines, tant expediés[5] à courir, tant forts à choquer, tant prudens à l'adventure, que mieulx ressembloient une harmonie d'orgues et concordance d'horologe, qu'une armée ou gendarmerie.

Touquedillon arrivé se presenta à Picrochole, et luy conta au long ce qu'il avoit et fait et veu. A la fin, conseilloit, par fortes paroles, qu'on fist appointement avec Grandgousier, lequel il avoit esprouvé le plus homme de bien du monde; adjoustant que ce n'estoit ny preu[6] ny raison molester ainsi ses voisins, desquelz jamais n'avoient eu que tout bien. Et, au regard du principal, que jamais ne sortiroient de ceste entreprise qu'à leur grand dommage et malheur. Car la puissance de Picrochole n'estoit telle que aisement ne les peust Grandgousier mettre à sac. Il n'eust achevé ceste parole, que Hastiveau dist tout haut : Bien malheureux est le prince qui est de telz gens servy, qui tant facilement sont corrompuz,

---

1 *La Deviniere*, entre Chinon et Lerné, était la propriété de Rabelais.

2 C'était un château près de Lerné.

3 Clos de vigne de Chinon.

4 Bagages, équipages. V. *Traca*, dans le Glossaire de Du Cange.

5 Prompts (du latin *expeditus*).

6 Ni profit.

« Dieu vous gard ou preu vous face. »

Formule de salut, dans des lettres de rémission de 1465. (Du Cange.)

comme je cognois Touquedillon : car je voy son courage tant changé, que voluntiers se fust adjoinct à nos ennemis pour contre nous batailler et nous trahir, s'ilz l'eussent voulu retenir : mais, comme vertu est de tous, tant amis qu'ennemis, louée et estimée, aussi meschanceté est tost cognue et suspecte. Et, posé que d'icelle les ennemis se servent à leur profit, si ont ilz tousjours les meschans et traistres en abomination.

A ces paroles, Touquedillon impatient tira son espée, et en transperça Hastiveau un peu au dessus de la mamelle gauche, dont mourut incontinent. Et, tirant son coup du corps, dist franchement : Ainsi perisse qui feaulx serviteurs blasmera. Picrochole soudain entra en fureur, et, voyant l'espée et fourreau tant diapré, dist : T'avoit on donné ce baston[1] pour, en ma presence, tuer malignement mon tant bon amy Hastiveau ?

Lors commanda à ses archiers qu'ilz le missent en pieces. Ce que fut fait sus l'heure, tant cruellement que la chambre estoit toute pavée de sang. Puis fit honorablement inhumer le corps de Hastiveau, et celuy de Touquedillon jetter par sus les murailles en la vallée.

Les nouvelles de ces oultrages furent sceues par toute l'armée, dont plusieurs commencerent à murmurer contre Picrochole, tant que Grippepinauld[2] luy dist : Seigneur, je ne sçay quelle issue sera de ceste entreprise. Je voy vos gens peu confermés[3] en leurs courages. Ilz considerent que sommes icy mal pourveuz de vivres, et ja beaucoup diminués en nombre, par deux ou trois issues[4].

Davantage[5], il vient grand renfort de gens à vos ennemis. Si nous sommes assiegés une fois, je ne voy point comment ce ne soit à nostre ruine totale. Bren, bren, dist Picrochole, vous semblez les anguilles de Melun : vous criez davant qu'on vous escorche : laissez les seulement venir.

---

[1] Terme générique qui signifie toute espèce d'armes. Ainsi on disait *bâton à feu* pour fusil, etc.

[2] On lit *Grippeminaud* au lieu de *Grippepinauld* dans l'éd. de 1535.

[3] Assurés, affermis.

[4] Sorties.

[5] En outre.

CHAPITRE XLVIII.

Comment Gargantua assaillit Picrochole dedans la Roche Clermaud, et defit l'armée dudit Picrochole.

Gargantua eut la charge totale de l'armée : son pere demoura en son fort. Et, leur donnant courage par bonnes paroles, promit grands dons à ceux qui feroient quelques prouesses.

Puis gaignerent le gué de Vede, et, par basteaux et pons legierement faits, passerent oultre d'une traicte. Puis, considerant l'assiette de la ville, qu'estoit en lieu haut et advantageux, delibera celle nuyt sus ce qu'estoit de faire. Mais Gymnaste luy dist : Seigneur, telle est la nature et complexion des François, qu'ilz ne valent qu'à la premiere pointe. Lors ilz sont pis[1] que diables. Mais, s'ilz sejournent, ilz sont moins que femmes. Je suis d'advis que à l'heure presente, aprés que vos gens auront quelque peu respiré et repeu, faciez donner l'assault.

L'advis fut trouvé bon. Adonc produict toute son armée en plein camp, mettant les subsides[2] du costé de la montée. Le moine prit avec soy six enseignes de gens de pied, et deux cens hommes d'armes : et, en grande diligence, traversa les marais, et gaigna au dessus le puy, jusques au grand chemin de Loudun. Ce pendant l'assault continuoit; les gens de Picrochole ne savoient si le meilleur estoit sortir hors et les recevoir, ou bien garder la ville sans bouger. Mais furieusement sortit avec quelque bande d'hommes d'armes de sa maison, et là fut receu et festoyé à grands coups de canon qui gresloient devers les cousteaux, dont

[1] *Plus*, édit. 1535. *Pires*, F. J. | [2] La réserve.

les Gargantuistes se retirerent au val, pour mieulx donner lieu à l'artillerie. Ceux de la ville defendoient le mieulx que pouvoient, mais les traicts passoient oultre par dessus, sans nul ferir.

Aucuns de la bande, sauvés de l'artillerie, donnerent fierement sus nos gens, mais peu profiterent : car tous furent receuz entre les ordres[1], et là rués par terre. Ce que voyans, se vouloient retirer : mais ce pendant le moine avoit occupé le passage. Parquoy se mirent en fuite sans ordre ni maintien. Aucuns vouloient leur donner la chasse, mais le moine les retint, craignant que, suivans les fuyans[2], perdissent leurs rangs, et que, sus ce point, ceux de la ville chargeassent sus eux. Puis, attendant quelque espace, et nul ne comparant à l'encontre, envoya le duc Phrontiste[3] pour admonester Gargantua à ce qu'il avanceast pour gaigner le cousteau à la gauche, pour empescher la retraicte de Picrochole par celle porte. Ce que fit Gargantua en toute diligence, et y envoya quatre legions de la compagnie de Sebaste : mais si tost ne peurent gaigner le haut qu'ilz ne rencontrassent en barbe[4] Picrochole, et ceux qui avec luy s'estoient espars.

Lors chargerent sus roidement : toutesfois grandement furent endommagés par ceux qui estoient sus les murs, en coups de traict et artillerie. Quoy voyant Gargantua, en grande puissance alla les secourir, et commença son artillerie à hurter[5] sus ce quartier de murailles, tant que toute la force de la ville y fut evocquée[6]. Le moine, voyant celuy costé lequel il tenoit assiegé, denué de gens et gardes, magnanimement tira vers le fort : et tant fit qu'il monta sus, luy et aucuns de ses gens, pensant que plus de crainte et de frayeur donnent ceux qui surviennent à un conflict, que ceux qui lors à leur force combattent. Toutesfois ne fit onques effroy[7], jusques à ce que tous les siens eussent gaigné

[1] Les rangs.
[2] En poursuivant les fuyards.
[3] Du grec φροντιστής, vigilant.
[4] En face. Terme de marine.
[5] Frapper.
[6] Appelée, attirée.
[7] Ne donna pas l'alarme. « Ils saillirent de leurs chambres sans

la muraille, excepté les deux cens hommes d'armes qu'il laissa hors pour les hazars.

Puis s'escria horriblement, et les siens ensemble : et sans resistence tuerent les gardes d'icelle porte, et la ouvrirent es hommes d'armes : et en toute fiereté [1] coururent ensemble vers la porte de l'orient, où estoit le desarroy [2]. Et par derriere renverserent toute leur force.

Voyans les assiegés de tous costés les Gargantuistes avoir gaigné la ville, se rendirent au moine à mercy. Le moine leur fit rendre les bastons et armes, et tous retirer et resserrer par les eglises, saisissant tous les bastons des croix, et commettant gens es portes pour les garder de issir. Puis, ouvrant celle porte orientale, sortit au secours de Gargantua. Mais Picrochole pensoit que le secours luy venoit de la ville, et par oultrecuidance se hazarda plus que devant : jusques à ce que Gargantua s'escria : Frere Jean, mon amy, frere Jean, en bon heur soyez venu. Adonc cognoissant Picrochole et ses gens que tout estoit desesperé, prindrent la fuite en tous endroits [3]. Gargantua les poursuivit jusques prés Vaugaudry, tuant et massacrant, puis sonna la retraicte.

faire *effroy* ne bruit. » *Les Cent Nouvelles nouvelles.*

[1] Ce mot, ainsi que l'adverbe *fierement*, employé plus haut, est pris dans le sens du latin *ferus* et de l'italien *fiero*. Il exprime moins l'idée d'orgueil que celle de hardiesse.

[2] Le plus fort de la mêlée.

[3] De tous côtés.

CHAPITRE XLIX.

Comment Picrochole fuyant fut surpris de males fortunes, et ce que fit Gargantua aprés la bataille.

Picrochole ainsi desesperé s'en fuit vers l'isle Bouchart [1], et, au chemin de Riviere [2], son cheval bruncha par terre; à quoy tant fut indigné que de son espée le tua en sa chole [3], puis, ne trouvant personne qui le remontast, voulut prendre un asne du moulin qui là auprés estoit; mais les meusniers le meurtrirent tout de coups et le destrousserent de ses habillemens, et luy baillerent pour soy couvrir une meschante sequenye [4]. Ainsi s'en alla le pauvre cholerique; puis, passant l'eau au Port Huaulx [5], et racontant ses males [6] fortunes, fut advisé par une vieille lourpidon [7] que son royaume luy seroit rendu à la venue des cocquecigrues: depuis ne sait on qu'il est devenu. Toutesfois, l'on m'a dit qu'il est de present pauvre gaigne denier à Lyon, cholere comme davant. Et tousjours se guemente [8] à tous estrangiers de la venue des

[1] Petite ville à douze kilomètres de Chinon, dans une île de la Vienne.

[2] A six kilomètres de la Roche-Clermaud.

[3] Emotion, colère; c'est un mot tiré du grec χολή.

[4] On trouve aussi *souquenie* (Ronsard), *sequanie* (*Lettres de* 1393), et *sonsquenie* (*Roman de la Rose*).

[5] Le *Port-Huaulx*, dit E. Johanneau, est près du confluent de l'Indre et d'un bras du Cher, vis-à-vis de Langeais.

[6] Mauvaises.

[7] Vieille aux pieds difformes. « *Lorpes*, pro *Loripes*, qui tortum habet pedem instar lori. » (Du Cange.) On sait que, dans le moyen âge, le pied difforme, le pied d'oie, était le signe d'une race maudite.

[8] S'enquiert avec inquiétude. On trouve dans Alain Chartier *guermenter* sans pronom.

cocquecigrues, esperant certainement, selon la prophetie de la vieille, estre à leur venue reintegré en son royaume.

Aprés leur retraicte, Gargantua premierement recensa ses gens, et trouva que peu d'iceux estoient peris en la bataille; savoir est quelques gens de pied de la bande du capitaine Tolmere [1], et Ponocrates, qui avoit un coup de harquebouze en son pourpoint. Puis les fit refraichir chascun par sa bande, et commanda es thresoriers que ce repas leur fust defrayé et payé, et que l'on ne fist oultrage quelconque en la ville, veu qu'elle estoit sienne : et, aprés leur repas, ilz comparussent en la place devant le chasteau, et là seroient payés pour six mois. Ce que fut fait : puis fit convenir [2] devant soy en ladite place tous ceux qui là restoient de la part de Picrochole, esquelz, presens tous ses princes et capitaines, parla comme s'ensuit.

---

[1] Hardi (du grec τολμηρός).

[2] Assembler.

CHAPITRE L.

La concion que fit Gargantua es vaincus.

Nos peres, ayeulx, et ancestres de toute memoire, ont esté de ce sens et ceste nature que, des batailles par eux consommées, ont, pour signe memorial des triomphes et victoires, plus voluntiers erigé trophées et monumens es cœurs des vaincus, par grace, que es terres par eux conquestées, par architecture [1]. Car plus estimoient la vive souvenance des humains acquise par liberalité, que la mute [2] inscription des arcs, colomnes, et pyramides, subjecte es calamités de l'air, et envie d'un chascun.

Souvenir assez vous peut de la mansuetude dont ilz userent envers les Bretons, à la journée de Saint Aubin du Cormier [3], et à la demolition de Parthenay. Vous avez entendu, et entendant admiré le bon traictement qu'ilz firent es barbares de Spagnola, qui avoient pillé, depopulé [4], et saccaigé les fins maritimes de Olone, et Thalmondois. Tout

[1] Nous l'avons déjà dit : quand Rabelais prend le ton grave, il emprunte constamment les formes des auteurs latins, parfois même il les met à contribution. C'est Pline le Jeune qui lui fournit ici son contingent.

Vera boni principis laus et fama, non imaginibus aut statuis, sed virtute et meritis, propagatur.
(Panégyrique de Trajan.)

[2] La muette, du latin *mutus*.

[3] Près de Dol en Bretagne. La bataille eut lieu le 28 juillet 1484. Les Bretons étaient commandés par Louis XII, alors duc d'Orléans, qui fut battu et pris par l'armée de Charles VIII. Les fortifications de Parthenay furent renversées deux ans plus tard par les troupes du même Charles VIII, luttant contre Dunois, qui tenait encore pour le duc de Bretagne et le duc d'Orléans.

On a trouvé Rabelais hardi de rappeler ici ces faits historiques. Mais qui donc aurait pu s'en offenser? Ce n'est pas François I[er].

[4] Ravagé. (*Depopulari*, latin.)

ce ciel a esté remply des louanges et gratulations que vous mesme et vos peres fistes lors que Alpharbal, roy de Canarre[1], non assouvy de ses fortunes[2], envahit furieusement le pays de Onys, exerçant la piraticque en toutes les isles Armoricques et regions confines. Il fut, en juste bataille navalle[3], pris et vaincu de mon pere, auquel Dieu soit garde et protecteur. Mais quoy? Au cas que les autres roys et empereurs, voire qui se font nommer catholicques[4], l'eussent miserablement traicté, durement emprisonné, et rançonné extremement, il le traicta courtoisement, amiablement, le logea avec soy en son palais, et, par incroyable debonnaireté, le renvoya en saufconduict, chargé de dons, chargé de graces, chargé de toutes offices d'amitié.

Qu'en est il advenu? Luy, retourné en ses terres, fit assembler tous les princes et estatz de son royaume, leurs ex-

---

[1] Le Duchat et surtout Johanneau se lancent ici, à perte de vue, dans le champ des allusions. Ce qui nous parait probable, c'est que Rabelais ne fait que suivre une tradition du moyen âge à l'égard du pays fantastique de Canare ou de Canarie.

Bojardo, dans l'*Orlando innamorato*, parle d'un *roi de Canarie*, et Berni, dans le même poëme refait, dit :

Quivi il re *di Canaria* anche s'aspetta
Che non mena già seco buon guerriero.
. . . .
Era il lor re chiamato Barbarico
Orribil di persona, e ben armato.

[2] Dont l'ambition n'était pas comblée par ses succès; que ses bonnes chances n'avaient pas rassasié.

[3] L'édit. ant. à 1535 porte *navalle*, ainsi que celles de 1542, F. Juste et s. l. L'éd. de 1535 porte *navelle* (qui a le même sens); les autres ont *navré*. La vraie leçon est évidemment celle que nous donnons. D'abord il s'agit là, en effet, d'un combat naval; puis si *Alpharbal* eût été *navré*, grièvement blessé, dans le détail minutieux des attentions du vainqueur envers lui, Rabelais n'eût pas manqué d'indiquer les soins donnés au blessé.

Quel que soit cet Alpharbal, roi de Canarre, il faut avouer que le présent chapitre est un de ceux où Rabelais a soulevé un coin du voile qui enveloppe d'ordinaire ses allusions aux choses contemporaines. Ainsi, quand Grandgousier parle de la mansuétude dont usèrent ses pères et aïeux envers les Bretons à la journée de Saint-Aubin du Cormier et au siége de Parthenay, on peut dire qu'il nomme les masques, puisque ces faits se rapportent incontestablement à Charles VIII, qui figure parmi les *pères et ancêtres* de Louis XII.

[4] En écrivant ceci, Rabelais pensait évidemment à la conduite de Charles-Quint envers François Ier.

posa l'humanité qu'il avoit en nous cognu, et les pria sus ce deliberer, en façon que le monde y eust exemple, comme avoit ja en nous de gracieuseté honneste, aussi en eux de honnesteté gracieuse. Là fut decreté, par consentement unanime, que l'on offreroit entierement leurs terres, dommaines, et royaume, à en faire selon nostre arbitre. Alpharbal, en propre personne, soudain retourna avec neuf mille trente et huit grandes naufs oneraires[1], menant non seulement les thresors de sa maison et lignée royale, mais presque de tout le pays. Car, soy embarquant pour faire voile au vent vesten nordest, chascun à la foulle jettoit dedans icelles or, argent, bagues, joyaux, espiceries, drogues et odeurs aromatiques; papegays[2], pelicans, guenons, civettes, genettes, porcsespies. Point n'estoit filz de bonne mere reputé, qui dedans ne jettast ce que avoit de singulier.

Arrivé que fut, vouloit baiser les pieds de mondit pere; le fait fut estimé indigne et ne fut toleré, ains fut embrassé socialement[3]: offrit ses presens, ilz ne furent receuz, par trop estre excessifz; se donna mancipe[4] et serf volontaire, soy, et sa posterité : ce ne fut accepté, par ne sembler equitable; ceda, par le decret des estatz, ses terres et royaume, offrant la transaction et transport signé, seellé, et ratifié de tous ceux qui faire le devoient : ce fut totalement refusé, et les contractz jettés au feu. La fin fut que mon dit pere commença lamenter de pitié, et pleurer copieusement : considerant le franc vouloir et simplicité des Canarriens : et, par motz exquis et sentences congrues, diminuoit le bon tour qu'il leur avoit fait[5], disant ne leur avoir fait bien qui fust à l'estimation d'un bouton, et, si rien d'honnesteté leur avoit montré, il estoit tenu de ce faire. Mais tant plus l'augmentoit Alpharbal.

Quelle fut l'issue? En lieu que, pour sa rançon, prise à toute extremité, eussions peu tyranniquement exiger vingt

[1] Navires de charge.
[2] Perroquets.
[3] Comme un compagnon, un ami.
[4] Esclave.
[5] Le bon procédé dont il avait usé à leur égard.

fois cent mille escus, et retenir pour hostagiers[1] ses enfans aisnés; ilz se sont faits tributaires perpetuelz, et obligés nous bailler par chascun an deux millions d'or affiné à vingt quatre karatz. Ilz nous furent l'année premiere icy payés : la seconde, de franc vouloir, en payerent vingt trois cens mille escus; la tierce, vingt six cens mille; la quarte, trois millions, et tant tousjours croissent de leur bon gré, que serons contraincts leurs inhiber de rien plus nous apporter. C'est la nature de gratuité. Car le temps, qui toutes choses corrode[2] et diminue, augmente et accroist les bienfaits; parce qu'un bon tour, liberalement fait à homme de raison, croist continuement par noble pensée et remembrance. Ne voulant donc aucunement degenerer de la debonnaireté hereditaire de mes parens, maintenant je vous absouls et delivre, et vous rends francs et liberes comme par avant.

Dabondant, serez à l'issue des portes payés chascun pour trois mois, pour vous pouvoir retirer en vos maisons et familles; et vous conduiront en sauveté[3] six cens hommes d'armes, et huit mille hommes de pied, sous la conduite de mon escuyer Alexandre, afin que par les paisans ne soyez oultragés. Dieu soit avec vous. Je regrette de tout mon cœur que n'est icy Picrochole. Car je luy eusse donné à entendre que, sans mon vouloir, sans espoir d'accroistre ny mon bien, ny mon nom, estoit faite ceste guerre. Mais, puisqu'il est esperdu, et ne sait on où ny comment est esvanouy[4], je veulx que son royaume demeure entier à son filz; lequel, par ce qu'est trop bas d'aage (car il n'a encores cinq ans accomplis) sera gouverné et instruict par les anciens princes, et gens savans du royaume. Et, par autant qu'un royaume ainsi desolé seroit facilement ruiné, si on ne refrenoit la convoitise et avarice des administrateurs d'iceluy, j'ordonne et veulx que Ponocrates soit sus tous ses gouverneurs entendant[5], avec autorité à ce requise, et as-

[1] En otage.
[2] *Erode* (1535), *ronge* (F. J.).
[3] En sûreté.
[4] Il a disparu. Le mot est usité en algèbre.
[5] Intendant, dirigeant.

sidu avec l'enfant, jusques à ce qu'il le cognoistra idoine[1] de pouvoir par soy regir et regner.

Je considere que facilité trop enervée et dissolue de pardonner es malfaisans leur est occasion de plus legierement de rechef mal faire, par ceste pernicieuse confiance de grace.

Je considere que Moise, le plus doux homme qui de son temps fust sus la terre[2], aigrement punissoit les mutins et seditieux au peuple d'Israel. Je considere que Jules Cesar, empereur tant debonnaire que de luy dit Ciceron que sa fortune rien plus souverain n'avoit sinon qu'il pouvoit, et sa vertu meilleur n'avoit sinon qu'il vouloit tousjours sauver et pardonner à un chascun[3]; iceluy toutesfois, ce non obstant, en certains endroits punit rigoureusement les auteurs de rebellion.

A ces exemples, je veulx que me livrez, avant le departir, premierement ce beau Marquet, qui a esté source et cause premiere de ceste guerre par sa vaine oultrecuidance; secondement ses compagnons fouaciers, qui furent negligens de corriger sa teste folle sus l'instant: et finalement tous les conseillers, capitaines, officiers, et domestiques de Picrochole; lesquelz l'auroient incité, loué, ou conseillé de sortir ses limites, pour ainsi nous inquieter.

---

[1] Propre à (*idoneus*).

[2] « Et homo Moyses mansuetus valde præter omnes homines qui essent super terram. » (*Num.*, XII, 3.)

[3] « Nihil habet nec fortuna tua majus, quam ut possis, nec natura tua melius, quam ut velis servare quam plurimos. »

(*Oratio pro Ligario.*)

CHAPITRE LI.

Comment les victeurs Gargantuistes furent recompensés aprés la bataille.

Ceste concion [1] faite par Gargantua, furent livrés les seditieux par luy requis, excepté Spadassin, Merdaille, et Menuail; lesquelz estoient fuis [2] six heures davant la bataille : l'un jusques au col de Laignel [3] d'une traicte, l'autre jusques au val de Vyre, l'autre jusques à Logroine, sans derriere soy regarder, ny prendre haleine par chemin ; et deux fouaciers, lesquelz perirent en la journée. Autre mal ne leur fit Gargantua, sinon qu'il les ordonna pour tirer les presses à son imprimerie, laquelle il avoit nouvellement instituée [4]. Puis ceux qui là estoient mors, il fit honorablement inhumer en la vallée des Noirettes, et au camp de Bruslevieille. Les navrés il fit panser et traicter en son grand nosocome [5]. Aprés, advisa es dommages faits en la ville et habitans : et les fit rembourcer de tous leurs interestz [6], à leur confession et serment. Et y fit bastir un fort chasteau ; y commettant gens et guet, pour à l'advenir mieulx soy defendre contre les soudaines esmeutes.

Au departir, remercia gracieusement tous les soudars de ses legions, qui avoient esté à ceste defaicte : et les renvoya

[1] Du latin *concio*, discours, harangue. Dans l'édit. antérieure à 1535 on lit : *ceste harengue*.

[2] S'étaient enfuis.

[3] Nous ne connaissons point ce lieu ; mais il est évident qu'en faisant fuir ses personnages, l'un jusqu'au Val de Vire en Normandie, et l'autre jusqu'à Logroine (Logrono), en Espagne, il a voulu désigner des points fort éloignés l'un de l'autre.

[4] On se rappelle que l'Imprimerie royale fut établie au Louvre par François Ier.

[5] Du grec νοσοκομεῖον, hôpital.

[6] Du montant de leurs pertes, de leurs dommages (*intcresse*, Du Cange).

hyverner en leurs stations et garnisons. Excepté aucuns de la legion decumane [1], lesquelz il avoit veu en la journée faire quelques prouesses; et les capitaines des bandes, lesquelz il emmena avec soy devers Grandgousier.

A la veue et venue d'iceux, le bon homme fut tant joyeux que possible ne seroit le descrire. Adonc leurs fit un festin le plus magnifique, le plus abondant, et le plus delicieux que fut veu depuis le temps du roy Assuere [2]. A l'issue de table, il distribua à chascun d'iceux tout le parement de son buffet, qui estoit au pois de dix huit cens mille quatorze bezans d'or [3], en grands vases d'antique, grands potz, grands bassins, grandes tasses, couppes, potetz, candelabres, calathes [4], nacelles [5], violiers [6], drageoirs [7], et autre telle vaisselle toute d'or massif, outre la pierrerie, esmail, et ouvrage, qui par estime de tous excedoit en pris la matiere d'iceux. Plus, leur fit compter de ses coffres à chascun douze cens mille escus contens [8]. Et dabondant à chascun d'iceux donna à perpetuité (excepté s'ilz mouroient sans hoirs) ses chasteaux et terres voisines, selon que plus leurs estoient commodes. A Ponocrates donna la Roche Clermaud; à Gymnaste, le Coudray; à Eudemon, Montpensier; Le Rivau, à Tolmere; à Ithybole, Montsoreau; à Acamas, Cande; Varenes, à Chironacte; Gravot, à Sebaste; Quinquenays, à Alexandre; Ligre, à Sophrone; et ainsi de ses autres places.

---

[1] *Dixième.* Allusion à la légion décumane de J. César, qui se distinguait en toute rencontre.

[2] L'Assuérus de la Bible.

[3] Suivant M. Cartier, la vaisselle de Grandgousier abandonnée à ses capitaines aurait pesé 28,125 marcs et valu intrinsèquement environ 22 millions 500 mille francs.

[4] Corbeilles.

[5] Ou *nassalles.* Sorte de corbeille, et vase de métal, diminutif de nace : Une *nasse* d'argent doré, garnie de son couvercle.

(*Inv. de Gab. d'Estrées.*)

[6] Ce que nous appelons des *jardinières. Flower-pot.* (Cotgrave.) *Violarium, hortus.* (Du Cange.)

[7] *Drageoir, dragier.* Le dragier n'était pas seulement destiné à contenir des dragées, mais toutes sortes de bonbons et de confitures sèches. La forme du drageoir variait à l'infini, ainsi que M. de Laborde l'a constaté. (*Gl. des émaux.*)

[8] L'auteur de la *Numismastique de Rabelais* évalue les écus d'or à 11 fr. et estime que chacun des braves qui en reçut douze cent mille spécimens dut trouver qu'il y avait plaisir à servir un monarque si riche et si libéral.

CHAPITRE LII.

Comment Garguantua fit bastir pour le moine l'abbaye de Theleme.

Restoit seulement le moine à pourvoir, lequel Gargantua vouloit faire abbé de Seuillé[1] : mais il le refusa. Il luy voulut donner l'abbaye de Bourgueil, ou de Saint Florent[2], laquelle mieulx luy duiroit, ou toutes deux s'il les prenoit à gré. Mais le moine luy fit response peremptoire que, de moines, il ne vouloit charge ny gouvernement. Car comment, disoit il, pourrois je gouverner autruy, qui moy mesmes gouverner ne sçaurois? Si vous semble que je vous aye fait et que puisse à l'advenir faire service agreable, octroyez moy de fonder une abbaye à mon devis. La demande pleut à Gargantua, et offrit tout son pays de Theleme jouxte la riviere de Loire, à deux lieues de la grande forest du Port Huault. Et requist à Gargantua qu'il instituast sa religion au contraire de toutes autres.

Premierement donc, dist Gargantua, il n'y fauldra ja bastir murailles au circuit ; car toutes autres abbayes sont fierement murées. Voire, dist le moine, et non sans cause : où mur y a, et devant, et derriere, y a force murmur, envie, et conspiration mutue[3]. Davantage, veu que, en certains convens de ce monde, est en usance[4] que, si femme aucune y entre (j'entends des preudes et pudiques), on nettoie la place par laquelle elles ont passé, fut ordonné que, si reli-

[1] Dans les environs de Chinon ; ancienne abbaye de bénédictins.

[2] Autre abbaye de bénédictins, dans les environs de Saumur.

[3] Mutuelle ; du latin *mutuus*.

[4] En usage. Cet usage, suivant Le Duchat, existait chez les chartreux.

gieux ou religieuse y entroit par cas fortuit, on nettoiroit curieusement tous les lieux par lesquelz auroient passé. Et, parce que, es religions de ce monde, tout est compassé, limité, et reiglé par heures, fut decreté que là ne seroit horologe, ny quadrant aucun. Mais, selon les occasions et opportunités, seroient toutes les œuvres dispensées. Car, disoit Gargantua, la plus vraie perte du temps qu'il sceust, estoit de compter les heures. Quel bien en vient il? Et la plus grande resverie du monde estoit soy gouverner au son d'une cloche, et non au dicté de bon sens et entendement.

Item, parcequ'en iceluy temps on ne mettoit en religion des femmes, sinon celles que estoient borgnes, boiteuses, bossues, laides, defaites, folles, insensées, maleficiées, et tarées; ny les hommes, sinon catarrés, mal nés, niais, et empesche de maison[1] (A propos, dist le moine, une femme qui n'est ny belle, ny bonne, à quoy vault toile[2]? A mettre en religion, dist Gargantua. Voire, dist le moine, et à faire des chemises), fut ordonné que là ne seroient receuz, sinon les belles, bien formées, et bien naturées; et les beaux, bien formés, et bien naturés.

Item, parce que es convens des femmes n'entroient les hommes, sinon à l'emblée, et clandestinement, fut decreté que jà[3] ne seroient là les femmes, au cas que n'y fussent les hommes; ny les hommes, au cas que n'y fussent les femmes.

Item, parce que tant hommes que femmes, une fois receuz en religion, aprés l'an de probation, estoient forcés et astrainets y demourer perpetuellement leur vie durante, fut

---

[1] Gêne, fardeau pour la maison.

[2] Nous rétablissons ici la leçon de l'éd. ant. à 1535 et de celles de 1535 et de F. Juste, qu'aucun éditeur n'a reproduite.

On sait que *toile*, avant que sa prononciation eût été fixée, se prononçait *toile* et *telle*. Ce dernier usage s'est maintenu dans nos patois. On lit dans Coquillart :

S'habiller à la mode nouvelle;
Porter moitié drap, moitié *toile*.

Rabelais joue ici sur ces mots :

A quoi vaut-elle?
A quoi vaut toile?

La réponse du moine, « à faire des chemises, » perd tout son sel, si l'on ne maintient pas l'ancienne leçon.

[3] Désormais.

estably que tant hommes que femmes là receuz sortiroient quand bon leurs sembleroit franchement et entierement.

Item, parce que ordinairement les religieux faisoient trois vœux, savoir est de chasteté, pauvreté, et obedience, fut constitué que là honorablement on peult estre marié, que chascun fust riche, et vesquist en liberté. Au regard de l'aage legitime, les femmes y estoient receues depuis dix jusques à quinze ans; les hommes depuis douze jusques à dix et huit.

CHAPITRE LIII.

Comment fut bastie et dotée l'abbaye des Thelemites.

Pour le bastiment et assortiment de l'abbaye, Gargantua fit livrer de content vingt et sept cens mille huit cent trente et un mouton à la grand laine [1], et, par chascun an, jusques à ce que le tout fust parfaict, assigna, sur la recepte de la Dive [2], seize cent soixante et neuf mille escus au soleil [3], et autant à l'estoille poussiniere [4]. Pour la fondation et entretenement d'icelle, donna à perpetuité vingt trois cent soixante neuf mille cinq cens quatorze nobles à la rose [5], de rente fonciere, indemnés [6], amortis et solvables [7] par chascun an à la porte de l'abbaye. Et de ce leurs passa belles lettres. Le bastiment fut en figure exagone, en telle façon qu'à chascun angle estoit bastie une grosse tour ronde, à la capacité de soixante pas en diametre. Et estoient toutes pareilles en grosseur et protraict. La riviere de Loire decoulloit sus l'aspect de Septentrion. Au pied d'icelle estoit une des tours assise, nommée Arctice [8]. En tirant vers [9] l'orient estoit une

[1] C'était une monnaie d'or qui eut cours depuis saint Louis jusqu'à Charles VII, la même qu'on appela d'abord *denier d'or à l'agnel.*

[2] Comme on dirait aujourd'hui : « sur les brouillards de la Seine. » La Dive est une petite rivière marécageuse du Poitou.

[3] Monnaie d'or du temps de Louis XI. Il y eut aussi des *blancs et demi-blancs au soleil.*

[4] Monnaie de l'invention de Rabelais. Ce nom est amené par celui d'écus *au soleil*, qui précède.

[5] Monnaie frappée par Édouard III, roi d'Angleterre. On sait que la rose rouge figurait dans les armes de la maison de Lancastre. Elle vaudrait aujourd'hui 25 fr.

[6] Francs et quittes.

[7] Payables.

[8] Du nord.

[9] Du côté de l'orient.

autre, nommée Calaer[1]. L'autre ensuivant, Anatole[2]; l'autre aprés, Mesembrine[3]; l'autre aprés, Hesperie[4]; la derniere, Criere[5]. Entre chascune tour estoit espace de trois cens douze pas. Le tout basty à six estages, comprenant les caves sous terre pour un. Le second estoit voulté à la forme d'une anse de panier. Le reste estoit embrunché[6] de guy[7] de Flandres à forme de culz de lampes. Le dessus couvert d'ardoise fine, avec l'endoussure de plomb à figures de petits manequins[8], et animaux bien assortis et dorés; avec les goutieres que issoient hors la muraille entre les croisées, peintes en figure diagonale d'or et azur, jusques en terre, où finissoient en grands eschenaux[9], qui tous conduisoient en la riviere par dessous le logis.

Ledit bastiment estoit cent fois plus magnifique que n'est Bonivet[10], ne Chambourg, ne Chantilly : car en iceluy estoient neuf mille trois cens trente et deux chambres, chascune garnie de arriere chambre, cabinet, garderobe, chapelle, et issue en une grande salle. Entre chascune tour, au milieu dudit corps de logis, estoit une viz brisée dedans iceluy mesme corps. De laquelle les marches estoient part de porphyre, part de pierre numidique, part de marbre serpentin; longues de vingt et deux pieds; l'espesseur estoit de trois doigts, l'assiette[11] par nombre de douze entre chascun repos. En chascun repos estoient deux beaux arceaux d'antique par lesquelz estoit recue la clarté : et par iceux on entroit en un cabinet fait à claire voye, de largeur de ladite viz; et montoit jusques au dessus la couverture, et là finoit[12] en pavillon.

---

1 De bel air.

2 De l'orient.

3 Du sud.

4 De l'ouest.

5 Froide.

6 *Embruncher* signifie *couvrir*, *revêtir* (*involvere*, *tegere*, Du Cange).

7 Plâtre (*gypsum*, en latin). — Le plâtre de Flandre était en effet très-renommé.

8 Des figures grotesques (*Antics*, Cotgrave).

9 Canaux.

10 Château commencé près de Châtellerault par l'amiral de ce nom, et dont la construction dura depuis 1513 jusqu'en 1525. Chambord et Chantilly ne figurent pas dans l'éd. de 1535, ni à plus forte raison dans la plus ancienne. — C'est en 1536 que la construction de Chambord a commencé.

11 Assise.

12 Finissoit.

Par icelle viz on entroit de chascun costé en une grande salle et des salles es chambres.

Depuis la tour Arctice jusques à Criere estoient les belles grandes libraries [1] en grec, latin, hebrieu, françois, tuscan [2] et espagnol, disparties par les divers estages selon iceux langages [3]. Au milieu estoit une merveilleuse viz, de laquelle l'entrée estoit par le dehors du logis en un arceau large de six toises. Icelle estoit faite en telle symmetrie et capacité, que six hommes d'armes la lance sus la cuisse pouvoient de front ensemble monter jusques au dessus de tout le bastiment. Depuis la tour Anatole jusques à Mesembrine estoient belles grandes galeries, toutes peintes des antiques prouesses, histoires, et descriptions de la terre [4]. Au milieu, estoit une pareille montée et porte, comme avons dit du costé de la riviere [5]. Sus icelle porte estoit escrit en grosses lettres antiques ce que s'ensuit.

---

[1] Bibliothèques.

[2] Toscan, italien.

[3] Mais nous avons six *langages*, et seulement cinq étages au-dessus des caves. Il est à remarquer que Rabelais ne parle pas de l'arabe, qui avait perdu faveur, ni de l'anglais et de l'allemand, qui ne comptaient pas alors comme langues littéraires.

[4] Rabelais entend parler sans doute de peintures à fresque. — De véritables cartes de géographie, comme celles de la galerie du Vatican, ne paraissent pas à M. Lenormant être ici déplacées. Nous partageons cet avis, surtout en les supposant, comme celles du Vatican, étincelantes d'or et riches en détails poétiques.

[5] Le plan de Rabelais n'est pas aussi fantastique qu'on pourrait bien le supposer. M. Lenormant a eu l'ingénieuse idée de *restituer* l'abbaye de Thélème. Il en a fait exécuter le dessin sous ses yeux par un architecte habile, M. Ch. Questel. Ce dessin est accompagné d'un intéressant Mémoire. M. C. Daly, en combattant, dans sa *Revue de l'architecture* (t. II, p. 196), quelques propositions de M. Lenormant, a signalé un oubli qui parait assez étonnant de la part de notre auteur, celui des salles de banquets et des cuisines. En effet, il ne parle qu'une fois des offices, et c'est pour les reléguer dans un bâtiment extérieur. Ce fait méritait bien d'être signalé.

CHAPITRE LIV.

Inscription mise sus la grande porte de Theleme.

Cy n'entrez pas, hypocrites, bigotz,
Vieux matagotz [1], marmiteux [2] boursouflés,
Torcoulx, badaux, plus que n'estoient les Gotz,
Ny Ostrogotz precurseurs des magotz :
Haires, cagotz, cafars empantouflés [3],
Gueux mitouflés, frapparts [4] escornillés,
Befflés [5], enflés, fagoteurs de tabus [6] ;
Tirez [7] ailleurs pour vendre vos abus.

Vos abus meschans
Rempliroient mes champs
De meschanceté ;

1 Peut-être de *mater*, ou *matar* (esp.) et *Goths*, dompteurs, destructeurs de Goths, hommes acharnés contre ceux qui n'ont pas la même religion qu'eux.

2 Piteux, peut-être de *marmite*, qui avait autrefois le même sens que chatemite (Du Cange); de *marte* et *mite*; parce que le *marmiteux* se donnait l'air misérable pour exciter la compassion.

3 Porte-sandales, suivant Johanneau, parce qu'il s'agit ici de moines. Mais la sandale est tout l'opposé de la pantoufle.

Ces expressions de *boursouflés*, *empantouflés*, *mitouflés*, nous paraissent toutes peindre la dissimulation des moines.

4 *Frappart* est un sobriquet de moines.

Prions Dieu qu'au frere *frappart*
Il donne quelque chambre à part.
(*Marot*.)

5 Ridiculisés. On disait *beffer*, *beffler*, pour se moquer. *Facere biffas de nobis*, nous tourner en ridicule (Du Cange). En anglais, *to baffle* a le même sens.

6 Querelles.

7 Retirez-vous. — C'est le terme dont on se sert dans quelques provinces pour chasser les chiens : *Tirez*, *tirez!* dans les *Plaideurs*.

Et par faulseté
Troubleroient mes chants
Vos abus meschans.

Cy n'entrez pas, maschefains[1] praticiens,
Clercs, basauchiens, mangeurs du populaire,
Officiaux, scribes, et pharisiens,
Juges anciens, qui les bons parroiciens
Ainsi que chiens mettez au capulaire[2].
Vostre salaire est au patibulaire.
Allez y braire : icy n'est fait excés
Dont en vos cours on deust mouvoir procés.

Procés et debatz
Peu font cy d'esbatz
Où l'on vient s'esbatre.
A vous, pour debatre,
Soient en pleins cabatz
Procés et debatz.

Cy n'entrez pas, vous usuriers chichars,
Briffaulx, leschars[3], qui tousjours amassez,
Grippeminaux, avalleurs de frimars[4],
Courbés, camars, qui en vos coquemars
De mille marcs[5] ja n'auriez assez.
Point esgassés n'estes[6] quand cabassez

---

[1] Gens insatiables; sobriquet donné autrefois aux gens de palais.

[2] A l'attache, à la chaîne. Le Duchat, et à sa suite Johanneau et de L'Aulnaye, décident que *capulaire* vient de *capulus*, et signifie ici bière, cercueil. Des chiens qu'on met dans la bière! L'expression est poétique, mais l'usage est peu suivi.

Nous trouvons *cable*, *caple*, *caplum*, *capulum*, avec le sens de corde : *Capulum, funis unde indomita comprehenduntur jumenta* (Du Cange), et nous préférons cette explication.

[3] Avides.

[4] De frimas. On donnait ce nom aux gens de palais, parce qu'ils se rendaient de bonne heure aux audiences.

[5] Comme aujourd'hui l'on dirait : Des millions ne vous contenteraient pas. *Multi sunt qui petunt pro mille marcis.* (Dans le *Dormi secure*, serm. 34.)

[6] Vous n'êtes point dégoûtés. Être *égacé*, *agacé*, se dit en ce

Et entassez, poiltrons à chichcface :
La male mort en ce pas vous deface!

Face non humaine
De telz gens, qu'on mene
Braire[1] ailleurs : ceans
Ne seroit seans.
Vuidez ce dommaine,
Face non humaine.

Cy n'entrez pas, vous rassotés mastins,
Soirs ny matins vieux chagrins, et jaloux.
Ny vous aussi, seditieux mutins,
Larves, lutins, de dangier palatins[2],
Grecs ou Latins, plus à craindre que loups;
Ny vous galoux[3], verolés jusqu'à l'ous;
Portez vos loups ailleurs paistre en bon heur;
Croustelevés[4], remplis de deshonneur.

Honneur, los[5], deduict,
Ceans est deduict
Par joyeux accords.
Tous sont sains au corps.
Par ce, bien leur duict
Honneur, los, deduict.

---

sens dans plusieurs dialectes de l'ouest.

[1] Nous rétablissons ici la leçon de l'éd. antérieure à 1535; on lit *raire* dans d'autres.

[2] Domestiques des jaloux. M. Tarbé, dans son Glossaire des œuvres de Coquillart : ***Palatin du dangier et faulx dangier***, espion du père et du mari. *Dangier*, dans les auteurs du xv[e] siècle, est la personnification de celui qui gêne les amants.

Dangier toule nuict en labeur
A faict guet; or gist en sa tente :
Tandis qu'il dort, c'est le meilleur.
Prenez tost ce baisier, mon cœur.

(*Charles d'Orléans.*)

[3] Galeux.

[4] Le sens de ce mot est indiqué par la phrase suivante du liv. V : « Comment donc... sont-ilz ainsi *croustelevés*, et tout mangés de grosse verole? »

[5] Louange; c'est le mot latin *laus*.

Cy entrez, vous, et bien soyez venus,
Et parvenus, tous nobles chevaliers.
Cy est le lieu où sont les revenus
Bien advenus : afin que entretenus,
Grands et menus, tous soyez à milliers.
Mes familiers serez, et peculiers :
Frisques, galliers [1], joyeux, plaisans, mignons ;
En general tous gentilz compagnons.

Compagnons gentilz,
Serains et subtilz,
Hors de vilité,
De civilité
Cy sont les houstilz [2] ;
Compagnons gentilz.

Cy entrez, vous, qui le saint Evangile [3]
En sens agile annoncez, quoy qu'on gronde.
Ceans aurez un refuge, et bastille
Contre l'hostile erreur, qui tant postille [4]
Par son faulx style empoisonner [5] le monde :
Entrez, qu'on fonde icy la foy profonde.
Puis, qu'on confonde, et par voix et par rolle,
Les ennemis de la sainte parole.

La parole sainte
Ja ne soit extaincte
En ce lieu tres saint.
Chascun en soit ceinct ;

---

[1] Fringants, gaillards.

[2] Hôtes.

[3] Rabelais invite, dit de Marsy, les prédicateurs du *nouvel Évangilé* à entrer dans l'abbaye de Thélème. Si l'on veut inférer de ce passage que Rabelais adoptait les principes des calvinistes, on se trompe, à notre avis.

[4] C'est-à-dire qui tant commente, *apostille* comme on dirait aujourd'hui. L'épitaphe du célèbre théologien Nicolas de Lyra portait : *Hic jacet qui Biblia postillavit.* C'est donc bien à tort que Le Duchat explique ici *postille* par : court en poste. Roger de Collerye s'est servi du verbe *postiller* :

Nul tant soit clerc à *postiller*
Ne sçauroit au vray ma pensée.

[5] Il est vrai que la phrase est irré-

Chascune ait enceincte
La parole sainte.

Cy entrez, vous, dames de haut parage,
En franc courage. Entrez y en bon heur,
Fleurs de beauté, à celeste visage,
A droit corsage, à maintien prude et sage.
En ce passage est le sejour d'honneur.
Le haut seigneur, qui du lieu fut donneur
Et guerdonneur [1], pour vous l'a ordonné,
Et, pour frayer [2] à tout, prou or donné.

Or donné par don
Ordonne pardon
A cil qui le donne :
Et tres bien guerdonne
Tout mortel preud'hom
Or donné par don [3].

---

gulièrement construite, mais des éditions contemporaines portent : *empoisonne*, au lieu d'*empoisonner*. Nous nous appuyons sur cette diversité de leçons pour conjecturer que Rabelais pourrait bien avoir écrit : *empoisonnant*.

[1] Rémunérateur.

[2] Subvenir.

[3] Rabelais nous paraît au-dessous de lui-même, toutes les fois qu'il écrit en vers. Nous ne citerons pas cette pièce comme une exception. En réfléchissant à toutes ces complications de rimes qu'il affronte ici, nous sommes tentés de croire qu'il a voulu se moquer d'une manie commune parmi les poëtes de son temps.

CHAPITRE LV.

Comment estoit le manoir des Thelemites [1].

Au milieu de la basse court estoit une fontaine magnifique, de bel alabastre. Au dessus, les trois Graces, avec cornes d'abondance. Et jettoient l'eau par les mamelles, bouche, oreilles, yeulx, et autres ouvertures du corps. Le dedans du logis sus ladite basse court estoit sus gros pilliers de cassidoine[2] et porphyre, à beaux arcs d'antique. Au dedans desquelz estoient belles galeries longues et amples, ornées de peintures, de cornes de cerfs, licornes, rhinoceros, hippopotames, dents de elephants, et autres choses spectables[3]. Le logis des dames comprenoit depuis la tour Artice jusques à la porte Mesembrine. Les hommes occupoient le reste. Devant ledit logis des dames, afin qu'elles eussent l'esbatement, entre les deux premieres tours au dehors, estoient les lices[4], l'hippodrome, le theatre, et natatoires[5], avec les bains mirifiques à triple solier[6], bien garnis de tous assortimens, et foison d'eau de myrte[7].

Jouxte la riviere estoit le beau jardin de plaisance. Au milieu d'icelluy, le beau labirynthe. Entre les deux autres tours estoient les jeux de paulme et de grosse balle. Du costé

[1] On pourrait relever des analogies entre cette description et ce que l'on connaît des châteaux célèbres du temps, notamment celui de Saint-Maur des Fossés, appartenant au cardinal du Bellay, dont Rabelais parle avec éloge dans son Epître en tête du liv. IV. On y voyait les *statues des trois Grâces*, une fauconnerie, vénerie, etc. — Suivant Ant. Leroy, Thélème n'était autre que Fontevrault : « Potuisset Putherbœus thelemiticus innuere dubitantibus istam non aliam esse quam Fontebraldæi conventus descriptionem. » (Lib. II, p. 304.)

[2] Calcédoine.

[3] Curieuses.

[4] Les cirques.

[5] Bassins pour la natation.

[6] Etage ou plutôt gradin.

[7] Édit. ant. à 1535 et de 1535.

de la tour Criere estoit le vergier, plein de tous arbres fructiers, toutes ordonnées en ordre quincunce. Au bout estoit le grand parc, foisonnant en toute beste sauvagine[1]. Entre les tierces tours estoient les butes pour l'arquebuse, l'arc, et l'arbaleste. Les offices hors la tour Hesperie, à simple estaige. L'escurie au delà des offices. La fauconnerie au devant d'icelles, gouvernée par asturciers[2] bien expers en l'art. Et estoit annuellement fournie par les Candiens, Venitiens, et Sarmates de toutes sortes d'oiseaux paragons[3], aigles, gerfaux, autours, sacres, laniers, faucons, esparviers, emerillons, et autres; tant bien faits et domestiqués que, partans du chasteau pour s'esbatre es champs, prenoient tout ce que rencontroient. La venerie estoit un peu plus loing, tirant vers le parc[4].

Toutes les salles, chambres et cabinetz estoient tapissés en diverses sortes, selon les saisons de l'année. Tout le pavé estoit couvert de drap verd. Les lictz estoient de broderie. En chascune arriere chambre estoit un miroir de cristallin[5], enchassé en or fin, autour garny de perles; et estoit de telle grandeur qu'il pouvoit veritablement representer toute la personne. A l'issue des salles du logis des dames estoient les parfumeurs et testonneurs[6] : par les mains desquelz passoient les hommes, quand ilz visitoient les dames. Iceux fournissoient par chascun matin les chambres des dames, d'eau rose, d'eau de naphe[7], et d'eau d'ange[8] : et à chascune la precieuse cassolette vaporante[9] de toutes drogues aromatiques.

---

1 Bêtes sauvages. « Les habitants du pays fournissoient les nostres de force sauvagine. » Thevet, *Cosmographie*, tom. II, p. 1011.

2 *Asturciarii*, dresseurs d'autours, fauconniers.

3 D'oiseaux modèles, comme on dirait maintenant.

4 Dans la direction du parc.

5 De cristal.

6 Coiffeurs. La Fontaine a employé le verbe *testonner* dans ce sens.

7 De fleur d'orange.

8 *L'eau d'ange* s'obtenait de la distillation de la fleur et de la feuille de myrte.

9 Exhalant les parfums.

CHAPITRE LVI.

Comment estoient vestus les religieux et religieuses de Theleme.

Les dames, au commencement de la fondation, se habilloient à leur plaisir et arbitre. Depuis, furent reformées par leur franc vouloir en la façon que s'ensuit. Elles portoient chausses d'escarlate, ou de migraine[1], et passoient lesdites chausses le genoul au dessus, par trois doigts justement. Et ceste lisiere estoit de quelques belles broderies et descoupeures. Les jartieres estoient de la couleur de leurs bracelletz, et comprenoient le genoul au dessus et dessous. Les souliers, escarpins, et pantoufles de velours cramoysi rouge ou violet, deschiquetées à barbe d'escrevisse.

Au dessus de la chemise vestoient la belle vasquine[2], de quelque beau camelot de soye : sus icelle vestoient la verdugale de tafetas blanc, rouge, tanné[3], gris, etc. Au dessus, la cotte de tafetas d'argent, fait à broderies de fin or, et à l'agueille, entortillé, ou (selon que bon leur sembloit, et correspondant à la disposition de l'air) de satin, damas, velours; orangé, tanné, verd, cendré, bleu, jaune clair, rouge cramoysi, blanc, drap d'or, toile d'argent, de ca-

[1] Ou plutôt de demi-graine. Il y avait des étoffes *teintes en graine*, c'est-à-dire en écarlate provenant de la cochenille; en *demi-graine*, comme celles dont il est question ici, c'est-à-dire où la cochenille n'entrait qu'en moindre quantité; et enfin des étoffes teintes *sans graine*. (Voy. Fr. Michel, *Recherches sur les étoffes de soie*, vol. II, p. 460 : « Aussi de Troyes y furent les papetiers-En tres-grand pompe habillés de migraine. » *Vers sur l'entrée de Charles VIII à Troyes, en* 1486.)

[2] Les anciens glossaires donnent de ce mot des explications différentes. Suivant Nicot, c'est le vêtement que les demoiselles mettent entre leur chemise et la cotte, une sorte de jupon. Cotgrave traduit ce mot par *petticoat*, jupe.

[3] Couleur de tan.

netille, de brodure, selon les festes. Les robes selon la saison, de toile d'or à frizure d'argent, de satin rouge couvert de canetille d'or, de tafetas blanc, bleu, noir, tanné, sarge de soye, camelot de soye, velours, drap d'argent, toile d'argent, or traict, velours ou satin porfilé d'or en diverses portraictures.

En esté, quelques jours, en lieu de robes, portoient belles marlottes [1] des parures susdites, ou quelques bernes [2] à la moresque, de velours violet à frizure d'or, sus canetille d'argent, ou à cordelieres d'or, garnies aux rencontres de petites perles Indicques. Et tousjours le beau panache, selon les couleurs des manchons, bien garny de papillettes d'or. En hiver, robes de tafetas des couleurs comme dessus, fourrées de loups cerviers, genettes noires, martres de Calabre, zibelines, et autres fourrures precieuses. Les patenostres, anneaux, jazerans, carcans estoient de fines pierreries, escarboucles, rubis, balais, diamans, saphis, esmeraudes, turquoises, grenatz, agathes, berilles, perles, et unions d'excellence. L'accoustrement de la teste estoit selon le temps. En hyver, à la mode françoise. Au printemps, à l'espagnole. En esté, à la tusque [3]. Excepté les festes et dimanches, esquelz portoient accoustrement françois; parce qu'il est plus honorable, et mieulx sent la pudicité matronale.

Les hommes estoient habillés à leur mode : chausses pour les bas, d'estamet, ou serge drapée d'escarlate, de migraine, blanc ou noir. Les hauts, de velours, d'icelles couleurs, ou bien prés approchantes : brodées et deschiquetées selon leur invention. Le pourpoint, de drap d'or, d'argent, de velours, satin, damas, tafetas, de mesmes couleurs, deschiquetés, brodés et accoustrés en paragon [4]. Les aguillettes, de soye de mesmes couleurs; les fers [5], d'or bien esmaillés. Les sayes et chamarres, de drap d'or, toile d'or, drap d'ar-

---

[1] Sorte de cape du Béarn (Du Cange). — Mantelet d'été (Duez). — *A fashion of light gown* (Cotgrave), sorte de robe légère.

[2] Sorte de mantelet à capuchon, pour préserver le visage du hâle.

[3] A la mode de Toscane.

[4] A l'avenant.

[5] Les ferrets.

gent, velours porfilé à plaisir. Les robes, autant precieuses comme des dames. Les ceinctures, de soye, des couleurs du pourpoint : chascun la belle espée au costé; la poignée dorée, le fourreau de velours de la couleur des chausses, le bout d'or, et d'orfevrerie. Le poignart de mesmes. Le bonnet, de velours noir, garny de force bagues et boutons d'or. La plume blanche par dessus, mignonnement partie à paillettes d'or, au bout desquelles pendoient en papillettes beaux rubis, esmeraudes, etc.

Mais telle sympathie estoit entre les hommes et les femmes, que, par chascun jour, ilz estoient vestuz de semblable parure. Et, pour à ce ne faillir, estoient certains gentilz hommes ordonnés pour dire es hommes, par chascun matin, quelle livrée les dames vouloient en icelle journée porter. Car le tout estoit fait selon l'arbitre des dames. En ces vestemens tant propres, et accoustremens tant riches, ne pensez que ny eux ny elles perdissent temps aucun : car les maistres des garderobes avoient toute la vesture tant preste par chascun matin; et les dames de chambre tant bien estoient apprises, qu'en un moment elles estoient prestes et habillées de pied en cap.

Et, pour iceux accoustremens avoir en meilleur opportunité, au tour du bois de Theleme estoit un grand corps de maison, long de demie lieue, bien clair et assorty : en laquelle demouroient les orfevres, lapidaires, brodeurs, tailleurs, tireurs d'or, veloutiers, tapissiers, et haultelissiers; et là œuvroient chascun de son mestier : et le tout pour les susdits religieux et religieuses. Iceux estoient fournis de matiere et estoffe par les mains du seigneur Nausiclete[1], lequel, par chascun an, leurs rendoit sept navires des isles de Perlas, et Canibales, chargées de lingotz d'or, de soye crue, de perles et pierreries. Si quelques unions[2] tendoient à vetusté, et changeoient de naive blancheur, icelles par leur art renouvelioient en les donnant à manger à quelques beaux coqs, comme on baille cure es faucons.

[1] Célèbre par ses vaisseaux. | [2] Perles.

CHAPITRE LVII.

Comment estoient reiglés les Thelemites à leur maniere de vivre.

Toute leur vie estoit employée, non par loix, statutz ou reigles, mais selon leur vouloir et franc arbitre. Se levoient du lict quand bon leur sembloit: beuvoient, mangeoient, travailloient, dormoient, quand le desir leur venoit. Nul ne les esveilloit, nul ne les parforçoit ny à boire, ny à manger, ny à faire chose autre quelconques. Ainsi l'avoit estably Gargantua. En leur reigle n'estoit que ceste clause :

FAIS CE QUE VOUDRAS[1].

Parce que gens liberes, bien nés, bien instruicts, conversans en compagnies honnestes, ont par nature un instinct et aiguillon qui tousjours les pousse à faits vertueux, et retire de vice : lequel ilz nommoient honneur. Iceux, quand par vile subjection et contraincte sont deprimés et asservis, detournent la noble affection par laquelle à vertu franchement tendoient, à deposer et enfraindre ce joug de servitude. Car nous entreprenons tousjours choses defendues, et convoitons ce que nous est denié.

Par ceste liberté, entrerent en louable emulation de faire tous ce qu'à un seul voyoient plaire. Si quelqu'un ou quel-

[1] Une devise qui se trouvait sur un manuscrit du temps, *le Jeu des Eschetz moralisés*, portait : « Fay « ce que vouldras avoir faict, quand « tu mourras. » Rabelais, en ne prenant que la moitié du pieux précepte, en fait une devise épicurienne.

Regnard, qui emprunte souvent à Rabelais, a dit :

Afin qu'aucun frère n'en sorte
Et fasse sans peine ses vœux,
Il sera gravé sur la porte :
Ici l'on fait ce que l'on veut.

(*Chanson pour les demoiselles Loyson.*)

qu'une disoit Beuvons, tous beuvoient. S'il disoit Jouons, tous jouoient. S'il disoit: Allons à l'esbat es champs, tous y alloient. Si c'estoit pour voler[1], ou chasser, les dames, montées sus belles haquenées, avec leur palefroy gorrier[2], sus le point mignonnement engantelé portoient chascune ou un esparvier, ou un laneret, ou un esmerillon : les hommes portoient les autres oiseaux.

Tant noblement estoient appris qu'il n'estoit entre eux celuy ny celle qui ne sceust lire, escrire, chanter, jouer d'instrumens harmonieux, parler de cinq et six langages, et en iceux composer, tant en carme que en oraison solue[3]. Jamais ne furent veus chevaliers tant preux, tant gallans, tant dextres à pied et à cheval, plus verds[4], mieulx remuans, mieulx manians tous bastons[5], que là estoient[6].

Jamais ne furent veues dames tant propres, tant mignonnes, moins fascheuses, plus doctes, à la main, à l'agueille, à tout acte muliebre[7] honneste et libere, que là estoient.

Par ceste raison, quand le temps venu estoit que aucun d'icelle abbaye, ou à la requeste de ses parens, ou pour autres causes, voulust issir hors, avec soy il emmenoit une des dames, celle laquelle l'auroit pris pour son devot; et estoient ensemble mariés. Et, si bien avoient vescu à Theleme en devotion et amitié, encores mieulx la continuoient ilz en mariage, et autant s'entreaimoient ilz à la fin de leurs jours comme le premier de leurs nopces.

Je ne veulx oublier vous descrire un enigme qui fut trouvé aux fondemens de l'abbaye, en une grande lame de bronze. Tel estoit comme s'ensuit.

---

1 Chasser au faucon.

2 De parade, suivant Johanneau, qui fait venir ce mot du grec γαῦρος, fier. On trouve souvent les mots. *gorre*, *gorrier* ou *gourrier*, dans l'*Ancien Théâtre françois*, publié par Jannet : « *Gourrier* de cour, chacun veut estre *gorrier*, vestu à la *gorre* du temps présent, t. I, 178, 249; t. II, 178, 179. » Cotgrave traduit *gorrier* par *gallant*, élégant, recherché.

3 En vers et en prose.

4 Vigoureux.

5 Toutes sortes d'armes.

6 Edit. de 1535. Dans d'autres on lit : *estoit*.

7 De femme.

CHAPITRE LVIII.

Enigme trouvé es fondemens de l'abbaye des Thelemites.

Pauvres humains, qui bon heur attendez,
Levez vos cœurs, et mes dicts entendez.
S'il est permis de croire fermement
Que, par les corps qui sont au firmament,
Humain esprit de soy puisse advenir
A prononcer les choses à venir;
Ou, si l'on peut, par divine puissance,
Du sort futur avoir la cognoissance,
Tant que l'on juge, en asseuré discours,
Des ans loingtains la destinée et cours,

Je fais savoir à qui le veult entendre
Que, cest hyver prochain, sans plus attendre,
Voire plus tost, en ce lieu où nous sommes,
Il sortira une maniere d'hommes
Las de repos, et faschés de sejour[1],
Qui franchement iront, et de plein jour,
Suborner gens de toutes qualités
A differents et partialites.
Et qui voudra les croire et escouter
(Quoy qu'il en doibve advenir et couster),
Ilz feront mettre en debatz apparents
Amis entre eux et les proches parents :
Le filz hardy ne craindra l'impropere[2]
De se bander contre son propre pere.
Mesmes les grands, de noble lieu saillis,

[1] Ennuyés du calme, fatigués de la paix.

[2] La honte, le blâme (du latin *improperium*).

De leurs subjects se verront assaillis;
Et le devoir d'honneur et reverence
Perdra pour lors tout ordre et difference.
Car ilz diront que chaseun en son tour
Doibt aller haut, et puis faire retour.
Et sur ce point aura tant de meslées,
Tant de discords, venues, et allées,
Que nulle histoire, où sont les grands merveilles,
Ne fait recit d'emotions pareilles.
Lors se verra maint homme de valeur,
Par l'esguillon de jeunesse et chaleur,
Et croire trop ce fervent appetit,
Mourir en fleur et vivre bien petit.
Et ne pourra nul laisser cest ouvrage,
Si une fois il y met le courage,
Qu'il n'ait emply, par noises et debatz,
Le ciel de bruit, et la terre de pas.
Alors auront non moindre autorité
Hommes sans foy, que gens de verité :
Car tous suivront la creance et estude
De l'ignorante et sotte multitude;
Dont le plus lourd sera receu pour juge.
O dommageable et penible deluge!
Deluge (dis je), et à bonne raison;
Car ce travail ne perdra sa saison,
Ny n'en sera delivrée la terre,
Jusques à tant qu'il ne sorte à grand erre
Soudaines eaux : dont les plus attrempés
En combattant seront pris et trempés,
Et à bon droit : car leur cœur, adonné
A ce combat, n'aura point pardonné,
Mesme aux troupeaux des innocentes bestes,
Que, de leurs nerfs, et boyaux deshonnestes
Il ne soit fait, non aux dieux sacrifice,
Mais aux mortelz ordinaire service.
Or, maintenant, je vous laisse penser
Comment le tout se pourra dispenser,
Et quel repos, en noise si profonde,
Aura le corps de la machine ronde.
Les plus heureux, qui plus d'elle tiendront,
Moins de la perdre et gaster s'abstiendront,

Et tascheront, en plus d'une maniere,
A l'asservir et rendre prisonniere,
En tel endroit que la pauvre defaite
N'aura recours qu'à celuy qui l'a faite.
Et, pour le pis de son triste accident,
Le clair soleil, ains qu'estre en occident
Lairra [1] espandre obscurité sur elle,
Plus que d'eclipse, ou de nuyt naturelle:
Dont en un coup perdra sa liberté,
Et, du haut ciel, la faveur et clarté;
Ou, pour le moins, demeurera deserte.

Mais elle, avant ceste ruyne et perte
Aura long temps montré sensiblement
Un violent et si grand tremblement,
Que lors Ethna ne fut tant agitée,
Quand sur un filz de Titan fut jettée :
Ne plus soudain ne doibt estre estimé
Le mouvement que fit Inarimé,
Quand Tiphoeus si fort se despita,
Que dans la mer les monts precipita.
Ainsi sera en peu d'heures rangée
A triste estat, et si souvent changée,
Que mesmes ceux qui tenue l'auront,
Aux survenans occuper la lairront [2].
Lors sera prés le temps bon et propice
De mettre fin à ce long exercice.
Car les grands eaux dont oyez deviser
Feront chascun la retraicte adviser :
Et toutesfois, devant le partement,
On pourra voir en l'air apertement
L'aspre chaleur d'une grand flamme esprise,
Pour mettre à fin les eaux et l'entreprise.
Reste, en aprés ces accidens parfaicts [3],

---

[1] Laissera.

[2] Laisseront.

[3] En place de ces derniers vers, on lit dans les plus anciennes éditions :

Reste en aprés qu'iceux trop obligés,
Penés, lassés, travaillés, affligés,
Par le saint vueil de l'eternel Seigneur.
De ces travaux soient refait- en bon heur.
La verra lon par certaine science
Le bien et fruict qui sont de patience :
Car cil qui plus de peine aura souffert
Auparavant, du lot pour lors offert
Plus recepvra. O qu'est à reverer
Cil qui pourra en fin perseverer !

Ed. de 1535 et autres.

Que les esleus joyeusement refaits
Soient de tous biens, et de manne celeste,
Et daboudant, par recompense honneste
Enrichis soient. Les autres en la fin
Soient denués. C'est la raison, afin
Que, ce travail en tel point terminé,
Un chascun ait son sort predestiné.

Tel fut l'accord. O qu'est à reverer
Cil qui en fin pourra perseverer!

La lecture de cestuy monument parachevée, Gargantua souspira profondement, et dist es assistans : Ce n'est de maintenant que les gens reduicts à la creance evangelique sont persecutés. Mais bien heureux est celuy qui ne sera scandalisé, et qui tousjours tendra ua but, au blanc que Dieu par son cher filz nous a prefix[1], sans par ses affections charnelles estre distraict ny diverty[2].

Le moine dit : Que pensez vous en vostre entendement estre par cest enigme designé et signifié? Quoy? dist Gargantua, le decours[3] et maintien de verité divine. Par saint Goderan[4] (dist le moine) telle n'est mon exposition. Le stille est de Merlin[5] le prophete. Donnez y allegories et intelli-

---

[1] Fixé d'avance.

[2] Détourné.

[3] La marche.

[4] Il y a deux Godegranc (Chrodogangus), l'un évêque de Séez, l'autre évêque de Metz.

Nous ne trouvons rien dans les vies de ces deux saints qui puisse justifier ici le choix de leur nom. Un savant du Poitou, M. Poey d'Avant, propriétaire des ruines de l'abbaye de Maillezais, nous a appris que le tombeau d'un *Goderan*, évêque de Saintes et abbé de Maillezais au XI[e] siècle, avait été découvert dans ces ruines en 1833 : il nous a même montré l'anneau pastoral trouvé parmi les débris des ossements de cet évêque.

Nous n'hésitons pas à croire, avec M. Poey d'Avant, que le *Goderan* du moine est bien celui de Maillezais. Il est vrai que nous ne trouvons point les preuves de sa canonisation. Mais il est à présumer que Goderan étant présenté par les traditions de Maillezais comme un saint homme, Rabelais ne se sera fait aucun scrupule de le canoniser.

[5] Rabelais joue ici sur le nom de Merlin. Le poëte Saint-Gelais, contemporain de Rabelais, était appelé Mellin et Merlin de Saint-Gelais. Cette pièce de vers, qui lui est empruntée (Voy. ses *OEuvres*, Lyon, 1574, p. 213), étant écrite dans un style prophétique, notre auteur semble à dessein le confondre

gences tant graves que voudrez; et y ravassez, vous et tout le monde, ainsi que voudrez. De ma part, je n'y pense[1] autre sens enclos qu'une description du jeu de paulme sous obscures paroles. Les suborneurs des gens sont les faiseurs de parties, qui sont ordinairement amis. Et, aprés les deux chasses faites, sort hors le jeu celuy qui y estoit, et l'autre y entre. On croit le premier qui dist si l'esteuf est sus ou sous la corde. Les eaux sont les sueurs. Les cordes des raquettes sont faites de boyaux de moutons ou de chevres. La machine ronde est la pelotte ou l'esteuf. Aprés le jeu, on se refraichit devant un clair feu, et change l'on de chemise. Et voluntiers banquette l'on, mais plus joyeusement ceux qui ont gaigné. Et grand chere.

---

avec le prophète Merlin, qui vivait au v[e] siècle.

[1] Cette fin est beaucoup plus courte dans l'édit. ant. à 1535 et dans celle de 1535. Voici ce que nous lisons dans ces deux anciennes éditions :

« *Je pense que c'est la description du jeu de paulme, et que la machine ronde est l'esteuf, et ces nerfs et boyaux de bestes innocentes sont les raquettes, et ces gens eschaufés et debatans sont les joueurs. La fin est que, apres avoir bien travaillé, s'en vont repaistre et grand chiere.* »

FIN DU LIVRE PREMIER ET DU GARGANTUA.

LIVRE SECOND.

PANTAGRUEL.

ΑΓΑΘῌ ΤΥΧῌ[1].

PANTAGRUEL, ROY DES DIPSODES, RESTITUÉ A SON NATUREL; AVEC SES FAITS ET PROUESSES ESPOVANTABLES : COMPOSÉS PAR FEU M. ALCOFRIBAS, ABSTRACTEUR DE QUINTE ESSENCE.

DIZAIN[2]

DE MAISTRE HUGUES SALEL[3] A L'AUTEUR DE CE LIVRE.

Si, pour mesler profit avec doulceur,
On met en pris un auteur grandement,
Prisé seras, de cela tiens toy seur :
Je le cognois, car ton entendement
En ce livret, sous plaisant fondement,
L'utilité a si tres bien descrite,
Qu'il m'est advis que voy un Democrite
Riant les faits de nostre vie humaine.

[1] Nous avons déjà trouvé cette formule (*Gargantua*, page 73).

[2] Ce dizain a paru pour la première fois en tête de l'éd. de 1534.

[3] Hugues Salel, de Casals, en Quercy, abbé de Saint-Chéron, né vers 1504, mort en 1553. Compatriote et ami de Clément Marot, il fut, ainsi que lui, valet de chambre de François Ier. On lui doit une traduction en vers des douze premiers livres de l'*Iliade* et d'une partie du treizième. Ses œuvres poétiques ont été imprimées à Paris, 1539, pet. in-8, et à Lyon, 1573, in-16.

Or persevere, et, si n'en as merite
En ces bas lieux, l'auras en haut dommaine [1].

VIVENT

TOUS BONS PANTAGRUELISTES [2].

[1] Dans le royaume des cieux.
Un abbé qui promet à Rabelais le paradis pour récompense de son livre! Nous voilà bien loin des anathèmes de Puits-Herbault et du père Garasse.

[2] Ces mots, qui portent le cachet rabelaisien, ne se trouvent que dans l'édition de Franç. Juste (1534), édition qui a dû être faite sous les yeux de l'auteur, alors à Lyon.

PROLOGUE DE L'AUTEUR.

Tres illustres et tres chevaleureux champions, gentilz hommes, et autres, qui voluntiers vous adonnez à toutes gentillesses et honnestetés, vous avez nagueres veu, leu, et sceu les grandes et inestimables chroniques de l'enorme geant Gargantua, et, comme vrais fideles, les avez creues tout ainsi que texte de Bible ou du saint Evangile [1]; et y avez maintesfois passé vostre temps avec les honorables dames et damoiselles, leur en faisans beaux et longs narrés, alors que estiez hors de propos [2] : dont estes bien dignes de grande louange et memoire sempiternelle [3]. Et à la mienne volunté [4] que un chascun laissast sa propre besoingne, ne se souciast de son mestier [5], et mist ses affaires propres en oubly, pour y vacquer entierement, sans que son esprit fust d'ailleurs distraict ny empesché, jusques à ce que l'on les tinst [6] par cœur; afin que, si d'adventure l'art de l'imprimerie [7] cessoit, ou en cas

---

[1] Éd. C. Nourry, Marnef, F. Juste, 1533 et 1534; dans la plupart des autres, on lit : les avez creues *galantement*. Avec cette modification, les mots *comme vrais fideles*, n'ont aucun sens.

Le Duchat, qui cite la bonne leçon, sans l'adopter, va beaucoup trop loin : l'auteur insinue, suivant lui, que ses lecteurs ne croyaient pas plus aux Saintes Ecritures qu'aux Chroniques de Gargantua. Non, Rabelais ne veut que faire rire, et, suivant la tradition monastique, il n'hésite pas, pour atteindre son but, à mêler le sacré au profane.

On s'éloigne autant de la vérité en faisant de Rabelais un incrédule et un impie qu'en le présentant comme un parfait orthodoxe.

[2] Nous dirions aujourd'hui *à bout de propos*. Le malin abbé Morellet ajoute : peut-être à bout de propos amoureux.

[3] Ces mots : et *memoire sempiternelle*, ne se lisent point dans les éditions de C. Nourry, Marnef, F. Juste, 1534, de Dolet.

[4] Plût à Dieu. *I would to God* (Cotgrave).

[5] *Ne se souciast de son mestier*, manque dans les plus anciennes éditions, ainsi que la fin de la phrase, depuis *à ses enfans*.

[6] *Sceust*. (Éd. Nourry et Marnef.)

[7] *Art de imprimerie* (anc. édit.).

que tous livres perissent, au temps advenir un chascun les peust [1] bien au net enseigner à ses enfants, et à ses successeurs et survivens bailler, comme de main en main, ainsi qu'une religieuse caballe [2]. Car il y a plus de fruict que par adventure ne pensent un tas de gros talvassiers [3] tous crousteleyés, qui entendent beaucoup moins en ces petites joyeusetés que ne fait Raclet en l'Institute [4].

J'en ai cogneu de hauts et puissans seigneurs en bon nombre, qui, allant à la chasse de grosses bestes, ou voler pour canes [5], s'il advenoit que la beste ne fust rencontrée par les brisées, ou que le faucon se mist à planer, voyant la proie gaigner à tire d'aisle, ilz estoient bien marrys, comme entendez assez [6] : mais leur refuge de reconfort, et afin de ne soy

---

[1] Edit. de 1534. *Puisse*, dans C. Nourry et Marnef.

[2] *Kabbalah*, en hébreu, signifie *réception par tradition*. Ce mot s'applique à toute pratique, à toute croyance, à tout secret magique, transmis de génération en génération. Les Israélites croient que Dieu, en donnant la loi à Moïse, lui en remit aussi l'explication, qu'ils nomment *cabale*. Les Rabbins l'ont traduite en signes qui ne sont pas sans analogie avec le langage hiéroglyphique des Egyptiens. « Quidquid « Hebræi per *nomina numerisque* « in sua *cabala* demonstrant, hoc « Ægyptii per figuras symbolicas « exprimunt. » (Kircher, *OEdipus ægyptiacus*.) — C'est évidemment à cette dernière cabale que Rabelais fait allusion.

[3] Gens bourrus, grossiers. — De *talvas*, espèce de grand bouclier.

As talevas se sout bien couvrir et moler.
Roman de Rou, v. 2517.

On appela *talvassiers* ceux qui en étaient armés, et par suite les gens grossiers, comme l'étaient alors les hommes de guerre. On dit encore aujourd'hui en haut-normand *talevasser* pour : heurter brutalement.

[4] Dans les *Institutes* de Justinien. Ce Raclet, qui, suivant Rabelais, entendait si peu le droit romain, pourrait bien être le Raclet, professeur de droit à Dôle, dont Gilbert Cousin parle avec grand éloge. Notre auteur l'avait-il entendu critiquer par ses amis Bouchet et Tiraqueau, et se fait-il ici, comme quelquefois ailleurs, l'écho de leur opinion?

[5] Chasser les canards au faucon. Dans les plus anciennes éditions on lit : *voler pour faulcon*.

[6] Tout ce qui va suivre est pour nous la preuve irrécusable que *Gargantua* avait précédé l'édition du *Pantagruel* de Claude Nourry. — Nous nous garderons bien de voir ici une allusion à la plate rapsodie des *Chroniques gargantuines*. Rabelais n'a pu ni les écrire, ni encore moins en parler en ces termes. Il s'agit évidemment de son *Gargantua*.

morfondre, estoit à recoler les inestimables faits dudit Gargantua.

D'autres sont par le monde (ce ne sont fariboles) qui, estans grandement affligés du mal des dents, aprés avoir tous leurs biens despenduz en medecins sans en rien profiter, n'ont trouvé remede plus expedient que de mettre lesdites chroniques entre deux beaux linges bien chaulx, et les appliquer au lieu de la douleur, les sinapisant avec un peu de pouldre d'oribus[1].

Mais que diray je des pauvres verolés et goutteux? O quantesfois nous les avons veu, à l'heure qu'ilz estoient bien oingtz, et engressés à point, et le visage leur reluisoit comme la claveure d'un charnier[2], et les dents leur tressailloient comme font les marchettes[3] d'un clavier d'orgues ou d'espinette[4], quand on joue dessus, et que le gosier leur escumoit

---

[1] La poudre d'oribus est-elle une poudre fantastique comme celle de *perlimpinpin?* Suivant Cotgrave, on avait donné ce nom à la pierre philosophale, en dérision de ceux qui la cherchaient. Nos ancêtres ont sans doute plaisamment étendu l'expression à toute poudre de couleur dorée.

Nous lisons dans les *Faictz et dictz* de Me Jehan Molinet, Paris, 1531 :

Tu prosperes sans nul abus
En ce bas pays flandrinois,
En sucre, *en pouldre doribus*
Et en brouetz sarrasinois.

La *poudre d'oribus* serait-elle prise ici pour la farine de maïs? Mais, dans la Normandie et dans l'Orléanais, *oribus* est le nom de la résine. Or nous avons vu maintes fois dans les campagnes pratiquer sérieusement le remède indiqué par Rabelais. Il est vrai que la poudre de résine s'y emploie sans *les Chroniques de Gargantua* ; mais ce remède doit être bien plus vieux que notre auteur, et il est permis de conjecturer qu'il y fait ici allusion.

[2] Ces mots ne désignent point, comme le prétendent Le Duchat, de l'Aulnaye, Johanneau, la plaque de la serrure d'un cimetière, qui serait luisante parce qu'on l'ouvre souvent. Ils signifient évidemment la serrure ou mieux le fermoir d'un charnier à conserver les viandes salées. C'est ainsi que l'entend Cotgrave (*the lock of a poudering tub*). On comprend que la *claveure* des charniers était naturellement graissée par le lard. Mais quand on cessait de se servir d'un charnier, la graisse ne venant plus combattre les effets du sel fondu, le fermoir s'oxydait. C'est pourquoi, au troisième livre, Rabelais dit : *Plus rouillé que la claveure d'un viel charnier.*

[3] Diminutif de *marque*, qu'on disait autrefois pour *touche*.

[4] L'épinette est la mère du clavecin et la grand'mère du piano. Erasme, qui était né en 1484, nous atteste que dans sa jeunesse ce mot n'était pas employé : « Me puero cla-

comme à un verrat [1] que les vaultres [2] ont aculé entre les toiles. Que faisoient ilz alors. Toute leur consolation n'estoit que d'ouir lire quelque page dudit livre. Et en avons veu qui se donnoient à cent pipes de vieux diables, en cas qu'ilz n'eussent senty allegement manifeste à la lecture dudit livre, lors qu'on les tenoit es lymbes [3]; ny plus ny moins que les femmes estans en mal d'enfant, quand on leur ligt la vie de sainte Marguerite.

Est ce rien cela? Trouvez moy livre, en quelque langue, en quelque faculté et science que ce soit, qui ait telles vertus, proprietés et prerogatives; et je payeray chopine de tripes [4]. Non, messieurs, non, il n'y en a point [5]. [Il est sans pair, incomparable, et sans paragon. Je le maintiens jusques au feu *exclusive*]. Et ceux qui voudroient maintenir que si, reputez les abuseurs, predestinateurs [6], imposteurs [7], et seducteurs.

vicymbalam et harpicordam, nunc *spinctam* nominant. »

[1] Sanglier.

[2] Les *vautres*, *veltri* en italien, étaient des chiens rapides à la course, dont on se servait pour la chasse à la grosse bête. Dans l'éd. de C. Nourry et Marnef, on lisait que *les vautres et levriers ont chassé sept heures*. Comme le *vautrait*, qui était un équipage composé de levriers d'attache et de chiens courants, le mot *vautres* comprenait peut-être ces deux espèces, et cela expliquerait pourquoi Rabelais a supprimé *et levriers*.

[3] Les lieux où l'on soignait les vénériens, au seizième siècle, peuvent bien être assimilés à un purgatoire, car leur traitement était horrible.

[4] Le Duchat dit : « C'est là une expression de goinfre, parce qu'en buvant on se lave les tripes. »

Chopine de tripes signifie tout simplement une petite mesure de tripes, une demi-pinte. — Les tripes étaient un mets fort estimé de nos ancêtres, et Rabelais les vante assez souvent.

[5] La phrase entre deux crochets ne se trouve ni dans C. Nourry, ni dans Marnef, ni dans F. Juste, 1533 et 1534. En l'ajoutant plus tard, sans doute Rabelais ou ses éditeurs ont supprimé par distraction les mots *il n'y en a point*, auxquels répondaient parfaitement les suivants : *et ceux qui voudraient maintenir que si*. Nos prédécesseurs, faute d'avoir fait cette vérification, n'ont pas compris le passage, et chacun d'eux a ici apporté sa corre tion arbitraire. Le Duchat écrit : « qui voudroient *ce* maintenir » ; Johanneau : « maintenir que *non*. »

[6] Toutes ces épithètes sont à l'adresse de Calvin et de ses sectaires, dont Rabelais n'eut guère à se louer.

Morellet fait observer qu'à l'origine les calvinistes étaient, sur les matières de la grâce, de véritables *prédestinateurs*.

[7] Les mots *predestinateurs* et *imposteurs* manquent dans C. Nourry, dans Marnef et dans F. Juste, 1533 et 1534, et 1537. Le Duchat y voit un reproche à l'adresse de Calvin, ardent défenseur du dogme de la prédestination absolue.

Bien vray est il que l'on trouve en d'aucuns livres de haute fustaye [1] certaines proprietés occultes, au nombre desquelz l'on tient [2] Fesse pinthe, Orlando furioso, Robert le diable, Fierabras, Guillaume sans peur, Huon de Bourdeaux, Monteville, et Matabrune. Mais ilz ne sont pas à comparer à celuy dont nous parlons. Et le monde a bien cogneu par experience infaillible le grand emolument et utilité qui venoit de ladite chronique Gargantuine : car il en a esté plus vendu par les imprimeurs en deux mois, qu'il ne sera acheté de Bibles de neuf ans [3].

Voulant donc (moy [4] vostre humble esclave) accroistre vos passetemps davantage, je vous offre de present un autre livre de mesme billon, sinon qu'il est un peu [5] plus equitable et digne de foy que n'estoit l'autre. Car ne croyez pas (si ne voulez errer à vostre escient) que j'en parle comme les Juifz de la loy [6]. Je ne suis né en telle planette, et ne m'advint onques de mentir, ou asseurer chose qui ne fust veritable : [*agentes et consentientes*, c'est-à-dire qui n'a conscience n'a rien; j'en parle comme saint Jean de l'Apocalypse], *quod vidimus testamur* [7]. C'est des horribles faits et prouesses de Pan-

---

[1] Au lieu de ces mots, on lit dans les éd. de C. Nourry, de Marnef, de 1534 : livres *dignes de memoire*. C'est la meilleure explication qu'on en puisse donner. On doit se rappeler qu'ailleurs Rabelais les désigne sous le nom de livres de *haute gresse*.

[2] Rabelais a déjà parlé de *Fessepinthe* dans le premier livre. Tous les autres sont des romans de chevalerie. Quant à *Orlando furioso*, les commentateurs prétendent qu'il faut se garder de confondre cet ouvrage avec celui de l'Arioste. Nous sommes d'un avis contraire. La première édit. de l'*Orlando furioso* est de 1516. La réputation de l'Arioste était parfaitement établie lorsque Rabelais fit en Italie son premier voyage. C'est, du reste, dans l'édition de 1534 que l'*Orlando* figure ici pour la première fois. Le chef-d'œuvre du poëte italien se trouve, il est vrai, placé en assez mauvaise compagnie; mais ce procédé est familier à notre auteur.

[3] J. de la Jessé fait tenir à un libraire le langage suivant :

> Tenant ma boutique au palais,
> En moins de neuf ou dix journees
> J'ai vendu plus de Rabelais,
> Que de Bibles en vingt annees.

[4] Ed. de C. Nourry; les autres ont *Je*.

[5] Ed. de C. Nourry et de 1534; d'autres ont *qu'il est peu plus*.

[6] Comme d'une chose que l'on ignore, comme un aveugle des couleurs.

[7] Nous avons trouvé cette leçon dans l'éd. de C. Nourry et dans

tagruel, lequel j'ay servy à gages des ce que je fus hors de page jusques à present que, par son congé, m'en suis venu un tour visiter mon pays de vache [1], et savoir s'il y avoit encoresen vie nul de mes parents [2]. Pourtant, afin que je face fin à ce prologue, tout ainsi comme je me donne à cent mille panerées de beaux diables, corps et ame, tripes et boyaux, en cas que je mente en toute l'histoire d'un seul mot, pareillement, le feu saint Antoine vous arde [3], mau de terre [4] bous bire, le lancy [5], le maulubec [6] vous trousque, la caquesangue [7] vous vienne, le mau fin feu de ricqueracques [8], aussi

celle de Marnef. Elle aura sans doute été jugée un peu irrévérencieuse, et notre auteur l'aura remplacée par la suivante : « J'en parle « comme un gaillard onocrotale, « dis-je, crotenotaire des martyrs, « amans et croquenotaire d'a- « mours. »

Rabelais joue, du reste, sur le mot de protonotaire, qui désignait à Rome certains officiers de la chancellerie, et en France les titulaires d'une fonction purement honorifique. Il y a une intention semblable dans le mot d'*onocrotale* qui précède. C'est un oiseau qui a une grande poche sous le bec, et qui brait comme un âne.

1 Il semblerait résulter d'un passage de Du Cange, au mot *Vaccæ*, que ce nom a pu être donné autrefois à certains pays riches en pâturages, où les amendes se payaient en bestiaux et où les *vaches* faisaient l'office d'argent dans les transactions. Rabelais faisait-il allusion à cet usage? Ou bien plutôt, notre auteur, qui connaissait parfaitement la Suisse, comme on le verra dans maints passages, veut-il ici, par un genre de plaisanterie qui lui est familier, opposer son pays de *Vache* au pays de *Vaud* ou de *Veau?* Ce qui peut rendre cette conjecture probable, c'est qu'il va bientôt revenir à la Suisse, à propos du *taureau de Berne*.

2 Nous donnons la leçon de C. Nourry; dans les éditions moins anciennes on lit : *Si en vie estoit parent mien aulcun.*

3 Les Espagnols juraient aussi par *las brazas* de san Antonio.

4 Que le mal de terre vous vire, vous retourne. Le *mal de terre* désigne, suivant les uns, le scorbut, parce que, disent-ils, les marins n'en guérissent qu'à terre; et, selon les autres, l'épilepsie ou le mal caduc, qui fait *tomber à terre*. Pelas désigne le scorbut sous le nom de *mau-de-terra*, et l'épilepsie sous celui de *mau de la terra*. Aujourd'hui, *mau de la terra* se dit en provençal dans le sens d'épilepsie.

5 Oudin et Duez traduisent ce mot par *esquinancie*. En languedocien, il se prend pour la foudre évoquée par magie.

6 C'est probablement ce que Sauvage nomme *máou-loubet*, un ulcère qui vient aux jambes. *Máou-loubet te bire!* imprécation : Puisses-tu crever de la peste!

7 Le flux de sang, *cacare sanguinem*.

8 Le fic, ulcère au fondement. Sans entrer, comme Le Duchat,

menu que poil de vache, tout renforcé de vif argent, vous puisse entrer au fondement, et comme Sodome et Gomorrhe puissiez tomber en soulfre, en feu et en abysme, en cas que vous ne croyez fermement tout ce que je vous raconteray en ceste presente chronique.

---

dans de longs commentaires sur le sens de ce mot, nous nous contenterons de citer une épigramme qu'il rapporte sans donner le nom de son auteur, qui est J.-B. Rousseau.

Certain François, habitant de Florence,
Se confessoit du péché de la chair
A père Isaac, qui lui dit : Parlez clair :
Le cas est-il de Toscane ou de France ?
Expliquez-vous, le point est important.
Peu m'en souvient, dit l'autre en hésitant :
De nuit, le tout s'est fait à l'aventure.
Le confesseur trouvant la chose obscure,
Cela, dit-il, faisait-il ric ou rac ?
Ric, répondit le pénitent sincère.
Parbleu, le cas, reprit le bon Isaac,
Est donc toscan ; n'en doutez pas, compère.

DIZAIN[1]

NOUVELLEMENT COMPOSÉ A LA LOUANGE DU JOYEUX ESPRIT DE L'AUTEUR.

Cinq cens dixains, mille virlais[2],
Et en rimes mille virades,
Des plus gentes et des plus sades[3],
De Marot, ou de Saingelais,
Payés content sans nulz delais,
En presence des Oreades,
Des Hymnides[4], et des Dryades,
Ne suffiroient, ny Pont-Alais[5]
A pleines balles de Ballades,
Au docte et gentil Rabelais.

[1] Ce dizain, dont l'auteur nous est inconnu, se trouve ainsi placé dans deux éditions in-16 de 1552 et 1553, sans nom de lieu.

[2] Sorte de poésie ancienne, dont l'invention est attribuée aux Picards. Nous en trouvons la description dans la suite des *Divertissements de Sceaux :*

Deux rimes faut employer seulement,
Tous vers égaux construits naivement.
Que si l'on prend d'abord la rime *ment*,
Faut répéter icelle constamment
Jusques à tant que par un virement,
Qui *virelais* nomma premièrement,
L'auteur en fasse autant de rime en *esse*.

[3] Gentilles et gracieuses.

[4] Il faut probablement lire *Limnides*, les nymphes des lacs.

[5] Ce Pont-Alais (Pantalais dans la plupart des éditions), dont, à l'exception de Regis, aucun commentateur n'a dit un seul mot, n'est autre que Jean du Pont-Alais, dont de Bèze, Clément Marot, Duverdier et Bonaventure des Perriers ont parlé, et que de Beauchamps mentionne expressément dans ses *Recherches sur les théâtres*, à l'année 1537, comme désigné dans ce dizain. Du Pont-Alais avait composé et fait jouer, sous François Ier, des moralités, sotties et farces, dont le succès fut immense. Son nom était devenu synonyme de farceur. Regnier le lui a jovialement emprunté en signant sa plaisante Epître III :

Votre serviteur à jamais,
Maistre Janin du Pont-Alais.

CHAPITRE I.

De l'origine et antiquité du grand Pantagruel.

Ce ne sera chose inutile, ne oisive, veu que sommes de sejour[1], vous ramentevoir[2] la premiere source et origine dont nous est né le bon Pantagruel. Car je voy que tous bons historiographes ainsi ont traicté leurs chroniques, non seulement les Grecs, les Arabes et Ethniques[3], mais aussi les auteurs de la sainte Escriture, comme monseigneur saint Luc mesmement, et saint Matthieu[4].

Il vous convient donc noter que, au commencement du monde (je parle de loing, il y a plus de quarante quarantaines de nuytz, pour nombrer à la mode des antiques Druides), peu après que Abel fut occis par son frere Cayn, la terre, embeue du sang du juste, fut certaine année

Si tres fertile en tous fruictz
Qui de ses flancs nous sont produictz,

et singulierement en mesles[5], qu'on l'appella de toute memoire l'année des grosses mesles; car les trois en faisoient le boisseau. En icelle, les kalendes furent trouvées par les breviaires des Grecs[6] : le mois de mars faillit en quaresme, et fut

[1] De loisir.

[2] Ed. de 1534 et suivantes, c'est-à-dire rappeler à votre souvenir. On lit *remembrer* dans les édit. de Cl. Nourry et de Marnef.

[3] Les païens.

[4] Nous donnons la leçon primitive qui depuis a été ainsi modifiée par prudence : « Les Arabes, barbares et latins; mais les Gregeoys gentilz qui feurent beuveurs eternels. »

[5] Nèfles. *Mesle* se dit encore en rémois, en berrichon, en saintongeais, en normand, etc., μέσπιλον en grec, *mespilum* en latin, *mesper* en armoricain, *mispel* en allemand.

[6] Cette phrase entière manque dans l'édit. de Cl. Nourry, Dolet ne l'a insérée qu'en partie.

Johanneau semble tancer Rabelais d'avoir mis des calendes dans

la my oust en may. Au mois d'octobre, ce me semble, ou bien de septembre (afin que je n'erre, car de cela me veulx je curieusement garder) fut la semaine tant renommée par les annales, qu'on nomme la semaine des trois jeudis : car il y en eut trois, à cause des irreguliers bissextes, que le soleil bruncha quelque peu comme *debitoribus* à gauche [1], et la lune varia de son cours plus de cinq toises, et fut manifestement veu le mouvement de trepidation on firmament dit Aplane [2] : tellement que la Pleiade moyenne, laissant ses com-

---

le *bréviaire* (le calendrier) des Grecs, qui n'ont jamais ainsi compté. Il s'efforce d'expliquer ces mots : *Mars faillit en caresme* ou *quaresme*. « C'est, dit-il, que le carême « n'était pas encore établi, ou bien « qu'en anagrammatisant, on ne « trouve point complétement le mot « mars dans carême. » — On l'y trouve parfaitement quand on veut bien se rappeler l'orthographe du XVIe siècle (*caresme*).

Esmangart anagrammatise aussi pour expliquer la mi-août en mai.

Il est évident que l'intention de Rabelais est précisément d'indiquer des occurrences impossibles. Sa seule pensée est de bien prévenir le lecteur que son histoire est un conte, puisqu'il la place dans une année qui n'a pas pu exister.

La semaine des trois jeudis est là pour le complément de la même idée. De l'Aulnaye s'est pourtant chargé de la trouver. « C'est, dit-il, la première du mois de *janvier* de l'année qui suit une séculaire, et qui commence par un lundi ; car alors il y aura dans cette semaine le premier jeudi du mois, le premier jeudi de l'année et le premier du siècle. » C'est fort ingénieux ; mais *non erat his locus*, puisque Rabelais place positivement sa semaine des trois jeudis dans le mois d'*octobre* ou de *septembre*.

[1] Le Duchat voit là une allusion à ce passage du *Pater* : Sicut et nos dimittimus *debitoribus nostris*, parce que, dit-il, sur cet article il est peu de chrétiens qui ne *gauchissent*. Cette raison est mauvaise : l'adverbe *à gauche* ne s'applique point au verbe *bruncha*, mais bien à *debitoribus*. Ce qui le prouve, c'est que, dans l'éd. de 1534, où se lit pour la première fois *le soleil bruncha quelque peu*, le mot *à gauche* ne se trouve point. Il a été ajouté dans les autres avec *debitoribus*. En outre, Cotgrave relate isolément l'expression *comme debitoribus à gauche*.

En Picardie et dans l'Artois, être *comme debitoribus*, c'est s'arrêter stupéfait, avoir l'air étonné et niais. Dans le pays messin, l'expression de *comme debitoribus* s'est aussi conservée, et même la tradition la rapporte au passage du *Pater*. On peut supposer que le mot *debitoribus* du *Pater* se trouvait le dernier imprimé au verso d'une page, et que la suivante manquait. Le prêtre chantant le *Pater*, aurait bien pu alors s'arrêter au mot *debitoribus*, qui, en effet, se trouvait à sa *gauche*. Mais il faudrait le supposer bien ignorant.

[2] Le ciel des étoiles fixes, du grec ἀπλανής (de ἀ privatif et de πλάνη).

pagnes, declina vers l'equinoctial : et l'estoille nommé l'Espy laissa la Vierge, se retirant vers la Balance : qui sont cas bien espouvantables, et maticres tant dures et difficiles, que les astrologues n'y peuvent mordre. Aussi auroient ilz les dents biens longues, s'ilz pouvoient toucher jusques là.

Faites vostre compte que le monde voluntiers mangeoit desdites mesles : car elles estoient belles à l'œil et delicieuses au goust. Mais, tout ainsi que Noé, le saint homme, à qui tant sommes obligés et tenus de ce qu'il nous planta la vigne, dont nous vient ceste nectareique, delicieuse, precieuse, celeste, joyeuse et deificque liqueur qu'on nomme le piot [1]; fut trompé en le beuvant, car il ignoroit la grande vertu et puissance d'iceluy, semblablement les hommes et femmes de celuy temps mangeoient en grand plaisir de ce beau et gros fruict ; mais accidens bien divers leur en advindrent. Car, à tous survint au corps une enfleure tres horrible, mais non à tous en un mesme lieu. Car les uns enfloient par le ventre, et le ventre leur devenoit bossu comme une grosse tonne ; desquelz est escrit : *Ventrem omnipotentem* : lesquelz furent tous gens de bien et bons raillards. Et de ceste race nasquit saint Pansard, et Mardygras.

Les autres enfloient par les espaules, et tant estoient bossus qu'on les appelloit montiferes, comme porte montagnes, dont vous en voyez encores par le monde en divers sexes et dignités. Et de ceste race issit Esopet [2], duquel vous avez les beaux faits et dits par escrit.

Les autres enfloient en longueur par le membre qu'on nomme le laboureur de nature [3] : en sorte qu'ilz l'avoient merveilleusement long, grand, gras, gros, vert, et acresté [4],

---

V. Macrobe, *de Somno Scipionis*, lib. I.

Cette trépidation du ciel sans mouvement a été enseignée au IXe siècle par le célèbre astronome arabe Tebith ben Koreth.

[1] La goutte, le vin ; πίνω, en grec, *pie*, en polonais, signifient *je bois*. — *Piot* est le nom qu'on donne, dans l'Ille-et-Vilaine, au cidre, qui est la boisson du pays.

[2] Esope, qui est souvent désigné au moyen âge sous les noms d'*Esopet*, *Isopet*. Cervantes l'appelle *Guisopete* (*Don Quij.* I, 24).

[3] Ce mot se comprend assez.

[4] Levant la crête, la tête. *Acresté*, se dit encore dans les patois poite-

à la mode antique; si bien qu'ilz s'en servoient de ceinture, le redoublans à cinq ou six fois par le corps[1]. Et, s'il advenoit qu'il fust en point, et eust vent en pouppe, à les voir vous eussiez dit que c'estoient gens qui eussent leurs lances en l'arrest pour jouster à la quintaine[2]. Et de ceux là s'est perdue la race, comme disent les femmes. Car elles lamentent continuellement qu'il n'en est plus de ces gros, etc. Vous savez le reste de la chanson.

D'autres croissoienten matieres de couilles, si enormement que les trois emplissoient bien un muy. D'iceux sont descendues les couilles de Lorraine[3], lesquelles jamais n'habitent en braguette : elles tombent au fond des chausses.

D'autres croissoient par les jambes; et à les voir, eussiez dit que c'estoient grues, ou flammans[4], ou bien gens marchans sus eschasses. Et les petits grimaulx[5] les appellent en grammaire *Jambus*[6].

Es autres tant croissoit le nez qu'il sembloit la flutte[7] d'un alambic; tout diapré, tout etincellé de bubelettes[8], pullulant, purpuré, à pompettes, tout esmaillé, tout boutonné[9], et brodé

---

vin et saintongeais pour *arrogant*. La *Confession Margot*, dans l'ancien théâtre français publié par Jannet, vol. I, p. 376, renferme une description en vers qui ressemble beaucoup à celle-ci.

[1] Dans l'édit. de Marnef (1533) on a ajouté : « Et carré à l'advenant, car deux radz (rats) de « front, chascun une hallebarde au « col, eussent peu facilement marcher et passer dessus. »

[2] La quintaine était un jeu ou exercice militaire qui consistait à frapper d'une lance dans une place donnée un mannequin armé, dont on recevait un coup quand on ne le touchait pas où il fallait.

[3] Johanneau voit là une allusion à la mollesse efféminée du cardinal de Lorraine. Rabelais se sert d'une expression déjà passée en proverbe

[4] Oiseaux à longues jambes et à couleurs de flamme.

[5] *Grime*, *grimaud*, petit écolier (D. François, *Dict. wal.*), élève des basses classes. Dans la *Confession de Sancy*, ce nom est donné à des élèves de troisième.

[6] *Jambus*, pourvus de grandes jambes. Pour bien saisir l'équivoque, il faut savoir que le terme de prosodie latine *iambus*, par suite de la confusion de l'*i* et du *j*, était prononcé par plusieurs *Jambus*.

[7] Probablement la même chose que le *bec*, ou le tuyau, qui communique du chapiteau au réfrigérant.

[8] Petits boutons; en roman, *bubeta*.

[9] A gros boutons, à grosses verrues. On nommait autrefois *pompettes* les balles ou pommes avec les-

de gueules [1]. Et tel avez veu le chanoine Panzoult, et Piedeboys, medecin d'Angiers : de laquelle race peu furent qui aimassent la ptisane, mais tous furent amateurs de purée septembrale. Nason et Ovide en prindrent leur origine. Et tous ceux desquelz est escrit, *Ne reminiscaris* [2].

D'autres croissoient par les oreilles, lesquelles avoient si grandes que de l'une faisoient pourpoint, chausses, et sayon; de l'autre se couvroient comme d'une cappe à l'Espagnole [3]. Et dit l'on qu'en Bourbonnois encores dure l'heraige [4], dont sont dites oreilles de Bourbonnois. Les autres croissoient en long du corps : et de ceux là sont venus les geans, et par eux Pantagruel [5].

---

quelles on applique l'encre sur les formes d'imprimerie.

Mon pourpoint à grosses pompettes.
(Anc. théâtre, vol. III, p. 216.)

En patois lillois, *être pompette* signifie : avoir bu.

[1] Rouge, en langage héraldique.
Marot a dit, en parlant de Bacchus, dans sa 32e chanson :

Comme une guigne estoit rouge son nez.

Dans les *Contes d'Eutrapel*, ch. 18 :
« Lupolde a tout son rouge nez et « à *pompettes*. »

« Her nose all o'er embellished « with rubies, carbuncles, sap- « phirs. »
(Shakspeare, *Comedy of errors*.)

[2] Commencement du verset d'une antienne. — *Ne reminiscaris delicta nostra.*

Plaisante équivoque, ne (nez) reminiscaris, *ayez leur nez en souvenir*. C'est comme si Rabelais disait : *Et tous ceux dont les nez sont mémorables.*

[3] On lit dans Pomp. Mela :

« Panotos, quibus magnæ aures, « et ad ambiendum corpus omne pa- « tulæ, nudis alioquin pro veste « sint. »

Et dans Pline :

« Fanesiorum (Panetiorum) aliæ « (gentes) in quibus nuda alioquin « corpora prægrandes ipsorum au- « res tota contegunt. »

Montaigne parle aussi des grandes oreilles, et d'un ton sérieux :

« Au Peru, les plus grandes « oreilles sont les plus belles, et « les estendent autant qu'ils peu- « vent par artifice. Et un homme « d'aujourd'hui dit avoir veu, en « une nation orientale, ce soin de « les agrandir, en tel credit, et de « les charger de poisants joyaux, « qu'à tous coups il passoit son « bras vestu au travers d'un trou « d'oreille. »
(*Essais*, L. 2, c. 12.)

[4] La race. — *En a de l'heritage* (éd. de Marnef). Les oreilles de Bourbonnais étaient proverbiales pour leur longueur. « Es païs de Bour- « bonnois, où croissent mes belles « oreilles. » (*Moyen de parvenir*, ch. 7.)

[5] Johanneau, comptant cinquante-neuf rois de France de Pharamond à Henri II, prête à Rabelais l'idée d'un rapprochement entre ces cin-

Et le premier fut Chalbroth :
Qui engendra Sarabroth,
Qui engendra Faribroth,
Qui engendra Hurtaly, qui fut beau mangeur de soupes, et regna au temps du deluge,
Qui engendra Nembroth,
Qui engendra Athlas, qui, avec ses espaules garda le ciel de tomber,
Qui engendra Goliath,
Qui engendra Erix, lequel fut inventeur du jeu des gobeletz,
Qui engendra Tite,
Qui engendra Eryon [1],
Qui engendra Polypheme,
Qui engendra Cace,
Qui engendra Etion, lequel premier eut la verole, pour n'avoir beu frais en esté, comme tesmoigne Bartachin.
Qui engendra Encelade,
Qui engendra Cee,
Qui engendra Typhoe,
Qui engendra Aloe,
Qui engendra Othe,
Qui engendra Aegeon,
Qui engendra Briare, qui avoit cent mains,

---

quante-neuf rois et les cinquante-neuf géants dont les noms suivent. Cette supposition peut à la rigueur être admise pour ce qui regarde le chiffre : mais il faut une bonne volonté bien décidée pour trouver la ressemblance entre tous les portraits qui se correspondent, dans cette hypothèse.

Parmi ces noms de géants, il y en a qui sont tirés de la Bible, de la mythologie, des auteurs grecs et latins; d'autres étaient fournis à Rabelais par les romans de chevalerie et autres fictions du moyen âge. Quelques-uns, comme *Happemouche*, qu'il appelle ailleurs *Croquemouche*, ce qui le rapproche de notre *Croquemitaine*, comme Gargantua lui-même, étaient des personnages fantastiques populaires en France.

[1] On a ajouté ici, dans l'éd. de Marnef : « qui engendra Badeloury « qui tua sept vaches pour menger « leur foye. » On ne peut nier que cette leçon n'ait en elle-même quelque chose de rabelaisien.

Qui engendra Porphyrio,
Qui engendra Adamastor,
Qui engendra Antee,
Qui engendra Agatho,
Qui engendra Pore, contre lequel batailla Alexandre le Grand,
Qui engendra Aranthas,
Qui engendra Gabbara, qui premier inventa de boire d'autant,
Qui engendra Goliath de Secundille,
Qui engendra Offot, lequel eut terriblement beau nez à boire au baril,
Qui engendra Artachees,
Qui engendra Oromedon,
Qui engendra Gemmagog, qui fut inventeur des souliers à poulaine,
Qui engendra Sisyphe,
Qui engendra les Titanes, dont nasquit Hercules,
Qui engendra Enay, qui fut tres expert en matiere d'oster les cirons des mains,
Qui engendra Fierabras, lequel fut vaincu par Olivier, pair de France, compagnon de Roland,
Qui engendra Morgan, lequel premier de ce monde joua aux dez avec ses bezicles,
Qui engendra Fracassus, duquel a escrit Merlin Coccaye, dont nasquit Ferragus,
Qui engendra Happemousche, qui premier inventa de fumer les langues de bœuf à la cheminée, car auparavant le monde les saloit comme on fait les jambons,
Qui engendra Bolivorax,
Qui engendra Longis,
Qui engendra Gayoffe, lequel avoit les couillons de peuple [1] et le vit de cormier,
Qui engendra Maschefain,
Qui engendra Bruslefer,
Qui engendra Engoulevent,

[1] Peuplier.

Qui engendra Gallehault, lequel fut inventeur des flaccons,
Qui engendra Mirelangault,
Qui engendra Galaffre,
Qui engendra Falourdin,
Qui engendra Roboastre,
Qui engendra Sortibrant de Conimbres,
Qui engendra Brushant de Mommiere,
Qui engendra Bruyer, lequel fut vaincu par Ogier le Danois pair de France,
Qui engendra Mabrun,
Qui engendra Foutasnon,
Qui engendra Hacquelebac,
Qui engendra Vitdegrain,
Qui engendra Grandgousier,
Qui engendra Gargantua,
Qui engendra le noble Pantagruel, mon maistre.

J'entends bien que, lisans ce passage, vous faites en vous mesmes un doubte bien raisonnable. Et demandez comment est il possible qu'ainsi soit, veu qu'au temps du deluge tout le monde perit, fors Noé, et sept personnes avec luy dedans l'arche, au nombre desquelz n'est point mis ledit Hurtaly? La demande est bien faite sans doubte, et bien apparente; mais la response vous contentera, ou j'ai le sens mal gallefreté [1]. Et, parce que n'estois de ce temps là pour vous en dire à mon plaisir, je vous allegueray l'autorité des massoretz [2], interpretes [3] des saintes lettres hebraicques, lesquelz afferment que, veritablement, ledit Hurtaly n'estoit dedans l'arche de Noé (aussi n'y eust il peu entrer, car il estoit trop grand), mais il estoit dessus à cheval, jambe de çà, jambe de là, comme sont les petits enfants sur des chevaux de bois, et comme le gros taureau de Berne [4], qui fut tué à Marignan,

---

[1] Calfaté.

[2] Auteurs de la *Massore*, ou commentaire de certains rabbins sur la Bible.

[3] Edition de 1534 : dans la plupart des autres on lit *interpres*.

[4] On appelait en Suisse *taureau* celui qui, à la guerre, donnait le signal avec une corne de *taureau*. Ceux de *Lucerne* se ser-

chevauchoit pour sa monture un gros canon pevier[1]; c'est une beste de beau et joyeux amble, sans point de faulte. En icelle façon, sauva, aprés Dieu[2], ladite arche de periller[3] : car il luy bailloit le bransle avec les jambes, et du pied la tournoit où il vouloit, comme on fait du gouvernail d'une navire. Ceux qui dedans estoient luy envoyoient vivres par une cheminée, à suffisance, comme gens recognoissans le bien qu'il leur faisoit. Et quelquefois parlementoient ensemble, comme faisoit Icaromenippe[4] à Jupiter, selon le rapport de Lucian. Avez vous bien le tout entendu? beuvez donc un bon coup sans eau. Car, si ne le croyez, non fais je, fit elle[5].

---

vaient de cornes d'honneur qui leur avaient été données par Charlemagne.

(*Traditions allem.* des frères Grimm, t. II, p. 279, de la traduction de M. Theil.)

Il est fait allusion à cet usage dans le *Guill. Tell* de Schiller.

• Le taureau de Berne, qui périt à Marignan, homme d'une taille et d'un embonpoint extraordinaires, se nommait Pontiner; il fut tué par les lansquenets, au moment où il venait de s'emparer d'un canon. Peut-être l'avait-il enjambé pour l'encloner. Cette supposition de Marsy nous semble parfaitement admissible.

[1] Perrier, synonyme de *pierrier.*

[2] *Aprés Dieu*, manque dans l'éd. de C. Nourry.

[3] De périr (*to perish*, Cotgrave).

[4] Surnom donné par Lucien au philosophe Ménippe, qui avait voulu se faire des ailes à la manière d'Icare.

[5] Je ne le crois pas non plus. Locution proverbiale pour exprimer, *Je suis bien éloigné d'y ajouter foi.*

CHAPITRE II.

De la nativité du tres redoubté Pantagruel.

Gargantua, en son aage de quatre cens quatre vingtz quarante et quatre ans, engendra son filz Pantagruel, de sa femme, nommée Badebec [1], fille du roy des Amaurotes [2] en Utopie, laquelle mourut du mal d'enfant : car il estoit si merveilleusement grand et si lourd, qu'il ne peust venir à la lumiere sans ainsi suffoquer sa mere. Mais, pour entendre pleinement la cause et raison de son nom, qui luy fut baillé en baptesme, vous noterez qu'en icelle année fut secheresse tant grande en tout le pays de Africque, que passerent trente six mois trois sepmaines quatre jours treize heures et quelque peu davantage sans pluye, avec chaleur de soleil si vehemente que toute la terre en estoit aride.

Et ne fut point, au temps de Helye [3], plus eschauffée que pour lors. Car il n'estoit arbre sus terre qui eust ny feuille ny fleur : les herbes estoient sans verdure, les rivieres taries, les fontaines à sec, les pauvres poissons delaissés de leurs propres elemens, vagans et crians par la terre horriblement, les oiseaux tombans de l'air par faulte de rosée : les loups,

---

[1] En patois saintongeais, *bader le bec*, c'est ouvrir niaisement une grande bouche. *Badebec* est synonime d'imbécile. Badebec a aussi le sens de bavard, mal embouché. (Comte Jaubert, *Glossaire du centre de la France.*)

[2] En grec, ἀμαυρός signifie obscur, inconnu : εἴδωλον ἀμαυρόν (Homère); γενεὴ ἀμαυρή (Hésiode); ἐλπὶς ἀμαυρή (Arrien); ἄνδρες ἀμαυρόβιοι (Aristophane). Ces *Amaurotes, en Utopie*, signifient des *gens invisibles* dans un pays qui *n'existe pas* : c'est ainsi que l'a entendu Fischart. L'*Utopie* de Th. Morus (dont la 1re éd. est de 1516) renferme un chapitre intitulé : des *villes et spécialement de la ville d'Amaurot.*

[3] Voy. chap. 17, liv. 3 des Rois.

« Longo post tempore, *anno tertio*, Jova Eliæ mandat ut se « Achabo ostensum eat : sese pluviam in terras esse demissurum.

les renards, cerfs, sangliers, daims, lievres, connilz[1], belettes, foynes, blereaux et autres bestes l'on trouvoit par les champs, mortes la gueule baye[2].

Au regard des hommes, c'estoit la grande pitié : vous les eussiez veu tirans la langue comme levriers qui ont couru six heures. Plusieurs se jettoient dedans les puys : d'autres se mettoient au ventre d'une vache, pour estre à l'ombre, et les appelle Homere Alibantes[3].

Toute la contrée estoit à l'ancre[4]; c'estoit pitoyable cas de voir le travail des humains, pour se garantir de ceste horrifique alteration. Car il y avoit prou affaire de sauver l'eau benoiste[5] par les eglises, à ce qu'elle ne fust desconfite[6]: mais l'on y donna tel ordre, par le conseil de messieurs les cardinaulx et du saint Pere, que nul n'en osoit prendre qu'une venue[7]. Encores, quand quelqu'un entroit en l'eglise, vous en eussiez veu à vingtaines de pauvres alterés qui venoient au derriere de celuy qui la distribuoit à quelqu'un, la gueule ouverte, pour en avoir quelque goutelette, comme le mauvais riche, afin que rien ne se perdist. O que bien heureux fut en icelle année celuy qui eut cave fraiche et bien garnie!

Le philosophe raconte, en mouvant la question pourquoy c'est que l'eau de la mer est salée, que au temps que Phœbus bailla le gouvernement de son chariot lucifique à son filz Phaëton, ledit Phaëton, mal appris en l'art, et ne savant ensuivre la ligne ecliptique entre les deux tropiques de la sphere du soleil, varia de son chemin, et tant approcha de terre qu'il mit à sec toutes les contrées subjacentes, brus-

---

[1] Lapins.

[2] Béante.

[3] Ce mot signifie proprement privé de la faculté de faire des libations (ἀ privatif et λείβω). Nous ne le trouvons pas dans Homère lui-même, mais dans son commentateur Eustathe : il s'en sert pour expliquer, par la combinaison d'humidité et de chaleur qui est nécessaire à la vie, l'expression de διερὸς βροτός, au VI[e] chant de l'*Odyssée*, v. 201.

[4] On dit encore vulgairement *être à l'ancre*, pour être arrêté dans ses affaires, être sans ressources.

[5] Bénite.

[6] Détruite, absorbée.

[7] En patois saintongeais, une *venue* signifie une toute petite gorgée. C'est probablement dans ce sens que Rabelais l'emploie ici.

lant une grande partie du ciel que les philosophes appellent *via lactea*, et les Lifrelofres [1] nomment le chemin saint Jacques. Combien que les plus huppés poëtes disent estre la part où tomba le laict de Juno lorsqu'elle alaicta Hercules. Adonc la terre fut tant eschauffée qu'il luy vint une sueur enorme, dont elle sua toute la mer, qui par ce est salée, car toute sueur est salée. Ce que vous direz estre vray, si voulez taster de la vostre propre, ou bien de celle des verolés quand on les fait suer; ce m'est tout un.

Quasi pareil cas arriva en ceste dite année : car un jour de vendredy, que tout le monde s'estoit mis en devotion, et faisoit une belle procession, avec force letanies et beaux preschans, supplians à Dieu omnipotent les vouloir regarder de son œil de clemence en tel desconfort, visiblement furent veues de terre sortir grosses gouttes d'eau, comme quand quelque personne sue copieusement. Et le pauvre peuple commença à s'esjouir, comme si c'eust esté chose à eux profitable : car les aucuns disoient que de humeur il n'y en avoit goutte en l'air, dont on esperast avoir pluye, et que la terre suppleoit au default. Les autres gens savans disoient que c'estoit pluye des antipodes, comme Seneque narre au quart livre *Quæstionum naturalium*, parlant de l'origine et source du fleuve du Nil; mais ilz y furent trompés. Car, la procession finie, alors que chascun vouloit recueillir de ceste rosée, et en boire à plein godet, trouverent que ce n'estoit que saulmure, pire et plus salée que n'est l'eau de la mer [2].

Et, parce qu'en ce propre jour nasquit Pantagruel, son pere luy imposa tel nom : car *Panta*, en grec, vault autant à dire comme tout, et *Gruel*, en langue hagarene [3], vault autant comme alteré. Voulant inferer qu'à l'heure de sa na-

---

1. C'était un sobriquet donné aux Allemands. « Audit lieu arriverent plusieurs *Liffrelofres*, Calabrois et Suisses, qui avoient telle rage de faim aux dents qu'ils prenoient fromage sans peler. » (*Chron. scand.*, année 1405.) Ici, il nous paraît que le mot *Lifrelofres* signifie tout simplement : ignorants de la langue scientifique.

2. On lit ici, dans l'édition de Marnef, un passage ajouté sans doute par l'éditeur.

3. Dans la langue des fils d'Agar, c'est-à-dire en arabe.

tivité, le monde estoit tout alteré; et voyant, en esprit de prophetie, qu'il seroit quelque jour dominateur des alterés. Ce que luy fut monstré à celle heure mesmes par autre signe plus evident. Car, alors que sa mere Badebec l'enfantoit, et que les sages femmes attendoient pour le recevoir, issirent premier de son ventre soixante et huit tregeniers[1], chascun tirant par le licol un mulet tout chargé de sel; aprés lesquelz sortirent neuf dromadaires chargés de jambons et langues de bœuf fumées, sept chameaux chargés d'anguillettes, puis vingt et cinq charrettes[2] de porreaux, d'aulx, d'oignons, et de cibotz. Ce qui espouvanta bien lesdites sages femmes; mais les aucunes d'entre elles disoient : Voicy bonne provision, aussi bien ne beuvions nous que laschement, non en lancement[3]. Cecy n'est que bon signe, ce sont aguillons de vin.

Et, comme elles caquetoient de ces menus propos entre elles, voicy sortir Pantagruel, tout velu comme un ours, dont dist une d'elles en esprit prophetique : Il est né à tout le poil[4], il fera choses merveilleuses, et, s'il vit, il aura de l'aage[5].

---

[1] Conducteurs de bêtes de trait (*traginarii*).

[2] Éd. de C. Nourry; dans d'autres, *charretées*.

[3] Équivoque avec *landsman* (compatriote) : comme des Allemands qui boivent entre eux.

[4] Le poil a été et est encore considéré comme un signe de vigueur. Nous lisons dans Cervantes :

« Levaronse consigo á don Quijote, estimándole por hombre de valor y de *pelo en pecho*. » Si nous en croyons Perceforest, les demoiselles d'autrefois attachaient un certain prix à ce symbole de la force.

« Les demoiselles disoient aux « chevaliers que, pour Dieu, ils « montrassent la force de leur « bras, la *laine de leur pis*, le « loz de leur prouesse, et la chevalerie dont ils estoient renommés. »

[5] Le Duchat et d'autres commentateurs s'efforcent de trouver un sens caché sous ces derniers mots. Nous n'y voyons qu'une plaisanterie de Rabelais, et une vérité dans le genre de celles de M. de la Palice.

CHAPITRE III.

Du dueil que mena Gargantua de la mort de sa femme Badebec.

Quand Pantagruel fut né, qui fut bien esbahy et perplex? ce fut Gargantua son pere : car, voyant d'un costé sa femme Badebec morte, et de l'autre son filz Pantagruel né, tant beau et grand, il ne savoit que dire ny que faire. Et le doubte qui troubloit son entendement estoit assavoir mon[1] s'il devoit pleurer pour le dueil de sa femme, ou rire pour la joie de son filz. D'un costé et d'autre, il avoit argumens sophistiques qui le suffoquoient; car il les faisoit tres bien *in modo et figura,* mais il ne les pouvoit souldre. Et, par ce moyen, demeuroit empestré comme la souris empeigée[2], ou un milan pris au lacet.

Pleureray je, disoit il? Ouy : car, pourquoy? Ma tant bonne

[1] Palsgrave traduit *assavoir mon* par *wytte wyder* (savoir si). Cotgrave l'explique autrement : « C'est, dit-il, *an inforcement of an affirmation*, un complément d'affirmation. » Ils ont raison l'un et l'autre. Le savant bénédictin J. Périon (*de Linguæ gallicæ origine*) constate cette double acception. Quand *mon* est interrogatif, il le fait venir du grec μῶν ; et quand il est affirmatif, de μέν. *Mon* serait-il par hasard un abrégé de *mon Dieu*, expression dont nous nous servons encore pour renforcer une affirmation ou une négation? On a bien pu autrefois retrancher, par scrupule religieux, le mot *Dieu*, comme on le fait dans certains jurons.

Montaigne a dit : « *sçavoir mon* « si Ptolémée s'y est aussi trompé « autrefois. » *Çà mon* ou *c'est mon*, exclamation affirmative du même genre se trouve dans la Reine de Navarre, dans Corneille et dans Molière.

[2] *Empigé* se dit dans le Nivernais comme synonyme d'empêtrer. Il désigne plus particulièrement un animal ou une personne dont les pieds sont embarrassés par un obstacle quelconque. Ce sens, joint à l'orthographe *empeigé*, nous porte à croire que ce mot est là pour *empiégé*.

femme est morte, qui estoit la plus cecy, la plus cela qui fust au monde. Jamais je ne la verray, jamais je n'en recouvreray une telle : ce m'est une perte inestimable ! O mon Dieu, que t'avois je fait pour ainsi me punir? Que ne m'envoyas tu la mort à moy premier [1] qu'à elle? car vivre sans elle ne m'est que languir. Ha, Badebec, ma mignonne, m'amie, mon petit con (toutesfois elle en avoit bien trois arpens et deux sexterées [2]), ma tendrette, ma braguette, ma savate, ma pantoufle, jamais je ne te verray. Ha pauvre Pantagruel, tu as perdu ta bonne mere, ta douce nourrice, ta dame tres aimée. Ha, faulse mort, tant tu m'es malivole, tant tu m'es oultrageuse, de me tollir [3] celle à laquelle immortalité appartenoit de droit.

Et, ce disant, pleuroit comme une vache : mais tout soudain rioit comme un veau, quand Pantagruel luy venoit à la memoire. Ho, mon petit filz, disoit il, mon couillon, mon peton [4], que tu es joly! et tant je suis tenu à Dieu de ce qu'il m'a donné un si beau filz, tant joyeux, tant riant, tant joly. Ho, ho, ho, ho, que je suis aise! beuvons ho! laissons toute melancholie, apporte du meilleur, rince les verres, boute la nappe, chasse ces chiens, souffle ce feu, allume ceste chandelle, ferme ceste porte, taille ces soupes, envoye ces pauvres, baille leur ce qu'ilz demandent, tiens ma robe, que je me mette en pourpoint pour mieulx festoyer les commeres.

Ce disant, ouit la letanie et les mementos des prestres qui portoient sa femme en terre; dont laissa son bon propos [5], et

---

[1] Plutôt qu'à elle.

[2] Mesure de terre contenant un setier de semence (*sextarata*, Du Cange).

[3] Enlever.

[4] Molière s'est servi de ce mot dans le *Médecin malgré lui* :

« Ah! que j'en sais, belle nour-
« rice... qui se tiendroient heureux
« de baiser seulement les petits
« bouts de vos *petons*. »

Ici peton est pris au figuré, dans le même sens qu'on dirait : « Mon petit espiègle, mon gentil lutin (*my gentle imp.* » (Cotgrave).

Le pied n'est pas la seule *partie* par laquelle on ait désigné le *tout*. Rabelais dit aussi dans une autre passage : Mon bedon. Nous disons encore aujourd'hui : Mon petit cœur.

[5] Éd. Nourry et F. Juste.

tout soudain fut ravy ailleurs, disant : Seigneur Dieu, fault il que je me contriste encores? Cela me fasche, je ne suis plus jeune, je deviens vieux, le temps est dangereux, je pourray prendre quelque fievre, me voylà affolé. Foy de gentil homme [1], il vault mieulx pleurer moins, et boire davantage. Ma femme est morte, et bien : par Dieu (DA JURANDI) [2], je ne la resusciteray pas par mes pleurs : elle est bien, elle est en paradis pour le moins, si mieulx n'est [3] : elle prie Dieu pour nous, elle est bien heureuse, elle ne se soucie plus de nos miseres et calamités : autant nous en pend à l'œil. Dieu gard le demourant! il me fault penser d'en trouver une autre.

Mais voicy que vous ferez, dist il aux [4] sages femmes (où sont elles? Bonnes gens, je ne vous peux voir); allez à l'enterrement d'elle, et ce pendant je berceray icy mon filz : car je me sens bien fort alteré, et serois en danger de tomber malade : mais beuvez quelque bon traict devant : car vous vous en trouverez bien, et m'en croyez sur mon honneur. A quoy obtemperans, allerent à l'enterrement et funerailles, et le pauvre Gargantua demeura à l'hostel. Et ce pendant fit l'epitaphe pour estre engravé, en la maniere que s'ensuit :

Elle en mourut la noble Badebec,
Du mal d'enfant, qui tant me sembloit nice :
Car elle avoit visage de rebec [5],
Corps d'Espagnole, et ventre de Souisse.

---

[1] C'était le serment ordinaire de François Ier.

[2] Les commentateurs prétendent qu'il faut sous-entendre *veniam*. Nous aimons mieux l'explication suivante, que nous fournissent des notes inédites de la Monnoie. Dans le *Donat*, cap. *de Adverbio*, le maître interroge le disciple sur les adverbes de temps, de lieu, etc., et il lui demande « *Da temporis*, « *da separandi*, *da jurandi*, » et sous-entend toujours *adverbia*.

[3] « Mon pauvre garçon, tu veux « donc aller *par-delà le paradis?* » — Ce mot de la vieille Mme Pilou à son fils, qui se livrait à des actes de dévotion outrée (Voy. les *Historiettes* de Tallemant), paraît une réminiscence de cet endroit de Rabelais.

[4] C'est là une malice de Rabelais. Il joue sur le mot *sage*. Où sont-elles? — C'est-à-dire où sont les femmes *sages?* — Et Gargantua ne les peut voir, tant elles sont rares. *Bonnes gens!* est ici une exclamation de pitié, encore fort usitée en quelques provinces.

[5] Le rebec était le *violon*. On

Priez à Dieu qu'à elle soit propice,
Luy pardonnant, s'en riens oultrepassa [1].
Cy gist son corps, auquel vesquit sans vice,
Et mourut l'an et jour que trespassa [2].

---

avait l'habitude autrefois de sculpter une figure à l'extrémité du manche.

[1] Si elle passa au-delà de ce qui était permis, si elle pécha.

[2] Nous lisons dans *le Monologue du franc archer de Bagnolet*, inséré à la suite des Œuvres de Villon, un vers qui ressemble fort à celui de Rabelais :

Cy gist Pernet le franc archier,
Qui cy mourut sans desmarchier
. . . .
Et mourut l'an qu'il trespassa.

CHAPITRE IV.

De l'enfance de Pantagruel.

Je trouve, par les anciens historiographes et poëtes, que plusieurs sont nés en ce monde en façons bien estranges, qui seroient trop longues à raconter : lisez le septiesme livre de Pline, si avez loisir. Mais vous n'en ouistes jamais d'une si merveilleuse comme fut celle de Pantagruel : car c'estoit chose difficile à croire comment il creut en corps et en force en peu de temps. Et n'estoit rien de Hercules, qui estant au berceau tua les deux serpens : car lesdits serpens estoient bien petits et fragiles. Mais Pantagruel, estant encores au berceau, fit cas bien espouventables. Je laisse icy à dire comment, à chascun de ses repas, il humoit le lait de quatre mille six cens vaches; et comment, pour luy faire un paeslon[1] à cuire sa bouillie, furent occupés tous les paesliers de Saumur en Anjou, de Villedieu en Normandie, de Bramont[2] en Lorraine : et luy bailloit on ladite bouillie en un grand tymbre[3] qui est encores de present à Bourges, auprés du palais : mais les dents luy estoient desja tant crues et fortifiées qu'il en rompit dudit tymbre un grand morceau, comme tres bien apparoist.

Un certain jour vers le matin, qu'on le vouloit faire teter une de ses vaches (car de nourrices il n'en eut jamais autrement,

[1] Un poêlon (*peslon* en saintongeais).

[2] Bramont, arrondissement de Remiremont. Ces localités sont encore renommées pour le travail du fer, du cuivre, du fer blanc, la fabrication des ustensiles de ménage, etc.

[3] Grande auge en pierre. Ce terme est encore parfaitement usité dans les dialectes saintongeais et poitevin.

comme dit l'histoire), il se deffit, des liens qui le tenoient au berceau, un des bras, et vous prent ladite vache par dessous le jarret, et luy mangea les deux tetins et la moitié du ventre, avec le foye et les roignons : et l'eust toute devorée, n'eust esté qu'elle crioit horriblement, comme si les loups la tenoient aux jambes : auquel cry le monde arriva, et osterent ladite vache des mains de Pantagruel : mais ilz ne sceurent si bien faire que le jarret ne luy en demeurast comme il le tenoit, et le mangeoit tres bien, comme vous feriez d'une saulcisse ; et quand on luy voulut oster l'os, il l'avalla bien tost, comme un cormoran feroit un petit poisson ; et aprés commença à dire : Bon, bon, bon, car il ne savoit encores bien parler ; voulant donner à entendre qu'il l'avoit trouvé fort bon, et qu'il n'en falloit plus que autant. Ce que voyans ceux qui le servoient, le lierent à gros cables, comme sont ceux que l'on fait à Tain [1] pour le voyage du sel à Lyon ; ou comme sont ceux de la grand navire françoise qui est au port de Grace en Normandie [2].

Mais, quelquefois, qu'un grand ours que nourrissoit son pere eschappa, et luy venoit lescher le visage (car les nourrices ne luy avoient bien à point torché les babines), il se defit desdits cables aussi facilement comme Samson d'entre les Philistins, et vous prit monsieur de l'ours, et le mit en pieces comme un poulet, et vous en fit une bonne gorge chaulde pour ce repas. Parquoy, craignant Gargantua qu'il se gastat [3], fit faire quatre grosses chaines de fer pour le lier, et fit faire des arboutans à son berceau bien afustés. Et de ces chaines en avez une à la Rochelle, que l'on leve au soir entre les deux grosses tours du havre. L'autre est à Lyon, l'autre à Angiers ; et la quarte fut emportée des diables pour lier Lucifer qui se deschainoit en ce temps là, à cause d'une colique qui le tourmentoit extraordinairement, pour avoir mangé l'ame d'un sergeant en fricassée à son desjeuner.

---

[1] Petite ville du département de la Drôme, sur la rive gauche du Rhône, en face de Tournon.

[2] Aujourd'hui le Havre de Grâce.

[3] C'est-à-dire qu'il ne se fit mal, qu'il ne se blessât.

Dont pouvez bien croire ce que dit Nicolas de Lyra[1] sus le passage du psaultier où il est escrit : *Et Og regem Basan*[2] : que ledit Og, estant encores petit, estoit si fort et robuste qu'il le falloit lier de chaines de fer en son berceau. Et ainsi demeura coy et pacifique Pantagruel : car il ne pouvoit rompre tant facilement lesdites chaines, mesmement qu'il n'avoit pas espace au berceau de donner la secousse des bras.

Mais voicy que arriva le jour d'une grande feste, que son pere Gargantua faisoit un beau banquet à tous les princes de sa court. Je croy bien que tous les officiers de sa court estoient tant occupés au service du festin, que l'on ne se soucioit du pauvre Pantagruel, et demeuroit ainsi *a reculorum*[3]. Que fit il? Qu'il fit, mes bonnes gens, escoutez. Il essaya de rompre les chaines du berceau avec les bras; mais il ne peut, car elles estoient trop fortes : adonc il trepigna tant des pieds qu'il rompit le bout de son berceau, qui toutesfois estoit d'une grosse poste[4] de sept empans en carré, et ainsi qu'il eut mis les pieds dehors, il s'avalla[5] le mieulx qu'il peut, en sorte qu'il touchoit des pieds en terre. Et alors avec grande puissance se leva, emportant son berceau sur l'eschine ainsi lié, comme une tortue qui monte contre une muraille; et à le voir sembloit que ce fust une grande carracque de cinq cens tonneaux qui fust debout.

En ce point, entra en la salle où l'on banquetoit, et hardiment qu'il espouventa bien l'assistance : mais, par autant qu'il avoit les bras liés dedans, il ne pouvoit rien prendre à manger; mais en grande peine s'enclinoit pour prendre à tout[6] la langue quelque lippée. Quoy voyant son pere, en-

---

[1] Théologien du XIVe siècle, dont les commentaires sur la Bible jouirent longtemps d'une grande popularité.

[2] C'est le verset 20 du psaume CXXXV.

[3] Le Duchat fait observer avec raison que cette expression nous vient de l'université. Du moins nous lisons dans Math. Cordier, p. 433, *de Cor. serm. em.* (éd. 1531) : « Beneveniatis qui apportatis, et « qui nihil apportatis, *a reculo-* « *rum*. »

[4] Poteau, autrefois *posteau*, de *postis*.

[5] Se laissa descendre, se glissa.

[6] Avec la langue.

tendit bien que l'on l'avoit laissé sans luy bailler à repaistre ; et commanda qu'il fust deslié desdites chaines, par le conseil des princes et seigneurs assistans ; ensemble aussi que les medecins de Gargantua disoient que, si l'on le tenoit ainsi au berceau, qu'il seroit toute sa vie subject à la gravelle. Lors qu'il fut deschainé, l'on le fit asseoir, et repeut fort bien, et mit son dit berceau en plus de cinq cens mille pieces, d'un coup de poing qu'il frappa au milieu par despit, avec protestation de jamais n'y retourner.

CHAPITRE V.

Des faits du noble Pantagruel en son jeune aage.

Ainsi croissoit Pantagruel de jour en jour, et profitoit à veue d'oeil, dont son pere s'esjouissoit par affection naturelle. Et luy fit faire, comme il estoit petit, une arbaleste pour s'esbatre aprés les oisillons, qu'on appelle de present la grande arbaleste de Chantelle[1].

Puis l'envoya à l'escole pour apprendre et passer son jeune aage. De fait vint à Poictiers pour estudier, et y profita beaucoup : auquel lieu voyant que les escoliers estoient aucunes fois de loisir, et ne savoient à quoy passer temps, il en eut compassion. Et un jour prit, d'un grand rochier qu'on nomme Passelourdin, une grosse roche, ayant environ de douze toises en carré, et d'espaisseur quatorze pans, et la mit sur quatre pilliers au milieu d'un champ, bien à son aise; afin que lesdits escoliers, quand ilz ne sauroient autre chose faire, passassent temps à monter sur ladite pierre, et là banqueter à force flaccons, jambons, et pastés, et escrire leurs noms dessus avec un cousteau; et, de present, l'appelle on la Pierre levée. Et, en memoire de ce, n'est aujourd'huy passé aucun en la matricule de ladite université de Poictiers, sinon qu'il ait beu en la fontaine caballine de

[1] En place de ces mots, *qu'on appelle de present la grande arbaleste de Chantelle*, on lit dans l'éd. de C. Nourry : « Qui est de present en la grosse tour de Bourges. »

Chantelle est une petite ville du Bourbonnais. M. l'abbé Boudant, qui en a fait l'*Histoire*, Moulins, 1862, in-4°, constate, p. 49, que c'était, au moyen âge, un arsenal renommé, et qu'on y fabriquait notamment « d'énormes arbalètes ou mangonneaux, montés sur des affûts, dans lesquels s'engageait la flèche. »

Croustelles [1], passé à Passelourdin [2], et monte sur la pierre levée [3].

En aprés, lisant les belles chroniques de ses ancestres, trouva que Geoffroy de Lusignan, dit Geoffroy à la grand dent, grand pere du beau cousin de la soeur aisnée de la tante du gendre de l'oncle de la bruz de sa belle mere, estoit enterré à Maillezais; dont prit un jour *campos* [4], pour le visiter comme homme de bien. Et partant de Poictiers avec aucuns de ses compagnons, passerent par Legugé [5], visitant le noble Ardillon, [6], abbé; par Lusignan, par Sansay, par Celles; saint Lygaire, par Colonges, par Fontenay le Comte, saluant le docte Tiraqueau [7]; et de là arriverent à Maillezais, où visita le sepulchre dudit Geoffroy à la grand dent : dont il eut quelque peu de frayeur, voyant sa portraicture; car il y est en image comme d'un homme furieux [8], tirant à demy son grand malchus [9] de la gaine. Et demandoit la cause de ce. Les chanoines dudit lieu luy dirent que n'estoit autre cause sinon que *pictoribus atque poetis*, etc.; c'est à dire que les

---

1 Croustelles est un village à une lieue de Poitiers. Rabelais appelle sa fontaine *caballine*, c'est-à-dire semblable à l'Hippocrène, où le cheval Pégase se désaltérait.

Nec fonte labra prolui Caballino.
(*Perse*.)

2 Belleforest parle aussi de ce rocher, histoire 32 du Bandel : « D'aultant que le bonhomme n'estoit encore passé sous l'arche de St-Longin à Mantoue, pour estre deniaisé, ny sur le roc *Passe-Lourdin* à Poitiers, pour se bien former la cervelle. »

3 Pierre druidique aux environs de Poitiers. On la trouve gravée dans le *Magasin pittoresque* de janvier 1845, d'après le *Theatrum urbium* de Georges Braun, telle que l'auteur la vit à la fin du XVI[e] siècle. On y aperçoit plusieurs écoliers de l'université de Poitiers.

4 Prendre *campos* ou les champs, terme d'écolier.

5 Ligugé fut le premier monastère des Gaules, et saint Martin y vécut de la vie monastique. Les bénédictins de Solesmes viennent de reprendre ce prieuré, longtemps possédé par leur ordre.

6 Antoine Ardillon, abbé de Fontenay-le-Comte, devait être un personnage distingué, si l'on en juge par cette mention de Rabelais et par la dédicace que J. Bouchet lui a adressée de ses *Annales d'Aquitaine*. Voy. la *Notice*, p. 6.

7 Jurisconsulte distingué, lieutenant général au bailliage de Fontenay-le-Comte, ami de Rabelais.

8 Il avait fait brûler l'abbaye de Maillezais, et avait été condamné à la rebâtir à ses frais : de là, suivant Rabelais, l'air fâché qu'on lui avait donné dans son portrait.

9 *Malchus* se prend pour l'épée

peintres et poëtes ont liberté de peindre à leur plaisir ce qu'ilz veulent. Mais il ne se contenta pas de leur responsε, et dist: Il n'est point ainsi peint sans cause. Et me doubte qu'à sa mort on luy a fait quelque tort, dont il demande vengeance à ses parens. Je m'en enquesteray plus au plein, et en feray ce que de raison.

Puis retourna non pas à Poictiers, mais voulut visiter les autres universités de France : dont, passant à la Rochelle, se mit sur mer et vint à Bordeaulx, auquel lieu ne trouva grand exercice, sinon des gabarriers [1] jouans aux luettes sur la grave. De là vint à Thoulouse, où il apprit fort bien à danser, et à jouer de l'espée à deux mains [2], comme est l'usance des escoliers de ladite université : mais il n'y demeura gueres, quand il vit qu'ilz faisoient brusler leurs regens tout vifz [3] comme harans soretz, disant : Ja Dieu ne plaise que ainsi je meure, car je suis de ma nature assez alteré sans me chauffer [4] davantage.

Puis vint à Montpellier, où il trouva fort bons vins de Mirevaulx [5], et joyeuse compagnie; et se cuida mettre à estudier en medecine : mais il considera que l'estat estoit fascheux par trop, et melancholique, et que les medecins sentoient

---

avec laquelle saint Pierre coupa l'oreille au personnage de ce nom.

[1] Conducteurs de gabares; c'est encore ainsi qu'on les appelle dans les deux Charentes.

[2] Épées très-lourdes, telles qu'on en voit encore au musée de Cluny, et qui ne pouvaient se manier qu'à l'aide des deux mains.

[3] Ceci ne peut s'appliquer qu'à Jean Caturce ou Cadurque, professeur en droit, brûlé à Toulouse comme hérétique *au commencement* du mois de juin 1532, suiv. de Bèze (*Hist. eccl.*), le 20 juin 1532, suivant Le Duchat et Lafaille; en 1533 seulement, suivant d'Aldeguier, *Hist. de Toulouse*, t. III, p. 354.

La première date nous paraît la plus exacte. Elle pourrait servir à résoudre une question importante de bibliographie rabelaisienne, et justifier l'opinion de ceux qui ont attribué à l'éd. de C. Nourry la date de 1532.

Il y eut cette année, à Toulouse, des poursuites dirigées contre plusieurs professeurs de l'université, entre autres contre Jean Boyssonné, dont Rabelais va parler plus tard. Ainsi ces faits contemporains le préoccupaient au moment où il publiait l'édition.

[4] C. Nourry; alias, *m'eschauffer*.

[5] Bourg du bas Languedoc, à quelques lieues de Montpellier, et tout près du cru renommé de Frontignan.

les clysteres comme vieux diables. Pourtant vouloit estudier en loix; mais, voyant que là n'estoient que trois teigneux et un pelé de legistes [1], se partit dudit lieu. Et au chemin fit le pont du Guard, et l'amphitheatre de Nimes, en moins de trois heures, qui toutesfois semble œuvre plus divine que humaine : et vint en Avignon, où il ne fut trois jours qu'il ne devint amoureux : car les femmes y jouent voluntiers du serrecropiere (parce que c'est terre papale).

Ce que voyant son pedagogue, nommé Epistemon, l'en tira, et le mena à Valence au Daulphiné : mais il vit qu'il n'y avoit grand exercice, et que les marroufles de la ville batoient les escoliers; dont eust despit; et un beau dimanche que tout le monde dansoit publiquement, un escolier se voulut mettre en danse, ce que ne permirent lesdits marroufles. Quoy voyant Pantagruel leur bailla à tous la chasse jusques au bord du Rosne, et [2] les vouloit faire tous noyer : mais ilz se musserent [3] contre terre comme taupes, bien demie lieue sous le Rosne. Le pertuys [4] encores y apparoist. Aprés il s'en partit, et à trois pas et un sault vint à Angiers, où il se trouvoit fort bien, et y eust demeuré quelque espace, n'eust esté que la peste les en chassa.

Ainsi vint à Bourges, où estudia bien longtemps, et profita beaucoup en la faculté des loix. Et disoit aucunesfois que les livres des loix luy sembloient une belle robe d'or, triomphante et precieuse à merveilles, qui fust brodée de merde : car, disoit il, au monde n'y a livres tant beaux, tant aornés, tant elegans, comme sont les textes des Pandectes; mais la brodure d'iceux, c'est assavoir la glose de Accurse, est tant salle, tant infame et punaise, que ce n'est qu'ordure et villenie [5].

---

[1] L'université de Montpellier, célèbre, du XI[e] au XVI[e] siècle, par l'étude du droit romain, vit à partir de cette dernière époque l'enseignement de la médecine y éclipser tous les autres.

[2] *Et par ce* (éd. de C. Nourry).

[3] Se cachèrent.

[4] Trou.

[5] On disait de la glose des professeurs d'Orléans qu'elle détruisait le texte : *Glossa aurelianensis, quæ textum destruit.*

De grands jurisconsultes, et Cu-

Partant de Bourges, vint à Orleans, et là trouva force rustres d'escoliers, qui luy firent grand chere à sa venue ; et en peu de temps apprit avec eux à jouer à la paulme, si bien qu'il en estoit maistre. Car les estudians dudit lieu en font bel exercice, et le menoient aucunesfois es isles [1], pour s'esbatre au jeu du poussavant [2]. Et, au regard de se rompre fort la teste à estudier, il ne le faisoit mie, de peur que la veue ne luy diminuast. Mesmement que un quidam des regens disoit souvent en ses lectures qu'il n'y a chose tant contraire à la veue comme est la maladie des yeulx. Et quelque jour que l'on passa licentié en loix quelqu'un des escoliers de sa cognoissance, qui de science n'en avoit gueres plus que sa portée, mais en recompense savoit fort bien danser et jouer à la paulme, il fit le blason et devise des licentiés en ladite université, disant :

Un esteuf [3] en la braguette,
En la main une raquette,
Une loy en la cornette,
Une basse danse au talon,
Voy vous là passé coquillon [4].

---

jas lui-même, ont traité Accurse avec plus d'égards que Rabelais.

[1] Ce sont, dit Morellet, deux îles des deux côtés du pont d'Orléans.

[2] On a donné le nom de poussavant à un jeu de quilles ; on l'a aussi donné à un autre jeu, qui se devine. Rabelais a dû vouloir, pour le moins, faire une équivoque.

[3] Balle de paume.

[4] C'est-à-dire passé maître, suivant Le Duchat, de *cucullio* ou de *coquille*, pour désigner le bonnet de docteur. *La Chanson des écoliers* (XVIe siècle) disait :

C'est la façon des jeunes escoliers
D'estre amoureux : ilz le sont voluntiers :
Par leur beau parler
Ilz se font aimer
Des dames en tous lieux.
Et de danser legier
Ilz sont deliberés,
Maugré tous envieux.

CHAPITRE VI.

Comment Pantagruel rencontra un Limousin qui contrefaisoit le langage françois.

Quelque jour, je ne sçay quand, Pantagruel se pourmenoit aprés souper avec ses compagnons, par la porte dont l'on va à Paris : là rencontra un escolier tout joliet, qui venoit par iceluy chemin : et, aprés qu'ilz se furent salués, luy demanda : Mon amy, dond viens tu à ceste heure? L'escolier luy respondit : De l'alme, inclyte, et celebre academie que l'on vocite Lutece. Qu'est ce à dire? dist Pantagruel à un de ses gens? C'est (respondit il) de Paris. Tu viens donc de Paris, dist il. Et à quoy passez vous le temps, vous autres messieurs estudiants audit Paris? Respondit l'escolier : Nous transfretons la Sequane au dilucule et crepuscule, nous deambulons par les compites et quadrivies de l'urbe, nous despumons la verbocination latiale, et, comme verisimiles amorabonds, captons la benevolence de l'omnijuge, omniforme, et omnigene sexe feminin; certaines diecules, nous invisons les lupanares de Champgaillard, de Matcon, de Cul de sac, de Bourbon, de Glattigny, de Huslieu [1], et, en ecstase venereique, inculcons nos veretres es penitissimes recesses des pudendes de ces meretricules amicabilissimes : puis cauponizons es tabernes meritoires de la Pomme de pin [2], du Castel, de la

[1] On voit, dans le *Dictionnaire de Paris* par Hurtault, qu'on avait assigné pour demeure aux filles publiques les rues Champfleury, de Mâcon, du Hurleur (autrefois *Hueleu*) et autres.

[2] Ce cabaret, déjà célébré par le poëte Villon, avait conservé une grande réputation jusqu'au temps de Regnier et de Boileau. Il était situé dans la Cité, tout près du pont Notre-Dame.

Magdeleine, et de la Mulle, belles spatules vervecines, perforaminées de petrosil. Et si, par forte fortune, y a rarité ou penurie de pecune en nos marsupies, et soient exhaustes de metal ferruginé, pour l'escot nous dimittons nos codices et vestes oppignerées, prestolans les tabellaires à venir des penates et lares patriotiques. A quoy Pantagruel dist : Quel diable de langage est cecy ? Par Dieu, tu es quelque heretique. Segnor no, dist l'escolier, car libentissimement des ce qu'il illucesce quelque minutule lesche de jour, je demigre en quelqu'un de ces tant bien architectés monstiers : et là, me irrorant de belle eau lustrale, grignotte d'un transon de quelque missique precation de nos sacrificules. Et submirmillant mes precules horaires, elue et absterge mon anime de ses inquinamens nocturnes. Je revere les olympicoles. Je venere latrialement le supernel astripotens. Je dilige et redame mes proximes. Je serve les prescrits decalogiques; et, selon la facultatule de mes vires, n'en discede le late unguicule. Bien est veriforme que, à cause que Mammone ne supergurgite goutte en mes locules, je suis quelque peu rare et lent à supereroger les eleemosynes à ces egenes queritans leur stipe hostiatement. Et bren, bren, dist Pantagruel, qu'est ce que veult dire ce fol? Je croy qu'il nous forge icy quelque langage diabolique, et qu'il nous charme comme enchanteur. A quoy dist un de ses gens : Seigneur, sans nul doubte, ce gallant veult contrefaire la langue des Parisiens; mais il ne fait que escorcher le latin, et cuide ainsi pindariser [1]; et luy semble bien qu'il est quelque grand orateur en françois, parce qu'il dedaigne l'usance commun de parler. A quoy dist Pantagruel : Est il vray? L'escolier respondit : Segnor missayre, mon genie n'est point apte nate à ce que dit ce flagitiose nebulon, pour escorier la cuticule de nostre vernacule gallique : mais viceversement je gnave, opere, et par veles

---

[1] Ronsard a dit dans une de ses odes :

> Le premier de France
> J'ai *pindarisé*.

On voit que le mot est de Rabelais. Jacques Peletier, dans son *Art poétique* (1555), a donc eu tort d'en faire honneur à Ronsard.

et rames je me enite de le locupleter de la redondance latinicome. Par Dieu, dist Pantagruel, je vous apprendray à parler. Mais, devant, responds moy, dond es tu? A quoy dist l'escolier : L'origine primeve de mes aves et ataves fut indigene des regions Lemoviques, où requiesce le corpore de l'agiotate saint Martial [1]. J'entends bien, dist Pantagruel. Tu es Limousin, pour tout potaige; et tu veulx icy contrefaire le Parisien. Or viens ça que je te donne un tour de peigne. Lors le prit à la gorge, luy disant : Tu escorches le latin; par saint Jean, je te feray escorcher le renard, car je t'escorcheray tout vif. Lors commença le pauvre Limousin à dire : Vee dicou gentilastre, ho saint Marsault, adjouda my; hau, hau, laissas a quau au nom de Dious, et ne me touquas grou [2]. A quoy dist Pantagruel : A ceste heure parles tu naturellement. Et ainsi le laissa; car le pauvre Limousin [3] conchioit

[1] Tout le sel de ce chapitre consistant dans le jargon franco-latin que Rabelais met dans la bouche de l'écolier limousin, nous ne croyons pas devoir le traduire, pas plus qu'on ne l'a fait pour le latin du *Malade imaginaire*.

Mais à qui Rabelais a-t-il voulu faire allusion?

Peut-être pourrait-on se dispenser de chercher un nom propre à une critique que suffiraient à expliquer le règlement universitaire qui obligeait les écoliers à parler latin, et le pédantisme de la nouvelle école poétique alors en faveur. S'il fallait absolument désigner un nom, à tous ceux que l'on a cités nous préférerions encore l'indication précise et presque contemporaine de Pasquier (*Œuvres*, in-fol., II, 46) : « Nous devons nous ayder du grec et du latin non pour les escorcher ineptement, comme fit sur nostre jeune age Helisenne, dont nostre gentil Rabelais s'est mocqué fort à propos en la personne de l'escolier limousin. »

Mais parmi les ouvrages qui portent le nom ou le pseudonyme d'Helisenne de Crenne, et dont le style justifierait du reste l'allusion supposée, on n'en connaît pas qui ait été publié avant 1538. Or ce second livre paraît être de 1532, et, dans le *Champfleury* de Geoffroy Tory, imprimé au plus tard en 1529, on trouve textuellement cette phrase : « Despumons la verbocination latiale, et transfretons la Sequane au dilucule et crepuscule, puis deambulons par les quadrivies et platées de Lutece, et, comme verisimiles amorabondes, captivons la benivolence de l'omnigene et omniforme sexe feminin. » Peut-être était-ce une plaisanterie traditionnelle parmi les écoliers de l'université de Paris.

[2] Ceci est du patois limousin un peu défiguré. « Ho! saint Martial, à mon secours. Ho! ho! finissez, au nom de Dieu, et ne me frappez pas. »

[3] *Se* conchioit. (Éd. de Nourry et de Marnef.)

toutes ses chausses, qui estoient faites à queue de merluz, et non à plein fond : dont dist Pantagruel : *Saint Alipentin, corne my de bas*, quelle civette! Au diable soit le maschezabe[1], tant il put. Et le laissa. Mais ce luy fut un tel remord toute sa vie, et tant fut alteré qu'il disoit souvent que Pantagruel le tenoit à la gorge. Et aprés quelques années, mourut de la mort Roland[2], ce faisant la vengeance divine, et nous demonstrant ce que dit le philosophe, et Aule Gelle[3], qu'il nous convient parler selon le langage usité. Et, comme disoit Cesar[4], qu'il faut eviter les motz espaves[5], en pareille diligence que les patrons des navires evitent les rochiers de la mer.

---

[1] Mâche-rave, sobriquet donné aux Limousins; *Raphanophagus* dans le *Matago de Matagonibus*. Les Limousins sont aussi friands de la rave aujourd'hui qu'il y a trois siècles. Leur sol est très-favorable à cette culture, et ils profitent bien de ce privilége.

[2] C'est-à-dire de soif; comme Roland à la bataille de Roncevaux.

« Nostri, intolerabili siti et immiti volentes significare se torqueri, facete aiunt *Rolandi morte* se perire. »

(J. de la Bruyère Champier, *De re cibaria*, liv. 16, c. 5.)

[3] Telle est la leçon de toutes les éditions anciennes. Morellet croit qu'il faut lire *en* Aule-Gelle. Ce n'est pas notre avis. Rabelais met souvent le verbe au singulier en pareil cas, et là il veut exprimer qu'Aulu-Gelle parle tant en son nom propre qu'en celui du philosophe. Ce philosophe (Favorinus) donnait à un jeune partisan des mots archaïques, le conseil suivant :

« Vive moribus præteritis, loquere verbis præsentibus. »

[4] *Cesar* est la leçon de l'édition originale; nous la maintenons comme la vraie; dans d'autres on lit *Octavian Auguste*; ce qui est une faute. Il s'agit ici de C. Cesar le dictateur, dont Favorinus, dans Aulu-Gelle, dit, en parlant à son jeune Romain : « id quod à C. Cæ-
« sare excellentis ingenii ac pru-
« dentiæ viro, in libro primo de
« analogia scriptum est, habe
« semper in memoria atque in pec-
« tore, ut tanquam scopulum,
« sic fugias inauditum atque inso-
« lens verbum. » — (Ce livre de César n'est pas arrivé jusqu'à nous.)

[5] C'est-à-dire les mots rejetés, abandonnés. Dans les éditions de C. Nourry et de Marnef, nous lisons *motz absurdes*. *Espaves* se trouve déjà dans l'édition de Fr. Juste, 1534.

CHAPITRE VII.

Comment Pantagruel vint à Paris, et des beaux livres de la librairie de Saint Victor.

Aprés que Pantagruel eut fort bien estudié à Orleans[1], il se delibera de visiter la grande université de Paris : mais, devant que partir, fut adverty que une grosse et enorme cloche estoit à Saint Aignan dudit Orleans, en terre, passés deux cens quatorze ans[2], car elle estoit si grosse que, par engin aucun, ne la pouvoit on mettre seulement hors terre, combien que l'on y eust appliqué tous les moyens que mettent *Vitruvius de architectura, Albertus de re edificatoria, Euclides, Theon, Archimedes,* et *Hero de ingeniis.* Car tout n'y servoit de riens. Dont, voluntiers encliné à l'humble requeste des citoyens et habitans de ladite ville, delibera de la porter au clochier à ce destiné. De fait, vint au lieu où elle estoit; et la leva de terre avec le petit doigt, aussi facilement que feriez une sonnette d'esparvier[3]. Et, devant que la porter au clocher, Pantagruel en voulut donner une aubade par la ville, et la faire sonner par toutes les rues en la portant en

[1] Nous trouvons cette orthographe dans l'édit. de C. Nourry, dans celle de Marnef. La même forme se rencontre dans l'édition de 1534, quelques lignes plus bas. On lit dans d'autres *Aurelians*.

[2] *Prés de trois cens ans y avoit.* (Éd. de C. Nourry et de Marnef.) Rabelais mêlant souvent des faits historiques à ses inventions, nous avons cherché à vérifier si réellement une pareille cloche avait existé. Les annalistes d'Orléans font mention de deux grosses cloches données à l'église de Saint-Aignan, l'une (du poids de 11,600 liv.), en 1039, par le roi Robert, l'autre en 1466 par Louis XI.

[3] On attachait des clochettes aux pattes des faucons et des autres oiseaux de proie dont on se servait pour la chasse.

sa main; dont tout le monde se resjouist fort : mais il en advint un inconvenient bien grand; car, la portant ainsi, et la faisant sonner par les rues, tout le bon vin d'Orleans poulsa [1], et se gasta. De quoy le monde [2] ne s'advisa que la nuyt ensuivant : car un chascun se sentit tant alteré d'avoir beu de ces vins poulsés, qu'ilz ne faisoient que cracher aussi blanc comme cotton de Malthe [3], en disant : Nous avons du Pantagruel, et avons les gorges salées.

Ce fait, vint à Paris avec ses gens. Et, à son entrée, tout le monde sortit pour le voir, comme vous savez bien que le peuple de Paris maillotinier [4] est sot par nature, par bequarre, et par bemol [5]; et le regardoient en grand esbahissement, et non sans grande peur qu'il n'emportast le palais ailleurs, en quelque pays *a remotis*, comme son pere avoit emporté les campanes [6] de Nostre Dame, pour attacher au col de sa jument. Et aprés quelque espace de temps qu'il y eut demouré, et fort bien estudié en tous les sept ars liberaux, il disoit que c'estoit une bonne ville pour vivre, mais non pour mourir; car les guenaulx [7] de Saint Innocent se chauffoient le cul des ossemens des mors. Et trouva la librairie de Saint Victor [8] fort magnifique, mesmement d'aucuns livres qu'il y trouva, desquelz s'ensuit le repertoire, et *primo* :

---

[1] *Poussé* se dit encore en parlant du vin que le ballottement ou la chaleur ont fait fermenter hors de saison.

[2] *Le populaire de la ville.* (Éd. Marnef.)

[3] Ce dernier mot ne se trouve ni dans l'éd. de C. Nourry, ni dans celle de Marnef; il a été ajouté dans celle de F. Juste, 1534.

Le coton, du reste, est encore un article considérable d'exportation à Malte et dans les îles de la Méditerranée.

[4] Ce mot manque dans l'éd. de C. Nourry et de Fr. Juste, 1534. Celle de Marnef est la première qui le donne avec une petite variante d'orthographe. On y lit *maillotinien*. *Maillotin*, avec le sens d'émeutier, se trouve dans Cotgrave, dans Duez.

Rabelais, qui se montre le constant ennemi des séditions, fait ici allusion à celle de 1382.

[5] Ces mots *par bequarre et par bemol* ne se trouvent pas dans l'éd. de C. Nourry.

[6] Cloches.

[7] Les gueux qui se tenaient aux charniers du cimetière des Innocents.

[8] Rabelais prend ici pour type d'une bibliothèque théologique et monastique la fameuse *librairie* de l'abbaye Saint-Victor. Dans la



Bigua salutis [1].
Bragueta juris [2].
Pantoufla decretorum [3].
Malogranatum vitiorum [4].
Le Peloton de theologie.
Le Vistempenard des prescheurs, composé par *Pepin* [5].

---

longue énumération qui va suivre, il se moque des titres bizarres de plusieurs écrits du temps, principalement sur la théologie et la scolastique. Quelques-uns de ces titres sont réels ou légèrement modifiés. La plupart sont de l'invention de Rabelais, mais forgés de manière à rappeler certaines particularités relatives à l'auteur ou à la matière.

Toutefois nous ne partageons pas la conviction que M. P. Lacroix, dans son livre *sur le catalogue de l'abbaye de saint Victor*, 1862, in-8°, dit avoir acquise, « que Rabelais, en inventant, ou plutôt en travestissant un titre de livre, a *toujours* eu sous les yeux ou dans la pensée un livre imprimé ou manuscrit, sinon plusieurs à la fois, comme point de départ. »

Le professeur Henri Geldorp, dans son *Dialogus epithalamicus*, inséré par Abbes Gabbema à la p. 205 de ses *Epistolarum ab illustribus viris scriptarum centuriæ tres*, Harlingue, 1664, in-12, et plusieurs autres depuis, ont, à l'imitation de Rabelais, donné des listes d'ouvrages imaginaires, dans une intention satirique. On s'est même amusé à en composer quelques-uns sur les titres forgés à plaisir par Rabelais, tels que le *Moutardier spirituel*, etc. Or des commentateurs ont prétendu se servir, pour expliquer le texte de Rabelais, de ces imitations faites après coup, tandis que c'est au contraire Rabelais qui sert à les expliquer.

[1] Le palan du salut. C'est la parodie du titre d'un recueil de sermons, imprimés à Haguenau en 1498 et en 1512 : Sermones dominicales, a quodam fratre hungaro, *biga salutis intitulati*. A *biga* (chariot à deux roues, Du Cange) Rabelais a substitué plaisamment *bigua* (bigue, en français; *bigou*, en breton; *biga*, en basque; *bighe* en italien) le palan.

[2] Plaisanterie fondée, dit Le Duchat, sur ce que le *droit* est réputé habiter dans la braguette.

[3] *La pantoufle des Décrétales*. Les Décrétales, écrit Morellet, étant l'ouvrage des papes qui font baiser leurs pantoufles, l'auteur suppose qu'elles sont sorties de ces pantoufles où elles étaient renfermées, comme *le droit* dans la braguette.

[4] *La grenade des vices*. Le Duchat affirme avoir vu une éd. in-4°, d'Augsbourg, 1510, d'un livre portant ce titre. M. Lacroix cite, d'après les *Annales de Panzer*, un in-f° qui a pour titre : *Mustum malorum granatorum : de virtutibus et vitiis christianorum*.

[5] Le vistempenard était, suivant Cotgrave, un plumeau monté sur un long bâton. Or Guillaume Pepin avait une telle réputation qu'on disait : Qui *nescit pepinare, nescit prædicare*. Le balai des prêcheurs, qui les nettoie tous, pouvait bien être

La Couille barrine[1] des preux.

Les Hanebanes des evesques[2].

Marmotretus, de babouynis et cingis, cum commento Dorbellis[3].

Decretum universitatis Parisiensis super gorgiasitate muliercularum, ad placitum[4].

L'apparition de Sainte Geltrude à une nonnain de Poissy estant en mal d'enfant[5].

Ars honeste petandi in societate, per M. Ortuinum[6].

Le Moustardier de penitence[7].

Les Houseaulx, *alias* les bottes de patience.

Formicarium artium[8].

---

donné comme l'œuvre de Pepin.

[1] D'éléphant.

[2] La hannebane (en anglais *henebane*), poison pour les poules; c'est la jusquiame. Morellet traduit ainsi ce titre : « La mort aux rats pour les évêques, » allusion probable à quelque ouvrage hostile aux évêques.

[3] Le *Marmotret*, ainsi que nous l'avons déjà dit, était un livre de morale à l'usage des écoliers. Nicolas de Orbellis était un commentateur de P. Lombard.

[4] Morellet traduit ainsi ces deux lignes : décret de l'université de Paris touchant les gorges que les damelettes se font à plaisir (quand elles n'en ont pas).

Ceci est une plaisanterie qui nous rappelle l'arrêt de la cour en faveur de Panurge (chap. 17) « contre les damoiselles portant des cachecoulx à la haute façon, qui leur cachaient si bien les seins qu'on n'y pouvait plus mettre la main par dessous. ».

M. Lacroix est persuadé qu'on trouverait la trace du *decretum* en question dans les registres manuscrits de l'Université de Paris. On l'y trouverait comme on trouverait l'arrêt de Panurge dans les recueils du Parlement.

[5] Les religieuses de Poissy avaient un grand renom de galanterie.

[6] Rabelais veut parler d'Ortuinus Gratius (Hardouin de Graetz), docteur de Cologne, ardent ennemi d'Erasme, de Reuchlin, etc. Comme Morellet, nous voyons là une allusion à un fait relaté dans les *Epistolæ obscurorum virorum*. Maitre Ortuinus, à qui elles sont adressées, voulant un jour étrangler un vent, conchia vilainement ses chausses. Il est plaisant de lui prêter un livre sur un art qu'il entendait si mal.

[7] A l'usage des pécheurs qui *moult tardent* à se repentir.

[8] On cite plusieurs ouvrages du XVe siècle qui, sous le titre de *Formicarium*, proposent aux chrétiens l'exemple de la fourmi; mais les commentateurs qui allèguent l'autorité de Le Duchat pour prétendre que Bacon a cité le *Formicarium artium* comme un livre véritable n'ont compris ni Le Duchat ni Bacon. Voy. ce dernier : *De Augmentis scientiarum*, lib. VI, cap. 1.

De Brodiorum usu, et honestate chopinandi, per Silvestrem Prieratem[1]*, Jacobinum.*
Le Beliné[2] en court.
Le Cabat des notaires.
Le Pacquet de mariage.
Le Creziou de contemplation[3].
Les Fariboles de droit.
L'Aiguillon de vin[4].
L'Esperon de fromaige.
Decrotatorium scholarium[5].
Tartaretus[6]*, de modo cacandi.*
Les Fanfares de Rome[7].
Bricot[8]*, de differentiis soupparum.*
Le Culot de discipline[9].
La Savate d'humilité.
Le Tripier de bon pensement.
Le Chaudron de magnanimité.
Les Hanicrochemens des confesseurs.
La Croquignolle des curés.
Reverendi patris fratris Lubini, provincialis Bavardie, de croquendis lardonibus libri tres.
Pasquilli, doctoris marmorei[10]*, de capreolis cum chardoneta.*

---

[1] Sylvestre de Prieria, jacobin, mort en 1520, a traité du jeûne dans ses écrits théologiques.

[2] *Le beliné en court.* — Il y a un livre de l'*Abusé en court*, qu'on attribue au roi René.

[3] Le creuset de contemplation.

[4] Le Duchat et Morellet voient là une allusion à un ouvrage de saint Bonaventure traduit sous le titre de l'*Aguillon d'amour divin.*

[5] Rabelais veut se moquer de la malpropreté des régents et de leurs écoliers. — On se rappelle que dans le livre précédent les maitres ez ars font vœu « de ne soy decroter » avant la fin du procès de Me Janotus de Bragmardo.

[6] Ce Tartaret, qu'Henri Estienne (*Apol. p. Hérod.*) traite d'ignorant et de fanatique, était un docteur de Sorbonne.

[7] Cette expression se retrouve dans l'ouvrage que nous venons de citer.

[8] Il y a eu plusieurs théologiens de ce nom, entre autres Thomas Bricot qui figura aux Etats de Tours.

[9] *Le culot de discipline.* Est-ce le petit c.. soumis à la discipline, au fouet?

[10] On donnait, à Rome, le nom de Pasquin à une statue de marbre informe et brisée sur laquelle on affichait des épigrammes sur les choses et les personnes du temps.

Comedendis, tempore papali a b Ecclesia interdicto.

L'invention Sainte Croix, à six personnages, jouée par les clercs de finesse [1].

Les lunettes des Romipetes.

Maioris, de modo faciendi boudinos.

La Cornemuse des prelatz.

Beda [2], de optimitate triparum.

La Complainte des advocatz sur la reformation des dragées [3].

Le Chatfourré des procureurs.

Des pois au lard, *cum commento.*

La Profiterolle des indulgences.

Aristotelis libri novem de modo dicendi horas canonicas [4].

Preclarissimi juris utriusque doctoris Maistre Pilloti Raquedenari, de bobelinandis glosse Accursiane baguenaudis repetitio enucidiluculidissima.

Stratagemata francarchieri [5] de Baignolet.

Franctopinus, de re militari, cum figuris Tevoti [6].

De usu et utilitate escorchandi equos et equas, authore M. nostro de Quebecu.

La Rustrie des prestolans [7].

M. n. Rostocostojambedanesse, de moustarda post prandium servienda, lib. quatuordecim, apostillati per M. Vaurrillonis.

Le Couillage des promoteurs [8].

---

[1] C'est-à-dire l'art de se procurer de l'argent qui est appelé sainte Croix, dit Morellet, parce que les pièces de monnaie avaient presque toutes ou des croix ou quelque autre signe de christianisme.

[2] Allusion au gros ventre de Noël Beda, docteur en Sorbonne, grand ennemi du progrès.

[3] On appelait *dragées* ou *épices*, le salaire en nature offert d'abord aux gens de loi.

[4] Aristote traitant des heures canoniales vaut bien le fameux *chapitre des chapeaux* que lui attribuera plus tard Molière.

[5] *Le franc-archier de Bagnolet* est une pièce imprimée à la suite des poésies de Villon. C'était un type de filou du temps.

[6] Les francs taupins, comme nous l'avons dit p. 221, n'étaient rien moins que familiers avec la science militaire. Quant à Tevot, nous le verrons reparaître l. III, ch. 8.

[7] C'est à-dire la grossièreté des juges de campagne.

[8] H. Estienne, ch. 21 de son *Apologie pour Hérodote*, parle du *cullagium*, redevance moyennant laquelle les ecclésiastiques pouvaient garder des femmes dans leur maison

Jabolenus, de cosmographia purgatorii.

Questio subtilissima, utrum Chimera, in vacuo bombinans possit comedere secundas intentiones : et fuit debatuta per decem hebdomadas in concilio Constantiensi[1].

Le Maschefain des advocatz.

Barbouillamenta Scoti.

La Ratepenade[2] des cardinaux.

De Calcaribus removendis decades undecim, per M. Albericum de Rosata[3].

Ejusdem, de castrametandis crinibus lib. tres[4].

L'entrée d'Anthoine de Leive es terres du Bresil[5].

Marforii[6], *bacalarii cubantis Rome, de pelendis mascarendisque cardinalium mulis.*

Apologie d'iceluy, contre ceux qui disent que la mule du pape ne mange qu'à ses heures[7].

Pronosticatio que incipit, Silvii Triquebille, balata per M. N. Songecrusyon.

Boudarini, episcopi, de emulgentiarum profectibus enneades novem, cum privilegio papali ad triennium, et postea non.

Suivant Du Cange, c'était un cadeau fait par les mariés à leurs amis.

[1] Rabelais, dit l'abbé Morellet, veut faire entendre que le concile de Constance a débattu des questions aussi inintelligibles que celle-là.

[2] Chauve-souris. On donnait ce nom à une coiffure en faux cheveux qui simulait des ailes de chauve-souris et à laquelle Rabelais veut peut-être comparer les larges bords du chapeau des cardinaux.

[3] Les Décrétales, 19e l., ch. 1, portaient, en parlant des clercs : « Calcaribus deauratis non utantur. » Puis dans un passage qui suivait : « Mandamus quatenus clericos qui fornicarias habuerint, à se illas *removeant*. » Il y a probablement ici de la part de Rabelais une confusion volontaire entre les deux prescriptions, et le tout est mis sur le compte d'Albéric de Rosata, jurisconsulte de Bergame, qui avait commenté les Décrétales.

[4] Dolet met ici *criminibus*, en place de *crinibus*.

[5] Cet article, qui ne figure que dans les éditions postérieures à 1536, désigne la Provence, *brésillée*, brûlée, ravagée cette année par les troupes de Charles-Quint. On lit dans quelques-unes, *les terres des grecs*, par allusion aux colons grecs qui fondèrent Marseille. Antoine de Lève, général de Charles-Quint, périt au siége de cette ville.

[6] Marforio était, comme Pasquin, une statue de marbre, représentant un fleuve couché et qui servait de poteau aux affiches médisantes.

[7] On voit bien ce que prétendait

Le Chiabrena des pucelles[1].
Le Cul pelé des vefves.
La Coqueluche des moines.
Les Brimborions[2] des padres celestins.
Le Barrage de manducité.
Le Claquedent des marroufles.
La Ratouere des theologiens.
L'Ambouchouoir des maistres en ars.
Les Marmitons de Olcam[3] à simple tonsure.
Magistri N. Fripesaulcetis, de grabellationibus[4] horarum canonicarum, lib. quadraginta.
Cullebutatorium confratriarum, incerto autore.
La Cabourne des briffaux[5].
Le Faguenas des Espagnolz, supercoquelicanticqué par Frai Inigo[6].
La Barbottine des marmiteux,
Poiltronismus rerum Italicarum, authore magistro Bruslefer[7].
R. Lullius, de batifolagiis principum.
Callibistratorium[8] caffardie, actore M. Jacobo Hocstratem hereticometra.

Marforio : contrairement au proverbe, il soutenait que la mule du pape mangeait plus qu'à ses heures.

[1] L'auteur cite, liv. III, ch. 8, des vers empruntés à un soi-disant ouvrage de ce nom. Il parle aussi au liv. IV, ch. 10 de *chiabrener* avec les femmes.

[2] Brimborions, *preghiere senza attenzione*, dit le *Dict. fr. ital.* d'Oudin.

[3] Occam, dont le nom s'est écrit de diverses manières, cordelier anglais, chef des Nominaux au XIV[e] siècle.

[4] *Grabellation*, de l'ancien verbe *grabeler*, éplucher, examiner.

[5] Les Briffaux ou *frères chapeaux* étaient des frères lais fondés en bref du pape et entretenus par des religieuses non rentées, afin de quêter pour elles, dit avec raison Le Duchat.

Rabelais donnerait-il le nom de *cabourne* au chapeau profond que portaient ces frères, en guise de froc?

[6] Ce frai Inigo qui renchérit sur la puanteur des moines espagnols pourrait bien désigner Ignace de Loyola lequel, dès 1528, pratiquait dans l'université de Paris ce que l'un de ses biographes appelle « la sainte gueuserie ». Le présent article figure pour la première fois dans l'édition de 1534 de F. Juste. Or c'est dans cette même année que Loyola et ses compagnons firent leurs vœux à Montmartre près Paris.

[7] Étienne Brulefer, cordelier sous Louis XI, contesta le pouvoir du pape et des conciles.

[8] Voy. ci-après, ch. 15, ce que

Chaultcouillonis, de magistronostrandorum magistronostratorumque beuvetis, lib. octo galantissimi.

Les Petarrades des bullistes, copistes, scripteurs, abbreviateurs, referendaires, et dataires, compillées par Regis [1].

Almanach perpetuel pour les goutteux et verolés.

Maneries ramonandi fournellos, per M. Eccium [2].

Le Poulemart [3] des marchans.

Les Aises de vie monachale.

La Gualimaffrée [4] des bigotz

L'Histoire des farfadetz [5].

La Bellistrandye des millesouldiers [6].

Les Happelourdes [7] des officiaux.

La Bauduffe [8] des thesauriers.

Badinatorium Sorboniformium [9].

Antipericatametanaparbeugedamphicribrationes merdicantium.

Le Limasson des rimasseurs.

Le Boutavent [10] des alchymistes.

La Nicquenocque des questeurs, cababezacée par frere Serratis.

Les Entraves de religion.

La Racquette des brimballeurs.

L'Accoudouoir de vieillesse.

Rabelais dit des *calibistris* des femmes. Hocstraten était un fougueux dominicain de Cologne.

[1] Pierre Régis, de Montpellier, prédicateur du XVI[e] siècle.

[2] Il doit s'agir d'Eckius, théologien allemand, adversaire de Luther.

[3] La Ficelle.

[4] La Galimafrée est une fricassée composée de restes de viande. (*Dict. acad.*)

[5] Allusion probable à la fourberie des cordeliers d'Orléans en 1533. Voy. liv. III, ch. 23. Nous n'avons pas besoin de dire que ce livre ne figure pas dans la liste des premières éditions.

[6] On appelait *mille-souldiers* les soldats blessés à qui l'on donnait une pension de *mille sous* : leur *bellistrandie* ou gueuserie était proverbiale.

[7] Espèce de menottes. On a parlé plus haut *d'entraves*.

[8] *Bauduffe* s'est dit dans le sens de baudruche. La baudruche est une pellicule de boyau de bœuf, qui sert principalement aux batteurs d'or pour réduire l'or en feuilles. (*Dict. acad.*)

Cet usage est plus ancien que Rabelais, et ce titre est une critique à l'adresse des *thesauriers*, qui, en battant monnaie, réduisaient le plus possible le poids des pièces.

[9] Edit. anciennes. Dans d'autres, *sophistarum*.

[10] *Bouteveni*, soufflet.

La Museliere de noblesse.
La Patenostre [1] du cinge.
Les Grezillons [2] de devotion.
La Marmite des quatre temps.
Le Mortier de vie politicque.
Le Mouschet des hermites.
La Barbute [3] des penitenciers.
Le Trictrac des freres frappars.
Lourdaudus, de vita et honestate braguardorum [4].
Lyripipii sorbonici moralisationes, per M. Lupoldum [5].
Les Brimbelettes [6] des voyageurs.
Tarraballationes doctorum Coloniensium adversus Reuchlin [7].
Les Potingues [8] des evesques potatifz [9].
Les Cymbales des dames [10].

---

[1] La prière marmottée par gens qui remuent les babines comme un singe, et sans que le cœur y soit pour rien :

Comme un singe fasché j'ay dit ma patenostre. (Regnier.)

[2] Le Duchat pense que *grezillons*, voulant dire menottes, signifie ici les grains du chapelet dont les dévots s'entortillent les doigts.

[3] La *barbute* est une sorte de capuchon rabattu, percé de deux trous à la place des yeux. On en voit souvent dans les processions des villes du midi.

[4] Les *braguards* étaient des galants, tirant honneur de leurs braguettes. Il appartenait à Lourdaudus de vanter leur vie et leur honnêteté.

[5] Maître Lupold était un docteur en théologie de Cologne.

Il y avait une sorte d'école de théologiens moralistes qui rapportaient tout aux Saintes Écritures. On appelait *moraliser* un livre, un objet, l'expliquer par des allégories de cette nature. — Homère, Ovide ont été ainsi *moralisés*. Rabelais fait *moraliser*, par Lupold, le liripipion sorbonique, c'est-à-dire le capuchon pendant derrière la tête des docteurs. Morellet atteste que de son temps on faisait encore lire aux séminaristes des traités mystiques, des *moralisations* de l'étole, de la chasuble, du surplis, etc.

[6] Suivant Morellet, ce sont les reliques qu'on allait acheter à Rome.

[7] La polémique de ce savant avec les docteurs de Cologne fit grand bruit de 1509 à 1516.

[8] *Potingues* (angl. *potings*), buveries.

[9] On appelait autrefois *portatifs* des évêques *in partibus*, qui se transportaient d'un diocèse à l'autre. Ils ne buvaient sans doute pas plus que les autres: mais Rabelais trouve l'occasion d'un jeu de mots et il ne la laisse pas échapper.

[10] Voyez la 71[e] des *Cent Nouvelles nouvelles*.

« Sa femme et le chevalier jouoient « ensemble des cymbales. »

La Martingalle des fianteurs [1].
Virevoustorium nacquettorum, per F. Pedebilletis [2].
Les Bobelins de franc couraige.
La Mommerie des rabatz et lutins.
Gerson, *de auferibilitate pape ab Ecclesia* [3].
La Ramasse des nommés et gradués.
Jo. Dytembrodii, de terribilitate excommunicationum libellus acephalos.
Ingeniositas invocandi diabolos et diabolas, per M. Guingolfum [4].
Le Hoschepot des perpetuons.
La Morisque des heretiques.
Les Henilles de Gaietan.
Moillegroin, doctoris cherubici, ae origine patepelutarum, et torticollorum ritibus, lib. septem.
Soixante et neuf Breviaires de haute gresse.
Le Gaudemarre des cinq ordres des mendians [5].
La Pelleterie des tirelupins, extraicte de la botte fauve incornifistibulée en la somme angelique.
Le Ravasseur des cas de conscience.
La Bedondaine des presidens.
Le Vietdazouer des abbés.
Sutoris, adversus quemdam qui vocaverat eum friponnatorem, et quod friponnatores non sunt damnati ab Ecclesia [6].
Cacatorium medicorum.
Le Ramoneur d'astrologie.
Campi clysteriorum per S. C. [7].

---

[1] La martingalle est un pont-levis du cul, pour plus aisement fianter.

[2] Les *virevoutes* sont des tours de passe-passe, et *naquets* parait avoir été synonyme de laquais.

[3] C'est en effet le titre d'un traité de Gerson.

[4] Gengoulf est un saint breton. Naudé parle d'un théologien allemand du nom de Gingolfus.

[5] Morellet cite une antienne qui commence ainsi : *Gaude Maria*, que les moines pouvaient entonner soit avant, soit après le repas.

[6] Pierre Couturier, chartreux, ennemi d'Erasme, et très-mal mené par lui. Couturier était accusé de plusieurs friponneries et Rabelais suppose que notre chartreux, ne pouvant pas les nier, fait un livre pour prouver que les fripons ne sont pas damnés.

[7] Symphorien Champier, que ces

Le Tirepet des apothicaires.
Le Baisecul de chirurgie.
Justinianus, de cagotis tollendis[1].
Antidotarium anime[2].
Merlinus Coccaius de patria diabolorum[3].
Desquelz aucuns sont ja imprimés, et les autres on imprime maintenant en ceste noble ville de Tubinge.

---

initiales désignent, a en effet composé un livre qui porte ce titre.

[1] Nous croyons avec Le Duchat et Morellet que Rabelais fait ici une plaisante allusion à une loi de Justinien *de caducis tollendis* (C.I. VI).

[2] L'antidotaire de l'âme. Le titre de ce livre est réel :

Liber meditationum ac orationum devotarum qui antidotarium animæ dicitur.

Argentorati, 1489, in-8°.

[3] Merlin Coccaie (Théophile Folengo) a décrit l'enfer, dans *sa Maceronée*. Rabelais le connaissait bien et lui a fait plus d'un emprunt.

CHAPITRE VIII.

Comment Pantagruel, estant à Paris, receut lettres de son pere Gargantua et la copie d'icelles.

Pantagruel estudioit fort bien, comme assez entendez, et profitoit de mesmes, car il avoit l'entendement à double rebras[1], et capacité de memoire à la mesure de douze oyres et bottes d'olif[2]. Et, comme il estoit ainsi là demourant, receut un jour lettres de son pere en la maniere que s'ensuit :

Tres cher filz, entre les dons, graces, et prerogatives desquelles le souverain plasmateur[3] Dieu tout puissant a endouairé[4] et aorné l'humaine nature à son commencement, celle me semble singuliere et excellente par laquelle elle peut, en estat mortel, acquerir une espece d'immortalité, et, en decours[5] de vie transitoire, perpetuer son nom et sa semence. Ce qu'est fait par lignée issue de nous en mariage legitime. Dont nous est aucunement instauré[6] ce que nous fut tollu[7] par le peché de nos premiers parens, esquelz fut dit que, parce qu'ilz n'avoient esté obeissans au commandement de Dieu le createur, sauveur du monde, ilz mourroient, et,

[1] A double retroussis : on l'a dit d'abord d'un manteau, d'un pourpoint : on les appelait *à double rebras*, quand ils étaient assez larges pour qu'on pût s'en entourer deux fois le bras. L'expression s'est ensuite étendue. On a dit : Lancer une balle, donner un soufflet à *double rebras*. Dans la *Satyre Ménippée* : Catholique à *double rebras*.

[2] Outres et tonneaux d'huile. En provençal *oire* signifie outre, et *bota d'oli*, tonneau d'huile.

[3] Créateur, du grec πλάσσω, façonner : de même nous trouverons plus bas, *plasmature*, façon.

[4] Gratifié. — Dans la langue du droit coutumier, nous avions le mot *douaire*, par lequel on désignait une *gratification*, un *avantage* que la coutume ou la convention attribuaient principalement à la femme survivante.

[5] Et pendant le cours.

[6] Rendu, restitué.

[7] Enlevé, du latin *tollere*.

par mort, seroit reduite à neant ceste tant magnifique plasmature en laquelle avoit esté l'homme creé.

Mais, par ce moyen de propagation seminale, demeure es enfans ce qu'estoit de perdu es parens, et es nepveux ce que deperissoit es enfans, et ainsi successivement jusques à l'heure du jugement final, quand JesuChrist aura rendu à Dieu le pere son royaume pacifique, hors tout dangier et contamination de peché [1]. Car alors cesseront toutes generations et corruptions, et seront les elements hors de leurs transmutations continues, veu que la paix tant desirée sera consommée et parfaicte et que toutes choses seront reduites à leur fin et periode [2].

Non donc sans juste et equitable cause je rends graces à Dieu, mon conservateur, de ce qu'il m'a donné pouvoir voir mon antiquité chanue [3] refleurir en ta jeunesse. Car, quand, par le plaisir de celuy qui tout regit et modere, mon ame laissera ceste habitation humaine, je ne me reputeray totalement mourir, mais passer d'un lieu en autre; attendu que, en toy et par toy, je demeure en mon image visible en ce monde, vivant, voyant, et conversant entre gens d'honneur et mes amis, comme je soulois. Laquelle mienne conversation a esté, moyennant l'aide et grace divine, non sans peché, je le confesse (car nous pechons tous, et continuellement requerons à Dieu qu'il efface nos pechés), mais sans reproche.

Par quoy, ainsi comme en toy demeure l'image de mon corps, si pareillement ne reluisoient les meurs de l'ame, l'on ne te jugeroit estre garde et tresor de l'immortalité de nostre nom; et le plaisir que prendrois ce voyant seroit petit, considerant que la moindre partie de moy, qui est le corps, demeureroit; et la meilleure, qui est l'ame, et par laquelle demeure nostre nom en benediction entre les hommes, seroit

---

[1] Rabelais est tellement versé dans les doctrines des philosophes anciens que les opinions qu'il leur emprunte (comme ici sur la transmutation) semblent lui appartenir en propre.

[2] *Période* doit s'entendre ici dans son sens primitif, *parcours achevé*.

[3] Blanchie par les ans, *canuta*.

degenerante et abastardie. Ce que je ne dis par defiance que j'aye de ta vertu, laquelle m'a esté ja par cy devant esprouvée, mais pour plus fort te encourager à profiter de bien en mieulx.

Et ce que presentement t'escris, n'est tant afin qu'en ce train vertueux tu vives, que de ainsi vivre et avoir vescu tu te rejouisses, et te refraichisses en courage pareil pour l'advenir. A laquelle entreprise parfaire et consommer, il te peut assez souvenir comment je n'ay rien espargné : mais ainsi t'y ay je secouru comme si je n'eusse autre tresor en ce monde que de te voir une fois en ma vie absolu et parfaict, tant en vertu, honnesteté et prudhommie, comme en tout savoir liberal et honneste, et tel te laisser aprés ma mort comme un mirouoir representant la personne de moy ton pere, et si non tant excellent, et tel de fait comme je te souhaite, certes bien tel en desir.

Mais, encores que mon feu pere de bonne memoire Grandgousier eust adonné tout son estude à ce que je profitasse en toute perfection et savoir politique, et que mon labeur et estude correspondit tres bien, voire encores oultrepassast son desir, toutesfois, comme tu peux bien entendre, le temps n'estoit tant idoine[1] ny commode es lettres comme est de present, et n'avois copie[2] de telz precepteurs comme tu as eu. Le temps estoit encores tenebreux, et sentant l'infelicité et calamité des Gothz, qui avoient mis à destruction toute bonne litterature. Mais, par la bonté divine, la lumiere et dignité a esté de mon aage rendue es lettres, et y voy tel amendement que, de present, à difficulté serois je receu en la premiere classe des petits grimaulx, qui, en mon aage virile, estois (non à tort) reputé le plus savant dudit siecle.

Ce que je ne dis par jactance vaine, encores que je le puisse louablement faire en t'escrivant, comme tu as l'autorité de Marc Tulle en son livre de *Vieillesse*[3], et la sentence de Plu-

---

[1] Propre.

[2] Abondance, *copia* en latin.

[3] « Nihil necesse est mihi de « me ipso dicere, quamquam est « id quidem senile, *ætatique nostræ* « *conceditur.* »

« Videtis ne ut apud Homerum sæpissime Nestor de virtutibus suis

tarehc au livre intitulé, *Comment on se peut louer sans envie* [1], mais pour te donner affection de plus haut tendre.

Maintenant toutes disciplines sont restituées, les langues instaurées [2], Grecque, sans laquelle c'est honte qu'une personne se die savant, Hebraicque, Caldaicque, Latine. Les impressions tant elegantes et correctes en usance, qui ont esté inventées de mon aage par inspiration divine, comme, à contrefil, l'artillerie par suggestion diabolique [3]. Tout le monde est plein de gens savans, de precepteurs tres doctes, de librairies tres amples, et m'est advis que, ny au temps de Platon, ny de Ciceron, ny de Papinian [4], n'estoit telle commodité d'estude qu'on y voit maintenant. Et ne se fauldra plus doresenavant trouver en place ny en compagnie, qui ne sera bien expoly en l'officine de Minerve. Je voy les brigans, les bourreaux, les aventuriers, les palfreniers de maintenant plus doctes que les docteurs et prescheurs de mon temps.

Que diray je? Les femmes et les filles ont aspiré à ceste louange et manne celeste de bonne doctrine. Tant y a qu'en l'aage où je suis, j'ay esté contrainct d'apprendre les lettres Grecques [5], lesquelles je n'avois contemné [6] comme Caton [7],

---

prædicet, tertiam enim jam ætatem hominum vivebat; nec erat ei verendum, ne vera de se prædicans, minus videretur aut insolens aut loquax. »

(Cicero, *de Senectute*, *Cato major*.)

1 *Sine invidia*. Sans se rendre odieux.

« L'envie s'attache beaucoup moins à la vieillesse qu'à tout autre âge. » (Περὶ τοῦ ἑαυτὸν ἐπαινεῖν ἀνεπιφθόνως). [*Plutarque*].

2 Renouvelées (*instauratæ*, L.).

3 L'Arioste avait déjà dit :

O maledetto, o abbominoso ordegno
Che fabbricato nel *tartareo fundo*
Fosti per man di Belzebù maligno.
(*Orl. fur.*, cant. IX, s. 91.)

Cervantes aussi a dit depuis : « Aquestos *endemoniados* instrumentos de la artilleria. » (*D. Quij.*, t. I, p. 38.)

4 Dolet a supprimé dans son édition ces mots, *ny de Papinian*. Mais ils se trouvent dans l'éd. de C. Nourry. Il est probable que Dolet connaissait et appréciait moins ce grand jurisconsulte que ne faisait Rabelais.

5 On sait que vers la fin du XV[e] siècle et au commencement du XVI[e] l'étude du grec, jusque-là fort négligée, jouît d'une grande faveur, en sorte que les vieillards qui vivaient à cette époque devaient, s'ils aimaient les lettres, éprouver le même besoin que Grandgousier.

6 Méprisées, du mot latin *contemnere*.

7 V. Plut. *Vie de Caton*.

mais je n'avois eu le loisir de comprendre en mon jeune aage. Et voluntiers me delecte à lire les Moraulx de Plutarche, les beaux Dialogues de Platon, les Monumens de Pausanias, et Antiquités de Atheneus, attendant l'heure qu'il plaira à Dieu mon createur m'appeler, et commander issir de ceste terre.

Parquoy, mon filz, je t'admoneste qu'employe ta jeunesse à bien profiter en estude et en vertus. Tu es à Paris, tu as ton precepteur Epistemon, dont l'un par vives et vocales[1] instructions, l'autre, par louables exemples, te peut endoctriner. J'entens et veulx que tu apprennes les langues parfaictement. Premierement la Grecque, comme le veult Quintilian[2]; secondement, la Latine; et puis l'Hebraicque pour les saintes lettres, et la Chaldaicque et Arabicque pareillement; et que tu formes ton style, quant à la Grecque, à l'imitation de Platon; quant à la Latine, de Ciceron: qu'il n'y ait histoire que tu ne tiennes en memoire presente, à quoy t'aidera la cosmographie de ceux qui en ont escrit. Des ars liberaux, geometrie, arithmetique et musique, je t'en donnay quelque goust quand tu estois encores petit, en l'aage de cinq à six ans; poursuis le reste, et d'astronomie saches en tous les canons[3]. Laisse moy l'astrologie divinatrice, et l'art de Lullius[4], comme abus et vanités. Du droit civil, je veux que tu sache par cœur les beaux textes, et me les confere avec philosophie.

Et quant à la cognoissance des faits de Nature, je veulx que tu t'y adonne curieusement; qu'il n'y ait mer, riviere, ny fontaine[5], dont tu ne cognoisse les poissons : tous les

[1] Nous écrivons *vocales*, comme dans l'éd. de C. Nourry, et non vocables.

[2] « A Græco sermone puerum incipere malo. » (Quintilien, *Inst.*, *Orat.* l. I.)

[3] Règles.

[4] Raymond Lulle, alchimiste et sophiste. Le célèbre Agrippa a écrit des commentaires sur son *Ars brevis*. Dans son livre *de la Vanité des sciences*, il dit aussi, en parlant du même R. Lulle : « Invenit autem recentioribus temporibus dialecticæ haud absimilem prodigiosam artem per quam, tanquam olim Gorgias Leontinus,.. de quovis subjecto sermone abunde quis valeat disserere, » etc.

Ce pourrait bien être à cet art de parler pour ne rien dire que Rabelais fait ici allusion, art qu'il méprisait à l'égal de l'alchimie.

[5] De Marsy et Johanneau re-

oiseaux de l'air, tous les arbres, arbustes, et fructices [1] des foretz, toutes les herbes de la terre, tous les metaulx cachés au ventre des abysmes, les pierreries de tout l'Orient et Midy, rien ne te soit incogneu.

Puis soigneusement revisite les livres des medecins grecs, arabes, et latins, sans contemner les thalmudistes, et cabalistes; et, par frequentes anatomies [2], acquiers toy parfaicte cognoissance de l'autre monde, qui est l'homme. Et, par quelques heures du jour, commence à visiter les saintes lettres. Premierement, en grec, le Nouveau Testament, et Epistres des Apostres : et puis, en hebrieu, le Vieux Testament. Somme, que je voye un abysme de science : car, doresenavant que tu deviens homme et te fais grand, il te faulдра issir de ceste tranquillité et repos d'estude, et apprendre la chevalerie et les armes, pour defendre ma maison, et nos amis secourir en tous leurs affaires, contre les assaulx des malfaisans. Et veulx que, de brief, tu essayes combien tu as profité; ce que tu ne pourras mieulx faire que tenant conclusions en tout savoir, publiquement envers tous et contre tous; et hantant les gens lettrés qui sont tant à Paris comme ailleurs.

Mais parce que, selon le sage Salomon, sapience n'entre point en ame malivole, et science sans conscience n'est que ruine de l'ame, il te convient servir, aimer, et craindre Dieu, et en luy mettre toutes tes pensées et tout ton espoir; et, par foy formée de charité, estre à luy adjoinct, en sorte que jamais n'en sois desemparé par peché. Aye suspectz les abus

---

prochent à Rabelais l'emploi du mot *fontaine*. Ils ont tort, à notre avis. *Fontaine* est ici synonyme de ruisseau, et s'emploie encore avec cette acception dans certaines provinces.

[1] C'est ainsi que ce mot est écrit non-seulement dans l'éd. de Dolet, mais aussi dans celle de C. Nourry : et nous le maintenons, bien qu'en latin on ait dit *frutex*, *frutices*, pour désigner les arbrisseaux qui meurent et se renouvellent chaque année comme les plantes.

[2] Dissections. Nos lecteurs doivent savoir que c'est un des titres scientifiques de Rabelais d'avoir recommandé et pratiqué des premiers la méthode des dissections, qui a fait tant progresser l'art de la médecine dans le siècle où nous vivons.

du monde. Ne metz ton cœur à vanité : car ceste vie est transitoire, mais la parole de Dieu demeure eternellement. Sois serviable à tous tes prochains, et les aime comme toy mesmes. Revere tes precepteurs, fuis les compagnies des gens esquelz tu ne veulx point ressembler, et, les graces que Dieu t'a données, icelles ne reçois en vain. Et quand tu cognoistras que auras tout le savoir de par delà acquis, retourne vers moy, afin que je te voye et donne ma benediction avant que de mourir.

Mon filz, la paix et grace de Nostre Seigneur soit avec toy, *amen*. De Utopie [1], ce dix septiesme jour du mois de mars,

Ton pere,

GARGANTUA.

Ces lettres receues et veues, Pantagruel prit nouveau courage, et fut enflambé [2] à profiter plus que jamais; en sorte que, le voyant estudier et profiter, eussiez dit que tel estoit son esprit entre les livres comme est le feu parmy les brandes [3], tant il l'avoit infatigable et strident.

---

[1] Un matérialiste ou un athée n'auraient jamais pu dicter à Gargantua une pareille lettre. (Voyez l'admirable appréciation qu'en a donnée M. Guizot dans les *Annales d'éducation*, t. III, p. 251.) Ce qui nous fâche, c'est qu'elle soit datée de *Utopie*. Rabelais a-t-il donc pensé que jamais roi ne donnerait à son fils d'aussi nobles conseils?

[2] Enflammé, excité.

[3] Bruyères, broussailles, d'où sans doute est venu *brandon*. Le mot *brandes* est resté dans le patois du Poitou, de la Saintonge, du Berry, et d'autres provinces encore.

CHAPITRE IX.

Comment Pantagruel trouva Panurge, lequel il aima toute sa vie.

Un jour Pantagruel, se pourmenant hors de la ville, vers l'abbaye Saint Anthoine[1], devisant et philosophant avec ses gens et aucuns escoliers, rencontra un homme beau de stature et elegant en tous lineamens du corps, mais pitoyablement navré en divers lieux, et tant mal en ordre qu'il sembloit estre eschappé aux chiens, ou mieulx ressembloit un cueilleur de pommes du pays du Perche. De tant loing que le vit Pantagruel, il dist aux assistans : Voyez vous cest homme qui vient par le chemin du pont Charenton? Par ma foy, il n'est pauvre que par fortune : car je vous asseure que, à sa physionomie, Nature l'a produit de riche et noble lignée : mais les adventures des gens curieux[3] l'ont reduit en telle penurie et indigence. Et ainsi qu'il fut au droit d'entre eux[2], il luy demanda : Mon amy, je vous prie qu'un peu vueillez icy arrester, et me respondre à ce que vous demanderay, et vous ne vous en repentirez point; car j'ay affection tres grande de vous donner aide à mon pouvoir, en la calamité où je vous voy, car vous me faites grand pitié. Pourtant, mon amy, dictes moy, qui estes vous? dond venez vous? où allez vous? que querez vous? et quel est vostre nom? Le compagnon luy respond en langue germanique : Iunker, Gott geb euch

[1] Cette abbaye, qui a donné son nom au faubourg et à la rue, fut fondée en 1198 par Foulques de Neuilly, et a été remplacée de nos jours par l'hôpital du même nom.

[2] En face d'eux.

[3] C'est-à-dire les aveutures qui arrivent aux gens curieux et qui ne leur permettent guère de s'enrichir.

Glück und Heil zuvor. Lieber Iunker, ich lass euch wissen, das da ihr mich von fragt, ist ein arm und erbärmlich Ding, und wer viel darvon zu sagen, welches euch verdruslich zu hören, und mir zu erzelen wer, wiewol die Poeten und Orators vorzeiten haben gesagt in iren Sprüchen und Sententzen, dass die Gedechtnus des Ellends und Armuot vorlangst erlitten ist ain grosser Lust[1]. A quoy respondit Pantagruel : Mon amy, je n'entends point ce barragouin ; pourtant, si voulez qu'on vous entende, parlez autre langage. Adonc le compagnon luy respondit : Al barildim gotfano dech min brin alabo dordin falbroth ringuam albaras. Nin porth zadilrim almucathin milko prim al elmin enthoth dal heben ensouim : kuth im al dim alkatim nim broth dechoth porth min michas im endoth, pruch dal marsouimm hol moth dansrikim lupaldas im voldemoth. Nin hur diaaolth mnarbothim dal gousch pal frapin duch im scoth pruch galeth dal Chinon, min foulthrich al conin butbathen doth dal prim[2].

Entendez vous rien là? dist Pantagruel es assistans. A quoy dist Epistemon : Je croy que c'est langage des antipodes, le diable n'y mordroit mie. Lors dist Pantagruel : Compere, je ne sçay si les murailles vous entendront, mais de nous nul n'y entend note. Donc dist le compagnon : Signor mio, voi vedete per essempio che la cornamusa non suona mai s'ella

[1] « Jeune gentilhomme, Dieu vous donne joie et prospérité avant tout. Cher gentilhomme, je dois vous apprendre que ce que vous voulez savoir est triste et digne de pitié. J'en aurai long à vous conter, et ce ne serait pas plus amusant pour vous d'écouter que pour moi de narrer, bien que les poëtes et les orateurs d'autrefois aient soutenu, dans leurs adages et sentences, que le souvenir des peines et de la pauvreté endurées est un vrai plaisir. »

[2] Le Duchat a vu dans ce *baragouin* de l'arabe ; un autre commentateur, *de l'arabe corrompu* ; et enfin un troisième, *de l'arabe très-corrompu*. Les orientalistes n'y ont rien vu du tout. En prenant les lunettes dont Grimm s'est servi pour déchiffrer certaine formule de Marcellus, nous avons pu décomposer en mots anglais tout le passage :

« All bar ill dim god Fan o deck mine brine all ado door diu fall brot ring van all bar as. Nine pork adit kin all mug at in milk o prime all em him, etc., etc., etc. »

Maintenant, que signifient tous ces mots? — Rien du tout. La mystification subsiste, mais nous en connaissons le procédé.

non a il ventre pieno : cosi io parimente non vi saprei contare le mie fortune, se prima il tribulato ventre non a la solita refettione. Alquale è adviso che le mani et li denti habbiano perso il lore ordine naturale et del tuto annichillati[1]. A quoy respondit Epistemon : Autant de l'un comme de l'autre. Dont dist Panurge : Lord, if you be so vertuous of intelligence, as you be naturally releaved to the body, you should have pity of me : for nature hath made us equal, but fortune hath some exalted, and others deprived : nevertheless is vertue often deprived, and the vertuous men despised : for before the last end none is good[2]. Encores moins, respondit Pantagruel. Adonc dist Panurge : Jona andie guaussa goussy etan beharda er remedio beharde versela ysser landa. Anbat es otoy y es nausu ey nessasust gourray proposian ordine den. Nonyssena bayta facheria egabe gen herassy badia sadassu noura assia. Aran hondauan gualde cydassu naydassuna. Estou oussyc eg vinau soury hien er darstura eguy harm. Genicoa plasar vadu[3]. Estes vous là, respondit Eude-

---

[1] En italien : Monsieur, vous voyez un exemple que la cornemuse ne rend jamais de son, si elle n'a le ventre plein : moi, de même, je ne saurais vous conter mes aventures avant que mon ventre aux abois n'ait eu sa réfection accoutumée. Il lui est avis que mes mains et mes dents ont perdu leurs fonctions naturelles, et sont complétement annihilées.

[2] Ce passage, en anglais, manque dans l'édit. de C. Nourry, de Marnef, de F. Juste, 1533 et 1534. Dans l'édit. de F. Juste, 1542, et surtout dans celle de Dolet, il est singulièrement défiguré :

« Milord, si la vigueur de votre « intelligence répond à vos avan- « tages naturels, vous aurez pitié « de moi ; car la nature nous a faits « égaux, mais la fortune a élevé « les uns et déshérité les autres. « Toutefois la vertu souvent est dé- « daignée et les hommes vertueux « sont méprisés ; car, avant le « terme final, personne ne compte « au rang des bons. »

[3] Ceci est du basque, mais défiguré. Nous le trouvons pour la première fois dans l'édition de 1542, de F. Juste. Il manque dans Dolet.

Voici un projet de restitution que nous avons emprunté à l'opuscule publié sous le pseudonyme de Urhersigarria (*Examen critique du Manuel de la langue basque*) :

« Jaun haudia, gauza gucietan « behar da erremedio ; behar da, « bercela icer lan da. Ambatez « othoyez nauzu, eguin ezazu gur, « aya proposatia ordine den. Non « izanen baita facheria gabe, gina- « raci bada zadazu neure asia. « Arren horen hondoan, galde zadazu nahi duzuna ; eztut hutcic

mon, Genicoa[1]. A quoy dist Carpalim : Saint Treignan foutys vous d'Escoss[2], ou j'ay failly à entendre. Lors respondit Panurge : Prug frest frinst sorgdmand strochdt drnds pag brlelang gravot chavygny pomardiere rusth pkalhdracg Deviniere pres Nays. Couille kalmuch monach drupp del meupplist rincq drlnd dodelb up drent loch minc stz rinq iald de vins ders cordelis bur jocst stzampenards[3]. A quoy dist

« eguinen zuri nic, erten deranzut
« eguia arimaz, Jaincoac placer
« badu. »

C'est-à-dire, littéralement :

Mon grand monsieur, à toute chose il faut un remède ; il en faut un, autrement besoin est de suer. Je vous prie donc de me faire connaître par signe si ma proposition est dans l'ordre ; et si elle vous parait sans inconvénient, donnez-moi ma subsistance. Puis, après cela, demandez-moi tout ce que vous voudrez, je ne vous ferai faute en rien ; je vous dis la vérité du fond du cœur, s'il plaît à Dieu.

[1] Peut-être Rabelais a-t-il à dessein modifié l'orthographe de ce mot pour arriver à un calembour. *Je n'y sois !* c'est-à-dire : Plaise à Dieu que je n'y fusse pas ! Ce serait s'éloigner fort de la prononciation basque (*Jainkoa*). Nous ferons remarquer, du reste, que les Basques se servent encore très-fréquemment de ce terme dans le même sens que nous disons : Mon Dieu !

[2] Il est aussi parlé de saint Treignan d'Escosse au chapitre XXXIII de Gargantua et dans la *Pronostication Pantagrueline* (ch. VI). — Un archer écossais jure par saint Eugnan dans la 4e des *Cent Nouvelles nouvelles*.

Nous croyons avec Le Duchat que ces deux saints n'en font qu'un.

Quant à ces mots *foutys vous d'Escoss*, nous ne les interprétons point comme lui. Au lieu d'avoir le sens grossier qu'il leur prête, ils peuvent bien signifier, *fouyez-vous*, enfuyez-vous d'Escosse, en langage *escosse françois*, comme l'appelle ailleurs Rabelais. C'est-à-dire, Saint Treignan, abandonnez l'Escosse si je n'ai pas compris. Peut-être encore *foutys vous d'Escoss* signifie-t-il *vous êtes d'Écosse*. Il faut se rappeler que nous avons eu des régiments et même des colonies d'Ecossais jusqu'au XVIe siècle. On s'est moqué de la manière dont ils écorchaient le français. Plusieurs noëls et chansons ont même été composés dans leur langage, appelé *écossais* par nos joyeux ancêtres.

Voici un couplet d'un noël en *escosse-françois*, où nous trouvons le mot *futy* :

Chanty nouel bin haull lrislou.
Patris Johan ioc beec vilhan
Le filz bigot do monst lasus
Y la ty ne iazons amen
En ung petil vil Bethleem
En ung logon bin mal courly
Ne haty pas vy mesmain
Bot io cry bin to la vitry
Ampres dung vach ol dung an
Futy ne lenfant Iesucrist
Apres le premier iohir daan
Il coupit la bout de sa vit.
(*Les grans nouelz nouveaux*, etc., goth., s. d.)

[3] Le Duchat a cru voir du bas-breton dans cet assemblage de mots forgés à plaisir. Le fait est qu'il n'y en a pas l'ombre. On y trouve quel-

Epistemon : Parlez vous christian, mon amy, ou langage patelinois? Non, c'est langage lanternois. Dont dist Panurge : Heere, ik en spreeke anders geen taale, dan kersten taale, my dunkt nochtans al en zeg ik u niet een woord, mijnen nood verklaart genocg wat ik begeere : gcef my uit bermhertigheid net, waar van ik gevoed mag zijn [1]. A quoy respondit Pantagruel : Autant de cestuy là. Dont dist Panurge : Segnor, de tanto hablar yo soy cansado, por que yo suplico a vuestra reverencia que mire a los preceptos evangelicos, para que ellos movan vuestra reverencia a lo que es de conciencia; y si ellos non bastaren, para mover vuestra reverencia a piedad, yo supplico que mire a la piedad natural, la qual yo creo que le movera como es de razon : y con eso non digo mas [2]. A quoy respondit Pantagruel : Dea, mon amy, je ne fais doubte aucun que vous ne sachez bien parler divers langages; mais dictes nous ce que voudrez en quelque langue que puissions entendre. Lors dist le compagnon : Min Herre, endog ieg med ingen tunge talede, ligeson born, oc uskellige creature : Mine klædebon, oc mit legoms magerhed udviser alligevel klarlig hvad ting mig best behof gioris, som er sandelig mad oc dricke : Hvorfor forbarme dig over mig, oc befal at give mig noguet, af hvilcket ieg kand styre min gioendis mage, ligerviis som man *Cerbero* en suppe forsetter. Saa skal du lefve længe oc lycksalig [3]. Je croy, dist

---

ques noms de lieux du Chinonnais et des environs, un petit nombre de mots obscènes, et certaines formes qui semblent affecter une ressemblance avec le vieux flamand.

[1] Ceci est bien du hollandais. En voici le sens :

« Monsieur, je ne parle point une langue qui ne soit pas chrétienne : il me paraît toutefois que, sans que je vous dise un seul mot, mes haillons vous décèlent assez ce que je souhaite. Soyez assez charitable pour me donner de quoi me restaurer. »

[2] C'est de l'espagnol, dont voici la traduction :

« Monsieur, je suis las d'avoir tant parlé; aussi je vous supplie d'avoir devant vos yeux les préceptes de l'Évangile, pour qu'ils émeuvent votre conscience : s'ils étaient insuffisants à exciter votre charité, j'invoque la pitié naturelle, et vous n'y serez point insensible. Sur ce, je me tais. »

[3] C'est du vieux danois, dont voici le sens :

« Monsieur, bien que la langue que je parle ne soit pas celle des

Eustenes, que les Gothz parloient ainsi. Et, si Dieu vouloit, ainsi parlerions nous du cul.

Adonc, dist le compagnon : Adoni scholom lecha : im ischar barob hal habdeca bemeherath thithen li kikar lehem, cham cathub laah al adonai cho nen ral [1].

A quoy respondit Epistemon : A ceste heure ay je bien entendu : car c'est langue hebraieque bien rethoricquement prononcée.

Dont dist le compagnon : Despota tinyn panagathe, diati sy mi ouk artodotis? horas gar limo analiscomenon eme athlion, ke en to metaxy me ouk eleis oudamos, zetis de par emou ha ou chre. Ke homos philologi pantes homologousi tote logous te ke remata peritta hyparchin, hopote pragma afto pasi delon esti. Entha gar anankei monon logi isin, hina pragmata (hon peri amphisbetoumen) me prosphoros epiphenete [2]. — Quoy? dist Carpalim, laquais de Pantagruel, c'est grec, je l'ay entendu. Et comment? as tu demeuré en Grece?

Donc dist le compagnon : Agonou dont oussys vou denaguez algarou, nou den farou zamist vou mariston ulbrou,

---

enfants et des êtres sans raison, rien qu'à mes vêtements et à ma maigreur, vous devez deviner ce dont j'ai un besoin urgent..... de manger et de boire. Ayez donc pitié de moi, et faites-moi donner de quoi calmer les aboiements de mon ventre, comme on fait de Cerbère en mettant une soupe devant lui : ce faisant, vous aurez longue et heureuse vie. »

[1] C'est de l'hébreu, ou à peu près. Nous reproduisons scrupuleusement le texte de l'édition de C. Nourry. Le savant M. Carmoly l'a ainsi rétabli pour nous :

« Adonaï, schalôm lachêm. Im ischar hatob aal aabdecha, bimherah thithên li kikar lechêm, chachatub : malveh adonaï chônên dal. »

« Monsieur, la paix soit sur vous. Si vous voulez faire du bien à votre serviteur, donnez-moi tout de suite une miche de pain, ainsi qu'il est écrit : *Celui-là prête au Seigneur, qui a pitié du pauvre.* » (Proverbes, XIX, 17).

[2] En grec : Pourquoi donc, excellent maître, ne me donnez-vous pas de pain? Vous me voyez bien mourir misérablement de faim; et vous êtes pour moi sans pitié, et vous me faites des questions inutiles. Pourtant tous ceux qui aiment et cultivent les lettres n'avouent-ils pas qu'il n'est nul besoin de recourir aux mots et aux harangues quand la chose elle-même est claire pour tout le monde? Les discours ne sont nécessaires que là où les choses sur lesquelles nous discutons ne se montrent pas à point.

fousquez vou brol tam bredaguez moupreton den goul houst, daguez daguez non croupys fost bardou nollist nou grou. Agou paston tol nalprissys hourtou los ecbatanous, prou dnouquys brol panygou den bascrou nou dous caguous goulfren goul oust troppassou [1].

J'entends, si me semble, dist Pantagruel : car ou c'est langage de mon pays de Utopie, ou bien luy ressemble quant au son. Et, comme il vouloit commencer quelque propos, le compagnon dist : Jam [2] toties vos, per sacra, perque deos deasque omneis, obtestatus sum, ut, si qua vos pietas permovet, egestatem meam solaremini, nec hilum proficio clamans et ejulans. Sinite, quæso, sinite, viri impii, quo me fata vocant abire, nec ultra vanis vestris interpellationibus obtundatis, memores veteris illius adagii, quo venter famelicus auriculis carere dicitur [3].

Dea mon amy, dist Pantagruel, ne savez vous parler françois? Si fais tres bien, seigneur, respondit le compagnon. Dieu mercy, c'est ma langue naturelle et maternelle, car je suis né et ay esté nourry jeune au jardin de France, c'est Touraine. Donc, dist Pantagruel, racontez nous quel est vostre nom, et dond vous venez : car, par ma foy, je vous ay

---

[1] Voici encore un discours inexpliqué. Le Motteux a vu là un dialecte gascon (supposition absurde!); un autre savant, du hongrois; or, à l'exception du mot *tol* (*toll*), rien ne ressemble à cette langue; M. Johanneau croit y voir du bas-breton du dialecte de Léon; mais à peine y a-t-il un ou deux mots qu'on puisse rapporter à cette langue.

[2] C'est du latin : « Déjà cent fois, par ce qu'il y a de plus sacré, par les dieux et les déesses, je vous ai adjuré, si vous étiez accessible à la pitié, d'apporter à ma misère quelque soulagement ; c'est sans profit que je crie et me lamente. Laissez-moi, je vous prie, laissez-moi, hommes sans entrailles, m'en aller où m'appelle ma destinée ; et cessez de m'accabler de vos vaines interpellations, en vous rappelant ce vieil adage : Ventre affamé n'a point d'oreilles. »

[3] Rabelais n'est pas le premier qui ait eu l'idée de faire parler divers langages à la même personne. Nous trouvons de pareils exemples dans des auteurs plus anciens, et entre autres dans la *Farce de Pathelin*, où l'idée nous semble plus finement amenée qu'ici. En effet, Pathelin, dans son dialogue avec le *drapier*, a tout intérêt à éluder les demandes de son interlocuteur. Panurge, au contraire, affamé comme il l'est, devrait avoir hâte de se faire comprendre. Il nous semble perdre bien du temps à étaler son érudition polyglotte.

ja pris en amour si grand que, si vous condescendez à mon vouloir, vous ne bougerez jamais de ma compagnie, et vous et moy ferons un nouveau pair d'amitié, telle que fut entre Enée et Achates.

Seigneur, dist le compagnon, mon vray et propre nom de baptesme est Panurge, et à present viens de Turquie, où je fus mené prisonnier lors qu'on alla à Metelin [1] en la male heure. Et voluntiers vous raconterois mes fortunes, qui sont plus merveilleuses que celles d'Ulysses; mais, puis qu'il vous plaist me retenir avec vous (et j'accepte voluntiers l'offre, protestant jamais ne vous laisser, et allissiez [2] vous à tous les diables), nous aurons, en autre temps plus commode, assez loisir d'en raconter. Car, pour ceste heure j'ay necessité bien urgente de repaistre : dents agues [3], ventre vuide, gorge seiche, appetit strident, tout y est deliberé. Si me voulez mettre en œuvre, ce sera basme [4] de me voir briber [5]; pour Dieu, donnez y ordre. Lors commanda Pantagruel qu'on le menast en son logis, et qu'on luy apportast force vivres. Ce que fut fait, et mangea tres bien à ce soir, et s'en alla coucher en chappon [6], et dormit jusques au lendemain heure de disner, en sorte qu'il ne fit que trois pas et un sault du liet à table.

---

[1] Ou Mytilène, l'ancienne Lesbos. — On trouve dans les *Chroniques de Jean d'Auton* (3e part., c. XXVII et XXVIII) des détails circonstanciés sur cet épisode d'une petite croisade dirigée en 1502 contre les Turcs. L'issue en fut malheureuse, et les historiens n'en font pas mention; mais elle préoccupa beaucoup les contemporains.

[2] Allassiez.

[3] Aiguës.

[4] Baume.

[5] Manger. On dit encore *bribe*, morceau.

[6] En sortant de souper, comme fait la gent volatile (comme les poules). C'est ainsi que Cotgrave l'entend. Et c'est pour cela que l'auteur le fait dormir jusqu'au lendemain.

Cette expression se trouve dans les *Arrêts d'amour* de Gilles d'Aurigny :

« Et (doibvent les maryz) aller « coucher et departir d'une compa- « gnie à telle heure que bon leur « semble, voire en *chapon*, si mes- « tier est. » Voilà qui confirmerait notre dernière supposition.

Rabelais, qui se plait à jouer sur les mots, n'aurait-il pas voulu laisser entendre aussi que Panurge se coucha, comme s'il eût été chapon?

CHAPITRE X.

Comment Pantagruel equitablement jugea d'une controverse merveilleusement obscure et difficile, si justement, que son jugement fut dit plus admirable que celuy de Salomon [1].

Pantagruel, bien records [2] des lettres et admonitions de son pere, voulut un jour essayer son savoir. De fait, par tous les carrefours de la ville mit conclusions [3] en nombre de neuf mille sept cens soixante et quatre, en tout savoir, touchant en icelles les plus fors doubtes qui fussent en toutes sciences. Et premierement, en la rue du Feurre [4], tint contre tous les regens, artiens [5], et orateurs, et les mit tous de cul. Puis, en Sorbonne, tint contre tous les theologiens, par l'espace de six sepmaines, depuis le matin quatre heures jusques à six du soir : excepté deux heures d'intervalle pour repaistre et prendre sa refection : non qu'il engardast [6] lesdits theologiens sorbonnicques [7] de chopiner et se refraichir à leurs buvettes acoustumées.

Et à ce assisterent la plus part des seigneurs de la court, maistres des requestes, presidents, conseilliers, les gens des

---

[1] Nous donnons la leçon de l'édition de C. Nourry. Dans d'autres on lit : *son jugement fut dit fort admirable.*

[2] Se souvenant bien.

[3] C'était l'usage, dans les villes d'universités, d'afficher ainsi les thèses qu'on se proposait de soutenir.

[4] Ou du Fouarre, nom de la rue où se firent longtemps les cours de philosophie, et qui lui venait de la paille (*feurre*) sur laquelle s'asseyaient les élèves, en guise de bancs et de tapis, dans les nombreuses écoles du voisinage.

[5] Etudiants de la faculté des arts.

[6] Empêchât.

[7] Nous avons suivi les leçons de l'éd. de C. Nourry. Dans d'autres, *Sorbonne* et *theologiens* sont remplacés par *sophistes* d'un bout à l'autre du chapitre.

comptes, secretaires, advocatz, et autres, ensemble les eschevins de ladite ville, avec les medecins et canonistes. Et notez que, d'iceux, la plus part prindrent bien le frain aux dents : mais, non obstant leurs ergots et fallaces [1], il les fit tous quinaulx [2], et leur monstra visiblement qu'ilz n'estoient que veaulx engipponnés [3]. Dont tout le monde commença à bruire et parler de son savoir si merveilleux, jusques es bonnes femmes lavandieres, courratieres [4], roustissieres, ganivettieres [5] et autres ; lesquelles, quand il passoit par les rues, disoient : C'est luy : à quoy il prenoit plaisir, comme Demosthenes, prince des orateurs grecs, faisoit, quand de luy dist une vieille acropie, le monstrant au doigt : C'est cestuy là [6].

Or, en ceste propre saison, estoit un procés pendant en la court entre deux gros seigneurs, desquelz l'un estoit monsieur de Baisecul, demandeur, d'une part, l'autre, monsieur de Humevesne, defendeur, de l'autre. Desquelz la controverse estoit si haute et difficile en droit, que la court de parlement n'y entendoit que le haut allemant. Dont, par le commandement du roy, furent assemblés quatre les plus savans et les plus gras de tous les parlemens de France, ensemble le grand Conseil, et tous les principaux regens des universités, non seulement de France, mais aussi d'Angleterre et d'Italie, comme Jason [7], Philippe Dece [8], *Petrus de*

[1] Leurs raisonnements et leurs sophismes. Rabelais en écrivant *ergotz* au lieu de *ergo*, a voulu faire un jeu de mots : c'est qu'en effet, dans ces discussions, on se déchirait parfois à belles griffes, et les disputants sont assimilés à des coqs.

[2] Mathurin Cordier et Furetière attestent que ce mot se disait, en langage universitaire, de celui qui s'avouait vaincu dans une dispute. Mais comme on voit, dans le premier de ces auteurs, qu'on disputait *bini*, *terni*, *quaterni*..., qu'on disait, il a été vaincu à la grande quine, *in summa et suprema disputatione*, il est clair que le mot *quinaud* vient de là, et non de *quin*, singe. C'était le dernier vaincu dans la grande dispute de cinq contre cinq.

[3] *Enjuponnés*, habillés. (Voyez Cotgrave.)

[4] Courtières. Ce sens est donné par le dict. de Trévoux.

[5] Marchandes de canifs.

[6] ... Pulchrum est digito monstrari et dicier : Hic est!
(*Perse.*)

[7] Jurisconsulte qui vivait à Padoue vers la fin du XVe siècle.

[8] Philippe Dèce, professeur de droit à Pise et à Pavie, fut attiré en France par Louis XII.

Petronibus, et un tas d'autres vieux rabbanistes. Ainsi assemblés par l'espace de quarante et six semaines, n'y avoient sceu mordre, ny entendre le cas au net, pour le mettre en droit, en façon quelconque : dont ilz estoient si despitz qu'ilz se conchioient de honte villainement.

Mais un d'entre eux, nommé Du Douhet [1], le plus savant, le plus expert et prudent de tous les autres, un jour qu'ilz estoient tous philogrobolisés du cerveau, leur dist : Messieurs, ja long temps a que nous sommes icy sans rien faire que despendre [2]; et ne pouvons trouver fond ny rive en ceste matiere, et, tant plus y estudions, tant moins y entendons, qui nous est une grand honte et charge de conscience, et à mon advis que nous n'en sortirons qu'à deshonneur : car nous ne faisons que ravasser [3] en nos consultations. Mais voicy que j'ay advisé. Vous avez bien ouy parler de ce grand personnage nommé maistre Pantagruel, lequel on a cogneu estre savant dessus la capacité du temps de maintenant, es grandes disputations qu'il a tenues contre tous publiquement. Je suis d'opinion que nous l'appellons, et conferons de cest affaire avec luy : car jamais homme n'en viendra à bout si cestuy là n'en vient. A quoy voluntiers consentirent tous ces conseillers et docteurs : de fait, l'envoyerent querir sur l'heure, et le prierent vouloir le procés canabasser et grabeler [4] à point, et leur en faire le rapport tel que bon luy sembleroit, en vraie science legale : et luy livrerent les sacs et pantarques [5] entre ses mains, qui faisoient presque le fais de quatre gros asnes couillars.

Mais Pantagruel leur dist : Messieurs, les deux seigneurs qui ont ce procés entre eux sont ilz encores vivans. A quoy luy fut respondu que ouy. De quoy diable donc, dist il, servent tant de fatrasseries de papiers et copies que me baillez?

---

[1] Briand Vallée, seigneur du Douhet en Saintonge, fut conseiller au parlement de Bordeaux et président à Poitiers. Et. Dolet lui a adressé des vers. *Carmina*, p. 107.

[2] Dépenser.

[3] Tenir des propos incohérents; *ravasser* s'est conservé avec cette acception en patois saintongeais.

[4] Examiner avec soin et approfondir.

[5] Les papiers et les titres.

N'est ce le mieulx ouir par leur vive voix leur debat, que lire ces babouyneries icy, qui ne sont que tromperies, cautelles diaboliques de Cepola[1], et subversions de droit? Car je suis seur que vous et tous ceux par les mains desquelz a passé le procés, y avez machiné ce qu'avez peu, *pro et contra* : et, au cas que leur controverse estoit patente, et facile à juger, vous l'avez obscurcie par sottes et desraisonnables raisons, et ineptes opinions de Accurse, Balde, Bartole, de Castro, de Imola, Hippolytus, Panorme, Bertachin, Alexander, Curtius, et ces autres vieux mastins, qui jamais n'entendirent la moindre loy des Pandectes, et n'estoient que gros veaulx de disme[2], ignorans de tout ce qu'est necessaire à l'intelligence des loix. Car (comme il est tout certain) ilz n'avoient cognoissance de langue ny grecque ny latine, mais seulement de gothique et barbare. Et, toutesfois, les loix sont premierement prises des Grecs, comme vous avez le tesmoignage de Ulpian, *l. posteriori, de origine juris*. Et toutes les loix sont pleines de sentences et motz grecs : et, secondement, sont redigées en latin le plus elegant et aorné qui soit en toute la langue latine, et n'en excepterois voluntiers ny Salluste, ny Varron, ny Ciceron, ny Senecque, ny Tite Live, ny Quintilian. Comment donc eussent peu entendre ces vieux resveurs le texte des loix, qui jamais ne virent bon livre de langue latine, comme manifestement appert à leur stile, qui est stile de ramonneur de cheminée, ou de cuysinier et marmiteux, non de jurisconsulte?

Davantage, veu que les loix sont extirpées du milieu de philosophie morale et naturelle, comment l'entendront ces folz, qui ont par Dieu moins estudié en philosophie que ma mulle? Au regard des lettres d'humanité et cognoissance des antiquités et histoires, ilz en estoient chargés comme un cra-

[1] Barthélemy Cepola, auteur d'un livre intitulé : *Cautelæ juris*. C'est un traité de subtilités juridiques.

[2] Les préleveurs de dîmes choisissaient toujours les meilleures pièces. Cette expression vient confirmer le sens que nous avons donné au mot *moissonniers*, page 146 de cette édition.

paud de plumes, et en usent comme un crucifix d'un pifre [1], dont toutesfois les droits sont tous pleins; et sans ce, ne peuvent estre entenduz, comme quelque jour je monstreray plus appertement par escrit. Par ce, si voulez que je cognoisse de ce procés, premierement faites moy brusler tous papiers, et secondement faites moy venir les deux gentilz hommes personnellement devant moy : et quand je les auray ouy, je vous en diray mon opinion, sans fiction ny dissimulation quelconques.

A quoy aucuns d'entre eux contredisoient, comme vous savez que, en toutes compagnies, il y a plus de folz que de sages, et la plus grande partie surmonte tousjours la meilleure, ainsi que dit Tite Live, parlant des Carthaginiens [2]. Mais leditdu Douhet tint au contraire virilement, contendant que Pantagruel avoit bien dit; que ces registres, enquestes, replicques, dupliques, reproches, salvations et autres telles diableries, n'estoient que subversion de droit et allongement de procés, et que le diable les emporteroit trestous s'ilz ne procedoient autrement, selon equité philosophicque et evangelicque. Somme, tous les papiers furent bruslés, et les deux gentilz hommes personnellement convoqués.

Et lors Pantagruel leur dist : Estes vous ceux qui avez ce grand different ensemble? Ouy, dirent ilz, monsieur. Lequel de vous est demandeur? C'est moy, dist le seigneur de Baisecul. Or, mon amy, contez moy de point en point vostre affaire, selon la verité : car, par le corps Dieu, si vous en men-

[1] Ces mots se trouvent dans l'éd. de C. Nourry, de Marnef, de Fr. Juste, 1534. Ils auront sans doute paru irrévérencieux, et on ne les rencontre plus dans les autres éditions. Du reste on peut les entendre de deux manières. Un crucifix ou un crucifié est dans l'impossibilité de se servir d'un *pifre* ou *fifre* (*pfeiffer*, allem.). Mais nous serions tentés de croire que, par une interversion qui lui est familière, l'auteur a voulu dire : « Comme un pifre d'un crucifix, » c'est-à-dire peu ou point. Un *pifre*, c'était un gourmand et un ivrogne, souvent même un hérétique qui faisait peu usage du crucifix. Voy. Du Cange, *Piffarus* et *Pifli*.

[2] On lit en effet dans Tite-Live (XXI, 4) : « Pauci ac ferme optimus quisque Hannoni adsentiebantur, sed (ut plerumque fit) major pars meliorem vicit. »

tez d'un mot, je vous osteray la teste de dessus les espaules, et vous monstreray qu'en justice et jugement l'on ne doibt dire que la verité[1] : par ce, donnez vous garde d'adjouster ny diminuer au narré de vostre cas. Dictes.

---

[1] Éd. Nourry. On lit dans d'autres, *que verité.*

CHAPITRE XI.

Comment les seigneurs de Baisecul et Humevesne plaidoient devant Pantagruel sans advocatz.

Donc, commença Baisecul en la maniere que s'ensuit : Monsieur, il est vray qu'une bonne femme de ma maison portoit vendre des œufz au marché. Couvrez vous, Baisecul, dist Pantagruel. Grand mercy, monsieur, dist le seigneur de Baisecul. Mais, à propos, passoit entre les deux tropicques six blancs, vers le zenith et maille [1], par autant que les monts Rhiphées avoient eu celle année grande sterilité de happelourdes, moyennant une sedition de ballivernes, meue entre les Barragouins et les Accoursiers, pour la rebellion des Suisses, qui s'estoient assemblés jusques au nombre de trois, six, neuf, dix, pour aller à l'aguillanneuf, le premier trou de l'an, que l'on livre la soupe aux bœufz, et la clef du charbon aux filles, pour donner l'avoine aux chiens. Toute la nuyt l'on ne fit (la main sur le pot) que depescher les bulles des postes à pied, et laquais à cheval, pour retenir les basteaux; car les cousturiers vouloient faire des retaillons desrobés

Une sarbataine
Pour couvrir la mer Oceaine,

qui pour lors estoit grosse d'une potée de choux, selon l'opinion des boteleurs de foin; mais les physiciens disoient qu'à son urine, ilz ne cognoissoient signe evident,

Au pas d'ostarde,
De manger bezagues à la moustarde;

---

[1] Telle est la leçon de F. Juste, 1542. Dans Nourry, après *Zenith*, on lit : diamétralement opposées Troglodytes.

sinon que messieurs de la court fissent par bemol commandement à la verole de non plus halleboter aprés les maignans, et ainsi se pourmener durant le service divin; car les marroufles avoient ja bon commencement à danser l'estrindore au diapason,

Un pied au feu,
Et la teste au milieu,

commme disoit le bon Ragot. Ha, messieurs, Dieu modere tout à son plaisir, et, contre fortune la diverse, un chartier rompit nazardes son fouet : ce fut au retour de la Bicocque [1], alors qu'on passa licentié maistre Antitus des Cressonnieres, en toute lourderie, comme disent les canonistes. *Beati lourdes, quoniam ipsi trebuchaverunt.* Mais ce qui fait le caresme si haut, par saint Fiacre de Brye, ce n'est pas autre chose que

La Pentecouste
Ne vient fois qu'elle ne me couste :

mais

Hay avant,
Peu de pluie abat grand vent;

entendu que le sergent ne mit si haut le blanc à la butte que le greffier ne s'en leschat orbiculairement ses doigts empennés de jard [2], et nous voyons manifestement que chascun s'en prend au nez, sinon qu'on regardast en perspective oculairement vers la cheminée, à l'endroit où pend l'enseigne du vin à quarante sangles, qui sont necessaires à vingt bas de quinquenelle. A tout le moins, qui ne voudroit lascher l'oiseau devant talemouses que le descouvrir, car la memoire souvent se perd quand on se chausse au rebours. Sa, Dieu gard de mal Thibault mitaine.

Alors, dist Pantagruel: Tout beau, mon amy, tout beau;

[1] Théâtre d'un combat livré en Italie par les Français en 1521.

[2] Munis d'une plume de jars, c'est-à-dire d'oie.

parlez à traict et sans cholere. J'entends le cas; poursuivez. Vrayement, dist le seigneur de Baisecul, c'est bien ce que l'on dit qu'il fait bon adviser aucunes fois les gens, car un homme advisé en vault deux.

Or, monsieur, dist Baisecul, ladite bonne femme, disant ses gaudes[1] et *audi nos*, ne peut se couvrir d'un revers faulx montant par la vertu guoy des privileges de l'université, sinon par bien soy bassiner angliequement, le couvrant d'un sept de quarreaux, et luy tirant un estoc volant au plus prés du lieu où l'on vend les vieux drapeaux, dont usent les peintres de Flandres, quand ilz veulent bien à droit ferrer les cigalles; et m'esbahis bien fort comment le monde ne pond, veu qu'il fait si beau couver.

Icy voulut interpeller et dire quelque chose le seigneur de Humevesne, dont luy dist Pantagruel : Et ventre saint Antoine, t'appartient il de parler sans commandement? Je sue icy de ahan[2] pour entendre la procedure de vostre different, et tu me viens encores tabuster? Paix, de par le diable, paix : tu parleras ton sou, quand cestuy cy aura achevé. Poursuivez, dist il à Baisecul, et ne vous hastez point.

Voyant donc, dist Baisecul,

Que la pragmatique sanction
N'en faisoit nulle mention,

et que le pape donnoit liberté à un chascun de peter à son aise, si les blanchetz n'estoient rayés, quelque pauvreté que fust au monde, pourveu qu'on ne se signast de la main gauche de ribaudaille, l'arc en ciel fraichement esmoulu à Milan pour esclore les allouettes, consentit que la bonne femme esculast les isciaticques par le protest des petits poissons couillatris, qui estoient pour lors necessaires à entendre la construction des vieilles bottes : pourtant Jehan le Veau, son cousin gervais remué d'une busche de moulle, luy conseilla

---

[1] *Gaude* ou *gaudeamus*. Baisecul fait allusion aux prières ou antiennes qui commencent par ces mots.

[2] De fatigue.

Je suois sang et eau pour voir si du Japon
Il iroit à bon port au fait de son chapon.
(Racine, *les Plaideurs*.)

qu'elle ne se mist point en ce hazard de laver la buée brimballatoire sans premier aluner le papier : à tant pille, nade, jocque, fore : car

> Non de ponte vadit
> Quicum sapientia cadit [1],

attendu que messieurs des Comptes ne convenoient pas bien en la sommation des fluttes d'Alemant, dont on avoit basty les Lunettes des princes, imprimées nouvellement à Anvers. Et voyla, messieurs, que fait mauvais rapport. Et en croy partie adverse, *in sacer verbo dotis* [2]. Car, voulant obtemperer au plaisir du roy, je me estois armé de pied en cap d'une carrelure de ventre, pour aller voir comment mes vendangeurs avoient deschicqueté leurs hauts bonnetz, pour mieulx jouer des manequins : car le temps estoit quelque peu dangereux de la foire, dont plusieurs francs archiers avoient esté refusés à la monstre non obstant que les cheminées fussent assez hautes, selon la proportion du javart et des malandres, lamy baudichon. Et, par ce moyen, fut grande année de caquerolles en tout le pays de Artoys, qui ne fut petit amendement pour messieurs les porteurs de coustrets, quand on mangeoit sans desguainer coquecigrues à ventre deboutonné. Et, à la mienne volunté que chascun eust aussi belle voix, l'on en joueroit beaucoup mieulx à la paulme, et ces petites finesses qu'on fait à etymologiser les patins descendroient plus aisement en Seine, pour tousjours servir au pont aux meusniers [3], comme jadis fut decreté par le roy de Canarre, et l'arrest en est encores au greffe de ceans. Par ce, monsieur, je requiers que, par vostre seigneurie, soit dit et declaré sur le cas ce que de raison, avec despens, dommages et interetz.

---

[1] Le dicton est : *Non de ponte cadit quicum sapientia vadit.* Celui avec qui marche la prudence ne tombe pas du haut du pont.

[2] Pour *in verbo sacerdotis.* C'est ce qu'on appelle une tmèse.

[3] Ancien pont au-dessous du pont au Change, détruit en 1596.

Lors, dist Pantagruel : Mon amy, voulez vous plus rien dire? Respondit Baisecul : Non, monsieur : car j'en ay dit tout le *tu autem*[1], et n'en ay en rien varié sur mon honneur. Vous donc, dist Pantagruel, monsieur de Humevesne, dictes ce que voudrez, et abreviez, sans rien toutesfois laisser de ce qui servira au propos.

---

[1] C'est-à-dire tout le contenu depuis le commencement jusqu'à la fin. Ce dicton vient probablement de ce que les leçons de l'Office divin et les lectures de table dans les couvents se terminent toujours par ces mots : *Tu autem, Domine, miserere nobis.*

CHAPITRE XII.

Comment le seigneur de Humevesne plaidoye devant Pantagruel.

Lors commença le seigneur de Humevesne, ainsi que s'ensuit : Monsieur et messieurs, si l'iniquité des hommes estoit aussi facilement veue en jugement categoricque comme on cognoist mousches en laict, le monde, quatre bœufz, ne seroit tant mangé de ratz comme il est, et seroient oreilles maintes sus terre, qui en ont esté rongées trop laschement. Car, combien que tout ce que a dit partie adverse soit de dumet bien vray quant à la lettre et l'histoire du *factum*, toutesfois, messieurs, la finesse, la tricherie, les petits hanicrochements sont cachés sous le pot aux roses.

Doibs je endurer qu'à l'heure que je mange au pair ma soupe, sans mal penser ny mal dire, l'on me vienne ratisser et tabuster le cerveau, me sonnant l'antiquaille, et disant :

> Qui boit en mangeant sa soupe,
> Quand il est mort il ne voit goutte ?

Et, sainte dame, combien avons nous veu de gros capitaines, en plein camp de bataille, alors qu'on donnoit les horions du pain benist de la confrairie, pour plus honnestement se dodeliner, jouer du luc, sonner du cul, et faire les petits saulx en plate forme, sus beaux escarpins deschiquetés à barbe d'escrevisse ? Mais maintenant le monde est tout detravé de louchetz des balles de Lucestre ; l'un se desbauche, l'autre se cache le museau pour les froidures hybernales. Et, si la court n'y donne ordre, il fera aussi mal glaner ceste année, qu'il fit ou bien fera des guobelets. Si une pauvre personne

va aux estuves pour se faire enluminer le museau de bouze de vache, ou acheter bottes d'hyver, et les sergens passans, ou bien ceux du guet reçoivent la decoction d'un clystere, ou la matiere fecale d'une selle percée sur leurs tintamarres, en doibt l'on pourtant rongner les testons, et fricasser les escuz elles de bois? Aucunes fois nous pensons l'un, mais Dieu fait l'autre; et, quand le soleil est couché, toutes bestes sont à l'ombre. Je n'en veulx estre creu, si je ne le prouve hugrement par gens de plein jour.

L'an trente et six, j'avois acheté un courtaut d'Allemaigne, haut et court, d'assez bonne laine, et tainct en grene comme me asseuroient les orfevres; toutesfois le notaire y mit du cetera. Je ne suis point clerc pour prendre la lune avec les dents; mais, au pot de beurre où l'on scelloit les instrumens Vulcaniques, le bruit estoit que le bœuf salé faisoit trouver le vin en plein minuyt sans chandelle, et fust il caché au fond d'un sac de charbonnier, houzé et bardé avec le chanfrain, et hoguines requises à bien fricasser rusterie, c'est teste de mouton. Et c'est bien ce qu'on dit en proverbe, qu'il fait bon voir vaches noires en bois bruslé, quand on jouist de ses amours. J'en fis consulter la matiere à messieurs les clercs, et pour resolution conclurent, en Frisesomorum, qu'il n'est tel que de faucher l'esté en cave bien garnie de papier et d'encre, de plumes et ganivet de Lyon sur le Rhosne, tarabin tarabas: car, incontinent qu'un harnoys sent les aulx, la rouille luy mange le foye, et puis l'on ne fait que rebecquer torty colli fleuretant le dormir d'aprés disner; et voyla qui fait le sel tant cher.

Messieurs, ne croyez qu'au temps que ladite bonne femme englua la pochecuilliere, pour le record du sergent mieulx apanager, et que la fressure boudinalle tergiversa par les bourses des usuriers, il n'y eut rien meilleur à soy garder des Canibales, que prendre une liasse d'oignons liée de trois cents *avez Mariatz* [1], et quelque peu d'une fraize de veau, du

[1] Nous rétablissons la leçon ancienne. *Avez Mariatz* a été remplacé par *naraulx* dans les éditions plus modernes.

meilleur aloy que ayent les alchymistes, et bien luter et calciner ses pantoufles, mouflin mouflart, avec belle saulce de raballe, et soy mucer en quelque petit trou de taulpe, sauvant tousjours les lardons. Et si le dez ne vous veult autrement dire que tousjours ambezars, ternes du gros bout, guare d'as, mettez la dame au coing du liet, fringuez la tourelourla la la, et beuvez à oultrance *depiscando grenouillibus*, à tout beaux houseaux coturnicques; ce sera pour les petits oisons de mue qui s'esbatent au jeu de foucquet, attendant battre le metal, et chauffer la cyre aux bavars de godale. Bien vray est il que les quatre bœufz desquelz est question avoient quelque peu la memoire courte; toutesfois, pour savoir la gamme, ilz n'en craignoient courmaran, ny canard de Savoie; et les bonnes gens de ma terre en avoient bonne esperance, disans : Ces enfans deviendront grands en algorisme, ce nous sera une rubrique de droit : nous ne pouvons faillir à prendre le loup, faisant nos hayes dessus le moulin à vent du quel a esté parlé par partie adverse. Mais le grand diable y eut envie, et mit les Alemans par le derriere, qui firent diables de humer her tringue, das ist cotz, frelorum bigot *paupera guerra fuit*. Et m'esbahys bien fort comment les astrologues s'en empeschent tant en leurs astrolabes et almucantarathz, le doublet en case. Car il n'y a nulle apparence de dire que à Paris, sur petit pont geline de feurre[1] et fussent ilz aussi huppés que dupes de marais, sinon vrayement qu'on sacrifiast les pompettes au moret, fraichement esmoulu de lettres versales, ou cursives, ce m'est tout un, pourveu que la tranche file n'y engendre point de vers. Et posé le cas que, au coublement des chiens courans, les marmouzelles eussent corné prise devant que le notaire eust baillé sa relation par art cabalisticque, il ne s'ensuit (saulve meilleur jugement de la court) que six arpens de pré à la grand laize fissent trois bottes de fine ancre

---

[1] C'est un des *Cris de Paris* mis en musique par Clément Jannequin.

sans souffler au bassin, considere que, aux funerailles du roy Charles, l'on avoit en plein marché la toyson pour :

Six blancs; j'entends, par mon serment, de laine[1].

Et je voy ordinairement en toutes bonnes maisons que quand l'on va à la pipée, faisant trois tours de balail par la cheminée, et insinuant sa nomination, l'on ne fait que bander aux reins et souffler au cul, si d'adventure il est trop chault, et qu'elle luy bille,

Incontinent les lettres veues,
Les vaches luy furent rendues.

Et en fut donné pareil arrest à la martingalle l'an dix et sept, pour le maulgouvert de Louzefoigerouse, à quoy il plaira à la court d'avoir esgard. Je ne dis vrayement qu'on ne puisse par equité deposseder en juste tiltre ceux qui de l'eau beniste beuvroient comme on fait d'un rancon de tisserant, dont on fait les suppositoires à ceux qui ne veulent resigner, sinon à beau jeu bel argent. *Tunc*, messieurs, *quid juris pro minoribus?* Car l'usance commune de la loy salicque est telle que le premier boute feu qui escorniflle la vache, qui mousche en plein chant de musicque, sans solfier les points des savatiers, doibt, en temps de godemarre, sublimer la penurie de son membre par la mousse cueillie alors qu'on se morfond à la messe de minuyt, pour bailler l'estrapade à ces vins blancs d'Anjou, qui font la jambette collet à collet, à la mode de Bretaigne. Concluant comme dessus avec despens, dommaiges et interestz.

Aprés que le seigneur de Humevesne eut achevé, Pantagruel dist au seigneur de Baisecul : Mon amy, voulez vous rien replicquer? A quoy respondit Baiseoul : Non, monsieur : car je n'en ay dit que la verité, et pour Dieu donnez fin à nostre different, car nous ne sommes pas icy sans grand frais.

[1] Me cousta à la Magdeleine
Six blancs, par mon serment, de laine.
(*Pathelin*.)

Ces deux derniers mots qui se rapportent à *toison* ont l'air de se rapporter à *serment*. C'est un coq-à-l'âne dans le genre de ceux qu'on prête à Janot.

CHAPITRE XIII.

Comment Pantagruel donna sentence sus le different des deux seigneurs.

Alors Pantagruel se leve et assemble tous les presidens, conseillers et docteurs là assistans, et leur dist : Or ça, messieurs, vous avez ouy (*vive vocis oraculo*) le different dont est question; que vous en semble? A quoy respondirent : Nous l'avons veritablement ouy, mais nous n'y avons entendu au diable la cause. Par ce, nous vous prions *una voce*, et supplions par grace, que veuillez donner la sentence telle que verrez, et, *ex nunc prout ex tunc*, nous l'avons agreable, et ratifions de nos pleins consentemens. Et bien, Messieurs, dist Pantagruel, puisqu'il vous plaist, je le feray; mais je ne trouve le cas tant difficile que vous le faites. Vostre paraphe *Caton*, la loy *Frater*, la loy *Gallus*, la loy *Quinque pedum*, la loy *Vinum*, la loy *Si Dominus*, la loy *Mater*, la loy *Mulier bona*, la loy *Si quis*, la loy *Pomponius*, la loy *Fundi*, la loy *Emptor*, la loy *Pretor*, la loy *Venditor*, et tant d'autres sont bien plus difficiles en mon opinion. Et, aprés ce dit, il se pourmena un tour ou deux par la salle, pensant bien profondement comme l'on pouvoit estimer; car il gehaignoit [1] comme un asne qu'on sangle trop fort, pensant qu'il falloit à un chascun faire droit, sans varier ny accepter personne. Puis retourna s'asseoir, et commença prononcer la sentence comme s'ensuit :

Veu, entendu, et bien calculé le different d'entre les seigneurs de Baisecul et Humevesne, la court leur dit que, consideré l'orripilation de la ratepenade declinant bravement du

[1] *Gehaignoit*, du verbe *geindre*, qu'on écrivait aussi *geheindre*.

solstice estival pour mugueter les billes vezées qui ont eu mat du pyou par les males vexations des lucifuges nycticoraces, qui sont inquilinées au climat diarbomes d'un crucifix à cheval [1] bandant une arbaleste aux reins, le demandeur eut juste cause de calfreter le gallion que la bonne femme boursoufloit un pied chaussé et l'autre nud, le remboursant bas et roide en sa conscience d'autant de baguenaudes comme y a de poil en dixhuit vaches, et autant pour le brodeur. Semblablement, est declaré innocent du cas privilegié des gringuenaudes, qu'on pensoit qu'il eust encouru de ce qu'il ne pouvoit baudement fianter, par la decision d'une paire de gands parfumés de petarrades à la chandelle de noix, comme on use en son pays de Mirebaloys, laschant la bouline avec les bouletz de bronze, dont les houssepailliers pastissoient contestablement ses legumaiges interbastés du loyrre à tout les sonnettes d'esparvier faites à point de Hongrie, que son beaufrere portoit memoriallement en un penier limitrophe, brodé de gueulles, à trois chevrons hallebrenés de canabasserie, au caignard angulaire dont on tire au papegay vermiforme, avec la vistempenarde. Mais, en ce qu'il met sus au defendeur qu'il fut rataconneur, tyrofageux, et goildronneur de mommye, qui n'a esté en brimballant trouvé vray, comme bien l'a debattu ledit defendeur, la court le condemne en trois verrassées de caillebottes assimentées, prelorelitantées et gaudepisées comme est la coustume du pays, envers ledit defendeur, payables à la myaoust en may : mais ledit defendeur sera tenu de fournir de foin et d'estoupes à l'embouschement des chaussetrapes gutturales, emburelucocquées de guilvardons bien grabelés à rouelle ; et amis comme devant : sans despens, et pour cause.

Laquelle sentence prononcée, les deux parties departirent, toutes deux contentes de l'arrest, qui fut quasi chose incroyable. Car advenu n'estoit depuis les grandes pluies, et

[1] Édition de Claude Nourry et de François Juste, 1534. Ce membre de phrase a été supprimé dans l'édition de Marnef. Dans d'autres *matagot* a été substitué à *crucifix*.



n'adviendra de treize jubilés, que deux parties contendantes en jugement contradictoire soient egalement contentes d'un arrest diffinitif. Au regard des conseillers et autres docteurs qui là assistoient, ilz demeurerent en ecstase evanouys bien trois heures; et tous ravis en admiration de la prudence de Pantagruel plus que humaine, laquelle avoient cogneu[1] clairement en la decision de ce jugement tant difficile et espineux. Et y fussent encores, sinon qu'on apporta force vinaigre et eau rose pour leur faire revenir le sens et entendement accoustumé; dont Dieu soit loué par tout.

[1] On lit ici *congneue*, au féminin, dans l'édition de Dolet, qui pratiquait la règle de l'accord du participe.

CHAPITRE XIV.

Comment Panurge raconte la maniere comment il eschappa de la main des Turcs.

Le jugement de Pantagruel fut incontinent sceu et entendu de tout le monde, et imprimé à force, et redigé es archives du palays; en sorte que le monde commença à dire : Salomon, qui rendit par soubçon l'enfant à sa mere, jamais ne montra tel chef d'œuvre de prudence comme a fait ce bon Pantagruel : nous sommes heureux de l'avoir en nostre pays.

Et, de fait, on le voulut faire maistre des requestes et president en la court; mais il refusa tout, les remerciant gracieusement : car il y a, dist il, trop grande servitude à ces offices, et à trop grande peine peuvent estre sauvés ceux qui les exercent, veu la corruption des hommes. Et croy que si les sieges vuides des anges ne sont remplis d'autre sorte de gens [1], que de trente sept jubilés nous n'aurons le jugement final, et sera Cusanus [2] trompé en ses conjectures. Je vous en advertis de bonne heure. Mais si avez quelque muiz de bon vin, voluntiers j'en recevray le present.

Ce qu'ilz firent voluntiers, et luy envoyerent du meilleur de la ville, et but assez bien. Mais le pauvre Panurge en but vaillamment [3] : car il estoit eximé [4] comme un haran soret.

[1] Allusion à l'opinion des anciens Pères qui ont enseigné que les hommes n'avaient été créés et appelés à la félicité éternelle que pour remplir les places des anges rebelles précipités avec Lucifer. (Morellet.)

[2] Le cardinal de Cusa, qui dans son ouvrage *de Conjecturis novissimorum temporum* (1442) avait prophétisé la fin du monde pour le 34e jubilé.

[3] *Vaillamment* est la leçon des premières éditions et la seule bonne. Le Duchat, tout en reconnaissant cela, a imprimé *villainement* (comme porte l'éd. de 1553).

[4] Amaigri, étique (*Iean*, Cotgrave), *eximer*, ou *essimer*, en fauconnerie, signifie faire maigrir.

Aussi alloit il du pied comme un chat maigre. Et quelqu'un l'admonesta, à demie haleine d'un grand hanap plein de vin vermeil, disant : Compere, tout beau, vous faites rage de humer. Par saint Thibault, dist il, tu n'as pas trouvé tes petits beuvreaux de Paris, qui ne beuvent en plus qu'un pinson, et ne prennent leur bechée sinon qu'on leur tape la queue à la mode des passereaux. O compaing, si je montasse aussi bien comme j'avalle[1], je fusse desja au dessus la sphere de la lune, avec Empedocles[2]. Mais je ne sçay que diable cecy veult dire : ce vin est fort bon et bien delicieux; mais, plus j'en boy, plus j'ay de soif. Je croy que l'ombre de monseigneur Pantagruel engendre les alterés, comme la lune fait les cathares. A quoy se prirent à rire les assistans.

Ce que voyant Pantagruel, dist : Panurge, qu'est ce que avez à rire? Seigneur, dist il, je leur contois comment ces diables de Turcs sont bien malheureux de ne boire goutte de vin. Si autre mal n'estoit en l'Alcoran de Mahumeth, encores ne me mettrois je mie de sa loy. Mais or me dictes comment, dist Pantagruel, vous eschappastes de leurs mains? Par Dieu, seigneur, dist Panurge, je ne vous en mentiray de mot[3].

Les paillards Turcs m'avoient mis en broche tout lardé, comme un connil[4], car j'estois tant eximé que autrement de ma chair eust esté fort mauvaise viande; et en ce point me faisoient routir tout vif. Ainsi comme ilz me routissoient, je me recommandois à la grace divine, ayant en memoire le bon saint Laurent, et tousjours esperois en Dieu qu'il me delivreroit de ce torment, ce qui fut fait bien estrangement. Car ainsi que me recommandois bien de bon cœur à Dieu, criant : Seigneur Dieu, aide moy; seigneur Dieu, sauve moy, seigneur Dieu, oste moy de ce torment, auquel ces traistres

[1] Équivoque fondée sur le double sens du mot *avaler*, qui signifiait et qui signifie encore, dans un grand nombre de nos provinces, *descendre*.

[2] Dans l'*Icaroménippe* de Lucien, Empédocle raconte à Ménippe comment, s'étant jeté dans le cratère de l'Etna, les vapeurs l'enlevèrent par-dessus la lune où il retomba et qu'il habite depuis très-longtemps, s'y nourrissant de rosée.

(V. Ἰκαρομέν. 13.)

[3] Aujourd'hui nous dirions *d'un mot*.

[4] Lapin.

chiens me detiennent pour la maintenance de ta loy, le routisseur s'endormit par le vouloir divin, ou bien de quelque bon Mercure qui endormit cautement Argus qui avoit cent yeulx [1].

Quand je vis qu'il ne me tournoit plus en routissant, je le regarde, et voy qu'il s'endort; lors je prends avec les dents un tison par le bout où il n'estoit point bruslé, et vous le jette au giron de mon routisseur, et un autre je jette le mieulx que je peux sous un lict de camp qui estoit auprès de la cheminée, où estoit la paillasse de monsieur mon routisseur. Incontinent le feu se prit à la paille, et de la paille au lict, et du lict au solier [2], qui estoit embrunché [3] de sapin, fait à queues de lampes [4]. Mais le bon fut que le feu que j'avois jetté au giron de mon paillard routisseur luy brusla tout le penil, et se prenoit aux couillons; sinon qu'il n'estoit tant punais qu'il ne le sentist plus tost que le jour; et debouq [5] estourdy se levant cria à la fenestre tant qu'il peult : dal baroth, dal baroth, qui vault autant à dire comme au feu, au feu : et vint droit à moy pour me jetter du tout au feu, et desja avoit couppé les cordes dont on m'avoit lié les mains, et couppoit les liens des pieds. Mais le maistre de la maison, ouyant le cry du feu, et sentant ja la fumée, de la rue où il se promenoit avec quelques autres baschatz et musaffiz, courut tant qu'il peult y donner secours, et pour emporter les bagues [6].

De pleine arrivée, il tire la broche où j'estois embroché, et tua tout roide mon routisseur, dont il mourut là par faulte de gouvernement [7], ou autrement; car il luy passa la broche un

---

[1] L'hésitation entre les deux protecteurs n'est pas d'un chrétien bien zélé. Panurge ne se souvient guère de sa prière.

[2] Au plancher.

[3] Qui était en lambris, en pièces de sapin.

[4] En cul de lampe : le plancher descendant en cul de lampe, à la manière dont on voit encore des dalles dans d'anciens cloîtres, circonstance qui n'est pas déplacée ici, puisque elle a dû donner plus de facilité au feu de se communiquer au *solier*. (Morellet.)

[5] *De bouq*, pour *de bout*, se dit encore en Saintonge.

[6] Les objets précieux. On dit encore dans ce sens *bagues sauves*.

[7] De soin.

peu au dessus du nombril vers le flan droit, et luy perça la tierce lobe du foye, et le coup, haussant, luy penetra le diaphragme, et par à travers la capsule du cœur luy sortit la broche par le haut des espaules, entre les spondyles et l'omoplate senestre. Vray est qu'en tirant la broche de mon corps je tombe à terre prés des landiers [1], et me fis un peu [2] de mal à la cheute, toutesfois non grand; car les lardons soustindrent le coup. Puis voyant mon baschaz que le cas estoit desesperé, et que sa maison estoit bruslée sans remission, et tout son bien perdu, se donna à tous les diables, appellant Grilgoth, Astaroth, Rapalus, et Gribouillis [3] par neuf fois.

Quoy voyant, j'eus de peur pour plus de cinq solz, craignant : Les diables viendront à ceste heure pour emporter ce fol icy; seroient ilz bien gens pour m'emporter aussi? Je suis ja demy routy; mes lardons seront cause de mon mal : car ces diables icy sont frians de lardons, comme vous avez l'autorité du philosophe Jamblique et Murmault [4] en l'Apologie *de Bossutis, et contrefactis, pro magistros nostros* : mais je fis le signe de la croix, criant, *Agios, athanatos, o theos* [5], et nul ne venoit [6]. Ce que cognoissant mon villain baschaz, se vouloit tuer de ma broche, et s'en percer le cœur. De fait, la mit contre sa poictrine, mais elle ne pouvoit oultrepasser, car elle n'estoit assez pointue, et poussoit tant qu'il pouvoit; mais il ne profitoit rien. Alors je vins à luy, disant : Missaire bougrino, tu pers icy ton temps, car tu ne te tueras jamais ainsi : bien te blesseras quelque hurte [7], dont tu languiras

---

[1] Chenets. Le mot *landiers* est encore usité en patois.

[2] Leçon de l'édition de C. Nourry, de Marnef et de F. Juste, 1534. Dans d'autres on lit : *Me fis peu*.

[3] Ces noms, comme le fait observer Le Duchat, sont parfaitement appropriés à des diables qui président aux incendies : *Grillé*, *rôti*, *râflé*, *bouilli*.

[4] Rabelais fait-il ici allusion à J. Murmellius, professeur de belles-lettres, mort en 1517? Cette forme latine ferait supposer que son nom était Murmeau. Il y a évidemment là quelque finesse de Rabelais qui nous échappe.

[5] Dieu le saint, l'immortel (en grec).

[6] Nul diable n'approchait. Panurge avait fait le signe de la croix pour les empêcher de venir.

[7] *Hurt*, *hurtis*, *hurteis*, *heurt*. Coup, choc.

Un heurt survient, adieu le char.
(La Fontaine.)

toute ta vie entre les mains des barbiers : mais, si tu veulx, je te tueray icy tout franc, en sorte que tu n'en sentiras rien ; et m'en crois, car j'en ay bien tué d'autres qui s'en sont bien trouvés. Ha, mon amy, dist il, je t'en prie, et ce faisant je te donne ma bougette[1] : tiens, voyla la : il y a six cents seraphz dedans, et quelques diamans et rubys en perfection. Et où sont ilz? dist Epistemon. Par saint Johan, dist Panurge, ilz sont bien loing s'ilz vont tousjours. Mais où sont les neiges d'antan[2]? C'estoit le plus grand soucy qu'eust Villon le poete parisien. Acheve, dist Pantagruel, je te prie, que nous sachions comment tu acoustras ton baschaz. Foy de homme de bien, dist Panurge, je n'en ments de mot. Je le bande[3] d'une meschante braye[4] que je trouve là demy bruslée, et vous le lie rustrement pieds et mains de mes cordes, si bien qu'il n'eust sceu regimber; puis luy passay ma broche à travers la gargamelle, et le pendis, accrochant la broche à deux gros crampons qui soustenoient des hallebardes. Et vous attise un beau feu au dessous, et vous flambois mon milourt comme on fait les harans soretz à la cheminée : puis, prenant sa bougette et un petit javelot qui estoit sur les crampons, m'enfuis le beau galot. Et Dieu sçait comme je sentois mon espaule de mouton[5].

Quand je fus descendu en la rue, je trouvay tout le monde qui estoit accouru au feu, à force d'eau pour l'esteindre. Et me voyans ainsi à demy routy, eurent pitié de moy naturellement, et me jetterent toute leur eau sur moy, et me refraichirent joyeusement, ce que me fit fort grand bien ; puis me donnerent quelque peu à repaistre, mais je ne mangeois

[1] Petit sac, bourse. En patois poitevin et saintongeais, le mot *bougette* désigne encore une sorte de petit sac double en cuir, dont on se sert pour porter de l'argent à cheval, et que l'on place comme des arçons de pistolet. Mais il est incontestable que, dans une foule d'auteurs du seizième siècle, bougette est souvent synonyme de bourse.

[2] Refrain de la ballade *des dames du temps jadis*, dans Villon.

[3] Je lui fais un bandage.

[4] Bande de cuir (*leather*, Cotgrave). On s'en servait pour attacher le maillot des enfants.

[5] Rabelais, comme la chose lui arrive souvent, fait jouer Panurge sur la double signification du verbe *sentir*.

gueres : car ilz ne me bailloient que de l'eau à boire, à leur mode. Autre mal ne me firent, sinon un villain petit Turc, bossu par devant, qui furtivement me crocquoit mes lardons ; mais je luy baillis si vert dronos sur les doigts, à tout mon javelot[1], qu'il n'y retourna pas deux fois. Et une jeune Corinthiace[2], qui m'avoit apporté un pot de mirobolans emblics[3], confictz à leur mode, laquelle regardoit mon pauvre haire esmoucheté, comment il s'estoit retiré au feu, car il ne m'alloit plus que jusques sur les genoux. Mais notez que cestuy routissement me guerit d'une isciaticque entierement, à laquelle j'estois subject plus de sept ans avoit, du costé auquel mon routisseur, s'endormant, me laissa brusler[4].

Or, ce pendant qu'ilz s'amusoient à moy, le feu triomphoit, ne demandez comment, à prendre en plus de deux mille maisons, tant que quelqu'un d'entre eux l'advisa et s'escria, disant : Ventre Mahon[5] toute la ville brusle, et nous amusons icy. Ainsi chascun s'en va à sa chascuniere. De moy, je prends mon chemin vers la porte. Quand je fus sur un petit tucquet[6], qui est auprés, je me retourne arriere, comme la femme de Loth, et vis toute la ville bruslant comme Sodome et Gomorre, dont je fus tant aise que je me cuiday conchier de joye ; mais Dieu m'en punit bien. Comment ? dist Pantagruel. Ainsi, dist Panurge, que je regardois en grand liesse ce beau feu, me gabelant, et disant : Ha pauvres pulces, ha pauvres souris, vous aurez mauvais hyver, le feu est en vostre paillier, sortirent plus de six, voire plus de treize cens et unze chiens, gros et menus tous ensemble, de la ville, fuyant le feu. De premiere venue accoururent droit à moy, sentant l'odeur de ma paillarde chair demy routie, et m'eussent devoré à l'heure, si mon bon ange ne m'eust bien inspiré,

---

[1] Je le frappai si rudement avec mon javelot.

[2] Corinthienne. — On lit *une jeune Tudesque*, dans l'édition de C. Nourry et de Marnef.

[3] Noix des Indes. Ceux de l'espèce nommée *emblis* sont presque ronds, rudes en dessus, à six côtes, de couleur brune ou obscure.

[4] Ces trois lignes manquent dans l'édition de C. Nourry et dans celle de Marnef.

[5] Ventre de Mahomet. Rabelais invente un juron bien approprié.

[6] Tertre, butte.

m'enseignant un remede bien opportun contre le mal des dents. Et à quel propos, dist Pantagruel, craignois tu le mal des dents? N'estois tu guery de tes rheumes? Pasques de soles, respondit Panurge, est il mal de dents plus grand que quand les chiens vous tiennent aux jambes? Mais soudain je m'advise de mes lardons, et les jettois au milieu d'entre eux: lors chiens d'aller et de s'entrebatre l'un l'autre à belles dents, à qui auroit le lardon. Par ce moyen me laisserent, et je les laisse aussi se pelaudans [1] l'un l'autre. Ainsi eschappe [2] gaillard et de hait [3], et vive la routisserie [4]!

---

[1] S'arrachant les poils. On dit encore en Vendée *se pliauder*, dans le même sens. — *Pial*, en limousin, signifie : poil, cheveu.

[2] Ainsi j'échappe. Dans Dolet *eschappay*. *Eschappe* est plus vif.

[3] Lestement.

[4] C'est grâce à l'art de rôtisserie, où est enseigné l'emploi des lardons, que Panurge a été préservé.

CHAPITRE XV.

Comment Panurge enseigne une maniere bien nouvelle de bastir les murailles de Paris.

Pantagruel, quelque jour, pour se recreer de son estude, se pourmenoit vers les faulxbourgs Saint Marceau, voulant voir la follie Gobelin[1]. Panurge estoit avec luy, ayant tousjours le flaccon sous sa robe, et quelque morceau de jambon: car sans cela jamais n'alloit il, disant que c'estoit son garde corps, et autre espée ne portoit il. Et quand Pantagruel luy en voulut bailler une, il respondit qu'elle luy eschaufferoit la ratelle[2]. Voire, mais, dist Epistemon, si l'on t'assailloit, comment te defendrois tu? A grands coups de brodequin, respondit il, pourveu que les estocz[3] fussent defenduz.

A leur retour, Panurge consideroit les murailles de la ville de Paris, et, en irrision[4], dist à Pantagruel : Voyez cy ces belles murailles. O que fortes sont et bien en point pour garder les oisons en mue! Par ma barbe, elles sont competentement meschantes pour une telle ville comme ceste cy; car une vache avec un pet en abatroit plus de six brasses. O mon amy! dist Pantagruel, sçais tu bien ce que dist Agesilace[5] quand on luy demanda : Pourquoy la grande cité de Lace-

[1] On appelait ainsi la maison nommée depuis hôtel *des Gobelins*, et bâtie par cette famille qu'avait enrichie le commerce de la teinturerie, fondé par elle au faubourg St-Marcel dès le quinzième siècle.

[2] La petite rate.

[3] Coups de pointe.

[4] En dérision, sous forme de plaisanterie.

[5] Ἄλλου δὲ ἐπιζητοῦντος, διὰ τι ἀτείχιστος ἡ Σπάρτη, ἐπιδείξας τοὺς πολίτας ἐξωπλισμένους. Ταῦτά ἐστιν, εἶπε, τὰ Λακεδαιμονίων τείχη. (*Plutarchi Apophthegmata laconica*, XXIX.)

demone n'estoit ceinte de murailles? Car, monstrant les habitans et citoyens de la ville tant bien expers en discipline militaire, et tant fors et bien armés : Voicy, dist il, les murailles de la cité. Signifiant qu'il n'est muraille que de os, et que les villes et cités ne sçauroient avoir muraille plus seure et plus forte que la vertu des citoyens et habitans. Ainsi ceste ville est si forte, par la multitude du peuple belliqueux qui est dedans, qu'ilz ne se soucient de faire autres murailles.

Davantage, qui la voudroit emmurailler comme Strasbourg, Orleans, ou Ferrare, il ne seroit possible, tant les frais et despens seroient excessifz. Voire, mais, dist Panurge, si fait il bon avoir quelque visage de pierre, quand on est envahy de ses ennemis, et ne fut ce que pour demander qui est là bas? Au regard des frais enormes que dictes estre necessaires si on la vouloit murer, si messieurs de la ville me voulent donner quelque bon pot de vin, je leur enseigneray une maniere bien nouvelle comment ilz les pourront bastir à bon marché. Comment? dist Pantagruel. Ne le dictes donc mie, respondit Panurge, si je vous l'enseigne.

Je voy que les callibistris des femmes de ce pays sont à meilleur marché que les pierres; d'iceux fauldroit bastir les murailles, en les arrangeant par bonne symmetrie d'architecture, et mettant les plus grands aux premiers rangs; et puis, en taluant [1] à d'os d'asne, arranger les moyens, et finalement les petits. Puis faire un beau petit entrelardement à pointes de diamans, comme la grosse tour de Bourges, de tant de vitz qu'on couppa en ceste ville es pauvres Italiens à l'entrée de la reyne [2]. Quel diable deferoit telles murailles? Il n'y a metal qui tant resistast aux coups. Et puis, que les couille-

---

[1] On trouve, dans Furetière, *taluter*, donner du pied, du talus à un rempart; *taludare*, dans Du Cange.

[2] Édit. de C. Nourry et de Marnef. On lit ailleurs, *de tant de braquemarts enroidis qui habitent par les braguettes claustrales.* — La reine mère, accompagnée de la duchesse de Berry et du jeune Dauphin, entra à Bourges le 23 juillet 1524. A ce moment même, des bandes de pillards et de *boutefeux*, comme on les appelait, s'étaient montrées dans diverses provinces et avaient menacé d'incendier plusieurs villes, telles que Troyes et Bourges. Comme on disait « que les mixtions

vrines se y vinssent froter; vous en verriez (par Dieu) incontinent distiller de ce benoist fruict de grosse verole, menu comme pluye. Sec au nom des diables! Davantage, la fouldre ne tomberoit jamais dessus. Car pourquoy? ilz sont tous benitz ou sacrés.

Je n'y voy qu'un inconvenient. Ho, ho, ha, ha, ha, dist Pantagruel. Et quel? C'est que les mousches en sont tant friandes que merveilles, et se y cueilleroient[1] facilement, et y feroient leurs ordures, et voyla l'ouvrage gasté et le pape[2] diffamé. Mais voicy comment l'on y remedieroit. Il fauldroit tres bien les esmoucheter avec belles queues de renards, ou bons gros vietz dazes de Provence. Et à ce propos, je vous veulx dire (nous en allant pour souper) un bel exemple[3] que met *Frater de cornibus, libro de compotationibus mendicantium.*

Au temps que les bestes parloient (il n'y a pas trois jours) un pauvre lyon, par la forest de Bievre se pourmenant, et disant ses menus suffrages[4], passa par dessous un arbre, auquel estoit monté un villain charbonnier, pour abatre du bois. Lequel, voyant le lyon, luy jetta sa coignée, et le blessa enormement en une cuisse. Dont le lyon, cloppant, tant courut et tracassa par la forest, pour trouver aide, qu'il rencontra un charpentier, lequel voluntiers regarda sa playe, la nettoya le mieux qu'il peust, et l'emplit de mousse, luy disant qu'il esmouchast bien sa playe, que les mousches n'y fissent ordure, attendant qu'il iroit chercher de l'herbe au charpentier. Ainsi le lyon, guery, se pourmenoit par la fo-

---

pour le bruslement avoient esté faictes à Naples », il est probable que le peuple confondait tous ces bandits sous le nom d'*Italiens*, et que ceux qu'on venait d'arrêter aux environs de Bourges (juin 1524) furent l'objet de violences du genre de celles auxquelles Rabelais fait ici allusion, et dont il fut peut-être témoin oculaire, cette époque coïncidant avec celle du tour de France universitaire que nous avons indiqué dans la *Notice*, p. 20.

[1] (Edition de C. Nourry.) C'est-à-dire s'y rassembleraient, dans l'acception du mot italien *cogliere*.

[2] Édition de François Juste, 1534. — *Voyla l'ouvrage gasté et diffamé* (Édition de Claude Nourry).

[3] Cette fin manque dans l'édition de C. Nourry ainsi que dans celle de Marnef.

[4] Prières pour la commémoration des saints.

rest, à quelle heure une vieille sempiternelle ebuschetoit, et amassoit du bois par la dite forest; laquelle, voyant le lyon venir, tomba de peur à la renverse, en telle façon que le vent luy renversa robe, cotte et chemise, jusques au dessus des espaules. Ce que voyant, le lyon accourut de pitié, voir si elle s'estoit fait aucun mal, et considerant son comment a nom, dist : O pauvre femme, qui t'a ainsi blessée? Et, ce disant, apperceut un renard, lequel il appella, disant : Compere renard, hau ça, ça, et pour cause.

Quand le renard fut venu, il luy dist : Compere, mon amy, l'on a blessé ceste bonne femme icy entre les jambes bien vilainement, et y a solution de continuité manifeste; regarde que la plaie est grande : depuis le cul jusques au nombril mesure quatre, mais bien cinq empans et demi. C'est un coup de coignée; je me doubte que la plaie soit vieille; pourtant, afin que les mousches n'y prennent, esmouche la bien fort, je t'en prie, et dedans et dehors; tu as bonne queue et longue; esmouche, mon amy, esmouche, je t'en supplie, et ce pendant je vais querir de la mousse pour y mettre. Car ainsi nous fault il secourir et aider l'un l'autre, Dieu le commande. Esmouche fort, ainsi, mon amy, esmouche bien : car, ceste playe veult estre esmouchée souvent, autrement la personne ne peut estre à son aise. Or esmouche bien, mon petit compere, esmouche; Dieu t'a bien pourveu de queue, tu l'as grande et grosse à l'advenant, esmouche fort, et ne t'ennuye point. Un bon esmoucheteur qui, en esmouchetant continuellement, esmouche de son mouchet, par mousches jamais esmouché ne sera. Esmouche, couillaud, esmouche, mon petit bedeau, je n'arresteray gueres.

Puis va chercher force mousse, et, quand il fut quelque peu loing, il s'escria, parlant au renard : Esmouche bien tousjours, compere, esmouche, et ne te fasche jamais de bien esmoucher; par Dieu, mon petit compere, je te feray estre à gaiges esmoucheteur de la reyne Marie ou bien de don Pietro de Castille[1]. Esmouche seulement, esmouche, et rien

[1] Huet a écrit, sur un de ses exemplaires de Rabelais, en regard

plus. Le pauvre renard esmouchoit fort bien et de çà, et de là, et dedans, et dehors; mais la faulse vieille vesnoit et vessoit puant comme cent diables. Le pauvre renard estoit bien mal à son aise; car il ne savoit de quel costé se virer, pour evader le parfum des vesses de la vieille; et, ainsi qu'il se tournoit, il vit qu'au derriere estoit encores un autre pertuis, non si grand que celuy qu'il esmouchoit, dont luy venoit ce vent tant puant et infect. Le lyon finalement retourne, portant de mousse plus que n'en tiendroient dix et huit balles, et commença en mettre dedans la playe, avec un baston qu'il apporta, et y en avoit ja bien mis seize balles et demie, et s'esbahyssoit que diable ceste playe est parfonde; il y entreroit de mousse plus de deux charretées, et bien puis que Dieu le veult, et tousjours fourroit dedans; mais le renard l'advisa : O compere lyon, mon amy, je te prie, ne metz icy toute la mousse, gardes en quelque peu; car il y a encores icy dessous un autre petit pertuis, qui put comme cinq cens diables. J'en suis empoisonné de l'odeur, tant il est punais.

Ainsi fauldroit garder ces murailles des mousches, et mettre esmoucheteurs à gaiges.

Lors dist Pantagruel : Comment sçais tu que les membres honteux des femmes sont à si bon marché? Car en ceste ville il y a force preudes femmes, chastes et pucelles. *Et ubi prenus*[1]? dist Panurge. Je vous en diray non pas mon opinion, mais vraye certitude et asseurance. Je ne me vante pas d'en avoir embourré quatre cens dix et sept, depuis

du nom de Don Pietro : « Vice roy de Naples qui avoit apporté en Italie l'invention des esmouchoirs ». M. Baudement n'a trouvé, en fait de prince auquel les désignations de Rabelais et de Huet puissent s'appliquer, que don Pietro ou Pedro, infant de Castille, nommé vice-roi de Naples. d'autres disent gouverneur (le 15 octobre 1423), par son frère Alphonse V, roi d'Aragon. Or voici ce qu'on raconte de cet Alphonse V. Nous laissons parler l'auteur des *Rabelais de Huet* : « Une mouche étant venue à se poser sur son nez pendant qu'un député *italien* lui débitait un discours, il endura, pour n'en rien perdre et ne pas troubler l'orateur, qu'elle y demeurât jusqu'à la fin. » En fallait-il davantage à Rabelais pour placer dans cette famille « un esmoucheteur à gaiges »?

[1] Où les prenez-vous?

Et ubi prenus qui ne l'emble?
(*Ancien Theâtre françois*, publié par Jannet, tome I, p. 230.)

que suis en ceste ville, et n'y a que neuf jours, voire de mangeresses d'images et de theologiennes[1]. Mais, à ce matin, j'ay trouvé un bon homme qui, en un bissac, tel comme celuy d'Esopet, portoit deux petites fillettes, de l'aage de deux ou trois ans au plus; l'une devant, l'autre derriere. Il me demanda l'aumosne, mais je luy fis response que j'avois beaucoup plus de couillons que de deniers.

Et aprés luy demande : Bon homme, ces deux fillettes sont elles pucelles? Frere, dist il, il y a deux ans que ainsi je les porte; et au regard de ceste cy devant, laquelle je voy continuellement, en mon advis elle est pucelle : toutesfois je n'en voudrois mettre mon doigt au feu. Quant est de celle que je porte derriere, je n'en sçay sans faulte rien.

Vrayement, dist Pantagruel, tu es gentil compagnon, je te veulx habiller de ma livrée. Et le fit vestir galantement, selon la mode du temps qui couroit : excepté que Panurge voulut que la braguette de ses chausses fust longue de trois pieds, et carrée, non ronde : ce que fut fait, et la faisoit bon voir. Et disoit souvent que le monde n'avoit encores cogneu l'emolument et utilité qui est de porter grande braguette : mais le temps leur enseigneroit quelque jour comme toutes choses ont esté inventées en temps.

Dieu gard de mal, disoit il, le compagnon à qui la longue braguette a sauvé la vie! Dieu gard de mal à qui la longue braguette a valu pour un jour cent soixante mille et neuf escus! Dieu gard de mal qui, par sa longue braguette, a sauvé toute une ville de mourir de faim! Et, par Dieu, je feray un livre de la commodité des longues braguettes, quand j'auray un peu plus de loysir. De fait, en composa un beau et grand livre, avec les figures; mais il n'est encores imprimé, que je saiche.

---

[1] Ces derniers mots, que nous lisons dans les éditions de Claude Nourry, de Marnef et de François Juste, Lyon, 1534, n'ont pas été reproduits dans les éditions modernes.

CHAPITRE XVI.

Des meurs et conditions de Panurge.

Panurge estoit de stature moyenne, ny trop grand, ny trop petit, et avoit le nez un peu aquilin, fait à manche de rasouoir. Et pour lors estoit de l'aage de trente et cinq ans ou environ, fin à dorer comme une dague de plomb[1], bien galant-homme de sa personne, sinon qu'il estoit quelque peu paillard, et subject de nature à une maladie qu'on appelloit en ce temps là

Faulte d'argent, c'est douleur non pareille[2].

Toutesfois, il avoit soixante et trois manieres d'en trouver tousjours à son besoing; dont la plus honorable et la plus commune estoit par façon de larrecin furtivement fait; malfaisant, pipeur, beuveur, bateur de pavés, ribleur[3], s'il en estoit en Paris;

Au demourant, le meilleur filz du monde[4].

---

[1] *Fin à dorer* signifie trompeur, vaurien. (V. Cotgrave.) Rabelais veut dire sans doute que Panurge était à la fois fin et mauvais : une dague doit être fine, pour qu'on la dore; mais, si elle est de plomb, elle n'en vaut pas la peine.

[2] Cette pensée était proverbiale depuis des siècles. La bande joyeuse des poëtes contemporains de Rabelais semble avoir adopté la formule. Comme il leur arrivait souvent de n'avoir

Or ny argent en coffre n'en bougette,

ce refrain revient mainte fois dans leurs chansons. Nous citerons entre autres Roger de Collerye, qui déplore à chaque page la *faulte d'argent :*

Faulte d'argent est douleur non pareille,
Faulte d'argent est un ennuy parfaict.
. . . .
Faulte d'argent n'emplist point la bouteille
Faulte d'argent rend l'homme tout defaict.
(Page 223 de l'édition de M. d'Hérieault.)

Gringore fait aussi dire par la *commune :*

Faulte d'argent est douleur non pareille.

[3] Coureur de nuit, maraudeur.

[4] J'avois un jour un vallet de Gascongne
Gourmand, ivrogne et asseuré menteur,
Pipeur, larron, jureur, blasphemateur,
Sentant la hart de cent pas à la ronde,
Au demourant le meilleur filz du monde.

Marot, *Epistre au Roy pour avoir esté desrobé* (1531).

Et tousjours machinoit quelque chose contre les sergens et contre le guet.

A l'une fois, il assembloit trois ou quatre bons rustres, les faisoit boire comme templiers sur le soir ; aprés les menoit au dessous de Sainte Genevievfe, ou auprés du college de Navarre, et à l'heure que le guet montoit par là (ce qu'il cognoissoit en mettant son espée sur le pavé, et l'oreille auprés, et lorsqu'il oyoit son espée bransler, c'estoit signe infaillible que le guet estoit prés), à l'heure donc, luy et ses compagnons prenoient un tombereau, et luy bailloient le bransle, le ruant de grande force contre la vallée, et ainsi mettoient tout le pauvre guet par terre, comme porcs, puis s'enfuyoient de l'autre costé : car, en moins de deux jours, il sceut toutes les rues, ruelles et traverses de Paris, comme son *Deus det* [1].

A l'autre fois, faisoit, en quelque belle place, par où ledit guet devoit passer, une trainée de pouldre de canon, et, à l'heure que passoit, mettoit le feu dedans, et puis prenoit son passetemps à voir la bonne grace qu'ilz avoient en fuyant, pensans que le feu saint Antoine les tint aux jambes.

Et, au regard des pauvres maistres es ars et theologiens, il les persecutoit sur tous autres. Quand il rencontroit quelqu'un d'entre eux par la rue, jamais ne failloit de leur faire quelque mal, maintenant leurs mettant un estronc dedans leurs chaperons au bourlet, maintenant leur attachant de petites queues de renard ou des oreilles de lievres par derriere, ou quelque autre mal.

Un jour que l'on avoit assigné à tous les theologiens de se trouver en Sorbone pour grabeler les articles de la foy [2], il fit une tartre bourbonnoise [3], composée de force de ailz,

[1] *Deus det nobis suam pacem*, formule par laquelle on termine quelquefois les Grâces après le repas.

[2] Ces derniers mots se trouvent dans les éditions de F. Juste, 1534, de Nourry et de Marnef. Ils ont été remplacés dans presque toutes les autres par ceux-ci : *aux maistres es ars se trouver en la rue du Feurre.*

[3] « Trous que les pieds des bœufs font en terre dans les chemins, dont le dessus se gerce au soleil.

de *galbanum*, de *assa fetida*, de *castoreum*, d'estrones tous chaulx, et la destrempit en sanie [1] de bosses chancreuses; et de fort bon matin, en gressa et oignit theologalement tout le treillis [2] de Sorbone, en sorte que le diable n'y eust pas duré. Et tous ces bonnes gens rendoient là leurs gorges devant tout le monde, comme s'ilz eussent escorché le renard, et en mourut dix ou douze de peste, quatorze en furent ladres, dix et huit en furent pouacres [3] et plus de vingt et sept en eurent la verole; mais il ne s'en soucioit mie.

Et portoit ordinairement un fouet sous sa robe, duquel il fouettoit sans remission les pages qu'il trouvoit portans du vin à leurs maistres, pour les avanger [4] d'aller.

En son saye avoit plus de vingt et six petites bougettes et fasques [5], tousjours pleines, l'une d'un petit d'eau de plomb, et d'un petit cousteau affilé comme une aguille de peletier, dont il coupoit les bourses; l'autre, de aigrest [6] qu'il jettoit aux yeulx de ceux qu'il trouvoit; l'autre, de glaterons [7] empennés de petites plumes d'oisons, ou de chappons, qu'il jettoit sur les robes et bonnetz des bonnes gens : et souvent leur en faisoit de belles cornes, qu'ilz portoient par toute la ville, aucunes fois toute leur vie. Aux femmes

---

et le dedans demeure plein de boue.» *Note m^{ste} de Huet.*

Bonav. Desperiers a aussi parlé (*Nouv*, XXIX) d'un âne qui vous plantait en un fossé ou en quelque *tarte bourbonnoise*.

On voit que c'était une image empruntée aux bourbiers, communs dans le Bourbonnais. Ajoutons que Taillevent a donné deux fois la recette des *tartes bourbonnoises*, comme d'un mets usité de son temps.

[1] Pus.

[2] Galeries grillées réservées aux docteurs de Sorbonne. Cette ligne de l'éd. de Nourry a été modifiée plus tard.

[3] Ce mot n'a plus que le sens de malpropre, mais il désignait autrefois une maladie déterminée, selon quelques-uns la goutte (*podagra*).

Elle guerit les ytropiques,
Les pouacres, les frenetiques.
(J. de Meun, *Testament*.)

[4] *Avancer*, F. Juste, 1534. — *Avanger* est là pour *avantager*, dans le sens d'avancer. *Avantagium*, avance, dans Du Cange. *Avanger* se dit encore en patois poitevin, *avancher* en rouchi.

[5] C'est-à-dire ici de petites poches.

[6] Verjus.

[7] C'était et c'est encore, en poitevin, en saintongeais et en d'autres patois, le nom vulgaire de la bardane, herbe dont les boutons barbus s'accrochent facilement aux vêtements.

aussi, par dessus leurs chapperons au derriere, aucunes fois en mettoit faits en forme d'un membre d'homme.

En l'autre, un tas de cornetz tous pleins de pulces et de poux, qu'il empruntoit des guenaux de Saint Innocent, et les jettoit, avec belles petites cannes ou plumes dont on escrit, sus les colletz des plus sucrées damoiselles qu'il trouvoit, et mesmement en l'eglise : car jamais ne se mettoit au cœur au haut, mais tousjours demouroit en la nef entre les femmes, tant à la messe, à vespres, comme au sermon.

En l'autre, force provision de haims et claveaux[1], dont il accouploit souvent les hommes et les femmes, en compagnies où ilz estoient serrés, et mesmement celles qui portoient robes de tafetas armoisy[2]; et, à l'heure qu'elles se vouloient departir, elles rompoient toutes leurs robes. En l'autre, un fouzil[3] garny d'esmorche[4], d'allumettes, de pierre à feu, et tout autre apparcil à ce requis.

En l'autre, deux ou trois mirouoirs ardens, dont il faisoit enrager aucunes fois les hommes et les femmes, et leur faisoit perdre contenance à l'eglise : car il disoit qu'il n'y avoit qu'un antistrophe entre

Femme Folle à la Messe

et

Femme Molle à la Fesse.

En l'autre, avoit provision de fil et d'aguilles, dont il faisoit mille petites diableries.

Une fois, à l''issue du palais, à la grand salle, lors qu'un cordelier disoit la messe de Messieurs, il luy aida à soy habiller et revestir; mais, en l'acoustrant, il luy cousit l'aulbe avec sa robe et chemise, et puis se retira quand Messieurs de la court vindrent s'asseoir pour ouir icelle messe. Mais, quand ce fut à l'*Ite, missa est,* que le pauvre frater se voulut

---

[1] Crochets, hameçons.

[2] Ou armoisin, espèce de taffetas venant de Lyon ou d'Italie.

[3] Briquet. *Fusil* est encore employé en ce sens dans *le Lutrin*.

[4] Amorce. *Esmorche* est encore très-usité en plusieurs de nos provinces.

devestir son aulbe, il emporta ensemble et habit, et chemise, qui estoient bien cousuz ensemble; et se rebrassa jusques aux espaules, monstrant son calibistris à tout le monde, qui n'estoit pas petit sans doubte. Et le frater tousjours tiroit; mais tant plus se descouvroit il, jusques à ce qu'un de Messieurs de la court dist : Et quoy, ce beau pere nous veult il icy faire l'offrande et baiser son cul ? Le feu Saint Antoine le baise. Des lors fut ordonné que les pauvres beaux peres ne se despouilleroient plus devant le monde, mais en leur sacristie, mesmement[1] en presence des femmes : car ce leur seroit occasion du peché d'envie.

Et le monde demandoit pourquoy est ce que ces fratres avoient la couille [si longue]. Ledit Panurge solut[2] tres bien le problesme, disant : Ce que fait les oreilles des asnes si grandes, c'est parce que leurs meres ne leur mettoient point de beguin en la teste : comme dit *de Alliaco*[3] en ses *Suppositions*. A pareille raison, ce que fait la couille des pauvres beaux peres si longue, c'est qu'ilz ne portent point de chausses foncées[4], et leur pauvre membre s'estend en liberté à bride avallée[5], et leur va ainsi triballant sur les genoux, comme font les patenostres aux femmes. Mais la cause pourquoy ilz l'avoient gros à l'equipolent, c'estoit qu'en ce triballement les humeurs du corps descendent audit membre : car selon les legistes, agitation et motion continuelle est cause d'attraction.

Item, il avoit une autre poche pleine d'alun de plume[6], dont il jettoit dedans le dos des femmes, qu'il voyoit les plus acrestées[7], et les faisoit despouiller devant tout le monde; les autres danser comme jau[8] sur breze, ou bille sur tabour : les autres courir les rues, et luy aprés couroit, et, à celles

[1] Notamment.

[2] Résolut.

[3] Raillerie contre Pierre d'Ailly, célèbre theologien.

[4] Profondes, ayant des fonds.

[5] Bride abattue.

[6] *Itching powder* (Cotgrave), poudre excitant des démangeaisons.

[7] Portant le plus haut la tête.

[8] *Jau* a encore le sens de coq dans plusieurs de nos patois.

qui se despouilloient, il mettoit sa cappe sur le dos, comme homme courtois et gracieux.

Item, en une autre, il avoit une petite guedoufle[1] pleine de vieille huile, et, quand il trouvoit ou femme ou homme qui eust quelque belle robe, il leur engraissoit et gastoit tous les plus beaux endroits, sous le semblant de les toucher et dire : Voicy de bon drap, voicy bon satin, bon tafetas, madame, Dieu vous doint[2] ce que vostre noble cœur desire : vous avez robe neufve, nouvel amy; Dieu vous y maintienne! Ce disant, leur mettoit la main sur le collet, ensemble la male tache y demouroit perpetuellement,

Si enormement engravée
En l'ame, en corps, et renommée,
Que le diable ne l'eust ostée.

Puis à la fin leur disoit : Madame, donnez vous garde de tomber, car il y a icy un grand et sale trou devant vous.

En une autre, il avoit tout plein d'euphorbe pulverisé bien subtilement, et là dedans mettoit un mouschenez[3] beau et bien ouvré, qu'il avoit desrobé à la belle lingere du palais[4], en luy ostant un pouil[5] dessus son sein, lequel toutesfois il y avoit mis. Et, quand il se trouvoit en compagnie de quelques bonnes dames, il leur mettoit sus le propos de lingerie, et leur mettoit la main au sein, demandant : Et cest ouvrage est il de Flandre ou de Haynault[6]? Et puis tiroit son mouschenez, disant : Tenez, tenez, voyez en cy de l'ouvrage; elle est de Foutignan ou de Foutarabie; et le secouoit bien fort à leurs nez et les faisoit esternuer quatre heures sans repos. Ce pendant il petoit comme un roussin, et les femmes se

[1] Bouteille recouverte de cuir. (Cotgrave.)

[2] Donne.

[3] Mouchoir de poche.

[4] *Des galeries de la sainte Chapelle*, François Juste, 1534.

[5] Pou. — On prononce encore *pouil* dans un grand nombre de nos provinces. *Pouiller*, *pouilleux* rappellent cette ancienne forme.

[6] Tartuffe, maniant le fichu d'Elmire :

Mon Dieu! que de ce point l'ouvrage est merveilleux!
On travaille aujourd'hui d'un air miraculeux.

Molière, *le Tartuffe*, act. III, sc. 3.

rioient, luy disant : Comment vous petez, Panurge? Non fais, disoit il, madame; mais j'accorde au contrepoint de la musicque que vous sonnez du nez.

En l'autre un daviet, un pellican, un crochet, et quelques autres ferremens, dont il n'y avoit porte ny coffre qu'il ne crochetast. En l'autre tout plein de petits goubelets, dont il jouoit fort artificiellement; car il avoit les doigts faits à la main comme Minerve, ou Arachné, et avoit autrefois crié le theriacle [1]. Et quand il changeoit un teston ou quelque autre piece, le changeur eust esté plus fin que maistre Mousche [2], si Panurge n'eust fait evanouir à chascune fois cinq ou six grands blancs, visiblement, appertement, manifestement, sans faire lesion ne blessure aucune, dont le changeur n'en eust senty que le vent.

---

[1] C'est-à-dire fait le métier de charlatan.

[2] Ce maistre Mouche, dont Coquillart a aussi parlé, était un charlatan, ou du moins une personnification de charlatan.

CHAPITRE XVII.

Comment Panurge gaignoit les pardons, et marioit les vieilles, et des procés qu'il eut à Paris.

Un jour je trouvay Panurge quelque peu escorné[1] et taciturne, et me doubtay bien qu'il n'avoit denare[2]; dont je luy dis : Panurge, vous estes malade à ce que jè voy à vostre physionomie, et j'entends le mal : vous avez un fluz de bourse ; mais ne vous souciez ; j'ay encores

six solz et maille
Que ne virent oncq pere ny mere[3].

qui ne vous fauldront non plus que la verole en vostre necessité. A quoy il me respondit : Et bren pour l'argent, je n'en auray quelque jour que trop : car j'ay une pierre philosophale qui m'attire l'argent des bourses, comme l'aymant attire le fer. Mais voulez vous venir gaigner les pardons ? dist il. Et par ma foy, je luy responds : Je ne suis pas grand pardonneur[4] en ce monde icy : je ne sçay si je le seray en l'autre. Bien allons au nom de Dieu, pour un denier ny plus ny moins. Mais, dist il, prestez moy donc un denier à l'interest. Rien, rien, dis je. Je vous le donne de bon cœur. *Grates vobis dominos*, dist il.

Ainsi allasmes, commençant à Saint Gervais, et je gaigne les pardons au premier tronc seulement ; car je me contente de peu en ces matieres : puis disois mes menus suf-

[1] Honteux comme un animal qui a perdu ses cornes.
[2] Qu'il n'avait pas d'argent.
[3] Vers du *Pathelin*.
[4] C'est-à-dire je ne cours pas après les pardons.

frages, et oraisons de sainte Brigide. Mais il gaigna à tous les troncs, et tousjours bailloit argent à chascun des pardonnaires. De là, nous transportasmes à Nostre Dame, à Saint Jean, à Saint Anthoine, et ainsi des autres eglises où estoit bancque de pardons. De ma part, je n'en gaignois plus : mais luy, à tous les troncs il baisoit les reliques, et à chascun donnoit. Brief, quand nous fusmes de retour, il me mena boire au cabaret du chasteau, et me monstra dix ou douze de ses bougettes[1] pleines d'argent. A quoy je me seignay, faisant la croix, et disant: Dond avez vous tant recouvert d'argent en si peu de temps? A quoy il me respondit qu'il l'avoit pris es bassins des pardons; car en leur baillant le premier denier (dist il), je le mis si souplement qu'il sembla que fust un grand blanc; ainsi, d'une main je pris douze deniers, voire bien douze liards, ou doubles pour le moins, et, de l'autre, trois ou quatre douzains : et ainsi par toutes les eglises où nous avons esté[2].

Voire, mais, dis je, vous vous damnez comme une sarpe[3], et estes larron et sacrilege. Ouy bien, dist il, comme il vous semble : mais il ne me le semble quant à moy. Car les pardonnaires me le donnent, quand ilz me disent, en presentant les reliques à baiser, *centuplum accipies,* que pour un denier j'en prenne cent : car *accipies* est dit selon la maniere des Hebreux, qui usent du futur en lieu de l'imperatif, comme vous avez en la loy, *Dominum deum tuum adorabis et illi*

---

[1] Poches. Il est bien clair que *bougette* ici ne peut signifier que petits sacs ou poches.

[2] Cette friponnerie est indiquée dans les *Colloques* d'Érasme, qui parurent en 1522. Dans celui qui a pour titre *le Pelerinage*, on lit : « Il y a des gens si devots à la « Vierge, qu'en feignant de mettre « à l'offrande ils escamotent ce que « d'autres y ont mis. » La *Gazette des Tribunaux* du 22 juillet 1854 raconte l'histoire d'un jeune voleur qui pratiquait le même manége sur le tombeau de sainte Geneviève.

[3] Un serpent. Le tentateur d'Ève ou le frère du démon, comme l'appelle ailleurs Rabelais.

Le Duchat a cru qu'il s'agissait ici d'une *serpe* de vigneron. Pourtant le mot *sarpe*, *serpe*, se trouve à chaque pas dans nos poëmes du moyen âge. *Serpe* appartient à la langue italienne. *Sarpent* (féminin) se dit dans nos campagnes.

soli servies; diliges proximum tuum et sic de aliis [1]. Ainsi, quand le pardonigere me dit *centuplum accipies*, il veult dire : *Centuplum accipe*, et ainsi l'expose Raby Kimy et Raby Aben Ezra [2] et tous les massoretz : et *ibi Bartolus*. Davantage, le pape Sixte me donna quinze cens livres de rente sur son domaine et tresor ecclesiastique, pour luy avoir guery une bosse chancreuse, qui tant le tourmentoit qu'il en cuida devenir boiteux toute sa vie. Ainsi je me paye par mes mains, car il n'est tel, sur le dit tresor ecclesiastique.

Ho, mon amy, disoit il, si tu savois comment je fis mes choux gras de la croysade, tu serois tout esbahy. Elle me valut plus de six mille fleurins. Et où diable sont ilz allés ? dis je, car tu n'en as une maille. Dond ilz estoient venuz, dist il; ilz ne firent seulement que changer de maistre. Mais j'en employay bien trois mille à marier, non les jeunes filles, car elles ne trouvent que trop maris, mais grandes vieilles sempiternelles, qui n'avoient dents en gueulle. Considerant : Ces bonnes femmes icy ont tres bien employé leur temps en jeunesse, et ont joué du serrecropiere à cul levé à tous venans, jusques à ce qu'on n'en a plus voulu. Et, par Dieu, je les feray saccader encores une fois devant qu'elles meurent. Par ce moyen à l'une donnois cent fleurins, à l'autre six vingts, à l'autre trois cens, selon qu'elles estoient bien infames, detestables, et abominables. Car, d'autant qu'elles estoient plus horribles et execrables, d'autant il leur falloit donner davantage; autrement le diable ne les eust voulu biscoter. Incontinent m'en allois à quelque porteur de coustrets gros et gras, et faisois moy mesmes le mariage : mais, premier que luy monstrer les vieilles, je luy monstrois les escus, disant : Compere, voicy qui est à toy si tu veulx fretinfretailler un bon coup. Des lors les pauvres haires bubajalloient [3] comme

---

[1] Éd. de C. Nourry, de Marnef et de Fr. Juste, 1534. — Dans d'autres, on lit seulement : *Diliges Dominum, id est, dilige.*

[2] Rabbins qui ont travaillé sur le texte de la Bible.

[3] *Arressoient.* Éd. de C. Nourry, de Marnef et de F. Juste, 1534. — Nous ne chercherons pas à expliquer les mots de ce genre, forgés par Rabelais pour la plupart, et dont le sens se devine de reste.

vieux muletz : ainsi leur faisois bien apprester à banqueter, boire du meilleur, et force espiceries pour mettre les vieilles en ruyt et en chaleur. Fin de compte, ilz besoignoient comme toutes bonnes ames, sinon qu'à celles qui estoient horriblement villaines et defaites, je leur faisois mettre un sac sur le visage.

Davantage, j'en ay perdu beaucoup en procés. Et quelz procés as tu peu avoir? disois je, tu n'as ny terre, ny maison. Mon amy, dist il, les damoiselles de ceste ville avoient trouvé, par instigation du diable d'enfer, une maniere de colletz ou cachecoulx à la haute façon, qui leur cachoient si bien les seins que l'on n'y pouvoit plus mettre la main par dessous ; car la fente d'iceulx elles avoient mise par derriere, et estoient tous clos par devant ; dont les pauvres amans, dolens, contemplatifz, n'estoient bien contens. Un beau jour de mardy, j'en presentay requeste à la court, me formant partie contre lesdites damoiselles, et remonstrant les grands interestz que j'y pretendois, protestant que, à mesme raison, je ferois couldre la braguette de mes chausses au derriere, si la court n'y donnoit ordre. Somme toute, les damoiselles formerent syndicat, monstrerent leurs fondemens[1], et passerent procuration à defendre leur cause ; mais je les poursuivis si vertement que, par arrest de la court, fust dit que ces hauts cachecoulx ne seroient plus portés, sinon qu'ilz fussent quelque peu fenduz par devant. Mais il me cousta beaucoup.

J'eus un autre procés bien hord et bien sale contre maistre Fify[2] et ses suppostz, à ce qu'ilz n'eussent point à lire clandestinement les livres de Sentences, de nuyt, mais de beau plein jour, et ce es escholes de Sorbone en face de tous les theologiens[3], où je fus condemné es despens, pour quelque formalité de la relation du sergent.

---

[1] Terme d'ancienne pratique. « Produisez vostre procès, dit l'Éternel et amenez les fondements de vostre cause. » *Bible protestante*, Saumur, 1619, in-f°. *Esaïe*, 41, 21.

[2] Maistre Fify, à ce que nous apprend Pasquier, était le surnom donné à celui qui faisait métier de curer les latrines.

[3] Nous donnons le texte de l'éd. de C. Nourry, qui a été aussi suivi

Une autre fois je formay complaincte à la court contre les mulles des presidens, conseillers, et autres : tendant à fin que quand, en la basse court du Palais, l'on les mettroit à ronger leur frain, les conseillieres leur fissent de belles bavettes, afin que de leur bave elles ne gastassent le pavé, en sorte que les pages du Palais peussent jouer dessus à beaux dez, ou au reniguebieu à leur aise, sans y gaster leurs chausses aux genoux. Et de ce eus bel arrest; mais il me couste[1] bon.

Or sommez à ceste heure combien me coustent les petits bancquetz que je fais aux pages du Palais, de jour en jour. Et à quelle fin? dis je. Mon amy, dist il, tu n'as passetemps aucun en ce monde. J'en ay moy plus que le roy. Et si tu voulois te rallier avec moy, nous ferions diables. Non, non, dis je, par saint Adauras[2], car tu seras une fois pendu. Et toy, dist il, tu seras une fois enterré; lequel est plus honorable ou l'air ou la terre? he grosse pecore! Jesuchrist ne fut il pas pendu en l'air[3]?

Mais à propos, cependant que ces pages banquetent, je garde leurs mulles, et tousjours je coupe à quelqu'une l'estriviere du costé du montouoir, en sorte qu'elle ne tient qu'à un filet. Quand le gros enflé de conseiller, ou autre, a pris son bransle pour monter sus, ilz tombent tous platz comme porcs devant tout le monde, et apprestent à rire pour plus de cent francs. Mais je me ris encores davantage, c'est que, eux arrivés au logis, ilz font fouetter monsieur du page comme seigle vert[4];

---

par Marnef et F. Juste, 1534. — Dans la plupart des autres, on lit : *clandestinement de nuyt, la pipe, le bussart ny le quart des Sentences, mais de beau plein jour, et ce es escholes de Feurre, en face de tous les artiens sophistes.*

Panurge compare la besogne d'un vidangeur à celle d'un docteur de Sorbonne ; il mêle à dessein la pipe, le bussart (nous dirions les *tinettes*), avec le *Livre des Sentences*, ouvrage théologique de Pierre Lombard. Peut-être aussi, dans ce titre, y a-t-il en même temps une allusion aux livres condamnés par la Sorbonne.

[1] *Cousta*. Éd. de Marnef.

[2] *Ad auras*, en l'air.

[3] Édition de Claude Nourry et de Marnef. *Fut pendu*, éd. F. Juste, 1534. Les éditions modernes ne reproduisent pas ces mots.

[4] Le seigle vert, sortant plus dif-

par ainsi, je ne plains point ce que m'a cousté à les banqueter.

Fin de compte, il avoit, comme ay dit dessus, soixante et trois manieres de recouvrer argent : mais il en avoit deux cens quatorze de le despendre, hors mis la reparation de dessous le nez[1].

---

ficilement de l'épi, a besoin d'être battu fortement et à plusieurs reprises.

[1] Sans compter ses dépenses de bouche: ce qui pour lui n'était pas une mince affaire.

CHAPITRE XVIII.

Comment un grand clerc d'Angleterre vouloit arguer contre Pantagruel, et fut vaincu par Panurge.

En ces mesmes jours, un grandissime clerc[1] nommé Thaumaste, oyant le bruit et renommée du savoir incomparable de Pantagruel, vint du pays d'Angleterre, en ceste seule intention de voir iceluy Pantagruel, et le cognoistre, et esprouver si tel estoit son savoir comme en estoit la renommée. De fait, arrivé à Paris, se transporta vers l'hostel dudit Pantagruel, qui estoit logé à l'hostel Saint Denis, et pour lors se pourmenoit par le jardin avec Panurge, philosophant à la mode des Peripateticques. De premiere entrée, tressaillit tout de peur, le voyant si grand et si gros : puis le salua comme est la façon, courtoisement, luy disant : Bien vray est il, ce que dit Platon, prince des philosophes, que, si l'image de science et sapience estoit corporelle et spectable[2] es yeulx des humains, elle exciteroit tout le monde en admiration de soy[3]. Car seulement le bruit d'icelle espandu par l'air, s'il est receu es oreilles des studieux et amateurs d'icelle, qu'on nomme philosophes, ne les laisse dormir ny reposer à leur

[1] Édition de C. Nourry et de Marnef. Dans d'autres, au lieu de *grandissime clerc*, on lit *savant homme*.

Ce grand clerc venu d'Angleterre pour disputer avec Panurge est-il Thomas Morus, qui vint en France vers cette époque, et soutint une polémique, soit contre le cardinal d'Amboise, soit contre Germain de Brie? D'autres ont indiqué l'Anglais Bède, dont Rabelais cite dans ce chapitre même un traité *de Numeris et signis*, ce qui semble se rapporter à ce qui est dit à la fin du vingtième chapitre, que Thaumaste « avoit fait un grand livre imprimé à Londres sur la signification des signes ».

[2] Visible.

[3] Δεινοὺς γὰρ ἂν παρεῖχεν ἔρωτας, εἴ τι τοιοῦτον ἑαυτῆς ἐναργὲς εἴδωλον παρείχετο εἰς ὄψιν ἰόν. Platon dans *Phèdre*, paragraphe XXXI, page 715 (éd. Didot).

aise ; tant les stimule et embrase de accourir au lieu, et voir la personne en qui est dite science avoir estably son temple, et produire ses oracles. Comme il nous fut manifestement demonstré en la reyne de Saba, qui vint des limites d'Orient et mer Persicque, pour voir l'ordre de la maison du sage Salomon, et ouir sa sapience : en Anacharsis, qui, de Scythie, alla jusques en Athenes, pour voir Solon : en Pythagoras, qui visita les vaticinateurs Memphiticques : en Platon, qui visita les mages de Egypte, et Architas de Tarente : en Apollonius Tyaneus, qui alla jusques au mont Caucase, passa les Scythes, les Massagetes, les Indiens, naviga le grand fleuve Physon, jusques es Brachmanes, pour voir Hiarchas ; et en Babyloine, Chaldée, Medée, Assyrie, Parthie, Syrie, Phoenice, Arabie, Palestine, Alexandrie, jusques en Ethiopie, pour voir les Gymnosophistes. Pareil exemple avons nous de Tite Live pour lequel voir et ouir plusieurs gens studieux vindrent en Rome, des fins limitrophes de France et Espagne.

Je ne m'ose recenser au nombre et ordre de ces gens tant parfaicts : mais bien je veulx estre dit studieux, et amateur, non seulement des lettres, mais aussi des gens lettrés. De fait, ouyant le bruit de ton savoir tant inestimable, ay delaissé pays, parens et maison, et me suis icy transporté, rien n'estimant la longueur du chemin, l'attediation[1] de la mer, la nouveaulté des contrées, pour seulement te voir et conferer avec toy d'aucuns passages de philosophie, de geomantie et de caballe, desquelz je doubte, et n'en puis contenter mon esprit : lesquelz si tu me peux souldre[2], je me rends des à present ton esclave, moy et toute ma posterité : car autre don n'ay que assez j'estimasse pour la recompense. Je les redigeray par escrit, et demain le feray savoir à tous les gens savans de la ville, afin que devant eux publiquement nous en disputons[3].

Mais voicy la maniere comme j'entends que nous disputerons. Je ne veulx disputer *pro* et *contra*, comme font ces folz sophistes de ceste ville, et d'ailleurs. Semblablement je ne

---

[1] Le désagrément, l'ennui.
[2] Résoudre.
[3] *Disputions*, dans l'édition de Dolet.

veulx disputer en la maniere des Academicques, par declamations, ny aussi par nombres comme faisoit Pythagoras, et comme voulut faire Picus Mirandula à Rome. Mais je veulx disputer par signes seulement, sans parler : car les matieres sont tant ardues que les paroles humaines ne seroient suffisantes à les expliquer à mon plaisir. Par ce, il plaira à ta magnificence de soy y trouver, ce sera en la grande salle de Navarre [1], à sept heures de matin.

Ces paroles achevées, Pantagruel luy dist honorablement : Seigneur, des graces que Dieu m'a donné [2], je ne voudrois denier à personne en departir à mon pouvoir : car tout bien vient de luy ; et son plaisir est que soit multiplié quand on se trouve entre gens dignes et idoines [3] de recevoir ceste celeste manne de honneste savoir. Au nombre desquelz parce qu'en ce temps, comme ja bien apperçoy, tu tiens le premier rang, je te notifie qu'à toutes heures tu me trouveras prest de obtemperer à une chascune de tes requestes, selon mon petit pouvoir. Combien que plus de toy je deusse apprendre que toy de moy : mais, comme as protesté, nous confererons de tes doubtes ensemble, et en chercherons la resolution jusques au fond du puitz inespuisable auquel disoit Heraclite estre la verité cachée. Et loue grandement la maniere d'arguer que as proposée, c'est assavoir par signes sans parler : car, ce faisant, toy et moy nous entendrons ; et serons hors de ces frappemens de mains que font ces badaux sophistes quand on argue, alors qu'on est au bon de l'argument.

Or demain je ne fauldray me trouver au lieu et heure que m'as assigné : mais je te prie que entre nous n'y ait debat, ny tumulte, et que ne cherchons honneur ny applausement des hommes, mais la verité seule. A quoy respondit Thaumaste : Seigneur, Dieu te maintienne en sa grace, te remerciant de ce que ta haute magnificence tant se veult condescendre à ma petite vilité. Or, adieu jusques à demain. Adieu, dist Pantagruel.

---

[1] Du collége de Navarre.

[2] On lit ici dans Dolet *données* et non *donné*.

[3] Capables.

Messieurs, vous autres qui lisez ce present escrit, ne pensez que jamais gens plus fussent eslevés et transportés en pensée que furent toute celle nuyt tant Thaumaste que Pantagruel. Car ledit Thaumaste dist au concierge de l'hostel de Cluny, au quel il estoit logé, que, de sa vie, ne s'estoit trouvé tant alteré comme il estoit celle nuyt. Il m'est, disoit il, advis que Pantagruel me tient à la gorge; donnez ordre que beuvons, je vous prie, et faites tant que ayons de l'eau fraiche pour me gargariser le palat.

De l'autre costé, Pantagruel entra en la haute gamme, et de toute la nuyt ne faisoit que ravasser aprés

Le livre de Beda, , *de numeris et signis*[1],
Et le livre de Plotin, *de inenarrabilibus*,
Et le livre de Procle, *de magia*,
Et les livres de Artemidore, *peri Oneirocriticon*,
Et de Anaxagoras, *peri Semion*,
Dinarius, *peri Aphaton*,
Et les livres de Philistion,
Et Hipponax, *peri Anecphoneton*,

Et un tas d'autres, tant que Panurge luy dist : Seigneur, laissez toutes ces pensées, et vous allez coucher : car je vous sens tant esmeu en vos espritz que bien tost tomberiez en quelque fievre ephemere par cest exces de pensement. Mais, premier beuvant vingt et cinq ou trente bonnes fois, retirez vous, et dormez à vostre aise; car de matin je respondray et argueray contre monsieur l'Anglois; et, au cas que je ne le mette *ad metam non loqui*[2], dictes mal de moy.

Voire, mais, dist Pantagruel, Panurge, mon amy, il est merveilleusement savant : comment luy pourras tu satisfaire? Tres bien, respondit Panurge. Je vous prie n'en parlez plus, et m'en laissez faire : y a il homme tant savant que sont

---

[1] Le véritable titre de ce traité est : *de Computo seu indigitilatione et de loquela manuali per gestum digitorum*. Venise, 1525. Nous n'avons pu retrouver la trace de tous les ouvrages cités ici par Rabelais. Peut-être en existait-il de son temps qui sont aujourd'hui perdus.

[2] Que je ne le mette à bout, que je ne le réduise au point de rester court.

les diables? Non vrayement, dist Pantagruel, sans grace divine speciale. Et toutesfois, dist Panurge, j'ay argué maintesfois contre eux, et les ay faits quinaulx et mis de cul. Par ce, soyez asseuré de ce glorieux Anglois, que je vous le feray demain chier vinaigre devant tout le monde. Ainsi passa la nuyt Panurge à chopiner avec les pages, et jouer toutes les aiguillettes de ses chausses à *primus* et *secundus*[1], et à la vergette. Et quand vint l'heure assignée, il conduisit son maistre Pantagruel au lieu constitué. Et hardiment croyez qu'il n'y eut petit ny grand dedans Paris qu'il ne se trouvast au lieu, pensant : Ce diable de Pantagruel, qui a convaincu tous les sorbonicoles, à ceste heure aura son vin[2]. Car cest Anglois est un autre diable de Vauvert[3]. Nous verrons qui en gaignera.

Ainsi, tout le monde assemblé, Thaumaste les attendoit. Et, lors que Pantagruel et Panurge arriverent à la salle, tous ces grimaulx, artiens, et intrans[4] commencerent à frapper des mains, comme est leur badaude coustume.

Mais Pantagruel s'escria à haute voix, comme si ce eust esté le son d'un double canon, disant : Paix de par le diable, paix : par Dieu, coquins, si vous me tabustez icy, je vous couperay la teste à trestous. A laquelle parole ilz demourerent tous estonnés comme canes, et ne osoient seulement tousser voire eussent ilz mangé quinze livres de plumes. Et furent tant alterés de ceste seule voix, qu'ilz tiroient la langue demy pied hors de la gueule, comme si Pantagruel leur eust les gorges salées. Lors commença Panurge à parler, disant à

---

[1] On voit, en effet, dans les dialogues de Math. Cordier (*de corrupti sermonis Emendatione, Ludendi*), que c'était la coutume des écoliers de jouer les aiguillettes dont ils attachaient leurs chausses. « *Ego amisi quatuor ligas.* — *In hoc ludo quatuor ligas perdidi*, etc. »

[2] On dirait aujourd'hui : *sera forcé de mettre de l'eau dans son vin*, c'est-à-dire qu'il a trouvé son maître.

[3] La maison de Vauvert, hantée, disait-on, par les démons, aurait donné le nom d'Enfer à la rue où elle était située.

[4] *Grimaux*, jeunes écoliers; *artiens*, élèves de la faculté des arts; *intrans*, députés, agents de l'Université concourant à la nomination du recteur. (Du Cange.)

l'Anglois : Seigneur, es tu venu icy pour disputer contentieusement de ces propositions que tu as mis [1], ou bien pour apprendre et en savoir la verité? A quoy respondit Thaumaste : Seigneur, autre chose ne me ameine sinon bon desir d'apprendre et savoir ce dont j'ay doubté toute ma vie, et n'ay trouvé ny livre ny homme qui m'ait contenté en la resolution des doubtes que j'ay proposés. Et au regard de disputer par contention, je ne le veulx faire : aussi est ce chose trop vile, et le laisse à ces maraulx de sophistes, sorbillans, sorbonagres, sorbonigenes, sorbonicoles, sorboniformes, sorbonisecques, niborcisans, sorbonisans, saniborsans [2], lesquelz, en leurs disputations, ne cherchent verité, mais contradiction et debat.

Donc, dist Panurge, si je, qui suis petit disciple de mon maistre monsieur Pantagruel, te contente et satisfais en tout et par tout, ce seroit chose indigne d'en empescher [3] mon dit maistre : par ce, mieulx vauldra qu'il soit cathedrant [4], jugeant de nos propos, et te contentant au parsus [5], s'il te semble que je n'aye satisfait à ton studieux desir. Vrayement, dist Thaumaste, c'est tres bien dit. Commence donc.

Or notez que Panurge avoit mis au bout de sa longue braguette un beau floc de soye rouge, blanche, verte, et bleue, et dedans avoit mis une belle pomme d'orange.

---

[1] On lit *mises* dans Dolet.

[2] Cette série d'épithètes rabelaisiennes se trouve dans l'édit. de Fr. Juste, 1534. L'audacieux Dolet les reproduit avec une variante. *Sorbonisans* et *saniborsans* sont remplacés par *borsonisants*, *sabornisants*.

[3] D'en donner l'embarras à.

[4] Préside.

[5] Complétement.

CHAPITRE XIX.

Comment Panurge fit quinauit l'Anglois, qui arguoit par signes.

Adonc tout le monde assistant et escoutant en bonne silence, l'Anglois leva haut en l'air les deux mains separement, clouant toutes les extremités des doigts en forme qu'on nomme en Chinonnoys cul de poulle, et frappa de l'une l'autre par les ongles quatre fois; puis les ouvrit, et ainsi à plat de l'une frappa l'autre en son strident, une fois; derechief les joignant comme dessus, frappa deux fois, et quatre fois derechief les ouvrant. Puis les remit joinctes et extendues l'une jouxte l'autre, comme semblant devotement Dieu prier. Panurge soudain leva en l'air la main dextre, puis d'icelle mit le poulce dedans la narrine d'iceluy costé, tenant les quatre doigts extenduz et serrés par leur ordre en ligne parallele à la pinne du nez [1], fermant l'oeil gauche entierement, et guignant du dextre avec profonde depression de la sourcille et paulpiere. Puis la gauche leva haut, avec fort serrement et extension des quatre doigts et elevation du poulce, et la tenoit en ligne directement correspondante à l'assiette de la dextre, avec distance entre les deux d'une coudée et demie. Cela fait, en pareille forme baissa contre terre l'une et l'autre main; finalement les tint on milieu, comme visant droit au nez de l'Anglois [2].

[1] Le cartilage qui forme la séparation des narines.

[2] Cette argumentation par signes rappelle une discussion semblable, qui, suivant Accurse (gl. s. la l. 2. *Dig. de orig. jur.*), aurait eu lieu à Rome entre un philosophe grec et un fou que les Romains lui avaient donné pour antagoniste. Les signes bizarres de ce fou furent pris par son adversaire pour de savantes réponses à ses arguments. Un autre jurisconsulte, Etienne Forcadel, a raconté la chose un peu différemment. Quelquefois c'est un borgne et un méta-

Et si Mercure, dist l'Anglois. Là Panurge interrompt, disant : Vous avez parlé, masque. Lors fit l'Anglois tel signe. La main gauche toute ouverte il leva haut en l'air, puis ferma on poing les quatre doigts d'icelle, et le poulce extendu assit sus la pinne du nez. Soudain aprés leva la dextre toute ouverte, et toute ouverte la baissa, joignant le poulce on lieu que fermoit le petit doigt de la gauche, et les quatre doigts d'icelle mouvoit lentement en l'air. Puis, au rebours, fit de la dextre ce qu'il avoit fait de la gauche, et de la gauche ce que avoit fait de la dextre. Panurge, de ce non estonné, tira en l'air sa trismegiste[1] braguette de la gauche, et, de la dextre, en tira un transon[2] de couste bovine blanche, et deux pieces de bois de forme pareille, l'une d'ebene noir, l'autre de bresil incarnat, et les mit entre les doigts d'icelle en bonne symmetrie; et, les choequant ensemble, faisoit son, tel que font les ladres en Bretaigne avec leurs clicquettes[3], mieulx toutesfois resonnant et plus harmonieux : et, de la langue contracte dedans la bouche, fredonnoit joyeusement, tousjours regardant l'Anglois.

Les theologiens, medecins, et chirurgiens penserent que, par ce signe, il inferoit l'Anglois estre ladre. Les conseillers, legistes, et decretistes pensoient que, ce faisant, il vouloit conclure quelque espece de felicité humaine consister en estat de laderie, comme jadis maintenoit le Seigneur. L'Anglois pour ce ne s'effraya, et, levant les deux mains en l'air, les tint en telle forme que les trois maistres doigts serroit on poing, et passoit les poulces entre les doigts indice et moyen, et les doigts auriculaires demouroient en leurs extendues; ainsi les presentoit à Panurge, puis les accoubla de mode que le poulce dextre touchoit le gauche, et le doigt petit

---

physicien qu'on représente discutant ensemble et dont les gestes donnent lieu à des méprises analogues. Enfin on trouve aussi, dans le *Moyen de parvenir*, une scène du même genre, qui se serait passée à Genève entre un savant et un personnage nommé Jysquel.

[1] Trois fois très-grande. C'est un des surnoms de Mercure.

[2] Une tranche.

[3] Crécelle, dont le bruit annonçait l'approche des ladres ou lépreux.

gauche touchoit le dextre. A ce Panurge, sans mot dire, leva les mains, et en fit tel signe : de la main gauche il joignit l'ongle du doigt indice à l'ongle du poulce, faisant au milieu de la distance comme une boucle; et de la main dextre serroit tous les doigts au poing, excepté le doigt indice, lequel il mettoit et tiroit souvent par entre les deux autres susdits de la main gauche; puis de la dextre extendit le doigt indice et le milieu, les esloignant le mieulx qu'il pouvoit, et les tirant vers Thaumaste : puis mettoit le poulce de la main gauche sur l'anglet de l'oeil gauche, extendant toute la main comme une aisle d'oiseau, ou une pinne[1] de poisson, et la mouvant bien mignonnement de çà et de là; autant en faisoit de la dextre sur l'anglet de l'oeil dextre.

Thaumaste commença paslir et trembler, et luy fit tel signe. De la main dextre il frappa du doigt milieu contre le muscle de la vole[2] qui est au-dessous le poulce, puis mit le doigt indice de la dextre en pareille boucle de la senestre : mais il le mit par dessous, non par dessus, comme faisoit Panurge. Adonc Panurge frappe la main l'une contre l'autre, et souffle en paulme : ce fait, met encores le doigt indice de la dextre en la boucle de la gauche, le tirant et mettant souvent : puis extendit le menton, regardant intentement[3] Thaumaste. Le monde, qui n'entendoit rien à ces signes, entendit bien qu'en ce il demandoit sans dire mot à Thaumaste, que voulez vous dire là? De fait, Thaumaste commença suer à grosses gouttes, et sembloit bien un homme qui fust ravy en haute contemplation. Puis s'advisa, et mit tous les ongles de la gauche contre ceux de la dextre, ouvrant les doigts, comme si ce eussent esté demy cercles, et eslevoit tant qu'il pouvoit les mains en ce signe.

A quoy Panurge soudain mit le poulce de la main dextre sous les mandibules[4], et le doigt auriculaire d'icelle en la boucle de la gauche, et en ce point faisoit sonner ses dents bien melodieusement, les basses contre les hautes.

---

[1] Nageoire.

[2] Paume de la main. *Vola dicitur media pars manus.* (Donat.)

[3] Attentivement. *Intentement* est une forme patoise.

[4] Mâchoire.

Thaumaste, de grand ahan[1], se leva; mais, en se levant, fit un gros pet de boulanger : car le bran[2] vint aprés, et pissa vinaigre bien fort, et puoit comme tous les diables. Les assistans commencerent se estouper les nez, car il se conchioit d'angustie[3]; puis leva la main dextre, la clouant[4] en telle façon qu'il assembloit les boutz de tous les doigts ensemble, et la main gauche assit toute pleine sur la poictrine. A quoy Panurge tira sa longue braguette avec son floc, et l'extendit d'une coubdée et demie, et la tenoit en l'air de la main gauche, et de la dextre prit sa pomme d'orange, et, la jettant en l'air par sept fois, à la huitiesme la cacha au poing de la dextre, la tenant en haut tout coy, puis commença secouer sa belle braguette, la monstrant à Thaumaste.

Aprés cela, Thaumaste commença enfler les deux joues comme un cornemuseur, et souffler comme s'il enfloit une vessie de porc. A quoy Panurge mit un doigt de la gauche au trou du cul, et de la bouche tiroit l'air comme quand on mange des huytres en escalle, ou quand on hume sa soupe; ce fait, ouvre quelque peu la bouche, et avec le plat de la main dextre frappoit dessus, faisant en ce un grand son et profond, comme s'il venoit de la superficie du diaphragme par la trachée artere, et le fit par seize fois. Mais Thaumaste souffloit tousjours comme une oye. Adonc Panurge mit le doigt indice de la dextre dedans la bouche, le serrant bien fort avec les muscles de la bouche, puis le tiroit; et, le tirant, faisoit un grand son, comme quand les petits garsons tirent d'un canon de sulz[5] avec belles rabbes[6], et le fit par neuf fois.

---

[1] Onomatopée pour exprimer la fatigue. On en avait fait le verbe *ahanner*.

[2] *Bran* ou *bren* signifiait à la fois son et excrément. Rabelais l'a employé en ces deux sens :
« Il faisoit de l'asne pour avoir
« du bran. »
De là le proverbe :
« Pet de boulanger, le bran
« vient après. »

[3] D'angoisse.

[4] Fermant, du latin *claudere*.

[5] Sureau.

[6] Raves.

Alors Thaumaste s'escria : Ah, messieurs, le grand secret ! il y a mis la main jusques au coubde : puis tira un poignard qu'il avoit, le tenant par la pointe contre bas. A quoy Panurge prit sa longue braguette, et la secouoit tant qu'il pouvoit contre ses cuisses : puis mit ses deux mains liées en forme de peigne sur sa teste, tirant la langue tant qu'il pouvoit, et tournant les yeulx en la teste, comme une chievre qui se meurt. Ha, j'entends, dist Thaumaste, mais quoy? faisant tel signe qu'il mettoit le manche de son poignard contre la poictrine, et sur la pointe mettoit le plat de la main, en retournant quelque peu le bout des doigts. A quoy Panurge baissa sa teste du costé gauche, et mit le doigt milieu en l'oreille dextre, elevant le poulce contre mont. Puis croisa les deux bras sur la poictrine, toussant par cinq fois, et, à la cinquiesme, frappant du pied droit contre terre ; puis leva le bras gauche, et, serrant tous les doigts au poing, tenoit le poulce contre le front, frappant de la main dextre par six fois contre la poictrine. Mais Thaumaste, comme non content de ce, mit le poulce de la gauche sur le bout du nez, fermant la reste[1] de ladite main. Dont Panurge mit les deux maistres doigts à chascun costé de la bouche, la retirant tant qu'il pouvoit, et monstrant toutes ses dents : et des deux poulces rabaissoit les paulpieres des yeulx bien profondement, en faisant assez laide grimace, selon que sembloit es assistans.

---

[1] Reste est tantôt masculin, tantôt féminin dans Rabelais.

CHAPITRE XX.

Comment Thaumaste raconte les vertus et savoir de Panurge.

Adonc se leva Thaumaste, et, ostant son bonnet de la teste, remercia ledit Panurge doulcement. Puis dist à haute voix à toute l'assistance : Seigneurs, à ceste heure puis je bien dire le mot evangelicque, *et ecce plusquam Salomon hic*[1]. Vous avez icy un tresor incomparable en vostre presence, c'est monsieur Pantagruel ; duquel la renommée me avoit icy attiré du fin fond de Angleterre, pour conferer avec luy des problesmes insolubles tant de magie, alchymie, de caballe, de geomancie, d'astrologie, que de philosophie : lesquelz je avois en mon esprit. Mais, de present, je me courrouce contre la renommée, laquelle me semble estre envieuse contre luy, car elle n'en rapporte la milliesme partie de ce que en est par efficace. Vous avez veu comment son seul disciple m'a contenté, et m'en a plus dit que n'en demandois ; d'abondant m'a ouvert et ensemble solu d'autres doubtes inestimables. En quoy je vous puis asseurer qu'il m'a ouvert le vray puitz et abysme de encyclopedie[2], voire en une sorte que je ne pensois trouver homme qui en sceust les premiers elemens seulement : c'est quand nous avons disputé par signes, sans dire mot ny demy. Mais à temps je redigeray par escrit ce que avons dit et resolu, afin que l'on ne pense que ce ayent esté mocqueries, et le feray imprimer, à ce que chascun y appreigne comme j'ay fait. Donc

[1] En voici un qui est plus que Salomon. (Saint Luc. xi, 31.)

[2] Rabelais qu'un de ses panégyristes a qualifié « *Totius encyclopædiæ profundissimam abyssum* » (Voy. la *Notice*, p. 19) était digne d'introduire dans la langue française ce mot d'*encyclopédie* dont le Dict. de Littré ne cite pas d'exemple antérieur à Naudé.



pouvez juger ce que eust peu dire le maistre, veu que le disciple a fait telle prouesse : car *non est discipulus super magistrum*[1].

En tout cas Dieu soit loué, et bien humblement vous remercie de l'honneur que nous avez fait à cest acte. Dieu vous le retribue eternellement. Semblables actions de graces rendit Pantagruel à toute l'assistance, et, de là partant, mena disner Thaumaste avec luy; et croyez qu'ilz beurent comme toutes bonnes ames le jour des mors à ventre desboutonné (car en ce temps là on fermoit les ventres à boutons, comme les colletz de present), jusques à dire : Dond venez vous? Sainte dame, comment ilz tiroient au chevrotin[2]! et flaccons d'aller, et eux de corner : Tire, baille, page, vin, boutte de par le diable, boutte; il n'y eut celuy qui ne beust vingt cinq ou trente muiz. Et savez comme? *sicut terra sine aqua*, car il faisoit chauld, et davantage s'estoient alterés. Au regard de l'exposition des propositions mises par Thaumaste, et significations des signes desquelz ilz userent en disputant, je vous les exposerois selon la relation d'entre eux mesmes : mais l'on m'a dit que Thaumaste en fit un grand livre imprimé à Londres, auquel il declaire tout sans rien laisser : par ce je m'en deporte pour le present.

---

[1] Le disciple n'est pas au-dessus du maître. (Saint Luc, VI, 40.)

[2] Suivant Cotgrave, *tirer au chevrotin* signifierait à la fois, boire à l'excès, et rendre gorge.

CHAPITRE XXI.

Comment Panurge fut amoureux d'une haute dame de Paris, et du tour qu'il lui fit.

Panurge commença estre en reputation en la ville de Paris, par ceste disputation qu'il obtint contre l'Anglois, et faisoit des lors bien valoir sa braguette, et la fit au dessus esmoucheter de broderie à la romanicque. Et le monde le louoit publicquement, et en fut fait une chanson, dont les petits enfans alloient à la moustarde[1]; et estoit bien venu en toutes compagnies de dames et damoiselles, en sorte qu'il devint glorieux, si bien qu'il entreprit de venir au dessus d'une des grandes dames de la ville.

De fait, laissant un tas de longs prologues et protestations que font ordinairement ces dolens contemplatifz amoureux de caresme, lesquelz point à la chair ne touchent, luy dist un jour : Madame, ce seroit bien fort utile à toute la republicque, delectable à vous, honneste à vostre lignée, et à moy necessaire, que fussiez couverte de ma race ; et le croyez, car l'experience vous le demonstrera. La dame, à ceste parole, le recula plus de cent lieues, disant : Meschant fol, vous appartient il de me tenir telz propos? A qui pensez vous parler? Allez; ne vous trouvez jamais devant moy ; car, si n'estoit pour un petit, je vous ferois couper bras et jambes.

[1] Le vrai sens de ce proverbe nous paraît indiqué par le prédicateur Menot, lorsqu'il dit, en parlant de certains pécheurs : « Diffamati etiam « a parvulis clamantibus in sero sinapium. »

Cependant on le trouve employé sous une forme différente.

« Tout le village en estoit imbu (de l'intrigue d'un curé) et l'on battoit la moutarde de cette inclination. » (*Nouveaux Entretiens*, par le marquis de Chatres. Lyon, 1709, in-12, p. 90.)

Or, dist il, ce me seroit bien tout un d'avoir bras et jambes coupés, en condition que nous fissions vous et moy un transon de chere lie[1], jouans des manequins à basses marches[2] : car (monstrant sa longue braguette) voicy maistre Jean Jeudy, qui vous sonneroit une antiquaille[3], dont vous sentiriez jusques à la moëlle des os. Il est galland, et vous sçait tant bien trouver les alibitz forains[4], et petits poulains grenés en la ratouere[5], que aprés luy il n'y a que espousseter.

A quoy respondit la dame : Allez, meschant, allez, si vous m'en dictes encores un mot, je appelleray le monde, et vous feray icy assommer de coups. Ho, dist il, vous n'estes tant male[6] que vous dictes; non, ou je suis bien trompé à vostre physionomie : car plus tost la terre monteroit es cieulx, et

---

[1] Les *Cent Nouvelles* parlent des deux amants qui faisaient « un « *transon* de bonne ouvrage ».

[2] Le mot *mannequin*, que Cotgrave explique par *rude instrument of musick*, désignait ou des castagnettes ou une espèce d'épinette, et les *basses marches* correspondent aux pédales. C'est donc une idée obscène rendue par une image empruntée à la musique. Si l'on avait des doutes sur le sens figuré de la phrase, ce qui suit l'expliquerait suffisamment, quand même Oudin ne la traduirait pas en italien par *far l'atto venereo*, et Cotgrave par *to leacher*.

[3] Air de branle dont il est déjà question au ch. 12.

[4] « Chercher des *alibis forains*, c'est interjeter plusieurs frivoles appellations, faire des incidents frustratoires. » (*Biblioth. de droit* de Bouchel.) L'auteur des *Cent Nouvelles nouvelles* et le poëte Regnier se sont aussi servis de cette expression au figuré.

[5] La *ratouere* est un piége à rats, *a trap for rat*. (Cotgrave.)

Que signifient *poulains grenés?* Des tumeurs vénériennes, suivant Le Duchat. Au chapitre XXXIII du livre V, la même expression est évidemment prise dans cette acception. Mais admit-on l'authenticité du Ve livre, il faudrait peut-être hésiter à prêter à ces mots le sens que Le Duchat leur donne. Rabelais parle crûment, il est vrai, des choses d'amour; pourtant, de cette licence à une sale injure il y a fort loin. La dame, aussi ignominieusement outragée, écouterait-elle une seule parole de Panurge?

Poulain s'est dit dans le sens de poulie (V. Cotgrave). *Grené* signifie engrené. Nous avons vu d'anciens piéges à rats que ces deux mots, *poulies engrenées*, suffiraient à nous faire reconnaître.

Quant à *Jean Jeudy*, c'est un malin qui sait user de toutes les chicanes et éviter toutes les ruses, et *après lui il n'y a qu'à épousseter*, c'est-à-dire qu'il fait toute la besogne, qu'il n'en laisse pas pour les autres.

[6] Méchante (*mala*), latin.

les hauts cieulx descendroient en l'abysme, et tout ordre de nature seroit parverty, qu'en si grande beauté et elegance comme la vostre y eust une goutte de fiel, ny de malice. L'on dit bien qu'à grand peine

Vit on jamais femme belle
Qui aussi ne fust rebelle.

Mais cela est dit de ces beautés vulgaires. La vostre est tant excellente, tant singuliere, tant celeste, que je croy que nature l'a mise en vous comme en paragon [1], pour nous donner à entendre combien elle peut faire quand elle veult employer toute sa puissance et tout son savoir. Ce n'est que miel, ce n'est que sucre, ce n'est que manne celeste de tout ce qu'est en vous. C'estoit à vous à qui Paris devoit adjuger la pomme d'or, non à Venus, non, ny à Juno, ny à Minerve : car onques n'y eut tant de magnificence en Juno, tant de prudence en Minerve, tant d'elegance en Venus, comme il y a en vous. O dieux et déesses celestes! que heureux sera celuy à qui ferez ceste grace de vous accoler, de vous baiser et de frotter son lard avec vous. Par Dieu, ce sera moy, je le voy bien, car desja vous m'aimez tout à plein, je le cognois et suis à ce predestiné des phées. Donc, pour gaigner temps, boutte, pousse, enjambons.

Et la vouloit embrasser, mais elle fit semblant de se mettre à la fenestre pour appeller les voisins à la force. Adonc sortit Panurge bien tost, et luy dist en fuyant : Madame, attendez moy icy, je les vais querir moy mesmes, n'en prenez la peine. Ainsi s'en alla, sans grandement se soucier du refus qu'il avoit eu, et n'en fit onques pire chere. Le lendemain, il se trouva à l'eglise à l'heure qu'elle alloit à la messe, et, à l'entrée, luy bailla de l'eau beniste, s'inclinant parfondement devant elle ; aprés se agenouilla auprés d'elle familierement, et luy dist : Madame, sachez que je suis tant amoureux de vous que je n'en peux ny pisser, ny fianter ; je

---

[1] Modèle.

ne sçay comment l'entendez. S'il m'en advenoit quelque mal, qu'en seroit il? Allez, allez (dist elle), allez, je ne m'en soucie : laissez moy icy prier Dieu. Mais (dist il) equivoquez sur

à Beau Mont le Vicomte.

Je ne sçaurois, dist elle.
C'est, dist il,

à Beau Con le Vit Monte.

Et, sur cela, priez Dieu qu'il me doint ce que votre noble coeur desire, et me donnez ces patenostres par grace. Tenez, dist elle, et ne me tabustez plus.

Ce dit, luy vouloit tirer ses patenostres, qui estoient de cestrin[1], avec grosses marches d'or : mais Panurge promptement tira un de ses cousteaux, et les coupa tres bien, et les emporta à la fripperie, luy disant : Voulez vous mon cousteau? Non, non, dist elle. Mais, dist il, à propos, il est bien à vostre commandement, corps et biens, tripes et boyaulx. Ce pendant la dame n'estoit fort contente de ses patenostres; car c'estoit une de ses contenances à l'eglise. Et pensoit : Ce bon bavard icy est quelque esventé, homme d'estrange pays[2] : je ne recouvreray jamais mes patenostres; que m'en dira mon mary? Il s'en courroucera à moy : mais je luy diray qu'un larron me les a coupées dedans l'eglise; ce qu'il croira facilement, voyant encores le bout du ruban à ma ceinture.

Aprés disner, Panurge l'alla voir, portant en sa manche une grande bourse pleine d'escus du Palais[3], et de gettons, et luy commença à dire :

Lequel des deux aime plus l'autre, ou vous moy, ou moy vous? A quoy elle respondit : Quant est de moy, je ne vous hais point : car, comme Dieu le commande, j'aime tout le

---

[1] Pierre jaune dont on faisait des chapelets, suivant Cotgrave.

[2] De pays étrangers.

[3] Suivant Morellet, les escus du Palais étaient ainsi nommés parce qu'on les vendait et qu'on s'en servait au Palais. L'écu de France y était marqué. Enfin on les appela *gettouers*, puis jetons, parce qu'on s'en servait pour compter, comme nous le faisons encore en divers jeux, et comme le fait Argan. V. Molière (le *Malade imaginaire*, 1re scène).

monde. Mais à propos, dist il, n'estes vous amoureuse de moy? Je vous ay, dist elle, ja dit tant de fois que vous ne me tenissiez[1] plus telles paroles; si vous m'en parlez encores, je vous monstreray que ce n'est à moy à qui vous devez ainsi parler de deshonneur. Partez d'icy, et me rendez mes patenostres, à ce que mon mary ne me les demande.

Comment, dist il, madame, vos patenostres? Non feray par mon sergent[2], mais je vous en veulx bien donner d'autres. En aimerez vous mieulx d'or bien esmaillé en forme de grosses spheres; ou de beaux lacs d'amours, ou bien toutes massifves comme gros lingotz; ou si en voulez d'ebene, ou de gros hiacinthes, de gros grenatz taillés, avec les marches de fines turquoises; ou de beaux topazes marchés de fins saphiz; ou de beaux balais à tout grosses marques de diamans à vingt et huit quarres[3]? Non, non, c'est trop peu. J'en sçay un beau chapelet de fines esmeraudes, marchées[4] d'ambre gris coscoté, et à la boucle un union[5] persicque, gròs comme une pomme d'orange : elles ne coustent que vingt et cinq mille ducatz; je vous en veulx faire un present : car j'en ay du content.

Et ce disoit faisant sonner ses gettons, comme si ce fussent escus au soleil. Voulez vous une piece de veloux violet cramoysi, tainct en grene; une piece de satin broché, ou bien cramoysi? Voulez vous chaines, doreures, templettes[6].

---

[1] Tinssiez. Cette forme subjonctive *tenissiez* est usitée en saintongeais.

[2] Pour *mon serment*. « Panurge sait vivre (nous dit Le Duchat), il ne veut pas jurer devant une dame.»

Panurge ne sait pas vivre dans toutes les éditions, car il y en a qui portent *mon serment*.

[3] Facettes, suivant Le Duchat. Mais, comme le fait observer Morellet, ce n'est pas le nombre des facettes qui peut rendre un diamant orné plus précieux, et il donne à *quarres* le sens de carats.

« Chatons à quatre quierces »
(*Rom. de la Rose.*)

[4] Tacheté. Le traducteur anglais de Rabelais a ainsi compris ce mot, et il est dans le vrai. Cotgrave le rend par *spotted*. *Cossé* et *coti* sont deux mots qui, en berrichon et dans d'autres patois, signifient tacheté de meurtrissures, en parlant des fruits, par exemple. *Coscoté* nous semble formé de ces deux derniers mots.

[5] Perle. *Union* (angl.).

[6] Bandelettes pour les tempes des femmes (*head bands for women*) (Cotgrave).

bagues? il ne fault que dire oui. Jusques à cinquante mille ducatz, ce ne m'est rien cela. Par la vertu desquelles paroles il luy faisoit venir l'eau à la bouche. Mais elle luy dist : Non, je vous remercie : je ne veulx rien de vous. Par Dieu, dist il, si veulx bien moy de vous : mais c'est chose qui ne vous coustera rien, et n'en aurez de rien moins. Tenez (monstrant sa longue braguette), voicy maistre Jean Chouart[1] qui demande logis; et aprés la vouloit accoler. Mais elle commença à s'escrier, toutesfois non trop haut[2]. Adonc Panurge retourna son faulx visage[3] et luy dist : Vous ne voulez donc autrement me laisser un peu faire? Bren pour vous. Il ne vous appartient tant de bien ny d'honneur : mais, par Dieu, je vous feray chevaucher aux chiens : et, ce dit, s'enfouit le grand pas de peur des coups, lesquelz il craignoit naturellement.

---

[1] Ce nom se retrouve dans la Fontaine et dans J.-B. Rousseau.

[2] A. de Musset *Hassan :*

Vous en crierez sans doute un peu, mais
pas bien haut.

[3] C'est-à-dire cessa de se contraindre, de dissimuler.

CHAPITRE XXII.

Comment Panurge fit un tour à la dame parisienne, qui ne fut point à son avantage.

Or notez que le lendemain estoit la grande feste du corps Dieu[1], à laquelle toutes les femmes se mettent en leur triomphe de habillemens; et, pour ce jour, ladite dame s'estoit vestue d'une tres belle robe de satin cramoysi et d'une cotte de veloux blanc bien precieux. Le jour de la vigile, Panurge chercha tant d'un costé et d'autre, qu'il trouva une lycisque orgoose[2] laquelle il lia avec sa ceinture, et la mena en sa chambre, et la nourrit tres bien cedit jour et toute la nuyt : et au matin la tua, et en prit ce que savent les geomantiens gregeoys, et le mit en pieces le plus menu qu'il peut, et les emporta bien cachées, et alla à l'eglise où la dame devoit aller pour suivre la procession, comme est de coustume à ladite feste. Et, alors qu'elle entra, Panurge luy donna de l'eau beniste, bien courtoisement la saluant, et quelque peu de temps aprés qu'elle eut dit ses menus suffrages, il se va joindre à elle en son banc, et luy bailla un rondeau par escrit en la forme que s'ensuit :

RONDEAU.

Pour ceste fois, qu'à vous, dame tres belle,
Mon cas disois, par trop fustes rebelle
De me chasser sans espoir de retour :

[1] La Fête-Dieu. Dans cert. édit. *feste du sacre* (du saint Sacrement).

[2] Lycisca est en latin un nom de chienne et aussi de courtisane; le verbe ὀργάω, en grec, veut dire *ardeo*, être en chaleur. — On lit positivement dans l'édit. de C. Nourry, même dans celle de Dolet, dans celle de Fr. Juste, 1534, *chienne en chaleur*.

Veu qu'a vous onq ne fis austere tour
En dit, ny fait, en soubçon, ny libelle.
Si tant à vous desplaisoit ma querelle,
Vous pouviez bien, par vous, sans maquerelle
Me dire, amy, partez d'icy entour,
Pour ceste fois.
Tort ne vous fais, si mon cœur vous decelle,
En remontrant comme l'ard[1] l'estincelle
De la beauté que couvre vostre atour :
Car rien n'y quiers, sinon qu'en vostre tour
Vous me faciez de hait[2] la combrecelle[3],
Pour ceste fois.

Et, ainsi qu'elle ouvroit le papier pour voir que c'estoit, Panurge promptement sema la drogue qu'il avoit sur elle en divers lieux, et mesmement aux replis de ses manches et de sa robe : puis luy dist : Madame, les pauvres amans ne sont tousjours à leur aise. Quant est de moy, j'espere que

Les males nuytz,
Les travaulx et ennuyz,

esquelz me tient l'amour de vous, me seront en deduction d'autant des peines de purgatoire. A tout le moins, priez Dieu qu'il me doint en mon mal patience.

Panurge n'eut achevé ce mot, que tous les chiens qui estoient en l'eglise accoururent à ceste dame, par l'odeur des drogues qu'il avoit espandu[4] sur elle; petits et grands, gros et menus, tous y venoient tirant le membre, et la sentant, et pissant partout sur elle[5]; c'estoit la plus grande villainie du monde.

Panurge les chassa quelque peu, puis d'elle prit congié, et se retira en quelque chapelle pour voir le deduit : car ces

[1] Le brûle.
[2] De bon cœur.
[3] Pour *comble selle*, la monture.
[4] Dolet, oubliant sa règle, maintient *espandu*.
[5] Dans les livres populaires sur la magie, entre mille autres recettes, on en trouve précisément une « pour « que tous les chiens viennent pis- « ser sur les jambes d'une per- « sonne ».

vilains chiens la conchioient toute, et compissoient tous ses habillemens; tant qu'un grand levrier luy pissa sur la teste, et luy culletoit son collet par derriere, les autres aux manches, les autres à la crope : les petits culletoient ses patins. En sorte que toutes les femmes de là autour avoient beaucoup affaire à la sauver. Et Panurge de rire, et dist à quelqu'un des seigneurs de la ville : Je croy que ceste dame là est en chaleur, ou bien que quelque levrier l'a couverte fraichement. Et quand il vit que tous les chiens groudoient bien à l'entour d'elle, comme ilz font autour d'une chienne chaulde, partit de là, et alla querir Pantagruel. Par toutes les rues où il trouvoit des chiens, il leur bailloit un coup de pied, disant : N'irez vous pas avec vos compagnons aux nopces? Devant, devant, de par le diable, devant.

Et, arrivé au logis, dist à Pantagruel : Maistre, je vous prie, venez voir tous les chiens du pays qui sont assemblés à l'entour d'une dame la plus belle de ceste ville, et la veulent jocqueter. A quoy voluntiers consentit Pantagruel, et vit le mystere, qu'il trouva fort beau et nouveau [1].

Mais le bon fut à la procession : en laquelle furent veus plus de six cens mille et quatorze chiens à l'entour d'elle, lesquelz luy faisoient milles haires [2] : et par tout où elle passoit, les chiens frais venus la suivoient à la trace, pissans par le chemin où ses robes avoient touché. Tout le monde s'arrestoit à ce spectacle, considerant les contenances de ces chiens, qui luy montoient jusques au col et luy gasterent tous ses beaux accoustremens, à quoy ne sceut trouver aucun remede sinon soy retirer en son hostel. Et chiens d'aller aprés, et elle de se cacher, et chambrieres de rire. Quand elle fut entrée en sa maison, et fermé la porte aprés elle, tous les chiens y accouroient de demie lieue, et compisserent si bien la porte de sa maison, qu'ilz y firent un ruisseau de leurs urines, où les cannes eussent bien nagé [3]. Et c'est celuy ruisseau qui de

[1] Ici Pantagruel s'oublie.

[2] Tourments, comme en cause l'instrument de pénitence nommé *haire*.

[3] Éd. de F. Juste et autres : dans l'éd. Nourry. *noue*; ce qui signifie très-vaste mare, en divers patois.

present passe à Saint Victor, auquel Guobelin tainct l'escarlatte, pour la vertu specifique de ces pisse chiens, comme jadis prescha publiquement nostre maistre Doribus[1]. Ainsi vous aist Dieu, un moulin y eust peu mouldre. Non tant toutesfois que ceux du Bazacle[2] à Thoulouse.

---

[1] Cette plaisanterie dont nous ne sentons pas le sel s'adresse, suivant les uns à P. Doré, jacobin, suivant d'autres à Matthieu d'Orry, dominicain. — On lit : *maistre de Quercu*, dans l'édition de François Juste, 1534.

[2] Lieu situé au-dessous de Toulouse, sur la Garonne, où se trouvent un grand nombre de moulins.

CHAPITRE XXIII.

Comment Pantagruel partit de Paris, oyant nouvelles que les Dipsodes envahissoient le pays des Amaurotes. Et la cause pourquoy les lieues sont tant petites en France.

Peu de temps aprés, Pantagruel ouit nouvelles que son pere Gargantua avoit esté translaté au pays des Phées par Morgue[1], comme fut jadis Enoch et Helye[2]; ensemble que, le bruit de sa translation entendu, les Dipsodes[3] estoient issus de leurs limites, et avoient gasté un grand pays de Utopie[4], et tenoient pour lors la grande ville des Amaurotes assiegée. Dont partit de Paris sans dire à dieu à nully, car l'affaire requeroit diligence, et vint à Rouen.

Or, en cheminant, voyant Pantagruel que les lieues de France estoient petites par trop, au regard des autres pays, en demanda la cause et raison à Panurge; lequel luy dist une histoire que met *Marotus* du lac, *monachus*, es gestes des roys de Canarre. Disant que, d'ancienneté, les pays n'estoient distinctz par lieues, miliaires[5], stades[6], ny parasanges[7], jusques à ce que le roy Pharamond les distingua : ce qui fut fait en la maniere que s'ensuit. Car il prit dedans

[1] La fée Morgue ou Morgane, sœur d'Oberon et d'Artus, retenait ce dernier, ainsi qu'Ogier le Danois, dans le château enchanté d'Avalon.

[2] Ainsi portent les premières éditions. Dans celle de 1537, *Ogier* et *Artus* sont déjà substitués aux personnages bibliques.

[3] En grec, les altérés, comme Rabelais l'explique lui-même à la fin du chapitre 26.

[4] L'Utopie, république imaginaire, dont la ville des Amaurotes (du grec ἀμαυρός, obscur) est la capitale, sert de titre au roman politique de Th. More, publié en latin; Louvain, 1516; Paris, 1516, 1517, et traduit en français par J. Leblond; Paris, 1550. In-8.

[5] Bornes indiquant un espace de mille pas chez les Romains.

[6] Mesure grecque de 125 pas.

[7] Mesure de trois mille sept cent cinquante pas dont usaient les Perses.

Paris cent beaux jeunes et gallans compagnons bien deliberés, et cent belles garses picardes, et les fit bien traicter et bien panser par huit jours, puis les appella : et à un chascun bailla sa garse, avec force argent pour les despens, leur faisant commandement qu'ilz allassent en divers lieux par cy et par là. Et, à tous les passages qu'ilz biscoteroient leurs garses, qu'ilz missent une pierre, et ce seroit une lieue. Ainsi les compagnons joyeusement partirent, et, pour ce qu'ilz estoient frais et de sejour, ilz fanfreluchoient à chasque bout de champ, et voyla pourquoy les lieues de France sont tant petites.

Mais quand ilz eurent long chemin parfaict, et estoient ja las comme pauvres diables, et n'y avoit plus d'olif en ly caleil[1], ilz ne belinoient si souvent, et se contentoient bien (j'entends quant aux hommes) de quelque meschante et paillarde fois le jour. Et voyla qui fait les lieues de Bretaigne, des Lanes[2], d'Allemaigne et autres pays plus esloignés si grandes. Les autres mettent d'autres raisons : mais celle là me semble la meilleure. A quoy consentit voluntiers Pantagruel.

Partans de Rouen, arriverent à Hommefleur[3], où se mirent sur mer Pantagruel, Panurge, Epistemon, Eusthenes, et Carpalim. Auquel lieu attendant le vent propice, et calfretant leur nef, receut, d'une dame de Paris, laquelle il avoit entretenue bonne espace de temps, unes lettres inscriptes au dessus :

Au plus aimé des belles, et moins loyal des preux :
P. N. T. G. R. L.

[1] D'huile dans la lampe (en languedocien).

[2] Landes (en Gascogne).

[3] Honfleur.

CHAPITRE XXIV.

Lettre qu'un messagier apporta à Pantagruel d'une dame de Paris, et l'exposition d'un mot escrit en un anneau d'or.

Quand Pantagruel eut leu l'inscription, il fut bien esbahy, et, demandant audit messagier le nom de celle qui l'avoit envoyé, ouvrit les lettres, et rien ne trouva dedans escrit, mais seulement un anneau d'or, avec un diamant en table[1]. Lors appella Panurge, et luy monstra le cas. A quoy Panurge luy dist que la feuille de papier estoit escrite, mais c'estoit par telle subtilité que l'on n'y voyoit point d'escriture. Et, pour le savoir, la mit auprés du feu, pour voir si l'escriture estoit faite avec du sel ammoniac destrempé en eau. Puis la mit dedans de l'eau, pour savoir si la lettre estoit escrite du suc de tithymalle. Puis la monstra à la chandelle, si elle estoit point escrite du jus d'oignons blancs.

Puis en frotta une partie d'huile de noix, pour voir si elle estoit point escrite de lexif[2] de figuier. Puis en frotta une part de laict de femme alaictant sa fille premiere née, pour voir si elle estoit point escrite de sang de rubettes[3]. Puis en frotta un coin de cendres d'un nid d'arondelles[4], pour voir si elle estoit escrite de la rousée qu'on trouve dedans les pommes d'Alicacabut[5]. Puis en frotta un autre bout de la sanie des oreilles, pour voir si elle estoit escrite de fiel de corbeau. Puis

[1] Taillé à surface plane.

[2] Ce mot est usité en Berry, en Saintonge, etc., avec le sens d'*eau de lessive*. Peut-être ici le lexif de figuier désigne-t-il le lait qui sort de la queue des figues cueillies avant leur maturité.

[3] Grenouilles vénéneuses. Ce mot est formé du latin *rubetæ*.

[4] Hirondelles. On dit encore *arondelle* en saintongeais, en poitevin, en berrichon; *arondiéle* en rouchi.

[5] Solanée qui s'appelle *alkekengi* en arabe, *halicacabum* en latin, et dont le nom vulgaire est co-

la trempa en vinaigre, pour voir si elle estoit escrite de laict d'espurge[1]. Puis la graissa d'axunge de souris chauves[2] pour voir si elle estoit escrite avec sperme de baleine, qu'on appelle ambre gris. Puis la mit tout doulcement dans un bassin d'eau fraiche, et soudain la tira, pour voir si elle estoit escrite avec alun de plume. Et, voyant qu'il n'y cognoissoit rien, appella le messagier, et luy demanda : Compaing, la dame qui t'a icy envoyé t'a elle point baillé de baston pour apporter? pensant que fust la finesse que met Aule Gelle[3] : et le messagier luy respondit : Non, monsieur. Adonc Panurge luy voulut faire raire les cheveulx, pour savoir si la dame avoit fait escrire avec fort moret[4], sur sa teste raise, ce qu'elle vouloit mander : mais, voyant que ses cheveulx estoient fort grands, il s'en desista, considerant qu'en si peu de temps ses cheveulx n'eussent creuz si longs.

Alors dist à Pantagruel : Maistre, par les vertus Dieu, je

---

queret. Cotgrave traduit Alicacabut par *Winter cherry*, c'est-à-dire cerise d'hiver.

[1] Espèce de tithymale, ainsi nommée *ab expurgando*.

[2] Graisse, oing de chauve-souris.

[3] Dans ses *Nuits attiques* (livre XVII, ch. 9), Aulu-Gelle nous parle d'un moyen de correspondre secrètement par des bâtons, dont les Lacédémoniens usaient autrefois, et qu'ils nommaient σκυτάλη.

On avait deux bâtons pareils. L'un était remis au général partant pour la guerre, l'autre restait aux magistrats. Quand ces derniers voulaient expédier une dépêche, ils roulaient en spirale autour du bâton une bande sur laquelle ils écrivaient de haut en bas; puis ils envoyaient la bande déroulée au général, qui l'entortillait à son tour sur le bâton qu'il avait emporté. Les caractères tombaient au même point par suite de l'égalité de volume des deux bâtons. — Les Lacédémoniens étaient loin du télégraphe électrique.

[4] Le *moret*, en patois poitevin, c'est de la paille brûlée réduite en brouet, dont se servent les scieurs de long pour marquer leurs lignes d'équarrissage. *Moret* semble être employé avec le sens d'encre à imprimer, dans le plaidoyer de Humevesne, ci-dessus. Le *fort moret* est un moret épais. Rabelais pensait à ce vieux conte qu'Aulu-Gelle prétend avoir trouve dans l'histoire grecque. Histiée, voulant adresser à Aristagoras un message secret, fit raser la tête d'un esclave et y traça des caractères à l'aide d'un instrument effilé, sous prétexte de le guérir d'un mal d'yeux; puis, quand ses cheveux furent repoussés, il l'envoya à Aristagoras, chargé de retondre notre esclave pour lire la missive.

n'y sçaurois que faire ny dire. J'ay employé, pour cognoistre si rien y a icy escrit, une partie de ce qu'en met messere Francesco di Nianto, le Thuscan, qui a escrit la maniere de lire lettres non apparentes, et ce que escrit Zoroaster, *peri grammaton acriton*, et Calphurnius Bassus, *de literis illegibilibus* [1]; mais je n'y voy rien, et croy qu'il n'y a autre chose que l'anneau. Or le voyons. Lors, le regardant, trouverent escrit par dedans, en hebrieu, *lamah sabacthani* [2]; dont appellerent Epistemon, luy demandant que c'estoit à dire? A quoy respondit que c'estoient motz Hebraicques signifians : Pourquoy m'as tu laissé? Dont soudain replicqua Panurge : J'entends le cas. Voyez vous ce diamant? c'est un diamant faulx. Telle est donc l'exposition de ce que veult dire la dame : Dy, amant faulx, pourquoy m'as tu laissée? Laquelle exposition entendit Pantagruel incontinent : et luy souvint comment, à son departir, il n'avoit dit à Dieu à la dame, et s'en contristoit, et voluntiers fust retourné à Paris pour faire sa paix avec elle. Mais Epistemon luy reduit à memoire le departement de Eneas d'avec Dido, et le dict de Heraclides Tarentin : que à la navire restant à l'ancre, quand la necessité presse, il fault couper la corde plus tost que perdre temps à la deslier. Et qu'il devoit laisser tous pensemens pour survenir à la ville de sa nativité, qui estoit en dangier. De fait, une heure aprés, se leva le vent nommé Nord Nord West, auquel ilz donnerent pleines voiles, et prindrent la haute mer, et, en briefz jours, passans par Porto Santo, et par Medere [3], firent scale es isles de Canarre. De là partans, passerent par Cap Blanco [4], par Senege [5], par Cap Virido [6], par Gambre [7], par Sagres [8], par Melli [9], par le Cap de Bona Speranza [10], et firent scalle au

---

[1] Des caractères invisibles.

[2] Dernières paroles de Jésus-Christ sur la croix.

[3] Madère.

[4] Le cap Blanc.

[5] Sénégal.

[6] Cap Vert.

[7] La Gambie.

[8] Sagres est le nom d'un port de Portugal, qui ne se trouve pas sur l'itinéraire tracé ici, à moins de supposer que ce nom (venant de *sacer*) ait été donné à quelque établissement portugais en Afrique.

[9] Melila, pays placé par quelques auteurs au sud de la Nigritie.

[10] Bonne Espérance. La forme italienne donnée à ce nom et à

royaulme de Melinde. De là partans, firent voile au vent de la transmontane, passans par Meden, par Uti, par Uden[1], par Gelasim[2], par les isles des Phées, et jouxte le royaulme de Achorie[3]; finalement arriverent au port de Utopie, distant de la ville des Amaurotes par trois lieues, et quelque peu davantage.

Quand ilz furent en terre quelque peu refraichis, Pantagruel dist : Enfans, la ville n'est loing d'icy; devant que de marcher oultre, il seroit bon deliberer de ce qu'est à faire, afin que ne semblons es Atheniens, qui ne consultoient jamais sinon aprés le cas fait. Estes vous deliberés de vivre et mourir avec moy? Seigneur, ouy, dirent ilz tous; tenez vous asseuré de nous, comme de vos doigts propres. Or, dist il, il n'y a qu'un point qui tienne mon esprit suspend et doubteux; c'est que je ne sçay en quel ordre ny en quel nombre sont les ennemis qui tiennent la ville assiegée : car, quand je le sçaurois, je m'y en irois en plus grande asseurance. Par ce, advisons ensemble du moyen comment nous le pourrons savoir.

A quoy tous ensemble dirent : Laissez nous y aller voir, et nous attendez icy : car, pour tout le jourd'huy, nous vous en apporterons nouvelles certaines.

Moy, dist Panurge, j'entreprends d'entrer en leur camp par le milieu des gardes et du guet, et banqueter avec eux, et bragmarder[4] à leurs despens, sans estre cogneu de nully[5]; visiter l'artillerie, les tentes de tous les capitaines, et me prelasser par les bandes, sans jamais estre descouvert : le diable ne m'affineroit[6] pas, car je suis de la lignée de Zopire[7].

---

quelques autres confirme le fait, qui parait constant, que Rabelais puisait dans des sources italiennes la plupart de ses notions géographiques.

[1] Ces trois mots veulent dire en grec *rien*, et désignent des pays imaginaires.

[2] Pays rieur ou pays pour rire.

[3] De ἀ privatif et χῶρος, pays, le pays qui n'en est pas un.

[4] Les commentateurs, confondant *bragmarder* avec *braquemarder*, l'interprètent par ferrailler, qui serait ici un contre-sens. — *Bragmarder* est, sans doute, un mot forgé par Rabelais, et peut bien avoir un sens obscène.

[5] De personne.

[6] Tromperait.

[7] Seigneur perse qui s'introduisit dans Babylone, assiégée par Darius, et l'en rendit maître au moyen d'un stratagème (Hérod., III, § 53).



Moy, dist Epistemon, je sçay tous les stratagemates et prouesses des vaillans capitaines et champions du temps passé, et toutes les ruses et finesses de discipline militaire ; je iray, et, encores que fusse descouvert et decelé, j'eschapperay, en leur faisant croire de vous tout ce que me plaira : car je suis de la lignée de Sinon[1].

Moy, dist Eusthenes, entreray par à travers leurs tranchées, maulgré le guet et tous les gardes, car je leur passeray sur le ventre, et leur rompray bras et jambes, et fussent ilz aussi fors que le diable ; car je suis de la lignée de Hercules.

Moy, dist Carpalim, j'y entreray si les oiseaux y entrent : car j'ay le corps tant allaigre que j'auray saulté leurs tranchées, et percé oultre tout leur camp, devant qu'ilz m'ayent apperceu. Et ne crains ny traict, ny flesche, ny cheval tant soit legier, et fust ce Pegase de Perseus[2], ou Pacolet[3], que devant eux je n'eschappe gaillard et sauf. J'entreprends de marcher sus les espiz de bled, sur l'herbe des prés, sans qu'elle flechisse dessous moy ; car je suis de la lignée de Camille Amazone[4].

---

[1] Grec qui fit pénétrer par ruse ses compatriotes dans Troie.

[2] Apollodore, II. 3.

[3] Pacolet est le nom d'un cheval fantastique dans le roman de *Valentin et Orson*.

[4] Illa vel intactæ segetis per summa volaret
Gramina, nec teneras cursu læsisset aristas.
Virg. *Enéid.*, l. VII, v. 808.

CHAPITRE XXV.

Comment Panurge, Carpalim, Eusthenes et Epistemon, compagnons de Pantagruel, desconfirent six cens soixante chevaliers bien subtilement.

Ainsi qu'il disoit cela, ilz adviserent six cens soixante chevaliers, montés à l'avantage sur chevaux legiers, qui accouroient là voir quelle navire c'estoit qui estoit de nouveau abordée au port, et couroient à bride avallée pour les prendre s'ilz eussent peu. Lors dist Pantagruel : Enfans, retirez vous en la navire, voyez cy de nos ennemis qui accourent, mais je vous les tueray icy comme bestes, et fussent ilz dix fois autant. Ce pendant retirez vous et en prenez vostre passe temps. Adonc respondit Panurge : Non, seigneur, il n'est de raison que ainsi faciez : mais, au contraire, retirez vous en la navire, et vous, et les autres : car moy tout seul les desconfiray icy, mais il ne fault pas tarder : avancez vous. A quoy dirent les autres : C'est bien dit, seigneur, retirez vous, et nous aiderons icy à Panurge, et vous cognoistrez que nous savons faire. Adonc Pantagruel dist : Or je le veux bien ; mais, au cas que fussiez les plus foibles, je ne vous fauldray. Alors Panurge tira deux grandes cordes de la nef, et les attacha au tour qui estoit sur le tillac, et les mit en terre, et en fit un long circuit, l'un plus loing, l'autre dedans cestuy là. Et dist à Epistemon : Entrez dedans la navire, et quand je vous sonneray, tournez le tour[1] sus le tillac diligentement, en ramenant à vous ces deux cordes. Puis dist à Eusthenes et à Carpalim : Enfans, attendez icy et vous offrez à ces en-

[1] Cabestan.

nemis franchement, et obtemperez à eux, et faites semblant de vous rendre : mais advisez que n'entrez au cerne[1] de ces cordes, retirez vous tousjours hors. Et incontinent entra dedans la navire, et prit un faix de paille et une botte de pouldre de canon, et l'espandit par le cerne des cordes, et avec une migraine de feu[2] se tint auprès.

Tout soudain arriverent à grande force les chevaliers, et les premiers chocquerent jusques auprès de la navire; et, parce que le rivage glissoit, tomberent eux et leurs chevaux, jusques au nombre de quarante et quatre. Quoy voyans, les autres approcherent, pensans qu'on leur eust resisté à l'arrivée. Mais Panurge leur dist : Messieurs, je croy que vous soyez fait mal, pardonnez le nous : car ce n'est de nous, mais c'est de la lubricité de l'eau de mer qui est tousjours onctueuse. Nous nous rendons à vostre bon plaisir. Autant en dirent ses deux compagnons, et Epistemon, qui estoit sur le tillac. Ce pendant Panurge s'esloignoit, et, voyant que tous estoient dedans le cerne des cordes, et que ses deux compagnons s'en estoient esloignés, faisans place à tous ces chevaliers qui à foulle alloient pour voir la nef et qui estoit dedans, soudain cria à Epistemon : Tire, tire. Lors Epistemon commença tirer au tour, et les deux cordes s'empestrerent entre les chevaux, et les ruoient par terre bien aisement avec les chevaucheurs : mais eux, ce voyans, tirerent à l'espée, et les vouloient desfaire ; dont Panurge mit le feu en la trainée, et les fit tous là brusler comme ames damnées. Hommes et chevaux, nul n'en eschappa, excepté un qui estoit monté sur un cheval turc, qui gaignoit à fuir : mais, quand Carpalim l'appereeut, il courut après en telle hastiveté et allaigresse[3] que il l'attrapa en moins de cent pas, et, saultant sur la croupe de son cheval, l'embrassa par derriere, et l'amena à la navire.

Ceste defaicte parachevée, Pantagruel fut bien joyeux, et

---

[1] Cercle.

[2] Grenade de feu, de *migrana* ou *milgrana* (provenç.), grenade.

[3] Allégresse, vivacité; c'est le sens propre du lat. *alacer*, de l'ital. *allegro*.

loua merveilleusement l'industrie de ses compagnons, et les fit refraichir et bien repaistre sur le rivage joyeusement, et boire d'autant, le ventre contre terre, et leur prisonnier avec eux familierement : sinon que le pauvre diable n'estoit point asseuré que Pantagruel ne le devorast tout entier; ce qu'il eust fait, tant avoit la gorge large, aussi facilement que feriez un grain de dragée, et ne luy eust monté en sa bouche en plus qu'un grain de millet en la gueulle d'un asne.

CHAPITRE XXVI.

Comment Pantagruel et ses compagnons estoient faschés de manger de la chair salée, et comment Carpalim alla chasser pour avoir de la venaison.

Ainsi comme ilz banquetoient[1], Carpalim dist : Et ventre Saint Quenet, ne mangerons nous jamais de venaison ? Ceste chair salée m'altere tout. Je vous vais[2] apporter icy une cuisse de ces chevaux que nous avons fait brusler : elle sera assez bien routie. Tout ainsi qu'il se levoit pour ce faire, apperceut à l'orée[3] du bois un beau grand chevreul qui estoit issu du fort[4], voyant le feu de Panurge, à mon advis. Incontinent courut aprés, de telle roideur qu'il sembloit que fust un carreau[5] d'arbaleste, et l'attrapa en un moment[6] : et, en courant, prit de ses mains en l'air quatre grandes otardes[7],

Sept bitars[8],
Vingt et six perdrix grises,
Trente et deux rouges,

---

[1] Éd. de C. Nourry, de Marnef, de Dolet, de F. Juste, 1542. On lit dans d'autres *caquetoient*.

[2] *Je m'en voys* (éd. C. Nourry). Je m'en vais.

[3] Au bord, sur la lisière.

[4] Le *fort* d'un bois est l'endroit le plus épais où se retirent les bêtes fauves.

[5] Trait. Nous suivons l'orthographe des édit. de C. Nourry et de Dolet. Dans d'autres, on lit *garrot*, *quarreau*.

[6] *En moins d'un rien* (édit. de C. Nourry).

[7] Outardes.

[8] La bistarde ou bitarde est aussi une espèce d'outarde (*Dict. des sc. nat.*). Nous avons constaté que, dans certains cantons des Deux-Sèvres, on donnait encore à l'outarde, *otis tarda*, le nom de *bitarde*, tandis qu'on y appelle *canne petière* l'*otis tetrax*. En Poitou, l'outarde se nomme encore *bitard*

Seize faisans,
Neuf becasses,
Dix et neuf herons,
Trente et deux pigeons ramiers;
Et tua de ses pieds dix ou douze que levraulx, que lapins, qui ja estoient hors de page [1];
Dix et huit rasles parés [2] ensemble. Plus :
Quinze sanglerons [3],
Deux blereaux,
Trois grands renards.

Frappant donc le chevreul de son malchus [4] à travers la teste, le tua, et l'apportant recueillit les levraulx, rasles et sanglerons. Et, de tant loing que peult estre ouy, il s'escria, disant : Panurge, mon amy : vinaigre, vinaigre [5]. Dont pensoit le bon Pantagruel que le cœur luy fist mal, et commanda qu'on luy apprestast du vinaigre. Mais Panurge entendit bien qu'il y avoit levrault au croc; et de fait, le monstra au noble Pantagruel comment il portoit à son col un beau chevreul, et toute sa ceinture brodée de levraulx.

Soudain Epistemon fit, au nom des neuf Muses [6], neuf belles broches de bois à l'anticque. Eusthenes aidoit à escorcher, et Panurge mit deux selles d'armes des chevaliers en tel ordre qu'elles servirent de landiers ; et firent leur routisseur de leur prisonnier [8], et au feu où brusloient les chevaliers, firent routir leur venaison. Et aprés, grand chere à force vinaigre; au diable l'un qui se faignoit [9], c'estoit triomphe

1 Déjà forts; locution empruntée aux mœurs de la chevalerie. Amyot parle quelque part « d'Athéniens hors de page ». On lit dans Fr. Juste : *hors de piege*.

2 Accouplés.

3 Jeunes sangliers.

4 Épée.

5 Pour faire la sauce au lièvre. C'était un cri encore usité parmi les chasseurs du Languedoc, du temps de Le Duchat, si on l'en croit.

6 C'est, dit Morellet, une profanation du nom des Muses bien placée dans la bouche d'un gourmand.

7 Chenets.

8 Comme on lit dans l'édition C. Nourry; *alias*, firent *le* routisseur de leur prisonnier

9 Au diable celui qui s'épargnait, qui faisait le fainéant, le *faignant*, comme dit le peuple.

« En ouvrant à journées ils *se faignent* et se peignent. »

(*Ord.*, l. VII, p. 27.)

« Au grand saint Nau
« Chanteray sans point mi *faindre* »
(Vieux *Noël Poitevin.*)

de les voir bauffrer. Lors dist Pantagruel : Pleust à Dieu que chascun de vous eust deux paires de sonnettes de sacre[1] au menton, et que j'eusse au mien les grosses horologes[2] de Renes, de Poictiers, de Tours et de Cambray, pour voir l'aubade que nous donnerions au remuement de nos badigoinces[3] ! Mais, dist Panurge, il vault mieux penser de nostre affaire un peu, et par quel moyen nous pourrons venir au dessus de nos ennemis. C'est bien advisé, dist Pantagruel. Pourtant demanda à leur prisonnier : Mon amy, dis nous icy la verité, et ne nous mens en rien, si tu ne veulx estre escorché tout vif : car c'est moy qui mange les petits enfans : compte nous entierement l'ordre, le nombre et la forteresse de l'armée.

A quoy respondit le prisonnier : Seigneur, sachez pour la verité qu'en l'armée sont[4], trois cens geans[5], tous armés de pierre de taille, grands à merveilles, toutesfois non tant du tout que vous, excepté un qui est leur chef, et a nom Loupgarou, et est tout armé d'enclumes cyclopicques ; cent soixante trois mille pietons tous armés de peaux de lutins, gens fors et courageux ; unze mille quatre cens hommes d'armes, trois mille six cens doubles canons, et d'espingarderie[6] sans nombre ; quatre vingts quatorze mille pionniers, cent cinquante mille putains[7] belles comme déesses (voyla pour moy, dist Panurge), dont les aucunes sont Amazones, les autres Lyonnoises, les autres Parisiennes, Tourangelles,

---

[1] Oiseau de proie dressé pour la chasse et au cou duquel on attachait des sonnettes.

[2] Grosses en effet, s'il est vrai, comme on l'a dit, qu'on lise écrit à l'entour :

> Je suis nommée dame françoise.
> Qui cinquante mille livres poise.
> Et si de tant ne me croyez.
> Descendez moi et me poisiez.

[3] Babines. *Badigoinces* se dit encore vulgairement pour lèvres.

[4] *Y a* (édit. de C. Nourry).

[5] *Trois mille* (édit. C. Nourry).

[6] *Spingarda* en bas lat., *espingarda* en catalan, désignent des machines de guerre différentes avant et après l'invention de la poudre. *Espingarderie* se trouvant ici à côté de *canons*, nous supposons qu'il s'agit d'armes à feu. La terminaison du mot *espingarderie* indique la désignation de tout un genre.

[7] On lit dans l'édit. de C. Nourry : *quatre cent cinquante mille* putains. Ce n'est peut-être pas une faute d'impression.

Angevines, Poictevines, Normandes, Allemandes : de tous pays et toutes langues y en a. Voire mais, dist Pantagruel, le roy y est il ? Ouy, sire[1], dist le prisonnier, il y est en personne, et nous le nommons Anarche[2], roy des Dipsodes, qui vault autant à dire comme gens alterés : car vous ne vistes onques gens tant alterés ny beuvans plus voluntiers. Et a sa tente en la garde des geans.

C'est assez, dist Pantagruel. Sus, enfans, estes vous deliberés d'y venir avec moy ? A quoy respondit Panurge : Dieu confonde qui vous laissera. J'ay ja pensé comment je vous les rendray tous mors comme porcs, qu'il n'en eschappera au diable le jarret[3]. Mais je me soucie quelque peu d'un cas. Et qu'est-ce ? dist Pantagruel. C'est, dist Panurge, comment je pourray avanger[4] à braquemarder toutes les putains qui y sont en ceste aprés disnée,

Qu'il n'en eschappe pas une,
Que je ne taboure en forme commune.

Ha, ha, ha, dist Pantagruel. Et Carpalim dist : Au diable de biterne[5], par Dieu j'en embourreray quelque une.

Et moy, dist Eusthenes, quoy ? qui ne dressay onques puis que[6] bougeasmes de Rouen, au moins que l'aguille montast jusques sur les dix ou unze heures : voire encores que l'aye dur et fort comme cent diables. Vrayement, dist Panurge, tu en auras des plus grasses et des plus refaites[7].

Comment, dist Epistemon, tout le monde chevauchera, et je meneray l'asne[8] ? Le diable emport qui en fera rien. Nous

---

[1] *Oui, Seigneur*, éd. C. Nourry.

[2] Ἄναρχος (en grec) signifie : sans chef, et διψώδης, altéré.

[3] Qu'il n'en échappera personne, quelque souplesse et quelque force de jarret qu'il emploie à s'enfuir.

(Morellet.)

[4] Avancer.

[5] Le Duchat et Honnorat s'accordent pour dire qu'à Toulouse un diable *de biterne* est comme à Paris un diable de Vanvert, c'est-à-dire un diable renforcé.

[6] Depuis que.

[7] Drues et potelées.

[8] Rabelais fait ici allusion à un très-ancien usage qui subsiste encore dans quelques-unes de nos provinces. Une femme a-t-elle été

userons du droit de guerre, *qui potest capere capiat*[1]. Non, non, dist Panurge. Mais attache ton asne à un croc, et chevauche comme le monde.

Et le bon Pantagruel rioit à tout, puis leur dist : Vous comptez sans vostre hoste. J'ay grand peur que, devant qu'il soit nuyt, ne vous voye en estat que n'aurez grande envie d'arresser[2], et qu'on vous chevauchera à grand coup de picque et de lance.

Baste, dist Epistemon. Je vous les rends à routir, ou bouillir; à fricasser, ou mettre en pasté. Ilz ne sont en si grand nombre comme avoit Xerces, car il avoit trente cens mille combattans, si croyez Herodote et Troge Pompone : et toutesfois Themistocles à peu[3] de gens les desconfit. Ne vous souciez pour Dieu. Merde, merde[4], dist Panurge. Ma seule braguette espoussetera tous les hommes, et Saint Balletrou, qui dedans y repose, decrotera toutes les femmes. Sus donc, enfans, dist Pantagruel, commençons à marcher.

---

surprise en conversation criminelle ou donnant à son époux une *correction de bois vert*, tous les villages voisins s'en vengent. . . sur le mari. Le *coupable* est planté de gré ou de force à califourchon sur un âne, et à rebours, bien entendu. On lui fait saisir en guise de bride la queue de l'animal; puis, au son des cornes et de toute la ferraille du canton, on promène gaiement les *deux bêtes* et on les montre à tous comme si ce fût chose rare. Epistemon a donc raison de ne point se soucier de *mener l'âne*.

[1] C'est une espèce de calembour latin. Ces mots, qui veulent dire ordinairement *comprenne qui pourra*, signifient ici *prenne qui pourra*.

[2] De roidir, dans le sens du latin *arrigere*.

[3] Avec peu.

[4] Et non mer dé, en patois poitevin.

CHAPITRE XXVII.

Comment Pantagruel dressa un trophée en memoire de leur prouesse, et Panurge un autre en memoire des levraulx. Et comment Pantagruel, de ses petz, engendroit les petits hommes, et, de ses vesnes [1], les petites femmes. Et comment Panurge rompit un gros baston sur deux verres.

Devant que partions d'icy, dist Pantagruel, en memoire de la prouesse qu'avez presentement fait, je veulx eriger en ce lieu un beau trophée. Adonc un chascun d'entre eux, en grande liesse, et petites chansonnettes villaticques [2], dresserent un grand bois auquel y pendirent une selle d'armes, un chamfrain de cheval [3], des pompes [4], des estrivieres [5], des esperons, un haubert [6], un haut appareil asseré [7], une hasche, un estoc d'armes [8], un gantelet, une masse, des goussetz, des greves [9], un gorgery [10], et ainsi de tout appareil requis à un arc triomphal ou trophée. Puis, en memoire eternelle, escrivit Pantagruel le dicton victorial comme s'ensuit.

Ce fut icy qu'apparut la vertus
De quatre preux et vaillans champions,

---

[1] Vesses. En langage d'écolier, on dit encore *vesse* ou *venette* pour signifier peur.

[2] Villageoises.

[3] Pièce de fer qui couvrait le devant de la tête d'un cheval armé. (Académie).

[4] Ce mot nous paraît pris ici par Rabelais dans le sens de pommettes ou de pompons. Joinville, dans la *Vie de saint Louis*, parle de *pompes* et *bobans d'abillements*.

[5] Étriers.

[6] Cotte de mailles.

[7] Une armure d'acier. On trouve à la fin du chapitre XXIX : *armé à hault appareil*.

[8] Sorte d'épée à la fois forte, courte et acérée, dont on usait dans la cavalerie, suivant Cotgrave.

[9] Armure qui couvrait le devant des jambes.

[10] Ou gorgerin. Armure qui couvrait la gorge.

Qui, de bon sens, non de harnois vestuz[1],
Comme Fabie, ou les deux Scipions,
Firent six cens soixante morpions,
Puissans ribaulx, brusler comme une escorce :
Prenez y tous, rois, ducs, rocs et pions[2],
Enseignement qu'engin[3] mieulx vault que force :
    Car la victoire,
    Comme est notoire,
    Ne gist qu'en heur
    Du consistoire[4]
    Où regne en gloire
    Le haut Seigneur :
Vient, non au plus fort ou greigneur[5],
Ains à qui luy plaist, com' fault croire :
Donc a et chevance et honneur[6]
Cil qui par foy en luy espoire[7].

Ce pendant que Pantagruel escrivoit les carmes[8] susdits, Panurge emmancha en un grand pal[9] les cornes du chevreul, et la peau et le pied droit[10] de devant d'iceluy. Puis les oreilles de trois levraulx[11], le rable d'un lapin, les mandibules d'un lievre, les aisles de deux bitars, les pieds de quatre ramiers, une guedofle[12] de vinaigre, une corne où ilz mettoient le sel, leur broche de bois, une lardouere, un

---

1 On lit autrement ce vers dans l'édition de C. Nourry :

« Qui non d'harnoys mais de bon sens vestuz. »

2 Pièces du jeu d'échecs.

3 *Ingenium*, adresse.

4 Conseil.

5 Plus grand.

6 On lit dans les éditions de Nourry et de Fr. Juste, 1534 :

Doncques a chevance et honneur.

7 Espère.

8 Vers, *carmina* (latin).

9 Pieu.

10 Nous donnons la leçon de C. Nourry et de Marnef. L'édition de 1534 porte *les pied droit*; c'est probablement là l'origine de la faute. Dans d'autres, au lieu de supprimer un *s* dans *les*, on a écrit *les pieds droits de devant*, comme si un chevreuil pouvait en avoir deux. — Le Duchat explique assez ingénieusement *les pieds droits*. Mais s'il fait preuve d'érudition, il est constant qu'il s'éloigne de la vérité.

11 Édition de Nourry et de Fr. Juste, 1534. Les éditeurs modernes écrivent à tort *des* trois levraulx. Rabelais, dans le chapitre qui précède, n'a pas parlé de trois, mais de onze lièvres ou levrauts.

12 Un flacon.

meschant chaudron tout pertuisé [1], une breusse où ilz saulsoient, une saliere de terre, et un gobelet de Beauvoys. Et, en imitation des vers et trophée de Pantagruel, escrivit ce que s'ensuit :

Ce fut icy que mirent à bas culz [2]
Joyeusement quatre gaillards pions [3],
Pour banqueter à l'honneur de Bacchus,
Beuvans à gré comme beaux carpions [4] :
Lors y perdit rables et cropions
Maistre levrault, quand chascun s'y efforce :
Sel et vinaigre, ainsi que scorpions,
Le poursuivoient, dont en eurent l'estorce [5].
Car l'inventoire
D'un defensoire,
En la chaleur,
Ce n'est qu'à boire
Droit et net, voire
Et du meilleur.
Mais manger levrault, c'est malheur,
Sans de vinaigre avoir memoire :
Vinaigre est son ame et valeur.
Retenez le en point peremptoire [6].

Lors, dist Pantagruel : Allons, enfans, c'est trop musé icy à la viande : car à grand peine voit on advenir que grands banqueteurs facent beaux faits d'armes. Il n'est ombre que d'estendartz, il n'est fumée que de chevaux, et clicquetys

---

[1] Troné.

[2] Que s'assirent par terre.

[3] Jeu de mots sur *pion*, qui signifiait aussi buveur, comme dans Villon, *Gr. Testament*.

[4] *Carpillon* ou *carpeau*, petite carpe. Nous ne savons pourquoi Le Duchat donne ici à *carpion* le sens de truite.

Voici comment se lisent ces quatre premiers vers dans les éditions de C. Nourry et de Marnef :

« Ce fut icy que a l'honneur de Bacchus,
« Fut banqueté par quatre bons pyons :
« Qui gayement tous mirent abas culz
« Soupples de rains comme beaux carpions. »

[5] Les commentateurs expliquent ce mot par entorse. Le mot *estoressa*, dont Du Cange donne un exemple dans le sens de peine, amende, offre une explication beaucoup plus naturelle.

[6] Ces mauvais vers, où Rabelais se souvient trop de la manière de Cretin, nous paraissent signifier tout simplement : On ne saurait inventer une meilleure défense contre la chaleur.

que de harnois. A ce commença Epistemon soubrire, et dist : Il n'est ombre que de cuisine, fumée que de pastés, et clicquetys que de tasses. A quoy respondit Panurge : Il n'est ombre que de courtines, fumée que de tetins, et clicquetys que de couillons. Puis, se levant fit un pet, un sault, et un sublet[1] ; et cria à haulte voix joyeusement, vive tousjours Pantagruel ! Ce voyant, Pantagruel en voulut autant faire, mais, du pet qu'il fit, la terre trembla neuf lieues à la ronde, duquel, avec l'air corrompu, engendra plus de cinquante et trois mille petits hommes nains et contrefaits, et, d'une vesne qu'il fit, engendra autant de petites femmes, accropies comme vous en voyez en plusieurs lieux, qui jamais ne croissent, sinon comme les queues des vaches, contre bas, ou bien comme les rabbes[2] de Lymousin, en rond. Et quoy, dist Panurge, vos petz sont ilz tant fructueux ? Par Dieu, voicy de belles savates d'hommes, et de belles vesses de femmes ; il les fault marier ensemble, ilz engendreront des mouches bovines. Ce que fit Pantagruel, et les nomma pygmées. Et les envoya vivre en une isle là auprés, où ilz se sont fort multipliés depuis. Mais les grues leur font continuellement la guerre : desquelles ilz se defendent courageusement ; car ces petits boutz d'hommes (lesquelz en Ecosse l'on appelle manches d'estrilles) sont voluntiers cholericques. La raison physicale est parce qu'ilz ont le coeur prés de la merde.

En ceste mesme heure, Panurge prit deux verres qui là estoient, tous deux d'une grandeur, et les emplit d'eau tant qu'ilz en peurent tenir, et en mit l'un sur une escabelle, et l'autre sur une autre, les esloignant à part la distance de cinq pieds ; puis prit le fust d'une javeline de la grandeur de cinq pieds et demy : et le mit dessus les deux

---

[1] Ou *siblet* (Joinville). Sifflet. — *Sublet*, *subler*, pour sifflet, siffler, appartiennent aux patois saintongeais et poitevin.

C'est encore une polissonnerie usitée parmi les écoliers et les soldats, lorsqu'ils ont commis l'incongruité dont il s'agit ici, de faire un saut, de siffler, en ajoutant quelquefois le mot : *brisquet*.

[2] Raves. En charentais, *rabe* ; en limousin, *rabo*.

verres, en sorte que les deux boutz du fust touchoient justement les bords des verres. Cela fait, prit un gros pau, et dist à Pantagruel et aux autres : Messieurs, considerez comment nous aurons victoire facilement de nos ennemis. Car, ainsi comme je rompray ce fust icy dessus les verres, sans que les verres soient en rien rompus ny brisés, encores, que plus est, sans qu'une seule goutte d'eau en sorte dehors, tout ainsi nous romprons la teste à nos Dipsodes, sans ce que nul de nous soit blessé, et sans perte aucune de nos besoignes. Mais, afin que ne pensez qu'il y ait enchantement, tenez, dist il à Eusthenes, frappez de ce pau tant que pourrez au milieu. Ce que fit Eusthenes, et le fust rompit en deux pieces tout net, sans qu'une goutte d'eau tombast des verres. Puis dist : J'en sçay bien d'autres, allons seulement en asseurance.

CHAPITRE XXVIII.

Comment Pantagruel eut victoire bien estrangement des Dipsodes et des geans.

Aprés tous ces propos Pantagruel appella leur prisonnier et le renvoya, disant : Va t'en à ton roy en son camp, et luy dis nouvelles de ce que tu as veu, et qu'il se delibere de me festoyer demain sur le midy : car, incontinent que mes galleres seront venues, qui sera de matin au plus tard, je luy prouveray par dixhuit cens mille combattans et sept mille geans tous plus grands que tu ne me vois, qu'il a fait follement et contre raison d'assaillir ainsi mon pays. En quoy faignoit Pantagruel [1] avoir armée sur mer.

Mais le prisonnier respondit qu'il se rendoit son esclave, et qu'il estoit content de jamais ne retourner à ses gens, ains plustost combattre avec Pantagruel contre eux, et pour Dieu qu'ainsi le permist. A quoy Pantagruel ne voulut consentir ; ains luy commanda qu'il partist de là briefvement, et s'en allast ainsi qu'il avoit dit ; et luy bailla une boite pleine de euphorbe et de grains de coccognide [2], confictz en eau ardente [3], en forme de composte, luy commandant la porter à son roy, et luy dire que, s'il en pouvoit manger une once sans boire, qu'il pourroit à luy resister sans peur. Adonc le prisonnier le supplia à joinctes mains que, à l'heure de la bataille, il eust de luy pitié. Dont luy dist Pantagruel : Aprés

[1] Édition de Juste, 1534. Dans celles de C. Nourry et de Marnef, on lit : *faingnoit qu'il eust son armée.*

[2] *The black cameleon thistle*, sorte de chardon noir (Cotgrave).

[3] Eau-de-vie. *Aiguardent*, en provençal et en catalan ; *aguardiente*, en espagnol. Les Bretons disent *gwin ardant*, vin ardent, et certains sauvages se servent d'un terme équivalent à eau de feu.

que tu auras le tout annoncé à ton roy, je ne te dis comme les caphars, Aide toy, Dieu t'aidera; car c'est au rebours, aide toy, le diable te rompra le col : mais je te dis : Metz tout ton espoir en Dieu, et il ne te delaissera point. Car, de moy, encores que soye puissant, comme tu peux voir, et aye gens infinis en armes, toutesfois je n'espere en ma force, ny en mon industrie ; mais toute ma fiance[1] est en Dieu mon protecteur, lequel jamais ne delaisse ceux qui en luy ont mis leur espoir et pensée.

Ce fait, le prisonnier luy requist que, touchant sa rançon, il luy voulust faire party raisonnable. A quoy respondit Pantagruel, que sa fin n'estoit de piller n'y arançonner les humains, mais de les enrichir et reformer en liberté totalle. Va t'en, dist il, en la paix du Dieu vivant, et ne suis jamais mauvaise compagnie, que malheur ne t'advienne. Le prisonnier party, Pantagruel dist à ses gens : Enfans, j'ay donné à entendre à ce prisonnier que nous avons armée sur mer, ensemble que nous ne leur donnerons l'assault que jusques à demain sus le midy ; à celle fin que eux, doubtans[2] la grande venue de gens, ceste nuyt se occupent à mettre en ordre, et soy remparer : mais ce pendant mon intention est que nous chargeons sur eux environ l'heure du premier somme.

Laissons icy Pantagruel avec ses apostoles[3], et parlons du roy Anarche et de son armée.

Quand donc le prisonnier fut arrivé, il se transporta vers le roy, et luy conta comment estoit venu un grand geant, nommé Pantagruel, qui avoit desconfit et fait routir cruellement tous les six cens cinquante et neuf chevaliers, et luy seul estoit sauvé pour en porter les nouvelles. Davantage avoit charge dudit geant de luy dire qu'il luy apprestast au lendemain sur le midy à disner, car il se deliberoit[4] de l'envahir à ladite heure.

Puis luy bailla ceste boite où estoient les confitures. Mais,

---

[1] Confiance.
[2] Redoutans.
[3] Apôtres.
[4] Il se proposait.

tout soudain qu'il en eut avallé une cuillerée, il luy vint un tel eschauffement de gorge avec ulceration de la luette, que la langue luy pela. Et, pour remede[1] qu'on luy fist, ne trouva allegement quelconque sinon de boire sans remission : car, incontinent qu'il ostoit le gobelet de la bouche, la langue luy brusloit. Par ainsi, l'on ne faisoit que luy entonner vin en gorge avec un embut[2]. Ce que voyans ses capitaines, basehatz et gens de garde, gousterent[3] desdites drogues, pour esprouver si elles estoient tant alteratives ; mais il leur en prit comme à leur roy. Et tous se mirent si bien à flaconner que le bruit vint par tout le camp comment le prisonnier estoit de retour, et qu'ilz devoient avoir au lendemain l'assault, et que à ce ja se preparoit le roy, et les capitaines, ensemble les gens de garde, et ce par boire à tirelarigot. Parquoy un chascun de l'armée commença à Martiner[4], chopiner, et trinquer de mesmes. Somme, ilz beurent tant et tant, qu'ilz s'endormirent comme porcs sans ordre parmy le camp.

Or maintenant retournons au bon Pantagruel : et racontons comment il se porta en cest affaire. Partant du lieu du trophée, prist le mast de leur navire en sa main comme un bourdon : et mit dedans la hune deux cens trente et sept poinsons de vin blanc d'Anjou, du reste de Rouen, et attacha à sa ceinture la barque toute pleine de sel, aussi aisement comme les Lansquenettes portent leurs petits panerotz[5]. Et ainsi se mit en chemin avec ses compagnons. Quand il fut près du camp des ennemis, Panurge luy dist : Seigneur, voulez vous bien faire ? Devalez ce vin blanc d'Anjou de la hune, et beuvons icy à la bretesque[6].

A quoy condescendit voluntiers Pantagruel, et beurent si net qu'il n'y demeura une seule goutte des deux cens trente

---

1 Quelque remède qu'on lui fit.
2 Entonnoir.
3 *Tastirent* (éd. de C. Nourry).
4 « Boire d'autant, » dit l'auteur de l'*Alphabet*, comme on fait la veille de la Saint-Martin, lorsqu'on taste un vin nouveau.
5 *Peniers* (édit de C. Nourry).
6 *A la Tudesque* (édit. de C. Nourry).

et sept poinsons, excepté une ferriere[1] de cuir bouilly de Tours que Panurge emplit pour soy, car il l'appelloit son *vade mecum*, et quelques meschantes baissieres[2] pour le vinaigre. Aprés qu'ilz eurent bien tiré au chevrotin[3], Panurge donna à manger à Pantagruel quelque diable de drogues, composées de lithontripon[4], nephrocatarticon, coudignac cantharidisé, et autres especes[5] diureticques.

Ce fait, Pantagruel dist à Carpalim : Allez en la ville, gravant[6] comme un rat contre la muraille, comme bien savez faire, et leur dictes qu'à l'heure presente ilz sortent et donnent sur les ennemis, tant roidement qu'ilz pourront, et, ce dit, descendez, prenant une torche allumée avec laquelle vous mettrez le feu dedans toutes les tentes et pavillons du camp : et ce fait, vous crierez tant que pourrez de vostre grosse voix, qui est plus espouvantable que n'estoit celle de Stentor qui fut ouy par sur tout le bruyt de la bataille des Troyans, et partez dudit camp. Voire mais, dist Carpalim, seroit ce pas bon que j'enclouasse toute leur artillerie? Non, non, dist Pantagruel, mais bien mettez le feu en leurs pouldres. A quoy obtemperant, Carpalim partit soudain, et fit comme avoit esté decreté par Pantagruel, et sortirent de la ville tous les combattans qui y estoient. Et, lors qu'il eut mis le feu par les tentes et pavillons, passoit legierement par sur eux sans qu'ilz en sentissent rien, tant ilz ronfloient et dormoient parfondement. Il vint au lieu où estoit l'artillerie, et mit le feu en leurs munitions : mais ce fut le dangier[7], le feu fut si soudain qu'il cuida[8] embraser le pauvre Carpalim. Et n'eust esté sa merveilleuse hastiveté, il estoit fricassé comme un

---

[1] Flacon.

[2] La lie. *The grounds, or lees of wine* (Cotgrave). *Baissière* est encore usité dans le patois du Berry et dans d'autres. On lit dans un sermon de Menot : « In morte bibent de vino iræ Dei : *de la baissière.* »

[3] Bien bu.

[4] Qui brise la pierre dans la vessie. *Nephrocatarticon*, qui dégage les reins.

[5] Epices, drogues.

[6] Grimpant.

[7] *O la pitié !* (édition de Claude Nourry et de F. Juste, 1534), au lieu de : *ce fut le dangier*.

[8] Faillit.

cochon : mais il departit si roidement qu'un quarreau d'arbaleste ne va plustost.

Quand il fut hors des tranchées, il s'escria si espouvantablement qu'il sembloit que tous les diables fussent deschainés. Auquel son s'esveillerent les ennemis : mais savez vous comment? Aussi estourdis que le premier son de matines, qu'on appelle en Lussonnois [1] Frotte couille.

Ce pendant Pantagruel commença à semer le sel qu'il avoit en sa barque, et, parce qu'ilz dormoient la gueule baye et ouverte, il leur en remplit tout le gousier, tant que ces pauvres haires toussissoient [2] comme renards, crians : Ha Pantagruel, Pantagruel, tant tu nous chauffes le tison [3] ! Mais tout soudain prit envie à Pantagruel de pisser, à cause des drogues que luy avoit baillé Panurge, et pissa parmy leur camp, si bien et copieusement qu'il les noya tous ; et y eut deluge particulier [4] dix lieues à la ronde. Et dit l'histoire que, si la grand jument de son pere y eust esté et pissé pareillement, qu'il y eust eu deluge plus enorme que celuy de Deuçalion : car elle ne pissoit fois qu'elle ne fist une riviere plus grande que n'est le Rhosne et le Danoube [5]. Ce que voyans ceux qui estoient issus de la ville, disoient : Ilz sont tous mors cruellement, voyez le sang courir. Mais ilz y estoient trompés, pensans, de l'urine de Pantagruel, que fust le sang des ennemis : car ilz ne le veoient sinon au lustre du feu des pavillons, et quelque peu de clarté de la lune [6].

Les ennemis, aprés soy estre reveillés, voyans d'un costé le feu en leur camp, et l'inondation et deluge urinal, ne savoient que dire ny que penser. Aucuns disoient que c'estoit la fin du monde et le jugement final, qui doibt estre con-

---

[1] Dans le diocèse de Luçon.

[2] Toussaient.

[3] Tant tu nous échauffes.

[4] Par opposition au déluge universel.

[5] Dans l'édition de C. Nourry et de Juste, 1534. Alias *Danouble*.

[6] C'est un souvenir de la Bible : « Les Moabites s'étant levés dès le point du jour, dès que les rayons du soleil brillèrent sur les eaux, elles leur parurent rouges comme du sang. — Et ils s'entre-dirent : C'est le sang du glaive ; les rois se sont battus l'un contre l'autre et se sont entretués. » *Les Rois*, lib. IV, c. III.

sommé par feu : les autres, que les dieux marins Neptune, Proteus, Tritons et les autres les persecutoient, et que, de fait, c'estoit eau marine et salée.

O qui pourra maintenant raconter comment se porta Pantagruel contre les trois cens geans? O ma muse! ma Calliope, ma Thalie, inspire moy à ceste heure! restaure moy mes esprits : car voicy le pont aux asnes de logicque, voicy le trebuchet, voicy la difficulté de pouvoir exprimer l'horrible bataille que fut faite. A la mienne volunté[1] que j'eusse maintenant un boucal du meilleur vin que beurent onques ceux qui liront ceste histoire tant veridique!

[1] Plût à Dieu.

CHAPITRE XXIX.

Comment Pantagruel deffit les trois cens geans armés de pierres de taille, et Loupgarou leur capitaine.

Les geans, voyans que tout leur camp estoit noyé, emporterent leur roy Anarche à leur col, le mieulx qu'ilz peurent, hors du fort, comme fit Eneas son pere Anchises, de la conflagration de Troye. Lesquelz quand Panurge apperceut, dist à Pantagruel : Seigneur, voyla les geans qui sont issus : donnez dessus de vostre mast[1], galantement à la vieille escrime. Car c'est à ceste heure qu'il se fault monstrer homme de bien. Et, de nostre costé, nous ne vous fauldrons. Et hardiment que je vous en tueray beaucoup. Car quoy ? David tua bien Goliath facilement. Moy donc qui en battrois douze telz qu'estoit David : car en ce temps là ce n'estoit que un petit chiart[2], n'en desferay je pas bien une douzaine? Et puis ce gros paillard de Eusthenes, qui est fort comme quatre bœufz, ne s'y espargnera. Prenez courage, chocquez à travers, d'estoc, et de taille. Or, dist Pantagruel, de courage j'en ay pour plus de cinquante francs. Mais quoy? Hercules n'osa jamais entreprendre contre deux. C'est, dist Panurge, bien chien chié[3] en mon nez, vous comparez vous à Hercules? Vous avez par Dieu plus de force aux dents, et plus de sens au cul que n'eut jamais Hercules en tout son corps et ame. *Autant vault l'homme comme il s'estime*[4].

[1] Le mast dont il a été question ci-dessus, p. 457.

[2] Nous rétablissons ce passage de l'édition de C. Nourry, que les éditeurs ne reproduisent pas.

[3] Édition de Claude Nourry. Dans les autres nous lisons, *bien chié*.

[4] Nous prions le lecteur de vouloir bien se reporter à la note [1] de la page 99 de ce volume. (*Gargantua.*)

Et ainsi qu'ilz disoient ces paroles, voicy arriver Loupgarou, avec tous ses geans; lequel voyant Pantagruel tout seul, fut espris de temerité et oultrecuidance, par espoir qu'il avoit d'occire le pauvre bon hommet. Dont dist à ses compagnons geans : Paillars de plat pays, par Mahom[1], si aucun de vous entreprend de combattre contre ceux cy, je vous feray mourir cruellement. Je veux que me laissez combattre tout seul : ce pendant vous aurez vostre passetemps à nous regarder. Adonc se retirerent tous les geans avec leur roy là auprés, où estoient les flaccons, et Panurge et ses compagnons avec eux, qui contrefaisoit ceux qui ont eu la verole, car il tordoit la gueule, et retiroit les doigts; et, en parole enrouée, leur dist : Je renie Dieu, compagnons, nous ne faisons point la guerre, donnez nous à repaistre avec vous, ce pendant que nos maistres s'entrebattent. A quoi voluntiers le roy et les geans se consentirent, et les firent banqueter avec eux.

Ce pendant Panurge leur contoit les fables de Turpin, les exemples de saint Nicolas, et le conte de la Ciguoingne.

Loupgarou donc s'adressa à Pantagruel avec une masse toute d'acier, pesante neuf mille sept cens quintaulx deux quarterons d'acier de Calibes[2], au bout de laquelle estoient treize pointes de diamans, dont la moindre estoit aussi grosse comme la plus grande cloche de Nostre Dame de Paris (il s'en falloit par adventure l'espesseur d'un ongle, ou au plus, que je ne mente[3], d'un dos de ces cousteaux qu'on appelle coupeoreille : mais pour un petit, ne avant ne arriere) et estoit pheée[4], en maniere que jamais ne pouvoit rompre, mais, au contraire, tout ce qu'il en touchoit rompoit incontinent.

Ainsi donc, comme il approchoit en grand fierté, Pantagruel, jettant les yeulx au ciel, se recommanda à Dieu de

[1] Par Mahomet, serment que les romans de chevalerie mettent souvent dans la bouche des Sarrasins.

[2] Chalybs, rivière du pays des Celtibères, qui passait pour donner une excellente trempe à l'acier.

[3] A ne point mentir.

[4] Ce mot est adjectif dans les anciens romans de chevalerie, et veut dire enchanté. On a dit : Une épée *fée*, un anneau *fée* ou *phée*. On trouve même à l'infinitif le verbe *phéer* ou *féer*.

bien bon coeur, faisant vœu tel comme s'ensuit : Seigneur Dieu; qui tousjours as esté mon protecteur et mon servateur, tu vois la destresse en laquelle je suis maintenant. Rien icy ne m'amene, sinon zele naturel, ainsi comme tu as octroyé es humains de garder et defendre soy, leurs femmes, enfans, pays, et famille, en cas que ne seroit ton negoce[1] propre qui est la foy : car en tel affaire tu ne veulx nul coadjuteur, sinon de confession catholicque, et service de ta parole; et nous as defendu toutes armes et defenses ; car tu es le tout puissant, qui, en ton affaire propre, et où ta cause propre est tirée en action, te peux defendre trop plus qu'on ne sçauroit estimer : toy qui as mille milliers de centaines de millions de legions d'anges, desquelz le moindre peut occir tous les humains, et tourner le ciel et la terre à son plaisir, comme jadis bien apparut en l'armée de Sennacherib. Donc, s'il te plaist à ceste heure m'estre en aide, comme en toy seul est ma totalle confiance et espoir, je te fais vœu que, par toutes contrées tant de ce pays de Utopie que d'ailleurs, où j'auray puissance et autorité, je feray prescher ton saint evangile purement, simplement, et entierement ; si que les abus d'un tas de papelars et faulx prophetes, qui ont par constitutions humaines et inventions depravées envenimé tout le monde, seront d'entour moy exterminés.

Alors fut ouie une voix du ciel, disant : *Hoc fac,et vinces*[2]; c'est à dire, Fais ainsi, et tu auras victoire.

Puis, voyant Pantagruel que Loupgarou approchoit la gueule ouverte, vint contre luy hardiment, et s'escria tant qu'il peult : A mort, ribault, à mort ; pour luy faire peur, selon la discipline des Lacedemoniens, par son horrible cry. Puis luy jeta de sa barque, qu'il portoit à sa ceinture, plus de dix et huit cacques et un minot de sel, dont il luy emplit et gorge, et gouzier, et le nez, et les yeulx. De ce irrité, Loupgarou luy lança un coup de sa masse, luy voulant rompre

---

[1] Affaire, du lat. *negotium*.

[2] C'est là sans doute une espèce de parodie de la devise de Constantin : *Hoc signo vinces*.

la cervelle : mais Pantagruel fut abille [1], et eut tousjours bon pied et bon œil ; par ce demarcha du pied gauche un pas arriere : mais il ne sceut si bien faire que le coup ne tombast sur la barque, laquelle rompit en quatre mille octante et six pieces, et versa la reste du sel en terre. Quoy voyant, Pantagruel galantement desploye ses bras, et, comme est l'art de la hasche, luy donna du gros bout de son mast, en estoc, au dessus de la mamelle, et, retirant le coup à gauche en taillade, luy frappa entre col et collet : puis, avançant le pied droit, luy donna sur les couillons un pic du haut boust de son mast ; à quoy rompit la hune, et versa trois ou quatre poinsons de vin qui estoient de reste. Dont Loupgarou pensa qu'il luy eust incisé la vessie, et du vin que ce fust son urine qui en sortist.

De ce non content, Pantagruel vouloit redoubler au coulouoir [2] ; mais, Loupgarou, haulsant sa masse, avança son pas sur luy, et de toute sa force la vouloit enfoncer sur Pantagruel : de fait, en donna si vertement que, si Dieu n'eut secouru le bon Pantagruel, il l'eust fendu depuis le sommet de la teste jusques au fond de la ratelle : mais le coup declina à droit par la brusque hastivité de Pantagruel, et entra sa masse plus de soixante et treize pieds en terre, à travers un gros rochier, dont il fit sortir le feu plus gros que neuf mille six tonneaux.

Voyant Pantagruel qu'il s'amusoit à tirer sa dite masse, qui tenoit en terre entre le roc, luy courut sus, et luy vouloit avaller [3] la teste tout net ; mais son mast, de male fortune, toucha un peu au fust de la masse de Loupgarou, qui estoit pheée, comme avons dit devant. par ce moyen, son mast luy rompit à trois doigts de la poignée. Dont il fut plus estonné qu'un fondeur de cloches, et s'escria : Ha, Panurge, où es tu ?

---

[1] Leste. *Abile* a ce sens en plusieurs de nos patois. Dans quelques-uns, *abile, abila* se dit pour aller, allons. Il est curieux de savoir que *abile*, en basque, est une forme de la seconde personne de l'impératif singulier du verbe *ibillen*, aller.

[2] Ce mot nous parait désigner la même partie sur laquelle le premier coup avait porté.

[3] Abattre.

Ce que ouyant Panurge dist au roy et aux geans : Par Dieu ilz se feront mal, qui ne les despartira[1] : mais les geans en estoient aises comme s'ilz fussent de nopces. Lors Carpalim se voulut lever de là pour secourir son maistre ; mais un geant luy dist : Par Goulfarin nepveu de Mahom, si tu bouges d'icy, je te mettray au fond de mes chausses, comme on fait d'un suppositoire ; aussi bien suis je constipé du ventre, et ne peux gueres bien *cagar,* sinon à force de grincer des dents.

Puis Pantagruel, ainsi destitué de baston, reprit le bout de son mast, en frappant torche lorgne[2] dessus le geant ; mais il ne luy faisoit mal en plus que feriez baillant une chinquenaulde sus un enclume[3] de forgeron. Ce pendant Loupgarou tiroit de terre sa masse, et l'avoit ja tirée, et la paroit[4] pour en ferir Pantagruel ; mais Pantagruel, qui estoit soudain au remuement, declinoit tous ses coups, jusques à ce que une fois, voyant que Loupgarou le menassoit, disant : Meschant, à ceste heure te hacheray je comme chair à pastés, jamais tu ne altereras les pauvres gens, luy frappa Pantagruel du pied un si grand coup contre le ventre, qu'il le jetta en arriere à jambes rebindaines[5], et vous le trainoit ainsi à l'escorche cul plus d'un traict d'arc. Et Loupgarou s'escrioit, rendant le sang par la gorge, Mahom, Mahom, Mahom ! À laquelle voix se leverent tous les geans pour le secourir. Mais Panurge leur dist : Messieurs, n'y allez pas, si m'en croyez : car nostre maistre est fol, et frappe à tors et à travers, et ne regarde point où : il vous donnera malencontre. Mais les geans n'en tindrent compte, voyant que Pantagruel estoit sans baston[6].

Lorsque approcher les vit, Pantagruel prit Lougarou par les deux pieds, et son corps leva comme une picque en l'air, et, d'iceluy armé d'enclumes, frappoit parmy ces geans armés de pierres de taille, et les abatoit comme un maçon fait

---

[1] Si on ne les sépare.

[2] A tort et à travers ; nous avons déjà vu cette expression.

[3] *Un mail* (éd. de Cl. Nourry).

[4] Et la disposait.

[5] *Jambe ribondaine*, dans la *Gente Poetevinerie*. C'est-à-dire les jambes rebondissantes, les jambes en l'air.

[6] Sans armes.

de couppeaux, que nul n'arrestoit devant luy qu'il ne ruast par terre. Dont, à la rupture de ces harnois pierreux, fut fait un si horrible tumulte qu'il me souvint quand la grosse tour de beurre[1], qui estoit à Saint Estienne de Bourges, fondit au soleil. Panurge, ensemble Carpalim et Eusthenes, ce pendant, esgorgetoient ceux qui estoient portés par terre. Faites vostre compte qu'il n'en eschappa un seul. Et, à voir Pantagruel, sembloit un fauscheur qui, de sa faulx (c'estoit Loupgarou), abatoit l'herbe d'un pré (c'estoient les geans). Mais à ceste escrime, Loupgarou perdit la teste ; ce fut quand Pantagruel en abatit un qui avoit nom Riflandouille, qui estoit armé à haut appareil, c'estoit de pierres de gryson[2], dont un esclat couppa la gorge tout oultre à Epistemon : car autrement la pluspart d'entre eux estoient armés à la legiere, c'estoit de pierres de tuffe, et les autres de pierre ardoizine. Finalement, voyant que tous estoient mors, jetta le corps de Loupgarou tant qu'il peult contre la ville, et tomba comme une grenouille sus le ventre en la place mage[3] de ladite ville; et en tombant du coup tua un chat buslé, une chatte mouillée, une canne petiere, et un oison bridé.

---

[1] Ce nom avait été donné aux tours de plusieurs églises, entre autres à l'une des tours de la cathédrale de Rouen, parce qu'elles avaient été construites avec l'argent provenant des permissions de manger du beurre en temps de carême. Il y a aussi en Bretagne des clochers et chapelles dits *des œufs* par la même raison.

[2] *De Tuffe* (éd. de C. Nourry).

[3] Grande place, de *major*, comme *Campo-Major* en Espagne, *Juge-Mage* en Suisse.

CHAPITRE XXX.

Comment Epistemon, qui avoit la couppe testée [1], fut guery habilement par Panurge. Et des nouvelles des diables et des damnés.

Ceste desconfite gigantale [2] parachevée, Pantagruel se retira au lieu des flaccons, et appella Panurge et les autres, lesquelz se rendirent à luy sains et saulves, excepté Eusthenes, lequel un des geans avoit egraphigné [3] quelque peu au visage, ainsi qu'il l'esgorgetoit, et Epistemon, qui ne comparoit point [4]. Dont Pantagruel fut si dolent qu'il se voulut tuer soy mesmes, mais Panurge luy dist : Dea, seigneur, attendez un peu, et nous le chercherons entre les mors, et verrons la verité du tout.

Ainsi donc comme ilz cherchoient, ilz le trouverent tout roide mort, et sa teste entre ses bras toute sanglante. Lors Eusthenes s'escria : Ha male mort, nous as tu tollu [5] le plus parfaict des hommes! A laquelle voix se leva Pantagruel, au plus grand dueil qu'on vit jamais au monde. Et dist à Panurge : Ha mon amy, l'auspice de vos deux verres, et du fust de javeline estoit bien par trop fallace [6] ! Mais Panurge dist : Enfans, ne pleurez goutte, il est encores tout chault, je vous le gueriray aussi sain qu'il fut jamais.

Ce disant prit la teste, et la tint sus sa braguette chauldement, afin qu'elle ne prit vent. Eusthenes et Carpalim porterent le corps au lieu où ilz avoient banqueté, non par es-

[1] La tête coupée. Cette burlesque transposition de lettres qu'affectionne Rabelais ne se rencontre pas dans l'éd. de C. N. On y lit « *la teste tranchée.* »

[2] Déroute de géants.

[3] Égratigné (en poitevin).

[4] Ne comparaissait point.

[5] Enlevé.

[6] Trompeuse, du latin *fallax*.

Xerces crioit la moustarde.
Romule estoit saunier[1].
Numa, clouatier[2].
Tarquin, tacquin.
Piso, paisant.
Sylla, riveran.
Cyre estoit vachier.
Themistocles, verrier.
Epaminondas, myraillier[3].
Brute et Cassie, agrimenseurs[4].
Demosthenes, vigneron.
Ciceron, atizefeu.
Fabie, enfileur de patenostres.
Artaxerces, cordier.
Eneas, meusnier.
Achilles, teigneux.
Agamemnon, lichecasse[5].
Ulysses, fauscheur.
Nestor, harpailleur[6].
Darie, cureur de retraictz.
Ancus Martius, gallefretier[7].
Camillus, gallochier.

---

trop grande quantité de variantes pour que nous puissions les indiquer ici. La liste des professions n'offre pas le même ordre : elle est beaucoup moins étendue que celle de l'édition de F. Juste, 1542, que nous avons suivie.

Nous n'essayerons pas, comme l'ont fait plusieurs commentateurs, de chercher, entre tous ces personnages et la profession que Rabelais leur fait exercer, des analogies qui, le plus souvent, n'existent pas ou ne consistent, à notre avis, que dans d'assez mauvais jeux de mots.

Henri Heine, dont le génie humoristique se rapproche sur quelques points de celui de Rabelais, suppose, dans ses *Dieux en exil*, qu'à l'avénement du christianisme les anciennes divinités païennes furent réduites à exercer divers métiers pour gagner leur vie. Jupiter devint marchand de peaux de lapin, Mercure épicier, Mars lansquenet, etc.

[1] Marchand de sel.

[2] Cloutier.

[3] Miroitier.

[4] Arpenteurs.

[5] Une *casse*, en Poitou et dans les Charentes, c'est une lèchefrite.

[6] Gueux des campagnes, suivant Nicot.

[7] Calfat.

Marcellus, esgousseur de febves.

Drusus, trinquamelle[1].

Scipion Africain crioit la lye[2] en un sabot.

Asdrubal[3] estoit lanternier.

Hannibal, cocquassier[4].

Priam vendoit les vieux drapeaulx.

Lancelot du Lac estoit escorcheur de chevaux mors.

Tous les Chevaliers de la Table Ronde estoient pauvres gaignedeniers, tirans la rame pour passer les rivieres de Cocyte, Phlegeton, Styx, Acheron, et Lethé, quand messieurs les diables se veulent esbatre sur l'eau, comme sont les bastelieres de Lyon et gondoliers de Venise. Mais, pour chascune passade, ilz ne ont qu'une nazarde[5], et sus le soir quelque morceau de pain chaumeny[6].

Les douze pers de France sont là et ne font rien que j'aye veu, mais ilz gaignent leur vie à endurer force plameuses[7], chicquenaudes, alouettes[8] et grans coups de poing sur les dents[9].

Trajan estoit pescheur de grenouilles.

Antonin, lacquais.

Commode, gayetier[10].

---

[1] En langued., tranche-amande, fanfaron.

[2] Johanneau pourrait bien avoir raison cette fois, lorsqu'il sonpçonne Rabelais de jouer sur le nom de *Cornelius* (Cornelie) qui *crie ou corne la lie*. La lie, qui servait à faire du vinaigre, était un article d'un débit assez considérable.

> Apres, par sens ou follye,
> A Paris on crie tres hault,
> Jeunes ou vieux, lye, lye,
> Ausquelz elle proffite et vault.
> (*Cris de Paris*)

[3] Pharamond, dans l'éd. de C. Nourry, de Juste, 1534, de Marnef.

[4] Ce mot avait le double sens de marchand d'œufs et de faiseur de casseroles (Cotgrave). Nous avons entendu nommer ainsi les gens qui transportaient à dos de mulet les œufs et la volaille du département de la Charente à Bordeaux.

[5] Chiquenaude sur le nez.

[6] Suivant de l'Aulnaye et Le Duchat, c'est du pain dans lequel il entre du chaume ou de la paille. Ils se trompent évidemment. Dans la Creuse, le Poitou, la Saintonge, etc., *chaumeni* signifie moisi. Ce mot a une grande analogie avec l'allemand, le hollandais, le flamand, *schimmelen*. Dolet écrit *chaumoisy*.

[7] Coups de poing: *cuff, box* (Cotgrave).

[8] Bousculades.

[9] Ces quatre lignes sont dans C. Nourry et dans Marnef.

[10] Joueur de cornemuse. *Gayta*, (espagn.).

Pertinax, eschalleur de noix.

Luculle, grillotier[1].

Justinian, bimbelotier.

Hector estoit fripesaulce.

Paris estoit pauvre loqueteux[2].

Achilles, boteleur de foin.

Cambyses, mulletier.

Artaxerces, escumeur de potz.

Neron estoit vielleux, et Fierabras, son varlet ; mais il luy faisoit mille maulx, et luy faisoit manger le pain bis, et boire le vin poulsé ; et luy mangeoit et beuvoit du meilleur.

Jules Cesar[3] et Pompée estoient guoildronneurs de navires.

Valentin et Orson servoient aux estuves d'enfer, et estoient racletoretz.

Giglain et Gauvain estoient pauvres porchiers.

Geoffroy à la grand dent estoit allumetier[4].

Godefroy de Billon, dominotier.

Jason estoit manillier[5].

Don Pietre de Castille, porteur de rogatons.

Morgant, brasseur de biere.

Huon de Bordeaux estoit relieur de tonneaulx.

Pyrrhus[6], souillart de cuisine.

Antioche estoit ramonneur de cheminées.

Romule estoit rataconneur de bobelins[7].

Octavian, ratisseur de papier.

Nerva, houssepaillier.

Le pape Jules[8], crieur de petits pastés ; mais il ne portoit plus sa grande et bougrisque barbe.

Jean de Paris estoit gresseur de bottes.

Artus de Bretaigne, degresseur de bonnetz.

---

[1] Sans doute parce qu'il importa à Rome les cerises (*griottes*).

[2] Dégueuillé.

[3] On lit *Jason* au lieu de Cesar dans les éd. de C. Nourry et de F. Juste, 1533 et 1534.

[4] On donnait ce nom à ceux qui fabriquaient les cartes à jouer et les images illustrées, dites *canards*.

[5] Marguillier. *Maniglerius* (Du Cange).

[6] *Jules Cesar souillart*, éd. de C. Nourry et F. Juste, 1533 et 1534.

[7] Savetier.

[8] Jules II.

Perceforest, porteur de coustrets.

Boniface, pape huitiesme, estoit escumeur de marmites.

Nicolas, pape tiers, estoit papetier.

Le pape Alexandre[1] estoit preneur de ratz[2].

Le pape Sixte, gresseur de verole.

Comment, dist Pantagruel, y a il des verolés de par de là? Certes, dist Epistemon, je n'en vis onques tant; il y en a plus de cent millions. Car croyez que ceux qui n'ont eu la verole en ce monde cy, l'ont en l'autre.

Cor Dieu, dist Panurge, j'en suis donc quitte. Car je y ay esté jusques au trou de Gilbathar, et remply les bondes de Hercules[3], et ay abatu des plus meures.

Ogier le Dannois estoit fourbisseur de harnois.

Le roy Tigranes[4] estoit recouvreur[5].

Galien Restauré, preneur de taulpes.

Les quatre filz Aymon, arracheurs de dents.

Le pape Calixte estoit barbier de maujoinct[6].

Le pape Urbain, crocquelardon.

Melusine estoit souillarde de cuisine.

Matabrune, lavandiere de buées[7].

Cleopatra, revenderesse d'oignons.

Helene, courratiere[8] de chambrieres.

Semiramis, espouilleresse de belistres[9].

Dido vendoit des mousserons[10].

Panthasilée estoit cressonniere.

Lucresse, hospitaliere[11].

---

[1] Notre auteur veut désigner le pape Alexandre VI.

[2] Chaque éd. présente quelques variantes. On lit dans celle de Marnef : *le bossu de Suave* au lieu du pape Alexandre. Mais la vraie liste, donnée définitivement par Rabelais, est sans aucun doute celle que nous adoptons. Dans les éditions non revues par Rabelais, les imprimeurs mettaient quelquefois du leur.

[3] Les colonnes d'Hercule. *Bound*, limite (angl.).

[4] On lit *Pepin* dans les éd. de C. N. et de F. Juste, 1533.

[5] Couvreur.

[6] De *mal joint*, la nature des femmes.

[7] Lessives (*Acad.*).

[8] Courtière.

[9] Chercheuse de poux des vagabonds. C'était là un beau métier.

[10] Sorte de champignon.

[11] On désigne ainsi celle qui, dans un couvent, est chargée de recevoir les étrangers.

Hortensia, filandiere.

Livie, racleresse de verdet[1].

En ceste façon, ceux qui avoient esté gros seigneurs en ce monde icy, gaignoient leur pauvre meschante et paillarde vie là bas. Au contraire, les philosophes, et ceux qui avoient esté indigens en ce monde, de par de là estoient gros seigneurs en leur tour. Je vis Diogenes qui se prelassoit en magnificence, avec une grande robe de pourpre, et un sceptre en sa dextre; et faisoit enrager Alexandre le grand, quand il n'avoit bien repetassé[2] ses chausses, et le payoit en grands coups de baston. Je vis Epictete vestu galantement à la françoise, sous une belle ramée, avec force damoiselles, se rigollant, beuvant, dansant, faisant en tous cas grand chere, et auprès de luy force escus au soleil. Au dessus de la treille estoient pour sa devise ces vers escrits :

Saulter, danser, faire les tours,
Et boire vin blanc et vermeil :
Et ne faire rien tous les jours
Que compter escus au soleil.

Lors quand me vit, il me invita à boire avec luy courtoisement, ce que je fis voluntiers, et choppinasmes theologalement. Ce pendant vint Cyre[3] luy demander un denier en l'honneur de Mercure, pour acheter un peu d'oignons pour son souper. Rien, rien, dist Epictete, je ne donne point de deniers. Tiens, marault, voy la un escu, sois homme de bien. Cyre fut bien aise d'avoir rencontré tel butin. Mais les autres coquins de rois qui sont là bas, comme Alexandre, Daire[4], et autres,le desroberent la nuyt. Je vis Pathelin, thesorier de Rhadamanthe, qui marchandoit des petits pastés que crioit le pape Jules, et luy demanda combien la douzaine. Trois blancs, dist le pape. Mais, dist Pathelin, trois coups de barre; baille icy, villain, baille, et en va querir d'autres.

[1] Éplucheuse de légumes.
[2] Rapetassé.
[3] Cyrus.
[4] Darius.

Et le pauvre pape s'en alloit pleurant : quand il fut devant son maistre patissier, luy dist qu'on luy avoit osté ses pastés. Adonc le patissier luy bailla l'anguillade[1], si bien que sa peau n'eust rien vallu à faire cornemuses.

Je vis maistre Jean le Maire[2], qui contrefaisoit du pape, et à tous ces pauvres rois et papes de ce monde faisoit baiser ses pieds ; et, en faisant du grobis[3], leur donnoit sa benediction, disant : Gaignez les pardons, coquins, gaignez, ilz sont à bon marché. Je vous absouls de pain et de soupe[4], et vous dispense de ne valoir jamais rien ; et appella Caillette et Triboulet[5], disant : Messieurs les cardinaux, depeschez leurs bulles, à chascun un coup de pau[6] sus les reins. Ce que fut fait incontinent.

Je vis maistre Françoys Villon, qui demanda à Xerces, combien la denrée de moustarde? Un denier, dist Xerces. A quoy dist ledit Villon : Tes fievres quartaines, villain ! la blanchée[7] n'en vault qu'un pinart, et tu nous surfais icy les vivres. Adonc pissa dedans son bacquet, comme font les moustardiers à Paris. Je vis le franc archier de Baignolet[8], qui estoit inquisiteur des heretiques. Il rencontra Perceforest[9] pissant

---

[1] Le fouetta avec des lanières faites de peau d'anguille.

[2] Poëte et historien, de Belges en Hainaut, 1473-1547 ; écrivit contre les papes et notamment contre Jules II.

[3] Toujours avoir bonne pitance
Et contrefaire du gros bis.
(*Ancien théâtre français*, II, 276.)

Cette expression, qu'on trouve souvent dans les auteurs du XV[e] siècle, écrite en un seul mot on en deux, pourrait bien venir de *gros vis*, gros visage, et, par suite, gros personnage. — Coquillart, t. II, p. 292, parle de prodigues rédnits à manger « dn pain de *gros bis* ». Nous ne voyons pas trop comment ces mots destinés à exprimer une nourriture grossière auraient fonrni « une métaphore ponr désigner un important », ainsi que le veut M. Littré.

[4] Travestissement de la formule ordinaire de l'absolution : Je vous absous de *peine* et de *coulpe*.

[5] Deux fous de cour.

[6] Pieu.

[7] Le *blanc* valait cinq deniers, et *la blanchée*, c'était ce qu'on donnait ordinairement pour ce prix. Un *pinart*, quelle que soit l'étymologie de ce mot (peut-être la même que l'allemand *pfenning*, et l'anglais *penny*), était une très-petite monnaie. *An exceeding small piece of money* (Cotgrave).

[8] On sait qne c'est une espèce de milicien poltron et fanfaron, mis en scène par Villon.

[9] Géant converti par Roland, qui lui sert de second et d'écuyer dans

contre une muraille, en laquelle estoit peint le feu de saint Antoine. Il le declara heretique, et le eust fait brusler tout vif, n'eust esté Morgant, qui, pour son *proficiat*, et autres menus droits, luy donna neuf muys de biere.

Or, dist Pantagruel, reserve nous ces beaux contes à une autre fois. Seulement dis nous comment y sont traictés les usuriers? Je les vis, dist Epistemon, tous occupés à chercher les espingles rouillées et vieux cloux parmy les ruisseaux des rues, comme vous voyez que font les coquins en ce monde.

Mais le quintal de ces quinquailleries ne vault que un boussin de pain; encores y en a il mauvaise depesche : par ainsi les pauvres malautrus sont aucunes fois plus de trois sepmaines sans manger morceau ny miette, et travaillent jour et nuyt, attendans la foire à venir : mais, de ce travail et de malheureté y ne leur souvient, tant ilz sont actifz et maudits, pourveu que, au bout de l'an, ilz gaignent quelque meschant denier. Or, dist Pantagruel, faisons un transon[1] de bonne chere, et beuvons, je vous en prie, enfans : car il fait beau boire tout ce mois. Lors degainerent flaccons à tas, et des munitions du camp firent grand chere. Mais le pauvre roy Anarche ne se pouvoit esjouir. Dont dist Panurge : De quel mestier ferons nous monsieur du roy icy, afin qu'il soit ja tout expert en l'art quand il sera de par delà à tous les diables? Vrayement, dist Pantagruel, c'est bien advisé à toy. Or fais en à ton plaisir; je te le donne. Grand mercy, dist Panurge, le present n'est de refus, et l'aime de vous.

---

la *Chronique de Turpin* et dans le *Morgante maggiore* de Pulci.

[1] Un morceau, *morsel* (Cotgrave).

CHAPITRE XXXI.

Comment Pantagruel entra en la ville des Amaurotes, et comment Panurge maria le roi Anarche, et le fit crieur de saulce vert.

Aprés celle victoire merveilleuse, Pantagruel envoya Carpalim en la ville des Amaurotes, dire et annoncer comment le roy Anarche estoit pris, et tous leurs ennemis defaits. Laquelle nouvelle entendue, sortirent au devant de luy tous les habitans de la ville en bon ordre, et en grande pompe triomphale, avec une liesse divine, le conduisirent en la ville. Et furent faits beaux feux de joye par toute la ville, et belles tables rondes garnies de force vivres, dressées par les rues. Ce fut un renouvellement du temps de Saturne, tant il fut fait alors grand chere.

Mais Pantagruel, tout le senat assemblé, dist : Messieurs, ce pendant que le fer est chault il le fault battre ; pareillement, devant que nous debaucher[1] davantage, je veulx que nous allions prendre d'assault tout le royaulme des Dipsodes. Pourtant, ceux qui avec moy voudront venir s'apprestent à demain aprés boire, car lors je commenceray à marcher. Non qu'il me faille gens davantage pour me aider à le conquester ; car autant vauldroit il que je le tinsse desja ; mais je voy que ceste ville est tant pleine des habitans qu'ilz ne peuvent se tourner par les rues. Donc je les meneray comme une colonie en Dipsodie, et leur donneray tout le pays, qui est beau, salubre, fructueux, et plaisant sus tous les pays du monde, comme plusieurs de vous savent, qui y estes allés autresfois. Un chascun de vous qui y voudra venir, soit prest comme j'ay

[1] Débaucher est le contraire d'*embaucher*. En Saintonge et ailleurs *se débaucher* veut dire : interrompre son travail. C'est évidemment dans ce sens qu'il faut l'entendre ici.

dit. Ce conseil et deliberation fut divulgué par la ville ; et, le lendemain, se trouverent en la place devant le palais jusques au nombre de dix huit cens cinquante et six mille et unze, sans les femmes et petits enfans. Ainsi commencerent à marcher droit en Dipsodie, en si bon ordre qu'ilz ressembloient es enfans d'Israel, quand ilz partirent d'Egypte pour passer la mer Rouge.

Mais, devant que poursuivre ceste entreprise, je vous veulx dire comment Panurge traicta son prisonnier le roy Anarche. Il luy souvint de ce que avoit raconté Epistemon, comment estoient traictés les rois et riches de ce monde par les Champs Elysées, et comment ilz gaignoient pour lors leur vie à vilz et salles mestiers.

Pourtant, un jour, habilla son dit roy d'un beau petit pourpoint de toille, tout deschicqueté comme la cornette d'un Albanoys, et de belles chausses à la mariniere, sans souliers : car, disoit il, ilz luy gasteroient la veue ; et un petit bonnet pers [1], avec une grand plume de chappon. Je faulx, car il m'est advis qu'il y en avoit deux, et une belle ceinture de pers et vert, disant que ceste livrée luy advenoit bien, veu qu'il avoit esté pervers. En tel point l'amena devant Pantagruel, et luy dist : Cognoissez vous ce rustre ? Non, certes, dist Pantagruel. C'est monsieur du roy de trois cuittes [2]. Je le veulx faire homme de bien : ces diables de rois icy ne sont que veaulx, et ne savent ny ne valent rien, sinon à faire des maulx es pauvres subjects, et à troubler tout le monde par guerre, pour leur inique et detestable plaisir. Je le veulx mettre à mestier, et le faire crieur de saulce vert [3]. Or commence à

---

[1] Bleu foncé.

[2] De trois journées, suivant Le Duchat, c'est à-dire à qui est échue la fève de trois gâteaux cuits pendant trois jours de la semaine des Rois. Du Cange traduit, en effet, *cocta* par *cuitte* ou fournée ; mais c'est bien cherché.

[3] Dans la *Farce nouvelle des cris de Paris*, Lyon, B. Chaussard, 1548, le Sot, crieur de Paris, dit au premier galand :

Vous fault il point de saulce vert ?

Le second galand répond :

Le dyable vous puisse saulcer.

Et dans les *Cris de Paris*, mis en musique par Clément Jennequin, le ténor chante :

Fault il point de saulce verde,
Saulce verde !

crier : Vous fault il point de saulce vert? Et le pauvre diable crioit. C'est trop bas, dist Panurge; et le prit par l'oreille disant : Chante plus haut, en g, sol, re, ut. Ainsi, diable, tu as bonne gorge, tu ne fus jamais si heureux que de n'estre plus roy.

Et Pantagruel prenoit à tout plaisir. Car je ose bien dire que c'estoit le meilleur petit bon homme qui fust d'icy au bout d'un baston. Ainsi fut Anarche bon crieur de saulce vert. Deux jours aprés, Panurge le maria avec une vieille lanterniere, et luy mesmes fit les nopces à belles testes de mouton, bonnes hastilles[1] à la moustarde, et beaux tribars[2] aux ailz, dont il en envoya cinq sommades[3] à Pantagruel, lesquelles il mangea toutes, tant il les trouva appetissantes; et à boire belle piscantine[4], et beau cormé[5]. Et, pour les faire danser, loua un aveugle qui leur sonnoit la note avec sa vielle. Aprés disner, les amena au palais, et les montra à Pantagruel, et luy dist, montrant la mariée : Elle n'a garde de peter. Pourquoy? dist Pantagruel. Par ce, dist Panurge, qu'elle est bien entamée. Quelle parabole est cela ? dist Pantagruel. Ne voyez vous, dist Panurge, que les chastaignes qu'on fait cuire au feu, si elles sont entieres, elles petent que c'est rage : et, pour les engarder de peter, l'on les entame. Aussi ceste nouvelle mariée est bien entamée par le bas, ainsi elle ne petera point.

Pantagruel leur donna une petite loge auprés de la basse rue, et un mortier de pierre à piler la saulce. Et firent en ce point leur petit mesnage : et fut aussi gentil crieur de saulce vert qui fust onques veu en Utopie. Mais l'on m'a dit depuis que sa femme le bat comme plastre, et le pauvre sot ne se ose defendre, tant il est niays.

---

[1] Entrailles du porc, dont on faisait du boudin, des andouilles, etc. Les termes culinaires de *hâtelet*, *hâteur* de rôt appartiennent à la même famille. Du Cange les fait venir de *assare*, rôtir.

[2] Tripes.

[3] Charge d'une bête de somme.

[4] Eau rougie, suivant Oudin. Cotgrave donne la même explication : *well-watered wine*, breuvage qui se rapproche de celui des poissons, de *piscis*, peut-être.

[5] Boisson faite avec des cormes.

CHAPITRE XXXII.

Comment Pantagruel de sa langue couvrit toute une armée, et de ce que l'auteur vit dedans sa bouche.

Ainsi que Pantagruel, avec toute sa bande, entrerent es terres des Dipsodes, tout le monde en estoit joyeux, et incontinent se rendirent à luy, et, de leur franc vouloir, luy apporterent les clefz de toutes les villes où il alloit : excepté les Almyrodes, qui voulurent tenir contre luy, et firent response à ses heraulx qu'ilz ne se rendroient, sinon à bonnes enseignes.

Et quoy, dist Pantagruel, en demandent ilz de meilleures que la main au pot, et le verre au poing? Allons, et qu'on me les mette à sac. Adonc tous se mirent en ordre, comme deliberés de donner l'assault. Mais, au chemin, passans une grande campaigne, furent saisis d'une grosse houzée[1] de pluye. A quoy commencerent à se tremousser, et se serrer l'un l'autre. Ce que voyant Pantagruel, leur fit dire par les capitaines que ce n'estoit rien, et qu'il voyoit bien au dessus des nues que ce ne seroit qu'une petite rousée; mais, à toutes fins, qu'ilz se missent en ordre, et qu'il les vouloit couvrir. Lors se mirent en bon ordre et bien serrés. Et Pantagruel tira sa langue seulement à demy, et les en couvrit comme une geline[2] fait ses poulletz.

Ce pendant, je, qui vous fais ces tant veritables contes, m'estois caché dessous une fueille de bardane, qui n'estoit

[1] *Housser* voulait dire battre. Une *houssée* de *pluie* ou une *houzée* est donc une pluie qui fouette.

[2] Poule.



moins large que l'arche du pont de Monstrible[1] : mais quand je les vis ainsi bien couvers, je m'en allay à eux rendre à l'abrit ; ce que je ne peuz, tant ilz estoient, comme l'on dit, au bout de l'aulne fault le drap. Donc, le mieulx que je peuz, je montay par dessus, et cheminay bien deux lieues sus sa langue, tant que je entray dedans sa bouche. Mais, ô dieux et déesses, que vis je là ? Jupiter me confonde de sa fouldre trisulque[2] si j'en mens. Je y cheminois comme l'on fait en Sophie[3] à Constantinople, et y vis de grands rochiers, comme les monts des Dannois, je croy que c'estoient ses dents, et de grands prés, de grandes forestz, de fortes et grosses villes, non moins grandes que Lyon ou Poictiers.

Le premier que y trouvay, ce fut un bon homme qui plantoit des choux. Dont, tout esbahy, luy demanday : Mon amy, que fais tu icy ? Je plante, dist il, des choux. Et à quoy ny comment ? dis je. Ha, monsieur, dist il, chascun ne peut avoir les couillons aussi pesans qu'un mortier, et ne pouvons estre tous riches. Je gaigne ainsi ma vie, et les porte vendre au marché, en la cité qui est icy derriere. Jesus, dis je, il y a icy un nouveau monde. Certes, dist il, il n'est mie nouveau : mais l'on dit bien que, hors d'icy, il y a une terre neufve où ilz ont et soleil et lune ; et tout plein de belles besoignes, mais cestuy cy est plus ancien. Voire mais, dis je, mon amy, comment a nom ceste ville où tu portes vendre tes choux ? Elle a, dist il, nom Aspharage[4] et sont christians, gens de bien, et vous feront grand chere. Brief, je deliberay d'y aller.

---

[1] Le Duchat, de l'Aulnaye, Johanneau placent le pont de Monstrible sur la Charente entre Saintes et Saint-Jean-d'Angély, comme si la Charente passait à Saint-Jean-d'Angély.

Il est évident qu'il s'agit du pont fantastique de *Mantrible* (comme l'écrit Marnef), ou de Mantible, Mantribil, Montrible, Monstrible (*Mons terribilis*). C'est le pont, si renommé au moyen âge, sur lequel Ferragus soutient son fameux combat dans le roman de *Fierabras*. Les romanciers le représentent comme reposant sur 20 arches de marbre blanc. Calderon, Lope de Vega, Cervantes en ont parlé.

[2] Qui trace trois sillons.

[3] La mosquée de Sainte-Sophie. Il veut dire probablement qu'il cheminait avec précaution ou les pieds nus.

[4] Σφάραγος désigne en grec le bruit du gosier, et par suite le gosier lui-même.

Or, en mon chemin, je trouvay un compagnon qui tendoit aux pigeons. Auquel je demanday : Mon amy, dond vous viennent ces pigeons icy? Sire, dist il, ilz viennent de l'autre monde. Lors je pensay que, quand Pantagruel bailoit[1], les pigeons à pleines volées entroient dedans sa gorge, pensans que fust un colombier. Puis entray en la ville, laquelle je trouvay belle, bien forte, et en bel air; mais, à l'entrée, les portiers me demanderent mon bulletin[2]; de quoy je fus fort esbahy, et leur demanday : Messieurs, y a il icy dangier de peste? O seigneur, dirent ilz, l'on se meurt icy auprés tant que le chariot court par les rues. Vray Dieu, dis je, et où? A quoy me dirent que c'estoit en Laringues et Pharingues[3], qui sont deux grosses villes telles comme Rouen et Nantes, riches et bien marchandes. Et la cause de la peste a esté pour une puante et infecte exhalation qui est sortie des abysmes depuis nagueres; dont ilz sont mors plus de vingt et deux cens soixante mille et seize personnes, depuis huit jours. Lors je pense et calcule, et trouve que c'estoit une puante haleine qui estoit venue de l'estomac de Pantagruel alors qu'il mangea tant d'aillade, comme nous avons dit dessus.

De là partant, passay entre les rochiers qui estoient ses dents, et fis tant que je montay sus une, et là trouvay les plus beaux lieux du monde, beaux grands jeux de paulme, belles galleries, belles prayries, force vignes, et une infinité de cassines à la mode italicque, par les champs pleins de delices, et là demouray bien quatre mois, et ne fis onques telle chere que pour lors. Puis descendis par les dents du derriere pour venir aux baulievres[4] : mais, en passant, je fus destroussé des brigans par une grande forest qui est vers la partie des oreilles : puis trouvay une petite bourgade à la devallée, j'ay oublié son nom, où je fis encores meilleure chere que jamais, et gaignay quelque peu d'argent pour vivre. Et savez vous

[1] Baillait.

[2] Certificat de santé.

[3] Tout le monde reconnaîtra dans ces villes imaginaires les parties du gosier nommées *larynx* et *pharynx*.

[4] Tour de la bouche. Voy. *Banleuca*, Du Cange.

comment? A dormir : car l'on loue là les gens à journée pour dormir, et gaignent cinq et six solz par jour : mais ceux qui ronflent bien fort gaignent bien sept solz et demy. Et contois aux senateurs comment on m'avoit destroussé par la vallée; lesquelz me dirent que, pour tout vray, les gens de delà les dents estoient mal vivans, et brigans de nature. A quoy je cogneu que, ainsi comme nous avons les contrées de deçà et delà les monts, aussi ont ilz deçà et delà les dents. Mais il fait beaucoup meilleur deçà, et y a meilleur air.

Et là commencay à penser qu'il est bien vray ce que l'on dit; que la moitié du monde ne sçait comment l'autre vit. Veu que nul n'avoit encores escrit de ce pays là, où il y a plus de vingt et cinq royaumes habités, sans les desers, et un gros bras de mer : mais j'en ay composé un grand livre, intitulé L'histoire des Gorgias : car ainsi les ay je nommés, parce qu'ilz demourent en la gorge de mon maistre Pantagruel. Finablement voulus retourner, et, passant par sa barbe, me jettay sus ses espaules, et de là me devalle en terre, et tombe devant luy. Quand il me apperceut, il me demanda, dond viens tu, Alcofribas? Je luy responds, de vostre gorge, monsieur. Et depuis quand y es tu? dist il. Depuis, dis je, que vous alliez contre les Almirodes. Il y a, dist il, plus de six mois. Et de quoy vivois tu? que mangeois tu? que beuvois tu? Je responds : Seigneur, de mesmes vous, et, des plus frians morceaux qui passoient par vostre gorge, j'en prenois le barrage[1]. Voire mais, dist il, où chiois tu? En vostre gorge, monsieur, dis je. Ha, ha, tu es gentil compagnon, dist il. Nous avons avec l'aide de Dieu, conquesté tout le pays des Dipsodes; je te donne la chastellenie de Salmigondin. Grand mercy, dis je, monsieur, vous me faites du bien plus que n'ay deservy[2] envers vous.

---

[1] Droit payé aux barrières.

[2] Mérité. En anglais *deserve*.

CHAPITRE XXXIII.

Comment Pantagruel fut malade, et la façon comment il guerit.

Peu de temps aprés, le bon Pantagruel tomba malade, et fut tant pris de l'estomac, qu'il ne pouvoit boire ny manger; et, parce qu'un malheur ne vient jamais seul, il luy prit une pisse chaulde, qui le tourmenta plus que ne penseriez. Mais ses medecins le secoururent tres bien; et, avec force de drogues lenitives et diuretiques, le firent pisser son malheur. Son urine estoit si chaulde que depuis ce temps là elle n'est encores refroidie. Et en avez en France en divers lieux, selon qu'elle prit son cours : et l'on l'appelle les bains chaulx, comme

A Coderetz,
A Limous,
A Dast,
A Balleruc,
A Neric,
A Bourbonnensy[1], et ailleurs,
En Italie,
A Mons grot,
A Appone,
A Santo Petro dy Padua,
A Sainte Helene,
A Casa nova,
A Sancto Bartholomeo,

[1] Cauterets, Limoux, Dax, Balaruc, Néris, Bourbon-Lancy.

En la comté de Bouloigne,
A la Porrette, et mille autres lieux.

Et m'esbahis grandement d'un tas de fous philosophes et medecins, qui perdent temps à disputer dond vient la chaleur de ces dites eaux, ou si c'est à cause du baurach[1], ou du soulphre, ou de l'allum, ou du salpetre qui est dedans la minere : car ilz n'y font que ravasser, et mieux leur vauldroit se aller frotter le cul au panicault[2], que de perdre ainsi le temps à disputer de ce dont ilz ne savent l'origine. Car la resolution est aisée, et n'en fault enquester davantage, que lesdits bains sont chaulx parce qu'ilz sont issus par une chaulde pisse du bon Pantagruel. Or, pour vous dire comment il guerit de son mal principal, je laisse icy comment, pour une minorative[3], il prit quatre quintaulx de scammonée colophoniacque, six vingts et dixhuit charretées de casse, unze mille neuf cens livres de reubarbe, sans les autres barbouillemens. Il vous fault entendre que, par le conseil des medecins, fut decreté qu'on osteroit ce que luy faisoit le mal à l'estomac. Pour ce, l'on fit seize[4] grosses pommes de cuyvre,

---

[1] Borax.

[2] Chardon à cent têtes, chardon Roland. *Eryngium.*

[3] Ou un *minoratif*, purgatif.

[4] Nous rétablissons ici un passage que les éditeurs successifs, à partir de 1534, avaient rendu complétement inintelligible, par l'omission de quelques lignes. — En *cinq* boules, ils faisaient entrer *trois* paysans, il ne se trouvait plus que treize *habitants pour* les seize boules. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que, des commentateurs de Rabelais, hommes distingués pour la plupart, pas un ne s'est aperçu qu'il manquât là quelque chose.

Le savant Regis, qui a pu rétablir le passage dans sa traduction, d'après l'édition de F. Juste (1533), n'a pas manqué d'additionner les acteurs.

Dans toutes les éditions on lit *dix-sept boules.*

« Und doch, » s'écrie le consciencieux Allemand, « bleibt auch so noch einer der 17 Thurmknopfe *vacant.* » C'est vrai, il y a une boule vide. Nous ne nous chargeons pas de la remplir, mais nous pouvons la supprimer.

Pasquier (*Recherches*), le père Garasse (*Recherches des Recherches*), en parlant de ces boules, disent : seize ou *dix-sept* boules. Ils ne veulent aller ni contre l'arithmétique ni contre le texte. Dans les éditions de F. Juste (1533) et de Marnef, on lit *dix-sept* en toutes lettres ; mais dans la plus ancienne édition connue, celle de C. Nourry, et aussi dans celle de 1534, *dix-sept* est écrit en chiffres romains (XVII) : or le premier compositeur

plus grosses que celle qui est à Rome à l'aiguille de Virgile[1], en telle façon qu'on les ouvroit par le milieu et fermoit à un ressort.

En l'une entra un de ses gens portant une lanterne et un flambeau allumé. Et ainsi l'avalla Pantagruel comme une petite pillule. En cinq autres entrerent d'autres gros varletz chascun portant un pic[2] à son col. En trois autres entrerent trois paysans chascun ayant une pasle[3] à son col. Es sept autres entrerent sept porteurs de coustrets[4], chascun ayant une corbeille à son col. Et ainsi furent avallées comme pillules. Quand furent en l'estomac, chascun desfit son ressort et sortirent de leurs cabanes, et premier celuy qui portoit la lanterne, et ainsi chercherent[5] plus de demie lieue où estoient les humeurs corrompues, en un goulphre horrible, puant, et infect plus que Mephitis, ny la palus Camarine[6], ny le punais lac de Sorbone[7], duquel escrit Strabo. Et n'eust esté qu'ilz s'estoient tres bien antidotés le cœur, l'estomac, et le pot au vin, lequel on nomme la caboche, ilz fussent suffoqués, et estainctz de ces vapeurs abominables. O quel parfum! ô

---

a bien pu mettre un petit jambage de trop, et nous proposons de l'effacer et de lire dorénavant seize, et non dix-sept.

1 Gervais de Tilbury parle dans ses *Otia imperialia* d'un clocher bâti à Rome par Virgile, dont on sait que le moyen âge avait fait un magicien.

2 Bêche à deux tranchants.

3 Pelle. Ce mot est encore usité en divers patois.

4 Cette expression de *porteurs de costrest* ou *coustrest* revient souvent dans Rabelais. — Il est clair que *costret* n'a pas ici le sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot. En patois poitevin, *coutret* signifie une demi-charge de vendange. Les porteurs de costrets sont probablement ce que nous appelons aujourd'hui des porteurs de hottes. La corbeille qu'ici Rabelais leur met au cou nous semble appropriée à leur métier.

5 Nous rétablissons la leçon de C. Nourry et de F. Juste (Lyon, 1533), qui est évidemment la bonne. Nous trouvons dans la plupart des autres *cheurent*, dans celle de 1534 *cherent*; mais n'est-il pas clair que, si MM. les suppôts de Me Fify étaient *tombés* dans un gouffre de plus de demi-lieue, ils se seraient brisés?

6 Marais en Sicile.

> Fatis numquam concessa moveri
> Apparel Camarina procul.
> (*Énéide*, liv. III)

7 Strabon parle en effet d'un lac *Serbone* : mais Rabelais ne se fait

quel vaporement pour embrener touretz de nez[1] à jeunes galoises! Aprés, en tastonnant et fleuretant, approcherent de la matiere fecale, et des humeurs corrompues. Finablement, trouverent une montjoye d'ordure. Lors les pionniers frapperent sus pour la desrocher[2], et les autres, avec leurs pasles, en remplirent les corbeilles, et quand tout fut bien nettoyé, chascun se retira en sa pomme.

Ce fait, Pantagruel se parforce de rendre sa gorge, et facilement les mit dehors, et ne montoient en sa gorge en plus qu'un pet en la vostre, et là sortirent hors de leurs pillules joyeusement. Il me souvenoit quand les Gregeoys sortirent du cheval en Troye. Et, par ce moyen, fut guery, et reduit à sa premiere convalescence. Et de ces pillules d'arain[3] en avez une à Orleans, sus le clochier de l'eglise de Sainte Croix[4].

---

pas scrupule de changer une lettre pour mieux établir l'équivoque.

[1] Espèce de demi-masque que les dames s'appliqnaient sur la figure et qui ne cachait que le nez.

[2] L'arracher. *Desrocher*, qui est sans doute le même mot que *desracher* par la mutation si fréquente d'*a* en *o*, appartient au patois saintongeais et signifie arracher, détacher une chose d'un endroit où elle tient très-fortement.

[3] D'airain. C'est ainsi qu'on lit dans les éditions anciennes. Dolet, qui ne se fait pas scrupule d'y mettre du sien, a remplacé *arain* par *arquin* (étain d'antimoine). Le Duchat est partisan de ce changement; mais son erreur est évidente. Rabelais dit quelques lignes plus haut que ces boules étaient *de cuivre*.

[4] Cette *pillule* n'existe plus, car l'église a été détruite.

CHAPITRE XXXIV.

La conclusion du present livre, et l'excuse de l'auteur.

Or, messieurs, vous avez ouy un commencement de l'histoire horrifique de mon maistre et seigneur Pantagruel. Icy je feray fin à ce premier livre : car[1] la teste me fait un peu de mal, et sens bien que les registres de mon cerveau sont quelque peu brouillés de ceste purée de septembre. Vous aurez le reste de l'histoire à ces foires de Francfort[2] prochainement venantes, et là vous verrez comment Panurge fut marié, et coqu des le premier mois de ses nopces ; et comment Pantagruel trouva la pierre philosophale[3], et la maniere de la trouver et d'en user ; et comment il passa les monts Caspies[4], comment il naviga par la mer Atlantique, et desfit les Cannibales, et conquesta les isles de Perlas ; comment il espousa la fille du roy de Inde dit prestre Jean[5] ; comment il combattit

[1] On lit *car* dans l'édition de C. Nourry ; dans les autres, ce mot est supprimé.

[2] On vendait des livres aux foires de Francfort comme aujourd'hui à Leipsick, et c'était une époque pour l'apparition des nouveautés littéraires.

[3] Quelle belle réclame pour les livres à venir ! Mais Rabelais n'y a pas donné de suite.

[4] Caspiens.

[5] Edition de Marnef. Dans les autres, sans en excepter celle de C. Nourry, au lieu de ces mots *dit prestre Jean*, on lit *nommée Presthan*. *Nommée* est évidemment une faute. On aurait dû imprimer *nommé*, quoique la fille portât le même nom que le père. C'est uniquement pour éluder la réimpression de cette faute que nous avons préféré la leçon de l'édition de Poitiers, 1533.

Mais il faut se garder de croire que *Presthan* soit ici un nom corrompu par les compositeurs. On le trouve souvent écrit ainsi.

L'orthographe du nom de ce roi fantastique variait au gré de l'imagination et suivant la langue de ses divers historiens, témoin ce

contre les diables, et fit brusler cinq chambres d'enfer, et mit à sac la grande chambre noire, et jetta Proserpine au feu, et rompit quatre dents à Lucifer, et une corne au cul; et comment il visita les regions de la lune, pour savoir si à la verité la lune n'estoit entiere, mais que les femmes en avoient trois quartiers en la teste[1] : et mille autres petites joyeusetés toutes veritables. Ce sont beaux textes d'evangiles en françois[2]. Bon soir, messieurs. *Perdonate mi,* et ne pensez tant à mes faultes que ne pensez bien es vostres[3].

Si vous me dictes : Maistre, il sembleroit que ne fussiez grandement sage de nous escrire ces balivernes et plaisantes mocquettes[4], je vous responds que vous ne l'estes gueres plus de vous amuser à les lire. Toutesfois, si pour passetemps joyeux les lisez, comme passant temps les escrivois, vous et moy sommes plus dignes de pardon qu'un grand tas de sarrabovites[5], cagotz, escargotz, hypocrites, caffars, frapars, botineurs, et autres telles sectes de gens qui se sont desguisés comme masques pour tromper le monde. Car, donnans entendre au populaire commun qu'ilz ne sont occupés sinon à contemplation et devotion, en jeusnes et maceration de la sensualité, sinon vrayement pour sustenter et alimenter la petite fragilité de leur humanité, au contraire font chere, Dieu sçait quelle, *et Curios simulant, sed bacchanalia vivunt*[6].

---

passage extrait de Claude Duret : « Quant à ce mot de Prestre Jean, Prest Jan, Prestan, ou Prestegian, nom commun et familier à tous les rois d'Ethyopie, Paul Jove (livre I de ses *Eloges*) maintient qu'il est corrompu entre nous, et que le vray nom des rois de cette province est Belulgiam, lequel estoit commun à tous les rois de ce pays, c'est-à-dire perle de grand pris et excellence incomparable,... etc. » (*Histoire de l'origine des langues de cest univers*, Cologne, 1613, p. 587.)

[1] Cette plaisanterie a été longtemps populaire. — Nous lisons dans une vieille pièce (*l'Influence de la lune sur la tête des femmes obstinées*) :

Dans ces femmes, chose certaine,
Jamais la lune ne fut pleine :
Elles ont toujours un quartier
Dessous leur bonnet tout entier.

[2] Ces mots des premières éditions ont été remplacés par : *ce sont belles besoignes.*

[3] C'est ici que finit le livre dans l'édition de C. Nourry, Marnef, etc.

[4] Plaisanteries.

[5] Moines égyptiens qui menaient une vie déréglée. *Sarabaïtæ. vox ægyptia*, dit une note de Huet.

[6] Vers de Juvénal. « Qui font les

Vous le pouvez lire en grosse lettre, et enlumineure de leurs rouges museaux, et ventres à poulaine [1], sinon quand ilz se parfument de soulphre [2]. Quant est de leur estude, elle est toute consummée à la lecture des livres Pantagruelicques; non tant pour passer temps joyeusement, que pour nuire à quelqu'un meschantement; savoir est articulant, monorticulant, torticulant, culletant, couilletant, et diablicculant, c'est à dire, calumniant [3]. Ce que faisans, semblent es coquins de village qui fougent et escharbottent [4] la merde des petits enfans en la saison des cerises et guignes, pour trouver les noyaulx, et iceux vendre es drogueurs qui font l'huile de Maguelet [5]. Iceux fuyez, abhorrissez et haïssez [6] autant que je

---

austères, et mènent une vie de bacchanales. »

Sed qui nos damnant, histriones sunt maxumi;
Nam Curios simulant, vivunt bacchanalia.
Hi sunt præcipue, quidam clamosi, leves
Cucullati, lignipedes, cincti funibus,
Superciliosum, incurvicervicum pecus,
Qui, quod ab aliis habitu, et cultu dissentiunt,
Tristesque vultu veodunt sanctimonias,
Censuram sibi quandam, et tyrannidem occupant,
Pavidamque plebem territant minaciis.
(Ang. Poliziano, *Ep.*, l. 7.)

[1] Cotgrave interprète ces mots par *big belly*, grosse bedaine, et Du Cange cite des Lettres de 1409 où il est question d'un « seurcot de violette fourré de ventre de poulaines ». Il est donc évident que ce mot ne s'appliquait pas seulement aux chaussures, mais à toute partie de l'habillement que l'on garnissait à l'aide de l'étoffe ou peau épaisse et rembourrée que l'on nommait *poulaine*. On avait même donné ce nom par extension à la proue de certains navires ayant la forme arrondie qu'on remarque encore aujourd'hui dans les vaisseaux hollandais.

D'un autre côté, on trouve dans Oudin *poulaine* dans le sens de jument poulinière et *poulaines* pour *poulines*. Comme il s'agit de ventre, il y a ici une analogie assez spécieuse.

[2] Il est vrai que le soufre blêmit momentanément le teint. Peut-être aussi y a-t-il là une allusion au besoin que pouvaient avoir les moines d'être *soufrés*.

[3] Édit. de F. Juste, 1534.

[4] Fouillent et éparpillent. Ces deux mots sont encore usités dans ce sens en patois charentais, poitevin et berrichon. *Fouger* se dit surtout des porcs qui fouillent avec leur grouin. On trouve *fougier* dans nos vieux auteurs, *fougner* en rouchi.

[5] *Mahaleb* en arabe, *magaleppo* en italien, désignent une espèce de baie dont on tire de l'huile.

[6] *Abhorrissez* et *haïssez :* voilà deux mots qui semblent étranges dans la bouche de Rabelais. Nous ne pouvons pas les prendre au sérieux. Il a soin d'ajouter : *autant que je le fais*. C'est un large correctif à ce que sa pensée parait avoir de contraire à la charité chrétienne. La haine n'entre jamais dans le cœur du curé de Meudon. Haïr comme lui, ce n'est pas haïr beaucoup.

fais, et vous en trouverez bien sur ma foy. Et si desirez estre bons Pantagruelistes, c'est à dire vivre en paix, joye, santé, faisans tousjours grand chere, ne vous fiez jamais aux gens qui regardent par un pertuys.

FIN DU SECOND LIVRE

LE TIERS LIVRE.

LE TIERS LIVRE DES FAITS ET DITS HEROIQUES DU BON PANTAGRUEL, COMPOSÉ PAR M. FRANÇOIS RABELAIS, DOCTEUR EN MEDECINE ET CALLOIER[1] DES ISLES HIERES.

L'auteur susdit supplie les lecteurs benevoles soy reserver à rire au soixante et dixhuitiesme livre[2].

PRIVILEGE DU ROY FRANÇOIS I.

Françoys par la grace de Dieu roy de France, au Prevost de Paris, Bailly de Rouen, Seneschaulx de Lyon, Tholouse, Bordeaux, et de Poictou, et à tous nos justiciers, et officiers, ou à leurs lieutenans, et à chascun d'eux si comme à luy appartiendra, salut.

De la partie de nostre aimé et feal maistre Françoys Rabelais docteur en medecine de nostre Université de Montpellier, nous a esté exposé, que iceluy suppliant ayant par cy davant baillé à imprimer plusieurs livres, mesmement deux volumes des faits et dits heroïques de Pantagruel, non moins utiles que delectables, les imprimeurs auroient iceux livres corrompu et perverty en plusieurs endroictz, au grand deplaisir et detriment dudit suppliant, et preju-

[1] C'est en 1546, et en tête de l'édition princeps de ce livre III, que Rabelais a, pour la première fois, signé son œuvre. Il y fait suivre son nom du titre de *calloier*, etc.

Calloier est formé sans doute de καλὸς ἱερεύς (bon prêtre), de καλὸς γέρων ou καλογηρός, que H. Estienne traduit par *monachus*, *quasi bellus senex*. Cette qualification a été donnée dans le Levant à des moines de certains ordres.

Rabelais, qui s'intitule ici *caloyer des isles Hieres*, au chap. 50 de ce livre se sert encore de ces mots : « Mes isles Hieres. » Cette persistance à les appeler siennes a fait croire à M. A. Denis, auteur des *Promenades à Hyères* (3e éd., Toulon, 1853, p. 192), que Rabelais pourrait bien avoir fait quelque séjour dans ces îles renommées pour leurs plantes médicinales.

Il est à remarquer que Jean de Nostradamus, frère de l'astrologue qui a dû étudier la médecine à Montpellier avec Rabelais, et dont les *Centuries* ressemblent tant aux *Fanfreluches antidotées* de notre auteur, prenait le titre de *moine des îles d'Hyères*.

[2] Cette prière, que nous lisons sur le titre de l'édition de 1552, n'a jamais été écoutée par personne.

dice des lecteurs, dont se seroit abstenu de mettre en public le reste et sequence des dits faits et dits heroïques. Estant toutesfois importuné journellement par les gens sçavans et studieux de nostre royaume et requis de mettre en l'utilité comme en impression ladite sequence : Nous auroit supplié de luy octroyer privilege à ce que personne n'eust à les imprimer ou mettre en vente fors ceux qu'il feroit imprimer par libraires exprés, et auxquelz il bailleroit ses propres et vrayes copies. Et ce pour l'espace de dix ans consecutifz, commençans au jour et date de l'impresssion de ses dits livres. Pour quoy nous, ces choses considérées, desirans les bonnes lettres estre promeues par nostre royaume à l'utilité et erudition de nos subjectz, avons audit suppliant donné privilege, congé, licence, et permission de faire imprimer et mettre en vente par telz libraires experimentés qu'il advisera, ses dits livres et œuvres consequens, des faits heroïcques de Pantagruel, commençans au troisiesme volume, avec povoir et puissance de corriger et revoir les deux premiers par cy davant par luy composés : et les mettre ou faire mettre en nouvelle impression et vente, faisans inhibitions et deffenses de par nous sur certaines et grands peines, confiscation des livres ainsi par eux imprimés, et d'admende arbitraire à tous imprimeurs et autres qu'il appartiendra de non imprimer et mettre en vente les livres cy dessus mentionnés, sans le vouloir et consentement dudit suppliant dedans le terme de six ans consecutifz, commençans au jour et date de l'impression de ses dits livres, sur peine de confiscation des dits livres imprimés, et d'admende arbitraire. De ce faire vous avons chascun de vous si comme à luy appartiendra donné et donnons plein povoir, commission et auctorité, mandons et commandons à tous nos justiciers, officiers et subjectz, que de nos presens congé, privilege, et commission, ilz facent, seuffrent, et laissent jouir et user le dit suppliant paisiblement, et à vous en ce faisant estre obey. Car ainsi nous plaist il estre fait. Donné à Paris, le dixneufviesme jour de septembre l'an de grace, mil cinq cens quarante cinq, et de nostre regne le XXXI. Ainsi signé par le conseil Delaunay. Et scellé sur simple queue de cire jaune [1].

---

[1] Ce privilége se trouve en tête de l'édit. princeps du tiers livre, donnée en 1546 par Chrestien Wechel. Est-il pour *dix* ou pour *six* ans? — La contradiction que nous trouvons dans le texte du privilége de François premier disparaît devant la mention inscrite au titre du tiers livre : « Privilege pour *six* ans ».

PRIVILEGE DU ROY HENRI II.

Henry par la grace de Dieu Roy de France, au Prevost de Paris, Bailly de Rouen, Seneschaulx de Lyon, Tholouze, Bordeaux, Daulphiné, Poictou, et à tous nos autres justiciers et officiers, ou à leurs lieutenants, et à chascun d'eux, si comme à luy appartiendra, salut et dilection. De la partie de nostre cher et bien aymé M. François Rabelais, docteur en medecine, nous a esté exposé que iceluy suppliant ayant par cy devant baillé à imprimer plusieurs livres : en grec, latin, françois, et thuscan, mesmement certains volumes des faits et dits heroïques de Pantagruel, non moins utiles que delectables : les imprimeurs auroient iceux livres corrompuz, depravés, et pervertis en plusieurs endroitz. Auroient davantage imprimés plusieurs autres livres scandaleux, ou nom dud. suppliant, à son grand desplaisir, prejudice, et ignominie, par luy totalement desadvoués, comme faulx et supposés : lesquelz il desireroit sous nostre bon plaisir et volonté supprimer. Ensemble les autres siens advoués, mais depravés et desguisés, comme dit est, revoir et corriger et de nouveau reimprimer. Pareillement mettre en lumiere et vente la suite des faits et dits heroïques de Pantagruel. Nous humblement requerant sur ce, luy octroyer nos lettres à ce necessaires et convenables. Pource est il que nous enclinans liberalement à la supplication et requeste dud. M. François Rabelais, exposant, et desirans le bien et favorablement traicter en cet endroit. A iceluy pour ces causes et autres bonnes considerations à ce nous mouvans, avons permis accordé et octroyé. Et de nostre certaine science, pleine puissance et auctorité royal, permettons, accordons et octroyons par ces presentes, qu'il puisse et luy soit loisible par telz imprimeurs qu'il advisera faire imprimer, et de nouveau mettre et exposer en vente tous et chascuns lesdits livres et suite de Pantagruel par luy composés et entrepris, tant ceux qui ont ja esté imprimés, qui seront pour cest effect par luy reveuz et corrigés, que aussi ceux qu'il delibere de nouvel mettre en lumiere. Pareillement supprimer ceux qui faulsement luy sont attribués. Et afin qu'il ait moyen de supporter les fraiz necessaires à l'ouverture de la dite impression, avons par ces presentes tres expressement inhibé et defendu, inhibons et defendons à tous autres libraires et imprimeurs de cestuy nostre

royaume, et autres nos terres et seigneuries, qu'ilz n'aient à imprimer, ne faire imprimer, mettre et exposer en vente aucuns des susdits livres, tant vieux que nouveaux durant le temps et terme de dix ans ensuivans et consecutifz, commençans au jour et date de l'impression desdits livres sans le vouloir et consentement dudit exposant, et ce sur peine de confiscation des livres qui se trouveront avoir esté imprimés au prejudice de ceste nostre presente permission et d'amende arbitraire.

Si voulons et vous mandons et à chascun de vous endroict soy et si comme à luy appartiendra, que nos presens congé, licence et permission, inhibitions et defenses, vous entretenez, gardez et observez Et si aucuns estoient trouvés y avoir contrevenu, procedez et faictes proceder à l'encontre d'eux, par les peines susdites et autrement. Et du contenu cy dessus, faictes ledit suppliant jouir et user pleinement et paisiblement, durant ledit temps à commencer et tout ainsi que dessus est dit. Cessans et faisans cesser tous troubles et empeschemens au contraire : car tel est nostre plaisir. Nonobstant quelzconques ordonnances, restrinctions, mandemens, ou defenses à ce contraires. Et pource que de ces presentes l'on pourra avoir à faire en plusieurs et divers lieux, Nous voulons que au vidimus d'icelles fait sous scel royal, foy soit adjoustée comme à ce present original. Donné à Saint Germain en Layé le sixiesme jour d'aoust, l'an de grace mil cinq cens cinquante, Et de nostre regne le quatriesme [1].

Par le Roy, le cardinal de Chastillon present.

Signé DU THIER.

---

[1] Ce privilége est en tête de l'édition du troisième livre, revue et corrigée par l'auteur, que Michel Fezandat a donnée en 1552.

FRANÇOIS RABELAIS

A L'ESPRIT DE LA ROYNE DE NAVARRE[1].

Esprit abstraict, ravy, et ecstatic,
Qui, frequentant les cieulx, ton origine,
As delaissé ton hoste et domestic,
Ton corps concords, qui tant se morigine
A tes edictz, en vie peregrine
Sans sentement, et comme en apathie,
Voudrois tu point faire quelque sortie
De ton manoir divin, perpetuel;
Et ça bas voir une tierce partie
Des faits joyeux du bon Pantagruel[2]?

---

[1] Voici un dizain qui a fait écrire dix pages de commentaires. Le Duchat, qui n'avait point assez consulté les éditions anciennes, prétend que Rabelais s'adresse ici aux mânes de la reine de Navarre; mais il a été réfuté par un argument sans réplique. Margnerite de Valois (le fait est constant) n'est morte qu'en 1549, et ce dizain se lit dans l'édition de 1546.

Remarquons d'ailleurs qne Rabelais s'adresse, non à l'âme de Marguerite, mais à son esprit.

C'est ainsi que Baïf dit, dans les vers snivants, à son ami le Roy, l'éditenr du *Verger de musique* de Jannequin :

Où est ce qu'on n'olt point Janequin resonner?
Janequin qui si bien fait les voix s'entresuivre,
Que d'un plaisanl neclar les oians il enivre,
Et contreint *les esprits les corps abandonner.*

Rabelais représente l'esprit de Marguerite comme fréquentant les cieux, et lui propose de descendre de ces hautes régions ponr lire son livre. On sait qne Marguerite, vers la fin de sa vie, se retira du monde et se livra à un mysticisme exalté. C'est à cette circonstance que Rabelais fait allusion. Notre auteur parle là le langage des platoniciens, comme on peut le voir par ce passage traduit de Macrobe : « .... L'homme menrt lorsqne l'âme, sans abandonner le corps, docile aux leçons de la sagesse, renonce aux plaisirs des sens..... Voilà l'espèce de mort que, selon Platon, le sage doit désirer. » (Macrobe, *Songe de Scipion*, l. I, ch. 13.)

[2] Les éditeurs modernes, à la suite de ce dizain, en placent un second que nous nons contentons de reproduire en note, parce qu'il ne se trouve dans aucnne édition contemporaine de Rabelais :

JEAN FAVRE AU LECTEUR.

Ja n'esl besoing, amy lecteur, t'escrire
Par le menu le profit et plaisir
Que recevras, si ce livre veux lire,
Et d'iceluy le sens prendre à desir;
Vueille donc prendre à le lire loisir,
Et que ce soit avec intelligence.
Si tu le fais, propos de grand plaisance
Tu y verras, et moult profiteras.
Et si tiendras en grand resjouissance
Le tien esprit, et tou temps passeras.

PROLOGUE DU TIERS LIVRE.

Bonnes gens[1], beuveurs tres illustres, et vous goutteux tres precieux, vistes vous onques Diogenes le philosophe cynic? Si l'avez veu, vous n'aviez perdu la veue: ou je suis vrayement forissu[2] d'intelligence, et de sens logical. C'est belle chose voir la clarté du (vin et escus)[3] soleil. J'en demande[4] à l'aveugle né tant renommé par les tres sacrés Bibles: lequel, ayant option de requerir tout ce qu'il voudroit, par le commandement de celuy qui est tout puissant, et le dire duquel est en un moment par effet representé, rien plus ne demanda que voir[5].

Vous item n'estes jeunes[6]. Qui est qualité competente pour en vin, non en vain, ains plus que physicalement philosopher, et desormais estre du conseil bacchicque; pour en lopinant[7] opiner des substance, couleur, odeur, excellence, eminence, proprieté, faculté, vertu[8], effect et dignité du benoist et desiré piot.

Si veu ne l'avez (comme facilement je suis induict à croire),

---

[1] Éd. de 1552. *Bonnes gens* manque dans l'éd. de 1546.

[2] Issu fors, sorti de.

[3] Rabelais place entre parenthèses deux mots qu'il semble n'avoir pu retenir; puis il achève sa phrase convenablement.

[4] Au premier abord il a l'air de demander du vin et des écus. Mais l'expression : *j'en demande*, avec le sens de « j'en appelle », se trouve dans une foule de nos anciens auteurs, et est encore usitée en certaines provinces.

[5] Voyez saint Marc, X, 46-52; saint Luc, XVI, 35-42; et saint Matth., XX. 30-34.

[6] Vous non plus vous n'êtes plus jeunes; c'est là une qualité compétente pour etc.

[7] *Lopiner* signifie, au propre, mettre en *lopins*, en morceaux. Au figuré, il devait répondre aux expressions triviales : manger un morceau, casser une croûte. Cotgrave donne à *lopiner*, entre autres sens, celui de *reciner*, goûter.

[8] Ces trois derniers mots manquent dans l'édition originale de 1546 et sont dans celle de 1552.

pour le moins avez vous ouy de luy parler. Car, par l'air et tout ce ciel, est son bruit [1] et nom jusques à present resté memorable et celebre assez. Et puis vous estes tous du sang de Phrygie extraictz [2], (ou je me abuse) et si n'avez tant d'escus comme avoit Midas, si avez vous de luy je ne sçay quoy, que plus jadis louoient les Perses en tous leurs otacustes [3], et que plus souhaitoit l'empereur Antonin [4] : dont depuis fut la serpentine de Rohan surnommée Belles oreilles [5].

Si n'en avez ouy parler, de luy vous veux presentement une histoire narrer, pour entrer en vin (beuvez donc) et propos (escoutez donc). Vous advertissant (afin que ne soyez en simplesse pippés, comme gens mescreans), qu'en son temps il fut philosophe rare et joyeux entre mille. S'il avoit quelques imperfections, aussi avez vous, aussi avons nous. Rien n'est, sinon Dieu, perfaict. Si est ce que Alexandre le Grand, quoy qu'il eust Aristoteles pour precepteur et domestic, l'avoit en telle estimation, qu'il souhaitoit, en cas que Alexandre ne fust, estre Diogenes Sinopien [6].

Quand Philippe, roy de Macedonie [7], entreprit assieger et ruiner Corinthe, les Corinthiens, par leurs espions advertis que contre eux il venoit en grand arroy et exercite numereux [8], tous furent non à tort espouvantés, et ne furent negligens soy soigneusement mettre chascun en office et deb-

[1] Sa renommée, sa célébrité. Nous disons encore : « faire du bruit. »

[2] Allusion moqueuse à l'opinion des chroniqueurs, qui faisaient descendre les Gaulois des Troyens.

[3] Délateurs, espions (du grec ὠτακουστής, écouteur) ; c'est le nom que Plutarque et Apulée donnent aux espions de Darius, roi de Perse. De grandes oreilles devaient être précieuses pour un pareil métier.

[4] Antonin Caracalla.

[5] Ceci parait une allusion à quelque légende où un monstre à forme de serpent jouerait dans la famille de Rohan un rôle analogue à celui de Mélusine dans celle de Lusignan. On voit en effet figurer un serpent, sinon dans l'histoire de la maison de Rohan, au moins dans celle du comté de Léon, dont les Rohan héritèrent et prirent le titre. Ce monstre fut exterminé par saint Pol, premier évêque de Léon.

[6] De Sinope, en Anatolie, l'ancienne Paphlagonie. V. Plutarque, livre I, *De la fortune d'Alexandre.*

[7] Lucien cite ce trait dans son livre : *De la manière d'écrire l'histoire.*

[8] Armée nombreuse (*exercitus numerosus*.

voir, pour à son hostile venue resister, et leur ville defendre. Les uns, des champs es forteresses, retiroient meubles, bestail, grains, vins, fruictz, victuailles, et munitions necessaires. Les autres remparoient murailles, dressoient bastions, esquarroient ravelins [1], cavoient [2] fossés, escuroient [3] contremines, gabionnoient defenses, ordonnoient plates formes, vuidoient chasmates [4], rembarroient faulses brayes [5], erigeoient cavaliers, ressapoient contrescarpes [6], enduisoient courtines, produisoient moineaux [7], taluoient parapetes [8], enclavoient barbacanes [9], asseroient machicoulis [10], renouoient herses sarrazinesques et cataractes [11], assoyoient

[1] Taillaient des tranchées.

[2] Creusaient.

[3] *Escurer* avait le sens de nettoyer. On dit encore *écurer* un puits, *écurer* la vaisselle. D'un autre côté, *escurir* en catalan, *escurecer* en portugais signifient obscurcir, masquer.

[4] Cotgrave confond *chasmates* avec *casemates*. Le Duchat les distingue, avec raison suivant nous : *chasmates* (du grec χάσματα) signifie effondrements, creusements.

[5] Garnissaient de balustrades les murs extérieurs. *Rembarré*, *cancellis circumscriptus* (Dict. franç.-lat., 1539). *Fausses brayes*, *outwall* (Cotgrave).

[6] Couvraient de mortier la plateforme du rempart.

[7] Construisaient, ou, suivant Johanneau, poussaient en avant des sortes de guérites. Cotgrave traduit *moineau* par *ravelin*, *in fortification*.

Le passage suivant de Commines (livre VII, chap. 7) vient à l'appui de cette interprétation : « Le roy Louis XI, estant malade « au Plessis du Parc, fit faire qua« tre *moineaux*, tous de fer bien « espois, en lieu par où l'on pou« voit tirer à son aise. . . . . . et y « mit 40 arbalestriers qui jour et « nuit estoient en ces fossez. »

Du Cange donne à *moineau* les deux sens, également inapplicables ici, de cloche et de trompette de guerre.

[8] Donnaient du talus, de la pente aux parapets.

[9] Evidemment *barbacane* n'a pas ici le sens ordinaire de meurtrière, que lui donne Le Duchat : quand on se prépare au combat, on ne ferme pas les meurtrières, on les ouvre plutôt. Ce mot signifie ici défense extérieure, casemate, sens que lui donnent Du Cange et Cotgrave. On conçoit dès lors qu'on eût besoin de les *enclaver*, de les clôturer.

[10] Armaient de piquants de fer ou d'*acier* les ouvertures des murailles, des tourelles ou des portes, suivant l'explication que donne Le Duchat.

[11] Ces herses des Sarrasins et ces cataractes étaient des sortes de râteaux à coulisses suspendus au haut des portes, et qu'on laissait tomber sur les assaillants. *Cataracta porta*, en latin, avait le même sens. Les Grecs disaient aussi καταρέκτης ou καταῤῥάκτης.

sentinelles[1], forissoient[2] patrouilles. Chascun estoit au guet, chascun portoit la hotte[3].

Les uns polissoient corseletz, vernissoient alecretz[4], nettoyoient bardes[5], chanfrains[6], aubergeons[7], brigandines[8], salades[9], bavieres[10], capelines[11], guisarmes[12], armetz[13], morions[14], mailles, jazerans[15], brassalz[16], tassettes[17], goussetz[18], guorgeris[19], hoguines[20], plastrons, lamines[21], aubers[22], pavoys[23], boucliers, caliges[24], greves[25], soleretz[26],

[1] Plaçaient sentinelles.

[2] Faisaient sortir patrouilles. L'édition princeps et celle de 1552 portent *forissoient*; on trouve dans d'autres *florissoient*, *fortifioient*. Ce sont des fautes évidentes.

[3] On lit ainsi dans l'édition originale. D'autres portent à tort *botte* pour *hotte*.

[4] Grands corsets de fer.

[5] On appelait ainsi autrefois une sorte d'armure qui couvrait le poitrail et les flancs d'un cheval de combat. De là le mot *bardé*.

[6] C'était l'armure qui protégeait la tête d'un cheval de bataille. — Ce nom est encore donné aux harnais en cuir dont on orne la tête des chevaux de service.

[7] Cottes de mailles.

[8] Sorte de vêtement de guerre, ainsi nommé parce qu'il était surtout à l'usage des soldats pillards et indisciplinés, auxquels on donnait le nom de *brigands*. Voy. Du Cange, *Brigandi* et *Brigantes*.

[9] Sorte de casque et d'habillement de tête (*Dict. de l'Acad.*).

[10] La partie antérieure du casque (*baveria*, Du Cange), la visière (*the bever of a helmet*, Cotgrave).

[11] Armure de tête (de *caput*), sorte de casque (*capellania*). Cette coiffure avait pu être celle de quelque troupe de renom, des zouaves du temps; car on disait en proverbe : « Il est homme de capeline, » dans le sens de : « Il est homme de cœur. »

[12] Ou bisarme, petite pique ou lance (*gisarma*, *guisarma*, Du Cange).

[13] Heaumes de cavalier (Cotgrave).

[14] Sorte de casque (*murrion*, en anglais).

[15] Sorte de cotte de mailles.

[16] Brassards (v. Cotgrave).

[17] Cuissards (*tasses*, Cotgrave).

[18] Cette partie de l'armure qui protégeait les aisselles.

[19] Sorte de collier à mailles, pour protéger la gorge.

[20] Partie de l'armure couvrant les armes, les cuisses et les jambes, suivant Cotgrave.

Hoguiner, en rouchi, s'est dit pour *violer*. Les Picards emploient aussi *hoguiner* dans le sens de *far l'atto*. Les *hoguines* n'auraient-elles pas désigné plus spécialement la partie de l'armure qui protégeait les parties sexuelles?

[21] Sorte de corset ou de cuirasse formé de petites lames d'acier adaptées l'une à l'autre.

[22] Cottes de mailles (*hauberga*, Du Cange).

[23] Bouclier de très-grande dimension (*pavelium*, Du Cange).

[24] Sorte de bottines dont se chaussaient les soldats romains (*caliga*, en latin).

[25] Armures protégeant le devant des jambes.

[26] Armures pour protéger les

esperons. Les autres apprestoient arcs, fondes[1], arbalestes, glands[2], catapultes, phalarices[3], micraines[4], potz, cercles et lances à feu; balistes, scorpions et autres machines bellicques repugnatoires et destructives des helepolides[5]. Esguisoient vouges[6], picques, rancons[7], halebardes, hanicroches[8], volains, lances, azes guayes[9], fourches fieres[10], parthisanes[11], massues[12], hasches, dards, dardelles, javelines, javelotz, espieux. Affiloient cimeterres, brands d'assier[13], badelaires[14], paffuz[15], espées, verduns[16], estocz[17],

---

pieds, peut-être de *sol*, parce que les pieds touchent le sol, la terre.

[1] Frondes.

[2] Boules, boulets d'artillerie (*bullet*, Cotgrave).

[3] C'est le mot espagnol *falarica*, *phalarica* (*arma enattada arrojadiza*, Dict. de l'Ac. esp.).

[4] Grenades d'artillerie (*migrana*, Du Cange), *miougrana*, en provençal.

[5] Machine de siége pour battre les remparts d'une ville (ἑλέπολις, en grec).

[6] Le vouge étoit une arme d'une grande longueur; nous lisons dans une vieille chanson :

Coulteaux longs comme un vouge.

C'était en outre une arme tranchante, témoin ces vers d'un ancien roman :

Hauce un *vouge* que entre ses mains linl;
Le bras senestre li a copé parmi.

Mais quelle en était la forme? — Du Cange avoue qu'il n'en sait rien. Peut-être était-ce la faux de guerre, la faux des paysans polonais.

[7] Sorte de crochet à triple pointe, qu'on emmanchait à l'extrémité des pertuisanes, comme une baïonnette (v. Cotgrave).

[8] Arme à fer recourbé.

[9] *Zagaie*, *Azagaye*, sorte de lance ou de flèche à l'usage des Maures (Le P. Dan, *Histoire de Barbarie*): *azagaya*, en espagnol. *Lanza ó dardo pequeño arrejadizo*, *missile telum*, dit l'Académie espagnole, qui prétend que le mot est arabe. Dans les environs d'Avallon, *zaguer* s'emploie dans le sens de piquer, darder.

[10] Long bâton armé d'un fer de lance à une extrémité, et d'une fourche à l'autre. La Fontaine s'est servi de ce mot :

... Épieux et *fourches fières*
L'arrêtent de toutes manières.

[11] Pertuisanes. Ce mot, suivant Du Cange, vient de l'espagnol *partesana*, sorte de hallebarde dont le fer se compose de deux lames tranchantes, surmontées, au milieu, d'une lame formant demi-lune (*Dict. de l'Ac. esp.*).

[12] Après ce mot, on lit *genitaires* dans l'édition de 1553 en quatre livres; la genitaire était une lance pour la cavalerie (*genecteria*, Du Cange).

[13] Coutelas (Cotgrave).

[14] Sabre recourbé comme les cimeterres turcs, suivant Cotgrave. Ce mot est usité en blason.

[15] Sorte d'arme dont il nous paraît difficile de préciser la nature (*pafurtum*, *pafurtum ferreum*, une *grant paffus à taillants*, dans Du Cange).

[16] Petite rapière, suivant Cotgrave.

[17] Épées et pieux acérés.

pistoletz[1], viroletz[2], dagues, mandousianes[3], poignards, cousteaux, allumelles[4], raillons[5]. Chascun exerçoit son penard[6], chascun desrouilloit son braquemard. Femme n'estoit, tant preude ou vieille fust, qui ne fist fourbir son harnois : comme vous savez que les antiques Corinthiennes estoient au combat courageuses[7].

Diogenes, les voyant en telle ferveur[8] mesnage remuer, et n'estant par les magistratz employé à chose aucune faire, contempla par quelques jours leur contenance sans mot dire : puis, comme excité d'esprit martial, ceignit son palle[9] en escharpe, recoursa[10] ses manches jusques es couldes, se troussa en cuilleur de pommes, bailla à un sien compagnon vieux sa besasse, ses livres et opistographes[11], fit[12], hors la ville, tirant vers le Cranie[13] (qui est une colline et pro-

---

1 Nous croyons, avec Le Duchat, que les pistolets désignent ici, non pas l'arme à laquelle nous donnons aujourd'hui ce nom, mais de petits poignards ainsi appelés de la ville de Pistoia, où on les fabriquait.

2 Cotgrave traduit ce mot par *arrow-head*, tête de flèche. C'est probablement le même mot que l'espagnol *virote*, sorte de flèche garnie d'un anneau en tête, *guarnecida con un casquillo* (Dict. de l'Ac. esp.).

3 Épée courte à large lame (*a broad short-sword*, Cotgrave), de *Mendoza*, nom propre espagnol, à ce que prétend Le Duchat.

4 Lames d'épée.

5 La pointe de fer qu'on vissait à la tête d'une flèche.

> Cy gist et dort en ce solier
> Qu'Amour occist de son *raillon*
> Un pauvre petit escolier...
> (Villon, *Grand Testament*.)

6 Grand couteau, poignard (un coustel à deux taillans, nommé *penart*, au mot *Penardus*, Du Cange). On donnait aussi le nom de penart à la nature de l'homme (v. Cotgrave). On croira facilement que Rabelais joue ici sur la double acception du mot, surtout après avoir lu les deux lignes qui suivent.

7 Rabelais ne laisse pas échapper l'occasion d'une équivoque. C'est au combat d'*amour* que les Corinthiennes étaient *courageuses*. Strabon raconte que le temple de Vénus, à Corinthe, était desservi par mille courtisanes. C'est sans doute une d'elles qui, conseillée de ne rester oisive et de filer la laine, répondit : Ἐγὼ μέντοι ἡ τοιαύτη τρεῖς ἤδη κατεῖλον ἱστοὺς ἐν βραχεῖ χρόνῳ τούτῳ. « Mais, telle que « me voilà, je viens d'épuiser les- « tement *trois quenouilles*. » (Strabon, liv. 8, ch. 6, p. 20.)

8 Ferveur est ici féminin, malgré l'origine. A la page 6, nous l'avons trouvé masculin.

9 Manteau (*pallium*, en latin).

10 Retroussa.

11 Cahiers écrits des deux côtés.

12 (Édition originale.) Et non pas *fuit*, comme on l'a quelquefois imprimé à tort.

13 Du côté du Cranie.

montoire lez Corinthe), une belle esplanade; y roulla le tonneau fictil[1] qui pour maison luy estoit contre les injures du ciel, et en grande vehemence d'esprit, desployant ses bras, le tournoit, viroit, brouilloit, barbouilloit, hersoit, versoit, renversoit, nattoit, grattoit, flattoit, barattoit, bastoit, boutoit, butoit, tabustoit, cullebutoit, trepoit[2], trempoit, tapoit, timpoit[3], estoupoit, destoupoit, detraquoit, triquotoit, tripotoit, chapotoit, croulloit, clançoit, chamailloit, bransloit, esbransloit, levoit, lavoit, clavoit, entravoit, bracquoit, bricquoit, bloquoit, tracassoit, ramassoit, clabossoit, afestoit, affustoit, baffouoit, enclouoit, amadouoit, goildronnoit, mittonoit, tastonnoit, bimbelotoit, terrassoit, bistorioit, vreloppoit, chaluppoit, charmoit, armoit, gizarmoit, enharnachoit, empennachoit, caparassonnoit : le devalloit de mont à val, et precipitoit par le Cranie : puis de val en mont le rapportoit, comme Sisyphus fait sa pierre; tant que peu s'en faillit qu'il ne le defonçast. Ce voyant, quelqu'un de ses amis luy demanda quelle cause le mouvoit à son corps, son esprit, son tonneau ainsi tormenter? Auquel respondit le philosophe qu'à autre office n'estant pour la republique employé, il, en ceste façon, son tonneau tempestoit, pour, entre ce peuple tant fervent et occupé, n'estre veu seul cessateur et ocieux[4].

Je, pareillement, quoy que sois hors d'effroy, ne suis toutesfois hors d'esmoy; de moy voyant n'estre fait aucun pris digne d'œuvre : et considerant, par tout ce tres noble royaume de France[5], deçà, delà les monts, un chascun aujourd'huy soy instantement exercer et travailler, part à la fortification de sa patrie et la defendre; part au repoulsement des ennemis, et les offendre[6]; le tout en police tant belle, en

---

[1] De terre. Ce mot est pris du latin *fictilis*.

[2] Piétinait. — *Treper* se dit encore en divers patois.

[3] Cotgrave traduit *tymper* par *to tingle, to make ring of sound*, faire tinter.

A Lille on nomme *timblet* un amusement gymnastique des enfants.

[4] Musard et oisif (*cessator*, *otiosus*, en latin).

[5] La guerre se faisait alors de tous côtés, dans le Luxembourg, en Brabant, en Picardie, en Piémont.

[6] Attaquer (*offendere*, en latin).

ordonnance si mirifique, et à profit tant evident pour l'advenir (car desormais sera France superbement bournée, seront François en repos asseurés), que peu de chose me retient, que je n'entre en l'opinion du bon Heraclitus, afermant [1] guerre estre de tous biens pere [2] : et croye que guerre soit en latin dite *belle*, non par antiphrase, ainsi comme ont cuidé certains repetasseurs de vieilles ferrailles latines, parce qu'en guerre gueres de beauté ne voyoient : mais absolument et simplement, par raison qu'en guerre apparoisse toute espece de bien et beau, soit decelée toute espece de mal et laidure. Qu'ainsi soit, le roy sage et pacific Salomon n'a sceu mieux nous representer la perfection indicible de la sapience divine, que la comparant à l'ordonnance d'une armée en camp [3].

Par donc n'estre adscrit et en rang mis des nostres en partie offensive, qui me ont estimé trop imbecile et impotent; de l'autre, qui est defensive, n'estre employé aucunement, fust ce portant hotte, cachant crotte, ployant rotte [4], ou cassant motte, tout m'estoit indifferent; ay imputé à honte plus que mediocre estre veu spectateur ocieux de tant vaillans, disers et chevalereux personnages, qui, en veue et spectacle de toute Europe, jouent ceste insigne fable et tragicque comedie; ne me esvertuer de moy mesmes, et non y consommer ce rien, mon tout, qui me restoit. Car peu de gloire me semble accroistre à ceux qui seulement y emploictent leurs yeulx, au demeurant y espargnent leurs forces, celent leurs escus, cachent leur argent, se grattent la teste avec un doigt, comme landores [5] desgoustés; baislent aux mouches comme veaulx de disme [6]; chauvent des oreil-

---

[1] *Disant*, éd. 1546.

[2] Père, parce qu'en grec πόλεμος, guerre, est masculin.

[3] « Terribilis ut acies ordinata. » *Cantic. cantic.*, c. VI, v. 9. Cela est dit de la bien-aimée où l'Église voit une figure d'elle-même.

[4] Tordant des liens de fagots (*band of fagot*, Cotgrave).

[5] Gens endormis, fainéants. Dans l'arrondissement de Bayeux, on dit encore *landorer* dans le sens de lambiner.

[6] Comme des lourdauds, parce que, quand on payait la dîme aux curés, on choisissait toujours pour eux les bêtes les plus parfaites, les plus grasses. — Cette explication, four-

les[1] comme asnes de Arcadie au chant des musiciens, et, par mines en silence, signifient qu'ilz consentent à la prosopopée.

Pris ce choys et election, ay pensé ne faire exercice inutile et importun, si je remuois mon tonneau diogenic, qui seul m'est resté du naufrage fait par le passé on far de Mal'encontre. A ce triballement de tonneau, que feray je, en vostre advis? Par la vierge qui se rebrasse[2], je ne sçay encores. Attendez un peu que je hume quelque traict de ceste bouteille : c'est mon vray et seul Helicon, c'est ma fontaine Caballine: c'est mon unique Enthusiasme. Icy beuvant je delibere, je discours, je resouldz et concluds. Aprés l'epilogue je ris, j'escris, je compose, je boy. Ennius beuvant escrivoit, escrivant beuvoit. Eschylus (si à Plutarche foy avez, *in Symposiacis*) beuvoit composant, beuvant composoit. Homere jamais n'escrivit à jeun. Caton jamais n'escrivit qu'aprés boire. Afin que ne me dictes[3] ainsi vivre sans exemple des bien loués et mieux prisés. Il est bon et frais assez, comme vous diriez sus le commencement du second degré[4]. Dieu, le bon Dieu *Sabaoth* (c'est à dire des armées),

nie par Est. Pasquier, est peu goûtée du père Garasse, qui prétend que les curés se plaignaient du contraire.

[1] Dressent les oreilles de colère, comme un cheval. Cette expression est encore usitée en Saintonge, dans le Poitou et ailleurs.

[2] Sans le mot *Vierge*, qui figure dans le texte, on pourrait croire qu'il s'agit de sainte Marie l'Égyptienne, qui était représentée, dit Dulaure, sur un vitrail de la chapelle des Drapiers de Paris, « troussée jusqu'aux genoux devant le batelier; au-dessous, on lisait ces mots : *Comment la sainte offrit son corps au batelier pour son passage.* » Cette légende était représentée sur les vitraux de plusieurs églises. MM. Martin et Cahier, qui l'ont signalée dans leur *Description des vitraux de Bourges*, remarquent, à ce propos, que la circonstance dont il s'agit serait, dans tous les cas, antérieure à la conversion de cette autre Madeleine.

L'abbé Morellet nous offre une autre explication qui nous paraît préférable.

« Il y a ou il y a eu, dit-il, auprès de Vienne en Autriche, et peut-être en beaucoup d'autres lieux, une Vierge ou une Madone dont les vêtements se relèvent avec des poulies et qui laisse voir dans son ventre de cristal Jésus-Christ à l'état de fœtus. Je tiens ce fait de feu l'abbé Bon qui l'avait vue, en allant à Vienne avec l'abbé de Very, depuis auditeur de rote. »

[3] *Afin que ne me disiez*, afin qu'on ne m'accuse pas de vivre ainsi sans avoir pour moi l'exemple, etc.

[4] Les anciens médecins attachaient une grande importance à la

en soit éternellement loué. Si de mesmes vous autres beuvez un grand ou deux petits coups en robe[1], je n'y trouve inconvenient aucun, pourveu que du tout louez Dieu un tantinet.

Puis donc que telle est ou ma sort ou ma destinée (car à chascun n'est octroyé entrer et habiter Corinthe[2]), ma deliberation est servir et es uns et es autres; tant s'en fault que je reste cessateur et inutile. Envers les vastadours[3], pionniers et rempareurs, je feray ce que firent Neptune et Apollo[4] en Troie sous Laomedon, ce que fit Renaud de Montaulban[5] sus ses derniers jours : je serviray les massons, je mettray bouillir pour les massons, et, le past[6] terminé, au son de ma musette, mesureray la musarderie des musars. Ainsi fonda, bastit et edifia Amphion, sonnant de sa lyre, la grande et celebre cité de Thebes.

Envers les guerroyans, je vais de nouveau percer mon tonneau; et, de la traicte[7] (laquelle, par deux precedens volumes, si par l'imposture des imprimeurs n'eussent esté pervertis et brouillés, vous fut assez cogneue), leurs tirer du creu de nos passetemps epicenaires[8] un galant tiercin, et consecutivement un joyeux quart[9] de Sentences Pantagruelicques. Par moy licite vous sera les appeller Diogenicques. Et me auront (puisque compagnon ne peux estre) pour architriclin loyal, refraichissant à mon petit pouvoir leur retour des alarmes : et laudateur, je dis infatigable, de leurs prouesses et glorieux faits d'armes. Je n'y fauldray par *lapathium*

température des aliments, au point de vue hygiénique. Rabelais indique probablement là le degré de fraîcheur qu'on ne devait pas dépasser en saine hygiène.

Morellet ne l'entend pas ainsi. Il suppose qu'il s'agit du vin placé sur le *second degré* de la cave, pour qu'il ne soit ni trop chaud ni trop frais.

[1] On dirait aujourd'hui : *sous cape.*

[2] *Non licet omnibus adire Corinthum.*

[3] Pionniers.

[4] Voyez Lucien, *De sacrificiis.*

[5] Dans le roman *des Quatre fils Aymon*, Renaud consacre par pénitence ses dernières années à servir les maçons.

[6] Repas.

[7] De la mise en perce.

[8] De table (*cœna*). Voy. p. 8, note 3.

[9] Une troisième et une quatrième partie.

acutum[1] de Dieu ; si mars ne failloit à caresme[2]. Mais il s'en donnera bien garde, le paillard !

Me souvient toutesfois avoir leu que Ptolemée, filz de Lagus, quelque jour, entre autres despouilles et butins de ses conquestes, presentant aux Egyptiens en plein theatre un chameau Bactrian tout noir, et un esclave bigarré, tellement que de son corps l'une part estoit noire, l'autre blanche (non en compartiment de latitude[3] par le diaphragme, comme fut celle femme sacrée à Venus Indicque, laquelle fut recognue du philosophe Tyanien[4] entre le fleuve Hydaspes et le mont Caucase), mais en dimension perpendiculaire, (choses non encores veues en Egypte), esperoit, par offre de ces nouveautés, l'amour du peuple envers soy augmenter. Qu'en advient il ? A la production du chameau, tous furent effroyés et indignés : à la veue de l'homme bigarré, aucuns se mocquerent, autres le abominerent comme monstre infame, créé par erreur de nature. Somme, l'esperance qu'il avoit de complaire à ses Egyptiens, et, par ce moyen, extendre l'affection qu'ilz luy portoient naturellement, luy decoulla des mains. Et entendit plus à plaisir et delices leurs estre choses belles, elegantes et perfaictes, que ridicules et monstrueuses. Depuis, eut tant l'esclave que le chameau en mespris : si que, bien tost aprés, par negligence et faulte de commun traictement, firent de vie à mort eschange.

Cestuy exemple me fait entre espoir et crainte varier, doubtant[5] que, pour contentement propensé, je rencontre ce que j'abhorre, mon tresor soit charbons[6], pour Venus advienne Barbet le chien[7] : en lieu de les servir, je les fas-

---

[1] Nom latin de la plante vulgairement nommée *patience*. C'est donc comme si l'auteur disait : Par la patience ou la passion de Dieu.

Il y a là l'intention d'un mauvais jeu de mots basé sur la ressemblance de son des deux mots *la passion*, et *lapathium* prononcé *lapathion*, comme *matrimonion*.

[2] A moins que mars n'amène point le carême.

[3] De longueur.

[4] Apollonius de Tyane.

[5] Redoutant.

[6] C'était un proverbe grec.

[7] Dans l'ancien jeu des tales ou osselets, le côté du dé le plus favorable représentait Vénus, et le plus mauvais un chien. — Les Espagnols ont nommé *encuentro* la meilleure chance, et *azor* la plus mauvaise. « Puesto que de tal ma-

che ; en lieu de les esbaudir, je les offense ; en lieu de leurs complaire, je desplaise, et soit mon adventure telle que du coq d'Euclion, tant celebré par Plaute en sa *Marmite*[1], et par Ausone en son *Gryphon*[2] et ailleurs ; lequel, pour en grattant avoir descouvert le tresor, eut la couppe gorgée[3]. Advenant le cas, ne seroit ce pour cheureter[4] ? Autresfois est il advenu ; advenir encores pourroit.

Non fera Hercules. Je recognois en eux tous une forme specificque et proprieté individuale, laquelle nos majeurs[5] nommoient Pantagruelisme, moyennant laquelle jamais en mauvaise partie ne prendront choses quelconques ilz cognoistront sourdre de bon, franc, et loyal courage. Je les ay ordinairement veuz bon vouloir en payement prendre, et en

---

« nera podia acorrer el dado, que « echasemos *azor* en lugar de en- « cuentro. » (Cervantes, *D. Quij.*)

[1] Rabelais fait allusion à la comédie de Plaute intitulée *Aulularia* (de *aulula*, marmite). Enclion est un vieil avare qui, ayant découvert une marmite, un pot rempli d'or, l'enfouit avec précaution. Il accuse son coq d'avoir, de complicité avec des voleurs, gratté la terre autour de l'endroit où il avait caché sa marmite, et il lui casse la tête d'un coup de bâton.

EUCLION.
Capio fustem, obtrunco gallum.
(Act. III, sc. 4.)

[2] C'est dans la XI[e] idylle d'Ausone, intitulée *Griphus*, énigme, que se trouve cette allusion, non pas au coq d'Euclion, mais au coq en général :

..... Ter clara instantis Eoi
Signa canit serus, deprense Marte, satelles.

[3] Pour *gorge coppée*, coupée.

[4] Il s'offre ici un de ces cas fort rares où l'on peut douter si *u* est voyelle ou consonne. — *Chereter* est français. Il se trouve dans le Dict. de l'Académie, avec le sens de faire la chèvre, sauter d'impatience, se dépiter.

Cheureter n'est plus français ; mais on le rencontre encore dans le patois de l'Aunis, avec le sens de fureter, chercher avec soin. Les étymologistes comprendront facilement cette mutation de lettres entre *cheureter* et *fureter* (ou *feureter*, comme on prononce vulgairement).

Rabelais a connu ce dernier mot, comme on peut s'en assurer par les variantes de l'édit. du *Pantagruel* de F. Juste (1533).

Des deux sens, quel est ici le préférable ? A notre avis, c'est le second : « Si le cas doit advenir, ce ne serait pas un encouragement à chercher. » *Ne seroit ce* (pour *ce ne seroit*) se trouve assez souvent dans Rabelais pour qu'on ne nous fasse pas de cette forme une objection. — Le point d'interrogation a bien pu être mis à tort par les imprimeurs, qui ignoraient le sens de *cheureter*.

[5] Nos ancêtres (*majores*, en latin).

iceluy acquiescer, quand debilité de puissance y a esté associée.

De ce point expedié, à mon tonneau je retourne. Sus, à ce vin, compaings! Enfans, beuvez à pleins godetz. Si bon ne vous semble, laissez le. Je ne suis de ces importuns lifrelofres, qui, par force, par outrage et violence, contraignent les Lans et compagnons trinquer, voire carous et alluz[1], qui pis est. Tout beuveur de bien, tout goutteux de bien, alterés, venans à ce mien tonneau, s'ilz ne voulent, ne beuvent : s'ilz voulent, et le vin plaist au goust de la seigneurie de leurs seigneuries, beuvent franchement, librement, hardiment, sans rien payer, et ne l'espargnent. Tel est mon decret. Et peur ne ayez que le vin faille, comme fit es nopces de Cana en Galilée. Autant que vous en tireray par la dille[2], autant en entonneray par le bondon. Ainsi demeurera le tonneau inexpuisible[3]. Il a source vive, et veine perpetuelle. Tel estoit le breuvage contenu dedans la coupe de Tantalus[4], representé par figure entre les sages Brachmanes : telle estoit en Iberie la montaigne de sel tant celebrée par Caton[5] : tel estoit le rameau d'or sacré à la déesse sousterraine, tant celebré par Virgile[6]. C'est un vray cornucopie[7] de joyeuseté et raillerie. Si quelque fois vous semble estre expuisé jusques à la lie, non pourtant sera il à sec. Bon espoir y gist au fond, comme en la bouteille de Pandora : non desespoir, comme on bussart[8] des Danaïdes.

---

[1] Même boire et reboire sans fin (*to carouse*, Cotgrave). (*Zum gar aus und allaus trinken*, Regis.)

[2] Fausset, robinet.

[3] Inépuisable.

[4] Rabelais avait sans doute présent ce passage de Philostrate dans la *Vie d'Apollonius* :

« Φιάλην τε προὔπινεν (τὸ Ταντάλου ἄγαλμα) ἀποχρῶσαν ἑνὶ « διψῶντι, ἐν ᾗ στάλαγμα ἐκάχλαζεν ἀκηράτου πόματος, οὐχ « ὑπερβλύζον τῆς φιάλης. »

[5] Et aussi par Pline, qui a dit : « Aliud etiam in eo mirabile, quod « tantumdem noctu subvenit, quan-« tum die auferas. » (L. XXXI, ch. 7.)

[6] Le rameau d'or consacré à Proserpine :

..... Primo avulso, non deficit alter
Aureus, et simili frondescit virga metallo.
(*Æneid.*, lib. VI.)

[7] Corne d'abondance (en latin *cornucopia*).

[8] Tonneau.

Notez bien ce que j'ay dit, et quelle maniere de gens je invite. Car (afin que personne n'y soit trompé) à l'exemple de Lucilius [1], lequel protestoit n'escrire que à ses Tarentins et Consentinois [2], je ne l'ay percé que pour vous gens de bien, beuveurs de la prime cuvée [3], et goutteux de franc alleu [4]. Les geans dorophages [5], avalleurs de frimars, ont au cul passions [6] assez, et assez sacs au croc pour venaison. Y vacquent s'ilz voulent : ce n'est icy leur gibbier. Des cerveaux à bourlet [7], grabeleurs de corrections [8], ne me parlez, je vous supplie, on nom et reverence des quatre fesses qui vous engendrerent, et de la vivifique cheville qui pour lors les couploit. Des caphars encores moins, quoy que tous soient beuveurs oultrés, tous verolés, croustelevés, garnis de alteration inextinguible, et manducation insatiable [9]. Pourquoy? Pource qu'ilz ne sont de bien, ains de mal : et de ce mal duquel journellement à Dieu requerons estre delivrés : quoy qu'ilz contrefacent quelques fois des gueux. Onques vieil singe ne fit belle moue.

Arriere mastins. Hors de la quarriere : hors de mon soleil, cahuaille au diable! Venez vous icy, culletans [10], articuler mon vin [11] et compisser mon tonneau? Voyez cy le baston que Dio-

---

[1] Voici ce que dit Cicéron (*de Finibus*, I, 3) : « Nec vero, ut noster Lucilius, recusabo, quo minus omnes mea legant. Utinam esset ille Persius! Scipio vero, et Rutilius multo magis! quorum ille judicium reformidans, Tarentinis ait se et Consentinis et Siculis scribere. »

[2] Les habitants de Cosenza, dans la Calabre (*Consentini*, en latin).

[3] De première cuvée, de première qualité, comme le vin du premier choix.

[4] Ne relevant de personne (dans la langue de notre ancien droit), des goutteux *au premier chef*.

[5] Qui vivent de dons.

[6] Occupations, mauvais jeu de mots.

[7] Le bourrelet était l'ancienne coiffure des magistrats et des docteurs.

[8] Sots critiques, épluchant chaque mot.

[9] Soif et faim inassouvies.

[10] « Il les compare, dit Le Duchat, à des chiens qui se flairent au cul les uns les autres. » Nous trouvons le mot *culletis* employé dans une lettre du duc de Gramont, datée de 1695, pour désigner les actes peu édifiants d'un évêque.

[11] Faire le procès à mon vin. On nommait autrefois *articuleur* celui qui dressait les requêtes en forme de plaintes.

gcnes par testament ordonna estre prés luy posé aprés sa mort, pour chasser et esrener ces larves bustuaires[1] et mastins Cerberiques. Pourtant, arriere cagotz! Aux ouailles, mastins[2]! Hors d'icy, caphards de par le diable, hay! Estes vous encores là? Je renonce ma part de papimanie, si je vous happe. G ZZ, g ZZZ, g ZZZZZZ[3]. Davant, davant! Iront ilz? Jamais ne puissiez vous fianter que à sanglades d'estrivieres! Jamais pisser, que à l'estrapade[4]: jamais eschauffer qu'à coups de baston!

[1] Éreinter ces larves rôdant auprès des tombeaux (*bustum* en latin, bûcher, sépulcre).

[2] Chiens, aux moutons!

[3] Nous adoptons sans hésiter cette leçon *gzz* au lieu de *grr*, qui est une faute évidente. C'est avec ce sifflement de plus en plus prolongé que l'on excite encore les chiens à se battre.

(*Xe*, *xe*, *xe*, Dict. limousin de Beronie.)

[4] L'estrapade était un supplice usité en France et en Espagne (*estrapada*, en espagnol). — La place de l'*Estrapade*, à Paris, était le lieu où l'on appliquait autrefois ce châtiment.

Au moyen d'une corde à poulie, on serrait le condamné jusqu'à l'étouffer. Il devait en effet, sous cette affreuse pression, *pisser*, non pas de peur, mais par un relâchement forcé.

CHAPITRE I.

Comment Pantagruel transporta une colonie de Utopiens en Dipsodie.

Pantagruel, avoir [1] entierement conquesté le pays de Dipsodie [2], en iceluy transporta une colonie de Utopiens, en nombre de 9,876,543,210 hommes, sans les femmes et petits enfans : artisans de tous mestiers, et professeurs de toutes sciences liberales, pour ledit pays refraichir, peupler et orner, mal autrement habité, et desert en grande partie. Et les transporta, non tant pour l'excessive multitude d'hommes et femmes, qui estoient en Utopie multipliés comme locustes [3]. Vous entendez assez, ja besoing n'est davantage vous l'exposer, que les Utopiens avoient les genitoires tant feconds, et les Utopiennes portoient matrices tant amples, gloutes [4], tenaces et cellulées par bonne architecture, que, au bout de chascun neufviesme mois, sept enfans pour le moins, que masles que femelles, naissoient par chascun mariage, à l'imitation du peuple Judaïc en Egypte (si de Lyra [5] ne delire). Non tant aussi pour la fertilité du sol, salubrité du ciel et commodité du pays de Dipsodie, que pour iceluy contenir en office [6] et

[1] C'est-à-dire, après avoir. Cette construction revient plusieurs fois dans Rabelais. — Nous suivons ici l'édition princeps et celle de 1552 ; on lit dans d'autres : *après* avoir.

[2] Pays de soif (δίψος, en grec, soif).

[3] Sauterelles (*locusta*, en latin).

[4] Gloutonnes, avides.

[5] Nicolas de Lyra (de l'ordre des Dominicains), juif converti, écrivit sur la Bible, au commencement du quatorzième siècle, un vaste commentaire où il s'aidait de la cabale, et n'épargnait point les rêveries fantastiques. — Nous ne savons s'il est réellement coupable du conte que Rabelais lui attribue.

[6] C'est-à-dire, en devoir, du latin *officium*.

obeissance, par nouveau transport de ses antiques et feaulx subjectz.

Lesquelz, de toute memoire, autre seigneur n'avoient cogneu, recogneu, advoué, ne servy que luy. Et lesquelz, des lors que nasquirent et entrerent on monde, avec le laict de leurs meres nourrices, avoient pareillement sugcé la doulceur et debonnaireté de son regne, et en icelle estoient tousdis[1] confictz et nourris. Qui estoit espoir certain que plus tost defauldroient de vie corporelle, que de ceste premiere et unique subjection naturellement deue à leur prince[2], quelque lieu que fussent espars et transportés. Et non seulement telz seroient eux et les enfans successivement naissans de leur sang; mais aussi, en ceste feaulté et obeissance entretiendroient les nations de nouveau adjoinctes à son empire. Ce que veritablement advint, et ne fut aucunement frustré en sa deliberation. Car si les Utopiens, avant cestuy transport[3], avoient esté feaulx et bien recognoissans, les Dipsodes, avoir peu de jours avec eux conversé, l'estoient encores davantage, par ne sçay quelle ferveur naturelle en tous humains au commencement de toutes oeuvres qui leur viennent à gré. Seulement se plaignoient', obtestans[4] tous les cieulx et intelligences motrices, de ce que plus tost n'estoit à leur notice venue la renommée du bon Pantagruel.

Noterez donc icy, beuveurs, que la maniere d'entretenir et retenir pays nouvellement conquestés n'est (comme a esté l'opinion erronée de certains esprits tyrannicques[5] à leur

---

[1] Toujours. *Toudis* est encore usité en divers patois.

[2] Il n'est pas sans intérêt de remarquer avec quelle persévérance Rabelais préconise la fidélité et la soumission au prince, que ce fût ou non, de sa part, une précaution oratoire.

[3] Les chercheurs d'allusions historiques, qui mériteraient bien ce nom d'*Utopiens*, reconnaissent ici la révolte de 1548 et le transport des révoltés en Guyenne. Rabelais aurait donc été prophète, car le passage se trouve dans la première édition, qui est de 1546.

[4] Prenant à témoin (*obtestari*).

[5] De Marsy voit là, avec raison, suivant nous, une critique à l'adresse de Machiavel et de son école, que le récent mariage de Catherine de Médicis avec Henri II (1533) avait tout naturellement contribué à mettre à la mode.

dam[1] et deshonneur) les peuples pillant, forçant, angariant[2], ruinant, mal vexant et regissant avec verges de fer; brief, les peuples mangeant et devorant, en la façon que Homere appelle le roy inique *Demovore*[3], c'est à dire mangeur de peuple. Je ne vous allegueray à ce propos les histoires antiques; seulement vous revocqueray en recordation de ce qu'en ont veu vos peres, et vous mesmes, si trop jeunes n'estes. Comme enfant nouvellement né, les fault alaicter, bercer, esjouir. Comme arbre nouvellement plantée, les fault appuyer, asseurer, defendre de toutes vimeres[4], injures et calamités. Comme personne sauvé de longue et forte maladie, et venant à convalescence, les fault choyer, espargner, restaurer. De sorte qu'ilz conçoivent en soy ceste opinion n'estre on monde roy ne prince, que moins voulsissent ennemy[5], plus optassent amy.

Ainsi Osiris, le grand roy des Egyptiens, toute la terre conquesta[6]; non tant à force d'armes, que par soulagement des angaries, enseignemens de bien et salubrement vivre, loix commodes, gracieuseté et bienfaits. Pourtant, du monde fut il surnommé le grand roy Evergetes (c'est à dire bienfaicteur), par le commandement de Jupiter fait à une Pamyle[7]. De fait, Hesiode, en sa *Hierarchie*[8], colloque les bons demons (appellez les si voulez anges ou genies), comme moyens et mediateurs des dieux et hommes, superieurs des hommes,

---

[1] Perte (*damnum*).

[2] Du grec ἀγγαρεία, corvée, et, par suite, vexation quelconque. J.-B.-Rousseau s'est servi du verbe *angarier* qui s'emploie encore en Berry. Voy. le *Glossaire* de M. le comte Jaubert.

[3] Δημοβόρος βασιλεὺς, ἐπεὶ οὐτιδανοῖσιν ἀνάσσεις.
(*Iliade*, I, 231.)

[4] De tous ravages causés par l'orage, par les tempêtes. — C'est encore le sens de ce mot en patois poitevin. *Vimarium*, tempête, calamité, dans Du Cange.

[5] Voulussent avoir pour ennemi.

[6] Ainsi que l'a fait remarquer Le Duchat, Rabelais parle ici d'après Plutarque (Livre d'*Isis et d'Osiris*).

[7] Une certaine Pamyle. C'était, d'après la Fable, une femme thébaine qui, au sortir du temple, avait entendu une voix lui prophétisant la naissance et la destinée d'Osiris.

[8] C'est la *Théogonie*, où Hésiode traite de la généalogie des dieux.

29.

inferieurs des dieux. Et, pource que par leurs mains nous adviennent les richesses et biens du ciel, et sont continuellement envers nous bienfaisans, tousjours du mal nous preservent, les dit estre en office de rois, comme, bien tousjours faire, jamais mal, estant acte uniquement royal.

Ainsi fut empereur de l'univers Alexandre Macedon [1]. Ainsi fut par Hercules tout le continent possedé, les humains soulageant des monstres, oppressions, exactions et tyrannies : en bon traictement les gouvernant, en equité et justice les maintenant, en benigne police et loix convenantes à l'assiete des contrées les instituant : suppleant à ce que defailloit, ce que abondoit avalluant [2], et pardonnant tout le passé, avec oubliance sempiternelle de toutes les offenses precedentes, comme estoit la amnestie [3] des Atheniens, lors que furent par la prouesse et industrie de Thrasibulus les tyrans exterminés; depuis en Rome exposée par Ciceron [4], et renouvellée sous l'empereur Aurelian [5].

Ce sont les philtres, iynges [6] et attraictz d'amour, moyennans lesquelz pacificquement on retient ce que peniblement on avoit conquesté. Et plus en heur [7] ne peut le conquerant regner, soit roy, soit prince, ou philosophe, que faisant justice à vertus succeder. Sa vertu est apparue en la victoire et conqueste : sa justice apparoistra en ce que, par la volunté et bonne affection du peuple, donnera loix, publiera edictz,

---

[1] De Macédoine. De Marsy s'étonne que Rabelais mette Alexandre au rang d'Osiris et d'Hercule, et des bienfaitenrs de l'humanité. Notre auteur ne fait que suivre Plutarque ; et puis Alexandre n'était pas seulement un conquérant, c'était aussi un philosophe, et même, pour son époque, un civilisateur.

[2] Ravalant, retranchant.

[3] 'Αμνηστία, oubli. Cornelius Nepos dit, à la louange de Thrasybule : « Legem tulit : *ne quis anteactarum rerum accusaretur*, sive *multaretur* ; eamque legem *oblivionis* appellarunt. »

[4] Dans sa première *Philippique :*
« Atheniensiumque renovavi vetus exemplum, græcum etiam verbum usurpavi, quo tum in sedandis discordiis erat usa civitas illa ; atque omnem memoriam discordiarum oblivione sempiterna delendam censui. » (*Phil.* I, 1.)

[5] Vopiscus, *Vie d'Aurélius.*

[6] Du grec ἴυγξ, ἴυγγος, charme, philtre.

[7] Avec plus de bonheur, plus heureusement.

establira religions, fera droit à un chascun; comme de Octavian Auguste dit le noble poëte Maro :

Il, qui estoit victeur, par le vouloir
Des gens vaincuz, faisoit ses loix valoir.

C'est pourquoy Homere, en son Illiade, les bons princes et grands rois appelle κοσμήτορας λαῶν, c'est à dire ornateurs des peuples. Telle estoit la consideration de Numa Pompilius, roy second des Romains, juste, politic, et philosophe, quand il ordonna au dieu Terme, le jour de sa feste, qu'on nommoit Terminales, rien n'estre sacrifié qui eust pris mort : nous enseignant que les termes, frontieres et annexes des royaumes convient en paix, amitié, debonnaireté, garder et regir, sans ses mains souiller de sang et pillerie. Qui autrement fait, non seulement perdra l'acquis, mais aussi patira ce scandale et opprobre qu'on l'estimera mal et à tort avoir acquis : par ceste consequence que l'acquest luy est entre mains expiré. Car les choses mal acquises mal deperissent [1]. Et, ores qu'il [2] en eust toute sa vie pacificque jouissance, si toutesfois l'acquest deperit en ses hoirs [3], pareil sera le scandale sus le defunct, et sa memoire en malediction, comme de conquerant inique. Car vous dictes en proverbe commun : Des choses mal acquises, le tiers hoir [4] ne jouira.

Notez aussi, goutteux fieffés, en cestuy article, comment par ce moyen Pantagruel fit d'un ange deux, qui est accident opposite au conseil de Charlemaigne, lequel fit d'un diable deux, quand il transporta les Saxons en Flandre, et les Flamans en Saxe. Car, non pouvant en subjection contenir les Saxons par luy adjoincts à l'empire, que à tous momens n'entrassent en rebellion, si par cas estoit distraict en Espagne, ou autres terres loingtaines, les transporta en pays sien, et obeissant naturellement, savoir est Flandres :

---

[1] C'est l'axiome latin : *Male parta male dilabuntur.*

[2] Et encore qu'il, etc.

[3] Héritiers.

[4] Le troisième héritier. De male quæsitis non gaudet tertius hæres.

et les Hannuiers[1] et Flamans, ses naturelz subjectz, transporta en Saxe, non doubtant de leur feaulté, encores qu'ilz transmigrassent en regions estranges[2]. Mais advint que les Saxons continuerent en leur rebellion et obstination premiere : et les Flamans, habitans en Saxe, embeurent[3] les meurs et contradictions[4] des Saxons.

---

[1] Les habitants du Hainaut.

[2] Etrangères.

[3] S'imbibèrent, s'imprégnèrent des.

[4] Dans l'édition princeps, qui a été plusieurs fois suivie, et dans celle de 1552, on lit *contradictions*, ce qui signifierait l'esprit d'opposition. Cette leçon doit être la vraie. D'autres portent : *conditions*.

CHAPITRE II.

Comment Panurge fut fait chastelain de Salmigondin en Dipsodie, et mangeoit son bled en herbe.

Donnant Pantagruel ordre au gouvernement de toute Dipsodie, assigna la chastellenie de Salmigondin à Panurge, valant par chascun an 6789406789 royaux[1] en deniers certains[2], non compris l'incertain revenu des hanetons et cacquerolles[3], montant, bon an mal an, de 2435768 à 2435769 moutons à la grande laine. Quelques fois revenoit à 1234554321 seraphz, quand estoit bonne année de cacquerolles et hanetons de requeste[4]. Mais ce n'estoit tous les ans.

Et se gouverna si bien et prudentement monsieur le nouveau chastelain, qu'en moins de quatorze jours, il dilapida

[1] Monnaie d'or qui eut cours de Charles V à Charles VII. Elle valait de 13 à 14 fr. Les *seraphz* équivalaient aux besants.

[2] De fixe, d'assuré.

[3] Suivant Oudin, ce sont des coquillages ou limaçons de mer. Cotgrave traduit ce mot (en citant Rabelais) par *shells of snailes, periwincles, and such like.* — *Cacquerolles* n'est pas sans rapport avec le mot *cagouilles*, qui signifie escargot dans quelques-uns de nos patois.

[4] Le Duchat, qui abuse parfois de son érudition, prétend qu'on a nommé certains pâtés friands des *pâtés de requête*, et il en conclut que par *hannetons de requeste* Rabelais entend ironiquement des hannetons friands à manger, soit qu'on les mît dans un pâté, soit qu'ils s'y jetassent d'eux-mêmes comme des mouches. Voilà un plat difficile à avaler. *De requeste* nous paraît signifier : de prestation, de redevance (*Requesta, species juris dominici, seu præstationis*, Du Cange). Au chap. 33, Rabelais emploie évidemment ce mot dans le sens de : produit, profit (*mestiers de requeste*). Notre auteur veut donc dire ici : Quand l'impôt des cacquerolles et des hannetons avait été productif. C'est une petite critique de la législation seigneuriale, en vertu de laquelle les manants devaient détruire les hannetons et les escargots dans l'intérêt des récoltes des seigneurs.

le revenu certain incertain de sa chastellenié pour trois ans. Non proprement dilapida, comme vous pourriez dire, en fondations de monasteres, erections de temples, bastimens de collieges et hospitaulx, ou jettant son lard aux chiens. Mais despendit[1] en mille petits banquetz et festins joyeux, ouvers à tous venans, mesmement à tous bons compagnons, jeunes fillettes et mignonnes galloises[2]. Abatant bois, bruslant les grosses souches pour la vente des cendres, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon marché, et mangeant son bled en herbe.

Pantagruel, adverty de l'affaire, n'en fut en soy aucunement indigné, fasché, ne marry. Je vous ay ja dit et encores redis, que c'estoit le meilleur petit et grand bon hommet, que onques ceignit espée. Toutes choses prenoit en bonne partie[3], tout acte interpretoit à bien. Jamais ne se tourmentoit, jamais ne se scandalizoit. Aussi eust il esté bien forissu du deifique manoir de raison, si autrement se fust contristé ou alteré. Car tous les biens que le ciel couvre, et que la terre contient en toutes ses dimensions, hauteur, profondité, longitude et latitude, ne sont dignes d'esmouvoir nos affections et troubler nos sens et esprits.

Seulement tira Panurge à part, et doucettement luy remonstra que, si ainsi vouloit vivre, et n'estre autrement mesnagier, impossible seroit, ou, pour le moins, bien difficile, le faire jamais riche. Riche ? respondit Panurge. Aviez vous là fermé[4] vostre pensée? Aviez vous en soing pris me faire riche en ce monde? Pensez vivre joyeux, de par li bon Dieu et li bons homs[5]. Autre soing, autre soucy ne soit receu on sacrosaint domicile de vostre celeste cerveau. La serenité d'iceluy jamais ne soit troublée par nues quelconques de pensement passementé de meshaing[6] et fascherie. Vous vivant joyeux, gaillard, de hait[7], je ne seray riche que trop.

---

[1] Dépensa.

[2] De Marsy traduit avec raison *galloises* par *gaillardes*.

[3] En bonne part.

[4] Arrêté votre pensée ; aviez-vous résolu?

[5] Par le bon Dieu et les bons hommes.

[6] Souffrances physiques. Ce mot nous parait avoir de l'affinité avec l'anglais *maim*, mutilation.

[7] Gai.

Tout le monde crie mesnage, mesnage. Mais tel parle de mesnage, qui ne sçait mie que c'est.

C'est de moi que fault conseil prendre. Et de moy, pour ceste heure, prendrez advertissement, que ce qu'on me impute à vice, a esté imitation des Université et Parlement de Paris; lieux es quelz consiste la vraye source et vive idée de pantheologie[1], de toute justice aussi. Heretique qui en doubte, et fermement ne le croit. Ilz, toutesfois, en un jour mangent leur evesque, ou le revenu de l'evesché (c'est tout un), pour une année entiere, voire pour deux, aucunes fois. C'est au jour qu'il y fait son entrée. Et n'y a lieu d'excuse, s'il ne vouloit estre lapidé sus l'instant.

A esté aussi acte des quatre vertus principales.

De prudence; en prenant argent d'avance. Car on ne sçait qui mord ne qui rue. Qui sçait si le monde durera encores trois ans? Et, ores qu'il durast davantage, est il homme tant fol qui se osast promettre vivre trois ans?

> Onq' homme n'eut les dieux tant bien à main,
> Qu'asseuré fust de vivre au lendemain[2].

De justice : Commutative, en achetant cher, je dis à credit, vendant à bon marché (je dis argent comptant). Que dit Caton en sa *mesnagerie*[3] sus ce propos? Il fault, dit il, que le pere de famille soit vendeur perpetuel. Par ce moyen, est impossible qu'en fin riche ne devienne, si tousjours dure l'apotheque[4].

Distributive : donnant à repaistre aux bons (notez bons) et gentilz compagnons : lesquelz fortune avoit jetté comme Ulyxes sus le roc de bon appetit, sans provision de man-

---

[1] L'Université de Paris, au moyen âge, était surtout renommée pour l'étude de la théologie.

[2] Ces deux vers, comme l'a fait remarquer Le Duchat, sont traduits de Sénèque le Tragique, dans *Thyeste* :

> Nemo tam divos habuit faventes,
> Crastinum ut posset sibi polliceri.

[3] Nous lisons en effet daus sa *Ménagerie*, dans son Traité *de Re rustica*, cap. 2 : « Patrem familias vendacem, non emacem « esse oportet. »

[4] S'il continue toujours à *mettre de côté*. C'est le sens du verbe ἀποτίθημι et du substantif ἀποθήκη.

geaille : et aux bonnes (notez bonnes), et jeunes galloises (notez jeunes). Car, selon la sentence de Hippocrates, jeunesse est impatiente de faim; mesmement si elle est vivace, alaigre, brusque, movante, voltigeante. Lesquelles galloises voluntiers et de bon hait[1], font plaisir à gens de bien : et sont Platonicques et Ciceronianes[2], jusques là qu'elles se reputent estre on monde nées, non pour soy seulement; ains de leurs propres personnes font part à leur patrie, part à leurs amis.

De force, en abatant les gros arbres, comme un second Milo : ruinant les obscures forestz, tesnieres de loups, de sangliers, de renards, receptacles de brigands et meurtriers, taupinieres de assassinateurs, officines de faulx monnoyeurs, retraictes d'heretiques[3]; et les complanissant en claires guarigues[4] et belles bruieres, jouant des hauts bois, et preparant les sieges pour la nuyt du jugement.

De temperance; mangeant mon bled en herbe, comme un hermite, vivant de salades et racines, me emancipant des appetiz sensuelz, et ainsi espargnant pour les estropiatz et souffreteux. Car, ce faisant, j'espargne les sercleurs[5], qui gaignent argent, les mestiviers[6], qui beuvent voluntiers et sans eau; les glenèurs, es quelz fault de la fouace; les batteurs, qui ne laissent ail, oignon ne eschalote es jardins, par l'autorité de Thestilis Virgiliane[7]; les meusniers, qui sont ordinairement larrons, et les boulangiers, qui ne valent gueres mieux. Est ce petite espargne? Oultre la calamité des

---

[1] A cœur joie.

[2] Rabelais fait allusion aux théories de Platon sur la communauté des femmes, et laisse entendre en même temps que celles-ci pratiquent volontiers les maximes de dévouement au public (on comprend ce qu'il veut dire par là) prêchées par Cicéron dans plusieurs de ses ouvrages.

[3] On sait que les calvinistes persécutés se réunissaient souvent dans les bois pour suivre leurs pratiques.

[4] Les rendant unis comme une plaine inculte (*garricus*, *garriga*, Du Cange).

[5] Sarclenrs.

[6] Moissonneurs. La moisson s'appelle encore *les mélives* en plusieurs de nos patois, qui ont aussi conservé le mot *méliviers*.

[7] Thestylis et rapido fessis messoribus æstu
Allia serpyllumque herbas contundit olentes.
(Virgile, *Ecl.* II.)

mulotz, le deschet des greniers, et la mangeaille des charantons[1] et mourrins[2].

De bled en herbe vous faites belle saulce verde, de legiere concoction, de facile digestion. Laquelle vous esbanoist le cerveau, esbaudit[3] les esprits animaulx, resjouit la veue, ouvre l'appetit, delecte le goust, assere[4] le cœur, chatouille la langue, fait le tainct clair, fortifie les muscles, tempere le sang, alliege le diaphragme, refraichit le foye, desoppile la ratelle, soulaige les roignons, assouplit les reins, desgourdit les spondiles[5], vuide les ureteres, dilate les vases spermatiques, abbrevie les cremasteres[6], expurge la vessie, enfle les genitoires, corrige le prepuce, incruste le balane[7], rectifie le membre; vous fait bon ventre, bien rotter, vessir, peder, fianter, uriner, esternuer, sangloutir[8], toussir, cracher, vomiter[9], baisler, moucher, haleiner, inspirer, respirer, ronfler, suer, dresser le virolet, et mille autres rares advantages.

J'entends bien, dist Pantagruel; vous inferez que gens de peu d'esprit ne sçauroient beaucoup en brief temps despendre. Vous n'estes le premier qui ait conceu ceste heresie. Neron le maintenoit et, sus tous humains, admiroit C. Caligula son oncle, lequel, en peu de jours avoit, par invention mirificque, despendu tout[10] l'avoir et patrimoine que Tiberius luy avoit laissé.

---

[1] Charançons.

[2] Suivant Cotgrave, c'est nne sorte de vermine qui ronge le blé.

Johanneau fait venir ce mot de *mus*, *muris*, rat ou souris. Mais, Rabelais citant à la ligne précédente les *mulotz*, il est probable que Johanneau se trompe. En patois lorrain, *murégne* signifie taupinière; dans l'arrondissement de Bayeux (départ. du Calvados) on donne le nom de *mouron* à nne espèce de salamandre noire et jaune.

[3] Egaie, réveille

[4] Ed. de 1546 et 1552, aiguise; c'est notre mot *acérer* d'aujourd'hui. Ici, comme dans d'autres passages, il a été, à tort, croyons-nous, confondu avec *assurer*, qui, dans les éditions contemporaines de notre auteur, est constamment écrit *asceurer* on *asseurer*.

[5] Vertèbres.

[6] Fait retirer, raccourcit les muscles des testicules (du grec κρεμαστήρ.

[7] Le gland (du grec βαλανός).

[8] Hoqueter (*to yek*, Cotgrave).

[9] Tousser, cracher, vomir.

[10] Telle est la leçon de l'édition originale. Au lieu de *tout*, on lit

Mais, en lieu de garder et observer les loix cœnaires et sumptuaires[1] des Romains, la Orchie, la Fannie, la Didie, la Licinie, la Cornelie, la Lepidiane, la Antic, et des Corinthiens[2], par lesquelles estoit rigoreusement à un chascun defendu plus par an despendre que portoit son annuel revenu, vous avez fait Protervie[3]; qui estoit, entre les Romains, sacrifice tel, que de l'aigneau pascal entre les Juifz. Il y convenoit tout mangeable manger, le reste jetter on feu, rien ne reserver au lendemain. Je le peux de vous justement dire, comme le dit Caton de Albidius, lequel, avoir en excessive despense mangé tout ce qu'il possedoit, restant seulement une maison, y mit le feu dedans, pour dire : *Consummatum est*[4], ainsi que depuis dist saint Thomas d'Acquin, quand il eut la lamproye toute mangée. Cela non force[5].

---

dans d'autres éd. *du tout*, qui se traduirait par : complétement.

[1] Lois limitant le luxe de la table et de divers autres objets.

[2] Loi qui obligeait chaque citoyen à déclarer tous les ans ses moyens d'existence. Toute cette énumération est tirée de Macrobe, *Saturnales*, ch. 17.

[3] C'était un sacrifice à l'effet d'obtenir un heureux voyage, *propter viam*.

[4] Tout le monde connaît le conte fait sur saint Thomas d'Aqnin, qui, admis à la table de saint Louis, mangea seul une lamproie destinée au monarque, tout en composant son hymme sur le saint sacrement; puis, la lamproie entièrement avalée, s'écria : *Consummatum est*.

[5] C'est-à-dire (suivant nous), on n'est pas forcé d'y croire. Cette locution se trouve dans plusieurs auteurs, notamment dans Montaigne : « Laissez luy allonger une courte syllabe, s'il veult, *pour cela non force*. »

CHAPITRE III.

Comment Panurge loue les debteurs [1] et emprunteurs.

Mais, demanda Pantagruel, quand serez vous hors de debtes? Es calendes grecques, respondit Panurge ; lors que tout le monde sera content, et que serez heritier de vous mesmes. Dieu me garde d'en estre hors. Plus lors ne trouverois qui un denier me prestast. Qui au soir ne laisse levain, ja ne fera au matin lever paste. Devez vous tousjours à quelqu'un? Par iceluy sera continuellement Dieu prié vous donner bonne, longue, et heureuse vie : craignant sa debte perdre, tousjours bien de vous dira en toutes compagnies, tousjours nouveaulx crediteurs vous acquestera : afin que par eux vous faciez versure [2], et de terre d'autruy remplissez son fossé. Quand jadis en Gaule, par l'institution des druides, les serfz, varletz et appariteurs estoient tous vifz bruslés aux funerailles et exeques [3] de leurs maistres et seigneurs, n'avoient ilz belle peur que leurs maistres et seigneurs mourussent?

---

[1] La Fontaine s'est servi de ce mot, bien que Vaugelas l'eût déclaré hors d'usage.

Je connois maint detteur qui n'est ni souris-[chauve
Ni buisson.
La Chauve-Souris, le Buisson et le Renard.

[2] Faire versure, c'est, comme on dit vulgairement, découvrir saint Pierre pour couvrir saint Paul; payer un créancier en s'en créant un nouveau.

C'est une figure empruntée au labourage : quand la charrue soulève la terre d'un côté, elle la rejette de l'autre.

Cette expression est toute latine. Cicéron a dit, dans ce sens : *Versura facta solvere* (*Ad Atticum*, V, I); *versura dissolvere* (*Tusc*, I, 42). Et dans Térence on lit : *Versura solvis* (Geta).

[3] Obsèques (*exsequiæ;* en latin). César, en parlant des funérailles des Gaulois, dit : « Servi et clientes, quos ab iis dilectos esse « constabat, justis funeribus con« fectis, una cremabantur. » (*De Bell. Gall.*, VI, 19.)

Car ensemble force leur estoit mourir. Ne prioient ilz continuellement leur grand dieu Mercure, avec Dis[1], le pere aux escus, longuement en santé les conserver? N'estoient ilz soigneux de bien les traicter et servir? Car ensemble pouvoient ilz vivre, au moins jusques à la mort. Croyez qu'en plus fervente devotion vos crediteurs priront Dieu que vivez, craindront que mourez, d'autant que plus aiment la manche[2] que le bras, et la denare[3] que la vie. Tesmoings les usuriers de Landerousse[4], qui nagueres se pendirent, voyans les bleds et vins ravaller[5] en pris, et bon temps retourner.

Pantagruel rien ne respondant, continua Panurge : Vray bot[6], quand bien je y pense, vous me remettez à point en ronfle veue[7], me reprochant mes debtes et crediteurs. Dea, en ceste seule qualité je me reputois auguste, reverend, et redoubtable, que, sus l'opinion[8] de tous philosophes (qui disent rien de rien n'estre fait), rien ne tenant, ne matiere premiere, estois facteur et createur.

Avois créé. Quoy? Tant de beaux et bons crediteurs. Crediteurs sont (je le maintiens jusques au feu exclusivement) creatures belles et bonnes. Qui rien ne preste est creature laide et mauvaise, creature du grand villain diantre d'enfer.

---

[1] *Deum maxime Mercurium colunt*, lisons-nous dans César. Le même historien dit aussi que les Gaulois prétendaient descendre du dieu Dis on Pluton. Rabelais appelle *Dis* le père aux écus, parce que Pluton présidait à des trésors souterrains.

[2] Il y a là un jeu de mots sur le sens de *mancia* ou *buona mancia*, qni, en italien, signifie *un pourboire*.

[3] L'argent.

[4] Nous ne savons pas ce qne Rabelais a voulu désigner par ce nom de Landerousse; peut-être même l'a-t-il inventé pour ne désigner personne. Ce qui est constant, c'est qu'une affreuse famine pesa sur la France vers 1531, et fut suivie, quelques années après, d'une baisse sur le prix des grains.

[5] Baisser.

[6] *Bot*, en patois poitevin, signifie : sabot. Ce mot désignait aussi (voy. Dn Cange) une image de cire votive. L'un ou l'autre de ces sens peut avoir donné lieu au juron dont il s'agit.

[7] Cette locution est empruntée à un ancien jeu de cartes dans leqnel le point s'appelait *ronfle*. Quant au sens, il ne paraît pas douteux, surtout en présence de l'interprétation donnée par Cotgrave : Vous heurtez toutes mes idées, vous me forcez à raisonner sur de nonveaux frais. *You put me shrewdly to my plunge, you have me at a bay.*

[8] Contrairement à l'opinion.

Et fait. Quoy? Debtes. O chose rare et antiquaire[1]! Debtes, dis je, excedentes le nombre des syllabes resultantes au couplement de toutes les consonantes avec les vocales, jadis projetté et compté par le noble Xenocrates[2]. A la numerosité[3] des crediteurs si vous estimez la perfection des debteurs, vous ne errerez en arithmetique praticque. Cuidez vous que je suis aise, quand, tous les matins, autour de moy, je voy ces crediteurs tant humbles, serviables, et copieux en reverences[4]? Et quand je note que, moy faisant à l'un visage plus ouvert et chere meilleure que es autres, le paillard pense avoir sa despeche le premier, pense estre le premier en date, et de mon ris cuide que soit argent comptant. Il m'est advis que je joue encores le Dieu de la Passion de Saulmur[5], accompaigné de ses anges et cherubins[6]. Ce sont mes candidatz, mes parasites, mes salueurs, mes diseurs de bons jours, mes orateurs perpetuelz.

Et pensois veritablement en debtes consister la montaigne de vertu heroicque descrite par Hesiode[7], en laquelle je tenois degré premier de ma licence (à laquelle tous humains semblent tirer et aspirer, mais peu y montent pour la difficulté du chemin), voyant aujourd'huy tout le monde en desir fervent, et strident appetit de faire debtes, et crediteurs nouveaulx. Toutesfois, il n'est debteur qui veult : il ne fait crediteurs qui veult. Et vous me voulez debouter de ceste felicité soubeline[8]? vous me demandez quand seray hors de debtes?

Bien pis y a, je me donne à saint Babolin, le bon saint, en cas que, toute ma vie, je n'aye estimé debtes estre comme

---

[1] Ancienne (*old*, Cotgrave).

[2] Qui portait à cent millions deux cent mille le nombre des combinaisons de syllabes qu'on pouvait obtenir à l'aide de l'alphabet grec.

[3] Au nombre.

[4] Prodigues de révérences.

[5] Bouchet, dans les *Annales d'Aquitaine*, nous apprend que c'est vers le mois d'août 1534 qu'on joua à Saumur le Mystère de la Passion.

[6] Il serait curieux de retrouver le nom de celui qui joua le rôle de Dieu dans ce mystère.

[7] Voy. Hésiode, Ἔργα καὶ Ἡμέραι, v. 289, et Lucien, dans son Dialogue d'Hermotime.

[8] Souveraine. N'est-ce pas parce que la martre *subeline* ou *zibeline* était réservée aux princes?

une connexion et colligence[1] des cieulx et terre; un entretenement unique de l'humain lignage (je dis sans lequel bien tost tous humains periroient), estre par adventure celle grande ame de l'univers, laquelle, selon les academicques[2], toutes choses vivifie.

Qu'ainsi soit, representez vous en esprit serain l'idée et forme de quelque monde (prenez, si bon vous semble, le trentiesme de ceux que imaginoit le philosophe Metrodorus, ou le soixante et dix huitiesme de Petron), onquel ne soit debteur ne crediteur aucun. Un monde sans debtes! Là entre les astres ne sera cours regulier quiconque. Tous seront en desarroy. Jupiter, ne s'estimant debiteur à Saturne, le depossedera de sa sphere, et, avec sa chaine homericque, suspendra toutes les Intelligences, dieux, cieulx, demons, genies, heroes, diables, terre, mer, tous elemens. Saturne se r'alliera avec Mars, et mettront tout ce monde en perturbation. Mercure ne voudra soy asservir es autres; plus ne sera leur Camille[3], comme en langue hetrusque estoit nommé. Car il ne leurs est en rien debteur. Venus ne sera venerée, car elle n'aura rien presté. La Lune restera sanglante et tenebreuse. A quel propos luy departiroit le Soleil sa lumiere? Il n'y estoit en rien tenu. Le Soleil ne luyra sus leur terre; les astres ne y feront influence bonne; car la Terre desistoit leurs prester nourrissement par vapeurs et exhalations : des quelles, disoit Heraclitus, prouvoient les Stoïciens, Ciceron maintenoit, estre les estoiles alimentées.

Entre les elemens ne sera symbolisation, alternation, ne transmutation aucune. Car l'un ne se reputera obligé à l'autre : il ne luy avoit rien presté. De terre ne sera faite eau; l'eau en air ne sera transmuée; de l'air ne sera fait feu; le feu n'eschauffera la terre. La terre rien ne produira que monstres, Titanes, Aloides[4], Geans; il n'y pluyra pluye, n'y

[1] Ou colligance, du latin *colligare*.

[2] Les philosophes dont la secte portait ce nom.

[3] Leur serviteur. Tel est, si nous nous en rapportons à Macrobe, le sens de ce nom que l'on donnait à Mercure.

[4] Des descendants d'Aloéus, père des deux géants Otus et Éphialte.

luyra lumiere, n'y ventera vent, n'y sera esté ne automne. Lucifer se desliera, et, sortant du profond d'enfer avec les Furies, les Poines, et Diables cornuz, voudra deniger [1] des cieulx tous les dieux, tant des majeurs comme des mineurs peuples.

De cestuy monde rien ne prestant, ne sera qu'une chiennerie, qu'une brigue plus anomale que celle du recteur de Paris [2], qu'une diablerie plus confuse que celle des jeux de Doué [3]. Entre les humains, l'un ne sauvera l'autre : il aura beau crier à l'aide, au feu, à l'eau, au meurtre. Personne ne ira à secours. Pourquoy? Il n'avoit rien presté, on ne luy debvoit rien. Personne n'a interest en sa conflagration, en son naufrage, en sa ruine, en sa mort. Aussi bien ne prestoit il rien. Aussi bien n'eust il par aprés rien presté. Brief, de cestuy monde seront bannies Foy, Esperance, Charité. Car les hommes sont nés pour l'aide et secours des hommes. En lieu d'elles succederont Defiance, Mespris, Rancune, avec la cohorte de tous maulx, toutes maledictions et toutes miseres. Vous penserez proprement que là eust Pandora versé sa bouteille [4]. Les hommes seront loups es hommes. Loups guaroux et lutins, comme furent Lycaon [5], Bellerophon, Nabugotdonosor; brigans, assassineurs, empoisonneurs, malfaisans, malpensans, malveillans, haine portans un chascun contre tous, comme Ismael, comme Metabus, comme Timon Athenien, qui, pour ceste cause, fut surnommé *misanthropos* [6]. Si que chose plus facile en nature seroit, nourrir en l'air les poissons, paistre les cerfz on fond de l'Ocean, que supporter ceste truandaille de monde, qui rien ne preste. Par ma foy, je les hays bien.

[1] Dénicher, en poitevin, en saintongeais.

[2] La dignité de recteur de l'Université de Paris était élective et fort enviée.

[3] Doué est une petite ville du Poitou, où les mystères ne pouvaient pas être représentés avec le même ordre et le même talent que dans les grandes villes.

[4] Les poëtes nous parlent de la boite (πύξις) de Pandore. C'est par une fantaisie toute rabelaisienne que cette boîte est ici transformée en bouteille.

[5] Rabelais veut parler de Lycaon, fils de Pélage, qui fut transformé en loup, parce qu'il assassinait ses hôtes, dit Ovide.

[6] Misanthrope (en grec).

Et si, au patron de ce fascheux et chagrin monde rien ne prestant, vous figurez l'autre petit monde, qui est l'homme, vous y trouverez un terrible tintamarre. La teste ne voudra prester la veue de ses yeulx, pour guider les pieds et les mains. Les pieds ne la daigneront porter; les mains cesseront travailler pour elle. Le cœur se faschera de tant se mouvoir pour les pouls des membres, et ne leurs prestera plus. Le poulmon ne luy fera prest de ses soufflets. Le foye ne luy envoyra sang pour son entretien. La vessie ne voudra estre debitrice aux roignons, l'urine sera supprimée. Le cerveau, considerant ce train desnaturé, se mettra en resverie, et ne baillera sentement es nerfz, ne mouvement es muscles. Somme, en ce monde desrayé [1], rien ne debvant, rien ne prestant, rien ne empruntant, vous verrez une conspiration plus pernicieuse que n'a figuré Esope en son apologue [2]. Et perira sans doubte : non perira seulement; mais bien tost perira, fust ce Esculapius mesmes. Et ira soudain le corps en putrefaction : l'ame toute indignée prendra course à tous les diables, apres mon argent [3].

---

[1] *Desrayé*, hors de sa voie. C'est le mot *dérailler* si usité aujourd'hui en parlant des chemins de fer.

[2] Son apologue des *Membres et de l'Estomac*.

[3] A la suite de mon argent, qui dès longtemps est à tous les diables.

CHAPITRE IV.

Continuation du discours de Panurge à la louange des presteurs et debteurs.

Au contraire, representez vous un monde autre, onquel un chascun preste, un chascun doibve; tous soient debteurs, tous soient presteurs. O quelle harmonie sera parmy les reguliers mouvemens des cieulx! Il m'est advis que je l'entends [1] aussi bien que fit onques Platon. Quelle sympathie entre les elemens! O comment nature se y delectera en ses œuvres et productions! Ceres, chargée de bleds; Bacchus de vins, Flora de fleurs, Pomona de fruictz; Juno, en son air serain, seraine, salubre, plaisante. Je me perds en ceste contemplation. Entre les humains, paix, amour, dilection, fidelité, repos, banquetz, festins, joye, liesse, or, argent, menue monnoie, chaines, bagues, marchandises, troteront de main en main. Nul proces, nulle guerre, nul debat; nul n'y sera usurier, nul leschart [2], nul chichart [3], nul refusant. Vray Dieu, ne sera ce l'aage d'or, le regne de Saturne? L'idée des regions olympicques, es quelles toutes autres vertus cessent: Charité seule regne, regente, domine, triomphe? Tous seront bons, tous seront beaux, tous seront justes. O monde heureux! ô gens de cestuy monde heureux! ô beatz trois et quatre fois! Il m'est advis que je y suis. Je vous jure le bon

[1] Panurge dit qu'il entend, qu'il saisit, qu'il comprend, comme Platon, cette harmonie, mais non pas qu'il en perçoit le bruit.

[2] Sordide, ladre (*niggard*, Cotgrave).

On disait en proverbe :

Eschart plaidoyeur,
Hardy perdeur.

[3] Vivant chichement, avec une honteuse parcimonie.

vraybis[1] que, si cestuy monde, beat monde ainsi à un chascun prestant, rien ne refusant, eust pape foizonnant en cardinaulx, et associé de son sacré colliege, en peu d'années vous y verriez les saints plus druz, plus miraclifiques, à plus de leçons[2], plus de voeux[3], plus de bastons[4] et plus de chandelles[5], que ne sont tous ceux des neuf eveschés de Bretaigne. Exceptez seulement saint Ives[6].

Je vous prie, considerez comment le noble Patelin, voulant deifier, et par divines louanges mettre jusques au tiers ciel le pere de Guillaume Jousseaulme[7], rien plus ne dist, sinon :

Et si prestoit
Ses denrées à qui en vouloit.

O le beau mot[8] ! A ce patron figurez nostre microcosme (id est, petit monde; c'est l'homme) en tous ses membres, prestans, empruntans, doibvans, c'est à dire en son naturel. Car nature n'a créé l'homme que pour prester et emprunter. Plus grande n'est l'harmonie des cieulx, que sera de sa police. L'intention du fondateur de ce microcosme est y entretenir l'ame (laquelle il y a mise comme hoste) et la vie. La vie consiste en sang. Sang est le siege de l'ame. Pourtant

---

[1] Cotgrave traduit *vraybis* et *vraybot* par : vraiment.

[2] On sait que les matines de la fête de chaque saint ont plus ou moins de leçons, suivant le rang qu'occupe le saint aux yeux de l'Eglise.

[3] Auxquels on fasse plus de vœux.

[4] Il y a encore, aux fêtes des saints, des porteurs de bâtons dorés, qui sont d'autant plus nombreux que le saint est plus vénéré.

[5] A la fête desquels on allume un plus grand nombre de cierges.

[6] Les Bretons ont la vieille réputation d'être fermes dans leur foi et d'honorer leurs saints : ils en ont même canonisé quelques-uns de leur chef, sans aucun scrupule. Ils révéraient saint Yves d'une manière toute spéciale. De mauvais plaisants ont prétendu qu'on chantait cette hymne à sa fête :

Sanctus Ivus erat Brito,
Advocatus et non latro :
Res miranda populo !

[7] Dans la farce de *Pathelin*.

[8] St-Evremont s'est souvenu de ce passage de Rabelais, lorsqu'à la profession de foi du maréchal d'Hocquincourt : « Je ne saurois que vous dire, je me ferois crucifier sans savoir pourquoi », il fait répondre par le P. Canaye : « *Je ne saurois que vous dire, je ne sais pourquoi.* Les beaux mots ! Ils devroient être écrits en lettres d'or. »

un seul labeur peine ce monde, c'est forger sang continuellement. En ceste forge sont tous membres en office propre : et est leur hierarchie telle que sans cesse l'un de l'autre emprunte, l'un à l'autre preste, l'un à l'autre est debteur. La matiere et metal[1] convenable pour estre en sang transmué est baillée par nature : Pain et Vin. En ces deux sont comprises toutes especes des alimens. Et de ce est dit le companage[2], en langue goth. Pour icelles trouver, preparer et cuire, travaillent les mains, cheminent les pieds, et portent toute ceste machine : les yeulx tout conduisent. L'appetit, en l'orifice de l'estomac, moyennant un peu de melancholie aigrette, que luy est transmis de la ratelle, admoneste de enfourner viande. La langue en fait l'essay, les dents la maschent, l'estomac la reçoit, digere, et chylifie. Les veines mesaraïques[3] en sugcent ce qu'est bon et idoine[4] : delaissent les excremens (lesquelz, par vertu expulsive, sont vuidés hors par exprés conduictz); puis la portent au foye : il la transmue de rechef, et en fait sang. Lors quelle joye pensez vous estre entre ces officiers, quand ilz ont veu ce ruisseau d'or, qui est leur seul restaurant? Plus grande n'est la joye des alchymistes quand, aprés longs travaulx, grand soing et despense, ilz voyent les metaulx transmués dedans leurs fourneaulx.

Adonc chascun membre se prepare et s'esvertue de nouveau à purifier et affiner cestuy tresor. Les roignons, par les veines emulgentes, en tirent l'aiguosité, que vous nommez urine, et, par les ureteres, la decoulent en bas. Au bas trouve receptacle propre, c'est la vessie, laquelle en temps opportun la vuide hors. La ratelle en tire le terrestre, et la lie, que vous nommez melancholie. La bouteille du fiel en

---

[1] Le mot *métal* ne s'est pas toujours entendu dans le sens absolu d'aujourd'hui. On désignait ainsi toute matière destinée à être travaillée : « *Metallum*, pro quolibet materia usurpatum colligitur. » (Du Cange.)

[2] *Coumpanagc*, *coumpanagi*, désignait dans la langue d'oc ou langue goth, et désigne encore en provençal, tout ce qui se mange avec le pain.

[3] Du mésentère. On disait mesareïques et mesenteriques (voyez Cotgrave).

[4] Convenable (*idoneus*).

soubstraict la cholere[1] superflue. Puis est transporté en une autre officine, pour mieux estre affiné, c'est le cœur. Lequel, par ses mouvements diastolicques et systolicques[2], le subtilie et enflambe, tellement que par le ventricule dextre, le met à perfection, et par les veines l'envoye à tous les membres. Chascun membre l'attire à soy, et s'en alimente à sa guise : pieds, mains, yeulx, tous : et lors sont faits debteurs, qui paravant estoient presteurs. Par le ventricule gauche, il le fait tant subtil, qu'on le dit spirituel; et l'envoie à tous les membres par ses arteres, pour l'autre sang des veines eschauffer et esventer. Le poulmon ne cesse, avec ses lobes[3] et soufflets, le refraichir. En recognoissance de ce bien, le cœur luy en depart le meilleur, par la veine arteriale. En fin, tant est affiné dedans le retz merveilleux que, par aprés, en sont faits les esprits animaulx, moyennans lesquelz elle imagine, discourt, juge, resouldt, delibere, ratiocine, et rememore[4]. Vertus guoy! je me naye, je me perds, je m'esgare, quand je entre on profond abisme de ce monde, ainsi prestant, ainsi debvant. Croyez que chose divine est prester; debvoir est vertu heroicque.

Encores n'est ce tout. Ce monde, prestant, debvant, empruntant, est si bon que, ceste alimentation parachevée, il pense desja prester à ceux qui ne sont encores nés; et, par prest, se perpetuer s'il peut, et multiplier en images à soy semblables, ce sont enfans. A ceste fin, chascun membre du plus precieux de son nourrissement decide et roigne une portion, et la renvoie en bas : nature y a preparé vases et receptacles opportuns, par les quelz descendent es genitoires en longs ambages et flexuosités : reçoit forme competente, et trouve lieux idoines, tant en l'homme comme en la femme,

---

[1] La bile ou le fiel (du grec χολή).

[2] (Du grec διαστέλλω, je dilate, et συστέλλω, je resserre.) Par *diastole* on désignait la dilatation du cœur et des artères; par *systole*, leur affaissement ou leur contraction (*Anc. dict. des mots de médecine*).

[3] (Du grec λοβός, *ansa*.) On désignait et on désigne encore ainsi les parties pendantes du foie et des poumons, parce qu'on les peut facilement saisir.

[4] Raisonne et se souvient.

pour conserver et perpetuer le genre humain. Se fait le tout par prestz et debtes de l'un à l'autre; dont est dit le debvoir de mariage. Peine par nature est au refusant interminée [1], acre vexation parmy les membres, et furie parmy les sens : au prestant loyer consigné [2], plaisir, alaigresse, et volupté.

[1] La nature menace d'une peine le refusant. Cette phrase est d'une construction toute latine.

[2] Récompense assurée.

CHAPITRE V.

Comment Pantagruel deteste les debteurs et emprunteurs.

J'entends, respondit Pantagruel, et me semblez bon topicqueur [1] et affecté à vostre cause. Mais preschez et patrocinez d'icy à la Pentecoste, en fin vous serez esbahy comment rien ne me aurez persuadé [2], et, par vostre beau parler, ja ne me ferez entrer en debtes. Rien (dit le saint envoyé) à personne ne devez, fors amour et dilection mutuelle. Vous me usez icy de belles graphides et diatyposes [3], et me plaisent tres bien. Mais je vous dis que, si figurez un affronteur effronté, et importun emprunteur, entrant de nouveau en une ville ja advertie de ses mœurs, vous trouverez que à son entrée plus seront les citoyens en effroy et trepidation, que si la peste y entroit en habillement tel que la trouva le philosophe Tyanien [4] dedans Ephese. Et suis d'opinion que ne erroient les Perses, estimans le second vice estre mentir, le premier estre debvoir [5]. Car debtes et mensonges sont ordinairement ensemble ralliés.

Je ne veux pourtant inferer que jamais ne faille debvoir, jamais ne faille prester. Il n'est si riche qui quelques fois ne doibve. Il n'est si pauvre, de qui quelques fois on ne puisse emprunter. L'occasion sera telle que la dit Platon en ses loix [6], quand il ordonne qu'on ne laisse chez soy les voisins puiser

[1] Sophiste.

[2] Nous lisons dans Molière :

Vous serez étonné quand vous serez au bout
Que vous ne m'aurez rien persuadé du tout.
(*Le Misanthrope.*)

[3] Images et inventions, du grec γραφίς, διατύπωσις.

[4] Rabelais veut parler d'Apollonius de Tyane, d'après la vie de ce philosophe par Philostrate (l. VI, 4-10).

[5] Voy. Plutarque, *Qu'il ne faut point emprunter à usure.*

[6] Loi 8.

eau, si premierement ilz n'avoient en leurs propres pastifz foussoyé et beché, jusques à trouver celle espece de terre qu'on nomme ceramite (c'est terre à potier), et là n'eussent rencontré source, ou degout d'eaux. Car icelle terre, par sa substance qui est grasse, forte, lize [1], et dense, retient l'humidité, et n'en est facilement fait escours ne exhalation. Ainsi est ce grande vergoigne, tousjours, en tous lieux, d'un chascun emprunter, plus tost que travailler et gaigner. Lors seulement debvroit on (selon mon jugement) prester, quand la personne travaillant n'a peu par son labeur faire guain, ou quand elle est soudainement tombée en perte inopinée de ses biens. Pourtant, laissons ce propos, et dorenavant ne vous attachez à crediteurs. Du passé je vous delivre.

Le moins de mon plus [2], dist Panurge, en cestuy article, sera vous remercier; et, si les remerciemens doibvent estre mesurés par l'affection des bienfaicteurs, ce sera infiniment, sempiternellement : car l'amour que de vostre grace me portez, est hors le dez d'estimation [3]; il transcende [4] tout poidz, tout nombre, toute mesure : il est infiny, sempiternel. Mais, le mesurant au qualibre des bienfaits et contentement des recevans, ce sera assez laschement. Vous me faites des biens beaucoup, et trop plus que ne m'appartient, plus que n'ay envers vous deservy, plus que ne requeroient mes merites (force est que le confesse), mais non mie tant que pensez en cestuy article. Ce n'est là que me deult [5], ce n'est là que me cuict et demange. Car, dorenavant, estant quitte, quelle contenance auray je? Croyez que je auray mauvaise grace pour les premiers mois, veu que je n'y suis ne nourry ne accoustumé. J'en ay grand peur.

Davantage, desormais ne naistra pet en tout Salmigondinoys qui n'ait son renvoy vers mon nez. Tous les peteurs du monde, petans, disent : Voyla pour les quittes [6]. Ma vie

[1] Compacte.

[2] Tout ce que je pourrai faire (*the most I can, the least I should*, Cotgrave).

[3] Au-delà de toute appréciation.

[4] Surpasse (du latin *transcendere*).

[5] Ce qui me chagrine (*dolet*, lat.).

[6] *Les quittes* signifie ici les gens libérés, qui ne doivent plus rien.

finera bien tost, je le prevoy. Je vous recommande mon epitaphe. Et mourray tout confict en petz. Si quelque jour, pour restaurant à faire peter les bonnes femmes, en extreme passion de colique venteuse, les medicamens ordinaires ne satisfont aux medecins, la momie [1] de mon paillard et empeté corps leurs sera remede present. En prenent tant peu que direz [2], elles petront plus qu'ilz n'entendent. C'est pourquoy je vous prirois voluntiers que de debtes me laissez quelque centurie [3] : comme le roy Loys unziesme, jettant hors de procés Miles d'Illiers [4], evesque de Chartres, fut importuné luy en laisser quelque un pour se exercer. J'aime mieux leurs donner toute ma cacqueroliere, ensemble ma hannetonniere [5]; rien pourtant ne deduisant du sort principal [6]. Laissons, dist Pantagruel, ce propos, je vous l'ay ja dit une fois.

Dans les *Facéties de Pogge*, il est fait allusion au dicton : *voilà pour la barbe des quittes*, mais cela n'en explique pas l'origine.

[1] L'abbé Morellet nous atteste que, de son temps encore, la momie d'Egypte était employée comme tonique et confortatif.

[2] Tant peu que vous pourrez dire.

[3] Centaine (*hundred*, Cotgrave).

[4] Despériers raconte, dans sa nouvelle XXXVI, que ce Miles ou Milo d'Illiers, évêque de Chartres, mort à Paris, en 1498 « avoit des procès un million, et dit-on qu'un jour le Roy les lui voulut appoincter, mais l'Evesque n'y voulut point entendre, disant au Roy que s'il lui ostoit ses procès, il lui ostoit la vie. »

[5] Les prestations qu'on me doit à propos des escargots et des hannetons.

[6] Du capital.

CHAPITRE VI.

Pourquoy les nouveaulx mariés estoient exemptz d'aller en guerre.

Mais, demanda Panurge, en quelle loy estoit ce constitué et estably, que ceux qui vigne nouvelle planteroient; ceux qui logis neuf bastiroient; et les nouveaulx mariés seroient exemptz d'aller en guerre pour la premiere année? En la loy, respondit Pantagruel, de Moses. Pour quoy, demanda Panurge, les nouveaulx mariés? Des planteurs de vigne je suis trop vieux pour me soucier : je acquiesce on soucy des vendangeurs : et les beaux bastisseurs nouveaulx de pierres mortes ne sont escrits en mon livre de vie. Je ne bastis que pierres vives, ce sont hommes. Selon mon jugement, respondit Pantagruel, c'estoit afin que, pour la premiere année, ilz jouissent de leurs amours à plaisir, vacassent à production de lignage, et fissent provision de heritiers. Ainsi, pour le moins, si l'année seconde estoient en guerre occis, leur nom et armes restast en leurs enfans. Aussi, que leurs femmes on cogneust certainement estre ou brehaignes[1], ou fecondes (car l'essay d'un an leurs sembloit suffisant, attendu la maturité de l'aage en laquelle ilz faisoient nopces); pour mieux, aprés le deces des mariz premiers, les colloquer en secondes nopces : les fecondes, à ceux qui voudroient multiplier en enfans; les brehaignes, à ceux qui n'en appeteroient, et les prendroient pour leurs vertus, savoir, bonnes graces, seulement en consolation domesticque, et entretenement de mesnage.

[1] Stériles.

Les prescheurs de Varenes[1], dist Panurge, detestent les secondes nopces, comme folles et deshonnestes. Elles sont, respondit Pantagruel, leurs fortes fievres quartaines[2]. Voire, dist Panurge, et à frere Engainnant aussi, qui, en plein sermon preschant à Parillé, et detestant les nopces secondes, juroit, et se donnoit au plus viste diable d'enfer, en cas que mieux n'aimast depuceller cent filles, que biscoter une vefve. Je trouve vostre raison bonne et bien fondée. Mais que diriez vous, si ceste exemption leurs estoit octroyée pour raison que, tout le decours d'icelle prime année, ilz auroient tant taloché leurs amours de nouveau possedés (comme c'est l'equité et debvoir), et tant esgoutté leurs vases spermaticques, qu'ilz en restoient tous effilés, tous evirés[3], tous enervés, et flatris[4]? Si que, advenant le jour de bataille, plus tost se mettroient au plongeon comme canes, avec le bagage, que avec les combattans et vaillans champions, on lieu onquel par Enyo[5] est meu le hourd, et sont les coups departis. Et sous l'estandart de Mars ne frapperoient coup qui vaille. Car les grands coups auroient rués sous les courtines de Venus s'amie.

Qu'ainsi soit, nous voyons encores maintenant, entre autres reliques et monumens d'antiquité, qu'en toutes bonnes maisons, aprés ne sçay quantz jours[6], l'on envoye ces nouveaux mariés voir leur oncle, pour les absenter de leurs femmes, et ce pendant soy reposer, et de rechef se avitailler pour mieux au retour combattre; quoy que souvent ilz n'ayent ne oncle, ne tante. En pareille forme que le roy Petault, aprés la journée des Cornabons, ne nous cassa proprement parlant, je dis moy et Courcaillet[7], mais nous envoya

[1] Nous ne savons pas ce que Rabelais entend par là. Il y a un Varennes auprès de Loches, et un autre non loin de Parillé, qui est nommé quelques lignes plus bas.

[2] C'est comme on dirait aujourd'hui : Peste soit d'eux!

[3] Du latin *eviratus*, privé de sa virilité.

[4] Flétris.

[5] Où Bellone (dont Enyo est un surnom) a porté la plus forte mêlée.

[6] Combien de jours.

[7] Qu'est-ce que ce roi Petault devenu proverbial? qu'est-ce que la journée des Cornabous? qu'est-ce enfin que Courcaillet? Nous laissons à de plus habiles que nous le

refraichir en nos maisons. Il est encores cherchant la sienne.

La marraine de mon grand pere me disoit, quand j'estois petit, que :

> Patenostres et oraisons
> Sont pour ceux là qui les retiennent.
> Un fiffre, allant en fenaisons,
> Est plus fort que deux qui en viennent.

Ce que me induict en ceste opinion est que les planteurs de vigne à peine mangeoient raisins, ou beuvoient vin de leur labeur durant la premiere année; et les bastisseurs, pour l'an premier, ne habitoient en leurs logis de nouveau faits, sur peine de y mourir, suffocqués par default de expiration[1], comme doctement a noté Galen, *lib. II, de la Difficulté de respirer*. Je ne l'ay demandé sans cause bien causée, ne sans raison bien resonante. Ne vous desplaise.

---

soin de l'expliquer. Le Duchat et Johanneau ont fait là-dessus chacun une note d'une page. Quand on les a lues, on n'en est pas plus avancé.

[1] Respiration.

CHAPITRE VII.

Comment Panurge avoit la pusse en l'oreille, et desista porter sa magnificque braguette.

Au lendemain, Panurge se fit percer l'oreille dextre à la judaïque, et y attacha un petit anneau d'or [1] à ouvrage de tauchie [2], on caston [3] duquel estoit une pusse enchassée. Et estoit la pusse noire, afin que de rien ne doubtez. C'est belle chose estre en tous cas bien informé. La despense de laquelle, rapportée à son bureau [4], ne montoit par quartier gueres plus que le mariage d'une tigresse Hircanicque, comme vous pourriez dire 600000 malvedis [5]. De tant excessive despense se fascha, lors qu'il fut quitte, et depuis la nourrit en la façon des tyrans et advocatz, de la sueur et du sang de ses subjectz. Prit quatre aulnes de bureau [6] : s'en accoustra comme d'une robe longue à simple cousture : desista porter le haut de ses chausses, et attacha des lunettes à son bon-

[1] Le Duchat remarque très-judicieusement qu'au temps où Rabelais écrivait, c'était la mode que les courtisans portassent une bague à l'une ou à l'autre oreille, et il cite ces vers de Saint-Gelais :

Ne tenez point, estrangers, à merveille
Qu'en ceste cour chascun maintenant porte
Bague ou anneau en l'une ou l'autre oreille.

C'était renouvelé des Juifs.

[2] A dessins damasquinés (*taxelius, tessellatum opus*, Du Cange). *Tauchie* ressemble fort à l'espagnol *tauxia*. Par ce mot tiré de l'arabe, on entendait certain travail en argent ou en divers métaux unis ensemble, avec émail de diverses couleurs. (*Dict. de l'Acad. esp.*)

[3] Chaton.

[4] Facture en main, tout compté, dirait-on aujourd'hui.

[5] Maravedis. Le nom de *maravedi* a été donné en Espagne à des monnaies de valeurs bien différentes : il y en avait d'or, d'argent et de cuivre. Plusieurs savants espagnols ont pensé que ce nom leur venait des Almoravides maures, qui répandirent cette monnaie en Espagne.

[6] Étoffe grossière, de couleur grise.

net[1]. En tel estat se presenta davant Pantagruel, lequel trouva le desguisement estrange, mesmement ne voyant plus sa belle et magnificque braguette, en laquelle il souloit, comme en l'ancre sacré, constituer son dernier refuge contre tous naufrages d'adversité.

N'entendant le bon Pantagruel ce mystere, le interrogea demandant que pretendoit ceste nouvelle prosopopée[2]. J'ay, respondit Panurge, la pusse en l'oreille. Je me veux marier. En bonne heure soit, dist Pantagruel, vous m'en avez bien resjouy. Vrayement, je n'en voudrois pas tenir un fer chaud[3]. Mais ce n'est la guise des amoureux ainsi avoir bragues avalades[4], et laisser pendre sa chemise sur les genoulx sans haut de chausses; avec robe longue de bureau, qui est couleur inusitée en robes talares[5], entre gens de bien et de vertus. Si quelques personnages de heresies et sectes particulieres[6] s'en sont autres fois accoustrés, quoy que plusieurs l'ayent imputé à piperie, imposture, et affectation de tyrannie sus le rude populaire, je ne veux pourtant les blasmer, et en cela faire d'eux jugement sinistre. Chascun abonde en son sens, mesmement en choses foraines, externes, et indifferentes; lesquelles de soy ne sont bonnes ne mauvaises; pource qu'elles ne sortent de nos coeurs et pensées, qui est l'officine de tout bien et tout mal : bien, si bonne est et par l'esprit monde reiglée l'affection; mal, si hors equité, par l'esprit maling est l'affection depravée. Seulement me desplaist la nouveaulté et mespris du commun usage.

---

[1] Du temps de Rabelais, les gens graves et d'un certain âge, comme le remarque Mo--llet, portaient des lunettes attachées au bonnet, souvent sans besoin véritable.

C'était comme l'emblème d'une profession sérieuse. Nous nous rappelons avoir vu, dans notre enfance, cette mode encore pratiquée au fond de la province.

[2] Ce nouveau déguisement (*disguising*. Cotgrave).

[3] Allusion à l'ancienne épreuve du feu ou du fer chaud. « Je n'en voudrais pas mettre mon doigt au feu, » dirait-on aujourd'hui.

[4] Les chausses, les culottes pendantes.

[5] Robes longues, nommées *talares* en latin, parce qu'elles descendaient jusqu'aux talons. « Les régents porteront chaperons et *talaires* et incederont en habit decent et magistral. » *Statuts de Bordeaux*, p. 56.

[6] S'agit-il des calvinistes?

La couleur, respondit Panurge, est aspre aux potz, à propos[1]; c'est mon bureau[2]; je le veux dorenavant tenir, et de prés regarder à mes affaires. Puis qu'une fois je suis quitte, vous ne vistes onques homme plus mal plaisant que je seray, si Dieu ne me aide. Voyez cy mes besicles. A me voir de loing, vous diriez proprement que c'est frere Jean Bourgeoys[3]. Je croy bien que l'année qui vient, je prescheray encores une fois la croisade. Dieu gard de mal les pelotons[4]. Voyez vous ce bureau? Croyez qu'en luy consiste quelque occulte proprieté à peu de gens cogneue. Je ne l'ay pris qu'à ce matin; mais desja j'endesve, je deguene, je grezille[5] d'estre marié, et labourer en diable bur[6] dessus ma femme, sans crainete des coups de baston. O le grand mesnaiger que je seray! Aprés ma mort, on me fera brusler en bust honorificque[7], pour en avoir les cendres, en memoire et exemplaire du mesnaiger perfaict. Corbieu, sus cestuy mien bureau, ne se joue pas mon argentier d'allonger les ss[8]. Car coups de poing trotteroient en face. Voyez moy davant et darriere : c'est la forme d'une toge, antique habillement des Romains on temps de paix. J'en ay pris la forme en la colonne de Trajan à Rome, en l'arc triumphal aussi de Septimius Severus. Je suis las de guerre, las des sages[9] et hocquetons. J'ay les espaules toutes usées à force de porter harnois. Cessent les armes, regnent les toges[10]. Au moins pour toute ceste subsequente année, si je

---

[1] Rabelais aurait bien pu laisser ce détestable jeu de mots au poëte Crétin, qui parle quelque part « d'un quidam *aspre aux pots*, à propos. »

[2] Équivoque sur le double sens du mot *bureau*.

[3] C'était un cordelier, prédicateur ardent, mort à Lyon en 1494, et dont il est question dans les sermons de Menot.

[4] Nous adopterions volontiers la conjecture de Johanneau, qui interprète ces mots : *Deus servet testiculos*.

[5] Je grille, je brûle.

[6] Diable gris.

[7] En bûcher honorifique.

[8] Faut-il lire les *ss* ou les *ff*? On trouve indifféremment l'un et l'autre dans les diverses éditions. Nous croyons avec Cotgrave qu'on disait les deux dans le même sens : *ff* signifiait *francs*, et *ss* *sous*.

Allonger les *ff* ou les *ss*, c'était falsifier des comptes (*to play false in accounts*, Cotgrave).

[9] (Du latin *sagum*.) Vêtement court que portaient les soldats romains.

[10] *Cedant arma togæ.*

suis marié, comme vous me allegastes hier par la loy Mosaïque.

Au regard du haut de chausses, ma grande tante Laurence[1] jadis me disoit qu'il estoit fait pour la braguette. Je le croy, en pareille induction que le gentil falot[2] Galen, *lib. IX, de l'usage de nos membres*, dit la teste estre faite pour les yeulx. Car nature eust peu mettre nos testes aux genoulx, ou aux coubdes : mais, ordonnant les yeulx pour descouvrir au loing, les fixa en la teste comme en un baston, au plus haut du corps : comme nous voyons les phares et hautes tours sus les havres de mer estre erigées, pour de loing estre veue la lanterne. Et, pource que je voudrois quelque espace de temps, un an pour le moins, respirer de l'art militaire, c'est à dire me marier, je ne porte plus braguette, ne par consequent haut de chausses. Car la braguette est premiere piece de harnois, pour armer l'homme de guerre. Et maintiens, jusques au feu (exclusivement entendez), que les Turcs ne sont aptement armés, veu que braguette porter est chose en leurs loix defendue.

---

[1] Or, Sire, la belle Laurence
Votre belle tante, mourut-elle?
(*Pathelin.*)

[2] Le bon vivant (*a good companion*, Cotgrave).

CHAPITRE VIII.

Comment la braguette est premiere piece de harnois entre gens de guerre.

Voulez vous, dist Pantagruel, maintenir que la braguette est piece premiere de harnois militaire? C'est doctrine moult paradoxe [1] et nouvelle. Car nous disons que par esperons on commence soy armer [2]. Je le maintiens, respondit Panurge, et non à tort je le maintiens. Voyez comment nature, voulant les plantes, arbres, arbrisseaulx, herbes et zoophytes [3] une fois par elle créés, perpetuer et durer en toute succession de temps, sans jamais deperir les especes, encores que les individus perissent, curieusement arma leurs germes et semences, es quelles consiste icelle perpetuité; et les a munis et couvers par admirable industrie de gousses, vagines [4], testz [5], noyaulx, calicules [6], coques, espiz, pappes [7], escorces, echincs poignans [8], qui leurs sont comme belles et

---

[1] Paradoxale.

[2] Le Duchat rapporte ce qne dit Fauchet (*Traité de la milice et des armes*, ch. 1) au sujet de ce proverbe. Snivant ce dernier, il vient de ce que les éperons tenaient aux jambières ou chausses de fer, et que si, pour se chausser, l'homme d'armes eût attendu d'avoir mis son casqne et sa cuirasse, il n'en serait jamais venn à bont.

[3] Animanx-plantes (du grec ζῶον et φυτόν), c'est-à-dire, les plantes qui participent de la natnre des animaux.

[4] Gaîne, enveloppe (dn latin *vagina*).

[5] Enveloppes dures, du latin *testa*.

[6] Calices (*calix*, *caliculus*, lat.).

[7] Le dnvet, comme au chardon, aux artichants (*pappus*, en latin).

[8] Enveloppes épineuses comme celles des châtaignes (du grec ἐχῖνος).

La description qui précède est imitée de Pline l'Aucien. Voici ce que nous lisons dans le *Proœmium* du livre VII de son *Histoire naturelle* :

fortes braguettes naturelles. L'exemple y est manifeste en pois, febves, faseolz, noix, alberges, cotton, colocynthes, bleds, pavot, citrons, chastaignes, toutes plantes generalement : es quelles voyons apertement le germe et la semence plus estre couverte, munie et armée qu'autre partie d'icelles.

Ainsi ne pourveut nature à la perpetuité de l'humain genre. Ains crea l'homme nud, tendre, fragile, sans armes ne offensives ne defensives, en estat d'innocence, et premier aage d'or : comme animant[1], non plante : comme animant, dis je, né à paix, non à guerre ; animant né à jouissance mirificque de tous fruictz et plantes vegetables : animant né à domination pacifique sus toutes bestes. Advenant la multiplication de malice entre les humains, en succession de l'aage de fer et regne de Jupiter, la terre commença à produire orties, chardons, espines et telle autre maniere de rebellion contre l'homme, entre les vegetables. D'autre part, presque tous animaulx, par fatale disposition, se emanciperent de luy, et ensemble tacitement conspirerent plus ne le servir, plus ne luy obeir, en tant que resister pourroient; mais luy nuire selon leur faculté et puissance. L'homme adonc, voulant sa premiere jouissance maintenir, et sa premiere domination continuer, non aussi pouvant soy commodement passer du service de plusieurs animaulx, eut necessité soy armer de nouveau.

Par la dive oye Guenet[2] (s'escria Pantagruel), depuis les

« Ante omnia unum animantium « cunctorum, alienis velat (natura) « opibus : cæteris varia tegumenta « tribuit ; testas, cortices, coria, « spinas, villos, setas, pilos, plu- « mam, pennas, squammas, vellera. « Truncos etiam arboresque cor- « tice, interdum gemino, a frigo- « ribus et calore tutata est. »

[1] Animal.

[2] Cette *dive oie Guenet* est probablement celle qui figure dans la légende de saint Guennolé. Une oie sauvage ayant arraché un œil à sa sœur et l'ayant avalé, le saint empoigna l'animal, lui fendit le ventre, en retira l'œil et le remit à sa place. La légende continue ainsi, en termes trop pittoresques pour que nous nous hasardions à les traduire :

« Ales nullam inde sustulit injuriam ; illæsus quasi a nullo contactus, exultans, superbe gradiendo, extento collo decantans, adibat socios aves. »

Tevot, le pot au laict; ce sont les couilles, de par tous les diables d'enfer. La teste perdue, ne perit que la personne : les couilles perdues, periroit toute humaine nature. C'est ce qui meut le galant Cl. Galen, *lib. I, de spermate,* à bravement conclure que mieux (c'est à dire moindre mal) seroit point de coeur n'avoir, que point n'avoir de genitoires. Car là consiste, comme en un sacré repositoire, le germe conservatif de l'humain lignage. Et croirois, pour moins de cent francs, que ce sont les propres pierres, moyennans lesquelles Deucalion et Pyrrha restituerent le genre humain, aboly par le deluge poëtique. C'est ce qui meut le vaillant Justinian[1], *lib. IV, de cagotis tollendis*. à mettre *summum bonum in braguibus et braguetis.*

Pour ceste et autres causes, le seigneur de Merville[2], essayant quelque jour un harnois neuf, pour suivre son roy en guerre (car du sien antique et à demy rouillé plus bien servir ne se pouvoit, à cause que depuis certaines années la peau de son ventre s'estoit beaucoup esloignée des roignons), sa femme considera en esprit contemplatif que peu de soing avoit du pacquet et baston commun de leur mariage, veu

---

pagnardes, avaient une triste renommée en fait de bravoure.

Chacun sait que tête (*testa*, en latin, vase de terre cuite) était synonyme de pot au vin. On disait donc par ironie aux francs-taupins : *Sauve le pot au vin*; ce qui signifiait à la fois sauve ta tête, ta vie, et *sauve* la bouteille. Puis on avait bien soin d'ajouter que par *teste* on entendait le *cruon* (le cruchon, la bouteille), et non leur tête, qu'on savait très-bien ne pas avoir besoin de leur recommander.

[1] Notre auteur donne à Justinien l'épithète de *vaillant*, parce qu'en effet il aurait fallu un grand courage pour décréter, du temps de Rabelais, une loi comme celle qu'il met plaisamment sur le compte du grand législateur romain.

[2] Ce seigneur de Merville est-il, ainsi que son histoire, une invention de Rabelais? Nous aimons autant le supposer que d'écrire, comme nos prédécesseurs, des pages de conjectures sans intérêt. Notre auteur a-t-il voulu se moquer de quelque personnage à gros ventre, comme ceux dont parle de la Bruyère-Champier (*de Re cibaria*)?

« Novimus nostra memoria nobi-
« lissimarum gentium viros et in
« aula non infimum locum obtinen-
« tes, qui adeo tumidum et turgi-
« dum ventrem haberent, ut multis
« annis non licuerit pudenda con-
« templari. »

qu'il ne l'armoit que de mailles; et fut d'advis qu'il le munist tres bien et gabionnast d'un gros armet de joustes lequel estoit en son cabinet inutile. D'icelle sont écrits ces vers on tiers livre du Chiabrena des pucelles :

Celle qui vit son mari tout armé,
Fors la braguette, aller à l'escarmouche,
Luy dist : Amy, de peur qu'on ne vous touche,
Armez cela, qui est le plus aimé.
Quoy ! tel conseil doibt il estre blasmé ?
Je dis que non : car sa peur la plus grande
De perdre estoit, le voyant animé,
Le bon morceau dont elle estoit friande.

Desistez donc vous esbahir de ce nouveau mien accoustrement.

---

[1] Un casque de parade, qui ne servait que pour les joutes.

[2] Les façons, les grimaces des pucelles. Le *Chiabrena* fait partie de la Bibl. St-Victor et n'a sans doute jamais existé. Ceci nous paraît une finesse de Rabelais qui voudrait faire croire que le *Chiabrena* n'est pas un livre de son invention. Ces vers nous paraissent du reste meilleurs que ne sont en général ceux de Rabelais.

CHAPITRE IX.

Comment Panurge se conseille à Pantagruel, pour savoir s'il se doibt marier [1].

Pantagruel rien ne replicquant, continua Panurge, et dist avec un profond souspir : Seigneur, vous avez ma deliberation entendue, qui est me marier, si de malencontre n'estoient tous les trous fermés [2], clous, et bouclés [3] : je vous supplie, par l'amour que si long temps m'avez porté, dictes m'en vostre advis.

Puis (respondit Pantagruel) qu'une fois en avez jetté le dez, et ainsi l'avez decreté, et pris en ferme deliberation, plus parler n'en fault; reste seulement la mettre à execution. Voire mais, dist Panurge, je ne la voudrois executer sans vostre conseil et bon advis. J'en suis, respondit Pantagruel, *d'advis,* et vous le conseille.

Mais, dist Panurge, si vous cognoissiez que mon meilleur fust tel que je suis demeurer, sans entreprendre cas de nouvelleté, j'aimerois mieux ne me marier point. *Point* donc ne vous mariez, respondit Pantagruel. Voire mais, dist Panurge, voudriez vous qu'ainsi seulet je demeurasse toute ma vie, sans compagnie conjugale? Vous savez qu'il est escrit : *Veh soli* [4]. L'homme seul n'a jamais tel soulas qu'on voit entre gens mariés. *Mariez* vous donc de par Dieu, respondit Pantagruel.

Mais si, dist Panurge, ma femme me faisoit coqu, comme

[1] Voy. pour ce chap. et les suivants la *Notice*, p. 9.

[2] A moins que par fatalité tous les trous ne soient fermés.

[3] Fermés avec un cadenas.

[4] Malheur à l'homme seul! paroles de l'Ecclésiaste, dont l'idée se retrouve dans la Genèse.

Non est bonum esse hominem solum (Genèse, II, 18).

vous savez qu'il en est grande année[1], ce seroit assez pour me faire trespasser hors les gonds de patience. J'aime bien les coquz, et me semblent gens de bien, et les hante voluntiers : mais, pour mourir, je ne le voudrois estre[2]. C'est un point qui trop me poingt. *Point* donc ne vous mariez, respondit Pantagruel, car la sentence de Seneque est veritable hors toute exception. Ce qu'à autruy tu auras fait, sois certain qu'autruy te fera. Dictes vous, demanda Panurge, cela sans exception? *Sans exception* il le dit, respondit Pantagruel. Ho ho, dist Panurge, de par le petit diable[3]. Il entend en ce monde, ou en l'autre.

Voire mais, puisque de femme ne me peux passer en plus qu'un aveugle de baston (car il fault que le virolet trotte, autrement vivre ne sçaurois), n'est ce le mieux que je me associe quelque honneste et preude femme, qu'ainsi changer de jour en jour, avec continuel danger de quelque coup de baston, ou de la verole pour le pire? Car femme de bien onques ne me fut rien. Et n'en desplaise à leurs mariz. *Mariez* vous donc de par Dieu, respondit Pantagruel.

Mais si, dist Panurge, Dieu le vouloit, et advint que j'espousasse quelque femme de bien, et elle me batist, je serois plus que tiercelet de Job[4], si je n'enrageois tout vif. Car l'on m'a dit que ces tant femmes de bien ont communement mauvaise teste[5] : aussi ont elles bon vinaigre[6] en leur mesnage. Je l'aurois encores pire[7], et luy batterois tant et trestant

---

[1] *Grande année*, c'est-à-dire, grande abondance, comme s'il s'agissait de récolte. Il y a une chanson de Voiture commençant ainsi :

Les demoiselles de ce temps
Ont depuis peu beaucoup d'amans,
On dit qu'il n'en manque à personne :
L'année est bonne.

[2] J'aimerais mieux être mort que cocu.

[3] Le *petit diable* est là pour affaiblir le jurement, observe Morellet. Les jureurs déterminés disaient *de par le grand diable*.

[4] Plus patient que Job, comme l'a entendu de Marsy. Cotgrave traduit en effet *tiercelet de Job* par : *an exceding patient man.*

[5] Rabelais joue encore ici sur le double sens du mot *teste*, qui signifiait la tête (*caput*), et *teste* (*testa*, cruche en terre cuite).

[6] Cette locution est encore usitée en Poitou, en Saintonge, et probablement ailleurs.

[7] La tête.

sa petite oye [1] (ce sont bras, jambes, teste, poulmon, foye et ratelle), tant luy deschiqueterois ses habillemens à bastons rompus, que le grand Diole [2] en attendroit l'ame damnée à la porte. De ces tabus [3] je me passerois bien pour ceste année, et content serois n'y entrer point. *Point* donc ne vous mariez, respondit Pantagruel.

Voire mais, dist Panurge, estant en estat tel que je suis, quitte, et non marié. Notez que je dis quitte, en la male heure [4]. Car, estant bien fort endebté, mes crediteurs ne seroient que trop soigneux de ma paternité. Mais quitte, et non marié, je n'ay personne qui tant de moy se souciast, et amour tel me portast, qu'on dit estre amour conjugal. Et, si par cas tombois en maladie, traicté ne serois qu'au rebours. Le sage dit : Là où n'est femme, j'entends mere familles, et en mariage legitime, le malade est en grand estrif [5]. J'en ay veu claire experience en papes, legatz, cardinaux, evesques, abbés, prieurs, prestres et moines. Or là jamais ne m'auriez [6]. *Mariez* vous donc de par Dieu, respondit Pantagruel.

Mais si, dist Panurge, estant malade et impotent au debvoir de mariage, ma femme, impatiente de ma langueur, à autruy se abandonnoit, et non seulement ne me secourust au besoing, mais aussi se mocquast de ma calamité, et que pis est, me desrobast, comme j'ay veu souvent advenir : ce seroit pour m'achever de peindre, et courir les champs en pourpoint. *Point* donc ne vous mariez, respondit Pantagruel.

Voire mais, dist Panurge, je n'aurois jamais autrement filz ne filles legitimes, es quelz j'eusse espoir mon nom et armes

---

[1] C'est ainsi qu'on appelait, du temps de Rabelais, l'abattis de l'oie. Au siècle suivant ces mots désignèrent certaines garnitures de l'ajustement. — Que vous semble de ma petite oie? (Molière) — et, par suite, ce que la Fontaine a cru devoir expliquer dans ces vers :

Menus détails, baisers donnés et pris,
La petite oie, enfin ce qu'on appelle
En bon françois les préludes d'amour.

[2] Grand diable.

[3] Soucis.

[4] Pour mon malheur, par fatalité.

[5] En grand danger. *Ubi non est mulier, ingemiscit egens.* (Vulgate.)

[6] Il faut supposer ici que *m'auriez* est prononcé suivant l'usage vulgaire ancien, *m'ariez.*

perpetuer ; es quelz je puisse laisser mes heritages et acquestz (j'en feray de beaux un de ces matins, n'en doubtez, et d'abondant seray grand retireur de rentes)[1] ; avec les quelz je me puisse esbaudir, quand d'ailleurs serois meshaigné[2], comme je voy journellement vostre tant bening et debonnaire pere faire avec vous, et font tous gens de bien en leur serail et privé. Car quitte estant, marié non estant, estant par accident fasché..... En lieu de me consoler[3], advis m'est que de mon mal riez. *Mariez* vous donc de par Dieu, respondit Pantagruel[4].

---

[1] J'amortirai bien les rentes dont mes biens seront grevés. Sous notre ancienne législation, les charges de rentes étaient bien plns communes et compliqnées qu'aujourd'hui.

Pathelin (dans la farce) dit au Drapier :

> J'avois mis à part quatre-vingts
> Escuz, pour *retraire une rente.*

Et le Drapier dit à son tour, en parlant, un peu plus bas, de Pathelin :

> Hé Dieu ! quel *retrayeur de rentes !*

[2] Mutilé, et, par extension, chagriné, chagrin.

Ronsard, qui s'est servi de cette expression dans *la Franciade*, a cru devoir ajouter en note : « Nos critiques se moqueront de ce vieux mot françois ; mais il faut les laisser caqueter. »

[3] Nons adoptons complétement ici l'opinion de Morellet. Après ces mots par *accident fasché*, Panurge allait exposer les inconvénients de sa situation, quand il s'aperçoit que Pantagruel se moque de lui. Il s'arrête donc et dit : *En lieu de me consoler.*

[4] Rabelais a marqué de son cachet cette plaisante consultation sur le mariage, mais on en trouve des exemples avant et après lui. M. Antony Méray dans ses *Libres prêcheurs*, p. 51, a cité, d'après Jean Raulin, la scène de la veuve demandant à son curé si elle doit se marier avec son valet. Molière, dans son *Mariage forcé*, sc. 2, 5, 8, 10, etc., a largement mis à profit ce IIIe livre, ch. 9, 14, 30, 35, etc.

CHAPITRE X.

Comment Pantagruel remonstre à Panurge difficile chose estre le conseil de mariage, et des sors Homeriques et Virgilianes.

Vostre conseil (dist Panurge), sous correction[1], semble à la chanson de Ricochet[2]. Ce ne sont que sarcasmes, mocqueries, paranomasies[3], epanalepses[4], et redites contradictoires. Les unes destruisent les autres. Je ne sçay es quelles me tenir. Aussi respondit Pantagruel, en vos propositions tant y a de *si* et de *mais*, que je n'y sçaurois rien fonder, ne rien resouldre. N'estes vous asseuré de vostre vouloir? Le point principal y gist : tout le reste est fortuit, et dependant des fatales dispositions du ciel. Nous voyons bon nombre de gens tant heureux à ceste rencontre, qu'en leur mariage semble reluire quelque idée et representation des joyes de paradis. Autres y sont tant malheureux, que les diables[5] qui tentent les hermites par les desers de Thebaide et Monsserrat, ne le sont davantage. Il se y convient mettre à l'adventure, les yeulx bandés, baissant la teste, baisant la terre, et se recommandant à Dieu au demourant, puis qu'une fois l'on se y veult mettre. Autre asseurance ne vous en sçaurois je donner.

Or, voyez cy que vous ferez, si bon vous semble. Apportez

---

[1] On dirait aujourd'hui : sauf erreur.

[2] « On dit proverbialement : C'est la chanson du ricochet, quand on redit toujours la même chose. » (Furetière.) Remarquons cependant que notre texte porte : *la chanson de Ricochet*, et qu'ainsi ce dernier mot paraît être un nom propre.

[3] Du grec παρανόμησις, insolences, perfidies.

[4] Répétitions (ἐπανάληψις, en grec.)

[5] Les diables sont heureux quand leurs tentations ont plein succès ; ceux qui tentent les saints ermites sont malheureux, parce qu'ils échouent toujours.

moy les œuvres de Virgile[1], et par trois fois avec l'ongle les ouvrans, explorerons, par les vers du nombre entre nous convenu, le sort futur de vostre mariage. Car comme par sors homericques, souvent on a rencontré sa destinée : tesmoing Socrates, lequel, oyant en prison reciter ce metre[2] de Homere, dit de Achilles, *Iliad.* IX :

Ἦματι κὲν τριτάτῳ Φθίην ἐρίβωλον ἱκοίμην.

Je parviendray, sans faire long sejour,
En Phthie belle et fertile, au tiers jour :

previt qu'il mourroit le tiers subsequent jour, et le asseura à Eschines, comme escrivent Plato, *in Critone,* Ciceron, *primo de Divinatione,* et Diogenes Laertius.

Tesmoing Opilius Macrinus, au quel, convoitant savoir s'il seroit empereur de Rome, advint en sort ceste sentence, *Iliad.* VIII :

Ὦ γέρον, ἦ μάλα δή σε νέοι τείρουσι μαχηταί·
Σὴ δὲ βίη λέλυται, χαλεπὸν δέ σε γῆρας ὀπάζει

O homme vieux, les soudars desormais
Jeunes et fors te laissent certes; mais
Ta vigueur est resolue; et vieillesse
Dure et moleste accourt et trop te presse.

De fait, il estoit ja vieux, et ayant obtenu l'empire seulement un an et deux mois, fut par Heliogabalus, jeune et puissant, depossedé et occis.

---

[1] « Les anciens Romains, sous « les empereurs, eurent une cer« taine manière de deviner les cho« ses futures, à l'ouverture du livre, « par la rencontre de la ligne qu'ils « avoient auparavant assignée, cho« se qui se pratiquoit ordinairement « sur les œuvres de Virgile, et « pour ceste cause, appeloient ceste « façon de faire : *les sors virgi*« *lianes.* » (Pasquier, *Recherches,* L. IV, ch. 4.) Nos pères remplacèrent l'*Énéide* par la Bible. Louis le Débonnaire voulut détruire cette coutume; mais il paraît qu'elle persista, car Agrippa nous dit, dans son livre *de la Vanité des sciences :*

« Quæ superstitio hodie et ad « sacras literas et psalmorum ver« siculos translata est, etiam non « improbantibus plerisque nostræ « religionis magistris. »

[2] Ce vers.

Tesmoing Brutus, lequel, voulant explorer le sort de la bataille Pharsalicque, en laquelle il fut occis, rencontra ce vers, dit de Patroclus, *Iliad.* XVI :

'Αλλά με μοῖρ' ὀλοὴ, καὶ Λητοῦς ἔκτανεν υἱός.

> Par mal engroin de la Parce felonne
> Je fus occis, et du filz de Latonne.

C'est Apollo, qui fut pour mot du guet le jour d'icelle bataille. Aussi, par sors Virgilianes ont esté cogneues anciennement et prevues choses insignes, et cas de grande importance : voire jusques à obtenir l'empire romain, comme advint à Alexandre Severe, qui rencontra en ceste maniere de sort ce vers escrit, *Æneid.* VI :

Tu regere imperio populos, Romane, memento.

> Romain enfant, quand viendras à l'empire,
> Regis le monde en sorte qu'il n'empire.

Puis fut, aprés certaines années, realement et de fait créé empereur de Rome.

En Adrian, empereur romain, lequel estant en doubte et peine de savoir quelle opinion de luy avoit Trajan, et quelle affection il luy portoit, prit advis par sors Virgilianes, et rencontra ces vers, *Æneid.* VI :

Quis procul ille autem ramis insignis olivæ,
Sacra ferens? nosco crines, incanaque menta
Regis Romani.

> Qui est cestuy qui là loing, en sa main,
> Porte rameaulx d'olive, illustrement?
> A son gris poil et sacre acoustrement,
> Je recognois l'antique roy romain.

Puis fut adopté de Trajan, et luy succeda à l'empire.

En Claude second, empereur de Rome, bien loué, auquel advint par sort ce vers escrit, *Æneid.* VI.

Tertia dum Latio regnantem viderit æstas.

> Lorsque t'aura regnant manifesté
> En Rome, et veu tel le troisiesme esté.

De fait il ne regna que deux ans.

A iceluy mesmes, s'enquerant de son frere Quintel, lequel il vouloit prendre au gouvernement de l'empire, advint ce vers, VI, *Æneid.*

Ostendent terris hunc tantum fata.

Les destins seulement le montreront es terres.

Laquelle chose advint. Car il fut occis dix et sept jours aprés qu'il eut le maniment de l'empire.

Ce mesmes sort escheut à l'empereur Gordian le jeune.

A Claude Albin, soucieux d'entendre sa bonne adventure, advint ce qu'est escrit, *Æneid.* VI :

Hic rem Romanam magno turbante tumultu
Sistet eques, etc.

Ce chevalier, grand tumulte advenant,
L'Estat romain sera entretenant.
Des Carthagiens victoires aura belles :
Et des Gaullois, s'ilz se montrent rebelles.

En D. Claude, empereur, predecesseur de Aurelian, auquel se guementant[1] de sa posterité, advint ce vers en sort, *Æneid.* I :

His ego nec metas rerum nec tempora pono.

Longue durée à ceux cy je pretends,
Et à leurs biens ne metz borne ne temps.

Aussi eut il successeurs, en longues genealogies.

En M. Pierre Amy[2]; quand il explora pour savoir s'il eschapperoit de l'embusche des farfadetz, et rencontra ce vers, *Æneid.* III :

Heu! fuge crudeles terras, fuge littus avarum.

Laisse soudain ces nations barbares,
Laisse soudain ces rivages avares.

---

1. S'enquérant.

2. Moine du couvent de Fontenay-le-Comte, ami de Rabelais, et dont il a été amplement question dans la *Notice biographique*, p. 6 et suiv. Quand P. Amy a consulté les *sors virgilianes* pour savoir s'il échapperait aux *persécutions des farfadets*, il est permis de croire que dans cette expérience son frère et compagnon d'études Rabelais a tenu le livre.

Puis eschappa de leurs mains sain et saulve.

Mille autres, des quelz trop prolix seroit narrer les adventures advenues selon la sentence du vers par tel sort rencontré. Je ne veux toutesfois inferer, que ce sort universellement soit infaillible, afin que n'y soyez abusé.

CHAPITRE XI.

Comment Pantagruel remontre le sort des dez estre illicite.

Ce seroit, dist Panurge, plus toust fait et expedié à trois beaux dez. Non, respondit Pantaguel. Ce sort est abusif, illicite, et grandement scandaleux. Jamais ne vous y fiez. Le mauldit livre du *Passe temps des dez*[1] fut, longtemps a, inventé par le calomniateur[2] ennemy, en Achaïe prés Boure : et, davant la statue d'Hercule Bouraïque[3], y faisoit jadis, de present en plusieurs lieux fait, maintes simples ames errer, et en ses lacz tomber. Vous savez comment Gargantua, mon pere, par tous ses royaumes l'a defendu, bruslé avec les moules et protraictz, et du tout exterminé, supprimé et aboly, comme peste tres dangereuse[4]. Ce que des dez je vous ay dit, je dis semblablement des tales[5]. C'est sort de pareil abus. Et ne m'alleguez, au contraire, le fortuné ject de tales que fit Tibere dedans la fontaine de Apone à l'oracle de Gerion[6]. Ce sont

[1] On a prétendu que Rabelais avait voulu désigner ici un volume de Laurent l'Esprit, intitulé *le Passe-temps de la fortune des dez*, dont il existe une édition in-4° de 1583. Mais notre livre date de 1546.

[2] Διάβολος, en grec, signifie en même temps diable et calomniateur. — C'est ce *calomniateur*, le démon, qui, suivant Platon (*in Phædro*), apprit au roi égyptien Thamus à jouer aux dés.

[3] Il existe en effet, a dit Johanneau, des inscriptions : *Herculi Buraico*, à Hercule de Bura (en Achaïe). Bura était célèbre par un oracle d'Hercule, que l'on interrogeait au moyen de quatre dés lancés au hasard.

[4] Ce trait peut s'appliquer à François Ier, qui a porté en effet des lois spéciales contre les jeux de hasard.

[5] Des dés (*tali*, en latin).

[6] Voici en effet ce que Suétone dit de Tibère, c. 14 :

« Allant en Illyrie, il visita l'o-

hamessons par lesquelz le calumniateur tire les simples ames à perdition eternelle.

Pour toutesfois vous satisfaire, bien suis d'advis que jettez trois dez sus ceste table. Au nombre des points advenans nous prendrons les vers du feuillet que aurez ouvert. Avez vous icy dez en bourse? Pleine gibbessiere, respondit Panurge. C'est le verd du diable, comme expose Merl. Coccaius, *libro secundo de patria diabolorum*[1]. Le diable me prendroit sans verd[2], s'il me rencontroit sans dez.

Les dez furent tirés et jettés, et tomberent es pointz de cinq, six, cinq. Ce sont, dist Panurge, seize. Prenons le vers seiziesme du feuillet. Le nombre me plaist, et croy que nos rencontres seront heureuses[3]. Je me donne à travers tous les diables, comme un coup de boulle à travers un jeu de quilles, ou comme un coup de canon à travers un bataillon de gens de pied : guare diables qui voudra, en cas que autant de fois je ne belute ma femme future la premiere nuyt de mes nopces. Je n'en fais doubte, respondit Pantagruel, ja besoing n'estoit en faire si horrifique devotion[4]. La premiere fois sera une faulte[5], et vauldra quinze; au desju-

---

racle de Géryon, auprès de Padoue ; le sort l'avertit de jeter des dés d'or dans la fontaine d'Apone, pour obtenir une réponse à ses consultations : or il amena tout d'abord le nombre le plus élevé. On voit encore aujonrd'hui ces dés au fond de l'ean. »

Rabelais songeait peut-être à ce dernier trait, en ajoutant : *ce sont hameçons*, etc.

[1] Notre auteur répète ici le titre qu'il a inventé dans le catalogue de la bibliothèque Saint-Victor. Merlin Coccaie (Folengo) a donné en effet une description de l'enfer dans ses *Macaronées*.

[2] Rabelais fait allusion au très-ancien jeu du *vert*, qu'on nomme anjourd'hui *Je te prends sans vert.* Les dés sont le vert du diable, c'est-à-dire qu'nn diable les porte toujours sur lui pour ne pas être pris.

[3] Rabelais a probablement indiqué le nombre seize sans malice. Il fallait un nombre : celui-là s'est trouvé sous sa plume.

Johanneau prétend que c'est une allusion à l'âge de seize ans qu'avait Henri II quand il s'est marié. Le Duchat voit là une réminiscence de ce que dit Horapollon, que les Égyptiens exprimaient la volupté par le nombre seize, parce que c'est à cet âge que les jeunes gens songent à l'amour.

[4] De faire un vœu accompagné de formules aussi effrayantes.

[5] Le premier coup ratera et comptera pour quinze. Allnsion probable à un jeu où l'on comptait un certain nombre de points pour

cher[1] vous l'amenderez : par ce moyen seront seize. Et ainsi, dist Panurge, l'entendez ? Onques ne fut fait solecisme par le vaillant champion, qui pour moy fait sentinelle au bas ventre. Me avez vous trouvé en la confrairie des faultiers[2] ? Jamais, jamais, au grand fin jamais. Je le fais en pere, et en beat pere, sans faulte. J'en demande[3] aux joueurs.

Ces paroles achevées, furent apportés les œuvres de Virgile. Avant les ouvrir, Panurge dist à Pantagruel : Le cœur me bat dedans le corps comme une mitaine[4]. Touchez un peu mon pouls en ceste artere du bras gauche. A sa frequence et elevation vous diriez qu'on me pelaude en tentative de Sorbonne[5]. Seriez vous point d'advis, avant proceder oultre, que invocquions Hercules, et les déesses Tenites[6], lesquelles on dit presider en la chambre des sors? Ne l'un, respondit Pantagruel, ne les autres. Ouvrez seulement avec l'ongle.

---

une faute. — Vous la réparerez (cette faute) en remplissant mieux votre devoir auprès de votre femme. Ainsi les seize prouesses dont Panurge se fait fort se réduiront à une seule.

[1] C'est, pour les volailles, le moment de descendre du bâton où elles se sont *juchées* la nuit.

[2] Des faiseurs de fautes. Il y a probablement un jeu de mots sur la corporation des *fautriers* ou *fautiers*, fabricants de feutre.

[3] J'en appelle.

[4] Que signifient ces mots : *comme une mitaine?* Le Duchat prétend que mitaine est là pour *misaine*, voile toujours agitée par le vent ; puis il ajoute que Rabelais a dit *mitaine* plutôt que *misaine* par allusion à un ancien usage du Poitou, où les gens d'une noce se donnaient entre eux, après avoir ganté leurs mitaines, d'inoffensifs coups de poing.

L'usage, en effet, a existé dans le Poitou, dans la Vendée, dans la Saintonge, etc. Sans citer à l'appui du fait ni J. Yver, ni Villon, nous nous contenterons de l'autorité de Rabelais lui-même. « Telz coups (fait-il dire au seigneur de Basché, liv. IV, ch. 12) seront donnés en riant, *selon la coustume observée en toutes fiançailles.* » Mais, pour cela, l'explication de Le Duchat ne nous en paraît pas meilleure.

Nous avons entendu dire : *battre la mitaine*, pour exprimer un amusement des enfants qui consiste à se frapper par un mouvement croisé l'extrémité des épaules avec la paume des mains, comme les marins le pratiquent. Ce mouvement régulier et très-précipité nous semble, mieux que les coups de poing des gens de noces, donner une idée des pulsations fréquentes du cœur.

[5] Qu'on me batte, qu'on me *roule*, comme on dirait vulgairement aujourd'hui, dans une épreuve de Sorbonne.

[6] On lit dans Festus que les Tenites (*Tenitæ*) passaient pour les divinités du sort, « quod *tenendi* potestatem haberent ».

CHAPITRE XII.

Comment Pantagruel explore par sors Virgilianes, quel sera le mariage de Panurge.

Adonc ouvrant Panurge le livre, rencontra on rang seiziesme ce vers :

Nec Deus hunc mensa, Dea nec dignata cubili est[1].

Digne ne fut d'estre en table du dieu,
Et n'eut on lict de la déesse lieu.

Cestuy, dist Pantagruel, n'est à vostre advantage. Il denote que vostre femme sera ribaulde, vous coqu par consequent. La déesse que ne aurez favorable est Minerve, vierge tres redoubtée, déesse puissante, fouldroyante, ennemie des coquz, des muguetz, des adulteres : ennemie des femmes lubricques, non tenantes la foy promise à leurs mariz, et à autruy soy abandonnantes. Le dieu est Jupiter tonnant, et fouldroyant des cieulx. Et noterez, par la doctrine des anciens Etrusques, que les manubies[2] (ainsi appelloient ilz les jectz des fouldres Vulcanicques) competent à elle seulement (exemple de ce fut donné en la conflagration des navires de Ajax Oileus[3]), et à Jupiter, son pere capital[4]. A autres dieux olym-

[1] C'est ainsi que finit la quatrième églogue de Virgile.

[2] Sénèque dit, d'après Cæcina : « Jovi tres *manubias* dari, quarum prima monet, secunda prodest, tertia adhibitis consilio diis emittitur. » *Quæst. nat.*, II, 41.

[3] ....Pallasne exurere classem
Argivum, atque ipsos potuit submergere ponto,
Unius ob noxam et furias Ajacis Oilei?
(Virgile, *Énéid.*, liv. I.)

[4] Son père par la tête. Allusion au mode de naissance de Minerve, que Jupiter enfanta par la tête, comme on l'a vu dans la Fable.

picques n'est licite fouldroyer. Pourtant ne sont ilz tant redoubtés des humains. Plus vous diray, et le prendrez comme extraict de haute mythologie. Quand les geans entreprindrent guerre contre les dieux, les dieux, au commencement, se mocquerent de telz ennemis, et disoient qu'il n'y en avoit pas pour leurs pages. Mais, quand ilz virent, par le labeur des geans, le mons Pelion posé dessus le mons Osse, et ja esbranlé le mons Olympe, pour estre mis au dessus des deux, furent tous effrayés. Adonc tint Jupiter chapitre general. Là fut conclud de tous les dieux, qu'ilz se mettroient vertueusement en defense. Et, pource qu'ilz avoient plusieurs fois veu les batailles perdues par l'empeschement des femmes qui estoient parmy les armées, fut decreté, que pour l'heure on chasseroit des cieulx en Egypte, et vers les confins du Nil, toute ceste vessaille des déesses[1], desguisées en beletes, fouines, ratepenades, museraignes[2], et autres metamorphoses. Seule Minerve fut de retenue, pour fouldroyer avec Jupiter, comme déesse des lettres et de guerre, de conseil et execution; déesse née armée, déesse redoubtée on ciel, en l'air, en la mer, et en terre.

Ventre sus ventre[3], dist Panurge, serois je bien Vulcan, duquel parle le poëte? Non. Je ne suis ne boiteux, ne faulx monnoyeur, ne forgeron, comme il estoit. Par adventure, ma femme sera aussi belle et advenante comme sa Venus; mais non ribaulde comme elle, ne moy coqu comme luy. Le villain jambe torte se fit declarer coqu par arrest, et en veute figure[4] de tous les dieux. Pour ce entendez au rebours. Ce sort denote que ma femme sera preude, pudicque et loyale, non mie armée[5], rebousse[6], ne ecervelée et extraicte de cervelle, comme Pallas : et ne me sera corrival ce beau Ju-

---

[1] Ce ramassis de déesses.

[2] Petit rat des champs (*mus araneus*, Pline).

[3] *Éd. de* 1546. *Ventre guoy* (éd. de 1552).

[4] A la face, en vue de.

[5] C'est-à-dire prête à résister, indocile.

[6] Acariâtre, revêche. Nous pensons que *rebousse* et *rebourse* sont le même mot prononcé diversement. Cotgrave les confond.

pin, et ja ne saulsera son pain en ma soupe[1], quand ensemble serions à table. Considerez ses gestes et beaux faits. Il a esté le plus fort ruffian, et plus infame cor.... [2], je dis bordelier, qui onques fust; paillard tousjours comme un verrat : aussi fut il nourry par une truie en Dicte[3] de Candie, si Agathocles Babylonien ne ment : et plus boucquin que n'est un boucq : aussi disent les autres, qu'il fut alaicté d'une chevre Amalthée. Vertus de Acheron, il belina pour un jour la tierce partie du monde, bestes et gens, fleuves et montaignes; ce fut Europe[4]. Pour cestuy belinaige, les Ammoniens[5] le faisoient protraire en figure de belier belinant, belier cornu. Mais je sçay comment garder se fault de ce cornard. Croyez qu'il n'aura trouvé un sot Amphitrion, un niais Argus[6] avec ses cent bezicles, un couart Acrisius[7], un lanternier Lycus[8] de Thebes, un resveur Agenor[9], un Asope[10] phlegmaticque, un

---

[1] C'était autrefois un signe d'intimité, de manger à l'écuelle de quelqu'un. De là vient l'expression proverbiale dont Rabelais se sert ici; mais on voit qu'il l'entend au figuré.

[2] Infâme *cordelier*, veut dire Panurge; puis il se reprend malignement et prononce *bordelier*, ce qui pour lui est tout un. Bordelier signifie coureur de mauvais lieux.

[3] La *Dicte* était une montagne de l'île de Candie ou de Crète.

Agathocle de Babylone atteste le fait, suivant le rapport d'Athénée.

[4] La Fable dit en effet que Jupiter ravit et rendit mère Europe, qui donna son nom à la troisième partie du monde.

[5] Dans le temple qu'on lui avait consacré en Égypte, Jupiter Ammon était représenté en effet avec des cornes de bélier.

[6] L'aventure d'Amphitryon et celle d'Argus sont assez connues pour que chacun puisse apprécier la justesse des épithètes que Rabelais leur applique.

[7] Le père de Danaé.

Si non Acrisium, virginis abditæ
Custodem pavidum, Juppiter et Venus
Risissent.
(Hor., l. III, ode 16.)

[8] Lycus, pendant l'absence d'Hercule, avait usurpé le trône de Thèbes, et voulait forcer Mégare, la femme du héros, à se donner à lui; mais il se laissa prévenir par Hercule, qui revint et le tua avant qu'il pût exécuter son projet. C'est pour cela qu'il est ici appelé *lanternier*.

[9] Un étourdi comme le père d'Europe, qui laissa enlever sa fille.

[10] Asopé était le dieu d'un fleuve de Béotie, qui se laissa ravir par Jupiter sa fille Ægina.

Rabelais l'appelle *phlegmatique*, à cause de la tranquillité des eaux boueuses du fleuve, dit Le Duchat. C'est possible; mais il n'était pas si phlegmatique, car c'est en poursuivant le ravisseur de sa fille qu'il fut foudroyé par le galant Jupiter.

Lycaon patepelue[1], un modouré Corytus de la Toscane[2], un Atlas à la grande eschine. Il pourroit cent et cent fois se transformer en cycne, en taureau, en satyre, en or, en coqu[3], comme fit quand il depucella Juno, sa sœur; en aigle, en belier, en pigeon, comme fit estant amoureux de la pucelle Phthie, laquelle demeuroit en Ægie; en feu, en serpent, voire certes en pusse, en atomes epicureicques, ou, magistronostralement, en secondes intentions[4]. Je le vous grupperay au cruc[5]. Et savez que luy feray? Cor dieu, ce que fit Saturne au Ciel son pere: Senecque l'a de moy predit, et Lactance confirmé : ce que Rhea fit à Athys. Je vous luy couperay les couillons tout rasibus du cul. Il ne s'en fauldra un pelet[6]. Par ceste raison ne sera il jamais pape; car *testiculos non habet*.

Tout beau, fillot, dist Pantagruel, tout beau. Ouvrez pour la seconde fois. Lors rencontra ce vers :

Membra quatit, gelidusque coit formidine sanguis.

Les os luy rompt, et les membres luy casse :
Dont de la peur le sang on corps luy glace.

Il denote, dist Pantagruel, qu'elle vous battera dos et ventre. Au rebours, respondit Panurge, c'est de moy qu'il prognosticque, et dit que je la batteray en tigre, si elle me fasche. Martin Baston en fera l'office[7]. En faulte de baston, le diable me mange si je ne la mangerois toute vive; comme la sienne mangea Cambles, roy des Lydiens[8]. Vous estes, dist Panta-

---

[1] Parce que Jupiter le transforma en loup, après avoir séduit sa fille Calisto.

[2] Le mari d'Électre, avec laquelle Jupiter engendra Dardanns.

[3] En coucou. *Coqu* était autrefois français; il est encore très-usité dans un grand nombre de nos patois.

[4] Allusion aux subtilités qu'enseignaient *nos maîtres* de Sorbonne.

[5] Ces mots ont bien la physionomie de l'argot, et signifient évidemment : Je vous le suspendrai au crochet.

Éte aux crupes, en rouchi, a le sens de : vivre aux crochets, aux dépens de quelqu'un.

[6] Un petit poil (*a little hair*. Cotgrave). Nous dirions aujourd'hui : Il ne s'en faudra de l'épaisseur d'un cheveu.

[7] ..... Holà, Martin bâton!
Martin bâton accourt.
(La Fontaine, L IV, F. 5.)

[8] Ce personnage était tellement

gruel, bien courageux. Hercules ne vous combatteroit en ceste fureur : mais c'est ce que l'on dit, que le Jean en vault deux, et Hercules seul n'osa contre deux combattre. Je suis Jean ? dist Panurge. Rien, rien, respondit Pantagruel. Je pensois au jeu de lourche et tricquetrac [1].

Au tiers coup, rencontra ce vers :

Fœmineo prædæ et spoliorum ardebat amore.

Brusloit d'ardeur, en feminin usage,
De butiner, et rober le bagage.

Il denote, dist Pantagruel, qu'elle vous desrobera. Et je vous voy bien en point, selon ces trois sors. Vous serez coqu, vous serez battu, vous serez desrobé.

Au rebours, respondit Panurge, ce vers denote qu'elle m'aimera d'amour perfaict. Onques n'en mentit le Satyricque, quand il dist que femme, bruslant d'amour supreme, prend quelques fois plaisir à desrober son amy [2]. Savez quoy ? Un gand, une aiguillette, pour la faire chercher. Peu de chose, rien d'importance. Pareillement, ces petites noisettes, ces riottes [3], qui par certains temps sourdent entre les amants, sont nouveaux refraichissemens et aiguillons d'amour. Comme nous voyons par exemple les coultelliers leurs coz [4] quelques fois marteller, pour mieux aiguiser les ferrements [5]. C'est pourquoy je prends ces trois sors à mon grand advantage. Autrement j'en appelle. Appeller, dist Pantagruel, ja-

---

vorace qu'une nuit il mangea sa femme. S'étant réveillé le lendemain avec une main de celle-ci dans la bouche, il s'étrangla.

[1] Au jeu de lourche et du trictrac, le grand Jan ou le petit Jan, qui aujourd'hui valent quatre points, n'en valaient probablement que deux du temps de Rabelais.

[2] *Le Satyricque*, c'est Juvénal qui dit, *Sat*. VI, v. 207 :

. . . Nullam invenies quæ parcat amanti.
Ardeat ipsa licet, tormentis gaudet amantis
Et spoliis.

[3] Petites noises et disputes.

[4] Pierres à aiguiser (*cos*, en latin). Ce mot appartient encore à la Saintonge et au Poitou.

[5] Tout instrument tranchant. Ce mot est usité en Saintonge, en Poitou, en Berry, et probablement en d'autres provinces.

« *Ferrement* se dit de tous les outils pour travailler à la terre, comme pelle, bêche, tranche, masse, et même des serpes, haches, etc. » (*Glossaire du centre de la France*, par M. le comte Jaubert.)

mais on ne peut des jugemens decidés par Sort et Fortune, comme attestent nos antiques jurisconsultes : et le dit Balde, *l. ult. C. de leg.*[1]. La raison est, pource que fortune ne recognoist point de superieur, auquel d'elle et de ses sors on puisse appeller. Et ne peut, en ce cas, le mineur estre en son entier restitué, comme apertement il dit, *in l. ait Prætor, § ult. ff. de minor.*

---

[1] Cette citation ne peut pas être prise au sérieux, bien entendu. Mais, Rabelais mêlant toujours un peu de vrai avec le faux en pareil cas, il est bon de faire remarquer que la *lex ultima de episcop. audien.* parle précisément de cas où l'on ne peut appeler. Or Rabelais aura confondu ce titre avec celui qui le suit immédiatement au code et qui traite en effet de *Legibus* et *Constitutionibus*.

CHAPITRE XIII.

Comment Pantagruel conseille Panurge prevoir l'heur ou malheur de son mariage par songes.

Or, puisque ne convenons ensemble en l'exposition des sors Virgilianes, prenons autre voye de divination. Quelle? demanda Panurge. Bonne, respondit Pantagruel, antique et authentique; c'est par songes. Car, en songeant, avec conditions lesquelles descrivent Hippocrates, *lib. peri enypnion*[1], Platon, Plotin, Jamblique, Synesius, Aristoteles, Xenophon, Galen, Plutarche, Artemidorus Daldianus, Herophilus, Quintus Calaber, Theocrite, Pline, Atheneus, et autres, l'ame souvent prevoit les choses futures. Ja n'est besoing plus au long vous le prouver. Vous l'entendez par exemple vulgaire, quand vous voyez, lorsque les enfans bien nettis[2], bien repuz et alaictés, dorment profondement, les nourrices s'en aller esbatre en liberté, comme pour icelle heure licentiées à faire ce que voudront, car leur presence autour du bers[3] sembleroit inutile. En ceste façon, nostre ame, lorsque le corps dort, et que la concoction est de tous endroits parachevée, rien plus n'y estant necessaire jusques au reveil, s'esbat et revoit sa patrie, qui est le ciel. De là, reçoit participation insigne de sa prime et divine origine; et, en contemplation de ceste infinie et intellectuelle sphere, le centre de laquelle est en chascun lieu de l'univers, la circonference point[4] (c'est

[1] Des songes (περὶ ἐνυπνίων, en grec).
[2] Bien lavés, faits nets, propres.
[3] Berceau.
[4] Cette définition géométrique de la Divinité, attribuée par Voltaire à Timée de Locres, par Rabelais et par mademoiselle de Gour-

Dieu, selon la doctrine de Hermes Trismegistus), à laquelle rien ne advient, rien ne passe, rien ne dechet, tous temps sont presens, note non seulement les choses passées en mouvemens inferieurs, mais aussi les futures : et, les rapportant à son corps, et par les sens et organes d'iceluy les exposant aux amis, est dite vaticinatrice et prophete.

Vray est qu'elle ne les rapporte en telle sincerité comme les avoit veues, obstant l'imperfection et fragilité des sens corporelz; comme la lune, recevant du soleil sa lumiere, ne nous la communicque telle, tant lucide, tant pure, tant vive et ardente comme l'avoit receue. Pourtant, reste à ces vaticinations somniales interprete, qui soit dextre, sage, industrieux, expert, rational, et absolu onirocrite et oniropole[1];

---

nay à Hermès Trismégiste, c'est-à-dire au Grec néo-platonicien qui a écrit sous forme de dialogue les prétendnes révélations de ce personnage fabuleux, développée enfin magnifiquement par Pascal, paraît devoir être définitivement restituée à Empédocle, que Vincent de Beauvais, d'après le poëte du XII[e] siècle Hélinand, désigne formellement comme l'auteur de cette belle image. Le poëme d'Empédocle sur la nature est perdu; mais, comme le dit M. Havet, qui, dans son édition des *Pensées* de *Pascal*, aidé de l'érudition de M. V. Le Clerc, a tracé, pour ainsi dire, la généalogie complète de l'idée qui nous occupe, « tout indique qu'il se conservait au moyen âge, sous forme latine, un recueil de pensées des philosophes de l'antiquité, recueil d'origine antique, où ont été puisées beaucoup de traditions dont on ne retrouve plus maintenant la source ».

Rabelais avait pu emprunter cette image à Gerson, qui l'a employée dans ses Œuvres, Mayence, 1609, t. VII, p. 325. Quant à l'attribution qu'il en fait à Hermès Trismégiste, il avait pu être induit en erreur, comme plus tard le commentateur Rossali, qui affirme qu'elle est de ce personnage; mais, en se reportant au texte grec, on voit qu'il parle seulement de *cercle immortel* : Ὁ κύκλος ὁ ἀθάνατος τοῦ θεοῦ.

[1] *Onirocrite* (ὀνειροκρίτης, en grec) signifie : interprète des songes. *Oniropole* (en grec ὀνειροπόλος) veut dire : *ex somniis vaticinans*, celui qui explique l'avenir par les songes.

Ainsi que l'a dit Le Duchat, Eustathe, sur Homère, fait observer qu'*oniropole* peut signifier : celui qui interprète son avenir d'après ses propres songes.

Rabelais a voulu sans aucun doute exprimer cette nuance. — Les deux phrases qui suivent en sont la preuve :

« *Tant de la personne songeante*, « dit-il, que d'*autruy* pareillement. » *Oniropole* s'applique à la personne songeante, et *onirocrite* à autruy.

ainsi sont appellés des Grecs. C'est pourquoy Heraclitus disoit rien par songes ne nous estre exposé, rien aussi ne nous estre celé ; seulement nous estre donnée signification et indice des choses advenir, ou pour l'heur et malheur nostre, ou pour l'heur et malheur d'autruy. Les sacres lettres le tesmoignent, les histoires prophanes l'asseurent, nous exposant mille cas advenuz selon les songes, tant de la personne songeante, que d'autruy pareillement. Les Atlanticques, et ceux qui habitent en l'isle de Thasos, l'une des Cyclades, sont privés de ceste commodité, on pays desquelz jamais personne ne songea [1]. Aussi furent Cleon de Daulie, Thrasymedes [2], et, de nostre temps, le docte Villanovanus [3] françois, lesquelz onques ne songerent.

---

[1] C'était là une opinion des anciens. — Voici ce qu'on lit dans Hérodote (liv. IV, c. 184, *in fine*) : Καλέονται γὰρ δὴ Ἄτλαντες, λέγονται δὲ οὔτε ἔμψυχον οὐδὲν σιτέεσθαι, οὔτε ἐνύπνια ὁρᾶν.

Pline (*Hist. nat.*, liv. V, ch. 8) dit aussi : « Neque (Atlantes) insomnia visunt qualia reliqui mortales. »

[2] Rabelais parle ici d'après Plutarque (*Livre des oracles qui ont cessé*, vers la fin) : « Καὶ Κλέωντα « μὲν ἴσμεν, etc. — Nous cognois« sons tous Cleon natif de Daulie, « jamais en jour de sa vie, et si a « vescu bien longuement, *il n'eut* « *aucun songe* : et des anciens on « en raconte autant de Thrasyme« des Hærcien. »

[3] Quel est ce Villanovanus ? Arnaud de Villeneuve, suivant Le Duchat. — La Monnoye, qui appréciait l'érudition et l'exactitude de Rabelais, n'était pas de cet avis, car il avait lu dans un petit traité d'Arnaud (*Expositiones visionum quæ fiunt in somniis*) le passage qui suit : « Ita recolo in *somno* me vidisse lupos quatuor, quadam nocte, qui ore aperto, insultum in me videbantur facere. »

Le quinteux de l'Aulnaye, qui cherche à trouver Rabelais en défaut et qui n'y réussit guère, s'appuie sur le passage que nous venons de citer pour prouver que Rabelais s'est trompé.

En supposant qu'Arnaud de Villeneuve pût passer pour *docte* à l'époque où il vivait, du moins est-il certain qu'il n'était ni contemporain de notre auteur, ni incapable de rêver ; ce n'est donc pas de lui que Rabelais veut parler. S'agit-il, comme la Monnoye le suppose, de Simon de Villeneuve, mort à Padoue en 1530, et fort vanté par plusieurs de ses contemporains ?

Nous ne le pensons pas, car Simon de Villeneuve n'était pas Français, ainsi que le constate une inscription de P. Brunel : « Simoni Villanovano *Belgæ*, græce latineque doetissimo. »

Si Rabelais avait voulu distinguer Simon de Villeneuve de l'Espagnol Servet, qui a publié quel-

Demain donc, sus l'heure que la joyeuse Aurore aux doigts rozatz[1] dechassera les tenebres nocturnes, adonnez vous à songer parfondement. Ce pendant, despouillez vous de toute affection humaine, d'amour, de haine, d'espoir et de craincte. Car, comme jadis le grand vaticinateur Proteus, estant desguisé et transformé en feu, en eau, en tigre, en dracon et autres masques estranges, ne predisoit les choses advenir[2]; ains, pour les predire, force estoit qu'il fust restitué en sa propre et naive forme; aussi ne peut l'homme recevoir divinité et art de vaticiner, si non que la partie qui en luy plus est divine (c'est νοῦς et *mens*)[3] soit coye, tranquille, paisible, non occupée, ne distraicte par passions et affections foraines.

Je le veux, dist Panurge : fauldra il peu ou beaucoup souper à ce soir? Je ne le demande sans cause. Car, si bien et largement je ne soupe, je ne dors rien qui vaille, la nuyt ne fais que ravasser, et autant songe creux que pour lors estoit mon ventre. Point souper, respondit Pantagruel, seroit le meilleur, attendu vostre bon en point et habitude.

Amphiaraus[4], vaticinateur antique, vouloit ceux qui par songes recevoient ses oracles rien tout celuy jour ne manger, et vin ne boire trois jours d'avant. Nous n'userons de tant extreme et rigoureuse diete. Bien croy je l'homme replet de viandes et crapule, difficilement concepvoir notice des choses spirituelles : ne suis toutesfois en l'opinion de ceux qui, aprés

---

ques ouvrages sous le nom de *Villanovanus*, il aurait dit Villeneuve le *Belge* et non le *François*.

Un contemporain de Rabelais, du nom de *Villanovanus*, passait pour n'avoir jamais rêvé. — Voilà un fait..... Tout le reste est incertain et sans grand intérêt.

[1] Rabelais connaît bien son Homère : Ῥοδοδάκτυλος Ἠώς.

[2] C'est encore un souvenir d'Homère. Voyez l'*Odyssée*, ch. 4, vers 417 et suivants; voyez aussi les *Géorgiques* de Virgile, liv. 4, vers 406 et suivants.

[3] L'âme, l'esprit (νοῦς, νόος, en grec : *mens*, en latin).

[4] Fils d'Apollon, devin célèbre, excellent surtout dans l'interprétation des songes.

Voyez Philostrate (l. II, ch. 37), de la *Vie d'Apollonius* :

« Ἐγένετο..... παρ' Ἕλλησιν Ἀμφιάρεως, etc. »

longs et obstinés jeunes, cuident plus avant entrer en contemplation des choses celestes.

Souvenir assez vous peut comment Gargantua mon pere (lequel par honneur je nomme) nous a souvent dit les escrits de ces hermites jeuneurs autant estre fades, jejunes[1] et de mauvaise salive, comme estoient leurs corps, lorsqu'ilz composoient : et difficile chose estre, bons et serains rester les esprits, estant le corps en inanition : veu que les philosophes et medicins afferment les esprits animaulx sourdre, naistre et pratiquer par le sang arterial, purifié et affiné à perfection dedans le retz admirable qui gist sous les ventricules du cerveau.

Nous baillant exemple d'un philosophe qui, en solitude pensant estre et hors la tourbe, pour mieux commenter, discourir et composer, ce pendant toutesfois autour de luy abayent les chiens, ullent les loups, rugient les lions, hannissent les chevaulx, barrient les elephans, sifflent les serpens, braislent les asnes, sonnent les cigales, lamentent les tourterelles ; c'est à dire, plus estoit troublé, que s'il fust à la foyre de Fontenay, ou Niort ; car la faim estoit on corps : pour à laquelle remedier, abaye l'estomac, la veue esblouit, les veines sugcent de la propre substance des membres carniformes, et retirent en bas cestuy esprit vagabond, negligent du traictement de son nourrisson et hoste naturel, qui est le corps : comme si l'oiseau, sus le poing estant, vouloit en l'air son vol prendre, et incontinent par les longes seroit plus bas deprimé. Et, à ce propos, nous allegant l'autorité de Homere, pere de toute philosophie, qui dit les Gregeoys lors, non plus tost, avoir mis à leurs larmes fin du dueil de Patroclus, le grand amy de Achilles, quand la faim se declara, et leurs ventres protesterent plus de larmes ne les fournir[2]. Car,

---

[1] A jeun (*jejunus*, en latin), esprits creux, vides. — *De mauvaise salive* signifie qui corrompent, empoisonnent. — La salive d'un homme à jeun était et est encore, dans nos campagnes, considérée comme un poison.

[2] Rabelais veut faire allusion au passage du livre XIX de l'*Iliade*, v. 155 et s., où Ulysse exhorte les

en corps exinaniz [1] par trop long jeusne, plus n'estoit de quoy pleurer et larmoyer.

Mediocrité est en tous cas louée, et icy la maintiendrez. Vous mangerez à souper non febves[2], non lievres[3], ne autre chair ; non poulpre[4], qu'on nomme polype, non choux, ne autres viandes [5] qui peussent vos esprits animaulx troubler et obfusquer. Car, comme le miroir ne peut representer les simulacres des choses objectées et à luy exposées, si sa polissure est par haleines ou temps nebuleux obfusquée, aussi l'esprit ne reçoit les formes de divination par songes, si le corps est inquieté et troublé par les vapeurs et fumées des viandes precedentes, à cause de la sympathie, laquelle est entre eux deux indissoluble.

Vous mangerez bonnes poires crustumenies[6] et berguamottes, une pomme de court pendu, quelques pruneaux de Tours, quelques cerises de mon verger. Et ne sera pour quoy devez craindre que vos songes en proviennent doubteux, fallaces ou suspectz, comme les ont declarés aucuns peripateticques, on temps de automne; lors savoir est que les humains plus copieusement usent de fruictages qu'en autre saison. Ce que les anciens prophetes et poëtes mystic-

---

Grecs qui pleurent Patrocle à reprendre des forces pour retourner au combat.

[1] Épuisés (*exinanitus*, en latin).

[2] On lit dans Pline l'Ancien (liv. XVII, ch. 12, *Hist. nat.*) :

« (*Faba*) hebetare sensus existimata, insomnia quoque facere. »

Et dans Cicéron (*Divin.*, I. 20, 30) :

« ..... Pythagoricis interdictum putatur ne *faba* vescerentur, quod habet inflationem magnam is cibus, tranquillitati mentis, quærentis vera, contrariam. »

[3] Pline le Naturaliste (livre XXVIII, chapitre 19) s'exprime ainsi qu'il suit : « Somnos fieri *lepore* sumpto in cibis Cato arbitratur. »

C'était aussi l'opinion de Galien, que la chair du lièvre engendrait plus qu'aucune autre la mélancolie.

[4] Pourpier. C'est encore une opinion de Pline.

[5] Ce mot n'avait pas autrefois le sens restreint qu'il a aujourd'hui. Il comprenait tout ce qui pouvait servir à l'alimentation.

[6] Des poires de *Crustumexum*, ville de Toscane.

Crustuminis, Syriisque piris...
(Virg, *Géorg.*, l. II, v. 88.)

Pline (*Hist. nat.*, lib. V, c. 15) a aussi vanté ces poires : « Cunctis autem *Crustumina* gratissima, proxima iis Falerna. »

quement nous enseignent, disans les vains et fallacieux songes gesir et estre cachés sous les feuilles cheutes en terre; parce qu'en automne, les feuilles tombent des arbres. Car ceste ferveur naturelle, laquelle abonde es fruictz nouveaulx, et laquelle, par son ebullition, facilement evapore es parties animales (comme nous voyons faire le moust) est, long temps a, expirée et resolue. Et boirez belle eau de ma fontaine[1]. La condition, dist Panurge, m'est quelque peu dure. J'y consens toutesfois, couste et vaille[2]. Protestant desjeuner demain à bonne heure, incontinent aprés mes songeailles. Au surplus, je me recommande aux deux portes d'Homere[3], Morpheus, à Icelon, à Phantasus, et Phobetor[4]. Si au besoing ilz m'aident et secourent, je leurs erigeray un autel joyeux, tout composé de fin dumet[5]. Si en Laconie j'estois dedans le temple de Ino[6], entre Oetyle et Thalames, par elle serait ma perplexité resolue en dormant à beaux et joyeux songes.

Puis demanda à Pantagruel : Seroit ce point bien fait si je mettois dessous mon coissin quelques branches de laurier? Il n'est, respondit Pantagruel, ja besoing. C'est chose superstitieuse, et n'est qu'abus ce qu'en ont escrit Serapion Ascalonites[7], Antiphon[8], Philochorus[9], Artemon[10], et Ful-

---

[1] Il est permis de voir là une allusion à Fontainebleau, ou *Fontaine-Belleau*, comme on l'appelait souvent au XVIe siècle. De même, plus haut, les mots *mon vergier*, semblent s'appliquer à la Touraine, qu'on appelait le jardin de la France. Ici encore Rabelais laisse soupçonner qu'il pense à François Ier en faisant parler Pantagruel.

Du reste, Euripide, Aristophane et Stace parlent de l'eau pure et des ablutions comme d'un remède contre l'influence des songes.

[2] Coûte que coûte, quoi qu'il en advienne (*whatsoever come of it*, Cotgrave).

[3] La porte d'ivoire et celle de corne, par où sortaient les songes.

[4] Ces trois derniers noms sont ceux des ministres du Sommeil.

[5] Duvet (*dumetum*, en latin). On dit encore *dumet* en divers patois.

[6] Œtyle et Thalames étaient en effet deux villes, l'une de Laconie, l'autre de Messénie, mais le temple qui les avoisinait était dédié à Pasiphaë, et non à Ino.

[7] Sérapion d'Ascalon (comme le dit Johanneau), auteur d'un livre sur l'explication des songes.

[8] Historien et versificateur. Il était d'Athènes, et contemporain de Socrate. Il a écrit un livre : Περὶ κρίσεως ὀνείρων.

[9] Athénien, versificateur et historien, de même qu'Antiphon.

[10] Artémon de Milet, qui a écrit sur l'interprétation des songes.

gentius Planciades[1]. Autant vous en dirois je de l'espaule gauche du crocodile et du chameleon[2], sauf l'honneur du vieux Democrite. Autant de la pierre des Bactrians nommée Eumetrides[3]. Autant de la corne de Hammon[4]. Ainsi nomment les Ethiopiens une pierre precieuse à couleur d'or, et forme d'une corne de belier, comme est la corne de Jupiter Hammonien, affirmans autant estre vrais et infaillibles les songes de ceux qui la portent, que sont les oracles divins. Par adventure est ce que escrivent Homere et Virgile des deux portes des songes, es quelles vous estes recommandé. L'une est d'ivoire, par laquelle entrent les songes confus, fallaces et incertains; comme, à travers l'ivoire, tant soit deliée que voudrez, possible n'est rien voir; sa densité et opacité empesche la penetration des espritz visifz et reception des especes visibles. L'autre est de corne, par laquelle entrent les songes certains, vrais et infaillibles; comme, à travers la corne, par sa resplendeur et diaphaneité apparoissent toutes especes certainement et distinctement. Vous voulez inferer, dist frere Jean, que les songes des coquz cornuz, comme sera Panurge, Dieu aidant et sa femme, sont tousjours vrais et infaillibles.

[1] Fulgence ou Fabius Planciades, grammairien arabe du IVe siècle. — Il a écrit, entre autres ouvrages, un *Mythologicon*.

[2] « . . . . Chamæleonem peculiari volumine dignum existimatum Democrito....... sinistrum humerum quibus monstris consecret, qualiter somnia quæ velis et quibus velis, mittantur, pudet referre. » (Pline, l. XXVIII, ch. 8.)

[3] C'est encore là un souvenir de Pline le Naturaliste :

« Eumetris in Bactris nascitur, « silici similis, et capiti supposita « visa nocturna oraculi modo red« dit. » (Liv. XXXVII, ch. 10.)

[4] « Hammonis cornu inter sacratissimas Æthiopiæ gemmas, aureo colore, arietini cornu effigiem reddens promittitur prædivina somnia repræsentare. » (Pline, au même livre.)

CHAPITRE XIV.

Le songe de Panurge, et interpretation d'iceluy.

Sus les sept heures du matin subsequent, Panurge se presenta davant Pantagruel, estans en la chambre Epistemon, frere Jean des Entommeures, Ponocrates, Eudemon, Carpalim et autres, esquelz à la venue de Panurge dist Pantagruel : Voyez cy nostre songeur[1]. Ceste parole, dist Epistemon, jadis cousta bon, et fut cherement vendue es enfans de Jacob. Adonc, dist Panurge, j'en suis bien chez Guillot[2] le songeur. J'ay songé tant et plus, mais je n'y entends note. Exceptez que, par mes songeries, j'avois une femme jeune, galante, belle en perfection, laquelle me traictoit et entretenoit mignonnement, comme un petit dorelot[3]. Jamais homme ne fut plus aise, ne plus joyeux. Elle me flattoit, me chatouilloit, me tastonnoit, me testonnoit[4], me baisoit, me accolloit, et, par esbattement, me faisoit deux belles petites cornes au dessus du front. Je luy remontrois en folliant[5] qu'elle me les debvoit mettre au dessous des yeulx, pour mieux voir ce que j'en voudrois ferir, afin que Momus ne trouvast en elle chose aucune imperfaicte et digne de correction, comme il fit en la position des cornes bovines[6]. La

[1] Au chap. 27 de la Genèse, les frères de Joseph se disent, en le voyant approcher : « Voici notre songeur qui vient ; tuons-le, etc. » On sait qu'il leur avait raconté un songe où ils étaient humiliés devant lui.

[2] C'est un personnage populaire dont le nom revient souvent dans les pamphlets du XVIe siècle et du commencement du XVIIe.

[3] Un petit enfant gâté. Nous avons conservé *dorloter*, traiter délicatement. *Dorlot*, *Derlot*, était un terme dont on se servait en berçant les enfants.

[4] Me coiffait.

[5] En jouant le fou, en folâtrant.

[6] Lucien, dans *Nigrinus*, et Aristote (*De partibus animalium*), critiquent la position des cornes du

follastre, non obstant ma remonstrance, me les fichoit encorés plus avant. Et en ce ne me faisoit mal quelconque, qui est cas admirable. Peu aprés, me sembla que je fus, ne sçay comment, transformé en tabourin, et elle en chouette. Là fut mon sommeil interrompu, et en sursault me resveillay tout fasché, perplex et indigné. Voyez là une belle platelée de songes. Faites grand chere là dessus. Et l'exposez comme l'entendez. Allons desjeuner, monsieur maistre Carpalim.

J'entends, dist Pantagruel, si j'ay jugement aucun en l'art de divination par songes, que vostre femme ne vous fera reallement et en apparence exterieure cornes au front, comme portent les satyres; mais elle ne vous tiendra foy ne loyaulté conjugale, ains à autruy s'abandonnera, et vous fera coqu. Cestuy point est apertement exposé par Artemidorus[1] comme le dis. Aussi ne sera de vous faite metamorphose en tabourin; mais d'elle vous serez battu comme tabour à nopces : ne d'elle en chouette : mais elle vous desrobera, comme est le naturel de la chouette. Et voyez vos songes conformes es sors Virgilianes. Vous serez coqu, vous serez battu, vous serez desrobé. Là s'escria frere Jean, et dist : Il dit par Dieu vray, tu seras coqu, homme de bien, je t'en asseure, tu auras belles cornes. Hay, hay, hay, nostre maistre *de Cornibus*[2]. Dieu te gard, fais nous deux motz de predication, et je feray la queste parmy la paroisse.

Au rebours, dist Panurge, mon songe presagit qu'en mon mariage j'auray planté[3] de tous biens, avec la corne d'abondance. Vous dictes que seront cornes de satyres. *Amen, amen, fiat, fiatur, ad differentiam papæ.* Ainsi aurois je eternellement le virolet en point et infatigable, comme l'ont les

bœuf, et pensent qu'elles auraient dû être placées au-dessous des yeux.

[1] Artemidorus Daldianus. — Dans le *Scaligerana*, au mot *Cornard*, nous avons remarqué ce passage reproduit par Le Duchat :

« Memini me apud Artemidorum, « antiquum auctorem, legisse, eum « qui somniaret arietem ad se ve« nire, futurum esse ut ejus uxor « mœchetur. »

[2] Allusion à Pierre Cornu, franciscain et prédicateur.

[3] Abondance, profusion. *Plenty* en anglais.

satyres. Chose que tous desirent, et peu de gens l'impetrent des cieulx. Par consequent, coqu jamais. Car faulte de ce est cause sans laquelle non, cause unique de faire les mariz coquz. Qui fait les coquins mendier? C'est qu'ilz n'ont en leurs maisons de quoy leur sac emplir. Qui fait le loup sortir du bois? Default de carnage[1]. Qui fait les femmes ribauldes? Vous m'entendez assez. J'en demande à messieurs les clercs, à messieurs les presidens, conseillers, advocatz, proculteurs et autres glossateurs de la venerable rubricque, *de frigidis et maleficiatis*.

Vous (pardonnez moy si je m'esprends[2]) me semblez evidentement errer, interpretans cornes pour cocuage. Diane les porte en teste à forme d'un beau croissant. Est elle coqüe pourtant? Comment diable seroit elle coqüe, qui ne fut onques mariée? Parlez, de grace, correct, craignant qu'elle vous en face au patron[3] que fit à Acteon. Le bon Bacchus porte cornes semblablement: Pan, Jupiter Ammonien, tant d'autres. Sont ilz coquz? Juno seroit elle putain? Car il s'ensuivroit[4], par la figure dite *Metalepsis*. Comme, appelant un enfant, en presence de ses pere et mere, champis ou avoistre[5], c'est honnestement, tacitement dire le pere coqu, et sa femme ribaulde. Parlons mieux. Les cornes que me faisoit ma femme, sont cornes d'abondance et planté de tous biens. Je le vous affie[6]. Au demourant, je seray joyeux comme un tabour à nopces, tousjours sonnant, tousjours ronflant, tousjours bourdonnant et petant. Croyez que c'est l'heur de mon bien. Ma femme sera coincte et jolie, comme une belle petite chouette.

---

[1] De chair, de pâture.

[2] Si je m'anime. Ce mot est encore usité dans plusieurs provinces. Rabelais s'en sert souvent.

Le Duchat a compris : « Si je me méprends; » ce qui serait là un contre-sens.

[3] Sur le patron, sur le modèle.

[4] Cela en serait la conséquence.

[5] Enfant trouvé ou adultérin.

[6] Je vous le garantis.

Dans les lois anglo-normandes, *affiance* signifie promesse de s'épouser, fiançailles.

Au livre Ier, ch. 29, p. 201, nous avons déjà expliqué ce mot. Nous l'avons traduit, comme ici, par *garantir*. Les biens qui te sont *affiés*, c'est-à-dire auxquels tu dois nécessairement succéder.

Qui ne le croit, d'enfer aille au gibbet,
Noel nouvelet[1].

Je note, dist Pantagruel, le point dernier que avez dit, et le confere avec le premier. Au commencement vous estiez tout confict en delices de vostre songe. En fin vous esveillastes en sursault, fasché, perplex, et indigné. (Voire, dist Panurge, car je n'avois point disné.) Tout ira en desolation, je le prevoy. Saichez, pour vray, que tout sommeil finissant en sursault, et laissant la personne faschée et indignée, ou mal signifie, ou mal presagit.

Mal signifie, c'est à dire maladie cacoethe[2], maligne, pestilente, occulte, et latente dedans le centre du corps: laquelle, par sommeil, qui tousjours renforce la vertu concoctrice, selon les theoremes de medicine, commenceroit soy declarer et mouvoir vers la superficie. Au quel triste mouvement seroit le repos dissolu, et le premier sensitif admonesté de y compatir et pourvoir. Comme en proverbe l'on dit, irriter les freslons, mouvoir la camarine[3], esveiller le chat qui dort.

Mal presagit, c'est à dire, quant au fait de l'ame en matiere de divination somniale, nous donne entendre que quelque malheur y est destiné et preparé, lequel de brief sortira en son effect. Exemple on songe et resveil espouvantable de Hecuba; on songe de Eurydice, femme de Orpheus, lequel parfaict, les dit Ennius s'estre esveillées en sursault et espouvantées[4]. Aussi aprés vit Hecuba son mary Priam, ses

---

[1] C'est le commencement d'un noël fort ancien :

Noël nouvelet, noël chantons ici.

[2] De mauvaise nature et difficile à guérir (du grec κακοήθης, *malignus*).

Ce mot n'est point de l'invention de Rabelais. Il était fort usité en médecine de son temps.

[3] La Camarine était un lac fangeux de la Sicile.

. . . Fatis numquam concessa moveri
Apparet *Camarina* procul. . . . .
(Virg., *Æn.*, l. VII, v. 84.)

On disait en proverbe *Camarinam movere*, comme nous dirions remuer un bourbier.

[4] Nous lisons dans Virgile :

Olli somnum ingens rumpit pavor, ossaque et artus
Perfundit toto proruptus corpore sudor.
(*Æn.*, l. VII, v. 408, 409.)

enfans, sa patrie occis et destruictz : Eurydice, bien tost aprés, mourut miserablement.

En Eneas, songeant qu'il parloit à Hector defunct : soudain en sursault s'esveillant. Aussi fut celle propre nuyt Troye saccagée et bruslée. Autre fois songeant qu'il veoit ses dieux familiers et penates, et en espouvantement s'esveillant, patit au subsequent jour horrible tormente sus mer.

En Turnus, lequel, estant incité par vision phantastique de la furie infernale à commencer guerre contre Eneas, s'esveilla en sursault, tout indigné; puis fut, aprés longues desolations, occis par iceluy Eneas. Mille autres. Quand je vous conte de Eneas, notez que Fabius Pictor dit rien par luy n'avoir esté fait ne entrepris, rien ne luy estre advenu, que prealablement il n'eust cogneu et preveu par divination somniale[1]. Raison ne default es exemples. Car, si le sommeil et repos est don et benefice special des dieux, comme maintiennent les philosophes, et atteste le poëte, disant :

> Lors l'heure estoit que sommeil, don des cieux,
> Vient aux humains fatigués gracieux[2];

tel don en fascherie et indignation ne peut estre terminé, sans grande infelicité pretendue. Autrement, seroit repos non repos : don, non don : non des dieux amis provenant, mais des diables ennemis, jouxte le mot vulgaire[3] *Echthron adora dora.* Comme si, le pere familles estant à table opulente, en bon appetit, au commencement de son repas, on voyoit en sursault espouvanté soy lever. Qui n'en sçauroit la cause s'en pourroit esbahir. Mais quoy? Il avait ouy ses serviteurs crier

---

[1] « Sint hæc, ut dixi, somnia fabularum : hisque adjungatur etiam Æneæ somnium; quod in Numerii Fabii Pictoris græcis annalibus ejusmodi est, ut omnia, quæ ab Ænea gesta sunt, quæque illi acciderunt, ea fuerint quæ ei secundum quietem visa sunt. » (*Ciceron.*)

[2] Ces vers sont traduits de Virgile, et ne valent pas l'original :

> Tempus erat quo prima quies mortalibus ægris
> Incipit, et dono divum gratissima serpit.
> (*Énéid.*, l. II, v. 268 et 269.)

[3] Suivant le mot vulgaire...

Cette pensée fort juste a été exprimée de cent manières. Tout le monde connait le vers de Virgile :

> ..... Timeo Danaos et dona ferentes.

au feu, ses servantes crier au larron, ses enfans crier au meurtre. Là failloit, le repas laissé, accourir pour y remedier et donner ordre.

Vrayement, je me recorde que les caballistes et Massoretz, interpretes des sacres lettres, exposans en quoy l'on pourroit par discretion cognoistre la verité des apparitions angelicques (car souvent l'ange de Satan se transfigure en ange de lumiere), disent la difference de ces deux estre en ce que l'ange bening et consolateur, apparoissant à l'homme, l'espouvante au commencement, le console en la fin, le rend content et satisfait : l'ange malin et seducteur au commencement resjouit l'homme ; en fin le laisse perturbé, fasché et perplex [1].

---

[1] . . . . Si me pensay
Que vision venant de part maulvaise
Au commencer donne semblance d'ayse,
Et, au partir, tristes et desolez
Rend ceux qu'avoit à l'entrée consolés ;
Mais au contraire et tout à l'opposite
Faict le bon ange envers ceux que visite,
Car au venir il leur donne terreur,
Et au depart les jecte hors d'erreur :
Si qu'en la fin jamais aucun ne laisse.
(Crétin, *Apparition du marcschal sans reproche.*)

CHAPITRE XV.

Excuse de Panurge, et exposition de caballe monasticque en matiere de bœuf salé.

Dieu, dist Panurge, gard de mal qui voit bien et n'oyt goutte. Je vous voy tres bien, mais je ne vous oy point. Et ne sçay que dictes. Le ventre affamé n'a point d'oreilles. Je brame[1] par Dieu de male rage de faim. J'ay fait corvée trop extraordinaire. Il fera[2] plus que maistre Mouche[3], qui de cestuy an me fera estre de songeailles. Ne souper point de par le diable? Canere. Allons, frere Jean, desjeuner. Quand j'ay bien à point desjeuné, et mon stomac est bien à point affené et agrené[4], encores pour un besoing, et en cas de necessité, me passerois je de disner. Mais ne souper point? Cancre. C'est erreur. C'est scandale en nature.

Nature a fait le jour pour soy exercer, pour travailler et vacquer chascun en sa negociation : et, pour ce plus aptement faire, elle nous fournit de chandelle, c'est la claire et joyeuse lumiere du soleil. Au soir, elle commence nous la tollir[5], et nous dit tacitement : Enfans, vous estes gens de bien. C'est assez travaillé. La nuyt vient : il convient cesser du labeur, et soy restaurer par bon pain, bon vin, bonnes vian-

[1] Je crie. *Bramer*, *brama*, se disent en divers patois.

[2] Éd. de 1546 et 1552. *Alias, sera*.

[3] Maistre Mousche, en français; maestro Muccio, en italien, le type de l'escamoteur.

... Il jouera mieux que maistre Mousche
Qui me prendra en desarroy.
(Coquillart, *Monol. des Perruques*.)

[4] Complétement rassasié. — Au propre, le mot *afféné*, en Saintonge, en Poitou, en Berry, etc., signifie : fourni de foin à discrétion; *agrené* veut dire : fourni de grain, d'avoine.

[5] Enlever (*tollere*, en latin). Ce mot est resté dans quelques patois.

traicte de la marmite claustrale. Le laboureur, c'est le bœuf qui laboure, ou a labouré : à neuf leçons, c'est à dire cuict à perfection. Car les bons peres de religion, par certaine caballisticque institution des anciens, non escrite, mais baillée de main en main, soy levans, de mon temps, pour matines, faisoient certains preambules notables avant entrer en l'eglise. Fiantoient aux fiantoirs, pissoient aux pissoirs, crachoient aux crachoirs; toussoient aux toussoirs melodieusement, resvoient aux resvoirs, afin de rien immonde ne porter au service divin. Ces choses faites, devotement se transportoient en la sainte chapelle (ainsi estoit en leurs rebus nommée la cuisine claustrale), et devotement sollicitoient que des lors fust au feu le bœuf mis pour le desjeuner des religieux freres de Nostre Seigneur. Eux mesmes souvent allumoient le feu sous la marmite. Or est que, matines ayant neuf leçons, plus matin se levoient par raison. Plus aussi multiplioient en appetit et alteration aux aboys du parchemin [1], que matines estant ourlées d'une ou trois leçons seulement. Plus matin se levans, par ladite caballe, plus tost estoit le bœuf au feu :

Plus y estant, plus cuict restoit,
Plus cuict restant, plus tendre estoit;

moins usoit les dents, plus delectoit le palat : moins grevoit le stomac, plus nourrissoit les bons religieux. Qui est la fin unique et intention premiere des fondateurs : en contemplation de ce qu'ilz ne mangent mie pour vivre, ilz vivent pour manger, et n'ont que leur vie en ce monde. Allons, Panurge.

A ceste heure, dist Panurge, te ay je entendu, couillon velouté, couillon claustral et caballicque. Il me y va du propre cabal [2]. Le sort [3], l'usure, et les interestz je pardonne. Je me

n'était pas une soupe de chien, c'est que Rabelais la fait figurer dans la liste des mets recherchés offerts par les Gastrolâtres à leur dieu (liv. IV, ch. 59).

[1] En aboyant (en chantant à gorge déployée) devant le parchemin, le livre du plain-chant.

[2] Rabelais joue sur les mots *caballique*, *cabal*, *caballe*. On désignait par *cabal* les deniers ou les marchandises qu'on prenait d'autrui, à charge d'un partage dans les bénéfices. (Voyez Cotgrave et Monet.)

[3] Le capital.

contente des despens, puis que tant disertement nous as fait repetition sus le chapitre singulier de la caballe culinaire et monasticque. Allons, Carpalim. Frere Jean, mon baudrier, allons. Bon jour, tous mes bons seigneurs. J'avois assez songé pour boire. Allons.

Panurge n'avoit ce mot achevé, quand Epistemon à haute voix s'escria, disant : Chose bien commune et vulgaire entre les humains est, le malheur d'autruy entendre, prevoir, cognoistre, et predire. Mais, ô que chose rare est son malheur propre predire, cognoistre, prevoir, et entendre ! Et que prudentement le figura Esope en ses apologes, disant, chascun homme en ce monde naissant une bezace au coul porter; on sachet de laquelle davant pendant sont les faultes et malheurs d'autruy, tousjours exposées à nostre veue et cognoissance : on sachet darriere pendant sont les faultes et malheurs propres : et jamais ne sont veues ne entendues, fors de ceux qui des cieulx ont le benevole aspect.

CHAPITRE XVI.

Comment Pantagruel conseille à Panurge de conferer avec une sibylle de Panzoust.

Peu de temps aprés, Pantagruel manda querir Panurge, et luy dist : L'amour que je vous porte, inveteré par succession de long temps[1], me sollicite de penser à vostre bien et profit. Entendez ma conception : On m'a dit que à Panzoust, prés le Croulay[2], est une sibylle tres insigne, laquelle predit toutes choses futures : prenez Epistemon de compagnie, et vous transportez devers elle, et oyez ce que vous dira. C'est, dist Epistemon, par adventure, une Canidie, une Sagane[3], une phithonisse et sorciere. Ce que me le fait penser, est que celuy lieu est en ce nom diffamé, qu'il abonde en sorcieres, plus que ne fit onques Thessalie. Je ne iray pas voluntiers. La chose est illicite et defendue en la loy de Moses. Nous, dist Pantagruel, ne sommes mie Juifz, et n'est chose confessée ne averée qu'elle soit sorciere. Remettons à vostre retour le grabeau et belutement[4] de ces matieres. Que savons nous si c'est une unziesme sibylle, une seconde Cassandre? Et, ores que sibylle ne fust, et de sibylle ne meritast le nom, quel interest[5] encourrez vous, avec elle conferant de vostre perplexité? entendu mesmement qu'elle est en existimation[6] de plus savoir, plus entendre que ne porte l'usance ne du

[1] Que le temps n'a fait qu'accroître.

[2] Village à deux lieues de Chinon.

[3] Magicienne. Horace, l. 1, Sat. VIII.

[4] La discussion et l'examen minutieux.

[5] Quel danger.

[6] Elle passe pour plus savoir, plus entendre, etc.

pays, ne du sexe? Que nuist savoir tousjours, et tousjours apprendre, fust ce

> D'un sot, d'un pot, d'une guedoufle,
> D'une moufle, d'une pantoufle [1] ?

Vous souvienne que Alexandre le grand, ayant obtenu victoire du roy Darie en Arbelles, presens ses satrapes, quelque fois refusa audience à un compagnon, puis en vain mille et mille fois s'en repentit. Il estoit en Perse victorieux, mais tant esloigné de Macedonie, son royaume hereditaire, que grandement se contristoit, par non pouvoir moyen aucun inventer d'en savoir nouvelles; tant à cause de l'enorme distance des lieux, que de l'interposition des grands fleuves, empeschement des desers, et objection des montaignes. En cestuy estrif [2] et soigneux pensement, qui n'estoit petit (car on eust peu son pays et royaume occuper, et là installer roy nouveau et nouvelle colonie, long temps davant qu'il en eust advertissement, pour y obvier) davant luy se presenta un homme de Sidoine, marchand perit [3] et de bon sens, mais au reste assez pauvre et de peu d'apparence, luy denonçant et affermant avoir chemin et moyen inventé, par lequel son pays pourroit de ses victoires Indianes, luy de l'estat de Macedonie et Egypte, estre en moins de cinq jours assavanté [4].

Il estima la promesse tant abhorrente et impossible, qu'onques l'oreille prester ne luy voulut, ne donner audience. Que luy eust cousté ouir et entendre ce que l'homme avoit inventé? Quelle nuisance, quel dommage eust il encouru pour savoir quel estoit le moyen, quel estoit le chemin, que l'homme luy vouloit demonstrer? Nature me semble, non sans cause, nous avoir formé oreilles ouvertes, n'y apposant porte ne clousture aucune, comme a fait es yeulx, langue,

---

[1] Cette plaisanterie se retrouve dans *Tristram Shandy* :
« ... From a sot, a pot, a fool, a winter-mittain. »

[2] Cette perplexité.

[3] Expérimenté, habile (*peritus*, en latin).

[4] Instruit.

et autres issues du corps. La cause je cuide estre, afin que tousjours, toutes nuytz, continuellement, puissions ouir, et, par ouye, perpetuellement apprendre : car c'est le sens sus tous autres plus apte es disciplines. Et peut estre que celuy homme estoit ange, c'est à dire, messagier de Dieu, envoyé comme fut Raphael à Tobie. Trop soudain le contemna [1]: trop long temps aprés s'en repentit [2].

Vous dictes bien, respondit Epistemon; mais ja ne me ferez entendre que chose beaucoup advantageuse soit, prendre d'une femme, et d'une telle femme, en tel pays, conseil et advis. Je, dist Panurge, me trouve fort bien du conseil des femmes, et mesmement des vieilles. A leur conseil, je fais tousjours une selle ou deux extraordinaires. Mon amy, ce sont vrais chiens de monstre [3], vrayes rubricques de droit. Et bien proprement parlent ceux qui les appellent sages femmes. Ma coustume et mon style est les nommer presages femmes. Sages sont elles, car dextrement elles cognoissent. Mais je les nomme presages, car divinement elles prevoient et predisent certainement toutes choses advenir. Aucunesfois je les appelle non Maunettes, mais Monetes [4], comme la Juno des Romains. Car d'elles tousjours nous viennent admonitions salutaires et profitables. Demandez en à Pythagoras, Socrates, Empedocles, et nostre maistre Ortuinus [5]. Ensemble je loue

---

[1] Méprisa (du latin *contemnere*).

[2] Ce marchand de Sidoine était-il inventeur de quelque procédé télégraphique?

Le héros macédonien n'y voulut pas plus croire que l'Alexandre des temps modernes à la découverte de la vapeur; que n'avaient-ils un Rabelais dans leurs conseils?

[3] Un chien de *monstre* n'est point un chien de parade, comme le prétend Johanneau, sans s'inquiéter du non-sens de son explication. « C'est un chien d'arrêt, perro de *muestra*, canis prædæ monstrator. » (*Dict. de l'Ac. esp.*) Il est naturel que nous ayons emprunté ce terme à l'Espagne, puisqu'elle nous a fourni nos premiers chiens d'arrêt.

Les rubriques de droit, c'est-à-dire les titres des livres de droit, imprimés autrefois en gros caractères rouges, indiquaient au lecteur la matière, comme le chien couchant indique le gibier au chasseur.

[4] Non malnettes, mais avertisseuses. *Moneta*, de *monere*, était un surnom donné à Junon.

[5] Ortuinus est celui à qui sont adressées les *Epistolæ obscurorum virorum*.

jusques es hauts cieulx l'antique institution des Germains, les quelz prisoient au poids du sanctuaire et cordialement reveroient le conseil des vieilles : par leurs advis et responses tant heureusement prosperoient, comme les avoient prudentement receues. Tesmoings la vieille Aurinie[1], et la bonne mere Vellede, on temps de Vespasien.

Croyez que vieillesse feminine est tousjours foisonnante en qualité soubeline, je voulois dire sibylline. Allons par l'aide, allons par la vertu Dieu, allons. Adieu, frere Jean, je te recommande ma braguette. Bien, dist Epistemon, je vous suivray, protestant que, si j'ay advertissement qu'elle use de sort ou enchantement en ses responses, je vous laisseray à la porte, et plus de moy accompaigné ne serez.

---

[1] Prophétesse fameuse que Tacite nomme avec Velléda.

« Vidimus sub divo Vespasiano, Velledam diu apud plerosque numinis loco habitam : sed et olim Auriniam et complures alias venerati sunt : non adulatione, nec tanquam facerent deas. »

(Tacite, *German.*, 8.)

CHAPITRE XVII.

Comment Panurge parle à la sibylle de Panzoust.

Leur chemin fut de trois journées[1]. La troiziesme, à la croppe d'une montaigne[2], sous un grand et ample chastaigner leurs fut monstrée la maison de la vaticinatrice. Sans difficulté ilz entrerent en la case chaumine[3], mal bastie, mal meublée, toute enfumée. Baste[4] (dist Epistemon), Heraclitus, grand Scotiste et tenebreux philosophe[5], ne s'estonna entrant en maison semblable, exposant à ses sectateurs et disciples, que là aussi bien residoient les dieux, comme en palais pleins de delices. Et croy que telle estoit la case de la tant celebrée Hecale[6], lors qu'elle y festoya le jeune Theseus; telle aussi celle de Hircus ou Œnopion[7], en laquelle Jupiter, Neptune et Mercure, ensemble ne prindrent à desdain entrer,

---

[1] On lit ainsi dans l'éd. de 1552. D'autres portent : *six journées. La septiesme*, etc.

[2] Sur le penchant d'une montagne.

[3] Couverte de chaume. Ce mot s'est employé depuis comme substantif. C'est ainsi qu'on le trouve dans la Fontaine et même dans Béranger.

[4] Il suffit, il n'importe (*basta*, en italien, en espagnol et en portugais).

[5] Rabelais avait lu ce passage de Cicéron : « Heraclitus, cognomento qui σκοτεινός perhibetur, quia de natura nimis obscure « memoravit. » (*De Fin.*, II, 5.) Σκοτεινός, en grec, signifie ténébreux, obscur. Dans cette traduction de σκοτεινός par *scotiste*, il y a un trait malin à l'adresse de Duns Scot, le Docteur subtil.

[6] C'est bien *Hecale* qu'il faut lire, et non *Hecate*, comme l'ont cru quelques éditeurs. Hecale était une pauvre vieille femme de l'Attique, toute dévouée à Thésée. (Voyez Plutarque, *Vie de Thésée*, 19.)

[7] Hircus ou Hyricus, nommé aussi Œnopion (Diodore, V, 80), était fils d'Apollon et habitait la Béotie. Pour prix de l'hospitalité qu'ils en avaient reçue, Jupiter, Neptune et Mercure lui accordèrent, sur sa demande, d'avoir un fils sans femme. Les trois dieux uri-

repaistre et loger, et en laquelle officialement pour l'escot forgerent Orion.

Au coin de la cheminée trouverent la vieille. Elle est, s'escria Epistemon, vraye sibylle et vray protraict naivement representé par *Grii Kaminoi*[1] de Homere. La vieille estoit mal en point, mal vestue, mal nourrie, edentée, chassieuse, courbassée, roupieuse, langoureuse, et faisoit un potaige de choux verds, avec une couane de lard jaune, et un vieil savorados[2]. Verd et bleu[3], dist Epistemon, nous avons failly. Nous ne aurons d'elle response aucune. Car nous n'avons le rameau d'or[4]. Je y ay, respondit Panurge, pourveu. Je l'ay icy dedans ma gibbessiere, en une verge d'or[5], accompaigné de beaux et joyeux carolus[6].

Ces motz dits, Panurge la salua profondement, luy presenta six langues de bœuf fumées, un grand pot beurrier plein de coscotons[7], un bourrabaquin[8] garny de brevaige, une couille de belier pleine de carolus nouvellement forgés; en fin, avec profonde reverence, luy mit on doigt medical une verge d'or bien belle, en laquelle estoit une crapau-

---

nèrent sur une peau de génisse, et au bout de dix mois il en sortit un enfant qu'on nomma Orion (du grec οὖρον, urine).

[1] Les vieilles enfumées. (*Odyssée*, liv. XVIII, v. 27.)

[2] Un os creux dont les pauvres gens se servaient pour donner de la *saveur* à leur soupe aux choux; et, comme ils ne pouvaient pas le remplacer tous les jours, le même os servait parfois fort longtemps, comme celui de la sibylle de Panzoust.

Sabourar, en catalan, signifie assaisonner; en provençal, *sabourun* veut dire assaisonnement.

[3] Juron dont il faut probablement chercher l'analogie dans *morbleu! corbleu!* etc., ou peut-être dans ce passage de Furetière : « On dit communément : *faire des coups bleus*, pour dire : faire des efforts inutiles. »

[4] Allusion à la sibylle antique. (Virgile, *Énéide*, l. VI, v. 136.)

[5] Un anneau d'or (*gold ring*, Cotgrave). On dit encore dans ce sens *un jonc*.

[6] Monnaie frappée sous Charles VIII.

[7] Cotgrave traduit ce mot par *fresh cheese*, lait caillé, caillebotte. D'un autre côté, ce mot parait être le même que *coscossons* dont Rabelais s'est servi ailleurs. Voy. p. 229, not. 15.

[8] Suivant Cotgrave, c'est un grand verre dans la forme d'un canon, d'une corne, etc. Oudin donne à peu près la même définition. C'est évidemment un mot de provenance turque. Froissart appelle le sultan Amurat l'*Amurabaquin*.

dine [1] de Beusse magnificquement enchassée. Puis en briefves paroles luy exposa le motif de sa venue, la priant courtoisement luy dire son advis et bonne fortune de son mariage entrepris.

La vieille resta quelque temps en silence, pensive et rechignant des dents, puis s'assist sus le cul d'un boisseau, prit en ses mains trois vieux fuseaulx, les tourna et vira entre ses doigts en diverses manieres, puis esprouva leurs pointes : le plus pointu retint en main, les deux autres jetta sous une pille à mil [2]. Aprés, prit ses devidoueres, et par neuf fois les tourna; au neufvieme tour considera sans plus toucher le mouvement des devidoueres, et attendit leur repos perfaict.

Depuis, je vis qu'elle deschaussa un de ses esclos [3] (nous les nommons sabotz), mit son davanteau [4] sus sa teste, comme les prestres mettent leur amict, quand ilz voulent messe chanter : puis, avec un antique tissu riolé, piolé [5], le lia sous la gorge. Ainsi affeublée tira un grand traict du bourrabaquin, prit de la couille beliniere trois carolus, les mit en trois coques de noix, et les posa sus le cul d'un pot à plume [6] : fit trois tours de balay par la cheminée, jetta on feu demy fagot de bruyere, et un rameau de laurier sec. Le considera brusler en silence, et vit que, bruslant, ne faisoit grislement ne bruit aucun.

---

[1] La crapaudine, en anglais *toad-stone*, est une pierre d'un gris foncé brunâtre, ainsi nommée probablement parce que sa couleur ressemble à celle du crapaud. Mais qu'est-ce qu'une crapaudine de *Beusse?*

[2] Mortier à piler le mil.

[3] *Esclos* est encore usité pour *sabots* en patois limousin, et dans quelques autres :

Quan vos-tu gagna, droouno pastonroleto,
Quan vos-tu gagna, per mou bestiaou garda?
Quatres escus et us *esclos*.
(Chanson limousine.)

[4] Tablier. Ce mot, qui appartenait à notre ancienne langue, est resté, avec de légères modifications, au patois poitevin, saintongeais, etc.

[5] Avec un vieux ruban rayé et bariolé. (V. Cotgrave.)

[6] Grand pot où l'on serrait les plus fines plumes des volailles, pour les employer à la literie. L'usage du pot à plumes, qui, suivant Cotgrave, était général en France, s'est conservé dans plusieurs de nos campagnes.

On y dit encore en proverbe : « Vieux comme un pot à plumes. »

Adonc s'escria espouvantablement, sonnant entre les dents quelques motz barbares et d'estrange termination ; de mode [1] que Panurge dist à Epistemon : Par la vertu Dieu je tremble, je croy que je suis charmé, elle ne parle point christian. Voyez comment elle me semble de quatre empans plus grande que n'estoit lorsqu'elle se capitonna [2] de son davanteau. Que signifie ce remument de badigoinces [3] ? Que pretend ceste jectigation [4] des espaules ? A quelle fin fredonne elle des babines, comme un cinge demembrant escrevisses ? Les oreilles me cornent, il m'est advis que je oy Proserpine bruyante : les diables bien tost en place sortiront. O les laides bestes ! Fuyons. Serpe Dieu [5], je meurs de peur. Je n'aime point les diables. Ilz me faschent, et sont mal plaisans. Fuyons. Adieu, ma Dame, grand mercy de vos biens. Je ne me mariray point, non. Je y renonce des à present comme alors.

Ainsi commençoit escamper de la chambre ; mais la vieille anticipa [6], tenant le fuseau en sa main, et sortit en un courtil prés sa maison. Là estoit un sycomore antique : elle l'escroula [7] par trois fois, et sus huit feuilles qui en tomberent, sommairement avec le fuseau escrivit quelques briefz vers. Puis les jetta au vent, et leurs dist : Allez les chercher, si voulez ; trouvez les, si pouvez : le sort fatal de vostre mariage y est escrit [8].

Ces paroles dites, se retira en sa tesniere, et sus le perron de la porte se recoursa [9], robe, cotte et chemise, jusques aux escelles, et leurs montroit son cul. Panurge l'apperceut, et dist à Epistemon : Par le sambre guoy de bois, voyla le trou de la sibylle [10]. Soudain elle barra [11] sus soy la porte :

---

[1] De manière.

[2] Se couvrit la tête, le *cap*.

[3] De lèvres.

[4] Branlement.

[5] Serpent de Dieu ! diable !

[6] Le devança.

[7] Le secoua. On dit *crollare*, en italien : *crollar*, en catalan.

[8] C'est un souvenir de Virgile :

Insanam vatem adspicies, quæ rupe sub ima
Fata canit, foliisque notas et nomina mandat.
(*Énéide*, liv. III, v. 443.)

[9] Se retroussa.

[10] Rabelais pense encore ici à Virgile.

... Horrendæque procul secreta sibyllæ
Antrum immane, petit...
(*Enéid.*, liv. VI v. 10 et 11.)

[11] Elle ferma au moyen d'une barre.

depuis ne fut veue. Ilz coururent aprés les feuilles, et les recueillerent, mais non sans grand labeur. Car le vent les avoit escartées par les buissons de la vallée. Et les ordonnans l'une aprés l'autre, trouverent ceste sentence en metres :

T'esgoussera
De renom [1].
Engroissera,
De toy non.
Te sugcera
Le bon bout.
T'escorchera,
Mais non tout.

[1] Te dépouillera de réputation, te déshonorera.

CHAPITRE XVIII.

Comment Pantagruel et Panurge diversement exposent les vers de la sibylle de Panzoust.

Les feuilles recueillies, retournerent Epistemon et Panurge en la court de Pantagruel, part joyeux, part faschés. Joyeux, pour le retour; faschés, pour le travail du chemin, lequel trouverent raboteux, pierreux et mal ordonné. De leur voyage firent ample rapport à Pantagruel, et de l'estat de la sibylle. En fin luy presenterent les feuilles de sycomore, et monstrerent l'escriture en petits vers. Pantagruel, avoir leu le totaige[1], dist à Panurge en souspirant : Vous estes bien en point. La prophetie de la sibylle apertement expose ce que ja nous estoit denoté, tant par les sors Virgilianes, que par vos propres songes : c'est que par vostre femme serez deshonoré ; que elle vous fera coqu, se abandonnant à autruy, et par autruy devenant grosse ; qu'elle vous desrobera par quelque bonne partie, et qu'elle vous battra, escorchant et meurtrissant quelque membre du corps.

Vous entendez autant, respondit Panurge, en exposition de ces recentes propheties, comme fait truie en espices[2]. Ne vous desplaise si je le dis. Car je me sens un peu fasché. Le contraire est veritable. Prenez bien mes motz. La vieille dit : Ainsi comme la febve n'est veue si elle n'est esgoussée, aussi ma vertu et ma perfection jamais ne seroit mise en renom, si marié je n'estois. Quantes fois vous ay je ouy disant que

[1] Après avoir lu le tout.

[2] En friandises, en confitures, comme celles qu'on donnait dans l'origine aux magistrats.

le magistrat et l'office descouvre l'homme[1], et met en evidence ce qu'il avoit dedans le jabot? C'est à dire que, lors on cognoit certainement quel est le personnage, et combien il vault, quand il est appellé au maniment des affaires. Au paravant, savoir est estant l'homme en son privé, on ne sçait pour certain quel il est, non plus que d'une febve en gousse. Voyla quant au premier article. Autrement voudriez vous maintenir que l'honneur et bon renom d'un homme de bien pendist au cul d'une putain?

Le second dit : Ma femme engroissera (entendez ici la prime felicité de mariage), mais non de moy. Cor Dieu je le croy. Ce sera d'un beau petit enfantelet qu'elle sera grosse. Je l'aime desja tout plein, et ja en suis tout assoty[2]. Ce sera mon petit bedault[3]. Fascherie du monde tant grande et vehemente n'entrera desormais à mon esprit, que je ne passe, seulement le voyant et le oyant jargonner en son jargonnoys pueril. Et benoiste soit la vieille! Je luy veux, vraybis[4], constituer en Salmigondinois quelque bonne rente, non courante comme bacheliers insensés[5], mais assise comme beaux docteurs regens. Autrement, voudriez vous que ma femme dedans ses flancs me portast? me conceust? me enfantast? et qu'on dist, Panurge est un second Bacchus? Il est deux fois né. Il est René, comme fut Hippolytus, comme fut Proteus, une fois de Thetis, et secondement de la mere du philosophe Apollonius[6]. Comme furent les deux Palices, prés

---

[1] Ἀρχὴ τὸν ἄνδρα δείκνυσιν, Magistratus virum indicat. Érasme explique ainsi cet adage : « Sensus est, in vita privata vix satis perspici posse mores et ingenium hominis. Verum si committas imperium, ut quod libeat, idem liceat, tum demum apparere quo sit animo. »

[2] Affolé. Ce mot est poitevin.

[3] C'est-à-dire, suivant Le Duchat, que Panurge fera marcher devant lui son petit garçon, comme marchent les bedeaux dans les cérémonies d'Église. Mais *vedeau*, et *bedeau*, se disaient et se diseut encore dans plusieurs provinces pour petit veau. Le petit veau s'attache à sa mère comme Panurge veut s'attacher à son petit. On trouve encore dans Molière *mon bedon*, comme terme d'amitié. ***My little bully***. (Cotgrave.)

[4] Vraiment.

[5] Les jeunes bacheliers étaient un peu *coureurs*, comme celui dont parle Érasme : « Nam servita theo- « logiæ baccalaureus erat, *currens* « an *sedens*. »

[6] Sur cette double naissance,

du fleuve Simethos en Sicile[1]. Sa femme estoit grosse de luy. En luy est renouvellée l'antique palintocie[2] des Megariens, et la palingenesie de Democritus. Erreur. Ne m'en parlez jamais.

Le tiers dit : Ma femme me sugcera le bon bout. Je m'y dispose. Vous entendez assez que c'est le baston à un bout, qui me pend entre les jambes. Je vous jure et prometz que tousjours le maintiendray succulent et bien avitaillé. Elle ne me le sugcera point en vain. Eternellement y sera le petit picotin[3], ou mieux. Vous exposez allegoricquement ce lieu, et le interpretez à larrecin et furt. Je loue l'exposition, l'allegorie me plaist, mais non à vostre sens. Peut estre que l'affection sincere que me portez vous tire en partie adverse et refractaire, comme disent les clercs chose merveilleusement craintive estre amour, et jamais le bon amour ne estre sans craincte. Mais, selon mon jugement, en vous mesmes

---

voyez Philostrate (*Vie d'Apollonius*, I, 4).

[1] « Il y a en Sicile un fleuve appelé Symète; près de ce fleuve, « la nymphe Thalie, livrée aux embrassements de Jupiter, devint « grosse, et, redoutant la colère de « Junon, elle souhaita que la terre « s'ouvrit sous ses pas pour l'engloutir. Ses vœux furent exaucés, « mais, dès qu'elle fut près de mettre au monde les enfants qu'elle « portait dans son sein, la terre se « rouvrit pour donner passage aux « jumeaux, qui sortirent à l'instant « du ventre de leur mère. On les appela *Palices*, de ces mots πάλιν « ἱκέσθαι, parce que, plongés dans « les abîmes de la terre, ils en étaient « sortis. » (Macrobe, *Saturnales*, liv. V, ch. 19.) Voy. aussi Eschyle, dans sa tragédie d'*Etna*.

[2] Παλιντοχία (en grec) signifie à la fois second enfantement et intérêt géminé.

Les Mégariens, après avoir expulsé le tyran Théagène, statuèrent que les prêteurs d'argent restitueraient tous les intérêts par eux perçus. Johanneau ne voit pas trop pourquoi Rabelais accole ce mot à celui de palingénésie (naissance répétée), et n'hésite pas à déclarer que notre auteur est en défaut, et qu'il n'a pas compris παλιντοχία.

Avant de décider que Rabelais se trompe en fait d'érudition, il faut y bien réfléchir. Ici, c'est Panurge qui parle, le viveur à *bougette* vide, toujours avide d'argent pour ses plaisirs. Pour lui la *renaissance de l'argent* en vaut bien une autre, vaut plus qu'une autre.

La palintocie des Mégariens est une renaissance, une résurrection d'argent pour les débiteurs, que Panurge affectionnait tant.

[3] Il y avait le grand picotin,

Le picotin à grand mesure,

comme dit Coquillart.

vous entendez que furt, en ce passaige comme en tant d'autres des scripteurs latins et antiques, signifie le doux fruict de amourettes; lequel veult Venus estre secretement et furtivement euilly. Pourquoy, par vostre foy? Pource que la chosette, faite à l'emblée, entre deux huys, à travers les degrés, darriere la tapisserie, en tapinois, sus un fagot desroté[1], plus plaist à la déesse de Cypre (et en suis là, sans prejudice de meilleur advis) que faite en veue du soleil, à la cynique, ou entre les precieux conopées[2], entre les courtines dorées, à longs intervalles, à plein guogo[3], avec un esmouchail de soye cramoisine, et un panache de plumes Indicques chassant les mousches d'autour, et la femelle s'escurant les dents avec un brin de paille, qu'elle ce pendant auroit desraché[4] du fond de la paillasse.

Autrement, voudriez vous dire qu'elle me desrobast en sugçant, comme on avalle les huytres en escalle, et comme les femmes de Cilicie (tesmoing Dioscorides) cueillent la graine de alkermes[5]? Erreur. Qui desrobe, ne sugce, mais gruppe; ne avalle, mais emballe, ravit, et joue de passe passe.

Le quart[6] dit : Ma femme me l'escorchera, mais non tout. O le beau mot! Vous l'interpretez à batterie et meurtrissure. C'est bien à propos truelle, Dieu te gard de mal, masson. Je vous supplie, levez un peu vos esprits, de terriene pensée, en contemplation hautaine des merveilles de nature; et icy condamnez vous vous mesmes, pour les erreurs qu'avez commis, perversement exposant les dictz propheticques de la dive[7] Sibylle. Posé, mais non admis ne concedé le cas que

---

[1] Délié (*untied*, Cotgrave). *Rottlo*, en catalan, signifie cercle, natte ronde. Dans la Sologne, on appelle encore *riote* un lien de fagot.

[2] Aujourd'hui *canapés*; mais, sous son ancienne forme, ce mot signifiait un lit avec des rideaux pour garantir des mouches, puis un lit de parade.

[3] A pleine satisfaction. — Avons-nous pris ce mot à la langue basque? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on l'y trouve sous toutes les formes, de verbe, de substantif, etc. *Gogoa* répond à *animus*: *gogo oner*, de bon cœur.

[4] Arraché.

[5] En la pressant entre les doigts.

[6] Le quatrième.

[7] La divine.

ma femme, par l'instigation de l'ennemy d'enfer, voulust et entreprist me faire un mauvais tour, me diffamer, me faire coqu jusqu'au cul, me desrober et oultrager, encores ne viendra elle à fin de son vouloir et entreprise. La raison qui à ce me meut est en ce point dernier fondée, et est extraicte du fond de pantheologie monastique. Frere Artus Culletant me l'a autres fois dit, et fut par un lundy matin, mangeans ensemble un boisseau de goudiveaulx, et si pleuvoit, il m'en souvient; Dieu luy doint le bon jour.

Les femmes, au commencement du monde, ou peu aprés, ensemblement conspirerent escorcher les hommes tous vifz, par ce que sus elles maistriser vouloient en tous lieux. Et fut cestuy decret promis, confermé, et juré entre elles par le saint Sang breguoy[1]. Mais, ô vaines entreprises des femmes! ô grande fragilité du sexe feminin! Elles commencerent escorcher l'homme, ou gluber[2], comme le nomme Catulle, par la partie qui plus leur haite[3]; c'est le membre nerveux, caverneux (plus de six mille ans a), et toutesfois jusques à present n'en ont escorché que la teste. Dont, par fin despit, les Juifz eux mesmes en circoncision se le coupent et retaillent, mieux aimans estre dits recutis et retaillatz maranes[4], que escorchés par femmes, comme les autres nations. Ma femme, non degenerante de ceste commune entreprise, me l'escorchera, s'il ne l'est. Je y consens de franc vouloir, mais non tout : je vous en asseure, mon bon roy.

Vous, dist Epistemon, ne respondez à ce que le rameau de laurier, nous voyans, elle considerant et exclamant en voix furieuse et espouvantable, brusloit sans bruyt ne grislement[5] aucun. Vous savez que c'est triste augure et signe grandement redoutable; comme attestent Properce, Tibulle,

---

[1] Sang de par Dieu, *by our God*, comme *brelore* (*by our lord*), vieux juron anglais que l'on trouve dans Villon.

[2] Peler, ôter l'écorce.

Nunc in quadriviis et angiportis
Glubit magnanimos Remi nepotes.
(Catulle, epig. LIX.)

[3] Agrée, plait. C'est un vieux mot de la même famille que *de hait*, si souvent employé par notre auteur, et *souhaiter*, seul survivant aujourd'hui.

[4] Infidèles circoncis.

[5] Pétillement.

Porphyre, philosophe argut, Eustathius sus l'Iliade homericque, et autres. Vrayement, respondit Panurge, vous me alleguez de gentilz veaux. Ilz furent folz comme poëtes, et resveurs comme philosophes; autant pleins de fine folie, comme estoit leur philosophie.

CHAPITRE XIX.

Comment Pantagruel loue le conseil des muetz.

Pantagruel, ces motz achevés, se teut assez long temps, et sembloit grandement pensif. Puis dist à Panurge : L'esprit maling vous seduyt; mais escoutez. J'ai leu qu'on temps passé les plus veritables et sceurs oracles n'estoient ceux que par escrit on bailloit, ou par parole on proferoit. Maintes fois y ont fait erreur, ceux voire qui estoient estimés fins et ingenieux, tant à cause des amphibologies, equivocques et obscurités des motz, que de la briefveté des sentences. Pourtant fut Apollo, Dieu de vaticination, surnommé Λοξίας[1]. Ceux que l'on exposoit par gestes et par signes estoient les plus veritables et certains estimés. Telle estoit l'opinion de Heraclitus. Et ainsi vaticinoit Jupiter en Amon; ainsi prophetisoit Apollo entre les Assyriens. Pour ceste raison, le peignoient ilz avec longue barbe, et vestu comme personnage vieux, et de sens rassis; non nud, jeune, et sans barbe, comme faisoient les Grecs. Usons de ceste maniere; et, par signes sans parler, conseil prenez de quelque mut[2]. J'en suis d'advis, respondit Panurge. Mais, dist Pantagruel, il conviendroit que le mut fust sourd de sa naissance, et par consequent mut. Car il n'est mut plus naïf que celuy qui onques ne ouyt.

Comment, respondit Panurge, l'entendez? Si vray fust que l'homme ne parlast qui n'eust ouy parler, je vous menerois à logicalement inferer une proposition bien abhorrente et paradoxe. Mais laissons la. Vous donc ne croyez ce qu'escrit

[1] En grec λοξός signifie *tortueux, ambigu.*

[2] Muet (*mutus*, en latin). On dit encore *surdi-mutité.*

Herodote[1] des deux enfants gardés dedans une case par le vouloir de Psammetic, roy des Egyptiens, et nourris en perpetuelle silence : les quelz, aprés certain temps, prononcerent ceste parole, *becus*, laquelle, en langue phrygienne, signifie pain? Rien moins, respondit Pantagruel. C'est abus dire que ayons langage naturel. Les langages sont par institutions arbitraires et convenances des peuples : les voix[2], comme disent les dialecticiens, ne signifient naturellement, mais à plaisir. Je ne vous dis ce propos sans cause. Car Bartole[3], *lib. I, de Verbor. obligat.*, raconte que, de son temps, fut en Eugube un nommé messer Nello de *Gabrielis*, lequel par accident estoit sourd devenu : ce non obstant, entendoit tout homme Italian, parlant tant secretement que ce fust, seulement à la veue de ses gestes et mouvement des baulevres[4].

J'ay davantage leu, en auteur docte et elegant[5], que Tyridates, roy de Armenie, on temps de Neron, visita Rome, et fut receu en solennité honorable, et pompes magnifiques, afin de l'entretenir en amitié sempiternelle du senat et peuple romain : et n'y eut chose memorable en la cité, qui ne luy fust montrée et exposée. A son departement[6], l'empereur luy fit dons grands et excessifz; oultre, luy fit option de choisir ce que plus en Rome luy plairoit, avec promesse jurée de non l'esconduire, quoy qu'il demandast. Il demanda seulement un joueur de farces, lequel il avoit veu on theatre,

---

[1] Hérodote, liv. II, chap. 2.

[2] Les mots, *voces*.

[3] Rabelais ne ment point. Bartole raconte ce fait, ainsi que nous nous en sommes assurés, et il agite la question : Si un pareil homme pourrait *stipuler*.

[4] Ou *balievres*, mâchoires (*chappes*, Cotgrave).

[5] Lucien (*Dialogue de la danse*), suivant Le Duchat, qui a probablement raison.

Il est vrai que Lucien ne donne pas le nom de Tiridate; mais on le trouve dans Tacite, dans Suétone, dans Pline. Nous lisons, en effet, dans ces auteurs : « Tempus damnationi selectum, quo Tiridates accipiendo Armeniæ regno adventabat. » (Tacite, *Ann.*, XVI.) — « In Tiridaten, quod vix credibile videatur, octingena nummum millia diurna erogavit, abeuntique super H — S millies contulit. » (Suet., *Nero*, 30.) — « Magnus ad eum (Neronem) Tiridates venerat, etc. » (Plin., *Hist. nat.*, liv. III, ch. 2.)

[6] A son départ.

et, ne entendant ce qu'il disoit, entendoit ce qu'il exprimoit par signes et gesticulations; allegant que, sous sa domination, estoient peuples de divers langages, pour es quelz respondre et parler luy convenoit user de plusieurs truchemens : il seul à tous suffiroit. Car, en matiere de signifier par gestes, estoit tant excellent, qu'il sembloit parler des doigts. Pourtant, vous fault choisir un mut sourd de nature, afin que ses gestes et signes vous soient naïvement propheticques, non feincts, fardés, ne affectés. Reste encores savoir si tel advis voulez ou d'homme ou de femme prendre.

Je, respondit Panurge, voluntiers d'une femme le prendrois, ne fust que je crains deux choses. L'une, que les femmes, quelques choses qu'elles voyent, elles se representent en leurs esprits, elles pensent, elles imaginent que soit l'entrée du sacre Ithyphalle[1]. Quelques gestes, signes et maintiens que l'on face en leur veue et presence, elles les interpretent et referent à l'acte mouvant de belutaige[2]. Pourtant y serions nous abusés. Car la femme penseroit tous nos signes estre signes veneriens. Vous souvienne de ce que advint en Rome deux cens soixante ans aprés la fondation d'icelle.

Un jeune gentil homme romain, rencontrant on mons Celion une dame latine nommee Verone, mute et sourde de nature, luy demanda, avec gesticulations italicques, en ignorance d'icelle surdité, quelz senateurs elle avoit rencontré par la montée. Elle, non entendant ce qu'il disoit, imagina estre ce qu'elle pourpensoit, et ce que un jeune homme naturellement demande d'une femme. Adonc par signes (qui en amour sont incomparablement plus attractifz, efficaces et valables que paroles) le tira à part en sa maison, signes luy fit que le jeu luy plaisoit. En fin, sans de bouche mot dire, firent beau bruit de culetis.

L'autre, qu'elles ne feroient à nos signes response aucune :

---

[1] Sorte de bannière portée aux fêtes de Priape, sur laquelle était figuré un membre viril (du grec ἰθύς et φαλλός).

[2] C'est-à-dire qui relève du fait de Vénus. On disait qu'une terre était *mouvante* de tel fief, et Rabelais s'empare avec complaisance de cette expression qui prête à un double sens.

elles soudain tomberoient en arriere, comme reallement consentantes à nos tacites demandes. Ou, si signes aucuns nous faisoient responsifz à nos propositions, ilz seroient tant follastres et ridicules, que nous mesmes estimerions leurs pensemens estre venereicques.

Vous savez comment, à Brignoles [1], quand la nonnain soeur Fessue fut par le jeune briffault [2] dam [3] Royddimet engroissée, et la groisse cogneue, appellée par l'abbesse en chapitre, et arguée de inceste, elle s'excusoit, allegant que ce n'avoit esté de son consentement, ce avoit esté par violence, et par la force du frere Royddimet. L'abbesse repliquant, et disant : Meschante, c'estoit on dortouoir, pourquoy ne criois tu à la force? Nous toutes eussions couru à ton aide. Respondit qu'elle ne osoit crier on dortouoir, pour ce qu'on dortouoir y a silence sempiternelle. Mais, dist l'abbesse, meschante que tu es, pourquoy ne faisois tu signes à tes voisines de chambre? Je, respondit la Fessue, leurs faisois signes du cul [4], tant que pouvois, mais personne ne me secourut. Mais, demanda l'abbesse, meschante, pourquoy incontinent ne me le vins tu dire, et l'accuser regulierement? Ainsi eusse je fait, si le cas me fut advenu, pour demontrer mon innocence. Pource, respondit la Fessue, que, craignant demourer en peché et estat de damnation, de peur que ne fusse de mort soudaine prevenue, je me confessay à luy, avant qu'il departist de la chambre : et il me bailla en penitence de non le dire ne deceler à personne. Trop enorme eust esté le pe-

---

[1] Nous lisons *Brignoles* dans l'édition princeps. Dans celle de 1552, à *Brignoles* Rabelais a substitué *Croquignoles*.

[2] Goulu, gourmand. C'est aussi le nom d'un chien de chasse.

[3] *Dam* ou *dom*, de *dominus*.

[4] On lit dans Marot :

Martin estoit dedans un bois taillis
Avec Alix, qui par bonne maniere
Dit à Martin : Le long de ces pallis
T'amie Alix d'amour te fait priere.
Martin dit lors : S'il venoit par derriere
Quelque lourdault, ce seroit grand vergongne.
Du cul (dit-ell') *vous ferez signe* : Arriere,
Passez chemin, laissez faire besongne.

Nous pensons que c'est dans Érasme qu'il faut chercher l'origine de cette plaisanterie :

Virginem sacram oppresserat adolescens. Uteri tumor arguit factum.... Accusata.. : Oppressa sum (inquit) a valentiore. — At si saltem exclamasses. Fecissem, sed in dormitorio nefas est solvere silentium.

(Erasmi Ἰχθυοφαγία.)

ché, reveler sa confession, et trop detestable davant Dieu et les anges. Par adventure, eust ce esté cause que le feu du ciel eust ars[1] toute l'abbaye, et toutes fussions tombées en abisme avec Dathan et Abiron.

Vous, dist Pantagruel, ja ne m'en ferez rire. Je sçay assez que toute moinerie moins crainct les commandemens de Dieu transgresser, que leurs statutz provinciaulx. Prenez donc un homme. Nazdecabre[2] me semble idoine[3]. Il est mut et sourd de naissance.

---

[1] Eût brûlé. On disait *ardre* à l'infinitif (*ardere*, en lat.).

[2] Nez de chèvre.

[3] Convenable (*idoneus*, en latin).

CHAPITRE XX.

Comment Nazdecabre par signes respond à Panurge.

Nazdecabre fut mandé, et au lendemain arriva. Panurge, à son arrivée, luy donna un veau gras, un demy pourceau, deux bussars de vin, une charge de bled, et trente francs en menue monnoie : puis le mena davant Pantagruel, et en presence des gentilz hommes de chambre, luy fit tel signe. Il baisla[1] assez longuement, et en baislant, faisoit hors la bouche, avec le poulce de la main dextre, la figure de la lettre grecque dite Tau, par frequentes reiterations. Puis leva les yeulx au ciel, et les tournoyoit en la teste comme une chevre qui avorte; toussoit ce faisant et profondement souspiroit. Cela fait, montroit le default de sa braguette; puis, sous sa chemise, prit son pistolandier à plein poing, et le faisoit melodieusement clicquer entre ses cuisses; se enclina flechissant le genoil gauche, et resta tenant ses deux bras sus la poictrine, lassés[2] l'un sus l'autre.

Nazdecabre curieusement le regardoit, puis leva la main gauche en l'air, et retint clous en poing tous les doigts d'icelle, excepté le poulce et le doigt indice : des quelz il accoubla[3] mollement les deux ongles ensemble.

J'entends, dist Pantagruel, ce qu'il pretend par cestuy signe. Il denote mariage; et d'abondant le nombre trentenaire, selon la profession des Pythagoriens. Vous serez marié. Grand mercy (dist Panurge, se tournant vers Nazde-

[1] Bâilla,... et en bâillant.
[2] Enlacés.
[3] Accoupla. *Accoubler* se dit encore vulgairement.

cabre), mon petit architriclin, mon comite[1], mon algousan[2], mon sbire, mon barizel[3].

Puis leva en l'air plus haut la dite main gauche, estendant tous les cinq doigts d'icelle, et les esloignant uns des autres, tant que esloigner pouvoit. Icy, dist Pantagruel, plus amplement nous insinue, par signification du nombre quinaire, que serez marié. Et non seulement effiancé[4], espousé, et marié, mais en oultre que habiterez, et serez bien avant de feste. Car Pythagoras appelloit le nombre quinaire nombre nuptial, nopces, et mariage consommé : pour ceste raison qu'il est composé de Trias, qui est nombre premier impar et superflu, et de Dyas, qui est nombre premier par : comme de masle et de femelle, coublés ensemblement. De fait, à Rome, jadis au jour des nopces, on allumoit cinq flambeaulx[5] de cire, et n'estoit licite d'en allumer plus, fust es nopces des plus riches : ne moins, fust es nopces des plus indigens. D'avantage, on temps passé, les payens imploroient cinq dieux, ou un dieu en cinq benefices, sus ceux que l'on marioit : Jupiter nuptial, Juno presidente de la feste, Venus la belle, Pitho déesse de persuasion et beau parler, et Diane, pour secours on travail d'enfantement. O, s'escria Panurge, le gentil Nazdecabre! Je luy veux donner une metairie prés Cinays[6], et un moulin à vent en Mirebalais.

Ce fait, le mut[7] esternua en insigne vehemence et concussion de tout le corps, se destournant à gauche. Vertus boeuf

---

1 (*Comitre*, en espagnol et en portugais.) L'officier chargé de la surveillance et du châtiment des hommes qui sont aux fers.

2 Aujourd'hui *argousin*. Officier subalterne de justice, chargé des prises de corps. — *Alguacil*, en espagnol, a le même sens : les Portugais donnent au bourreau le nom de *algoz*. Ces mots ont évidemment une origine arabe.

Guacie, dans cette langue, signifie : *officier de justice*.

3 Ou *barigel* (*barigello*), chef de sbires, en Italie.

4 Fiancé (*affianced*, en anglais).

5 Tout ceci est un souvenir de Plutarque. Nous lisons à la première page des *Questions romaines :*

« Pourquoi est-ce qu'on allume
« aux noces cinq flambeaux, nom-
« més cierges, et jamais plus ni ja-
« mais moins? etc. »

6 Village voisin de Chinon.

7 Le muet.

de bois, dist Pantagruel, qu'est cela? Ce n'est à vostre advantage. Il denote que vostre mariage sera infauste[1] et malheureux. Cestuy esternuement (selon la doctrine de Terpsion) est le demon Socraticque[2] : lequel, fait à dextre, signifie qu'en asseurance et hardiment on peut faire et aller ce et la part qu'on a deliberé[3]; les entrée, progres et succes seront bons et heureux : fait à gauche, au contraire. Vous, dist Panurge, tousjours prenez les matieres au pis, et tousjours obturbez[4], comme un autre Davus. Je n'en croy rien. Et ne cogneuz onques sinon en deception ce vieux trepelu[5] Terpsion. Toutesfois, dist Pantagruel, Ciceron en dit je ne sçay quoy on second livre de *Divination*[6].

Puis se tourne vers Nazdecabre, et luy fait tel signe. Il renversa les paulpieres des yeulx contre mont, tortoit[7] les mandibules de dextre en senestre, tira la langue à demy hors la bouche. Ce fait, posa la main gauche ouverte, excepté le maistre doigt, lequel retint perpendiculairement sus la paulme, et ainsi l'assist au lieu de sa braguette : la dextre retint close en poing, excepté le poulce, lequel droit il retourna arriere sous l'escelle dextre, et l'assist au dessus des fesses, on lieu que les Arabes appellent al katim. Soudain aprés changea, et la main dextre tint en forme de la senestre, et la posa sus le lieu de la braguette; la gauche tint en forme de la dextre, et la posa sus l'al katim. Cestuy changement de

---

[1] Néfaste (*infaustus*, en latin).

[2] Voici ce qu'on lit dans Plutarque : *Du démon familier de Socrate* :

« Adonc mon pere prenant la pa-
« role : Mais j'ai, dit-il, entendu,
« Galaxidorus, d'un certain Mega-
« rien, qui l'avoit aussi ouï dire à
« Terpsion, que cet esprit n'étoit
« autre chose qu'un esternuement
« de lui ou des autres qui estoyent
« autour de lui, etc. »

[3] Faire ce qu'on a résolu, et aller où on a résolu d'aller.

[4] Vous êtes un trouble-fête, comme Davus, l'esclave, dans l'*Andrienne* de Térence :

Ita ne vero *obturbat?*
(*Andr.* act. V, sc. 4, v, 33.)

[5] Nous dirions aujourd'hui : Ce pleutre. Les deux mots ont peut-être entre eux quelque analogie, l'un étant l'anagramme de l'autre.

[6] C'est au chap. 40. Voici ce passage : « Quæ si suscipiamus, pedis offensio nobis, et abruptio corrigiæ, et *sternutamenta* erunt observanda. »

[7] Tordait, contractait.

mains reitera par neuf fois. A la neufviesme, remit les paulpicres des yeulx en leur position naturelle, aussi fit les mandibules et la langue ; puis jetta son regard biscle[1] sus Nazdecabre, branlant les baulevres, comme font les cinges de sejour, et comme font les connins[2] mangeans avoine en gerbe.

Adonc Nazdecabre eleva en l'air la main dextre toute ouverte, puis mit le poulce d'icelle jusques à la premiere articulation, entre la tierce joincture du maistre doigt et du doigt medical, les resserrant assez fort autour du poulce : le reste des joinctures d'iceux retirant on poing, et droits extendant les doigts indice et petit. La main ainsi composée posa sus le nombril de Panurge, mouvant continuellement le poulce susdit, et appuyant icelle main sus les doigts petit et indice, comme sus deux jambes. Ainsi montoit d'icelle main successivement à travers le ventre, le stomac, la poictrine, et le coul de Panurge ; puis au menton, et dedans la bouche luy mit le susdit poulce branlant : puis luy en frotta le nez, et, montant oultre aux yeulx, feignoit les luy vouloir crever avec le poulce. A tant Panurge se fascha, et taschoit se defaire et retirer du mut. Mais Nazdecabre continuoit, luy touchant avec celuy poulce branlant, maintenant les yeulx, maintenant le front, et les limites de son bonnet. En fin Panurge s'escria, disant : Par Dieu, maistre fol, vous serez battu si ne me laissez ; si plus me faschez, vous aurez de ma main un masque sus vostre paillard visage.

Il est, dist lors frere Jean, sourd. Il n'entend ce que tu luy dis, couillon. Fais luy en signe une gresle de coups de poing sus le mourre[3]. Que diable, dist Panurge, veult pretendre ce maistre Aliboron[4] ? il m'a presque poché les yeulx au beurre

---

[1] Le regard *bigle* diffère du louche en ce qu'il est tourné en dedans au lieu de l'être en dehors.

[2] Lapins.

[3] Nous dirions vulgairement aujourd'hui : sur le museau. *Mourre* pour visage s'est conservé dans le patois auvergnat :

Por un beau mour l'on en vé trouva
Vingt mours de mouni (singe).
(Laborieux, *Noël sur les Grands Jours*)

[4] On désignait ainsi un homme qui se mêle de tout hors de propos. Quelle est l'origine du mot ? Le Duchat a écrit deux pages pour prouver qu'Aliboron venait d'Albert (Albert le Grand).

noir. Par Dieu *da jurandi* [1], je vous festoiray d'un banquet de nazardes [2], entrelardé de doubles chiquenaudes. Puis le laissa, luy faisant la petarrade. Le mut, voyant Panurge demarcher, gaigna le davant, l'arresta par force, et luy fit tel [3] signe. Il baissa le bras dextre vers le genoil, tant que pouvoit l'extendre, clouant [4] tous les doigts en poing, et passant le poulce entre les doigts maistre et indice. Puis, avec la main gauche, frottoit le dessus du coubde du susdit bras dextre, et peu à peu à ce frottement levoit en l'air la main d'iceluy, jusques au coubde et au dessus; soudain la rabaissoit comme davant : puis à intervalles la relevoit, la rabaissoit, et la montroit à Panurge.

Panurge, de ce fasché, leva le poing pour frapper le mut : mais il revera la presence de Pantagruel et se retint. Alors dist Pantagruel : Si les signes vous faschent, ô quant [5] vous fascheront les choses signifiées! Tout vray à tout vray consonne [6]. Le mut pretend et denote que serez marié, coqu, battu, et desrobbé. Le mariage, dist Panurge, je concede, je nie le demourant. Et vous prie me faire ce bien de croire, que jamais homme n'eut en femme et en chevaulx heur tel que m'est predestiné [7].

Ce mot, que Grimm fait venir de *Altboran*, ancien ennemi, était employé au moyen âge dans le sens de diable : « Il fera venir maistré *Aliborum*, » est-il dit dans le procès de Gilles de Raiz, *intelligendo diabolum per illud vocabulum*. Il signifiait aussi sorcier, homme qui sait tout, ou du moins qui s'en vante :

Mestrus Aliborus omnia scire putans.

C'est dans ce sens ironique que Rabelais l'emploie ici, et que la Fontaine l'a pris pour désigner l'âne.

1 Nous avons déjà expliqué que cette formule était empruntée aux anciennes grammaires latines, où l'on demandait à l'élève : *Da (exempla) affirmandi, jurandi*, etc.

2 Coups sur le nez.

3 Le signe suivant.

4 Fermant.

5 O combien.

6 C'est un axiome de dialectique : « Omne verum omni vero consonat. »

7 Des femmes et des chevaux
Il n'en est point sans défauts.

CHAPITRE XXI.

Comment Pantagruel prend conseil d'un vieil poëte françois, nommé Raminagrobis.

Je ne pensois, dist Pantagruel, jamais rencontrer homme tant obstiné à ses apprehensions [1] comme je vous voy. Pour toutesfois vostre doubte esclareir, suis d'advis que mouvons toute pierre [2]. Entendez ma conception. Les cycnes, qui sont oiseaux sacrés à Apollo, ne chantent jamais, sinon quand ilz approchent de leur mort ; mesmement en Meander, fleuve de Phrygie (je le dis pource que Ælianus [3] et Alexander Myndius escrivent en avoir ailleurs veu plusieurs mourir, mais nul chanter en mourant) ; de mode que chant de cycne est presaige certain de sa mort prochaine, et ne meurt que prealablement n'ait chanté. Semblablement, les poëtes, qui sont en protection de Apollo, approchans de leur mort, ordinairement deviennent prophetes, et chantent par apolline inspiration, vaticinans [4] des choses futures.

J'ay davantage souvent ouy dire que tout homme vieux, decrepit, et prés de sa fin, facilement divine des cas advenir. Et me souvient que Aristophanes [5], en quelque comedie, ap-

[1] Si tenace dans ses idées, si entêté.

[2] Que nous n'épargnions aucune peine. On dit en anglais : *To leave no stone unturned*, ne pas laisser une pierre sans la retourner.

[3] Élien dit en effet qu'il n'a jamais entendu chanter de cygne. Les savants modernes ne sont pas tout à fait d'accord sur cette question. Morin, dans une dissertation insérée au tome V de l'*Académie des inscriptions*, traite de fable tout ce que les anciens ont dit là-dessus. Mongez, qui a fait des observations personnelles, est un peu moins absolu.

[4] Prophétisants (*vaticinantes*, en latin).

[5] Dans les *Chevaliers*, act. I, sc. 1, v. 68 : « Ὁ δὲ γέρων σιβύλλιᾳ. »

pelle les gens vieux Sibylles, εἶθ' ὁ γέρων Σιβύλλια. Car, comme nous, estans sus le moule, et de loing voyans les mariniers et voyagiers dedans leurs naufz en haute mer, seulement en silence les considerons, et bien prions pour leur prospere abordement; mais, lorsqu'ilz approchent du havre, et par paroles et par gestes les saluons, et congratulons de ce que à port de sauveté sont avec nous arrivés : aussi les anges, les heroes, les bons demons (selon la doctrine des Platonicques) voyans les humains prochains de mort, comme de port tres sceur et salutaire, port de repos et de tranquillité, hors les troubles et sollicitudes terriennes, les saluent, les consolent, parlent avec eux, et ja commencent leur communicquer art de divination.

Je ne vous allegueray exemples antiques de Isaac, de Jacob[1], de Patroclus envers Hector[2], de Hector envers Achilles[3], de Polymnestor envers Agamemnon et Hecuba[4], du Rhodien celebré par Posidonius[5], de Calanus indian envers Alexandre le Grand[6], de Orodes envers Mezentius[7], et autres : seulement vous veux ramentevoir le docte et preux chevalier Guillaume du Bellay[8], seigneur jadis de Langey, lequel on mont de Tarare mourut, le dixiesme de janvier,

---

[1] V. la Bible.

[2] V. Iliade, ch. 2.

[3] V. Iliade, ch. 10.

[4] V. Euripide, *Hécube*, v. 1270 et 1271, éd. Didot.

[5] Divinare autem morientes, etiam illo exemplo confirmat Posidonius quo affert Rhodium quemdam morientem sex æquales nominasse, et dixisse qui primus eorum, qui secundus, qui deinde deinceps moriturus esset.

(Cicero, *De Div.*, I, 30.)

[6] Calanus montant au bûcher, Alexandre lui demande s'il avait un désir à exprimer. « Optime, inquit, propediem te videbo. » Et en effet peu de jours après Alexandre mourut à Babylone. (Cicer., *ibid.*)

[7] Orodes, blessé à mort par Mezentius, lui dit :

Te quoque fata
Prospectant paria, atque eadem mox arva tenebis.

Et peu d'instants après Mezentius succombe.

(Virgile, *Énéid.*, 10, v. 740.)

[8] Vice-roi de Piémont pour François I[er]; il était parti malade de Turin pour venir donner au roi quelques avis importants, lorsqu'il mourut, disent les mémoires de son frère, Martin du Bellay, « à Saint-Saphorin, sur le mont Tarare, le neufiesme jour de janvier 1543. » On voit qu'il n'est pas d'accord avec Rabelais sur le jour.

l'an de son aage le climatere[1], et de nostre supputation l'an 1543, en compte romanicque. Les trois et quatre heures avant son decès il employa en paroles vigoureuses, en sens tranquil et serain, nous predisant ce que depuis part avons veu, part attendons advenir. Combien que pour lors nous semblassent ces propheties aucunement abhorrentes et estranges, par ne nous apparoistre cause ne signe aucun present pronostic de ce qu'il predisoit.

Nous avons icy, près la Villaumere, un homme et vieux et poëte, c'est Raminagrobis[2], lequel en secondes nopces espousa la grande Guorre[3], dont nasquit la belle Bazoche. J'ay entendu qu'il est en l'article et dernier moment de son decès. Transportez vous vers luy, et oyez son chant. Pourra estre que de luy aurez ce que pretendez, et par luy Apollo vostre doubte dissoudra. Je le veux, respondit Panurge. Allons y, Epistemon, de ce pas, de peur que mort ne le previenne. Veux tu venir, frere Jean? Je le veux, respondit frere Jean, bien voluntiers, pour l'amour de toy, couillette. Car je t'aime du bon du foye.

Sus l'heure fut par eux chemin pris, et arrivans au logis

---

[1] On appelle ordinairement *climatériques* toutes les années de la vie d'un homme qui sont des multiples de 7 ou de 9, ou encore du nombre 7 multiplié par un autre nombre impair. Or, si le seigneur de Langey est né en 1491, comme le veulent tous ses biographes, il avait cinquante-deux ans lors de son décès, et n'était, suivant aucune des supputations ci-dessus, « dans l'année climatère de son aage ».

[2] Quelle que soit l'origine de ce mot, Johanneau remarque qu'il est antérieur à Rabelais, puisqu'il se trouve dans le *Démoniaque*, 2e journée, f° 58 de la *Passion de Jésus-Christ à personnages*, qui est du xve siècle.

Parmi les chercheurs d'allusions, il s'est trouvé autrefois de mauvais plaisants qui ont vu Geoffroy Tory dans Raminagrobis.

Pasquier, qui n'était point exempt de la manie de son temps, reconnaît Crétin. La seule raison plausible, c'est que le rondeau prêté par Rabelais au poëte Raminagrobis se trouve dans les œuvres de Crétin. Mais la plupart des traits que Rabelais prête à Raminagrobis ne se rapportent pas au poëte dont il s'agit.

[3] « *Guorre, Gore, Goure*, truie, et au figuré, une femme débauchée. Le peuple de Paris appelait Isabeau de Bavière la *Grand'Gore*. *Goret* est resté dans notre langue. » Jaubert, *Glossaire du centre de la France*. Le Duchat dit qu'il y avait une chanson de *la Grand'Gorre*, imprimée à Lyon en 1544.



poëticque, trouverent le bon vieillard en agonie, avec maintien joyeux, face ouverte, et regard lumineux.

Panurge le saluant luy mit on doigt medical de la main gauche, en pur don, un anneau d'or, en la palle [1] duquel estoit un saphyr oriental, beau et ample : puis, à l'imitation de Socrates, luy offrit un beau coq blanc, lequel incontinent posé sus son lict, la teste elevée en grande alaigresse, secoua son pennaige, puis chanta en bien haut ton. Cela fait, Panurge le requist courtoisement dire et exposer son jugement sus le doubte du mariage pretendu.

Le bon vieillard commanda luy estre apporté ancre, plume, et papier. Le tout fut promptement livré. Adonc escrivit ce que s'ensuit :

Prenez la, ne la prenez pas.
Si vous la prenez, c'est bien fait.
Si ne la prenez en effect,
Ce sera œuvré par compaz [2].

Gualloppez, mais allez le pas.
Recullez, entrez y de fait.
Prenez la, ne....

Jeunez, prenez double repas,
Defaites ce qu'estoit refait.
Refaites ce qu'estoit defait.
Souhaitez luy vie et trespas.
Prenez la, ne....

Puis leurs bailla en main, et leurs dist : Allez, enfans, en la garde du grand Dieu des cieulx, et plus de cestuy affaire ne d'autre que soit ne me inquietez. J'ay ce jourd'huy, qui est le dernier et de may et de moy [3], hors ma maison à grande fatigue et difficulté, chassé un tas de villaines, immondes, et pestilentes bestes, noires, guarres [4], fauves, blanches, cen-

[1] *Palle*, qu'on ne trouve pas en ce sens dans les dictionnaires, paraît signifier ici *chaton*. *Palla*, en bas latin et en italien, a le sens de boule, corps rond.

[2] Ce sera travaillé en perfection.

[3] Ces deux derniers mots ont pu autrefois se prononcer de la même manière.

[4] De deux couleurs (bigarrés).

drées, grivolées[1]; lesquelles laisser ne me vouloient à mon aise mourir; et, par fraudulentes pointures[2], gruppemens harpyiacques[3], importunités freslonnicques[4], toutes forgées en l'officine de ne sçay quelle insatiabilité, me evocquoient du doux pensement on quel je acquiesçois, contemplant, voyant, et ja touchant et goustant le bien et felicité que le bon Dieu a preparé à ses fideles et esleuz, en l'autre vie, et estat de immortalité.

Declinez de leur voye, ne soyez à elles[5] semblables, plus ne me molestez, et me laissez en silence, je vous supplie.

---

[1] Tachetées de différentes couleurs, comme le sont les grives.

[2] Piqûres perfides.

[3] En me saisissant, m'accrochant comme des harpies le feraient avec leurs griffes.

[4] De frelons.

[5] C'est ainsi qu'on lit dans l'édition de 1552. D'autres portent à tort, ce nous semble, *à eux* au lieu de *à elles*. Il s'agit des *bestes*, et non des *esleus*.

CHAPITRE XXII.

Comment Panurge patrocine à l'ordre des fratres mendians.

Issant de la chambre de Raminagrobis, Panurge comme tout effrayé dist : Je croy, par la vertu Dieu, qu'il est heretique, ou je me donne au diable. Il mesdit des bons peres mendians cordeliers, et jacobins, qui sont les deux hemispheres de la christienté, et par la gyrognomonique circumbilivagination desquelz, comme par deux filopendoles coelivages, toute l'antonomatic matagrabolisme de l'eglise romaine, quand elle se sent emburelucoquée d'aucun baragouinage d'erreur ou de heresie, homocentricalement se tremousse [1]. Mais que tous les diables luy ont fait [2] les pauvres diables de Capussins, et Minimes? Ne sont ilz assez meshaignés [3] les pauvres diables? Ne sont ilz assez enfumés, et perfumés de misere et calamité, les pauvres haires, extraictz de ichthyophagie [4]? Est il, frere Jean, par ta foy, en estat de salvation [5]? Il s'en va, par Dieu, damné comme une serpe [6] à trente mille hottées de diables. Mesdire de ces bons et vaillans pilliers d'eglise [7]? Appellez vous cela fureur poëtique?

[1] Rabelais n'ose pas critiquer les abus de l'Église en termes connus ; il en invente d'assez plaisants, pour étouffer les récriminations sous le rire. Voici à peu près le sens de la phrase :

Et par le tournoiement circulaire desquels, comme au moyen de deux contre-poids tirés du ciel, l'hypocrisie de l'Église romaine, se sentant entortillée par certain langage trompeur et hérétique, se trémousse dans le même centre.

[2] Mais que diable lui ont fait?

[3] Tourmentés.

[4] Dont la substance, la nourriture n'est que de poisson.

[5] Salut.

[6] Comme un serpent (*serpe*, en italien).

[7] C'est ainsi que les moines se faisaient nommer. H. Estienne nous apprend que, pour se moquer de ce surnom prétentieux, on les appelait *pill'urs* d'église.

(*Apol. p. Hérod.*, c. 14.)

Je ne m'en peux contenter: il peche villainement, il blaspheme contre la religion. J'en suis fort scandalisé. Je, dist frere Jean, ne m'en soucie d'un bouton[1]. Ilz mesdisent de tout le monde· si tout le monde mesdit d'eux, je n'y pretends aucun interest. Voyons ce qu'il a escrit.

Panurge leut attentivement l'escriture du bon vieillard, puis leurs dist : Il resve le pauvre beuveur. Je l'excuse toutesfois. Je croy qu'il est prés de sa fin. Allons faire son epitaphe. Par la response qu'il nous donne, je suis aussi sage que onques puis ne fourneasmes nous[2]. Escoute ça, Epistemon, mon bedon. Ne l'estimes tu pas bien resolu en ses responses? Il est, par Dieu, sophiste argut, ergoté et naïf. Je gaige qu'il est marrabais[3]. Ventre boeuf, comment il se donne garde de mesprendre en ses paroles! Il ne respond que par disjonctives. Il ne peut ne dire vray. Car à la verité d'icelles suffit l'une partie estre vraye. O quel patelineux! Saint Iago de Bressuire, en est il encores de l'eraige[4]? Ainsi, respondit Epistemon, protestoit Tiresias[5], le grand vaticinateur, au commencement de toutes ses divinations, disant apertement à ceux qui de luy prenoient advis : Ce que je diray adviendra, ou n'adviendra point. Et est le style des prudens pronosticqueurs. Toutesfois, dist Panurge, Juno luy creva les deux yeulx. Voire, respondit Epistemon, par despit de ce qu'il avoit mieux sententié qu'elle, sus le doubte proposé par Jupiter.

Mais, dist Panurge, quel diable possede ce maistre Raminagrobis, qui ainsi sans propos, sans raison, sans occasion, mesdit des pauvres beatz peres jacobins, mineurs, et minimes? J'en suis grandement scandalisé, je vous affie[6], et ne

---

[1] Je ne m'en soucie pas plus que d'un bouton.

[2] Cette expression proverbiale, que nous avons souvent trouvée dans Rabelais, paraît signifier ici, comme l'entend Johanneau : « Je « suis aussi éclairé que je l'étais « auparavant. »

[3] Renégat.

[4] Y a-t-il encore des gens de cette race, est-ce que cette race n'est pas éteinte ?

[5] Voici les paroles de Tirésias à Ulysse, dans Horace :

O Laertiade, quidquid dicam, aut erit, aut non.

(Liv. II, *Sat.* 5, vers 59.)

[6] Je vous l'assure, vous le garantis. *Affier* appartient encore au patois du Berry.

m'en peux taire. Il a grievement peché. Son asne[1] s'en va à trente mille panerées de diables.

Je ne vous entends point, respondit Epistemon. Et me scandalisez vous mesmes grandement, interpretant perversement des *fratres* mendians ce que le bon poëte disoit des bestes noires, fauves, et autres. Il ne l'entend (selon mon jugement) en telle sophistieque et phantastique allegorie. Il parle absolument et proprement des pusses, punaises, cirons, mousches, culices[2], et autres telles bestes; les quelles sont unes noires, autres fauves, autres cendrées, autres tannées et basanées; toutes importunes, tyrannieques, et molestes, non es malades seulement, mais aussi à gens sains et vigoureux. Par adventure a il des ascarides[3], lumbriques[4], et vermes[5] dedans le corps. Par adventure patist il (comme est en Egypte et lieux confins de la mer Erythrée, chose vulgaire et usitée) es bras ou jambes, quelque pointure de draconneaulx grivolés[6], que les Arabes appellent *venes meden*[7]. Vous faites mal autrement exposant ses paroles. Et faites tort au bon poëte par detraction[8], et es dits fratres par imputation de tel

---

[1] Nous ignorons si cette burlesque équivoque entre *asne* et *ame* est de l'invention de Rabelais. On la retrouve souvent dans les auteurs du XVI[e] siècle.

Beroalde de Berville ne manque pas de s'en servir.

On lit dans Jacq. Tahureau :

« *Le Cosmopolite*. Je ne m'esbahys plus maintenant, si tu n'as dit guères de bien de ceux qui conservent la santé du corps, que même tu fais tant peu de compte des autres qui gardent celle de l'âme.

« *Le Démoc*. Comment? la *selle de l'asne*, dis-tu ? »

Rabelais, attaqué pour cette irrévérence, s'est rejeté sur la négligence des imprimeurs (voy. *Prol.* du liv. IV); mais nous ne le croyons pas sur parole.

[2] Moucherons, cousins (*culices*, en latin).

[3] Ἀσκαρίδες, en grec. Petits vers blancs et menus qui s'engendrent à l'extrémité du rectum. Les médecins leur donnent encore aujourd'hui ce nom.

[4] (*Lumbrici*, latin.) Vers des intestins.

[5] Vers.

[6] Piqûres de petits dragons bariolés.

[7] Veines de la jambe, parce que ces petites tumeurs ressemblent à une veine, suivant Johanneau.

[8] En lui enlevant, en ne lui prêtant pas ce tourment.

meshaing. Il fault tousjours de son presme[1] interpreter toutes choses à bien.

Apprenez moy, dist Panurge, à cognoistre mouches en laict. Il est, par la vertu Dieu, heretique. Je dis heretique formé, heretique clavelé[2], heretique bruslable comme une belle petite horologe. Son asne s'en va à trente mille charretées de diables. Savez vous où? Cor Dieu, mon amy, droit dessous la scelle persée de Proserpine, dedans le propre bassin infernal, onquel elle rend l'operation fecale de ses clysteres, à costé gauche de la grande chaudiere, à trois toises prés les gryphes de Lucifer, tirant vers la chambre noire de Demiourgon[3]. Ho le villain.

---

[1] De son semblable, de son prochain.

[2] Clavelé, se dit d'un mouton qui a le *claveau* ou la *clavelée*, brebis galeuse.

Rabelais, suivant son habitude, ne laisse pas échapper l'occasion d'un jeu de mots. Un huguenot rochellais, du nom de *Clavelle*, avait inventé une curieuse horloge de bois. Ce Clavelle fut condamné à mort, et, par la même sentence, ses juges ordonnèrent que le chef-d'œuvre de l'horloger hérétique serait brûlé par la main du bourreau.

[3] Nous suivons la leçon de l'édition de 1552, comme plus conforme à l'étymologie grecque Δημιουργός. Du reste, on a dit aussi autrefois *Démogorgon*. Le Duchat cite à l'appui un passage de Jean le Maire de Belges, livre I, chapitre 18, des *Illustrations des Gaules*.

CHAPITRE XXIII.

Comment Panurge fait discours pour retourner à Raminagrobis.

Retournons, dist Panurge continuant, l'admonester de son salut[1]. Allons on nom, allons en la vertu de Dieu. Ce sera œuvre charitable à nous faite. Au moins, s'il perd le corps et la vie, qu'il ne damne son asne. Nous le induirons à contrition[2] de son peché, à requerir pardon es dits tant beatz peres, absens comme presens. Et en prendrons acte, afin qu'aprés son trespas, ilz ne le declarent heretique et damné, comme les farfadetz firent de la prevoste[3] d'Orleans; et leurs satisfaire de l'oultrage; ordonnant par tous les couvens de ceste province, aux bons peres religieux, force bribes, force

[1] Le faire penser à son salut.

[2] Nous l'amènerons à se repentir.

[3] C'est évidemment ainsi qu'il faut lire, et non *prevosté*, comme on l'imprime. En effet, la femme de M. de Saint-Mesmin, prévôt d'Orléans, étant morte en 1533 et ayant été enterrée dans l'église des cordeliers d'Orléans, ces religieux supposèrent que l'âme de la prévôte venait les tourmenter dans leur couvent. Convaincus d'imposture, treize d'entre eux furent condamnés à l'amende honorable et à la prison. Voy. Lottin, *Recherches historiques sur Orléans*, I, 381. Il donne de curieux détails sur cette affaire, où l'on voit figurer les *esprits frappeurs*, folie qu'on a vue se renouveler de nos jours. « Les cordeliers, dit un chroniqueur contemporain, n'estant pas contens de six escus qu'ils avoient reçus pour le service de la deffuncte, s'en voulurent venger, publiant que l'âme de la demoiselle de Mareau estoit damnée, et pratiquant un de leurs novices qui se cachoit dedans la voûte de l'eglise, en laquelle il y avoit un petit pertuis par lequel il escoutoit et voyoit : faignant estre l'esprit de la prevoste d'Orleans il repondoit à tous les interrogatoires qu'on luy faisoit, *frappant sus un aiz ou table de bois par autant de coups qu'on luy disoit*, etc. »

messes, force obitz et anniversaires. Et que, au jour de son trespas, sempiternellement, ilz ayent tous quintuple pitance; et que le grand bourrabaquin[1], plein du meilleur, trotte de ranco[2] par leurs tables, tant des burgotz, layz[3] et briffaulx[4], que des prestres, et des clercs; tant des novices que des profés. Ainsi pourra il de Dieu pardon avoir.

Ho, ho, je me abuse, et m'esguare en mes discours. Le diable m'emporte si je y vays. Vertu Dieu, la chambre est desja pleine de diables. Je les oy desja soy pelaudans, et entrebattans en diable à qui humera l'ame Raminagrobidicque, et qui premier, de broc en bouc[5], la portera à messer Lucifer. Ostez vous de là. Je n'y vays pas. Le diable m'emporte si je y vays. Qui sçait s'ilz useroient de qui pro quo, et, en lieu de Raminagrobis, grupperoient le pauvre Panurge, quitte[6]? Ilz y ont maintes fois failly, estant safrané et endebté[7]? Ostez vous de là. Je n'y vays pas. Je meurs par Dieu de male rage de peur. Soy trouver entre diables affamés? entre diables de faction? entre diables negotians? Ostez vous de là. Je gage que, par mesme doubte, à son enterrement n'assistera Jacobin, Cordelier, Carme, Capussin, Theatin, ne Minime. Et eux sages. Aussi bien ne leurs a il rien ordonné par testament. Le diable m'emporte si je y vays. S'il est damné, à son dam[8]

---

[1] Le grand flacon, la grande bouteille.

[2] De rang en rang, de main en main (*from rank to rank, from one to another*, Cotgrave).

[3] Laïques.

[4] Des goulus (*ravenous feeder*, Cotgrave).

[5] Ou de broc en bouche, c'est-à-dire vivement, instantanément (*suddenly*, Cotgrave). Cette expression doit être empruntée à l'argot des buveurs, qui font rapidement passer le vin du broc à leur bouche et à leur gosier.

[6] Saisiraient de leur fourche crochue ou de leurs griffes le pauvre Panurge, n'ayant plus de dettes.

[7] Lorsqu'il était ruiné. On disait *aller au safran*, pour manger tout son bien. (*Dict. françois-latin* de 1539, R. Estienne.) On a supposé que cela venait de ce qu'en pareil cas le chagrin pouvait donner la jaunisse. Mais il nous parait infiniment plus probable d'expliquer cette locution par la couleur jaune, ou *de safran*, dont on peignait les maisons des banqueroutiers et de ceux dont les biens étaient confisqués par la justice.

[8] C'est à son dommage, c'est tant pis pour lui.

Pour quoy mesdisoit il des bons peres de religion? Pour quoy les avoit il chassés hors sa chambre, sus l'heure qu'il avoit plus besoing de leur aide, de leurs devotes prieres, de leurs saintes admonitions? Pour quoy par testament ne leurs ordonnoit il au moins quelques bribes, quelque bouffage, quelque carreleure de ventre, aux pauvres gens, qui n'ont que leur vie en ce monde? Y aille qui voudra aller. Le diable m'emporte si j'y vays. Si je y allois, le diable m'emporteroit. Cancre. Ostez vous de là.

Frere Jean, veux tu que presentement trente mille charretées de diables t'emportent? Fais trois choses. Baille moy ta bourse. Car la croix est contraire au charme. Et te adviendroit ce que nagueres advint à Jean Dodin, recepveur du Coudray au gué de Vede[1], quand les gens d'armes rompirent les planches[2].

Le pinart[3], rencontrant sus la rive frere Adam Couscoil, cordelier observantin de Mirebeau, luy promit un habit, en condition qu'il le passast oultre l'eau à la cabre morte[4] sus

---

[1] L'aventure de Dodin et du Cordelier est empruntée à une épigramme de Nicolas Barthélemy de Loches. Il ne sera pas inutile de la rapporter ici pour faire voir comment Rabelais, lui aussi, prenait son bien où il le trouvait, et comment il embellissait son modèle.

De quodam Minoritano et alio.

Franciscanus in alteram profundi
Ripam fluminis excipil ferendum
Quempiam nitidum comatulumque,
(Parco huic nomine, rem minus silebo,
Dignam publica quæ sit, atque fiat)
Impostumque humeris rogavit ipse [nem];
Quum ventum ad medium prope esset au-
Franciscanus, an is pecuniarum
Quidquam forsan haberet? Ille habere
Se dixit, quibus hunc juvaret, amplas,
Affatim quoque asymbolum cibaret.
Promissis nihil excitus vadator:
Nescis ordinis (inquit) esse nostri
Nos deferre pecunias vetari?
Desertor minime hujus ipse fiam.
Excussum simul hunc in amne liquit.
Novi utrumque; et id audii ex utroque.

Il faut remarquer que cette pièce figure pour la première fois dans un livre sans date, mais certainement antérieur à 1524: *Nicolai Barptholomæi Lochiensis Epigrammata, Momiæ, Edyllia*, in-8°; que l'auteur, moine franciscain, était de Loches, qu'il connaissait les deux personnages mis en action et qu'il tenait le récit de leur propre bouche. Nous voici donc eu plein entourage de frère Rabelais, et si les noms qu'il donne à ces deux personnages ne sont pas les vrais, ce n'est pas, à coup sûr, faute de les bien connaître.

[2] Probablement les planches d'un pont de bois établi à quelque distauce du gué.

[3] Cotgrave traduit ici le *pinart* par *the fellow*, le gaillard.

[4] Comme les bouchers ambulants portaient autrefois leur marchandise. On a dit eucore en divers patois: porter à la *cabre morte*, à

ses espaules. Car c'estoit un puissant ribault. Le pacte fut accordé. Frere Couscoil se trousse jusques aux couilles, et charge à son doz, comme un beau petit saint Christophle, le dit suppliant Dodin. Ainsi le portoit gayement (comme Eneas porta son pere Anchises hors la conflagration de Troie), chantant un bel *Ave maris stella*. Quand ilz furent au plus parfond du gué, au dessus de la roue du moulin, il luy demanda s'il avoit point d'argent sus luy. Dodin respondit, qu'il en avoit pleine gibbessiere, et qu'il ne se desfiast de la promesse faite d'un habit neuf. Comment, dist frere Couscoil, tu sçais bien que, par chapitre exprés de nostre reigle, il nous est rigoureusement defendu porter argent sus nous. Malheureux es tu bien certes, qui me as fait pecher en ce point. Pourquoy ne laissas tu ta bourse au meusnier? Sans faulte tu en seras presentement puny. Et si jamais je te peux tenir en nostre chapitre à Mirebeau, tu auras du *miserere* jusques à *vitulos*[1]. Soudain se descharge, et vous jette Dodin en pleine eau la teste au fond.

A cestuy exemple, frere Jean, mon amy doux, afin que les diables t'emportent mieux à ton aise, baille moy ta bourse : ne porte croix aucune sus toy. Le danger y est evident. Ayant argent, portant croix, ilz te jetteront sus quelques rochiers, comme les aigles jettent les tortues pour les casser, tesmoing la teste pelée du poëte Eschylus[2]. Et tu te ferois mal, mon amy. J'en serois bien fort marry : ou te laisseront tomber dedans quelque mer, je ne sçay où, bien loing, comme tomba Icarus. Et sera par aprés nommée la mer Entommericque.

Secondement, sois quitte. Car les diables aiment fort les quittes. Je le sçay bien quant est de moy. Les paillards ne cessent me mugueter[3], et me faire la court. Ce que ne souloient

---

la *charmote* (saintongeais), à la *chine bote* (berrichon), pour : porter sur son dos.

[1] Tu auras une pénitence un peu longue. Le *Miserere* est un des sept psaumes de la pénitence; il commence par ce mot *miserere*, et il finit par celui de *vitulos*.

[2] On sait qu'il fut tué par une tortue qu'un aigle laissa tomber du haut des airs sur sa tête.

[3] Le muguet était la fleur des amoureux. De là le nom de *muguets* donné aux galants.

estant safrané et endebté. L'ame d'un homme endebté est toute hectique[1] et discrasiée[2]. Ce n'est viande à diables.

Tiercement, avec ton froc,

Et ton domino de grobis,
Retourne à Raminagrobis.

En cas que trente mille batelées de diables ne t'emportent ainsi qualifié, je payeray pinthe et fagot. Et si, pour ta sceureté, tu veux compagnie avoir, ne me cherches pas, non. Je t'en advise. Ostez vous de là, je n'y vays pas. Le diable m'emporte si je y vays.

Je ne m'en soucierois, respondit frere Jean, pas tant, par adventure, que l'on diroit, ayant mon bragmard on poing. Tu le prends bien, dist Panurge, et en parles comme docteur subtil en l'art. On temps que j'estudiois à l'escole de Tolete, le reverend pere en diable[3] Picatris, recteur de la faculté diabologicque, nous disoit que naturellement les diables craignent la splendeur des espées, aussi bien que la lueur du soleil. De fait, Hercules, descendant en enfer à tous les diables, ne leur fit tant de peur, ayant seulement sa peau de lion et sa massue, comme par aprés fit Eneas, estant couvert d'un harnois resplendissant, et garny de son bragmard bien à point fourby et desrouillé, à l'aide et conseil de la sibylle Cunnane. C'estoit, peut estre, la cause pour quoy le seigneur Jean-Jacques Trivolse[4], mourant à Chartres, demanda son espée, et mourut l'espée nue on poing, s'escrimant tout autour du lict, comme vaillant et

[1] Nous suivons la leçon de l'édition originale, donnée aussi par Le Duchat et par Johanneau. Dans plusieurs éditions on lit *heretique* au lieu d'*hectique*, ce qui est un contre-sens prononcé. Rabelais n'aurait jamais dit d'une âme hérétique « ce n'est viande à diable ».

[2] Du grec δυσκρασία, mauvaise constitution.

[3] On donnait le titre de *Père en Dieu* au recteur de la Faculté de théologie.

[4] Trivulce, Milanais, lieutenant général des armées françaises sous Charles VIII, et maréchal de France sous Louis XII et sous François I[er]. Les lecteurs peuvent consulter, sur les circonstances de sa mort, l'article que Brantôme lui a consacré dans son livre *des Grands Capitaines*.

chevaleureux, et par ceste escrime, mettant en fuite tous les diables qui le guettoient au passaige de la mort. Quand on demande aux massoretz et caballistes pour quoy les diables n'entrent jamais en paradis terrestre, ilz ne donnent autre raison sinon que à la porte, est un cherubin, tenant en main une espée flambante. Car, parlant en vraye diabolologie de Tolete, je confesse que les diables vrayement ne peuvent par coups d'espée mourir; mais je maintiens, selon la dite diabolologie, qu'ilz peuvent patir solution de continuité, comme si tu coupois de travers avec ton bragmard une flambe de feu ardent, ou une grosse et obscure fumée. Et crient comme diables à ce sentement de solution, laquelle leurs est doloreuse en diable.

Quand tu vois le hourt[1] de deux armées, pense tu, couillasse, que le bruit si grand et horrible que l'on y oyt, provienne des voix humaines? du hurtis des harnois? du cliquetis des bardes? du chaplis[2] des masses? du froissis des picques? du bris des lances? du cry des navrés? du son des tabours et trompettes? du hannissement des chevaux? du tonnoire des escoupettes[3] et canons? Il en est veritablement quelque chose, force est que le confesse. Mais le grand effroy et vacarme principal provient du dueil et ulement des diables, qui, là guettans pelle melle les pauvres ames des blessés, reçoivent coups d'espée à l'improviste, et patissent solution en la continuité de leurs substances aerées et invisibles : comme si, à quelque lacquais crocquant les lardons de la broche, maistre Hordoux[4] donnoit un coup de baston sus les doigts. Puis crient et ulent[5] comme diables : comme Mars, quand il fut blessé par Diomedes davant Troye, Ho-

---

[1] Le choc.

[2] Des coups. — On a dit *chapple* pour blessures faites avec une arme tranchante (*capulare*, Du Cange).

[3] Escopettes.

[4] Maitre graisseux (*greasie*, Cotgrave), le chef des marmitons. Peut-être du mot *ord*, sale.

[5] Hurlent. Nous avons déjà vu un peu plus haut *ullement*; cette forme, qui s'est conservée dans plusieurs de nos patois, est conforme à l'étymologie latine, *ululare*, *ululatus*.

Nous savons qu'à Paris la rue du *Grand-Hurleur* se prononçait et s'écrivait souvent *Huleu*.

mere [1] dit avoir crié en plus haut ton et plus horrifique effroy, que ne feroient dix mille hommes ensemble. Mais quoy? Nous parlons de harnois fourbis, et d'espées resplendentes. Ainsi n'est il de ton bragmard. Car, par discontinuation de officier, et par faulte de operer, il est par ma foy plus rouillé que la claveure d'un vieil charnier [2]. Pourtant fais de deux choses l'une. Ou le desrouille bien à point et gaillard : ou, le maintenant ainsi rouillé, garde que ne retournes en la maison de Raminagrobis. De ma part je n'y vays pas. Le diable m'emporte si je y vays.

---

[1]... Ὁ δ' ἔβραχε χάλκεος Ἄρης, Ὅσσον τ' ἐννεάχιλοι ἐπίαχον ἢ δεκάχιλοι Ἀνέρες ἐν πολέμῳ...
(*Iliade*, ch. V, v. 859 à 861.

[2] Voy. note 2, page 305.

CHAPITRE XXIV.

Comment Panurge prend conseil de Epistemon.

Laissans la Villaumere, et retournans vers Pantagruel, par le chemin Panurge s'adressa à Epistemon, et luy dist : Compere, mon antique amy, vous voyez la perplexité de mon esprit. Vous savez tant de bons remedes. Me sçauriez vous secourir? Epistemon prit le propos, et remonstroit à Panurge comment la voix publicque estoit toute consommée en mocqueries de son desguisement : et luy conseilloit prendre quelque peu de ellebore, afin de purger cestuy humeur en luy peccant, et reprendre ses accoustremens ordinaires. Je suis (dist Panurge), Epistemon mon compere, en phantasie de me marier. Mais je crains estre coqu et infortuné en mon mariage. Pourtant, ay je fait vœu à saint François le Jeune[1] (lequel est au Plessis lez Tours reclamé de toutes femmes en grande devotion, car il est premier fondateur des bons hommes[2], lesquelz elles appetent naturellement) porter lunettes au bonnet, ne porter braguette en chausses, que sus ceste mienne perplexité d'esprit, je n'aye eu resolution aperte[3].

C'est, dist Epistemon, vrayement un beau et joyeux vœu. Je me esbahys de vous, que ne retournez à vous mesmes, et

[1] C'est une manière un peu irrévérencieuse de désigner saint François de Paule, pour le distinguer de saint François d'Assise.

[2] Pour comprendre ce jeu de mots de notre malin auteur, il faut savoir que Louis XI avait surnommé François de Paule le *bon homme*, et que, par suite, les Minimes, fondés par ce saint, avaient été appelés, eux aussi, les Bons hommes. Johanneau cite à l'appui du fait Dupleix en la vie de Louis XI, et P. de Bonfons, dans ses *Antiquités de Paris*.

[3] Claire, évidente.

que ne revocquez vos sens, de ce farouche esguarement, en leur tranquillité naturelle. Vous entendant parler, me faites souvenir du vœu des Argives à la large perruque, lesquelz, ayans perdu la bataille contre les Lacedemoniens en la controverse de Thyrée, firent vœu cheveux en teste ne porter, jusques à ce qu'ilz eussent recouvert leur honneur et leur terre[1]; du vœu aussi du plaisant Espagnol Michel Doris, qui porta le trançon de greve[2] en sa jambe. Et ne sçay lequel des deux seroit plus digne et meritant porter chapperon verd et jaune à oreilles de lievre, ou iceluy glorieux champion, ou Enguerrant qui en fait le tant long, curieux, et fascheux conte, oubliant l'art et maniere d'escrire histoires, baillée par le philosophe Samosatoys[3]. Car, lisant iceluy long narré, l'on pense que doibve estre commencement et occasion de quelque forte guerre, ou insigne mutation des royaumes; mais, en fin de compte, on se mocque, et du benoist champion, et de l'Angloys qui le defia, et de Enguerrant leur tabellion, plus baveux qu'un pot à moutarde[4].

La mocquerie est telle que de la montaigne d'Horace, laquelle crioit et lamentoit enormement, comme femme en travail d'enfant. A son cry et lamentation accourut tout le voisinaige, en expectation de voir quelque admirable et monstrueux enfantement; mais en fin ne nasquit d'elle qu'une petite souriz[5].

---

[1] Le fait est reellement mentionné par Hérodote, liv. I, ch. 82. Les Argives, qui portaient de longs cheveux, avaient juré de les tondre, et les Spartiates, qui les portaient courts, de les laisser pousser.

[2] On donnait le nom de grève à une armure qui protégeait le devant de la jambe. Ce Doris avait-il eu ses grèves brisées dans un combat, et avait-il juré d'en porter les débris jusqu'au jour de la vengeance ?

[3] De Samosate, en Syrie. C'est Lucien.

[4] Rabelais se moque du champion et de son historien. Suivant nous, il a parfaitement raison dans sa critique du récit de Monstrelet. Des admirateurs de ce dernier ont dit que le jugement du curé de Meudon ne pouvait être d'aucun poids. C'est une hérésie qui ne fera pas un prosélyte parmi les hommes de goût.

[5] Rabelais n'a emprunté à Horace que le trait de la fin :

Parturient montes, nascetur ridiculus mus. (Horace, *Art poét.*)

Les autres détails, dont le germe tout au plus est dans Phèdre, ont

Non pourtant, dist Panurge, je m'en soubris[1].

Se mocque qui clocque[2].

Ainsi feray comme porte mon vœu. Or long temps a que avons ensemble, vous et moy, foy et amitié jurée par Jupiter Philios[3]. Dictes m'en vostre advis. Me doibs je marier, ou non? Certes, respondit Epistemon, le cas est hazardeux; je me sens par trop insuffisant à la resolution. Et, si jamais fut vray en l'art de medecine le dict du vieil Hippocrates de Lango[4], *jugement difficile*, il est en cestuy endroit verissime. J'ay bien en imagination quelques discours moyennans lesquelz nous aurions determination sus vostre perplexité. Mais ilz ne me satisfont point apertement. Aucuns Platoniques disent que qui peut voir son *Genius*, peut entendre ses destinées[5]. Je ne comprends pas bien leur discipline, et ne suis d'advis que y adherez. Il y a de l'abus beaucoup. J'en ay veu l'experience en un gentilhomme studieux et curieux on pays d'Estangorre[6]. C'est le point premier.

Un autre y a. Si encores regnoient les oracles de Jupiter en Ammon, de Apollo en Lebadie, Delphes, Delos, Cyrrhe, Patare, Tegyres, Preneste, Lycie, Colophon; en la fontaine Castalie, prés Antioche en Syrie, entre les Branchides; de Bacchus, en Dodone; de Mercure, en Phares, prés Patras; de Apis, en Egypte; de Serapis, en Canobe; de Faunus, en Menalie et en Albunée, prés Tivoli; de Tiresias, en Orchomene; de Mopsus, en Cilicie; de Orpheus, en Lesbos; de Trophonius, en Leucadie; je serois d'advis (par adventure

---

été empruntés directement à notre auteur par la Fontaine.

[1] Le Duchat fait observer avec justesse que Rabelais imite ici ces vers de Marot :

Sire Lyon (dit le filz de souriz),
De ton propos certes je me soubriz.
(Marot, *Epistre à son ami Lyon*.)

[2] Tel se moque, qui boite (comme celui dont il se moque).

Loripedem reclus derideat, Æthiopem albus,
disait un proverbe latin en vers.

[3] Jupiter, qui préside à l'amitié.

[4] C'est le nom moderne de l'ile de Cos, où est né Hippocrate.

[5] Voy. Jamblique, *de Myst.*, sect. IX, cap. 3.

[6] Ou d'Estrangor (comme on lit dans le roman de *Lancelot du Lac*). Nous pensons, avec Le Duchat, que ce mot vient de *East-England* ou *Estanglie*, l'une des provinces de l'Heptarchie en Angleterre.

non serois) y aller, et entendre quel seroit leur jugement sus vostre entreprise. Mais vous savez que tous sont devenuz plus mutz que poissons, depuis la venue de celuy roy servateur[1], onquel ont pris fin tous oracles et toutes propheties : comme, advenante la lumiere du clair soleil, disparent[2] tous lutins, lamies[3], lemures[4], guaroux, farfadetz et tenebrions[5]. Ores, toutesfois qu'encores fussent en regne[6], ne conseillerois je facilement adjouster foy à leurs responses. Trop de gens y ont esté trompés. Davantage, je me recorde que Agrippine mit sus à Lollie la belle, avoir interrogé l'oracle d'Apollo Clarius, pour entendre si mariée elle seroit avec Claudius l'empereur[7]. Pour ceste cause fut premierement bannie, et depuis à mort ignominieusement mise.

Mais, dist Panurge, faisons mieux. Les isles Ogygies ne sont loing du port Sammalo[8]; faisons y un voyage, aprés qu'aurons parlé à nostre roy. En l'une des quatre, laquelle plus a son aspect vers soleil couchant, on dit, je l'ay leu en bons et antiques auteurs, habiter plusieurs devinateurs, vaticinateurs, et prophetes; y estre Saturne lié de belles chaines d'or, dedans une roche d'or, alimenté de ambroisie et nectar divin; les quelz journellement luy sont des cieulx transmis en abondance par ne sçay quelle espece d'oiseaux (peut estre que sont les mesmes corbeaulx qui alimentoient

---

[1] Le roi sauveur, le Christ.

[2] Disparaissent.

[3] Êtres fabuleux qu'on représentait avec une tête de femme et un corps de serpent, et qui passaient pour dévorer les enfants.

Neu pransæ Lamiæ vivum puerum extrahat [alvo.
(*Art poét.* d'Horace.)

[4] Les mauvais esprits (*lemures*, en latin).

[5] Esprits des ténèbres (*tenebrio*, en latin, qui fuit le jour).

[6] Fussent-ils encore tout-puissants.

[7] C'est un souvenir de Tacite : « . . . Iisdem consulibus, atrox odii Agrippina, ac Lolliæ infensa, quod secum de matrimonio principis certavisset, molitur crimina, et accusatorem qui objiceret Chaldæos, magos, interrogatumque Apollinis Clarii simulacrum, super nuptiis imperatoris.....
« .... In Lolliam mittitur tribunus, a quo ad mortem adigeretur. » (Tacite, *Ann.*, XII, 22.)

[8] Sont près du port de Saint-Malo. Rabelais parle ici d'après Plutarque, qui place les îles Ogygies à cinq journées de la Grande-Bretagne.

es desers Saint Pol premier hermite); et apertement predire à un chascun qui veult entendre son sort, sa destinée, et ce que luy doibt advenir. Car les Parces rien ne filent, Jupiter rien ne propense et rien ne delibere, que le bon pere, en dormant ne cognoisse. Ce nous seroit grande abbreviation de labeur, si nous le oyons un peu sus ceste mienne perplexité. C'est, respondit Epistemon, abus trop evident, et fable trop fabuleuse. Je ne iray pas.

CHAPITRE XXV.

Comment Panurge se conseille à Her Trippa.

Voyez cy, dist Epistemon continuant, toutesfois que ferez[1], avant que retournons vers nostre roy, si me croyez. Ici, prés l'isle Bouchart[2], demeure Her Trippa; vous savez comment, par art de astrologie, geomantie[3], chiromantie[4], metopomantie[5] et autres de pareille farine, il predit toutes choses futures; conferons de vostre affaire avec luy. De cela, respondit Panurge, je ne sçay rien. Bien sçay je que, luy un jour parlant au grand roy des choses celestes et transcendentes, les lacquais de court, par les degrés, entre les huys, sabouloient sa femme à plaisir, laquelle estoit assez bellastre[6]. Et il[7], voyant toutes choses etherées et terrestres sans bezicles, discourant de tous cas passés et presens, predisant tout l'advenir, seulement ne voyoit sa femme brimballante, et onques n'en sceut les nouvelles. Bien, allons vers luy, puis qu'ainsi le voulez. On ne sçauroit trop apprendre.

---

[1] Voici toutefois ce que vous ferez.

[2] Petite ville voisine de Chinon. On est allé chercher bien loin les raisons qui ont guidé Rabelais dans le choix de l'île Bouchard pour demeure de Her Trippa.

Notre auteur, pensant toujours aux lieux où il avait passé son enfance, aimait à en parler, et jamais il n'en manque une occasion.

[3] Divination au moyen de figures tracées sur la terre.

[4] Divination par l'inspection des lignes de la main.

[5] Divination par l'inspection des lignes du front.

[6] Cette terminaison *astre*, *âtre*, ajoutait quelquefois aux mots une nuance défavorable : *marâtre*, *gentillâtre*, *poëtastre*. D'autres fois, comme ici, comme dans *folâtre*, *jaunâtre*, elle semble désigner une qualité approximative. *Bellastre*, *reasonably fair*, dit Cotgrave.

[7] Lui.

Au lendemain, arriverent au logis de Her Trippa[1]. Panurge luy donna une robe de peau de loup, une grande espée bastarde bien dorée à fourreau de velours, et cinquante beaux angelotz[2] : puis familierement avec luy confera de son affaire. De premiere venue Her Trippa, le regardant en face, dist : Tu as la metoposcopie et physionomie d'un coqu[3]. Je dis coqu scandalé[4] et diffamé. Puis considerant la main dextre de Panurge en tous endroits, dist : Ce faulx traict, que je voy icy au dessus du mont *Jovis*[5], onques ne fut qu'en la main d'un coqu. Puis, avec un style, fit hastivement certain nombre de pointz divers, les accoubla par geomantie, et dist : Plus vraye n'est la verité, qu'il est certain que seras coqu, bien tost aprés que seras marié. Cela fait, demanda à Panurge l'horoscope de sa nativité. Panurge luy ayant baillé, il fabriqua promptement sa maison du ciel en toutes ses parties, et, considerant l'assiette et les aspectz en leurs triplicités, jetta un grand souspir, et dist : J'avois ja predit apertement que tu serois coqu, à cela tu ne pouvois faillir : ici j'en ay d'abondant asseurance nouvelle. Et te afferme que tu seras coqu. Davantage, seras de ta femme battu et d'elle seras desrobé. Car je trouve la septiesme maison en aspects tous malings, et en batterie de tous signes portans cornes, comme *Aries*, *Taurus*, *Capricorne*, et autres. En la quarte, je trouve decadence de *Jovis*, ensemble aspect tetra-

---

[1] Les interprétateurs ont reconnu dans Her Trippa Henri Corneille Agrippa, qui a écrit un traité de philosophie occulte et de nombreux ouvrages où il parle souvent des diverses sortes de divination.

Nous serions très-disposés à croire qu'en effet Rabelais y a songé.

[2] Ancienne monnaie portant l'image de saint Michel. Il y eut aussi une monnaie courante de ce nom, valant environ 8 fr., sous les règnes de Charles VI et de Charles VII. (*Numismatique de Rabelais*.)

[3] En grec, μετωποσκόπος signifie : *ex fronte hominem judicans*, appréciant un homme à l'inspection de son front.

C'est comme si Her Trippa disait : Tu as sur ton front et ta figure le cachet d'un cocu.

[4] Nous dirions : *affiché*.

[5] Dans la langue de la chiromancie, le *mont Jovis* signifie une petite élévation, une proéminence à la naissance de l'index de la main droite. *Le faux trait* présageait un grand malheur, ou un insuccès complet.

gone de Saturne, associé de Mercure. Tu seras bien poyvré, homme de bien.

Je seray, respondit Panurge, tes fortes fiebvres quartaines[1], vieux fol, sot mal plaisant que tu es. Quand tous coqus s'assembleront, tu porteras la banniere[2]. Mais dond me vient ce ciron icy entre ces deux doigts? Cela disoit, tirant droit vers Her Trippa les deux premiers doigts ouvers en forme de deux cornes, et fermant on poing tous les autres. Puis dist à Epistemon : Voyez cy le vray Ollus de Martial, lequel tout son estude adonnoit à observer et entendre les maulx et miseres d'autruy. Ce pendant sa femme tenoit le berland[3]. Il, de son costé, pauvre plus que ne fut Irus[4]. Au demourant glorieux, oultrecuidé, intolerable, plus que dixsept diables, en un mot πτωχαλαζών[5], comme bien proprement telle peautraille de belistrandiers[6] nommoient les anciens. Allons. Laissons icy ce fol enragé, mat de cathene[7], ravasser tout son saoul avec ses diables privés. Je croirois tantost que les diables voulussent servir un tel marault. Il ne sçait le premier traict de philosophie, qui est : Cognois toy[8]; et, se glorifiant voir un festu en l'œil d'autruy, ne voit une grosse souche, laquelle luy poche les deux yeulx. C'est un tel *Polypragmon* que descrit Plutarche[9]. C'est une autre

---

[1] C'était une imprécation fort usitée alors :

Vous aurez vos fiebvres quartaines,

est-il dit dans une chanson du temps.

[2] Tu seras le chef, le guide, le porte-drapeau des cocus. — Rabelais s'est-il exprimé ainsi sans allusion, ou bien pensait-il à un usage qui s'est maintenu dans le pays messin, et qui a pu être plus général autrefois? Le 23 juin, veille de la Saint-Jean, s'il faut en croire un écrivain du Jura, on y fait une procession de maris trompés ; le plus recommandable de la confrérie y porte une bannière jaune, surmontée d'un bois de cerf. (V. t. IV. p. 378 des *Mémoires de la Société des antiquaires.*)

[3] Nous lisons dans Martial :

Uxor mœcha tibi est : hoc ad te pertinet, Ole.
(*Epig.*, liv. VII, v. 10.)

[4] Mendiant dont parle Homère dans l'*Odyssée*.

[5] Ce mot grec signifie pauvre arrogant.

[6] Canaille de mendiants.

[7] Fou à lier. C'est une expression tout italienne : *matto di catena*, fou de chaine.

[8] Γνῶθι σεαυτὸν. Ce sont les deux mots que Socrate aimait à répéter, et qui étaient gravés sur le fronton du temple de Delphes.

[9] Dans son Traité *de la Curio-*

Lamie, laquelle, en maisons estranges, en public, entre le commun peuple, voyant plus penetramment qu'un *oince*[1], en sa maison propre estoit plus aveugle qu'une taulpe, chez soy rien ne voyoit. Car, retournant du dehors en son privé[2], ostoit de sa teste ses yeulx exemptiles[3], comme lunettes, et les cachoit dedans un sabot attaché darriere la porte de son logis[4]. A ces motz, prit Her Trippa un rameau de tamarix. Il prend bien, dist Epistemon; Nicander la nomme divinatrice.

Voulez vous, dist Her Trippa, en savoir plus amplement la verité par pyromantie[5], par aeromantie[6], celebrée par Aristophanes en ses *Nuées*, par hydromantie[7], par lecanomantie[8], tant jadis celebrée entre les Assyriens, et esprouvée par Hermolaus Barbarus? Dedans un bassin plein d'eau je te montreray ta femme future brimballant avec deux rustres.

Quand, dist Panurge, tu mettras ton nez en mon cul, sois records[9] de deschausser tes lunettes.

Par catoptromantie[10], dist Her Trippa continuant, moyen-

---

sité. Polypragmon, en grec, curieux, affairé.

[1] Once, espèce de léopard.

[2] Dans son intérieur.

[3] Postiches, pouvant s'enlever (*exemptilis*, en latin).

[4] Tout ceci est pris de Plutarque. Seulement Rabelais, toujours préoccupé de donner à ses emprunts un cachet local, substitue un sabot au vase dont parle l'auteur grec. Le vieil usage auquel il fait allusion subsiste encore. Nous avons vu bien souvent chez de pauvres compagnards un sabot hors de service ainsi appendu. Ils y déposent des objets d'un usage commun et surtout des clefs.

[5] Divination par le feu.

[6] Divination par l'air. — Rabelais n'entend point que ce soit la divination par l'air qu'Aristophane célèbre en ses *Nuées*, mais l'air lui-même. En effet, Socrate dit (acte I, sc. 4) :

« O air immense, grand roi qui tiens la terre suspendue. »

Et plus bas le chœur :

« Nous demandons protection à l'air, notre illustre et vénérable père, de qui toutes les créatures tiennent la vie. »

Socrate (acte 2, sc. 2) :

« Je jure par les vapeurs, le chaos et par l'*air*. » Etc.

[7] Divination par l'eau.

[8] Divination par la réflexion de l'image dans un bassin plein d'eau. Nous l'avons vu employer dans le Limousin pour exploiter de pauvres paysans.

[9] N'oublie pas.

[10] En montrant sur un miroir des images.

nant laquelle Didius Julianus, empereur de Rome, prevoyoit tout ce que luy debvoit advenir : il ne te fauldra point de lunettes. Tu la verras en un miroir, brisgouttant aussi apertement que si je te la montrois en la fontaine du temple de Minerve prés Patras. Par coscinomantie [1], jadis tant religieusement observée entre les ceremonies des Romains. Ayons un crible et des forcettes [2], tu verras diables. Par alphitomantie [3], designée par Theocrite en sa *Pharmaceutrie*, et par aleuromantie [4] meslant du froment avec de la farine. Par astragalomantie [4], j'ay ceans les projectz tous prestz. Par tyromantie, j'ay un fromaige de Brehemont à propos. Par gyromantie. Je te feray icy tournoyer force cercles, lesquelz tous tomberont à gauche, je t'en asseure. Par sternomantie [5] : par ma foy tu as le pictz assez mal proportionné. Par libanomantie. Il ne fault qu'un peu d'encens. Par gastromantie [6], de laquelle en Ferrare longuement usa la dame Jacoba Rhodigina, engastrimythe [7]. Par cephaleonomantie : de laquelle user souloient les Allemans, routissans la teste d'un asne sus des charbons ardens. Par ceromantie : là, par cire fondue en eau, tu verras la figure de ta femme et de ses taboureurs. Par capnomantie : sus des charbons ardens nous mettrons de la semence de pavot et de sisame. O chose galante ! Par axinomantie. Fais icy provision seulement d'une coignée, et d'une pierre ga-

---

[1] Κοσκινομάντεις (Théoc.). — Art de deviner au moyen d'un crible ou d'un tamis, non pas en le secouant, comme le dit Le Duchat, mais en le suspendant de manière qu'il tourne à droite ou à gauche. Suivant Agrippa, ce mode de divination était fort goûté de son temps. Nous l'avons vu pratiquer en Gascogne.

[2] Des tenailles ; pour tenir le crible suspendu.

[3] Par la farine d'orge. Voyez en effet la IIe idylle de Théocrite, v. 18 : Ἄλφιτά τοι πρᾶτον, etc., et Virgile, *Ecl.* VII, v. 85 : « Sparge molam. »

[4] Par un jet d'osselets.

[5] Par la poitrine, c'est-à-dire en faisant parler l'esprit malin par le fond de la poitrine du consultant, suivant un commentaire ancien. Ne serait-ce pas plutôt par l'inspection de la poitrine ? Autrement, qu'importerait que Panurge eût le *pictz* (la poitrine) bien ou mal proportionné ?

[6] Par ventriloquie.

[7] Ayant dans le ventre un démon parlant. — Rabelais donne des

gate[1], laquelle nous mettrons sus la braze. O! comment Homere en use bravement envers les amoureux de Penelope! Par onymantie, ayons de l'huile et de la cire. Par tephramantie. Tu verras la cendre en l'air figurant ta femme en bel estat. Par botanomantie. J'ay icy des feuilles de saulge à propos. Par sycomantie. O art divin, en feuilles de figuier! Par ichthyomantie[2], tant jadis celebrée et pratiquée par Tiresias et Polydamas. Aussi certainement que jadis estoit fait en la fosse Dina on bois sacré à Apollo, en la terre des Lyciens. Par choeromantie. Ayons force pourceaulx; tu en auras la vessie. Par cleromantie, comme l'on trouve la febve on gasteau la vigile de l'epiphanie. Par anthropomantie[3], de laquelle usa Heliogabalus, empereur de Rome. Elle est quelque peu fascheuse; mais tu l'endureras assez, puis que tu es destiné coqu. Par stichomantie Sibylline[4]. Par onomatomantie[5]. Comment as tu nom? Maschemerde, respondit Panurge.

Ou bien par alectryomantie. Je feray icy un cerne galantement, lequel je partiray, toy voyant et considerant, en vingt et quatre portions equales. Sus chascune je figureray une lettre de l'alphabet, sus chascune lettre je poseray un grain de froment; puis lascheray un beau coq vierge à travers. Vous verrez, je vous affie, qu'il mangera les grains posés sus les lettres C. O. Q. U. S. E. R. A., aussi fatidicquement comme, sous l'empereur Valens, estant en perplexité de savoir le

détails sur cette Rodogyne au liv. IV, ch. 58.

[1] Pierre, noire, bitumineuse et combustible; la même que le jais.

[2] Divination par les poissons.

[3] La plupart des modes de divination qui précèdent sont expliqués dans le texte même. L'*anthropomantie* signifie ordinairement la divination par l'inspection des entrailles humaines; mais le commentaire que Rabelais y joint prouve qu'il fait allusion aux hommes qui exciteront les soupçons de Panurge.

[4] Divination par le moyen de quelques vers des Sibylles, à ce que dit Johannean.

[5] Suivant Agrippa, cette divination se fait: « Per propriorum nominum literas, certis numeris per auctores hujusce artis assignatas, de qua circumfertur liber italice conscriptus; de qua etiam scripsit Nonius Marcellus Saya. »

nom de son successeur, le coq vaticinateur et alectryomantic mangea sus les lettres Θ. E. O. Δ [1].

Voulez vous en savoir par l'art d'aruspicine [2]? Par extispicine [3]? par augure, pris du vol des oiseaux? du chant des oscines [4]? du bal solistime des canes [5]? (Par estronspicine, respondit Panurge.) Ou bien par necromantie [6]? Je vous feray soudain resusciter quelqu'un peu cy devant mort, comme fit Apollonius de Tyane envers Achilles, comme fit la Pythonisse en presence de Saul : lequel nous en dira le totage, ne plus ne moins qu'à l'invocation de Erictho, un defunct predist à Pompée tout le progres et issue de la bataille Pharsalicque. Ou si avez peur des mors, comme ont naturellement tous coquz, je useray seulement de sciomantie.

Va, respondit Panurge, fol enragé, au diable : et te fais lanterner à quelque Albanoys; si auras un chapeau pointu. Diable, que ne me conseilles tu aussi bien tenir une esmeraude, ou la pierre de hyenne sous la langue? ou me munir de langues de puputz, et de coeurs de ranes verdes [7]? ou manger du coeur et du foye de quelque dracon; pour, à la voix et au chant des cygnes et oiseaux, entendre mes destinées, comme faisoient jadis les Arabes au pays de Mesopotamie? A trente diables soit le coqu, cornu, marrane [8], sorcier au diable, enchanteur de l'antichrist. Retournons

---

[1] Théodose.

[2] Par le moyen des aruspices.

[3] Examen des entrailles de la victime (*extispicina*, en latin).

[4] Augure tiré du chant des oiseaux.

[5] Par la manière de manger des canes. Rabelais remplace dérisoirement les poulets sacrés des Romains par des canes.

Voici ce que dit Cicéron, *de Div.*, lib. II : « Cum pascuntur aves, necesse est aliquid ex ore cadere et terram pavire..... Cum igitur offa cecidit ex ore pulli, tum auspicanti *tripudium solistimum* nunciatur. »

[6] Divination par le moyen de rapports et d'entretiens avec l'ombre d'un mort.

[7] On lit dans Pline le Naturaliste :

« Democritus quidem tradit, si « quis ranæ viventi (ne faudrait-il « pas lire *virenti*, comme paraît l'a« voir fait Rabelais?) linguam, nul« la alia corporis parte adhærente, « ipsaque dimissa in aquam, impo« nat supra cordis palpitationem « mulieri dormienti, quæcumque « interrogaverit, vera responsu« ram. »

[8] Infidèle.

vers nostre roy. Je suis asseuré que de nous content ne sera, s'il entend une fois que soyons icy venus en la tesniere de ce diable engiponné. Je me repens d'y estre venu. Et donnerois voluntiers cent nobles et quatorze roturiers[1], en condition que celuy qui jadis souffloit au fond de mes chausses, presentement de son crachat luy enluminast les moustaches. Vray Dieu, comment il m'a perfumé de fascherie et diablerie, de charme et de sorcellerie! Le diable le puisse emporter. Dictes *amen*, et allons boire. Je ne feray bonne chere de deux, non de quatre jours.

[1] Rabelais oppose les roturiers aux *nobles*, qui signifient ici nobles à la rose, monnaie frappée par Édouard III, roi d'Angleterre.

CHAPITRE XXVI.

Comment Panurge prent conseil de frere Jean des Entommeures.

Panurge estoit fasché des propos de Her Trippa, et avoir[1] passé la bourgade Huymes[2], s'adressa à frere Jean, et luy dist becguetant[3] et soy grattant l'oreille gauche : Tiens moy un peu joyeux[4], mon bedon. Je me sens tout matagrabolisé[5] en mon esprit, des propos de ce fol endiablé. Escoute, couillon mignon[6],

Couillon moignon. Couillon de renom.
C. paté. C. naté. C. plombé.
C. laicté. C. feutré. C. calfaté.
C. madré. C. relevé. C. de stuc.
C. crotesque. C. arabesque. C. asseré.

---

[1] Après avoir passé, ... il s'adressa. — Nous avons déjà signalé cette forme en maint endroit.

[2] Il y avait deux villages de ce nom, l'un près de Loches, l'autre près de Chinon.

[3] Imitant la voix d'une chèvre, mugissant comme une bique, suivant Le Duchat et suivant Johanneau. On dit en divers patois *beguer* et *begueter*, pour : bégayer. Mais *becgueter* ne serait-il pas le même mot que *becqueter*, traduit dans Cotgrave par *to nodd with the head*, hocher de la tête ? On dit encore en anglais dans ce sens : *to beckon*.

[4] Distrais-moi, égaye-moi, mon petit ami.

[5] Chacun devinera ici le sens de ce mot forgé par Rabelais, et qui veut dire à peu près : Je suis tout bouleversé.

[6] Cette singulière litanie n'a pas toujours été imprimée dans la même disposition. Nous suivons scrupuleusement ici l'édition princeps qui donne la liste sur trois colonnes, dans l'ordre établi par l'auteur et le seul bon.

Nous avons jugé ne pas devoir fatiguer sans profit le lecteur, en cherchant à donner des explications oiseuses sur la longue série d'épithètes qui va suivre. La plupart se comprennent d'elles-mêmes ; d'autres ont un sens déjà connu des lecteurs ; quelques-unes peut-être n'en ont pas du tout.

C. troussé à la levresque. C. asseuré.
C garancé. C. calandré. C. requamé.
C. diapré. C. æstamé. C. martelé.
C. entrelardé. C. juré. C. bourgeois.
C. grené. C. d'esmorche. C. endesvé.
C. goildronné. C. palletoqué. C. aposté.
C. lyripipié. C. desiré. C. vernissé.
C. d'ebene. C. de Bresil. C. de bouys.
C. de passe. C. à croc. C. d'estoc.
C. effrené. C. forcené. C. affecté.
C. entassé. C. compassé. C. farcy.
C. bouffy. C. poly. C. joly.
C. poudrebif. C. brandif. C. positif.
C. gerondif. C. genitif. C. actif.
C. gigantal. C. vital. C. oval.
C. magistral. C. claustral. C. monachal.
C. viril. C. subtil. C. de respect.
C. de relés. C. de sejour. C. d'audace.
C. massif. C. lascif. C. manuel.
C. goulu. C. absolu. C. resolu.
C. membru. C. cabus. C. gemeau.
C. courtoys. C. turquoys. C. fecond.
C. brillant. C. sifflant. C. estrillant.
C. gent. C. urgent. C. banier.
C. luisant. C. duisant. C. brusquet.
C. prompt. C. primsaultier. C. fortuné.
C. clabault. C. coyrault. C. usual.
C. de haulte lisse. C. exquis. C. requis.
C. fallot. C. cullot. C. picardent.
C. de raphe. C. guelphe. C. ursin.
C. patronymique. C. pouppin. C. guespin.
C. d'alidada. C. d'algamala. C. d'algebra.
C. robuste. C. venuste. C. d'appetit.
C. insuperable. C. secourable. C. agreable.
C. memorable. C. notable. C. palpable.
C. musculeux. C. bardable. C. subsidiaire.
C. tragicque. C. satyricque. C. transpontin.

C. repercussif. C. digestif. C. convulsif.
C. incarnatif. C. restauratif. C. sigillatif.
C. masculinant. C. roussinant. C. refait.
C. fulminant. C. tonnant. C. estincelant.
C. martelant. C. arietant. C. strident.
C. aromatisant. C. diaspermatisant.
C. timpant. C. pimpant. C. ronflant.
C. paillard. C. pillard. C. gaillard.
C. hochant. C. brochant. C. talochant.
C. farfouillant. C. belutant. C. culbutant [1].

---

[1] Ces litanies ont dû faire le bonheur de nos pères, et par cela seul Rabelais est justifié de les avoir écrites. Aujourd'hui le goût est changé. Lecteurs et éditeurs se complaisent peu dans de pareils passages. Pourtant force nous est d'y apporter les mêmes soins qu'ailleurs.

Pour se convaincre que nous avons bien fait de copier ici l'édition princeps, il suffira de comparer notre texte avec celui qu'on imprime à deux colonnes de la manière suivante :

C. moignon. C. de renom.
C. paté. C. naté.
C. plombé. C. laicté.
C. feutré. C. calfaté.
C. madré. C. relevé.
C. de stuc. C. crotesque.
C. arabesque. C. ascéré.
C. troussé à la levresque. C. antiquaire.
C. asseuré. C. guarancé.
C. calandrè. C. requamé.
C. diapré. C. estamé.
C. martelé. C. entrelardé.
C. juré. C. bourgeois.
C. grené. C. d'esmorche.
C. endesvé. C. goildronné.
C. palletoqué. C. aposté.
C. lyripipié. C. desiré.
C. vernissé. C. d'ebene.
C. de Brezil. C. de bouys.
C. organisé. C. latin.
C. de passe. C. a croc.
C. d'estoc. C. effrené.
C. forcené. C. affecté.
C. entassé. C. compassé.
C. farcy. C. houffy.
C. poly. C. joly.
C. poudrebif. C. brandif.
C. positif. C. gerondif.
C. genitif. C. actif.
C. gigantal. C. vital.
C. oval. C. magistral.
C. claustral. C. monachal.
C. viril. C. subtil.
C. de respect. C. de relés.
C. de sejour. C. d'audace.
C. massif. C. lascif.
C. manuel. C. goulu.
C. absolu. C. resolu.
C. membrn. C. cabus.
C. gemeau. C. courtoys.
C. turquoys. C. fecond.
C. brillant. C. sifflant.
C. estrillant. C. gent.
C. urgent. C. banier.
C. duisant. C. brusquet.
C. prompt. C. primsaultier.
C. fortuné. C. clabault.
C. coyrault. C. usual.
C. de haulte lisse. C. exquis.
C. requis. C. fallot.
C. cullot. C. picardent.

Couillon hacquebutant, couillon culletant, frere Jean mon amy, je te porte reverence bien grande, et te reservois à bonne bouche : je te prie, dis moy ton advis. Me doibs je marier ou non? Frere Jean luy respondit en alaigresse d'esprit, disant : Marie toy de par le diable, marie toy, et carillonne à doubles carillons de couillons. Je dis et entends le plus tost que faire pourras. Des huy au soir fais en crier les bancs et le challit[1]. Vertu Dieu, à quand te veux tu reserver? Sçais tu pas bien que la fin du monde approche[2]? Nous en sommes huy plus prés de deux trabutz[3] et demie toise, que n'estions avant hier. L'Antichrist est desja né, ce m'a l'on dit[4]. Vray est qu'il ne fait encores que esgratigner sa nourrice et ses gouvernantes, et ne montre encores les tresors[5]. Car il est encores petit. *Crescite. Nos qui vivimus, multiplicamini;* il est escrit. C'est matiere de breviaire. Tant que le sac de bled ne vaille trois patacz[6], et le bussart de vin, que six blancs. Voudrois tu bien qu'on te trouvast les couilles pleines au jugement, *dum venerit judicare?*

---

[1] Lorsque frère Jean conseille à Panurge « de faire *crier* dès le soir même les bancs (ou *bans*) et le challit (bois de lit), » c'est comme s'il lui disait : Que ton mariage soit publié et consommé dès ce soir.

[2] Dans les temps d'ignorance on a maintes fois prêché et annoncé la fin du monde pour des époques rapprochées. La fausseté de ces prophéties n'a pas empêché de nouveaux pronostiqueurs de déterminer d'autres dates et de trouver des croyants.

[3] Perches (mesure de terrain), du latin *trabes*, poutre.

[4] Cette croyance, qui a été générale même avant Rabelais, a duré longtemps après lui.

[5] Probablement les dents; Pline a dit : *thesauri maxillarum.*

[6] On lit aussi dans *la Repue franche du Limousin*, de Villon :

Ce Lymousin, c'est chose vraye,
Qui n'avoit vaillant un *patac.*

En Hainaut, en Cambrésis, en Flandre, en Brabant, le mot *patar* est encore usité comme nom de monnaie de compte de la valeur de cinq liards.

Le *pata* était une petite monnaie de cuivre, marquée au coin du pape, souverain du comtat Venaissin. On dit encore proverbialement à Avignon : *N'en dounarcou pas un pata.* Les Italiens ont la même locution (*Non valere una patacca*).

Nous retrouvons aussi, en Espagne et en Portugal, le mot *patacca* pour désigner une monnaie d'argent, la piastre.

Rabelais avait sans doute en vue, comme Villon, le patac de la moindre valeur.

Tu as, dist Panurge, l'esprit moult limpide et serain, frere Jean, couillon metropolitain, et parles pertinemment. C'est ce dont Leander de Abyde en Asie, nageant par la mer Hellesponte, pour visiter s'amie Hero, de Seste en Europe, prioit Neptune et tous les dieux marins :

Si, en allant, je suis de vous choyé,
Peu au retour me chault d'estre noyé [1].

Il ne vouloit point mourir les couilles pleines. Et suis d'advis que dorenavant, en tout mon Salmigondinoys, quand on voudra par justice executer quelque malfaicteur, un jour ou deux davant on le fasse brisgoutter en onocrotale [2], si bien qu'en tous ses vases spermaticques ne reste de quoy protraire un Y gregoys [3]. Chose si precieuse ne doibt estre follement perdue. Par adventure, engendrera il un homme. Ainsi mourra il sans regret, laissant homme pour homme.

---

[1] Rabelais songeait à ces vers de Martial :

Cum peteret dulces audax Leandrus amores,
Et fessus tumidis jam premeretur aquis,
Sic miser instantes affatus dicitur undas :
Parcite, dum propero; mergite, dum redeo.

On sait qu'il en a été donné par Voltaire une imitation bien supérieure à celle de Rabelais :

Léandre, conduit par l'Amour,
En nageant disait aux orages :
« Laissez-moi toucher tes rivages,
Ne me noyez qu'à mon retour. »

[2] C'est-à-dire faire la chose comme un âne débâté.

[3] Rabelais désigne ici spécialement un *y*, parce que c'est, ainsi que l'a remarqué Johanneau, la figure des trois attributs du dieu Priape.

CHAPITRE XXVII.

Comment frere Jean joyeusement conseille Panurge.

Par saint Rigomé[1], dist frere Jean, Panurge mon amy doux, je ne te conseille chose que je ne fisse, si j'estois en ton lieu. Seulement ayes esgard et consideration de tousjours bien lier et continuer tes coups. Si tu y fais intermission, tu es perdu, pauvret, et t'adviendra ce que advient es nourrisses. Si elles desistent alaicter enfans, elles perdent leur laict. Si continuellement n'exerces ta mentule, elle perdra son laict, et ne te servira que de pissotiere : les couilles pareillement ne te serviront que de gibbessiere. Je t'en advise, mon amy. J'en ay veu l'experience en plusieurs, qui ne l'ont peu quand ilz vouloient : car ne l'avoient fait quand le povoient. Aussi, par non usage, sont perduz tous privileges[2], ce disent les clercs. Pourtant[3], fillol, maintiens tout ce bas et menu populaire troglodyte, braguettodyte[4], en estat de labouraige sempiternel. Donne ordre qu'ilz ne vivent en gentilz hommes, de leurs rentes, sans rien faire.

Ne dea! respondit Panurge, frere Jean, mon couillon gauche[5], je te croiray. Tu vas rondement en besoigne. Sans exception ne ambages tu m'as apertement dissolu toute craincte qui me povoit intimider. Ainsi te soit donné des cieulx, tousjours bas et roide operer. Or donc à ta parole je me

[1] Ou *Rigomer* (*Rigomarus*). C'est un saint particulièrement vénéré en Poitou et en Touraine.

[2] Ancienne maxime de droit canonique.

[3] Partant, ainsi donc.

[4] Qui habite la braguette comme les Troglodytes habitaient des cavernes, au dire de Pline : « Troglodytæ specus excavant; hæ illis domus. »

[5] Terme d'amitié correspondant à l'expression *mea mentula*, dont usaient les Latins.

mariray. Il n'y aura point de faulte. Et si auray tousjours belles chambrieres, quand tu me viendras voir, et seras protecteur de leur sororité[1]. Voyla quant à la premiere partie du sermon.

Escoute, dist frere Jean, l'oracle des cloches de Varennes[2]. Que disent elles? Je les entends, respondit Panurge. Leur son est, par ma soif, plus fatidicque que des chaudrons de Jupiter en Dodone. Escoute. *Marie toy, marie toy : marie, marie. Si tu te marie, marie, marie, tres bien t'en trouveras, veras, veras. Marie, marie.* Je t'asseure que je me mariray : tous les elemens m'y invitent. Ce mot te soit comme une muraille de bronze.

Quant au second point, tu me sembles aucunement doubter, voire defier de ma paternité ; comme ayant peu favorable le roide dieu des jardins. Je te supplie me faire ce bien de croire, que je l'ay à commandement, docile, benevole, attentif, obeissant en tout et partout. Il ne luy fault que lascher les longes, je dis l'aiguillette, luy monstrer de prés la proye, et dire : Hale[3], compagnon. Et quand ma femme future seroit aussi gloutte[4] du plaisir venerien que fut onques Messalina[5] ou la marquise de Oincestre[6] en Angleterre, je te prie croire, que je l'ay encores plus copieux au contentement.

---

[1] De leur lien de sœur (*sororità*, en italien).

[2] Cet oracle des cloches, dont Rabelais place ici le théâtre à Varennes (probablement Varennes auprès de Saumur), est une variante d'un vieux conte qui se trouve dans le sermon III[e], *Du veuvage*, de Jean Raulin, et qui a souvent été répété depuis.

[3] *Haler* les chiens ou les chevaux, c'est les faire aller en montant. De là vient : chemin de *halage*.

[4] Gloutonne.

[5] « Messalina (dit Pline, *H. N.* 10) hanc regalem existimans palmam, elegit in id certamen nobilissimam e prostitutis ancillam, mercenariæ stirpis, eamque die ac nocte superavit quinto ac vicesimo concubitu. »

[6] Nous ne trouvons pas de marquise de Winchester qui ait fait parler d'elle vers cette époque en Angleterre, et ce passage est omis dans le Rabelais anglais. Mais il est certain qu'on désignait sous le nom de *Winchestrian geese*, des courtisanes fameuses, non qu'elles fussent de la ville de Winchester, mais parce que l'évêque de cette ville était propriétaire à Londres de maisons de prostitution (*Wincestrian Stews*).

Je n'ignore que Salomon dit, et en parloit comme clerc et savant. Depuis luy, Aristoteles a declaré l'estre des femmes estre de soy insatiable : mais je veux qu'on sache que, de mesmes qualibre, j'ay le ferrement infatigable. Ne me allegues point icy en paragon les fabuleux ribaulx Hercules[1], Proculus[2], Cesar, et Mahumet, qui se vante en son Alcoran avoir en ses genitoires la force de soixante gallefreticrs. Il a menty le paillard. Ne me allegues point l'Indian tant celebré par Theophraste, Pline et Atheneus, lequel, avec l'aide de certaine herbe, le faisoit en un jour soixante et dix fois, et plus. Je n'en croy rien. Le nombre est supposé. Je te prie ne le croire. Je te prie croire (et ne croiras chose que ne soit vraye) mon naturel[3], le sacre Ithyphalle[4], messer Cotal[5] d'Albingues, estre le *prime del monde*. Escoute ça, couillette. Vis tu onques le froc du moine de Castres? Quand on le posoit en quelque maison, fust à descouvert, fust à cachettes, soudain par sa vertu horrifique, tous les manans et habitants du lieu entroient en ruyt, bestes et gens; hommes et femmes; jusques aux ratz et aux chatz. Je te jure qu'en ma braguette, j'ay autresfois cognu certaine energie, encores plus anomale. Je ne te parleray de maison ne de buron[6]; de sermon ne de marché : mais à la Passion qu'on jouoit à Saint Maixant, entrant un jour dedans le parquet, je vis,

---

1 Les poëtes racontent, suivant Diodore de Sicile, « Herculem, una nocte, quinquaginta virgines mulieres reddidisse. »

2 Ses exploits amoureux sont rappelés par Pline, par Théophraste, par Agrippa : « Ex centum virginibus sarmaticis captis, decem prima nocte, omnes intra quindecim dies constupravit. » *De vanit. scient.*, cap. 3.

3 Mon membre.

4 Du grec ἰθύς, droit, et φαλλός, *phallus*.

5 *Cotale* en italien, comme le mot *chose* en français, sert quelquefois à désigner le membre viril. Quant à *Albingue*, un commentateur l'explique en disant que les habitants d'*Albenga*, près de Gênes, étaient renommés pour la vigueur de leur tempérament. Mais le Duchat fait remarquer qu'on appelle, à Castres, *porte d'Albingue* celle qui mène à Albi, et près de laquelle se trouvait le couvent du moine dont Rabelais va parler.

6 On disait autrefois : *Il n'a ni maison ni buron*. Ce dernier mot désigne en Auvergne une cabane de berger.

par la vertu et occulte proprieté d'icelle, soudainement tous tant joueurs que spectateurs, entrer en tentation si terrificque qu'il n'y eut ange, homme, diable, ne diablesse qui ne voulust biscoter. Le portecole[1] abandonna sa copie; celuy qui jouoit Saint Michel descendit par la volerie : les diables sortirent d'enfer, et y emportoient toutes ces pauvres femmelettes : mesmes Lucifer se deschayna. Somme, voyant le desarroy, je deparquay du lieu; à l'exemple de Caton le censorin[2]; lequel, voyant par sa presence les festes Floralies en desordre, desista estre spectateur.

---

[1] Nicot atteste qu'on appelait *protocole* celui qui portait le rôlet par derrière les acteurs dans les farces et moralités, pour les redresser quand ils variaient ou demeuraient court.

« Aulcuns en cette signification, ajoute-t-il en outre, l'escrivent *porte-colle.* »

[2] Rabelais fait sans doute allusion à ce passage de Valère Maxime :

« Eodem (il s'agit de Portius Caton) ludos florales, quos Messius ædilis faciebat, spectante, populus ut mimæ nudarentur postulare erubuit ; quod cum ex Favonio, amicissimo sibi, cognovisset, discessit e theatro, ne præsentia sua spectaculi consuetudinem impediret. (L. II, c. 10.)

CHAPITRE XXVIII.

Comment frere Jean reconforte Panurge sus le doubte de coqüage.

Je t'entends, dist frere Jean, mais le temps matte toutes choses. Il n'est le marbre ne le porphyre, qui n'ait sa vieillesse et decadence. Si tu n'en es là pour ceste heure, peu d'années aprés subsequentes je te oiray confessant, que les couilles pendent à plusieurs par faulte de gibbessiere. Desja voy je ton poil grisonner en teste. Ta barbe, par les distinctions du gris, du blanc, du tanné, et du noir, me semble une mappemonde. Regarde icy. Voy la Asie. Icy sont Tigris et Euphrates. Voyla Afrique. Icy est la montaigne de la Lune. Vois tu les paluz du Nil? Deça est Europe. Vois tu Theleme? Ce toupet icy tout blanc, sont les monts Hyperborées. Par ma soif, mon amy, quand les neiges sont es montaignes, je dis la teste et le menton, il n'y a pas grand chaleur par les vallées de la braguette.

Tes males mules[1], respondit Panurge : tu n'entends pas les topiques[2]. Quand la neige est sus les montaignes, la fouldre, l'esclair, les lanciz[3], le maulubec, le rouge grenat, le tonnoire, la tempeste, tous les diables sont par les vallées. En veux tu voir l'experience? Va on pays de Souisse, et considere le lac de *Wunderberlich*[4], à quatre lieues de Berne, tirant vers Sion. Tu me reproches mon poil grisonnant, et ne considere point comment il est de la nature des pourreaux, es quelz nous voyons la teste blanche et la queue verde, droite et vigoureuse.

---

[1] Tes engelures au talon. C'était là une sorte d'imprécation.

[2] Les arguments, le sujet. — On dit encore, en anglais, *topic*.

[3] Voy. p. 308, note 5.

[4] *Wunderbar*, en allemand.

vray est qu en moy je recognois quelque signe indicatif de vieillesse. Je dis verde vieillesse. Ne le dis à personne. Il demourera secret entre nous deux. C'est que je trouve le vin meilleur et plus à mon goust savoureux que ne soulois : plus que ne soulois, je crains la rencontre du mauvais vin. Note que cela argue je ne sçay quoy du ponent, et signifie que le midy est passé. Mais quoy? Gentil compagnon tousjours, autant ou plus que jamais. Je ne crains pas cela de par le diable. Ce n'est là où me deult [1]. Je crains que par quelque longue absence de nostre roy Pantagruel, auquel force est que je face compagnie, voire allast il à tous les diables, ma femme me face coqu. Voy là le mot peremptoire. Car tous ceux à qui j'en ay parlé, m'en menassent. Et afferment qu'il m'est ainsi predestiné des cieulx. Il n'est, respondit frere Jean, coqu qui veult. Si tu es coqu,

Ergo ta femme sera belle,
Ergo tu seras bien traicté d'elle :

ergo tu auras des amis beaucoup : *ergo* tu seras sauvé. Ce sont topicques monachales. Tu n'en vaudras que mieux, pecheur. Tu ne fus jamais si aise. Tu n'y trouveras rien moins. Ton bien accroistra davantage. S'il est ainsi predestiné, y voudrois tu contrevenir? dis, Couillon flatry [2]. Couillon moisy. Couillon rouy. Couillon chaumeny. Couillon transy. C. poitry d'eau froyde.

C. pendillant. C. avallé. C. gavaché [3].
C. fené [4]. C. esgrené. C. esrené.
C. hallebrené [5]. C. lanterné. C. prosterné.
C. embrené. C. engroué. C. amadoué.
C. ecremé. C. exprimé. C. supprimé.
C. chetif. C. retif. C. putatif.
C. moulu. C. vermoulu. C. dissolu.

---

[1] Où j'ai mal, *mihi dolet*.
[2] Flétri.
[3] Sale, *gabacho* (en espagnol).
[4] Fané.
[5] Languissant, suivant l'interprétation de Cotgrave.

C. courbattu. C. morfondu. C. malautru.
C. dyscrasié[1]. C. biscarié. C. disgratié.
C. liegé. C. flacqué. C. diaphane.
C. esgoutté. C. desgousté. C. avorté.
C. escharboté. C. eschalotté. C. hallebotté.
C. mitré. C. chapitré. C. syndicqué.
C. baratté. C. chicquané. C. bimbelotté.
C. eschaubouillé. C. entouillé[2]. C. barbouillé.
C. vuidé. C. riddé. C. chagrin.
C. have. C. demanché. C. morné.
C. vereux. C. pesneux. C. vesneux.
C. forbeu. C. malandré[3]. C. meshaigné[4].
C. thlasié[5]. C. thlibié[6]. C. spadonicque[7].
C. sphacelé[8]. C. bistorié[9]. C. deshinguandé.
C. farcineux. C. hergneux. C. varicqueux.
C. crousteleve. C. escloppé. C. depenaillé.
C. fanfreluché. C. matté. C. frelatté.
C. guoguelu. C. farfelu. C. trepelu.
C. trepané. C. boucané. C. basané.
C. effilé. C. eviré[10]. C. vietdazé.
C. feuilleté. C. fariné. C. mariné.
C. etrippé. C. constippé. C. nieblé[11].
C. greslé. C. syncopé. C. ripoppé.
C. souffleté. C. buffeté. C. dechicqueté.
C. corneté. C. ventousé. C. talemousé.
C. fusté. C. poulsé. C. de godalle[12].
C. frilleux. C. fistuleux. C. scrupuleux.
C. mortifié. C. maleficié. C. rance.

---

[1] Incommodé (δυσκρασία).
[2] Sali, barbouillé.
[3] La malandre est la lèpre des chevaux. De là *malandrins*.
[4] Mutilé.
[5] De θλασίας, eunuque.
[6] Même sens que *thlasié*.
[7] D'eunuque.
[8] De σφάκελος, gangrène.
[9] Bistourisé.
[10] Du latin *eviratus*, privé de sa virilité.
[11] Ou *niellé*.
[12] De petite bière, disent les commentateurs ; mais le mot veut dire : de bonne bière. C'est plutôt de *godaille*, de débauche, dans le sens moderne du mot.

C. diminutif. C. usé. C. tintalorisé[1].
C. quinault. C. marpault[2]. C. matagrabolisé.
C. rouillé. C. maceré. C. indague.
C. paralyticque. C. antidaté. C. degradé.
C. manchot. C. perclus. C. confus.
C. de ratepenade. C. maussade. C. de petarrade.
C. accablé. C. hallé. C. assablé.
C. dessiré[3]. C. desolé. C. hebeté.
C. decadent. C. cornant. C. solecisant[4].
C. appellant. C. mince. C. barré.
C. assassiné. C. bobeliné[5]. C. devalisé.
C. engourdely. C. anonchaly. C. aneanty.
C. de matafain[6]. C. de zero. C. badelorié[7].
C. frippé. C. extirpé. C. deschalandé[8].

---

[1] Cotgrave donne ce mot comme vieux et le traduit par *frowning*, refrogné.

[2] Terme de mépris qui venait de *marepalus*, palefrenier.

[3] Déchiré.

[4] Allusion à un vers de Martial :

Sæpe solœcismum mentula nostra facit.

[5] Rapiécé. Un *bobelin* était un savetier.

[6] On appelle, à Lyon et dans plusieurs endroits du midi, *matafaims*, *matefaims*, des espèces de crêpes ou pâtes salées pour apaiser la grosse faim.

[7] Recourbé comme un cimeterre ou *badelaire*.

[8] Nous reproduisons, d'après l'édition de 1546, ce passage disposé pour être imprimé en trois colonnes, comme la liste analogue du chapitre qui précède. Les suivantes donnent presque toutes la *litanie* sur deux colonnes ; ce qui enlève le sel de certains rapprochements, comme le lecteur en jugera, s'il veut jeter les yeux sur les lignes qui suivent et comparer les deux dispositions.

C. dysgracié.	C. biscarié.
C. disgratié.	C. liegé.
C. flacque.	C. diaphane.
C. esgoutté.	C. desgousté.
C. acravanté.	C. chippoté.
C. escharboté.	C. hallebotté.
C. mitre.	C. chapitré.
C. baratté.	C. chiquané.
C. bimbelotté.	C. eschaubouillé.
C. entouillé.	C. barbouillé.
C. vuidé.	C. riddé.
C. chagrin.	C. have.
C. demanché.	C. morné.
C. vereux.	C. peneux.
C. vesneux.	C. forbu.
C. malandré.	C. meshaigné.
C. thlasié.	C. thlibié.
C. spadonicque.	C. sphacelé.
C. historié.	C. deshinguandé.
C. farineux.	C. farcineux.
C. hergneux.	C. varicqueux.
C. gangreneux.	C. vereux.
C. croustelvé.	C. esclopé.
C. depenaillé.	C. fanfreluché.
C. matté.	C. frelatté.
C. guoguelu.	C. farfelu.

Couillonnas au diable, Panurge mon amy : puis qu'ainsi t'est predestiné, voudrois tu faire retrograder les planetes? demancher toutes les spheres celestes? proposer erreur aux Intelligences motrices? espoincter les fuseaulx, articuler les vertoïls[1], calumnier les bobines, reprocher les detrichoueres[2], condemner les frondrillons[3], defiler les pelotons des Parces? Tes fiebvres quartaines, couillu! Tu ferois pis que les geans. Viens ça, couillaud. Aimerois tu mieux estre jaloux sans cause, que coqu sans cognoissance? Je ne voudrois, respondit Panurge, estre ne l'un ne l'autre. Mais si j'en suis une fois adverty, je y donnerai bon ordre; ou bastons fauldront au monde.

Ma foy, frere Jean, mon meilleur sera point ne me marier. Escoute que me disent les cloches à ceste heure que sommes plus prés. *Marie point, marie point, point, point, point, point. Si tu te maries : marie point, marie point, point, point, point, point : tu t'en repentiras, tiras : tiras, coqu seras.* Digne vertu de Dieu! je commence entrer en fascherie. Vous autres, cerveaulx enfrocqués, n'y savez vous remede aucun? Nature a elle tant destitué les humains, que l'homme marié ne puisse passer ce monde sans tomber es goulfres et dangiers de coqüage?

C. trepelu.
C. trepassé.
C. basané.
C. eviré.
C. feuilleté.
C. estiomené.
C. etripé.
C. nieblé.
C. syncopé.
C. ripoppé.
C. dechicqueté.
C. ventousé.
C. effructé.
C. gersé.
C. pantois.
C. fusté.
C. de godalle.
C. mitonné.
C. boucané.
C. effilé.
C. vietdazé.
C. mariné.
C. extirpé.
C. constippé.
C. grellé.
C. soufleté.
C. buffeté.
C. corneté.
C. talemousé.
C. balafré.
C. cruyté.
C. putois.
C. poussé.
C. frilleux.
C. fistuleux.
C. languoureux.
C. maleficié.
C. hectique.
C. usé.
C. quinault.
C. matagrabolisé.
C. maceré.
C. paralyticque.
C. scrupuleux.
C. fiellé.
C. rance.
C. diminutif.
C. tintalorisé.
C. marpault.
C. rouillé.
C. indague.
C. antidate.

[1] Briser les fuseaux : *verteolus*, dit Du Cange, *globus qui ad extremitatem fusi superadditur, ut facilius vertatur.*

[2] Dévidoirs. *Triquer*, en picard, c'est mêler.

[3] Les fonds des pelotons, *a bottom of thread.* (Cotgrave.)

Je te veux, dist frere Jean, enseigner un expedient, moyennant lequel jamais ta femme ne te fera coqu sans ton sceu et ton consentement. Je t'en prie, dist Panurge, couillon velouté. Or dis, mon amy. Prends, dist frere Jean, l'anneau de Hans Carüel, grand lapidaire du roy de Melinde.

Hans Carüel estoit homme docte, expert, studieux, homme de bien, de bon sens, de bon jugement, debonnaire, charitable, aulmonsnier, philosophe : joyeux au reste, bon compagnon, et raillard, si onques en fut; ventru quelque peu, branslant de teste, et aucunement mal aisé de sa personne. Sus ses vieux jours, il espousa la fille du baillif Concordat, jeune, belle, frisque, galante, advenante, gratieuse par trop envers ses voisins et serviteurs. Dont advint, en succession de quelques hebdomades, qu'il en devint jaloux, comme un tigre : et entra en soubson qu'elle se faisoit tabourer les fesses d'ailleurs. Pour à la quelle chose obvier, luy faisoit tout plein de beaux contes touchant les desolations advenues par adultere; luy lisoit souvent la legende des preudes femmes; la preschoit de pudicité, luy fit un livre des louanges de fidelité conjugale, detestant fort et ferme la meschanceté des ribauldes mariées; et luy donna un beau carcan tout couvert de saphyrs orientaulx. Ce non obstant, il la voyoit tant deliberée et de bonne chere avec ses voisins, que de plus en plus croissoit sa jalousie.

Une nuit entre les autres, estant avec elle couché en telles passions, songea qu'il parloit au diable, et qu'il luy contoit ses doleances. Le diable le reconfortoit, et luy mit un anneau au maistre doigt, disant : Je te donne cestuy anneau : tandis que l'auras au doigt, ta femme ne sera d'autruy charnellement cognue sans ton sceu et consentement. Grand mercy, dist Hans Carüel, monsieur le diable. Je renie Mahom, si jamais on me l'oste du doigt. Le diable disparut. Hans Carüel tout joyeux s'esveilla, et trouva qu'il avoit le doigt au comment a nom de sa femme. Je oubliois à conter comment sa femme, le sentant, reculoit le cul arriere, comme disant, ouy nenny, ce n'est pas ce qu'il y fault mettre : et lors sembloit à Hans Carüel, qu'on luy voulust desrober son anneau. N'est ce remede infaillible? A cestuy

exemple fais, si me crois, que continuellement tu ayes l'anneau de ta femme au doigt[1]. Icy fut fin et du propos et du chemin.

[1] Ce conte, que la Fontaine a popularisé, d'après Rabelais, se trouve dans Pogge, dans l'Arioste, et probablement ailleurs.

CHAPITRE XXIX.

Comment Pantagruel fait assemblée d'un theologien, d'un medecin, d'un légiste et d'un philosophe, pour la perplexité de Panurge.

Arrivés au palais, conterent à Pantagruel le discours de leur voyage, et luy montrerent le dicté de Raminagrobis. Pantagruel, l'avoir leu et releu, dist : Encores n'ay je veu response que[1] plus me plaise. Il veult dire sommairement, qu'en l'entreprise de mariage, chascun doibt estre arbitre de ses propres pensées, et de soy mesmes conseil prendre. Telle a tousjours esté mon opinion : et autant vous en dis la premiere fois que m'en parlastes. Mais vous en mocquiez tacitement, il m'en souvient, et cognois que philautie et amour de soy vous deçoit. Faisons autrement. Voicy quoy.

Tout ce que sommes et qu'avons, consiste en trois choses. En l'ame, au corps, es biens. A la conservation de chascun des trois respectivement, sont aujourdhuy destinées trois manieres de gens. Les theologiens à l'ame, les medecins au corps, les jurisconsultes aux biens. Je suis d'advis que dimanche nous ayons icy à disner un theologien, un medecin, et un jurisconsulte. Avec eux ensemble nous confererons de vostre perplexité. Par saint Picault[2], respondit Panurge, nous ne ferons rien qui vaille, je le voy desja bien. Et voyez comment le monde est vistempenardé. Nous baillons en garde nos ames aux theologiens, les quelz pour la plus part sont heretiques : nos corps es medecins, qui touts abhorrent les medicamens, jamais ne prennent medecine : et nos biens es advocatz, qui n'ont jamais procés ensemble.

[1] Qui.

[2] Il y a en effet un saint de ce nom, martyr de Nicée. Voy. *Acta sanctorum*, 13 mars.

Vous parlez en courtisan, dist Pantagruel. Mais le premier point je nie, voyant l'occupation principale, voire unique et totale des bons theologiens estre emploictée[1] par faits, par dits, par escrits, à extirper les erreurs et heresies (tant s'en fault qu'ilz en soient entachés) et planter profondement es coeurs humains la vraye et vive foy catholicque. Le second je loue, voyant les bons medecins donner tel ordre à la partie prophylactice et conservatrice de santé en leur endroit, qu'ilz n'ont besoing de la therapeutice et curative par medicamens. Le tiers je concede, voyant les bons advocatz tant distraictz en leurs patrocinations et responses du droit d'autruy, qu'ilz n'ont temps ne loisir d'entendre à leur propre. Pourtant dimanche prochain ayons pour theologien nostre pere Hippothadée; pour medecin, nostre maistre Rondibilis[2]; pour legiste, nostre amy Bridoye. Encores suis je d'advis que nous entrons en la tetrade[3] Pythagoricque, et pour soubrequart[4], ayons nostre feal le philosophe Trouillogan, attendu mesmement que le philosophe perfaict, et tel qu'est Trouillogan, respond assertivement[5] de tous doubtes proposés. Carpalim, donnez ordre que les ayons tous quatre dimanche prochain à disner.

Je croy, dist Epistemon, qu'en toute la patrie vous ne eussiez mieux choisy. Je ne dis seulement touchant les perfections d'un chascun en son estat, les quelles sont hors tout dez de jugement[6]; mais d'abondant, en ce que Rondibilis marié est, ne l'avoit esté; Hippothadée onques ne le fut, et ne l'est; Bridoye l'a esté, et ne l'est; Trouillogan l'est et l'a esté.

---

[1] Remplie, absorbée.

[2] Les commentateurs, qui ont la manie de mettre un nom historique sur tous les personnages de Rabelais, pourraient bien avoir rencontré juste en pensant qu'il s'agit ici de G. Rondelet ou plutôt Rondellet, car c'est ainsi qu'il signait son nom, médecin de Henri II, que l'auteur avait connu à Montpellier. « Par sa taille courte et ramassée, Rondellet justifiait presque son nom malignement traduit par Rabelais. » (J.-E. Planchon, *Rondelet et ses disciples*, Montpellier, 1866, in-8º.)

[3] Le nombre de quatre.

[4] Quatrième en sus.

[5] Catégoriquement, sans hésiter.

[6] *Extra aleam judiciorum*, hors de toute contestation possible.

Je releveray Carpalim d'une peine. Je iray inviter Bridoye (si bon vous semble) lequel est de mon antique cognoissance; et au quel j'ay à parler pour le bien et advancement d'un sien honneste et docte filz, lequel estudie à Tholose, sous l'auditoire du tres docte et vertueux Boissoné[1]. Faites, dist Pantagruel, comme bon vous semblera. Et advisez si je peux rien pour l'advancement du filz, et dignité du seigneur Boissoné, lequel je aime et revere, comme l'un des plus suffisans qui soit huy en son estat. Je me y emploiray de bien bon coeur.

---

[1] C'est ainsi que le nomme aussi Marot dans son épigramme 77 :

> Vien, Boissonné, Villas et la Perrière,
> Je vous invite avec moy à disner.

Ce personnage, dont le vrai nom aurait été, suivant d'autres, Jean de Boysson ou de Boyssone, fut professeur à l'université de Toulouse, poursuivi en 1532 en même temps que J. Caturce (voy. ci-dessus, p. 250), puis conseiller à la cour que François Ier créa en 1539 à Chambéry. Il était ami de Longueil qui lui a adressé une lettre latine, de Dolet qui lui a dédié le 3e liv. de ses Epigrammes latines, et enfin de Rabelais (Voy. la *Notice biographique*). M. G. Guibal lui a consacré une thèse latine : *De J. Boyssonnei vitâ et scriptis* (Toulouse, 1863, in-8°), et un article dans la *Revue de Toulouse* de juillet 1854, *Jean de Boysson, ou la Renaissance à Toulouse.*

En se rappelant que ce troisième livre n'a été publié qu'en 1546, on pourrait croire Rabelais coupable d'un anachronisme ; mais il faut noter que c'est Epistemon qui parle.

CHAPITRE XXX.

Comment Hippothadée, theologien, donne conseil à Panurge sus l'entreprise de mariage.

Le disner au dimanche subsequent ne fut si tost prest comme les invités comparurent, excepté Bridoye lieutenant de Fonsbeton.

Sus l'apport de la seconde table[1], Panurge, en parfonde reverence, dist : Messieurs, il n'est question que d'un mot. Me doibs je marier ou non? Si par vous n'est mon doubte dissolu[2], je le tiens pour insoluble, comme sont *Insolubilia de Alliaco*[3]. Car vous estes tous esleuz, choisis et triés, chascun respectivement en son estat, comme beaux pois sus le volet[4].

Le pere Hippothadée, à la semonce de Pantagruel, et reverence de tous les assistans, respondit en modestie incroyable : Mon amy, vous nous demandez conseil, mais premier fault que vous mesmes vous conseillez. Sentez vous importunement en vostre corps les aiguillons de la chair? Bien fort, respondit Panurge, ne vous desplaise, nostre pere. Non fait il[5], dist Hippothadée, mon amy. Mais, en cestuy estrif[6], avez vous de Dieu le don et grace speciale de continence? Ma foy non, respondit Panurge. Mariez vous donc, mon amy, dist

[1] Du second service.

[2] Résolu, dissipé.

[3] Les *Insolubles* de Pierre d'Ailly.

[4] Cette phrase sert à faire comprendre l'ancienne locution : *trié sur le volet*, pour désigner toute chose choisie avec soin. On voit que c'est une allusion à l'usage où sont encore les fruitières de trier sur un ais des pois ou d'autres articles de leur commerce.

[5] Cela ne me déplait pas.

[6] Combat.

Hippothadée. Car trop meilleur est soy marier que ardre au feu de concupiscence[1]. C'est parlé cela, s'escria Panurge, galantement, sans circumbilivaginer autour du pot. Grand mercy, monsieur nostre pere. Je me mariray sans poinct de faulte, et bien tost. Je vous convie à mes nopces. Corpe de galline[2], nous ferons chere lie. Vous aurez de ma livrée[3], et si mangerons de l'oye, cor bœuf[4], que ma femme ne routira point[5]. Encores vous priray je mener la premiere dance des pucelles[6], s'il vous plaist me faire tant de bien et d'honneur, pour la pareille.

Reste un petit scrupule à rompre. Petit, dis je, moins que rien. Seray je point coqu? Nenny dea, mon amy, respondit Hippothadée, si Dieu plaist. O! la vertu de Dieu, s'escria Panurge, nous soit en aide. Où me renvoyez vous, bonnes gens[7]? Aux conditionales, les quelles en dialectique reçoivent toutes contradictions et impossibilités. Si mon mulet transalpin voloit, mon mulet transalpin auroit ailes. Si Dieu plaist, je ne seray point coqu : je seray coqu, si Dieu plaist. Dea, si fust condition à laquelle je peusse obvier, je ne me desespererois du tout. Mais vous me remettez au conseil privé de Dieu ; en la chambre de ses menus plaisirs. Où prenez vous le chemin pour y aller, vous autres François? Monsieur nostre pere, je croy que vostre mieux sera ne venir pas à mes nopces. Le bruit et la triballe[8] des gens de nopces vous romperoient tout le testament[9]. Vous

---

[1] *Melius est nubere quam uri.* (Saint Paul.)

[2] Corps de poule, juron imité de celui des Italiens : *corpo di Bacco.*

[3] *Livrées* se dit encore, dans un grand nombre de provinces, des rubans qu'on porte aux noces. « Les livrées des épousailles n'estoient point oubliées ; chacune les portoit à sa ceinture ou sur le haut de la manche. » (*Mémoires de Marolles.*)

[4] Autre juron, pour *corps* ou *corne de bœuf.*

[5] C'est-à-dire que ce ne sera point comme dans l'histoire de Pathelin, où celui-ci trompe le Drapier en lui promettant de lui faire manger une oie que sa femme rôtissait, disait-il.

[6] Allusion à quelque cérémonie anciennement usitée dans les noces.

[7] *Bonnes gens !* est ici une interjection de pitié usitée encore en Saintonge, en Poitou, en Berry, etc.

[8] Trémoussement.

[9] Équivoque sur les mots *testa* et *mens.*

aimez repos, silence et solitude. Vous n'y viendrez pas, ce croy je. Et puis vous dansez assez mal, et seriez honteux menant le premier bal. Je vous envoiray du rillé[1] en vostre chambre, de la livrée nuptiale aussi. Vous boirez à nous, s'il vous plaist.

Mon amy, dist Hippothadée, prenez bien mes paroles, je vous en prie. Quand je vous dis, s'il plaist à Dieu, vous fais je tort? Est ce mal parlé? Est ce condition blaspheme ou scandaleuse? N'est ce honorer le Seigneur, createur, protecteur, servateur? N'est ce le reçognoistre unique dateur de tout bien? N'est ce nous declarer tous dependre de sa benignité? Rien sans luy n'estre, rien ne valoir, rien ne pouvoir, si sa sainte grace n'est sus nous infuse? N'est ce mettre exception canonicque à toutes nos entreprises, et tout ce que nous proposons remettre à ce que sera disposé par sa sainte volunté, tant es cieulx comme en la terre? N'est ce veritablement sanctifier son benoist nom? Mon amy, vous ne serez point coqu, si Dieu plaist. Pour savoir sur ce quel est son plaisir, ne fault entrer en desespoir, comme de chose absconse, et pour laquelle entendre fauldroit consulter son conseil privé, et voyager en la chambre de ses tres saints plaisirs. Le bon Dieu nous a fait ce bien, qu'il nous les a revelés, annoncés, declarés et apertement descrits par les sacres Bibles.

Là vous trouverez que jamais ne serez coqu, c'est à dire, que jamais vostre femme ne sera ribaulde, si la prenez issue de gens de bien, instruicte en vertus et honnesteté, non ayant hanté ne frequenté compagnie que de bonnes meurs, aimant et craignant Dieu, aimant complaire à Dieu par foy et observation de ses saints commandemens; craignant l'offenser et perdre sa grace par default de foy et transgression de sa divine loy, en laquelle est rigoureusement defendu adultere, et commandé adherer uniquement à son mary, le cherir, le servir, totalement l'aimer aprés Dieu. Pour ren-

[1] Conserve de hachis de porc. Les *rillettes* de Tours étaient et sont encore très-renommées, même à Paris.

fort de ceste discipline, vous de vostre costé l'entretiendrez en amitié conjugale, continuerez en preud'homie, luy monstrerez bon exemple, vivrez pudiquement, chastement, vertueusement en vostre mesnage, comme voulez qu'elle de son costé vive. Car comme le miroir est dit bon et perfaict, non celuy qui plus est orné de dorures et pierreries, mais celuy qui veritablement represente les formes objectes, aussi celle femme n'est la plus à estimer, laquelle seroit riche, belle, elegante, extraicte de noble race; mais celle qui plus s'efforce avec Dieu soy former en bonne grace, et conformer aux meurs de son mary. Voyez comment la lune ne prend lumiere ne de Mercure, ne de Jupiter, ne de Mars, ne d'autre planete ou estoille qui soit au ciel. Elle n'en reçoit que du Soleil son mary, et de luy n'en reçoit point plus qu'il luy en donne par son infusion et aspectz. Ainsi serez vous à vostre femme en patron et exemplaire de vertus et honnesteté. Et continuement implorerez la grace de Dieu à vostre protection.

Vous voulez donc, dist Panurge, filant les moustaches de sa barbe, que j'espouse la femme forte, descrite par Salomon? Elle est morte, sans point de faulte. Je ne la vis onques, que je saiche : Dieu me le veuille pardonner. Grand mercy toutesfois, mon pere. Mangez ce taillon de massepain. Il vous aidera à faire digestion : puis boirez une couppe de hippocras clairet : il est salubre et stomachal. Suivons.

CHAPITRE XXXI.

Comment Rondibilis, medecin, conseille Panurge.

Panurge continuant son propos dist : Le premier mot que dist celuy qui escouilloit les moines beurs[1] à Saussignac[2], ayant escouillé le frai Cauldaureil[3], fut : Aux autres. Je dis pareillement : Aux autres. Ça, monsieur nostre maistre Rondibilis, depeschez moy. Me doibs je marier ou non ? Par les ambles de mon mulet[4], respondit Rondibilis, je ne sçay que je doibve respondre à ce probleme. Vous dictes que sentez en vous les poignans aiguillons de sensualité. Je trouve en nostre faculté de medicine, et l'avons pris de la resolution des anciens Platonicques, que la concupiscence charnelle est refrenée par cinq moyens.

Par le vin. Je le croy, dist frere Jean. Quand je suis bien yvre, je ne demande qu'à dormir. J'entends, dist Rondibilis, par vin pris intemperamment. Car par l'intemperance du vin, advient au corps humain refroidissement de sang, resolution des nerfs, dissipation de semence generative, hebetation des sens, perversion des mouvemens. Qui sont toutes impertinences à l'acte de generation. De fait, vous voyez peint Bacchus, dieu des yvroignes, sans barbe, et en habit

[1] Ou *burs*, c'est-à-dire vêtus de bure, comme l'étaient les frères lais dans plusieurs couvents, ou, suivant d'autres, du grec πυῤῥός, roux. Suivant Huet, ce mot est le même que *bourru*, dans les phrases : *moine bourru*, *vin bourru*.

[2] Peut-être s'agit-il ici de Soussenac, dans le diocèse d'Albi.

[3] Le frère Chaude-Oreille.

[4] Rondibilis, fait observer Morellet, jure ici par ce qu'il a de plus cher, la mule qui le portait chez ses malades, son gagne-pain. Les médecins et les magistrats aussi allaient alors sur des mules. Molière fait encore parler avec complaisance les médecins de leurs mules. Voy. l'*Amour medecin*, acte II, scène 3.

de femme, comme tout effeminé, comme eunuche et escouillé. Autrement est du vin pris temperement. L'antique proverbe nous le designe, onquel est dit : Que Venus se morfond sans la compagnie de Ceres et Bacchus[1]. Et estoit l'opinion des anciens, selon le recit de Diodore Sicilien, mesmement des Lampsaciens ; comme atteste Pausanias, que Messer Priapus fut filz de Bacchus et Venus.

Secondement, par certaines drogues et plantes, lesquelles rendent l'homme refroidy, maleficié et impotent à generation. L'experience y est en nymphea heraclia, amerine, saule, chenevé, periclymenos, tamarix, vitex, mandragore, cigüe, orchis le petit[2], la peau d'un hippopotame, et autres ; les quelles, dedans les corps humains, tant par leurs vertus elementaires que par leurs proprietés specificques, glacent et mortifient le germe prolifique ; ou dissipent les esprits, qui le devoient conduire aux lieux destinés par nature ; ou oppilent les voyes et conduictz par les quelz povoit estre expulsé. Comme au contraire nous en avons qui eschauffent, excitent et habilitent l'homme à l'acte venerien. Je n'en ay besoing, dist Panurge, Dieu mercy ; et vous, nostre maistre ? Ne vous desplaise toutesfois. Ce que j'en dis, n'est par mal que je vous veuille.

Tiercement, dist Rondibilis, par labeur assidu. Car en iceluy est faite si grande dissolution du corps, que le sang, qui est par iceluy espars pour l'alimentation d'un chascun membre, n'a temps, ne loisir, ne faculté de rendre celle resudation seminale et superfluité de la tierce concoction. Nature particulierement se la reserve, comme trop plus ne-

[1] *Sine Cerere et Baccho friget Venus.* Térence, *Eunuch.*

[2] Plantes antiaphrodisiaques. — De Marsy dit qu'il faut écrire sans virgule *amerine saule*, d'*amerina salix*, saule d'Amérie. — *Periclymenos* est le nom donné par Pline au chèvrefeuille. — Le nom de *vitex* servait à désigner les verbénacées, telles que l'*agnus castus*. — Les orchis sont une plante à qui la ressemblance de ses racines avec les testicules a fait attribuer des vertus aphrodisiaques.

Selon Théophraste (livre IX, chapitre 19), le plus grand de ses deux tubercules, pris dans du lait de chèvre, favorise l'acte vénérien ; tandis qu'au contraire le plus petit l'empêche.

cessaire à la conservation de son individu, qu'à la multiplication de l'espece et genre humain. Ainsi est dite Diane chaste, laquelle continuellement travaille à la chasse. Ainsi jadis estoient dits les castres, comme castes[1]; es quelz continuellement travailloient les athletes et soudars. Ainsi escrit Hippocrates, *lib. de Aere, Aqua* et *Locis*, de quelques peuples en Scythie, les quelz de son temps plus estoient impotens que eunuches à l'esbatement venerien; parce que continuellement ilz estoient à cheval et au travail. Comme au contraire disent les philosophes, oysiveté estre mere de luxure. Quand l'on demandoit à Ovide, quelle cause fut parquoy Egistus devint adultere, rien plus ne respondoit, sinon, parce qu'il estoit ocieux[2]. Et qui osteroit oysiveté du monde, bien tost periroient les ars de Cupido[3]; son arc, sa trousse et ses fleches luy seroient en charge inutile; jamais n'en feriroit personne. Car il n'est mie si bon archier, qu'il puisse ferir les grues volans par l'air, et les cerfs relancés par les boucaiges (comme bien faisoient les Parthes); c'est à dire, les humains tracassans et travaillans. Il les demande coys, assis, couchés, et à sejour. De fait Theophraste, quelques fois interrogé quelle beste ou quelle chose il pensoit estre amourettes, respondit que c'estoient passions des esprits ocieux. Diogenes pareillement disoit paillardise estre l'occupation des gens non autrement occupés. Pourtant, Canachus, Sicyonien sculpteur, voulant donner entendre que oysiveté, paresse, non chaloir, estoient les gouvernantes de ruffiennerie, fit la statue de Venus assise, non debout, comme avoient fait tous ses predecesseurs.

Quartement, par fervente estude. Car en icelle est faite incredible[4] resolution des esprits, tellement qu'il n'en reste de quoy pousser aux lieux destinés ceste resudation generative, et enfler le nerf caverneux, duquel l'office est hors la

---

[1] *Castres comme chastes.* « *Castra*, quasi *casta*, eo quod ibi castraretur libido. » (Isidore.)

[2] Quæritur Ægistus quare sit factus adulter.
In promptu causa est : desidiosus erat.

Ces deux vers sont d'Ovide. (*De remed. amor.*)

[3] Otia si tollas, periere Cupidinis artes.

[4] Incroyable.



projetter, pour la propagation d'humaine nature. Qu'ainsi soit, contemplez la forme d'un homme attentif à quelque estude. Vous verrez en luy toutes les arteres du cerveau bandées comme la corde d'une arbaleste, pour luy fournir dextrement esprits suffisans à emplir les ventricules du sens commun, de l'imagination et apprehension, de la ratiocination et resolution, de la memoire et recordation : et agilement courir de l'un à l'autre par les conduictz manifestes en anatomie, sus la fin du retz admirable, on quel se terminent les arteres : lesquelles de la senestre armoire du cœur prenoient leur origine, et les esprits vitaulx affinoient en longs ambages, pour estre faits animaux. De mode[1] qu'en tel personnage studieux, vous verrez suspendues toutes les facultés naturelles, cesser tous sens exterieurs; brief, vous le jugerez n'estre en soy vivant, estre hors soy abstraict par ecstase; et direz que Socrates n'abusoit du terme, quand il disoit : Philosophie n'estre autre chose que meditation de mort. Par adventure est ce pour quoy Democritus se aveugla, moins estimant la perte de sa vue que diminution de ses contemplations; les quelles il sentoit interrompues par l'esgarement des yeulx. Ainsi est vierge dite Pallas, déesse de sapience, tutrice des gens studieux. Ainsi sont les muses vierges. Ainsi demeurent lès Charites en pudicité eternelle. Et me souvient avoir leu que Cupido, quelques fois interrogé de sa mere Venus pour quoy il n'assailloit les Muses, respondit qu'il les trouvoit tant belles, tant nettes, tant honnestes, tant pudicques, et continuellement occupées, l'une à contemplation des astres, l'autre à supputation des nombres, l'autre à dimension des corps geometricques, l'autre à invention rhetorique, l'autre à composition poëtique, l'autre à disposition de musique, que approchant d'elles, il desbandoit son arc, fermoit sa trousse, et exteignoit son flambeau, par honte et crainte de leurs nuire. Puis ostoit le bandeau de ses yeulx pour plus apertement les voir en face, et ouir leurs plaisans chants et odes poëtiques. Là

[1] De sorte, italianisme, *di modo che.*

prenoit le plus grand plaisir du monde. Tellement que souvent il se sentoit tout ravy en leurs beautés et bonnes graces, et s'endormoit à l'harmonie. Tant s'en fault qu'il les voulsist assaillir, ou de leurs estudes distraire [1].

En cestuy article je comprends ce que escrit Hippocrates on livre susdit, parlant des Scythes; et au livre intitulé, *de Geniture,* disant tous humains estre à generation impotens, es quelz l'on a une fois coupé les arteres parotides, qui sont à costé des oreilles; par la raison cy davant exposée, quand je vous parlois de la resolution des esprits et du sang spirituel, du quel les arteres sont receptacles : aussi qu'il maintient grande portion de la geniture sourdre du cerveau et de l'espine du dos.

Quintement, par l'acte venerien. Je vous attendois là, dist Panurge, et le prends pour moy. Use des precedens qui voudra. C'est, dist frere Jean, ce que fray Scyllino [2], prieur de Saint Victor lez Marseille, appelle maceration de la chair. Et suis en ceste opinion (aussi estoit l'hermite de Sainte Radegonde au dessus de Chinon), que plus aptement ne pourroient les hermites de Thebaide macerer leurs corps, dompter ceste paillarde sensualité, deprimer la rebellion de la chair, que le faisant vingt et cinq ou trente fois par jour. Je voy Panurge, dist Rondibilis, bien proportionné en ses membres, bien temperé en ses humeurs, bien complexionné en ses esprits, en aage competent, en temps opportun, en vouloir equitable de soy marier : s'il rencontre femme de semblable temperature, ilz engendreront ensemble enfans

---

[1] Lucien, *Dialogues*, *Vénus et Cupidon.*

« Un passage où Rabelais a montré peut-être plus qu'ailleurs ce qu'il peut y avoir de grâce et de chasteté dans ce livre si libre en général, c'est le passage qui est comme une perle enfouie dans du fumier parmi les grossièretés médicales du mariage de Panurge : « *Ainsi est vierge dite Pallas* », etc. « Croirait-on que c'est l'auteur de *Pantagruel*, de *Gargantua* et de certains chapitres, qui a écrit ces lignes qui semblent traduites de l'Anthologie? » (*Leçons inédites d'Ampère au Collége de France*, communiquées par M. de Loménie.)

[2] Probablement Roscelino, ou Roscelin, qui fut en effet prieur de Saint-Victor en 1250.

dignes de quelque monarchie transpontine[1]. Le plus tost sera le meilleur, s'il veult voir ses enfans pourveuz.

Monsieur nostre maistre, dist Panurge, je le seray[2], n'en doubtez, et bien tost. Durant vostre docte discours, ceste pusse que j'ay en l'oreille m'a plus chatouillé que ne fit onques. Je vous retiens de la feste. Nous y ferons chere et demie, je le vous prometz. Vous y amenerez vostre femme, s'il vous plaist, avec ses voisines, cela s'entend. Et jeu sans villenie[3].

---

[1] D'outre-mer.

[2] Les éditions originales portent cette leçon. Dans les suivantes, on lit : *Feray*. *Seray* et *feray* peuvent être ramenés ici au même sens. Je *seray* (marié) ou je me marierai.

[3] Cette locution se retrouve dans Froissart, dans Brantôme, dans Marot. On connaît le proverbe : *Jeu de mains, jeu de vilains*.

CHAPITRE XXXII.

Comment Rondibilis declare coqüage estre naturellement des appenages de mariage.

Reste, dist Panurge continuant, un petit point à vuider. Vous avez autresfois veu, on confanon de Rome, S. P. Q. R[1]. *Si Peu Que Rien.* Seray je point coqu? Havre de grace, s'escria Rondibilis, que me demandez vous? Si serez coqu? Mon amy, je suis marié; vous le serez par cy aprés. Mais escrivez ce mot en vostre cervelle, avec un style[2] de fer, que tout homme marié est en dangier d'estre coqu. Coqüage est naturellement des apennages de mariage. L'ombre plus naturellement ne suit le corps, que coqüage suit les gens mariés. Et, quand vous oirez dire de quelqu'un ces trois motz: Il est marié, si vous dictes : Il est donc, ou a esté, ou sera, ou peut estre coqu, vous ne serez dit imperit architecte de consequences naturelles.

Hypochondres de tous les diables, s'escria Panurge, que me dictes vous? Mon amy, respondit Rondibilis, Hippocrates, allant un jour de Lango[3] en Polystylo[4] visiter Democritus le philosophe, escrivit unes lettres[5] à Dionys son antique amy, par les quelles le prioit que, pendant son absence, il conduist[6] sa femme chez ses pere et mere, les quelz estoient gens honorables et bien famés, ne voulant qu'elle seule demourast en son mesnage. Ce neantmoins qu'il veillast sus elle soin-

[1] *Senatus populusque Romanus.* On sait que c'était l'inscription des enseignes romaines.
[2] Stylet.
[3] Nom moderne de Cos.
[4] Nom moderne d'Abdère.
[5] C'est une lettre supposée, qui figure dans les anciennes éditions d'Hippocrate.
[6] Il conduisit.

gneusement, et espiast quelle part elle iroit avec sa mere, et quelz gens la visiteroient chez ses parens. (Non escrivoit il) que je me defie de sa vertu et pudicité, laquelle par le passé m'a esté explorée et cogneue, mais elle est femme. Voy là tout. Mon amy, le naturel des femmes nous est figuré par la lune[1], et en autres choses, et en ceste, qu'elles se mussent, elles se contraignent, et dissimulent en la veue et presence de leurs mariz. Iceux absens, elles prennent leur advantage, se donnent du bon temps, vaguent, trottent, deposent leur hypocrisie, et se declarent : comme la lune, en conjonction du soleil, n'apparoist on ciel, ne en terre. Mais, en son opposition, estant au plus du soleil esloignée, reluist en sa plenitude, et apparoist toute, notamment on temps de nuyt. Ainsi sont toutes femmes, femmes[2].

Quand je dis femme, je dis un sexe tant fragil[3], tant variable, tant muable, tant inconstant et imperfaict, que nature me semble (parlant en tout honneur et reverence) s'estre esgarée de ce bon sens, par lequel elle avoit créé et formé toutes choses, quand elle a basty la femme. Et y ayant pensé cent et cinq cens fois, ne sçay à quoy m'en resouldre, sinon que, forgeant la femme, elle a eu esgard à la sociale delectation de l'homme, et à la perpetuité de l'espece humaine, plus qu'à la perfection de l'individuale muliebrité. Certes Platon ne sçait en quel rang il les doibve colloquer, ou des animans raisonnables, ou des bestes brutes. Car nature leurs a dedans le corps posé en lieu secret et intestin un animal, un membre, lequel n'est es hommes ; onquel quelques fois sont engendrées certaines humeurs salses, nitreuses, bauracineuses[4], acres, mordicantes, lancinantes, chatouil-

---

[1] Les chiromanciens partagent la main en deux parties, la mâle et la femelle. Le mont de la lune est compris dans cette dernière. Les caprices, l'imagination déréglée, une irritation incessante, une mobilité excessive, etc., voilà ce que donnent les excès de ce mont. (Desbarolles, *Des mystères de la main*.)

[2] C'est ainsi qu'on lit dans les éditions de 1546 et 1552. — Les modernes, y compris Johanneau, n'écrivent *femmes* qu'une fois, et dénaturent la pensée de Rabelais.

[3] « Frailty, thy name is woman. » (Shakspeare, *Hamlet*, sc. II.)

[4] De la nature du borax.

vous trouverez que et en ceste matiere, et beaucoup d'autres, ilz ont parlé par gayeté de coeur et affection de reprendre leurs majeurs[1], plus que par recherchement de verité.

En ceste disputation je n'entreray plus avant. Seulement vous diray que petite n'est la loüange des preudes femmes, les quelles ont vescu pudiquement et sans blasme, et ont eu la vertu de ranger cestuy effrené animal à l'obeissance de raison. Et feray fin si vous adjouste que, cestuy animal assouvy (si assouvy peut estre) par l'aliment que nature luy a preparé en l'homme, sont tous ses particuliers mouvemens à but, sont tous ses appetitz assopiz, sont toutes ses furies appaisées. Pourtant ne vous esbahissez, si sommes en dangier perpetuel d'estre coquz, nous qui n'avons pas tous les jours bien de quoy payer et satisfaire au contentement.

Vertu d'autre que d'un petit poisson, dist Panurge, n'y savez vous remede aucun en vostre art? Ouy dea, mon amy, respondit Rondibilis, et tres bon, duquel je use : et est escrit en auteur celebre, passé a dixhuit cens ans. Entendez. Vous estes, dist Panurge, par la vertu Dieu homme de bien, et vous aime tout mon benoist saoul. Mangez un peu de ce pasté de coings : ilz ferment proprement l'orifice du ventricule, à cause de quelque stypticité[2] joyeuse qui est en eux, et aident à la concoction premiere. Mais quoy? je parle latin davant les clercs. Attendez que je vous donne à boire dedans cestuy hanap Nestorien[3]. Voulez vous encores un traict de hippocras blanc? Ne ayez peur de l'esquinance, non. Il n'y a dedans ne squinanthi[4], ne zinzembre, ne graine de paradis[5]. Il n'y a que la belle cinamome triée, et le beau sucre fin, avec le bon vin blanc du cru de la Deviniere[6], en la plante[7] du grand cormier, au dessus du noyer grollier.

---

[1] Ceux qui les ont précédés.

[2] Vertu astringente.

[3] Coupe de Nestor.

[4] Le *squænanthus* est une espèce de nard dont on se servait pour aromatiser le vin. La ressemblance du mot *squænanthus* avec celui d'*esquinancie* avait fait croire que le vin ainsi aromatisé donnait cette maladie.

[5] Grand cardamome; on l'appelle aussi vulgairement *maniguette*.

[6] Propriété de Rabelais dans les environs de Chinon.

[7] Le plant, le cru.

CHAPITRE XXXIII.

Comment Rondibilis, medecin, donne remede à coqüage.

On temps, dist Rondibilis, que Jupiter fit l'estat de sa maison olympicque, et le calendrier de tous ses dieux et déesses, ayant estably, à un chascun, jour et saison de sa feste, assigné lieu pour les oracles et voyages, ordonné de leurs sacrifices... Fit il point, demanda Panurge, comme Tinteville, evesque d'Auxerre[1]? Le noble pontife aimoit le bon vin, comme fait tout homme de bien; pourtant avoit il en soing et cure speciale le bourgeon pere ayeul de Bacchus. Or est que, plusieurs années, il vit lamentablement le bourgeon perdu par les gelées, bruines, frimatz, verglatz, froidures, gresles, et calamités advenues par les festes des saints George, Marc, Vital, Eutrope, Philippe, Sainte Croix, l'Ascension, et autres, qui sont on temps que le soleil passe sous le signe de *Taurus*. Et entra en ceste opinion que les saints susdits estoient saints gresleurs, geleurs, et gasteurs du bourgeon. Pourtant, vouloit il leurs festes translater[2] en hyver, entre Noel et l'Epiphanie, les licenciant[3] en tout honneur et reverence, de gresler lors, et geler tant qu'ilz voudroient. La gelée lors en rien ne seroit dommageable, ains evidente-

[1] Ce passage, suivant Bernier et Ménage, désigne François d'Interville, ambassadeur à Rome, mort en 1530, qui fut en effet évêque d'Auxerre, mais dont on ne sait rien qui motive l'attribution de cette anecdote. Toutefois, comme l'un de ses prédécesseurs, Michel de Creney, abolit dans son diocèse un grand nombre de fêtes, au dire de Nic. de Clemengis, peut-être y a-t-il de la part de Rabelais une confusion volontaire ou involontaire.

[2] Transférer.

[3] Leur donnant licence, leur permettant.

ment profitable au bourgeon. En leurs lieux mettre les festes des S. Christofle, S. Jean decollaz, Ste Magdaleine, Ste Anne, S. Dominicque, S. Laurens, voire la Myoust colloquer en may. Es quelles tant s'en fault qu'on soit en danger de gelée, que lors mestier au monde n'est qui tant soit de requeste comme est des faiseurs de friscades [1], composeurs de joncades [2], agenseurs de feuillades [3], et refraichisseurs de vin.

Jupiter, dist Rondibilis, oublia le pauvre diable Coqüage, lequel pour lors ne fut present : il estoit à Paris au palais, sollicitant quelque paillard procés, pour quelqu'un de ses tenanciers et vassaulx. Ne sçay quants jours [4] aprés, Coqüage entendit la forbe qu'on luy avoit fait : desista de sa sollicitation par nouvelle sollicitude de n'estre forclus de l'estat; et comparut en personne devant le grand Jupiter, allegant ses merites precedens, et les bons et agreables services qu'autresfois luy avoit fait, et instantement requerant qu'il ne le laissast sans feste, sans sacrifices, sans honneur. Jupiter s'excusoit, remontrant que tous ses benefices estoient distribués, et que son estat estoit clos. Fut toutesfois tant importuné par messer Coqüage, qu'en fin le mit en l'estat et catalogue, et luy ordonna en terre honneur, sacrifices, et feste.

Sa feste fut (pource que lieu vuide et vacant n'estoit en tout le calendrier) en concurrence et au jour de la déesse Jalousie : sa domination, sus les gens mariés, notamment ceux qui auroient belles femmes; ses sacrifices, soubson, defiance, malengroin, guet, recherche, et espies des mariz sus leurs femmes, avec commandement rigoureux à un chascun marié de le reverer et honorer, celebrer sa feste à double, et luy faire les sacrifices susdits: sus peine et inter-

---

[1] Liqueurs rafraichissantes, *frescada* (italien).

[2] *Juncata*, suivant Du Cange, se disait du lait caillé que l'on entourait de jonc. La joncade des friands était, si nous en croyons Cotgrave, une sorte de fromage à la cuiller, composé de crème, d'eau de rose et de sucre.

[3] Ceux qui dressaient des berceaux avec des branches.

[4] Combien de jours.

mination qu'à ceux ne seroit messer Coqüage en faveur, aide, ne secours, qui ne l'honoreroient comme est dit : jamais ne tiendroit d'eux compte, jamais n'entreroit en leurs maisons, jamais ne hanteroit leurs compagnies, quelques invocations qu'ilz luy fissent; ains les laisseroit eternellement pourrir seulz, avec leurs femmes, sans corrival aucun : et les refuiroit sempiternellement comme gens heretiques et sacrileges. Ainsi qu'est l'usance des autres dieux envers ceux qui deuement ne les honorent; de Bacchus, envers les vignerons; de Ceres, envers les laboureux; de Pomona, envers les fruictiers; de Neptune, envers les nautoniers; de Vulcan, envers les forgerons, et ainsi des autres. Adjoincte fut promesse au contraire infaillible, qu'à ceux qui (comme est dit) chommeroient sa feste, cesseroient de toute negociation, mettroient leurs affaires propres en non chaloir, pour espier leurs femmes, les reserrer et mal traicter par jalousie, ainsi que porte l'ordonnance de ses sacrifices, il seroit continuellement favorable; les aimeroit, les frequenteroit, seroit jour et nuyt en leurs maisons; jamais ne seroient destitués de sa presence[1]. J'ay dit.

Ha, ha, ha, dist Carpalim en riant, voyla un remede encores plus naif que l'anneau de Hans Carüel. Le diable m'emporte, si je ne le croy. Le naturel des femmes est tel. Comme la fouldre ne brise et ne brusle, sinon les matieres dures, solides, resistentes, elle ne s'arreste es choses molles, vuides et cedentes : elle bruslera l'espée d'assier, sans endommaiger le fourreau de velours : elle consumera les os des corps, sans entomer la chair qui les couvre : ainsi ne bendent les femmes jamais la contention, subtilité, et con-

---

[1] Plutarque, dans sa *Consolation à Apollonius*, introduit un philosophe qui, pour calmer la douleur excessive de la reine Arsinoé à la mort de son fils, lui raconte cette histoire : Le Deuil, étant arrivé trop tard lors de la distribution que faisait Jupiter aux demi-dieux de ses honneurs et dignités, en reçoit pour sa part les larmes et regrets donnés aux morts. « Si vous lui prodiguez ce genre d'hommages, ajoute-t-il, il ne quittera pas votre maison ; mais, si vous le méprisez, il ne retournera jamais chez vous. » Rabelais applique ici ingénieusement à messer Coqüage ce que Plutarque a dit du Deuil.

tradiction de leurs esprits, sinon envers ce que cognoistront .eur estre prohibé et defendu. Certes, dist Hippothadée, aucuns de nos docteurs disent que la premiere femme du monde, que les Hebreux nomment Eve, à peine eust jamais entré en tentation de manger le fruict de tout savoir, s'il ne luy eust esté defendu. Qu'ainsi soit, considerez comment le tentateur cauteleux luy remembra au premier mot la defense sus ce faite, comme voulant inferer : Il t'est defendu, tu en doibs donc manger : ou tu ne serois pas femme.

CHAPITRE XXXIV.

Comment les femmes ordinairement appetent choses defendues.

Au temps, dist Carpalim, que j'estois ruffian[1] à Orleans, je n'avois couleur de rhetorique plus valable, ne argument plus persuasif envers les dames, pour les mettre aux toiles[2], et attirer au jeu d'amours, que vivement, apertement, detestablement remontrant comment leurs mariz estoient d'elles jaloux. Je ne l'avois mie inventé. Il est escrit, et en avons loix, exemples, raisons, et experienees quotidianes. Ayans eeste persuasion en leurs caboehes, elles feront leurs mariz eoquz infailliblement, par Dieu (sans jurer), deussent elles faire ee que firent Semiramis, Pasiphaé, Egesta[3], les femmes de l'isle Mandés[4] en Egypte, blasonnées par Herodote et Strabo; et autres telles mastines.

Vrayement, dist Ponoerates, j'ay ouy eonter que le pape Jean XXII, passant un jour par Fonthevrault[5], fut requis par l'abbesse, et meres diseretes, leur coneeder un indult, moyennant lequel se peussent confesser les unes es autres, allegantes que les femmes de religion ont quelques petites imperfections secretes, les quelles honte insupportable leur

[1] Que je menais la vie de débauché.

[2] Attirer dans mes filets.

[3] Fille d'un prince troyen, qui s'abandonna au fleuve Crinisus, métamorphosé en chien.

[4] Mendès en Egypte, dont les femmes adoraient le bouc et le dieu Pan.

[5] Édit. princeps. Dans celle de 1552, Fonthevrault a été remplacé par l'abbaye de *Coingnaufond*. L'on voit dans les *Voyages liturgiques* de Lebrun des Marettes, p. 110, qu'autrefois les religieuses de cet ordre se confessaient d'abord des péchés secrets à leur abbesse, laquelle les renvoyait à un prêtre pour en recevoir l'absolution. Voy. aussi sur ce privilége, G. Malifaud. l'*Abbaye de Fontevrault*, page 46.

est deceler aux hommes confesseurs : plus librement, plus familierement les diroient unes aux autres, sous le sceau de confession. Il n'y a rien, respondit le pape, que voluntiers ne vous octroye, mais j'y voy un inconvenient. C'est que la confession doibt estre tenue secrete. Vous autres femmes, à peine la celeriez. Tres bien, dirent elles, et plus que ne font les hommes.

Au jour propre, le Pere Saint leur bailla une boite en garde, dedans laquelle il avoit fait mettre une petite linotte, les priant doucettement qu'elles la serrassent en quelque lieu seur et secret; leur promettant, en foy de pape, octroyer ce que portoit leur requeste, si elles la gardoient secrete : ce neantmoins leur faisant defense rigoureuse qu'elles n'eussent à l'ouvrir en façon quelconques, sus peine de censure ecclesiastique et d'excommunication eternelle. La defense ne fust si tost faite qu'elles grisloient [1] en leurs entendemens d'ardeur de voir qu'estoit dedans, et leur tardoit que le pape ne fust ja hors la porte, pour y vacquer. Le Pere Saint, avoir donné sa benediction sus elles, se retira en son logis. Il n'estoit encores trois pas hors l'abbaye, quand les bonnes dames toutes à la foulle accoururent pour ouvrir la boite defendue, et voir qu'estoit dedans. Au lendemain, le pape les visita, en intention (ce leur sembloit) de leur depescher l'indult. Mais avant entrer en propos, commanda qu'on luy apportast sa boite. Elle luy fut apportée; mais l'oizillet n'y estoit plus. Adonc leur remontra, que chose trop difficile leur seroit receler les confessions, veu que n'avoient si peu de temps tenu en secret la boite tant recommandée [2].

Monsieur nostre maistre, vous soyez le tres bien venu. J'ay pris moult grand plaisir vous oyant. Et loue Dieu de tout. Je ne vous avois onques puis veu que jouastes à Monspellier avec nos antiques amis Ant. Saporta, Guy Bouguier, Bal-

[1] Grillaient.

[2] Ce conte, reproduit depuis Rabelais par Swift et Grécourt, se trouve dans les *Sermones discipuli* (1476) et dans les *Controverses des sexes masculin et féminin*, de Dupont-Gratien (1536), et probablement ailleurs.

thazar Noyer, Tollet, Jean Quentin, François Robinet, Jean Perdrier [1], et François Rabelais, la morale comedie de celuy qui avoit espousé une femme mute. J'y estois, dist Epistemon. Le bon mary voulut qu'elle parlast. Elle parla par l'art du medecin et du chirurgien, qui luy coupperent un encyliglotte [2] qu'elle avoit sous la langue. La parole recouverte, elle parla tant et tant, que son mary retourna au medecin pour remede de la faire taire. Le medecin respondit en son art bien avoir remedes propres pour faire parler les femmes, n'en avoir pour les faire taire. Remede unique estre surdité du mary, contre cestuy interminable parlement de femme. Le paillard devint sourd, par ne sçay quelz charmes qu'ilz firent. Sa femme, voyant qu'il estoit sourd devenu, qu'elle parloit en vain, de luy n'estoit entendue, devint enragée. Puis le medecin demandant son salaire, le mary respondit qu'il estoit vrayement sourd; et qu'il n'entendoit sa demande. Le medecin luy jetta au doz ne sçay quelle pouldre par vertus de laquelle il devint fol. Adonc le fol mary et la femme enragée se rallierent ensemble, et tant battirent les medecin et chirurgien qu'ilz les laisserent à demy mors. Je ne ris onques tant que je fis à ce Patelinage [3].

Retournons à nos moutons [4], dist Panurge. Vos paroles, translatées de barragouin en françois, veulent dire que je me marie hardiment, et que ne me soucie d'estre coqu. C'est bien rentré de picques noires [5]. Monsieur nostre maistre,

---

[1] Sur la plupart de ces personnages que Rabelais indique comme ses compagnons d'études et de plaisirs à Montpellier, on peut consulter : Planchon, *Rondelet et ses disciples*, *Appendice*, p. 25. Nous avons retrouvé plusieurs de ces noms sur les registres des actes à Montpellier. Voy. la *Notice*, p. 22.

[2] Ce qu'on appelle vulgairement le filet.

[3] L'histoire de la *Femme mute*, telle que Rabelais la raconte ici, renferme des réminiscences de l'*Avocat Pathelin*, et a depuis été reproduite par Molière dans *le Médecin malgré lui*. On en trouve même le germe dans l'*Andrienne* de Térence, où Davus dit : *Utinam aut hic surdus aut hæc muta facta sit*.

[4] Rabelais n'a peut-être pas moins contribué que l'auteur de l'*Avocat Pathelin* à faire passer cette phrase en proverbe.

[5] Phrase empruntée au jeu de cartes, comme celle-ci : *c'est bien rentré de piques*, que nous avons vue au liv. Ier.

je croy bien qu'au jour de mes nopces vous serez d'ailleurs empesché à vos pratiques, et que n'y pourrez comparoistre. Je vous en excuse.

Stercus et urina medici sunt prandia prima[1].
Ex aliis paleas, ex istis collige grana[2].

Vous prenez mal, dist Rondibilis, le vers subsequent est tel :

Nobis sunt signa, vobis sunt prandia digna[3].

Si ma femme se porte mal. J'en voudrois voir l'urine (dist Rondibilis), toucher le pouls, et voir la disposition du bas ventre, et des parties umbilicares, comme nous commande Hippocrates 2, *Aphorism.* 35, avant oultre proceder. Non, non, dist Panurge, cela ne fait à propos. C'est pour nous autres legistes qui avons la rubricque, *De ventre inspiciendo.* Je luy appreste un clystere barbarin[4]. Ne laissez vos affaires d'ailleurs plus urgens. Je vous enverray du rillé en vostre maison. Et serez tousjours nostre amy. Puis s'approcha de luy, et luy mit en main sans mot dire quatre nobles à la rose. Rondibilis les prit tres bien, puis luy dist en effroy, comme indigné[5] : He, he, he, monsieur, il ne falloit rien. Grand mercy toutesfois. De mechantes gens jamais je ne

---

[1] Ce vers, qui fait des excréments et de l'urine la nourriture principale du médecin, est cité ainsi, plus correctement, dans les *Crepundia poëtica*, 1648 :

Stercus et urina hæc medicorum fercula [prima.

[2] Ce second vers, que Panurge accole plaisamment au premier, est emprunté à un brocard de droit qui naturellement n'a aucun rapport avec le sujet.

[3] C'est un médecin qui est censé répondre : « Pour nous, ce sont des dignostics ; mais ce sont des mets dignes de vous. »

[4] On comprend de reste quel est ce clystère que Panurge apprête à sa femme ; mais pourquoi l'appelle-t-il *barbarin?* Nous pensons que c'est là une facétie italienne dont l'origine nous échappe. Un clystère *à la façon de barbari*, dirait-on maintenant.

[5] Ceci parait imité de Merlin Coccaie, *Macaronée* VI :

Mox trahit extra
Taschollam septem quartos, quos præbuit illi
Cingar eos tollit medicorum more negantum.

prends rien[1]. Rien jamais des gens de bien je ne refuse. Je suis tousjours à vostre commandement. En payant, dist Panurge. Cela s'entend, respondit Rondibilis[2].

---

[1] Catulle, *De coma Berenices :* Namque ego ab indignis præmia nulla peto.

[2] « Quelques auteurs, de Thou entre autres, ont fait un reproche à Rabelais d'avoir traité légèrement et presque ridiculisé, sous le nom de *Rondibilis*, son ancien ami Rondelet. Mais Cuvier, moins sévère, plaide l'indulgence pour l'auteur de *Pantagruel*, parce que, d'une part, dans la comique consultation médicale de Panurge, Rondibilis, sous une forme badine, dit au fond des choses sensées, et que, d'autre part, la conclusion du chapitre, bien qu'ayant l'air de taxer Rondibilis d'avidité pour l'argent, n'est, à vrai dire, qu'un badinage à l'égard du salaire des médecins en général. » Planchon, *Rondelet et ses disciples.*

CHAPITRE XXXV.

Comment Trouillogan philosophe traicte la difficulté de mariage.

Ces paroles achevées, Pantagruel dist à Trouillogan le philosophe[1] : Nostre feal, de main en main vous est la lampe baillée[2]. C'est à vous maintenant de respondre. Panurge se doibt il marier, ou non? Tous les deux, respondit Trouillogan. Que me dictes vous? demanda Panurge. Ce que avez ouy, respondit Trouillogan. Qu'ay je ouy? demanda Panurge. Ce que j'ay dit, respondit Trouillogan. Ha, ha, en sommes nous là? dist Panurge. Passe sans fluz[3]. Et donc me doibs je marier ou non? Ne l'un ne l'autre, respondit Trouillogan. Le diable m'emporte, dist Panurge, si je ne deviens resveur; et me puisse emporter, si je vous entends. Attendez : je mettray mes lunettes à ceste oreille gauche, pour vous ouir plus clair.

En cestuy instant, Pantagruel apperceut vers la porte de la salle le petit chien de Gargantua, lequel il nommoit Kyne, pource que tel fut le nom du chien de Tobie[4]. Adonc dist à toute la compagnie : Nostre roy n'est pas loing d'icy; levons

---

[1] Molière, dans une scène du *Mariage forcé*, a imité et embelli la donnée que lui fournissait Rabelais dans ce chapitre et dans le suivant.

[2] Allusion à cet exercice des Grecs où des coureurs se passaient de main en main un flambeau dans l'arène. Lucrèce le rappelle :

Vitaï lampada tradunt.

[3] Le Duchat dit que le mot *passe* est emprunté au jeu de brelan, et que *sans fluz* veut dire sans flux de paroles. Mais Trouillogan n'a pas le défaut d'être prolixe. *Passe sans fluz* signifie : Le coup n'a rien produit, continuons.

[4] L'Ecriture ne le nomme pas, mais *chien* se dit en grec κύων, κυνός.

nous. Ce mot ne fut achevé quand Gargantua entra dedans la salle du banquet. Chascun se leva pour luy faire reverence. Gargantua, ayant debonnairement salué toute l'assistance, dist : Mes bons amis, vous me ferez ce plaisir, je vous en prie, de non laisser ne vos lieux[1], ne vos propos. Apportez moy à ce bout de table une chaire[2]. Donnez moy que je boive à toute la compagnie. Vous soyez les tres bien venus. Ores me dictes. Sur quel propos estiez vous? Pantagruel luy respondit que, sus l'apport de la seconde table[3], Panurge avoit proposé une matiere problematicque, à savoir s'il se devoit marier ou non? et que le pere Hippothadée et maistre Rondibilis estoient expediés de leurs responses : lors qu'il est entré, respondoit le feal Trouillogan. Et premierement, quand Panurge luy a demandé : Me doibs je marier ou non? avoit respondu : Tous les deux ensemblement : à la seconde fois, avoit dit : Ne l'un ne l'autre. Panurge se complainct de telles repugnantes et contradictoires responses : et proteste n'y entendre rien.

Je l'entends, dist Garguantua, en mon advis. La response est semblable à ce que dist un ancien philosophe[4] interrogé s'il avoit quelque femme qu'on luy nommoit. Je l'ay, dist il, amie; mais elle ne m'a mie. Je la possede, d'elle ne suis possedé. Pareille response, dist Pantagruel, fit une fantesque[5] de Sparte. On luy demanda si jamais elle avoit eu affaire à homme? Respondit que non jamais; bien que les hommes quelques fois avoient eu affaire à elle. Ainsi, dist Rondibilis, mettons nous neutre en medecine, et moyen en philosophie; par participation de l'une et l'autre extremité, par abnegation de l'une et l'autre extremité; et par compartiment du temps, maintenant en l'une, maintenant en l'autre extremité. Le saint envoyé, dist Hippothadée, me semble l'avoir plus apertement declaré, quand il dit :

1 Vos places.
2 Une chaise.
3 Au second service.
4 Aristippe, parlant de la courtisane Thaïs.
5 *Fantesca*, en italien, veut dire servante. Cependant du Bellay et Brantôme ont employé, comme ici Rabelais, le mot *fantesque* dans le sens de femme de mauvaise vie.

Ceux qui sont mariés soient comme non mariés : ceux qui ont femme soient comme non ayans femme. Je interprete, dist Pantagruel, avoir et n'avoir femme en ceste façon : que femme avoir, est l'avoir à usage tel que nature la créa, qui est pour l'aide, esbatement et societé de l'homme : n'avoir femme est ne soy appoiltronner[1] autour d'elle; pour elle ne contaminer celle unique et supreme affection que doibt l'homme à Dieu; ne laisser les offices[2] qu'il doibt naturellement à sa patrie, à la republique, à ses amis; ne mettre en non chaloir[3] ses estudes et negoces, pour continuellement à sa femme complaire. Prenant en ceste maniere avoir et n'avoir femme, je ne voy repugnance ne contradiction es termes.

---

[1] Acagnarder, acoquiner.
[2] Les devoirs (*officia* en latin).
[3] Ne pas traiter avec indifférence.

CHAPITRE XXXVI.

Continuation des responses de Trouillogan, philosophe ephectique et Pyrrhonien.

Vous dictes d'orgues[1], respondit Panurge. Mais je croy que je suis descendu au puiz tenebreux, auquel disoit Heraclitus estre verité cachée[2]. Je ne voy goutte, je n'entends rien, je sens mes sens tous hebetés. Et doubte grandement que je soye charmé[3]. Je parleray d'autre style. Nostre feal, ne bougez. N'emboursez rien. Muons de chanse[4], et parlons sans disjunctives. Ces membres[5] mal joinctz vous faschent, à ce que je voy. Or ça, de par Dieu, me doibs je marier?

TROUILLOGAN. Il y a de l'apparence.

PANURGE. Et si je ne me marie point?

TROUILLOGAN. Je n'y voy inconvenient aucun.

PANURGE. Vous n'y en voyez point?

TROUILLOGAN. Nul, ou la veue me deçoit.

PANURGE. Je y en trouve plus de cinq cens.

TROUILLOGAN. Comptez les.

---

[1] Le sens de cette expression n'est pas douteux, mais quelle en est l'origine? Nos prédécesseurs ont cru que *dire d'orgues*, c'était avoir une bouche d'or, ou parler à merveille, comme parlent les orgues.

Nous lisons dans un vieil auteur, cité par Mabillon : *organa* (en français, les orgues) *prophetarum*, expliqués par *vaticinia, oracula*, les oracles des prophètes.

Mistral, dans son poëme de *Calendau*, v. 302, parle des arbres que le vent

... Fa canta soume d'orgues.

[2] Ce mot est attribué à Démocrite; mais Rabelais nomme Héraclite par une de ces confusions volontaires dont nous avons déjà vu tant d'exemples.

[3] Et crains grandement d'être ensorcelé.

[4] *Chanse*, dans son sens primitif, signifie un coup de dés. *Muons de chanse* signifierait donc : changeons de coup, ce qui expliquerait les mots précédents : *n'emboursez rien*, puisque le jeu va continuer.

[5] Ces membres de phrase.

PANURGE. Je dis improprement parlant, et prenant nombre certain pour incertain; determiné, pour indéterminé : c'est à dire, beaucoup.

TROUILLOGAN. J'escoute.

PANURGE. Je ne peux me passer de femme, de par tous les diables.

TROUILLOGAN. Oustez ces vilaines bestes[1].

PANURGE. De par Dieu soit! Car mes Salmigondinoys[2] disent coucher seul ou sans femme, estre vie brutale, et telle la disoit Dido en ses lamentations[3].

TROUILLOGAN. A vostre commandement.

PANURGE. Pe le quaudé[4], j'en suis bien. Donc me marieray je?

TROUILLOGAN. Par adventure.

PANURGE. M'en trouveray je bien?

TROUILLOGAN. Selon la rencontre.

PANURGE. Aussi si je rencontre bien, comme j'espere, seray je heureux?

TROUILLOGAN. Assez.

PANURGE. Tournons à contre poil. Et si rencontre mal?

TROUILLOGAN. Je m'en excuse.

PANURGE. Mais conseillez moy de graee. Que doibs je faire?

TROUILLOGAN. Ce que voudrez

PANURGE. Tarabin tarabas[5].

---

[1] Trouillogan est peu galant dans ses quiproquos.

[2] On se rappelle qu'au chap. 32 du livre précédent Alcofribas (ou Rabelais) a reçu de Pantagruel la châtellenie de *Salmigondin*. Au chap. 2 de ce livre, Panurge est investi de la même châtellenie. Ce n'est pas une distraction de l'auteur, mais plutôt une preuve à l'appui de cette opinion que Rabelais s'est parfois identifié avec Panurge.

[3] Non licuit thalami expertem sine crimine vitam
Degere, more feræ.
(Virg. *Æn.*, IV, v. 550.)

[4] C'est un juron poitevin qui signifie : par le corps Dieu.

[5] Le radical *tarab*, qui paraît venir du grec ταράσσω, a donné naissance à plusieurs mots de la langue d'oc, qui tous expriment l'idée de tumulte, de trouble. L'un d'eux, *tarabuster*, est resté dans la langue vulgaire. *Tarabas* signifiait une crécelle. D'un autre côté, les mots qui suivent, *ne invocquez rien*, prouvent que *tarabin tarabas* était une formule d'invocation. Elle est encore usitée dans nos campagnes.

TROUILLOGAN. Ne invocquez rien, je vous prie.

PANURGE. Au nom de Dieu soit. Je ne veux sinon ce que me conseillerez. Que m'en conseillez vous?

TROUILLOGAN. Rien.

PANURGE. Me marieray je?

TROUILLOGAN. Je n'y estois pas.

PANURGE. Je ne me marieray donc point?

TROUILLOGAN. Je n'en peux mais.

PANURGE. Si je ne suis marié, je ne seray jamais coqu?

TROUILLOGAN. Je y pensois.

PANURGE. Mettons le cas que je sois marié.

TROUILLOGAN. Où le mettrons nous?

PANURGE. Je dis, prenez le cas que marié je sois.

TROUILLOGAN. Je suis d'ailleurs empesché [1].

PANURGE. Merde en mon nez, dea, si je osasse jurer quelque petit coup en cappe [2], cela me soulageroit d'autant. Or bien. Patience. Et donc, si je suis marié, je seray coqu?

TROUILLOGAN. On le diroit.

PANURGE. Si ma femme est preude et chaste, je ne seray jamais coqu?

TROUILLOGAN. Vous me semblez parler correct.

PANURGE. Escoutez.

TROUILLOGAN. Tant que voudrez.

PANURGE. Sera elle preude et chaste? Reste seulement ce point.

TROUILLOGAN. J'en doubte.

PANURGE. Vous ne la vistes jamais?

TROUILLOGAN. Que je sache.

PANURGE. Pourquoy donc doubtez vous d'une chose que ne cognoissez?

TROUILLOGAN. Pour cause.

PANURGE. Et si la cognoissiez?

TROUILLOGAN. Encores plus.

PANURGE. Page, mon mignon, tiens icy mon bonnet, je te

---

[1] Je ne puis pas le prendre (le cas) je suis occupé ailleurs.

[2] Sous cape. (*En cappe*, éd. 1552); *en robe*, éd. 1546.

le donne sauves les lunettes[1], et va en la basse court jurer une petite demie heure pour moy. Je jureray pour toy, quand tu voudras. Mais qui me fera coqu?

TROUILLOGAN. Quelqu'un.

PANURGE. Par le ventre bœuf de bois[2], je vous frotteray bien, monsieur le quelqu'un.

TROUILLOGAN. Vous le dictes.

PANURGE. Le diantre, celuy qui n'a point de blanc en l'oeil[3] m'emporte donc : ensemble, si je ne boucle ma femme à la Bergamasque[4], quand je partiray hors mon serrail.

TROUILLOGAN. Discourez mieux.

PANURGE. C'est bien chien chié chanté[5] pour les discours. Faisons quelque resolution[6].

TROUILLOGAN. Je n'y contredis.

PANURGE. Attendez. Puis que de cestuy endroit ne peux sang de vous tirer, je vous saigneray d'autre veine. Estes vous marié ou non?

TROUILLOGAN. Ne l'un ne l'autre, et tous les deux ensemble.

PANURGE. Dieu nous soit en aide. Je sue, par la mort boeuf, d'ahan[7]; et sens ma digestion interrompue. Toutes mes phrenes, metaphrenes et diaphragmes sont suspenduz et tenduz pour incornifistibuler en la gibbessiere de mon entendement ce que dictes et respondez.

TROUILLOGAN. Je ne m'en empesche[8].

---

1 Comme elles étaient quelquefois attachées au bonnet, Panurge éprouve le besoin de les excepter du cadeau qu'il fait à son page.

2 C'est un composé de plusieurs jurons, tels que *ventre de bœuf* et *sabre de bois*.

3 Ce sont deux manières de désigner le diable. La première est une variante, et la seconde une périphrase dont on se servait pour éviter de prononcer le nom du diable. « Celui qui n'a point de blanc en l'œil, » probablement parce qu'on le représente avec des yeux rouges de feu.

4 Allusion aux ceintures de chasteté récemment importées d'Italie en France.

5 Voy. ci-dessus, page 99, note 1.

6 Tâchons d'aboutir à une solution.

7 Fatigue extrême. On disait aussi ahanner.

> Cependant que j'ahanne
> A mon bled que je vanne
> A la chaleur du jour.
> (Baïf.)

Cette locution se rencontre dans les *Contes d'Eutrapel* et ailleurs.

8 Je ne m'en embarrasse pas.

Panurge. Trut avant[1] ! nostre feal, estes vous marié ?

Trouillogan. Il me l'est advis.

Panurge. Vous l'aviez esté une autre fois ?

Trouillogan. Possible est.

Panurge. Vous en trouvastes vous bien la premiere fois ?

Trouillogan. Il n'est pas impossible.

Panurge. A ceste seconde fois, comment vous en trouvez vous ?

Trouillogan. Comme porte mon sort fatal.

Panurge. Mais quoy, à bon escient, vous en trouvez vous bien ?

Trouillogan. Il est vray semblable.

Panurge. Or ça, de par Dieu. J'aimerois, par le fardeau de saint Cristofle[2], autant entreprendre tirer un pet d'un asne mort, que de vous une resolution[3]. Si vous auray je à ce coup. Nostre feal, faisons honte au diable d'enfer, confessons verité. Fustes vous jamais coqu ? Je dis vous qui estes icy, je ne dis pas vous qui estes là bas au jeu de paulme.

Trouillogan. Non, s'il n'estoit predestiné.

Panurge. Par la chair, je renie : par le sang, je renague[4] ; par le corps, je renonce. Il m'eschappe[5].

A ces motz Gargantua se leva, et dist : Loué soit le bon Dieu en toutes choses. A ce que je voy, le monde est devenu beau filz, depuis ma cognoissance premiere. En sommes nous là ? Donc sont huy les plus doctes et prudens philosophes entrés au phrontistere[6] et escole des Pyrrhoniens, Aporrheticques, Scepticques, et Ephectiques[7]. Loué soit le bon Dieu.

---

[1] C'est ainsi qu'en Saintonge on excite les ânes à marcher.

[2] C'est-à-dire Jésus-Christ.

[3] Une solution.

[4] Variante de renier, *renegare*.

[5] Plaute (*Pseudol.*) se sert d'une expression équivalente :

Anguilla est : elabitur.

Voy. Molière, *le Mariage forcé*, sc. VI.

[6] « Une escole ou maison en laquelle plusieurs personnes habitent, ayant ensemble mesme communauté de vie et de bonnes lettres. Aristophane : Ψυχῶν σοφῶν τοῦτ' ἔστιν φροντιστήριον. » (*Alphabet de l'auteur.*) V. en effet Aristophane, les *Nuées*, 94.

[7] Tous ces mots expriment à peu près la même idée : il s'agit toujours de philosophes qui doutent.

Vrayement on pourra dorenavant prendre les lions par les jubes[1]; les chevaulx, par les crains; les bufes, par le museau; les boeufz, par les cornes; les loups, par la queue; les chevres, par la barbe; les oiseaux, par les pieds. Mais ja ne seront telz philosophes par leurs paroles pris. A Dieu mes bons amis. Ces motz prononcés, se retira de la compagnie. Pantagruel et les autres le vouloient suivre : mais il ne le voulut permettre.

Issu Gargantua de la salle, Pantagruel dist es invités : Le Timé de Platon, au commencement de l'assemblée, compta les invités : nous au rebours les compterons en la fin. Un, deux[2], trois; où est le quart? N'estoit ce nostre amy Bridoye? Epistemon respondit avoir esté en sa maison pour l'inviter, mais ne l'avoir trouvé. Un huissier du parlement Myrelinguoys en Myrelingues[3] l'estoit venu querir et adjourner pour personnellement comparoistre, et davant les senateurs raison rendre de quelque sentence par luy donnée. Pourtant estoit il au jour precedent departy, afin de soy representer au jour de l'assignation, et ne tomber en deffault ou contumace. Je veux, dist Pantagruel, entendre que c'est. Plus de quarante ans y a qu'il est juge de Fonsbeton; iceluy temps pendant a donné plus de quatre mille sentences definitives.

De deux mille trois cens et neuf sentences par luy données, fut appellé par les parties condamnées en la court souveraine du parlement Myrelingoys en Myrelingues : toutes par arrestz d'icelle ont esté ratifiées, approuvées, et confirmées : les appeaulx renversés[4] et à neant mis. Que maintenant donc soit personnellement adjourné sus ses vieux jours, il qui par tout le passé a vescu tant saintement en son estat,

---

[1] Crinières.

[2] « Εἷς, δύο, τρεῖς, ὁ δὲ δὴ τέταρτος ἡμῖν, ὦ φίλε Τίμαιε. »

[3] Si ce mot vient du grec μύριοι dix mille, et du latin *linguæ*, langues, comme le veulent les commentateurs, c'est un mot assez mal composé : Rabelais ne pensait-il pas plutôt à la Bretagne, et n'aurait-il pas formé Myrelingues de *mira lingua*, langue horrifique ?

[4] Appels mis à néant. On sait qu'on disait en terme de droit : *relever appel.*

ne peut estre sans quelque desastre. Je luy veux de tout mon pouvoir estre aidant en equité. Je sçay huy tant estre la malignité du monde aggravée, que bon droit a bien besoing d'aide. Et presentement delibere y vacquer, de peur de quelque surprise.

Alors furent les tables levées. Pantagruel fit es invités dons precieux et honorables de bagues, joyaulx, et vaisselle, tant d'or comme d'argent, et les avoir cordialement remercié, se retira vers sa chambre.

CHAPITRE XXXVII.

Comment Pantagruel persuade à Panurge prendre conseil de quelque fol.

Pantagruel, soy retirant, apperceut par la galerie Panurge en maintien d'un resveur ravassant et dodelinant de la teste, et luy dist : Vous me semblez à une souriz empegée : tant plus elle s'efforce soy depestrer de la poix, tant plus elle s'en embrene. Vous semblablement, efforçant issir hors les lacs de perplexité, plus que davant y demourez empestré [1], et n'y sçay remede fors un. Entendez. J'ay souvent ouy en proverbe vulgaire, qu'un fol enseigne bien un sage. Puis que par les responses des sages n'estes à plein satisfait, conseillez vous à quelque fol. Pourra estre que, ce faisant, plus à vostre gré serez satisfait et content. Par l'advis, conseil et prediction des fouz, vous savez quants [2] princes, rois, et republiques ont esté conservés, quantes batailles gaignées, quantes perplexités dissolues. Ja besoing n'est vous ramentevoir les exemples. Vous acquiescerez en ceste raison. Car, comme celuy qui de prés regarde à ses affaires privés et domesticques, qui est vigilant et attentif au gouvernement de sa maison, duquel l'esprit n'est point esgaré, qui ne perd occasion quelconque de acquerir et amasser biens et richesses, qui cautement sçait obvier es inconveniens de pauvreté, vous appellez sage mondain, quoy que fat soit il en l'estimation des Intelligences celestes; ainsi fault il

---

[1] Les poëtes se rencontrent souvent avec Rabelais.
« O. limed soul, that, struggling to be free,
Art more engag'd.
(*Hamlet*).

E come uccello avviluppato in rete,
Quanto più cerco di fuggir maniera,
Più mi trovo intricato e pien d'errore.
(Dante).

[2] Combien de.

pour davant icelles sage estre, je dis sage et presage par aspiration divine, et apte à recevoir benefice de divination, se oublier soy mesmes, issir hors de soy mesmes, vuider ses sens de toute terrienne affection, purger son esprit de toute humaine sollicitude, et mettre tout en non chaloir. Ce que vulgairement est imputé à folie.

En ceste maniere, fut du vulgue imperit[1] appelé Fatuel le grand vaticinateur Faunus[2], filz de Picus, roy des Latins.

En ceste maniere, voyons nous entre les jongleurs, à la distribution des roles, le personnage du Sot et du Badin estre tousjours representé par le plus perit et perfaict joueur de leur compagnie.

En ceste maniere disent les mathematiciens un mesmes horoscope estre à la nativité des rois et des sotz. Et donnent exemple de Eneas, et Choroebus[3], lequel Euphorion[4] dit avoir esté fol, qui eurent un mesme genethliaque[5].

Je ne seray hors de propos, si je vous raconte ce que dit Jo André[6] sus un canon de certain rescrit papal, adressé au maire et bourgeois de la Rochelle : et, aprés luy, Panorme en ce mesmes canon, Barbatia sus les Pandectes, et recentement Jason en ses conseilz, de Seigny Joan[7], fol insigne de Paris, bisayeul de Caillette. Le cas est tel.

---

[1] Vulgaire ignorant, *vulgus imperitum.*

[2] Servius, sur le vers 47 du VIIe livre de l'*Énéide*, dit en effet que ce nom fut donné à Faunus parce qu'il prédisait l'avenir, *fatum.*

[3] Fiancé de Cassandre, qui périt au siége de Troie.

[4] Poëte grec dont on a quelques vers dans l'*Anthologie.*

[5] Horoscope.

[6] Jo. André (Giovanni Andrea), Panorme (Niccolò Tedeschi, plus connu sous le nom de Panormitano), Barbatias (Andrea Barbazio), Jason (Giasone del Maïno) sont des canonistes et jurisconsultes italiens des XIVe et XVe siècles.

[7] Du seigneur Joan, fou dont on sait assez peu de chose, en dehors de ce qu'en dit Rabelais. Il en fait le bisaïeul de Caillette, et La Monnoye (note sur la 2e *Nouvelle* de Bonav. des Périers) remarque qu'il aurait pu en faire son quadrisaïeul, puisque Giov. Andrea, qui en parle, était mort dès 1348. En tête des feuillets 3 et 4 de la *Nef des fous*, imprimée en 1497, on voit le portrait de *Seigni Joan* et celui de *Caillette*, donnés comme représentants, celui-ci des modes nouvelles, et le premier des anciennes modes.

Quant à Caillette, il en est question dès 1494 ; mais il est principalement connu comme fou de Fran-

A Paris, en la routisserie du petit Chastelet, au davant de l'ouvroir[1] d'un routisseur, un faquin[2] mangeoit son pain à la fumée du roust, et le trouvoit ainsi parfumé, grandement savoureux. Le routisseur le laissoit faire. En fin, quand tout le pain fut baufré, le routisseur happe le faquin au collet, et vouloit qu'il luy payast la fumée de son roust. Le faquin disoit en rien n'avoir ses viandes endommagé, rien n'avoir du sien pris, en rien ne luy estre debiteur.

La fumée dont estoit question evaporoit par dehors : ainsi comme ainsi se perdoit elle; jamais n'avoit esté ouy que, dedans Paris, on eust vendu fumée de roust en rue. Le routisseur repliquoit que de fumée de son roust n'estoit tenu nourrir les faquins, et renioit, en cas qu'il ne le payast, qu'il luy osteroit ses crochetz. Le faquin tire son tribart[3], et se mettoit en defense.

L'altercation fut grande. Le badault peuple de Paris accourut au debat de toutes parts. Là se trouva à propos Seigny Joan le fol citadin de Paris. L'ayant apperceu, le routisseur demanda au faquin : Veux tu sus nostre different croire ce noble Seigny Joan? Ouy, par le Sambreguoy[4], respondit le faquin. Adonc Seigny Joan, avoir leur discord entendu, commanda au faquin qu'il lui tirast de son baudrier quelque piece d'argent. Le faquin luy mit en main un tournoys philippus[5]. Seigny Joan le prit, et le mit sus son espaule gauche, comme explorant s'il estoit de poids; puis le timpoit[6] sus la paulme de sa main gauche, comme pour entendre s'il estoit de bon alloy; puis le posa sus la prunelle

çois Ier. La *Nouvelle* II de Bonaventure des Périers est intitulée : *des Trois folz, Caillette, Triboulet et Polite.*

[1] La boutique.

[2] Ce mot avait autrefois chez nous le sens qu'il a encore dans l'italien, *facchino*. « *Fachinus*, dit Du Cange, idem qui nostris *porteballe*. »

[3] Un tribart (autrefois l'épée des manans) était un bâton gros et court, ainsi que nous l'avons déjà dit à la page 186. (V. Cotgrave.)

[4] Par la face de Dieu. « *Sambre* pour *samble*, dit Du Cange, face, visage. *Par la sambre Dieu*, sorte de jurement.

[5] Gros denier valant un sou, ou douze deniers tournois.

[6] Faisait sonner. Nous avons déjà vu *timpant* au ch. 26.

de son oeil droit, comme pour voir s'il estoit bien marqué. Tout ce fut fait en grand silence de tout le badault peuple, en ferme attente du routisseur, et desespoir du faquin. En fin le fit sus l'ouvroir sonner par plusieurs fois. Puis, en majesté presidentale, tenant sa marote au poing, comme si fust un sceptre, et affublant en teste son chaperon de martres singesses à oreilles de papier, fraizé à points d'orgues, toussant prealablement deux ou trois bonnes fois, dist à haute voix : La court vous dit que le faquin, qui a son pain mangé à la fumée du roust, civilement a payé le routisseur au son de son argent. Ordonne la dite court que chascun se retire en sa chascuniere, sans despens, et pour cause. Ceste sentence du fol parisien tant a semblé equitable, voire admirable, es docteurs susdits, qu'ilz font doubte, en cas que la matiere eust esté au parlement dudit lieu, ou en la Rotte à Rome, voire certes entre les Areopagistes decidée, si plus juridicquement eust esté par eux sententié. Pourtant advisez si conseil voulez d'un fol prendre [1].

[1] Ce conte se trouve dans la 9e des *Cento Novelle antiche*; mais il est loin d'y présenter le charme que lui donne Rabelais.

CHAPITRE XXXVIII.

Comment par Pantagruel et Panurge est Triboulet[1] blasonné.

Par mon ame, respondit Panurge, je le veux. Il m'est advis que le boyau m'eslargit. Je l'avois nagueres bien serré et constipé. Mais ainsi comme avons choisy la fine creme de sapience pour conseil, aussi voudrois je qu'en nostre consultation presidast quelqu'un qui fust fol en degré souverain. Triboulet, dist Pantagruel, me semble competentement fol. Panurge respond : Proprement et totalement fol.

PANTAGRUEL.	PANURGE.
Fol fatal[2].	Fol de haute game[4].
F. de nature.	F. de *b* quarre et de *b* mol.
F. celeste.	F. terrien.
F. jovial.	F. joyeux et folastrant.
F. mercurial[3].	F. jolly et folliant.
F. lunaticque.	F. à pompettes.

[1] Fou de Louis XII et de François Ier. Il était de Blois, ainsi que Rabelais lui-même l'indique à la fin de ce chapitre. Il en est souvent question dans les auteurs et mémoires du temps. « Triboullet, dit Jean Marot,

Triboullet fut un fol de la teste escorné né.
Aussi saige à trente ans que le jour qu'il fut

[2] Encore une énumération à la manière de Rabelais. Dans cette liste, une épithète en attire une autre, d'après certaines analogies d'idées ou simplement de son. Il y en a de mythologiques, de musicales, d'ecclésiastiques, de médicales, etc. Notre auteur a bien pu puiser l'idée de cette burlesque litanie dans les usages des sociétés de Mère-Sotte ou Mère-Folle. On sait que les membres qui les composaient ajoutaient souvent à leur nom de Fou une qualification plaisante et appropriée à leur position ou à leur caractère.

[3] Sous l'influence de Mercure.

[4] Marot a dit :

Je fus Jouan sans avoir femme
Et fol jusqu'à la haulte gamme.

F. erraticque.
F. eccentrique.
F. etheré et Junonien.
F. arctique.
F. heroicque.
F. genial.
F. predestiné.
F. auguste
F. cesarin.
F. imperial.
F. royal.
F. patriarchal
F. original.
F. loyal.
F. ducal.
F. banerol[1].
F. seigneurial.
F. palatin.
F. principal.
F. pretorial.
F. total.
F. eleu.
F. curial.
F. primipile[2].
F. triomphant.
F. vulgaire.
F. à pilettes[3].
F. à sonnettes.
F. riant et venerien
F. de soubstraicte.
F. de mere goutte
F. de la prime cuvée.
F. de montaison[4].
F. original.
F. papal.
F. consistorial.
F. conclaviste.
F. bulliste.
F. synodal.
F. episcopal.
F. doctoral.
F. monachal.
F. fiscal.
F. extravagant.
F. à bourlet.
F. à simple tonsure.
F. cotal[5].
F. gradué nommé en folie.
F. commensal.
F. premier de sa licence.
F. caudataire.
F. de supererogation[6].

---

[1] Qui porte la bannière.

[2] C'était, chez les Romains, le centurion qui commandait le premier manipule de la cohorte.

[3] Les pilons ou pilettes étaient certains accompagnements de la coiffure appelée mortier.

S'elle a ne mortiers ne pilectes.
(Coquillart, *Droits nouveaux.*)

[4] Quatre qualifications empruntées au même ordre d'idées. La *mere goutte* est la première liqueur que rend le raisin avant d'être mis sous le pressoir; la *soubstraite*, au contraire, est celle de dessous, qui se tire en dernier. La *prime cuvée* se comprend d'elle-même. La *montaison* parait désigner le vin qui *monte* lors de la fermentation.

[5] Nous avons déjà expliqué le sens obscène de ce mot, emprunté à l'italien.

[6] Ces dernières épithètes sont empruntées au vocabulaire théologique et universitaire si familier à notre auteur.

F. domesticque.
F. exemplaire.
F. rare et peregrin.
F. aulicque.
F. civil.
F. populaire.
F. familier.
F. insigne.
F. favorit.
F. latin.
F. ordinaire.
F. redoubté.
F. transcendant.
F. souverain.
F. special.
F. metaphysical.
F. ecstatique.
F. categoricque.
F. predicable.
F. decumane[1].
F. officieux.
F. de perspective.
F. d'algorisme.
F. d'algebra.
F. collateral.
F. *à latere*, alteré.
F. niais.
F. passagier.
F. branchier[2].
F. aguard.
F. gentil.
F. maillé[3].
F. pillart.
F. revenu de queue[4].
F. griays[5].
F. radotant.
F. de soubarbade[6].
F. boursouflé.
F. supercoquelicantieux.
F. corollaire.
F. de levant.
F. soubelin.
F. cramoysi.
F. tainct en graine.
F. bourgeois.
F. vistempenard.
F. de gabie[7].
F. modal.

---

[1] Nom d'une légion romaine. Peut-être aussi, dans la pensée de Rabelais, dix fois fou.

[2] On donnait ce nom à certains oiseaux de proie (de *branca*, serre). On disait aussi *brancare* : « Aves rapaces *brancant* et vulnerant. » Frider. II, *de Venatione*. — « Auquel bois le suppliant avoit fait une loge de branches de chesne pour prendre des oyseaulx de proye, ramages ou *branchiers*, comme autours ou esparviers. » *Lettres de rémission de* 1446.

[3] Les mailles sont les taches (*maculæ*) qui se forment sur les plumes des perdreaux ou autres oiseaux quand ils deviennent forts.

[4] Cela veut-il dire : dont la queue a repoussé, ou au contraire, qui a la queue rongée par une espèce de maladie qu'en termes de vénerie on appelle *revenue?*

[5] Nous pensons que c'est le même mot que *griesche*, qui exprimait l'idée d'ennui, de chagrin. De là *ortie griesche* et *pie griesche*, qui sont restés.

[6] De muselière, à museler.

[7] *Da gabbia* (ital.), à mettre en cage. « Si dice comunemente di chi fa pazzie. » (*La Crusca.*)

F. de caballe.
F. talmudicque.
F. d'Alguamala.
F. compendieux.
F. abrevié.
F. hyperbolicque.
F. antonomaticque.
F. allegoricque.
F. tropologicque.
F. pleonasmicque.
F. capital.
F. cerebreux.
F. cordial.
F. intestin.
F. epaticque.
F. spleneticque.
F. venteux.
F. legitime.
F. d'Azimuth.
F. d'Almicantarath.
F. proportionné.
F. d'architrave.
F. de pedestal.
F. parragon.
F. celebre.
F. alaigre.
F. solennel[1].
E. annuel.
F. festival.
F. recreatif.
F. de seconde intention.
F. tacuin[2].
F. heteroclyte.
F. sommiste [3].
F. abreviateur.
F. de morisque.
F. bien bullé.
F. mandataire.
F. capussionnaire [4].
F. titulaire.
F. tapinois.
F. rebarbatif.
F. bien mentulé.
F. mal empieté [5].
F. couillart.
F. grimault.
F. esventé.
F. culinaire.
F. de haute fustaie.
F. contrehastier[6].
F. marmiteux.
F. catarrhé.
F. braguart.
F. à vingt et quatre caratz.
F. bigearre.
F. guinguoys[7].
F. à la martingalle.
F. à bastons.
F. à marotte.
F. de bon bies.

---

[1] *Pazzo solenne*, dans l'Arioste.

[2] *Taquin*, avare, vilain, ou *tacain*, qui était synonyme de truand et que Du Cange dérive de *taquelan*, émeute, dispute.

[3] Nom donné aux partisans de la Somme de St-Thomas d'Aquin

[4] Portant un capuce.

[5] Mal en piété.

[6] Le contrehastier était un grand chenet à crans pour soutenir la broche.

[7] De côté, de travers. On dit encore *aller de guinguois*.

F. villaticque.	F. à la grande laise[1].
F. plaisant.	F. trabuchant.
F. privilegié.	F. susanné[2].
F. rusticque.	F. de rustrie[3].
F. ordinaire.	F. à plain bust[4].
F. de toutes heures.	F. gourrier[5].
F. en diapason.	F. gorgias[6].
F. resolu.	F. d'arrachepied.
F. hieroglyphicque.	F. de rebus.
F. authenticque.	F. à patron.
F. de valeur.	F. à chaperon.
F. precieux.	F. à double rebras.
F. fanaticque.	F. à la damasquine[7].
F. fantasticque.	F. de tauchie[8].
F. lymphaticque.	F. dazemine[9].
F. panicque.	F. barytonant.
F. alambicqué.	F. mouscheté.
F. non fascheux.	F. à espreuve de hacquebutte.

PANTAGRUEL. Si raison estoit pourquoy jadis en Rome les Quirinales on nommoit la feste des folz, justement en France on pourroit instituer les Tribouletinales.

PANURGE. Si tous folz portoient cropiere, il y auroit des fesses bien escorchées.

PANTAGRUEL. S'il estoit Dieu fatuel, duquel avons parlé, mary de la dive Fatue, son pere seroit Bonadies, sa grande mere Bonedée[10].

PANURGE. Si tous folz alloient les ambles, quoy qu'il ait les iambes tortes, il passeroit d'une grande toise. Allons vers luy sans sejourner. De luy aurons quelque belle resolution, je m'y attends. Je veux, dist Pantagruel, assister au juge-

[1] A la grande mesure. Cette expression est encore usitée.
[2] Suranné.
[3] Ayant la tournure d'un rustre.
[4] A ventre plein, rebondi.
[5] Mis avec recherche.
[6] Fier, qui se rengorge.
[7] Damasquiné.
[8] Voyez sur ce mot la note 3, page 401.
[9] Qui a la mine d'un âne, comme *viedaze*.
[10] *Bona dies*, bonjour; *Bone Dée* (*bona Dea*), bonne déesse.

ment de Bridoye. Ce pendant que je iray en Myrelingues, qui est delà la riviere de Loire, je depescheray Carpalim pour de Bloys icy amener Triboulet. Lors fut Carpalim depesché. Pantagruel, accompagné de ses domestiques, Panurge, Epistemon, Ponocrates, frere Jean, Gymnaste, Rhizotome, et autres, prit le chemin de Myrelingues.

CHAPITRE XXXIX.

Comment Pantagruel assiste au jugement du juge Bridoye [1], lequel sententioit les procés au sort des dez.

Au jour subsequent, à heure de l'assignation, Pantagruel arriva en Myrelingues. Les president, senateurs et conseillers le prierent entrer avec eux, et ouir la decision des causes et raisons que allegueroit Bridoye, pourquoy auroit donné certaine sentence contre l'esleu Toucheronde [2], laquelle ne sembloit du tout equitable à icelle court biscentumvirale [3]. Pantagruel entre voluntiers, et là trouve Bridoye au milieu du parquet assis : et pour toutes raisons et excuses rien plus ne respondant, sinon qu'il estoit vieux devenu, et qu'il n'avoit la veue tant bonne comme de coustume : allegant plusieurs miseres et calamités, que vieillesse apporte avec soy, lesquelles not. *per Archid* [4]. *D.* 86. *c. tanta.* Pourtant ne cognoissoit il tant distinctement les pointz des dez, comme avoit fait par le passé. Dont pouvoit estre qu'en la façon que Isaac vieux et mal voyant prit Jacob pour Esaü : ainsi, à la decision du procés dont estoit question, il auroit pris un quatre pour un cinq : notamment referent que lors il avoit

[1] Le juge de Lioncy, dont parle le jurisconsulte Loyseau, dans son livre : *De l'abus des justices de village*, et qui lui avoua qu'il ne savait ni écrire ni signer son nom, était de la famille de Bridoye.

[2] Il est question dans l'*Hist. de Bretagne* de dom Lobineau, II, 1144, d'un Jean de Touscheronde, secrétaire du duc et greffier du parlement.

[3] Ed. de 1546. Dans les éditions postérieures, *centumvirale*. Le parlement de Paris, qui était composé de cent personnes sous Louis XI, fut, sinon doublé, du moins notablement augmenté sous le règne de François Ier. Voyez Miraulmont, *de l'Origine du parlement*, pages 21, et suivantes.

[4] Guido Baisius Regiensis, canoniste des 13e et 14e siècles, surnommé Archidiaconus, qui a commenté la 7e des Clémentines.

usé de ses petits dez. Et que par disposition de droit, les imperfections de nature ne doibvent estre imputées à crime, comme appert, *ff. de re milit. l. qui cum uno. ff. de reg. jur. l. fere. ff. de edil. ed. per totum. ff. de term. mod. l. divus Adrianus. resolu. per Lud. Ro. in l. si vero. ff. sol. matr.* Et qui autrement feroit non l'homme accuseroit, mais nature, comme est evident *in l. maximum vitium. C. de lib. præter.*

Quelz dez, demandoit Trinquamelle, grand president d'icelle court, mon amy, entendez vous? Les dez, respondit Bridoye, des jugemens, *Alea judiciorum,* desquelz est escrit par *doct. 26. quest. 2 c. sors l. nec emptio. ff. de contrahend. empt. l. quod debetur. ff. de pecul. et ibi Bartol.* Et desquelz dez vous autres Messieurs ordinairement usez en ceste vostre cour souveraine; aussi font tous autres juges en decision des prosés, suivans ce qu'en a noté D. Hen. Ferrandat[1], *et not. gl. in c. fin. de sortil. et l. sed cum ambo ff. de jud. Ubi Doct.* notent que le sort est fort bon, honneste, utile et necessaire à la vuidange des procés et dissensions. Plus encores apertement l'ont dit Bald. Bartol. et Alex. *c. communia. de leg. si duo.* Et comment, demandoit Trinquamelle, faites vous, mon amy? Je, respondit Bridoye, respondray brievement, selon l'enseignement de la loy *ampliorem.* § *in refutatoriis. C. de appel.* et ce que dit *gloss. l. 1. ff. quod. met. causa. Gaudent brevitate moderni.* Je fais comme vous autres Messieurs, et comme est l'usance de judicature, à laquelle nos droits commandent tousjours deferer : *ut not. extra. de consuet. c. ex literis. et ibi Innoc.*

Ayant bien veu, reveu, leu, releu, paperassé, et feuilleté les complainctes, adjournemens, comparitions, commissions, informations, avant procedés, productions, allegations, intenditz[2], contredits, requestes, enquestes, repliques, dupliques, tripliques, escritures, reproches, griefz, salvations,

---

[1] Henry Ferrandat, Nivernais, est connu par des additions au *Commentaire* de Boich *sur les Décrétales.*

[2] Ce mot, dit Denisart, peu usité à Paris, signifie des faits détaillés par écrit et dont on *entend* faire preuve.

recollemens, confrontations, acarations, libelles, apostoles[1], lettres royaulx, compulsoires, declinatoires, anticipatoires, evocations, envoyz, renvoyz, conclusions, fins de non proceder, apoinctemens, reliefz, confessions, exploictz, et autres telles dragées et espiceries d'une part et d'autre, comme doibt faire le bon juge selon ce qu'en a *not. Spec. de ordinario* §. 3 *et tit. de offic. omn. jud.* §. *fin. et de rescript. præsentat.*, §. 1. Je pose sus le bout de la table en mon cabinet tous les sacs du defendeur, et luy livre chanse premierement, comme vous autres Messieurs. Et est *not. l. favorabiliores. ff. de reg. jur. et in c. cum sunt. eod. tit. lib.* 6 qui dit, *Cum sunt partium jura obscura, reo favendum est potius quam actori.* Cela fait, je pose les sacs du demandeur, comme vous autres Messieurs, sus l'autre bout, *visum visu.* Car, *opposita juxta se posita magis elucescunt, ut not. in l. 1. §. videamus. ff. de his qui sunt sui vel alieni juris, et in l. munerum, §. mixta. ff. de muner. et honor.* Pareillement et quant et quant je luy livre chanse.

Mais, demandoit Trinquamelle, mon amy, à quoy cognoissez vous l'obscurité des droits pretenduz par les parties plaidoyantes? Comme vous autres Messieurs, respondit Bridoye, savoir est quand il y a beaucoup de sacs d'une part et d'autre. Et lors je use de mes petits dez, comme vous autres Messieurs, suivant la loy, *semper in stipulationibus. ff. de regulis juris*, et la loy versale versifiée *quæ eod. tit.*

Semper in obscuris quod minimum est sequimur,
canonizée *in c. in obscuris. eod. tit. lib.* 6.

J'ay d'autres gros dez bien beaux et harmonieux, des quelz je use, comme vous autres Messieurs, quand la matiere est plus liquide, c'est à dire quand moins y a de sacs.

Cela fait, demandoit Trinquamelle, comment sententiez vous, mon amy? Comme vous autres Messieurs, respondit Bridoye, pour celuy je donne sentence duquel la chanse li-

[1] Lettres démissoires que les parties, en pays de droit écrit, étaient obligées de demander au juge qui les avait condamnées, pour qu'il renvoyât la connaissance de l'affaire à une juridiction supérieure.

vrée par le sort du dez judiciaire, Tribunian, pretorial, premier advient. Ainsi commandent nos droits *ff. qui pot. in pign. l. potior. l. creditor. C. de consul. l. 1. Et de regulis juris*, in 6. *Qui prior est tempore, potior est jure*[1].

---

[1] Beaucoup de citations dont ce chapitre et les suivants sont remplis renferment des axiomes connus de droit romain et des renvois à des auteurs réellement existants; mais il aurait été puéril de chercher à les contrôler toutes. Le but de Rabelais est surtout de se moquer de l'abus des citations dans les cours de justice et de l'appareil pédantesque sous lequel elles se produisaient dans les livres de droit de la même époque. — *C.* désigne le code romain et *ff.* le Digeste.

CHAPITRE XL.

Comment Bridoye expose les causes pourquoy il visitoit les procés qu'il decidoit par le sort des dez.

Voire mais, demandoit Trinquamelle, mon amy, puis que par sort et ject des dez vous faites vos jugemens, pourquoy ne livrez vous ceste chanse le jour et heure propre que les parties controverses comparent par davant vous, sans autre delay? De quoy vous servent les escritures et autres procedures contenues dedans les sacs? Comme à vous autres Messieurs, respondit Bridoye, elles me servent de trois choses exquises, requises et authenticques.

Premierement pour la forme, en omission de laquelle ce qu'on a fait n'estre valable prouve tres bien Spec. *tit. de instr. edi. et tit. de rescript. præsent.* Davantage vous savez trop mieux que souvent, en procedures judiciaires, les formalités destruisent les materialités et substances. Car, *forma mutata, mutatur substantia. ff. ad exhibend. l. Jul. ff. ad leg. Falcid. l. si is qui quadringenta. Et extra. de decim. c. ad audientiam, et de celebrat. miss. c. in quadam.*

Secondement, comme à vous autres Messieurs, me servent d'exercice honneste et salutaire. Feu M. Othoman Vadare, grand medecin, commo vous diriez, *c. de comit. et archi. lib.* 12, m'a dit maintes fois que faulte d'exercitation corporelle est cause unique de peu de santé et brieveté de vie de vous autres Messieurs, et tous officiers de justice. Ce que tres bien avant luy estoit noté par Bart. *in l.* 1. *C. de sent. quæ pro eo quod.* Pourtant sont, comme à vous autres Messieurs, à nous consecutivement, *quia accessorium naturam sequitur principalis, de regulis juris, l.* 6, *et l. cum principa-*

lis, et l. nihil dolo, ff. eod. tit. ff. de fidejuss. l. fidejuss. et extr. de offic. de leg. c. 1. concedez certains jeuz d'exercice honneste et recreatif. *ff. de al. lus. et aleat. l. solent. et authent. ut omnes obediant, in princ. coll.* 7. *et ff. de præscript. verb. l. si gratuitam, et lib.* 1. *c. de spect. lib.* 11. Et telle est l'opinion *D. Thomæ in secunda secundæ quæst.* 168, bien à propos alleguée par D. Albert. de Ros. lequel *fuit magnus practicus* et docteur solennel, comme atteste Barbatia *in prin. consil.* La raison est exposée *per gloss. in proœmio, ff.* §. *ne autem tertii.*

Interpone tuis interdum gaudia curis.

De fait, un jour, en l'an 1489, ayant quelque affaire bursal en la chambre de Messieurs les Generaulx[1], et y entrant par permission pecuniaire de l'huissier, comme vous autres Messieurs savez que, *pecuniæ obediunt omnia*, et l'a dit Bald. *in l. singularia ff. si certum pet. et Salic. in l. receptitia. C. de constit. pec. et Car. in Clem.* 1 *de baptis.* Je les trouvay tous jouans à la mousche par exercice salubre, avant le past[2] ou aprés; il m'est indifferent, pourveu que *hic not*[3]. que le jeu de la mousche est honneste, salubre, antique et legal, *a Musco inventore, de quo C. de petit. hæred. l. si post motam. et Muscarii.* 1. Ceux qui jouent à la mousche sont excusables de droit *l.* 1, *c. de excus. artif. lib.* 10. Et pour lors estoit de mousche M. Tielman Picquet[4], il m'en souvient : et rioit de ce que Messieurs de ladite chambre gastoient tous leurs bonnetz à force de luy dauber[5] ses espaules : les disoit ce nonobstant n'estre de ce degast de bonnetz excusables, au retour du palais envers leurs femmes, par *c. extra. de præsumpt. et ibi gloss.* Or, *resolutorie loquendo,* je dirois, comme vous autres Messieurs, qu'il n'est exercice tel, ne plus aroma-

[1] On nommait ainsi les magistrats de la cour des aides.
[2] Repas.
[3] *Hic notetis.* Pourvu que vous remarquiez ici.
[4] Les Piquet étaient une famille de Montpellier qui fournit plusieurs professeurs en médecine à l'université de cette ville.
[5] Frapper.

tisant en ce monde palatin[1] que vuider sacs, feuilleter papiers, quotter cayers, emplir paniers, et visiter procés, *ex Bart. et Joan. de Pra. in l. falsa. de condit. et demon. ff.*

Tiercement, comme vous autres Messieurs, je considere que le temps meurit toutes choses : par temps toutes choses viennent en evidence; le temps est pere de verité. *Gloss. in l. 1. C. de servit. Authent. de restit. et ea quæ pa. et Spec. tit. de requis. cons.* C'est pourquoy, comme vous autres Messieurs, je sursoye, delaye et differe le jugement, afin que le procés, bien ventilé, grabelé et debatu, vienne par succession de temps à sa maturité, et, le sort, par aprés advenant, soit plus doucettement porté des parties condemnées, comme *not. gloss. ff. de excus. tut. l. tria onera.*

Portatur leviter quod portat quisque libenter.

Le jugeant crud, verd, et au commencement, danger seroit de l'inconvenient que disent les medecins advenir, quand on perse un aposteme avant qu'il soit meur, quand on purge du corps humain quelque humeur nuisant avant sa concoction. Car, comme est escrit *in Authent. hæc constit. in Innoc. constit. princ.* et le repete. *gl. in c. cæterum. extra de jura calum.*

Quod medicamenta morbis exhibent, hoc jura negotiis.

Nature davantage nous instruict cueillir et manger les fruictz quand ilz sont meurs. *Instit. de rer. diu. §. is ad quem, et ff. de act. empt. l. Julianus.* Marier les filles quand elles sont meures, *ff. de donat. inter vir. et uxor. l. cum hic status. §. si qua sponsam, et* 27. *q.* 1. c. *Sicut* dit *gloss.*

Jam matura thoris plenis adoleverat annis
Virginitas.

---

[1] Du palais.

Rien ne faire qu'en toute maturité[1]. 23. *q*. 2. *ult*. *et* 33. *d*. *c*. *ult*.

---

[1] Cette théorie de Bridoye sur l'utilité des longues procédures pour donner aux procès, « crus et verts au commencement, » le temps de venir à maturité, pourrait bien avoir inspiré à Dufresny, qui avoit étudié Rabelais, ces jolis vers de la *Réconciliation normande* :

Il achetoit sous main de petits procillons,
Qu'il sçavoit élever, nourrir de procédures;
Il les empâtoit bien, et de ses nourritures,
Il en tiroit de bons et gros procès du Mans.
(Voy. ci-après, ch. 42.)

CHAPITRE XLI.

Comment Bridoye narre l'histoire de l'apoincteur de procès.

Il me souvient à ce propos, dist Bridoye continuant, que on temps que j'estudiois à Poictiers en droit, sous *Brocadium juris*[1], estoit à Semerve[2] un nommé Perrin Dendin[3], homme honorable, bon laboureur, bien chantant au letrain[4], homme de credit, et aagé autant que le plus de vous autres Messieurs : lequel disoit avoir veu le grand bon homme Concile de Latran, avec son gros chapeau rouge; ensemble la bonne dame Pragmaticque Sanction[5]; sa femme, avec son large tissu de satin pers[6], et ses grosses patenostres de gayet[7]. Cestuy homme de bien apoinctoit[8] plus de procés qu'il n'en estoit vuidé en tout le palais de Poictiers, en l'auditoire de Monsmorillon[9], en la halle de Parthenay le vieux. Ce que le faisoit venerable en tout le voisinage. De Chauvigny, Nouaillé Croutelles, Aisgne, Legugé, la Motte, Lusignan, Vivonne,

[1] Les *brocards de droit* sont des espèces de proverbes juridiques dont on avait publié un recueil sous le titre de *Brocardia juris*. Bridoye en fait le nom d'un professeur de droit.

[2] Aujourd'hui Semarve, village des environs de Poitiers.

[3] Remarquez que le Perrin Dendin de Rabelais, qui « juge ne fut, mais homme de bien », est un bonhomme qui concilie les plaideurs, tandis que celui de La Fontaine et de Racine, juge de profession, aime la chicane et ne vit que de procès.

[4] Au lutrin.

[5] La Pragmatique Sanction est de 1439, et le concile de Latran de 1513.

[6] Bleu foncé.

[7] Jais.

[8] Appointer, c'est prendre acte de l'accord des parties sur le point qui était controversé.

[9] Montmorillon est une petite ville sur la frontière du Poitou et du Limousin, où François Ier établit un présidial.

Mezeaulx, Estables, et lieux confins, tous les debatz, procés et differens estoient par son devis vuidés, comme par juge souverain, quoy que juge ne fust, mais homme de bien. *Arg. in l. sed si unius ff. de jurejur. et de verb. obl. l. continuus.*

Il n'estoit tué pourceau en tout le voisinage dont il n'eust de la hastille [1] et des boudins. Et estoit presque tous les jours de banquet, de festin, de nopces, de commerage, de relevailles, et en la taverne : pour faire quelque apoinctement, entendez. Car jamais n'apoinctoit les parties qu'il ne les fist boire ensemble, par symbole de reconciliation, d'accord parfaict et de nouvelle joye; *ut not. per. doct. ff. de peric. et com. rei. vend. l. I.* Il eut un filz nommé Tenot Dendin, grand hardeau [2] et galant homme, ainsi m'aist Dieu, lequel semblablement voulut s'entremettre d'apoincter les plaidoyans : comme vous savez que

Sæpe solet similis filius esse patri,
Et sequitur leviter filia matris iter.

Ut ait gloss. 6; *q.* 1. *c. Si quis. gloss. de consec. dist.* 5. *c.* 2, *fin et est not. per Doct. C. de impub. et aliis subst. l. ult. et l. legitime. ff. de stat. hom. gloss. in l. quod si nolit. ff. de edil. edict. l. quisquis. C. ad leg. Jul. majestat. Excipio filios a moniali susceptos ex monacho. per gloss. in c. impudicas.* 27. *q.* 1. Et se nommoit en ses tiltres : l'apoincteur de procés. En cestuy negoce tant estoit actif et vigilant. Car *vigilantibus jura subveniunt ex leg. pupillus. ff. quæ in fraud. cred. et ibid. l. non enim. et Inst. in proemio,* que incontinent qu'il sentoit *ut. ff. si quad. paup. fec. l. Agaso. gloss. in verb. olfecit. id est, nasum ad culum posuit,* et entendoit par pays

---

[1] Nous dirions : des abatis. Ce mot appartient encore au patois de la Saintonge et d'une partie du Poitou.

[2] C'est, suivant La Monnoye, un *grand brin* de garçon, de *hart* ou *hard*, d'où l'on aurait formé aussi *hardelle*, dans le sens de jeune fille.

estre meu procès ou debat, il se ingeroit d'apoincter les parties. Il est escrit :

Qui non laborat non manige ducat[1] :

Et le dit *gloss. ff. de damn. infect. l. quamvis*, et *currere* plus que le pas *vetulam compellit egestas*[2]. *gloss. ff. de lib. agnosc. l. si quis. pro qua facit. l. si plures. c. de condit. incerti.* Mais en tel affaire il fut tant malheureux, que jamais n'apoincta different quelconques, tant petit fust il que sçauriez dire. En lieu de les apoincter, il les irritoit et aigrissoit davantage. Vous savez, Messieurs, que

Sermo datur cunctis, animi sapientia paucis[3].

Gloss. ff. de alien. jud. mut. caus. fa. l. 2. Et disoient les taverniers de Semerve que, sous luy en un an, ilz n'avoient tant vendu de vin d'apoinctation (ainsi nommoient ilz le bon vin de Legugé), comme ilz faisoient sous son pere en demie heure.

Advint qu'il s'en plaignit à son pere, et referoit les causes de ce meshaing en la perversité des hommes de son temps : franchement luy objectant que, si on temps jadis le monde eust esté ainsi pervers, plaidoyart, detravé et inapoinctable, il son pere n'eust acquis l'honneur et tiltre d'appoincteur tant irrefragable, comme il avoit. En quoy faisoit Tenot contre le droit, par lequel est es enfans defendu reprocher leurs propres peres, *per gloss. et Bart. lib.* 3, §. *si quis ff. de condit. ob caus. et Authent. de nupt.* §. *sed quod sancitum. col.* 4.

Il fault, respondit Perrin, faire autrement, Dendin mon filz. Or,

Quand *oportet* vient en place,
Il convient qu'ainsi se face.

---

[1] Le proverbe est : *Qui non laborat non manducat*, qui ne travaille pas ne mange pas.

[2] Car besoin fait vieille trotter. *Destruction de Troye la grant*, Lyon, 1485, in-folio.

[3] La parole est donnée à tous, la sagesse à peu.

Gloss. c. de appel. l. eos etiam. Ce n'est là que gist le lievre. Tu n'apoinctes jamais les differens. Pourquoy? Tu les prends des le commencement, estans encores verds et cruds. Je les apoincte tous. Pourquoy? Je les prends sur leur fin, bien meurs et digerés. Ainsi dit *gloss.*

Dulcior est fructus post multa pericula ductus.

L. non moriturus. c. de contrahend. et commit. stip. Ne sçais tu qu'on dit en proverbe commun : Heureux estre le medecin qui est appellé sus la declination de la maladie? La maladie de soy criticquoit et tendoit à fin, encores que le medecin n'y survint. Mes plaidoyeurs semblablement de soy mesmes declinoient on dernier but de plaidoirie : car leurs bourses estoient vuides, de soy cessoient poursuivre et solliciter : plus d'aubert n'estoit en fouillouse [1] pour solliciter et poursuivre.

Deficiente pecu, deficit omne, nia.

Manquoit seulement quelqu'un, qui fust comme paranymphe [2] et mediateur, qui premier parlast d'apoinctement, pour soy sauver l'une et l'autre partie de ceste pernicieuse honte qu'on eust dist : Cestuy cy premier s'est rendu; il a premier parlé d'apoinctement; il a esté las le premier; il n'avoit le meilleur droit; il sentoit que le bast le blessoit.

Là, Dendin, je me trouve à propos, comme lard en poys [3]. C'est mon heur. C'est mon gaing. C'est ma bonne fortune. Et te dis (Dendin mon filz joly) que, par ceste methode, je pourrois paix mettre, ou treves pour le moins, entre le grand roy et les Venitiens [4], entre l'empereur et les Suisses, entre

[1] Plus d'argent n'estoit en poche (argot).

[2] C'était, chez les Grecs, celui qui conduisait la mariée, le garçon d'honneur, et, par extension, toute personne qui servait de guide, d'introducteur.

[3] C'est une vieille locution :

Onq lard en pois n'escheut si bien.
(*Pathelin.*)

[4] Molière, s'emparant de cette idée, lui a donné une forme encore plus piquante : « Et je crois, si je me l'étois mis en tête, que je marierois le Grand-Turc avec la république de Venise. » *L'Avare*, act. II. sc. 6.

les Anglois et Escossois, entre le pape et les Ferrarois. Iray je plus loing? Ce m'aist Dieu, entre le Turc et le Sophy; entre les Tartres et les Moscovites. Entends bien. Je les prendrois sus l'instant que et les uns et les autres seroient las de guerroyer; qu'ilz auroient vuidé leurs coffres, expuisé les bourses de leurs subjectz, vendu leur dommaine, hypothequé leurs terres, consumé leurs vivres et munitions. Là de par Dieu ou de par sa mere, force forcée leur est respirer, et leurs felonnies moderer. C'est la doctrine *in gloss. 37. d. c. si quando.*

Odero si potero : si non, invitus amabo [1].

[1] Je haïrai si je puis; sinon, je serai ami malgré moi.

CHAPITRE XLII.

Comment naissent les procés, et comment ilz viennent à perfection.

C'est pourquoy, dist Bridoye continuant, comme vous autres Messieurs, je temporise attendant la maturité du procés, et sa perfection en tous membres : ce sont escritures et sacs. *Arg. in l. si major. C. commun. divid. et de cons. di.* 1. *c. solemnitates, et ibi gloss.*

Un procés, à sa naissance premiere, me semble (comme à vous autres Messieurs) informe et imperfaict. Comme un ours naissant n'a pieds, ne mains, peau, poil, ne teste; ce n'est qu'une piece de chair rude et informe. L'ourse à force de leicher la met en perfection des membres, *ut not. doct. ff. ad l. Aquil. l.* 2 *in fin.* Ainsi voy je (comme vous autres Messieurs) naistre les procés à leurs commencemens informes et sans membres. Ilz n'ont qu'une piece ou deux : c'est pour lors une laide beste. Mais lors qu'ilz sont bien entassés, enchassés, et ensachés[1], on les peut vrayement dire membruz et formés. Car *forma dat esse rei. l. si is qui. ff. ad. l. Falcidi in c. cum dilecta extra de rescript. Barbat. cons.* 12, *lib.* 2, et davant luy Bald. *in c. ult. extra de consuet. et. l. Julianus. ff. ad exhib. et l. quæsitum. ff. de leg.* 3. La maniere est telle que dit *gloss. p. q.* 1. *c. Paulus.*

Debile principium melior fortuna sequetur.

Comme vous autres Messieurs, semblablement les sergens, huissiers, appariteurs, chiquaneurs, procureurs, commis-

[1] Autrefois on mettait dans des *sacs* les pièces de procédure.

saires, advocatz, enquesteurs, tabellions, notaires, grephiers et juges pedanées[1], *de quibus tit. est lib.* 3, *C.* sugçans bien fort et continuellement les bourses des parties, engendrent à leurs procés teste, pieds, griphes, bec, dents, mains, venes, arteres, nerfs, muscles, humeurs. Ce sont les sacs. *Gloss. de cons. d.* 4. *c. accepisti.*

Qualis vestis erit, talia corda gerit.

Hic not. qu'en ceste qualité plus heureux sont les plaidoyans que les ministres de justice. Car

Beatius est dare quam accipere[2].

ff. commun. lib. 3, *et extra. de celeb. Miss. c. cum Marthæ. et* 24 *q.* 1 *c. Od. gloss.*

Affectum dantis pensat censura tonantis.

Ainsi rendent le procés perfaict, galant et bien formé, comme dit *gloss. canonica.*

Accipe, sume, cape, sunt verba placentia papæ.

Ce que plus apertement a dit Alber. de Ros. *in verb. Roma.*

Roma manus rodit, quas rodere non valet, odit.
Dantes custodit, non dantes spernit et odit.

Raison pourquoy?

Ad præsens ova, cras pullis sunt meliora.

Ut est gloss. in l. cum hi. ff. de transact. L'inconvenient du contraire est mis *in gloss. c. de allu. l. fin.*

Cum labor in damno est, crescit mortalis egestas.

La vraye etymologie de procés est en ce qu'il doibt avoir

---

[1] On appelait ainsi les juges inférieurs, soit parce qu'ils jugeaient debout, soit parce qu'ils se rendaient à pied à l'audience.

[2] Ceci est emprunté aux *Actes des Apôtres*, XX, 35.

en ses prouchatz[1] prou sacs. Et en avons brocards deificques. *Litigando jura crescunt. Litigando jus acquiritur. Item gloss. in c. illud. extra. de præsumpt. et C. de prob. l. instrumenta. l. non epistolis. l. non nudis.*

Et cum non prosunt singula, multa juvant.

Voire mais, demandoit Trinquamelle, mon amy, comment procedez vous en action criminelle, la partie coupable prise *flagrante crimine?* Comme vous autres Messieurs, respondit Bridoye, je laisse et commande au demandeur dormir bien fort pour l'entrée du procés : puis davant moy convenir, me apportant bonne et juridicque attestation de son dormir, selon la *gloss.* 32, *q.* VII *c. Si quis cum.*

Quandoque bonus dormitat Homerus.

Cestuy acte engendre quelque autre membre; de cestuy là naist un autre, comme maille à maille est fait le aubergeon[2]. En fin je trouve le procés bien par informations formé et perfaict en ses membres. Adonc je retourne à mes dez. Et n'est par moy telle interpollation sans raison faite et experience notable.

Il me souvient[3] que on camp de Stokolm, un Gascon nommé Gratianauld, natif de Sainsever[4], ayant perdu au jeu tout son argent, et de ce grandement fasché (comme vous savez que *pecunia est alter sanguis, ut ait Ant. de Butrio. in c. accedens. 2. extra ut lit. non contest. et Bald. in l. si tuis. C. de opt. li. per no. et l. advocati C. de advoc. diu. jud. pecunia est vita hominis, et optimus fidejussor in necessitatibus*), à l'issue du berland, davant tous ses compagnons, disoit à haute voix : Pao cap de bious, hillots, que mau de pippe bous tresbyre! ares que pergudes sont las mies bingt et

---

[1] Ou *pourchats*, poursuites.

[2] Notre auteur a déjà cité ce vers de Crétin :

Et maille à maille on fait le haubergeon.

[3] Cette anecdote, à laquelle Mellin de Saint-Gelais fait allusion dans sa *Réponse au cartel des ennemis d'amour*, est empruntée au *Dialogo del giuoco* de l'Arétin.

[4] Dans les Landes.

quouate baguettes, ta pla donnerien picz, trucz, et patactz. Sei degun de bous aulx, qui boille truquar ambe iou a belz embis [1]? Ne respondant personne, il passe on camp des Hondrespondres[2], et reiteroit ces mesmes paroles, les invitant à combattre avec luy. Mais les susdits disoient : Der guascongner thut sich usz mit eim ieden zu schlagen, aber er ist geneigter zu stehlen; darumb, liebe frauwen, habet sorg zu euerm hauszraht[3]. Et ne se offrit au combat personne de leur ligue. Pourtant passe le Gascon au camp des adventuriers françois, disant ce que dessus, et les invitant au combat gaillardement, avec petites gambades gasconicques. Mais personne ne luy respondit. Lors le Gascon au bout du camp se coucha, prés les tentes du gros Christian Chevalier de Crissé [4], et s'endormit. Sus l'heure un adventurier, ayant pareillement perdu tout son argent, sortit avec son espée, en ferme deliberation de combattre avec le Gascon, veu qu'il avoit perdu comme luy.

Ploratur lacrimis amissa pecunia veris [5],

dit *gloss. de pœnit. dist.* 3. *c. sunt plures*. De fait l'ayant cherché parmy le camp, finalement le trouva endormy. Adonc luy dist : Sus ho, hillot [6] de tous les diables, leve toy : j'ay perdu mon argent aussi bien que toy. Allons nous battre gaillard, et bien à point frotter nostre lard. Advise que mon verdun [7] ne soit point plus long que ton espade. Le Gascon tout esblouy luy respondit : Cap de Sainct Arnaud, quau

[1] Tête-bœuf, mes petits, que le mal du tonneau (l'ivresse) vous roule à terre ! Maintenant que j'ai perdu mes vingt-quatre vachettes (petite pièce de monnaie), je n'en donnerai que mieux coups de griffes, coups de poing et taloches : y a-t-il quelqu'un de vous autres qui veuille se battre avec moi de franc jeu ?

[2] En anglais, *hundred pounds*, ceux qui pèsent cent livres.

[3] Ceci est du vieux allemand, et signifie :

« Le Gascon se flatte de se battre avec n'importe qui, mais il est plus enclin à voler : ainsi donc, chères femmes, veillez aux bagages. »

[4] Famille d'Anjou, alliée à celle des Du Bellay et qui existe encore.

[5] Ce n'est pas la glose qui dit cela ; mais Juvénal, *Sat.* 13, v. 135.

[6] Mon fils (en gascon).

[7] Ce mot qu'Oudin traduit par : couteau de chasse, désignait aussi

seys tu, qui me rebeilles? que mau de taouerne te gyre! Ho Saint Siobé, cap de Guascoigne, ta pla dormie iou, quand aquoest taquain me bingut estée [1]. L'adventurier le invitoit de rechef au combat; mais le Gascon luy dist : He paovret, iou te esquinerio ares que son pla reposat. Vayne un pauc qui te posar come iou, puesse truqueren [2]. Avec l'oubliance de sa perte il avoit perdu l'envie de combattre. Somme, en lieu de se battre et soy par adventure entretuer, ilz allerent boire ensemble, chascun sus son espée. Le sommeil avoit fait ce bien, et pacifié la flagrante fureur des deux bons champions. Là compete [3] le mot doré de Joann. And. *in cap. ult. de sent. et re judic. lib. 6. Sedendo et quiescendo fit anima prudens* [4].

---

une espèce d'arme dont il y avait probablement une fabrique dans la ville de Verdun. « Manier la pique ou le verdun, » dit Marot.

[1] Tête de Saint Arnaud, qui es-tu, toi qui me réveilles? Que le mal de cabaret (l'ivresse) te retourne! Ho! saint Sever, patron de la Gascogne, je dormais si bien quand ce taquin est venu me réveiller.

[2] Hé! malheureux! je t'éreinterais maintenant que je suis bien reposé. Va-t'en un peu dormir comme moi; après cela nous nous battrons.

[3] S'applique à propos.

[4] L'esprit rassis et reposé devient prudent.

CHAPITRE XLIII.

Comment Pantagruel excuse Bridoye sus les jugemens faits au sort des dez.

A tant se teut Bridoye. Trinquamelle luy commanda issir hors la chambre du parquet. Ce que fut fait. Alors dist à Pantagruel : Raison veult, Prince tres auguste, non par l'obligation seulement en laquelle vous tenez par infinis bienfaits cestuy parlement, et tout le marquisat de Myrelingues, mais aussi par le bon sens, discret jugement, et admirable doctrine, que le grand Dieu dateur de tous biens a en vous posé, que vous presentons la decision de ceste matiere tant nouvelle, tant paradoxe et estrange de Bridoye, qui vous present, voyant et entendant, a confessé juger au sort des dez. Si vous prions que en veueillez sententier comme vous semblera juridicque et equitable.

A ce respondit Pantagruel : Messieurs, mon estat n'est en profession de decider procés, comme bien savez. Mais, puis que vous plaist me faire tant d'honneur, en lieu de faire office de juge, je tiendray lieu de suppliant. En Bridoye je recognois plusieurs qualités, par lesquelles me sembleroit pardon du cas advenu meriter. Premierement vieillesse, secondement simplesse : es quelles deux vous entendez trop mieux quelle facilité de pardon, et excuse de mesfait, nos droits et nos loix outroyent. Tiercement, je recognois un autre cas pareillement en nos droits, deduict à la faveur de Bridoye; c'est que cette unique faulte doibt estre abolie, extaincte et absorbée en la mer immense de tant d'equitables sentences qu'il a donné par le passé : et que par quarante ans et plus, on n'a en luy trouvé acte digne de reprehension : comme si en la riviere de Loire je jettois

une goutte d'eau de mer; pour ceste unique goutte, personne ne la sentiroit, personne ne la diroit salée. Et me semble qu'il y a je ne sçay quoy de Dieu, qui a fait et dispensé qu'à ces jugements de sort, toutes les precedentes sentences ayent esté trouvées bonnes en ceste vostre venerable et souveraine court : lequel, comme savez, veult souvent sa gloire apparoistre en l'hebetation des sages, en la depression des puissans, et en l'erection des simples et humbles.

Je mettray en obmission toutes ces choses : seulement vous priray, non par celle obligation que pretendez à ma maison, laquelle je ne recognois, mais par l'affection sincere que de toute ancienneté avez en nous cogneue, tant deçà que delà Loire, en la maintenue de vostre estat et dignités, que pour ceste fois luy veuilliez pardon outroyer. Et ce en deux conditions. Premierement, ayant satisfait, ou protestant satisfaire à la partie condemnée par la sentence dont est question. A cestuy article je donneray bon ordre et contentement. Secondement, qu'en subside de son office [1], vous luy bailliez quelqu'un plus jeune, docte, prudent, perit et vertueux conseiller; à l'advis duquel dorenavant fera ses procedures judiciaires. En cas que le voulussiez totalement de son office deposer, je vous priray bien fort m'en faire un present et pur don. Je trouveray par mes royaumes lieux assez et estatz pour l'employer et m'en servir. A tant suppliray le bon Dieu createur, servateur, et dateur de tous biens, en sa sainte grace perpetuellement vous maintenir.

Ces motz dits, Pantagruel fit reverence à toute la court, et sortit hors le parquet. A la porte trouva Panurge, Epistemon, frere Jean et autres. Là monterent à cheval pour s'en retourner vers Gargantua. Par le chemin, Pantagruel leur contoit de point en point l'histoire du jugement de Bridoye. Frere Jean dist qu'il avoit cogneu Perrin Dendin, on temps

---

[1] **Pour le soulager dans son office. C'est un latinisme comme il y en a tant dans Rabelais :** ***in subsidium officii.***

qu'il demouroit à la Fontaine le Comte[1], sous le noble abbé Ardillon. Gymnaste dist qu'il estoit en la tente du gros Christian chevalier de Crissé, lorsque le Gascon respondit à l'adventurier. Panurge faisoit quelque difficulté de croire l'heur des jugemens par sort, mesmement par si long temps. Epistemon dist à Pantagruel : Histoire parallele nous conte l'on d'un prevost de Monslehery. Mais que diriez vous de cestuy heur des dez continué en succés de tant d'années? Pour un ou deux jugemens ainsi donnés à l'adventure, je ne me esbahirois point, mesmement[2] en matieres de soy ambiguës, intrinquées[3], perplexes, et obscures.

[1] Rapprochez ce passage de ce qui est dit p. 333 et dans la *Notice*, p. 6.

[2] Surtout.

[3] Entortillées. *Intricare* (Du Cange).

CHAPITRE XLIV.

Comment Pantagruel raconte une estrange histoire des perplexités du jugement humain.

Comme fut (dist Pantagruel) la controverse debatue davant Cn. Dolabella[1], proconsul en Asie. Le cas est tel. Une femme, en Smyrne, de son premier mary eut un enfant nommé Abecé. Le mary defunct, aprés certain temps elle se remaria; et de son second mary eut un filz nommé Effegé. Advint (comme vous savez que rare est l'affection des peratres, vitrices, noverces, et meratres envers[2] les enfants des defunctz premiers peres et meres) que cestuy mary et son filz occultement, en trahison, de guet à pens, tuerent Abecé. La femme entendant la trahison et meschanceté ne voulut le forfaict rester impuny, et les fit mourir tous deux, vengeant la mort de son filz premier. Elle fut par la justice apprehendée et menée devant Cn. Dolabella. En sa presence elle confessa le cas, sans rien dissimuler; seulement alleguoit que de droit et par raison elle les avoit occis. C'estoit l'estat du procés.

Il trouva l'affaire tant ambigu, qu'il ne savoit en quelle partie incliner. Le crime de la femme estoit grand, laquelle avoit occis ses mary second et enfant. Mais la cause du meurtre luy sembloit tant naturelle, et comme fondée en droit des peuples (veu qu'ilz avoient tué son filz premier,

[1] Ce trait est rapporté par Valère Maxime, livre 8, des *Faits et dits mémorables*, et par Aulu-Gelle.

[2] « Ce sont, prétend de Marsy, cinq mots latins que Rabelais a francisés. » Cette allégation est bien certainement fausse. Nous avons rencontré presque tous ces mots dans des auteurs plus anciens.

eux ensemble, en trahison, de guet à pens, non par luy oultragés ne injuriés, seulement par avarice de occuper le total heritage), que pour la decision il envoya es Areopagites en Athenes, entendre quel seroit sur ce leur advis et jugement. Les Areopagites firent response que cent ans aprés personnellement on leur envoyast les parties contendentes, afin de respondre à certains interrogatoires, qui n'estoient on procés verbal contenuz. C'estoit à dire que tant grande leur sembloit la perplexité et obscurité de la matiere, qu'ilz ne savoient qu'en dire ne juger. Qui eust decidé le cas au sort des dez, il n'eust erré, advint ce que pourroit. Si contre la femme, elle meritoit punition, veu qu'elle avoit fait la vengeance de soy[1], laquelle appartenoit à justice. Si pour la femme, elle sembloit avoir eu cause de douleur atroce. Mais, en Bridoye, la continuation de tant d'années me estonne[2].

Je ne sçaurois, respondit Epistemon, à vostre demande categoricquement respondre. Force est que le confesse. Conjecturallement je refererois cestuy heur de jugement en l'aspect benevole des cieulx, et faveur des Intelligences motrices. Lesquelles (en contemplation de la simplicité et affection sincere du juge Bridoye, qui soy desfiant de son savoir et capacité, cognoissant les antinomies et contrarietés des loix, des edits, des coustumes et ordonnances) entendent la fraude du calumniateur infernal, lequel souvent se transfigure en messagier de lumiere par ses ministres, les pervers advocatz, conseilliers, procureurs, et autres telz suppotz, tourne le noir en blanc, fait fantasticquement sembler à l'une et l'autre partie qu'elle a bon droit (comme vous savez qu'il n'est si mauvaise cause qui ne trouve son advocat, sans cela jamais ne seroit procés on monde); se recommanderoit

---

[1] Elle s'était fait justice à elle-même.

[2] Ceci fait suite, pour l'idée, à ce que Pantagruel dit à la fin du chapitre précédent : « Pour un ou deux jugements ainsi donnés à l'aventure, je ne me esbahirois point; mais en Bridoye la continuation de tant d'années me estonne. » C'est-à-dire, pour une fois, passe; mais ce qui me surprend en Bridoye, c'est qu'il ait pu durant tant d'années si bien réussir en jugeant au sort des dés.

humblement à Dieu le juste juge, invocqueroit à son aide la grace celeste, se deporteroit en l'esprit sacrosaint du hazard et perplexité de sentence definitive, et par ce sort exploreroit son decret et bon plaisir, que nous appellons Arrest : remueroient et tourneroient les dez[1] pour tomber en chance de celuy qui muny de juste complaincte requeroit son bon droit estre par justice maintenu. Comme disent les talmudistes, en sort n'estre mal aucun contenu; seulement par sort estre en anxieté et doubte des humains manifestée la volunté divine.

Je ne voudrois penser ne dire, aussi certes ne croy je, tant anormale estre l'iniquité et corruptele tant evidente de ceux qui de droit respondent en iceluy parlement Myrelinguois en Myrelingues, que pirement ne seroit un procés decidé par ject des dez (advint ce que pourroit) qu'il est passant par leurs mains pleines de sang et de perverse affection. Attendu mesmement que tout leur directoire en judicature usuale a esté baillé par un Tribunian, homme mescreant, infidele, barbare, tant maling, tant pervers, tant avare et inique, qu'il vendoit les loix, les editz, les rescrits, les constitutions et ordonnances, en purs deniers, à la partie plus offrante. Et ainsi leur a taillé leurs morceaux par ces petits boutz et eschantillons des loix qu'ilz ont en usage; la reste supprimant et abolissant qui faisoit pour la loy totale : de peur que la loy entiere restante, et les livres des antiques jurisconsultes veuz sus l'exposition des douze Tables et editz des preteurs, fust du monde apertement sa meschanceté cogneue.

Pourtant seroit ce souvent meilleur (c'est à dire moins de mal en adviendroit) es parties controverses marcher sus chausses trappes, que de son droit soy deporter en leurs responses et jugemens; comme souhaitoit Cato de son temps, et conseilloit que la court judiciaire fust de chausses trappes pavée[2].

---

[1] Le sujet de ces verbes est : lesquelles (Intelligences motrices).

[2] Pour en écarter les plaideurs. Hotman attribue à Budé, ami de Rabelais, comme on sait, l'application de ce mot de Caton.

CHAPITRE XLV.

Comment Panurge se conseille à Triboullet.

Au sixieme jour subsequent Pantagruel fut de retour, en l'heure que par eau de Bloys estoit arrivé Triboullet. Panurge à sa venue luy donna une vessie de porc bien enflée, et resonnante à cause des poys qui dedans estoient; plus une espée de bois bien dorée; plus une petite gibbessiere faite d'une coque de tortue; plus une bouteille clissée, pleine de vin breton, et un quarteron de pommes Blandureau [1]. Comment, dist Carpalim, est il fol comme un chou à pommes [2]? Triboullet ceignit l'espée et la gibbessiere, prit la vessie en main, mangea part des pommes, beut tout le vin. Panurge le regardoit curieusement, et dist : Encores ne vis je onques fol (et si en ay veu pour plus de dix mille francs), qui ne beust voluntiers et à longs traictz. Depuis luy exposa son affaire en paroles rhetoriques et elegantes.

Davant qu'il eust achevé, Triboullet luy bailla un grand coup de poing entre les deux espaules, luy rendit en main la bouteille, le nazardoit avec la vessie de porc, et pour toute response luy dist, branslant bien fort la teste : Par Dieu, Dieu, fol enragé, guare moine [3], cornemuse de Buzançay! Ces paroles achevées, s'escarta de la compagnie, et jouoit de la vessie, se delectant au melodieux son des poys. Depuis ne fut possible tirer de luy mot queconques. Et le voulant Panurge davantage interroger, Triboullet tira son espée de bois, et l'en voulut ferir.

[1] Ménage prétend que ces pommes sont ainsi nommées parce qu'elles sont *blanches* et *dures*.

[2] On dit trivialement une sottise *pommée*, pour une grosse sottise.

[3] Voy. le chap. suivant.

Nous en sommes bien vrayement, dist Panurge. Voyla belle resolution. Bien fol est il, cela ne se peut nier : mais plus fol est celuy qui me l'amena, et je tres fol qui luy ay communicqué mes pensées. C'est, respondit Carpalim, droit visé à ma visiere[1].

Sans nous esmouvoir, dist Pantagruel, considerons ses gestes et ses dicts. En iceux j'ay noté mysteres insignes; et plus tant que je soulois ne m'esbahys de ce que les Turcs reverent telz folz comme musaphiz[2] et prophetes. Avez vous consideré comment sa teste s'est (avant qu'il ouvrist la bouche pour parler) crouslée et esbranlée? Par la doctrine des antiques philosophes, par les ceremonies des mages, et observations des jurisconsultes, povez juger que ce mouvement estoit suscité à la venue et inspiration de l'esprit fatidicque; lequel, brusquement entrant en debile et petite substance (comme vous savez qu'en petite teste ne peut estre grande cervelle contenue), l'a en telle maniere esbranlée, que disent les medecins tremblement advenir es membres du corps humain, savoir est, part pour la pesanteur et violente impetuosité du fais porté, part pour l'imbecillité de la vertu et organe portant.

Exemple manifeste est en ceux qui à jeun ne peuvent en main porter un grand hanap plein de vin sans trembler des mains. Cecy jadis nous prefiguroit la divinatrice Pythie, quand avant respondre par l'oracle escroulloit[3] son laurier domesticque. Ainsi dit Lampridius que l'empereur Heliogabalus, pour estre reputé divinateur, par plusieurs festes de son grand idole, entre les retaillatz[4] fanaticques bransloit publiquement la teste. Ainsi declare Plaute, en son *Asnerie*, que Saurias cheminoit branslant la teste[5], comme furieux et hors du sens, faisant peur à ceux qui le rencontroient.

---

[1] C'est-à-dire : Cela est dirigé contre moi.

[2] Docteurs.

[3] Secouait, *crollare* en italien.

[4] Eunuques. C'est le mot retaillé, avec la désinence provençale.

[5] En effet, dans l'*Asinaria*, que Rabelais traduit par *Asnerie*. act. II, sc. 3, le marchand dit à Libanus, en parlant de l'intendant Sauréa, qui est en colère : « *Quassanti capite incedit*. »

Et ailleurs, exposant pour quoy Charmides bransloit la teste[1], dit qu'il estoit en ecstase.

Ainsi narre Catulle, en Berecynthia et Atys, du lieu onquel les Menades, femmes bacchiques, prestresses de Bacchus, forcenées divinatrices, portans rameaulx de lierre, bransloient les testes. Comme en cas pareil faisoient les Gals[2] escouillés, prestres de Cybele, celebrans leurs offices. Dond ainsi est dite, selon les antiques theologiens. Car Κυϐιστᾷν[3] signifie rouer, tortre, bransler la teste, et faire le torticolli.

Ainsi escrit Tite Live que es bacchanales de Rome, les hommes et femmes sembloient vaticiner, à cause de certain branslement et gectication du corps par eux contrefaite[4]. Car la voix commune des philosophes et l'opinion du peuple estoit, vaticination n'estre jamais des cieulx donnée sans fureur et branslement du corps, tremblant et branslant, non seulement lors qu'il la recevoit, mais lors aussi qu'il la manifestoit et declaroit.

De fait Julien[5] jurisconsulte insigne, quelques fois interrogé si le serf seroit tenu pour sain lequel, en compagnie de gens fanaticques et furieux, auroit conversé, et par adventure vaticiné, sans toutesfois tel branslement de teste, respondit estre pour sain tenu. Ainsi voyons nous de present les precepteurs et les pedagogues esbranler les testes de leurs disciples (comme on fait un pot par les anses) par vellication et erection des oreilles[6] (qui est, selon la doctrine

---

[1] Dans la dernière scène du *Trinumus*, Calliclès demaude à Charmide également en colère : « *Quid quassas caput?* »

[2] Les *galli* ou *corybantes*, prêtres de Cybèle.

[3] Servius écrit ainsi ce mot estropié dans beaucoup d'éditions.

[4] « Viros veluti mente capta cum jactitatione fanatica corporis vaticinari. » (Tit. Liv., l. 39.)

[5] C'est *Vivian* que Rabelais a voulu dire. Voici le passage : « Apud Vivianum quæritur si servus inter fanaticos non semper caput jactaret et aliqua profatus esset, an nihilominus sanus videretur. Et ait Vivianus nihilominus hunc sanum esse. » *Digeste*, lib. XXI, tit. 1er, *De ædilitio edicto*.

[6] Cum canerem reges et prœlia, Cynthius [aurem
Vellit et admonuit...
(Virg., *Eclog*. VI.)

des sages Egyptiens, membre consacré à memoire)[1] afin de remettre leurs sens, lors par adventure esgarés en pensemens estranges, et comme effarouchés par affections abhorrentes[2], en bonne et philosophicque discipline. Ce que de soy confesse Virgile en l'esbranlement de Apollo Cynthius.

[1] « Est ita aure ima memoriæ locus » (Pline).

[2] Étrangères au sujet.

CHAPITRE XLVI.

Comment Pantagruel et Panurge diversement interpretent les paroles de Triboullet.

Il dit que vous estes fol. Et quel fol? Fol enragé, qui, sur vos vieux jours, voulez en mariage vous lier et asservir. Il vous dit : Guare moine. Sus mon honneur, que par quelque moine vous serez fait coqu. Je engaige mon honneur, chose plus grande ne sçaurois, fusse je dominateur unique et pacificque en Europe, Afrique et Asie. Notez combien je defere à nostre morosophe Triboullet. Les autres oracles et responses vous ont resolu pacificquement coqu, mais n'avoient encores apertement exprimé par qui seroit vostre femme adultere, et vous coqu. Ce noble Triboullet le dit. Et sera le coqüage infame et grandement scandaleux. Fauldra il que vostre lict conjugal soit incesté et contaminé par moinerie?

Dit oultre que serez la cornemuse de Buzançay[1], c'est à dire bien corné, cornard et cornu. Et ainsi comme il, voulant au roy Loys douzieme demander pour un sien frere le contrerolle du sel à Buzançay, demanda une cornemuse; vous pareillement, cuidant quelque femme de bien et d'honneur espouser, espouserez une femme vuide de prudence, pleine de vent d'oultrecuidance, criarde et mal plaisante, comme une cornemuse. Notez oultre que de la vessie il vous nazardoit, et vous donna un coup de poing sus l'eschine. Cela presagit que d'elle serez battu, nazardé et des-

[1] Il est probable que depuis le coq-à-l'âne de Triboulet, la cornemuse de Buzançay était devenue proverbiale.

robé, comme desrobé aviez la vessie de porc aux petits enfans de Vaubreton.

Au rebours, respondit Panurge. Non que je me vueille impudentement exempter du territoire de folie. J'en tiens et en suis, je le confesse. Tout le monde est fol. En Lorraine Fou est prés Tou[1], par bonne discretion. Tout est fou. Salomon dit que infiny est des foulz le nombre. A infinité rien ne peut decheoir, rien ne peut estre adjoinct, comme prouve Aristoteles. Et fol enragé serois si, fol estant, fol ne me reputois. C'est ce que pareillement fait le nombre des maniacques et enragés infiny. Avicenne dit que de manie infinies sont les especes. Mais le reste de ses dictz et gestes fait pour moy. Il dit à ma femme : Guare moine. C'est un moyneau qu'elle aura en delices, comme avoit la Lesbie de Catulle : lequel volera pour mousches[2] et y passera son temps autant joyeusement que fit onques Domitiàn le croquemousche[3].

Plus dit qu'elle sera villaticque[4] et plaisante comme une belle cornemuse de Saulieu ou de Buzançay. Le veridicque Triboullet bien a cogneu mon naturel, et mes internes affections. Car je vous affie que plus me plaisent les gayes bergerottes eschevelées, es quelles le cul sent le serpoullet, que les dames des grandes cours avec leurs riches atours et odorants perfums de mauljoinct. Plus me plaist le son de la rusticque cornemuse que les fredonnemens des lutz, rebecz, et violons aulicques[5]. Il m'a donné un coup de poing sus ma bonne femme d'eschine. Pour l'amour de Dieu soit, et en deduction de tant moins des peines de purgatoire. Il ne le faisoit par mal. Il pensoit frapper quelque page. Il est fol de bien. Innocent, je vous affie, et peche qui de luy mal pense. Je luy pardonne de bien bon cœur. Il me nazardoit. Ce seront petites follastries entre ma femme et moy, comme advient à tous nouveaulx mariés

---

[1] *Fou*, village à trois lieues de *Toul*, sur la route de Ligny.

[2] Fera la chasse aux mouches.

[3] Allusion à ce que dit Suétone, que Domitien s'amusait souvent à tuer les mouches avec un poinçon.

[4] Rustique.

[5] De cour.

CHAPITRE XLVII.

Comment Pantagruel et Panurge deliberent visiter l'oracle de la dive bouteille.

Voicy bien un autre point, lequel ne considerez. Est toutesfois le neud de la matiere. Il m'a rendu en main la bouteille. Cela que signifie? Qu'est ce à dire? Par adventure, respondit Pantagruel, signifie que vostre femme sera yvroigne. Au rebours, dist Panurge, car elle estoit vuide. Je vous jure l'espine de Saint Fiacre en Brye[1] que nostre morosophe[2], l'unique non lunaticque Triboullet, me remet à la bouteille. Et je refraichis de nouveau mon voeu premier, et jure Styx et Acheron en vostre presence, lunettes au bonnet porter, ne porter braguette à mes chausses, que sus mon entreprise je n'aye eu le mot de la Dive Bouteille. Je sçay homme prudent et amy mien qui sçait le lieu, le pays, et la contrée en laquelle est son temple et oracle. Il nous y conduira seurement. Allons y ensemble, je vous supplie ne me esconduire. Je vous seray un Achates, un Damis[3], et compagnon en tout le voyage. Je vous ay de long temps cogneu amateur de peregrinité[4], et desirant tousjours voir, et tousjours apprendre. Nous verrons choses admirables, et m'en croyez.

Voluntiers, respondit Pantagruel. Mais avant nous mettre en ceste longue peregrination, pleine de hazard, pleine de dangers evidens... Quelz dangers? dist Panurge, interrompant le propos. Les dangers se refuyent de moy, quel-

[1] L'épine dorsale de saint Fiacre, patron de la Brie, était conservée dans l'église cathédrale de Meaux.

[2] En grec : fou sage.

[3] Achate, compagnon d'Énée, et Damis, d'Apollonius de Tyane.

[4] De voyages.

que part que je sois, sept lieues à la ronde: comme, advenant le prince, cesse le magistrat[1]; advenant le soleil, esvanouissent les tenebres, et comme les maladies fuyoient à la venue du corps Saint Martin à Quande[2]. A propos, dist Pantagruel, avant nous mettre en voye, de certains points nous fault expedier. Premierement renvoyons Triboullet à Bloys (ce que fut fait à l'heure, et luy donna Pantagruel une robe de drap d'or frizé). Secondement, nous fault avoir l'advis et congié du Roy mon pere. Plus, nous est besoing trouver quelque sibylle pour guyde et truchement. Panurge respondit que son amy Xenomanes[3] leur suffiroit, et d'abondant deliberoit passer par le pays de Lanternoys, et là prendre quelque docte et utile Lanterne, laquelle leur seroit pour ce voyage ce que fut la Sibylle à Eneas descendent es champs Elysiens. Carpalim, passant pour la conduicte de Triboullet, entendit ce propos, et s'escria disant : Panurge, ho! monsieur le quitte, prends milord *Debitis* à Calais, car il est *goud fallot*, et n'oublie *Debitoribus*, ce sont lanternes. Ainsi auras et fallot et lanternes[4].

---

[1] C'était un axiome politique : *adveniente principe, cessat magistratus.*

[2] Cande, ville de Touraine, où mourut saint Martin et d'où son corps fut transporté à Tours.

[3] C'est un mot composé signifiant : passionné pour les étrangers.

[4] Ces trois lignes renferment une quantité de jeux de mots que nous ne nous chargeons pas d'expliquer. Une seule chose est incontestable, c'est qu'ils doivent être passablement grivois, puisque Pantagruel les considère comme les avant-coureurs d'un gai voyage.

Le Duchat a écrit là-dessus toute une page que nous avouons ne pas comprendre. Son explication, dans tous les cas, est en contradiction avec la remarque de Pantagruel.

Quel est le double sens des mots *Debitis, goud fallot, debitoribus, lanternes?*

Débyté, Debitaï se disaient en vieil anglais, et *Debitis* se dit encore à Guernesey pour *député* : il est donc probable que *milord Debitis à Calais* désigne le lord député de cette ville qui appartenait alors à l'Angleterre.

Goud fallot, Cotgrave le constate, se disait par plaisanterie pour *good fellow*. Par *fallot* on a désigné, en outre, un bâton au bout duquel on allumait une chandelle, et aussi la nature de l'homme.

Lanterne se disait autrefois pour exprimer la nature de la femme.

Quant à *debitoribus* avait-il le même sens? On s'est servi autrefois de chaque mot du *Pater* pour distinguer des unités dans un ensemble, des moutons dans un trou-

Ton pronostic est, dist Pantagruel, que par le chemin nous ne engendrerons melancholie. Ja clairement je l'apperçois. Seulement me desplaist que ne parle bon Lanternoys. Je, respondit Panurge, le parleray pour vous tous : je l'entends comme le maternel, il m'est usité comme le vulgaire.

Briszmarg d'algotbric nubstzne zos [1],
Isquebfz prusq ; albok crinqs zacbac.
Misbe dilbarlkz morp nipp stancz bos
Strombtz Panrge walmap quost grufz bac.

Or devine, Epistemon, que c'est [2]. Ce sont, respondit Epistemon, noms de diables errans, diables passans, diables rampans. Tes paroles sont vrayes, dist Panurge, bel amy. C'est le courtisan langage Lanternoys. Par le chemin je t'en feray un petit dictionnaire, lequel ne durera gueres plus qu'une paire de souliers neufz. Tu l'auras plus tost appris que jour levant sentir. Ce que j'ay dit translaté de Lanternoys en vulgaire [3], chante ainsi :

Tout malheur, estant amoureux,
M'accompaignoit : onq n'y eu bien [4].
Gens mariés plus sont heureux :
Panurge l'est, et le sçait bien.

Reste donc, dist Pantagruel, le vouloir du roy mon pere entendre, et licence [5] de luy avoir.

---

peau, etc. Nos pères ont bien pu être assez irrévérencieux pour appliquer le procédé à la désignation de certaines parties du corps.

[1] Rabelais revient au jargon inintelligible qu'il a employé au liv. II, en le qualifiant comme ici, de langage *lanternois*. Voy. liv. II, ch. 9.

[2] Ce que c'est.

[3] Traduit du lanternois en langue vulgaire.

[4] C'est la leçon des éditions originales, et la bonne. Les éditeurs subséquents, croyant à tort que *bien*, substantif, ne pouvait pas rimer avec *bien*, adverbe, ont mal à propos remplacé le premier par le mot *rien*.

[5] Autorisation.

CHAPITRE XLVIII

Comment Gargantua remonstre n'estre licite les enfans soy marier sans le sceu et adveu de leurs peres et meres [1].

Entrant Pantagruel en la salle grande du chasteau, trouva le bon Gargantua issant du Conseil : luy fit narré sommaire de leurs adventures, exposa leur entreprise, et le supplia que par son vouloir et congié la peussent mettre en execution. Le bon homme Gargantua tenoit en ses mains deux gros pacquetz de requestes respondues, et memoires de respondre : les bailla à Ulrich Gallet, son antique maistre des libelles et requestes, tira à part Pantagruel, et en face plus joyeuse que de coutume, luy dist : Je loue Dieu, filz tres cher, qui vous conserve en desirs vertueux, et me plaist tres bien que par vous soit le voyage perfaict [2] : mais je voudrois que pareillement vous vint en vouloir et desir vous marier.

[1] Il faut remarquer que Pantagruel, en demandant à son père la permission d'aller consulter l'oracle de la dive bouteille, proteste en même temps qu'il ne se mariera jamais sans son consentement. C'est de là que Gargantua prend occasion de s'élever contre un abus qui s'était introduit à la faveur du droit canonique et auquel on ne remédia qu'imparfaitement par l'édit de 1556 et l'ordonnance de 1560. « Bien sçay-je, disait Pasquier à cette occasion (liv. III, lettr. 1), que depuis quelques centaines d'ans quelques moines, rapetasseurs de vieilles gloses, nous ont insinué ceste barbare et brute opinion, que, de droict canon, le consentement des peres et meres n'estoit requis au mariage de leurs enfants que par honneur et non par necessité. » Ajoutons que la question fut discutée au concile de Trente, qui commença en 1545, c'est-à-dire vers l'époque de la publication de ce livre, ce qui jusqu'à un certain point pourrait à la rigueur être invoqué en faveur de l'opinion des commentateurs qui veulent que le pays de Lanternois soit la ville de Trente.

[2] Accompli, réalisé.

Me semble que dorenavant venez en aage à ce competent. Panurge s'est assez efforcé rompre les difficultés qui luy pouvoient estre en empeschement. Parlez pour vous.

Pere tres debonnaire, respondit Pantagruel, encores n'y avois je pensé : de tout ce negoce je me deportois sus vostre bonne volunté et paternel commandement. Plus tost prie Dieu estre à vos pieds veu roide mort en vostre desplaisir, que sans vostre plaisir estre veu vif marié. Je n'ay jamais entendu que par loy aucune, fust sacre, fust prophane et barbare, ait esté en arbitre des enfans soy marier, non consentans, voulans, et promovens leurs peres, meres et parens prochains. Tous legislateurs ont es enfans ceste liberté tollue, es parens l'ont reservée.

Filz tres cher, dist Gargantua[1], je vous en croy, et loue Dieu de ce que à vostre notice[2] ne viennent que choses bonnes et louables, et que par les fenestres de vos sens rien n'est ou domicile de vostre esprit entré fors liberal savoir. Car de mon temps a esté par le continent trouvé pays onquel sont ne sçay quelz pastophores[3] taulpetiers[4], autant abhorrens de nopces comme les pontifes de Cybele en Phrygie (si chappons fussent, et non Gals[5] pleins de salacité et lascivie) lesquelz ont dit loix es gens mariés sus le fait de mariage[6]. Et ne sçay que plus doibve abominer, ou la tyrannicque presumption d'iceux redoubtés taulpetiers, qui ne se contiennent dedans les treillis[7] de leurs mysterieux temples, et se entremettent de negoces contraires par diametre

---

[1] Par une erreur évidente, les deux éditions originales portent l'une et l'autre *Pantagruel*.

[2] Connaissance.

[3] C'étaient des prêtres égyptiens, ainsi nommés parce qu'ils portaient les effigies des dieux. Voyez Macrobe, liv. XI, p. 352, édit. Panckoucke.

[4] Les moines qui vivent dans leur trou, comme des taupes. Au livre IV, un couvent est appelé une *taulpetiere*.

[5] Comme s'ils étaient chapons, au lieu d'être, comme ils sont, coqs (ou Français) pleins de salacité, etc.

[6] D'après une ancienne règle de droit canonique, la simple déclaration, faite devant un prêtre, par deux personnes, qu'elles entendaient actuellement se prendre pour mari et femme emportait mariage, pourvu qu'elle fût suivie de la cohabitation. C'est ce qu'on appelait paroles *de præsenti*.

[7] Nous avons vu qu'à la Sor-



entier à leurs estatz, ou la superstitieuse stupidité des gens mariés, qui ont sanxi [1] et presté obeissance à telles tant malignes et barbaricques loix. Et ne voyent (ce que plus clair est que l'estoile matute [2]) comment telles sanctions connubiales toutes sont à l'advantage de leurs mystes [3], nulle au bien et profit des mariés. Qui est [4] cause suffisante pour les rendre suspectes comme iniques et fraudulentes.

Par reciproque temerité pourroient ilz loix establir à leurs mystes, sus le fait de leurs ceremonies et sacrifices; attendu que leurs biens ilz deciment et roignent du guaing provenant de leurs labeurs et sueur de leurs mains, pour en abondance les nourrir, et les entretenir. Et ne seroient, selon mon jugement, tant perverses et impertinentes comme celles sont lesquelles d'eux ilz ont receu. Car comme tres bien avez dit, loy on monde n'estoit qui es enfants liberté de soy marier donnast sans le sceu, l'adveu, et consentement de leurs peres. Moyennantes les loix dont je vous parle, n'est ruffian, forfant, scelerat, pendart, puant, punais, ladre, briguant, voleur, meschant en leurs contrées qui violentement ne ravisse quelque fille il voudra choisir, tant soit noble, belle, riche, honneste, pudicque, que sauriez dire, de la maison de son pere, d'entre les bras de sa mere, maulgré tous ses parens, si le ruffian se y a une fois associé quelque myste, qui quelque jour participera de la praye [5].

Feroient pis et acte plus cruel les Gothz, les Scythes, les Massagetes, en place ennemie, par long temps assiegée, à grands frais oppugnée, prise par force? Et voyent les dolens peres et meres hors leurs maisons enlever et tirer par un incogneu, estrangier, barbare, mastin tout pourry, chancreux, cadavereux, pauvre, malheureux, leurs tant belles,

---

bonne il y avait des espèces de loges grillées, appelées treiliis. « Doctoribus per fenestras et cancellos auscultantibus, » dit Robert Goulet dans son *Compendium de Universitate parisiensi*, fol. 16.

[1] Donné une sanction, adhéré.

[2] Du matin.

[3] C'est-à-dire leurs prêtres, initiés aux mystères.

[4] Ce qui est.

[5] Les éditions originales donnent cette forme qui se rapproche davantage du latin *præda*.

delicates, riches, et saines filles, lesquelles tant cherement avoient nourries en tout exercice vertueux, avoient disciplinées en toute honnesteté : esperans en temps opportun les colloquer par mariage avec les enfans de leurs voisins et antiques amis, nourris et institués de mesme soing, pour parvenir à ceste felicité de mariage, que d'eux ilz vissent naistre lignage rapportant et hereditant non moins aux mœurs de leurs peres et meres que à leurs biens meubles et heritages. Quel spectacle pensez vous que ce leurs soit? Ne croyez que plus enorme fust la desolation du peuple romain et ses confederés, entendans le decés de Germanicus Drusus [1].

Ne croyez que plus pitoyable fust le deconfort des Lacedemoniens, quand de leur pays virent par l'adultere Troyan furtivement enlevée Helene grecque.

Ne croyez leur dueil et lamentations estre moindres que de Ceres, quand luy fut ravie Proserpine, sa fille; que de Isis, à la perte de Osyris, de Venus, à la mort de Adonis, de Hercules à l'esgarement de Hylas, de Hecuba à la soubstraction de Polyxene.

Ilz toutesfois tant sont de craincte du demon et superstitiosité espris, que contredire ilz n'osent, puis que le taulpetier y a esté present et contractant. Et restent en leurs maisons privés de leurs filles tant aimées, le pere mauldissant le jour et heures de ses nopces; la mere regrettant que n'estoit avortée en tel tant triste et malheureux enfantement; et en pleurs et lamentations finent [2] leur vie, laquelle estoit de raison finir en joie et bon traictement de icelles.

Autres tant ont esté ecstatiques et comme maniacques, que eux mesmes de dueil et regret se sont noyés, penduz, tués, impatiens de telle indignité.

Autres ont eu l'esprit plus heroicque, et à l'exemple des

---

[1] Rabelais pensait sans doute à ces belles lignes de Tacite :

« Neque multo post exstinguitur (Drusus Germanicus), ingenti luctu provinciæ et circumjacentium populorum. Indoluere exteræ nationes regesque : tanta illi comitas in socios, mansuetudo in hostes. » (*Ann.*, II, 72.)

[2] Terminent.

enfans de Jacob vengeans le rapt de Dina leur sœur, ont trouvé le ruffian, associé de son taulpetier, clandestinement parlementans et subornans leurs filles; les ont sus l'instant mis en pieces et occis felonnement, leurs corps aprés jettans es loups et corbeaux parmy les champs. Auquel acte tant viril et chevaleureux ont les Symmystes[1] taulpetiers fremy et lamenté miserablement : ont formé complainctes horribles, et en toute importunité requis et imploré le bras seculier, et justice politicque, instans fierement et contendens estre de tel cas faite exemplaire punition. Mais ne en equité naturelle, ne en droit des gens, ne en loy imperiale quelconques, n'a esté trouvé rubricque, paragraphe, point ne tiltre par lequel fust peine ou torture à tel fait interminée[2], Raison obsistante, Nature repugnante. Car homme vertueux on monde n'est qui naturellement et par raison plus ne soit en son sens perturbé, oyant les nouvelles du rapt, diffame, et deshonneur de sa fille, que de sa mort. Ores est qu'un chascun, trouvant le meurtrier sus le fait de homicide en la personne de sa fille iniquement et de guet à pens, le peut par raison, le doibt par nature occire sus l'instant, et n'en sera par justice apprehendé.

Merveilles donc n'est si trouvant le ruffian, à la promotion du taulpetier, sa fille subornant, et hors sa maison ravissant, quoy qu'elle en fust consentente, les peut, les doibt à mort ignominieuse mettre, et leurs corps jetter en direption des bestes brutes, comme indignes de recevoir le doux, le desiré, le dernier embrassement de l'alme et grande mere la Terre, lequel nous appellons Sepulture.

Filz tres cher, aprés mon decés, gardez que telles loix ne soient en cestuy royaume receues : tant que seray en ce corps spirant et vivant, je y donneray ordre tres bon, avec l'aide de mon Dieu. Puis donc que de vostre mariage sus

---

[1] Initiés aux mêmes mystères.

[2] Appliquée comme clause comminatoire. C'est un terme romain : *Cum summa interminatione edicimus*, dit Justinien dans la préface du *Digeste*. Du reste, la fin de la phrase, *raison obsistante*, *nature repugnante*, est toute latine.



moy vous deportez, j'en suis d'opinion. Je y pourvoiray. Apprestez vous au voyage de Panurge. Prenez avec vous Epistemon, frere Jean, et autres que choisirez.

De mes tresors faites à vostre plein arbitre. Tout ce que ferez ne pourra ne me plaire. En mon arcenac de Thalasse[1] prenez equipage tel que voudrez; telz pilotz, nauchiers, truschemens que voudrez : et à vent opportun faites voile, on nom et protection du Dieu servateur. Pendant vostre absence, je feray les apprestz et d'une femme vostre, et d'un festin, que je veux à vos nopces faire celebre, si onques en fut.

[1] Θάλασσα, mer. Mais Rabelais en fait un nom de lieu.

CHAPITRE XLIX.

Comment Pantagruel fit ses apprestz pour monter sur mer. Et de l'herbe nommée Pantagruelion.

Peu de jours aprés, Pantagruel, avoir pris congé du bon Gargantua, luy bien priant pour le voyage de son filz, arriva au port de Thalasse, prés Sammalo, accompagné de Panurge, Epistemon, frere Jean des Entommeures, abbé de Theleme, et autres de la noble maison; notamment de Xenomanes, le grand voyageur et traverseur des voyes perilleuses[1], lequel estoit venu au mandement de Panurge ; par ce qu'il tenoit je ne sçay quoy en arriere fief de la chastellenie de Salmigondin. Là arrivés, Pantagruel dressa equipage de navires, à nombre de celles que Ajax de Salamine avoit jadis menées en convoy des Gregois à Troie. Nauchiers, pilotz, hespaliers[2], truschemens, artisans, gens de guerre, vivres, artillerie, munitions, robes, deniers, et autres hardes prit et chargea, comme estoit besoing pour long et hazardeux voyage. Entre autres choses, je vis qu'il fit charger grande foison de son herbe Pantagruelion[3], tant verde et crude que conficte et preparée.

L'herbe Pantagruelion a racine petite, durette, rondelette, finante en pointe obtuse, blanche, à peu de filamens, et ne

[1] Jean Bouchet avait pris ce dernier titre dans un grand nombre d'ouvrages publiés dès les premières années du XVI[e] siècle.

[2] Rameurs ainsi nommés de l'*espale*, ou partie du pont de la galère sur laquelle ils étaient assis.

Et l'on ne vous a pas fait present en galere
D'un brevet d'espalier?
(Regnard, *le Joueur*, act. I, sc. 10.)

[3] M. Léon Faye, dans son opuscule : *Rabelais botaniste*, Angers, 1854, p. 11, a trouvé une preuve des connaissances botaniques de notre auteur dans cette description de la plante baptisée par lui *Pantagruelion*, et qui n'est autre que le chanvre (*cannabis sativa* L.). Et il oppose la définition exacte, mais froide, qu'en donne de Caa-

profonde[1] en terre plus d'une coubdée. De la racine procede un tige unique, rond, ferulacé, verd au dehors, blanchissant au dedans, concave comme le tige de *smyrnium, olus atrum,* febves, et gentiane : ligneux, droit, friable, crenelé quelque peu en forme de colomnes legierement striées; plein de fibres, es quelles consiste toute la dignité de l'herbe, mesmement en la partie dite *mesa,* comme moyenne, et celle qui est dite *mylasea*[2]. La[3] hauteur d'iceluy communement est de cinq à six pieds. Aucunesfois excede la hauteur d'une lance. Savoir est, quand il rencontre terrouoir doux, uligineulx[4], legier, humide sans froidure : comme est Olone[5], et celuy de Rosea prés Preneste en Sabinie[6]; et que pluye ne luy default environ les feries des pescheurs et solstice estival. Et surpasse la hauteur des arbres, comme vous dictes Dendromalache[7] par l'autorité de Theophraste; quoy que herbe soit par chascun an deperissante, non arbre en racine, tronc, caudice, et rameaux perdurante. Et du tige sortent gros et fors rameaux. Les feuilles a longues trois fois plus que larges, verdes tousjours, asprettes comme l'orcanette, durettes, incisées autour comme une faulcille, et comme la betoine; finissantes en pointes de sarisse[8] Macedonicque, et comme une lancette dont usent les chirurgiens. La figure d'icelles peu est differente des feuilles de fresne et aigremoine; et tant semblable à eupatoire, que plusieurs herbiers[9], l'ayant dite domesticque, ont dit eupatoire estre Pantagruelion saulvaginé. Et sont par rangs en eguale distance esparses autour du tige en rotondité, par nombre en chascun ordre ou de cinq ou de sept. Tant l'a cherie nature qu'elle l'a doué

---

dolle dans la *Flore française* au tableau plein de vie que trace ici Rabelais.

[1] *Profundare,* mittere in profundum, immergere, Du Cange. Ce verbe énergique disparait dans la leçon : *n'est profonde*, qu'ont adoptée la plupart des éditeurs.

[2] Voy. Pour tous ces détails Pline, *Hist. nat.*, liv. XIX, ch. 9.

[3] L'article *la* n'existe pas dans les éditions originales.

[4] Marécageux.

[5] Bourg du Poitou, environné de marais et de salines.

[6] Pline, *loc. cit.*

[7] De δένδρον, arbre, et μαλακός, tendre, délicat.

[8] *Sarissa*, lance macédonienne.

[9] Botanistes. (Cotgrave.)

en ses feuilles de ces deux nombres impars, tant divins et mysterieux. L'odeur d'icelles est fort et peu plaisant aux nez delicatz.

La semence provient vers le chef du tige, et peu au dessous. Elle est numereuse autant que d'herbe qui soit : sphericque, oblongue, rhomboide, noire claire et comme tannée, durette, couverte de robe fragile, delicieuse à tous oiseaux canores, comme linottes, chardriers[1], alouettes, serins, tarins, et autres. Mais estainct en l'homme la semence generative, qui en mangeroit beaucoup et souvent[2]. Et quoy que jadis entre les Grecs d'icelle l'on fist certaines especes de fricassées, tartes et bignetz, lesquelz ilz mangeoient aprés souper par friandise et pour trouver le vin meilleur, si est ce qu'elle est de difficile concoction, offeuse l'estomac, engendre mauvais sang, et par son excessive chaleur ferit le cerveau, et remplit la teste de fascheuses et douloureuses vapeurs[3]. Et comme en plusieurs plantes sont deux sexes, masle et femelle[4], ce que voyons es lauriers, palmes, chesnes, heouses[5], asphodele, mandragore, fougere, agaric, aristolochie, cypres, terebynthe, pouliot, peone, et autres, aussi en ceste herbe y a masle, qui ne porte fleur aucune, mais abonde en semence; et femelle qui foisonne en petites fleurs blanchastres, inutiles, et ne porte semence qui vaille : et comme est des autres semblables, a la feuille plus large, moins dure que le masle, et ne croist en pareille hauteur. On seme cestuy Pantagruelion à la nouvelle venue des hirondelles; on le tire de terre lors que les cigalles commencent à s'enrouer.

---

[1] Chardonnerets.

[2] Semen ejus exstinguere genituram virorum dicitur (Pline, XX, 23).

[3] On sait que c'est avec une sorte de chanvre que les peuples d'Orient préparent leur haschisch.

[4] On voit que Rabelais connaissait les sexes des plantes, et il constate fort bien ici les différences qui existent dans les feuilles et dans les fleurs du chanvre mâle ou femelle; mais il reproduit l'opinion vulgaire suivie de son temps même par les savants de profession, et intervertit l'ordre des sexes en attribuant la semence aux mâles, tandis que la femelle ne porterait que des fleurs inutiles.

[5] Yeuses, chênes verts.

CHAPITRE L.

Comment doibt estre preparé et mis en œuvre le celebre Pantagruelion.

On pare le Pantagruelion sous l'equinoxe automnal en diverses manieres, selon la phantaisie des peuples et diversité des pays. L'enseignement premier de Pantagruel fut le tige d'icelle devestir de feuilles et semence, le macerer en eau stagnante, non courante, par cinq jours, si le temps est sec et l'eau chaude ; par neuf, ou douze, si le temps est nubileux et l'eau froide ; puis au soleil le seicher, puis à l'ombre l'excorticquer, et separer les fibres (es quelles, comme avons dit, consiste tout son prix et valeur) de la partie ligneuse, laquelle est inutile, fors qu'à faire flambe lumineuse, allumer le feu, et pour l'esbat des petits enfans enfler les vessies de porc. D'elle usent aucunesfois les frians à cachettes, comme de syphons, pour sugcer et avec l'haleine attirer le vin nouveau par le bondon.

Quelques Pantagruelistes modernes, evitans le labeur des mains qui seroit à faire tel depart[1], usent de certains instrumens cataractz[2], composés à la forme que Juno la fascheuse tenoit les doigts de ses mains liés pour empescher l'enfantement de Alcmene, mere d'Hercules[3]. Et à travers iceluy contundent[4] et brisent la partie ligneuse, et la rendent inutile, pour en sauver les fibres. En ceste seule preparation acquiescent[5] ceux qui, contre l'opinion de tout le monde et en ma-

[1] Partage, séparation.

[2] Qui brisent, de καταράσσω.

[3] Le sortilége auquel Rabelais fait allusion est mentionné par Pline, *Hist. nat.* XXVIII, 17 ; et Ovide à son tour, dans des vers pittoresques, décrit ainsi le rôle de Lucine ou Junon en cette circonstance :

. . . . .Subsedit in illa
Ante fores ara, dextroque a poplite lævum
Pressa genu, digitis inter se pectine junctis
Sustinuit partus, tacita quoque carmina voce
Dixit, et inceptos tenuerunt carmina partus.

(*Metam, lib.* IX.)

[4] Écrasent.

[5] S'en tiennent à cette préparation.

niere paradoxe [1] à tous philosophes, gaignent leur vie à reculons [2]. Ceux qui à profit plus evident la voulent avalluer [3], font ce que l'on nous conte du passetemps des trois sœurs Parces [4], de l'esbatement nocturne de la noble Circé, et de la longue excuse de Penelope envers ses muguetz amoureux, pendant l'absence de son mary Ulyxes. Ainsi est elle mise en ses inestimables vertus, desquelles vous exposeray partie (car le tout est à moy vous exposer impossible) si davant vous interprete la denomination d'icelle.

Je trouve que les plantes sont nommées en diverses manieres. Les unes ont pris le nom de celuy qui premier les inventa, cogneut, montra, cultiva, apprivoisa et appropria; comme mercuriale, de Mercure; panacea, de Panace, fille de Esculapius; armoise, de Artemis, qui est Diane; eupatoire, du roy Eupator; telephium, de Telephus; euphorbium, de Euphorbus, medecin du roy Juba; clymenos, de Clymenus; alcibiadon, de Alcibiades; gentiane, de Gentius, roy de Sclavonie. Et tant a esté jadis estimée ceste prerogative d'imposer son nom aux herbes inventées, que comme fut controverse meue entre Neptune et Pallas, de qui prendroit nom la terre par eux deux ensemblement trouvée, qui depuis fut Athenes dite de Athené, c'est à dire Minerve : pareillement Lyncus, roy de Scythie, se mit en effort d'occire en trahison le jeune Triptoleme, envoyé par Cerés, pour es hommes montrer le froment, lors encores incogneu; afin que par la mort d'iceluy il imposast son nom, et fust en honneur et gloire immortelle dit inventeur de ce grain tant utile et necessaire à la vie humaine. Pour laquelle trahison fut par Ceres transformé en oince, ou loup cervier. Pareillement, grandes et longues guerres furent jadis meues entre certains rois de sejour [5] en Cappadoce, pour ce seul different, du nom desquelz seroit une herbe nommée : laquelle pour tel debat, fut dite *Polemonia*, comme guerroyere.

---

[1] Paradoxale.
[2] Les cordiers.
[3] Mettre en valeur.
[4] Parques.
[5] De loisir, n'ayant aucune occupation.

Les autres ont retenu le nom des regions des quelles furent ailleurs transportées, comme pommes medices[1], ce sont pommes de Medie, en laquelle furent premierement trouvées; pommes puniques, ce sont grenades, apportées de Punicie, c'est Carthage. *Ligusticum*, c'est livesche, apportée de Ligurie, c'est la couste de Genes : rhabarbe, du fleuve Barbare nommé Rha, comme atteste Ammianus : santonique, fenu grec; castanes, persiques, sabine; stoechas, de mes isles Hieres[2], antiquement dites Stoechades; spica celtica et autres.

Les autres ont leur nom par antiphrase et contrarieté : comme absynthe, au contraire de pynthe[3] : car il est fascheux à boire. *Holosteon*, c'est tout de os; au contraire, car herbe n'est en nature plus fragile et plus tendre qu'il est.

Autres sont nommées par leurs vertus et operations, comme *aristolochia*, qui aide les femmes en mal d'enfant. *Lichen*, qui guerit les maladies de son nom. Maulve, qui mollifie. *Callithricum*, qui fait les cheveux beaux. *Alyssum*, *ephemerum*, *bechium*, *nasturtium*, qui est cresson alenoys[4] : hyoscyame, hanebanes, et autres.

Les autres, par les admirables qualités qu'on a veu en elles. Comme Heliotrope, c'est Solcy[5], qui suit le soleil. Car le soleil levant, il s'espanouit; montant, il monte; declinant, il decline; soy cachant, il se cloust. *Adiantum* : car jamais ne retient humidité, quoy qu'il naisse prés les eaux, et quoy qu'on le plongeast en eau par bien long temps : *Hieracia*, *Eryngion* et autres.

Autres, par metamorphose d'hommes et femmes de nom

---

1 *Mala medica.*

2 On se rappelle que Rabelais a pris le titre de « Caloyer des îles d'Hyères. »

3 Cette étymologie se trouve dans Scapula, dont le *Lexicon græco-latinum* parut en 1580 : « Ἀψίνθιον ita dictum putant quasi ἀπίνθιον, ὃ οὐκ ἄν τις πίῃ διὰ πικρότητα. »

4 C'est la forme qui a prévalu, et qui parait une corruption de *Orlenois*. En effet, dans les *Crieries de Paris* par G. de la Villeneuve, on trouve :

Vez ci bon cresson Orlenois.

On a dit aussi *Laonois*, *à la noix*, *Alnois*.

5 Soulci ou souci.

semblable : comme Daphné, c'est laurier, de Daphne : myrte de Myrsine; pitys, de Pitys; Cynara, c'est artichault; Narcisse, saphran, *smilax*, et autres.

Autres, par similitude, comme *Hippuris* (c'est presle), car elle ressemble à queue de cheval, *Alopecuros*, qui semble à la queue de renard; *Psyllion*, qui semble à la pusse; *Delphinium*, au daulphin; Buglosse, à langue de bœuf; Iris, à l'arc en ciel, en ses fleurs; *Myosota*, à l'oreille de souris; Coronopous, au pied de Corneille. Et autres.

Par reciproque denomination sont dits les Fabies des febves; les Pisons, des poys; les Lentules, des lentilles; les Cicerons, des poys chiches. Comme encores, par plus haute ressemblance, est dit le nombril de Venus, les cheveux de Venus, la cuve de Venus, la barbe de Jupiter, l'œil de Jupiter, le sang de Mars, les doigts de Mercure, hermodactyles, et autres.

Les autres, de leurs formes : comme trefeuil, qui a trois feuilles, *pentaphyllon*, qui a cinq feuilles, *serpollet*, qui herpe[1] contre terre : *Helxine*, *Petasites*, Myrobalans, que les Arabes appellent been, car ilz semblent à gland, et sont unctueux.

---

[1] Rampe.

CHAPITRE LI.

Pourquoy est dite Pantagruelion, et des admirables vertus d'icelle.

Par ces manieres (exceptez la fabuleuse; car de fable ja Dieu ne plaise que usions en ceste tant veritable histoire), est dite l'herbe Pantagruelion. Car Pantagruel fut d'icelle inventeur : je ne dis pas quant à la plante, mais quant à un certain usage, lequel plus est abhorré et hay des larrons, plus leur est contraire et ennemy que n'est la teigne et cuscute au lin; que le rouseau à la fougere, que le presle aux faulcheurs, que orobanche aux poys chiches, *ægilops* à l'orge, *securidaca* aux lentilles, *antranium* aux febves, l'yvraye au froment, le lierre aux murailles; que le nenufar et *nymphæa Heraclia* aux ribaux moines, que n'est la ferule et le boullas[1] aux escoliers de Navarre, que n'est le chou à la vigne, l'ail à l'aymant, l'oignon à la veue, la graine de fougere aux femmes enceinctes, la semence de saule aux nonnains vitieuses, l'ombre de if aux dormans dessous, le aconite aux pards et loups, le flair du figuier aux taureaux indignés, la cigue aux oisons, le pourpié aux dents, l'huile aux arbres. Car maintz d'iceux[2] avons veu par tel usage finer leur vie haut et court; à l'exemple de Phyllis, royne des

[1] Bouleau. M. le comte Jaubert nous atteste, dans son *Glossaire du centre de la France*, qu'aujourd'hui encore les *balaisiers* de Bourges vont criant dans les rues leurs *bons balais de boulas*. Mais ils ne sont pas destinés aux écoliers berrichons.

[2] Ces mots se rapportent aux

Thraces; de Bonosus[1], empereur de Rome; de Amate, femme du roy Latin[2]; de Iphis, Auctolia, Licambe, Arachne, Pheda, Ceda, Acheus, roy de Lydie[3], et autres : de ce seulement indignés que, sans estre autrement malades, par le Pantagruelion on leurs oppiloit[4] les conduitz par lesquelz sortent les bons motz et entrent les bons morceaulx, plus villainement que ne feroit la male angine, et mortelle squinanche[5].

Autres avons ouy, sus l'intant que Atropos leurs coupoit le filet de vie, soy grievement complaignans et lamentans de ce que Pantagruel les tenoit à la gorge. Mais las! ce n'estoit mie Pantagruel. Il ne fut onques rouart[6]; c'estoit Pantagruelion, faisant office de hart, et leurs servant de cornette[7]. Et parloient improprement et en solecisme. Sinon qu'on les excusast par figure synecdochique, prenans l'invention pour l'inventeur. Comme on prend Ceres pour pain, Bacchus pour vin. Je vous jure icy par les bons motz qui sont dedans ceste bouteille là, qui refraichit dedans ce bac[8], que le noble Pantagruel ne prit onques à la gorge, sinon ceux qui sont negligens de obvier à la soif imminente.

Autrement est dite Pantagruelion par similitude. Car Pantagruel, naissant on monde, estoit autant grand que l'herbe dont je vous parle, et en fut prise la mesure aisement, veu qu'il nasquit on temps de alteration, lorsqu'on cueille ladite herbe, et que le chien de Icarus[9], par les aboys qu'il fait au

---

larrons dont l'énumération précédente a un peu éloigné le lecteur.

[1] Favori de Probus, qui se fit proclamer empereur par l'armée du Rhin, mais fut vaincu et mis à mort.

[2] Sur cette femme du roi Latinus, voy. le liv. XII de l'*Énéide*.

[3] Voy. sur ces divers personnages les *Métamorphoses d'Ovide*.

[4] Bouchait.

[5] Esquinancie.

[6] Bourreau, qui fait métier de *rouer*.

[7] On dirait maintenant : de cravate. La cornette après s'être portée sur la tête, se porta ensuite autour du cou.

Il ne te fault qu'une cornette
De beau chanvre.
(*La Passion de Jésus-Christ à personnages.*)

[8] Baquet.

[9] Fils d'Œbale et père d'Érigone, dont la chienne Méra fut mise

soleil, rend tout le monde troglodyte, et contrainct habiter es caves et lieux soubterrains.

Autrement est dite Pantagruelion par ses vertus et singularités. Car comme Pantagruel a esté l'idée et exemplaire de toute joyeuse perfection (je croy que personne de vous autres beuveurs n'en doubte), aussi en Pantagruelion je recognois tant de vertus, tant d'energie, tant de perfections, tant d'effectz admirables, que si elle eust esté en ses qualités cogneue, lors que les arbres (par la relation du prophete) firent election d'un roy de bois pour les regir et dominer, elle sans doubte eust emporté la pluralité des voix et suffrages. Diray je plus? Si Oxylus, filz de Orius, l'eust de sa sœur Hamadryas engendrée, plus en la seule valeur d'icelle se fust delecté qu'en tous ses huit enfans celebrés par nos mythologes[1], qui ont leurs noms mis en memoire eternelle. La fille aisnée eut nom Vigne, le filz puysné eut nom Figuier; l'autre, Noyer; l'autre, Chesne; l'autre, Cormier; l'autre, Fenabregue; l'autre, Peuplier; le dernier eut nom Ulmeau, et fut grand chirurgien en son temps.

Je laisse à vous dire comment le jus d'icelle, exprimé et instillé dedans les oreilles, tue toute espece de vermine qui y seroit née par putrefaction, et tout autre animal qui dedans seroit entré. Si d'iceluy jus vous mettez dedans un seilleau[2] d'eau, soudain vous verrez l'eau prise, comme si fussent caillebottes[3], tant est grande sa vertu. Et est l'eau ainsi caillée remede present aux chevaulx coliqueux, et qui tirent des flans. La racine d'icelle, cuite en eau, remollit les nerfz retirés, les joinctures contractes, les podagres quirrhotiques, et les gouttes nouées. Si promptement voulez guerir une bruslure, soit d'eau, soit de feu, appliquez y du Pantaguelion crud, c'est à dire tel qu'il naist de terre, sans

---

au nombre des constellations, et forma ce qu'on appela la Canicule.

[1] Ces huit enfants reçurent, suivant Athénée, des noms qui désignent autant d'espèces d'arbres énumérées dans la phrase suivante.

[2] Seille, sceau.

[3] Lait caillé.

autre appareil ne composition. Et ayez regard de le changer ainsi que le verrez desseichant sus le mal [1].

Sans elle seroient les cuisines infames, les tables detestables, quoy que couvertes fussent de toutes viandes exquises; les lietz sans delices, quoy que y fust en abondance or, argent, electre, yvoire et porphyre. Sans elle ne porteroient les meusniers bled au moulin, n'en rapporteroient farine. Sans elle comment seroient portés les plaidoyers des advocatz à l'auditoire? Comment seroit sans elle porté le plastre à l'astelier? Sans elle comment seroit tirée l'eau du puitz? Sans elle que feroient les tabellions, les copistes, les secretaires et escrivains? Ne periroient les pantarques et papiers rentiers? Ne periroit le noble art d'imprimerie? De quoy feroit on chassis? Comment sonneroit on les cloches? D'elle sont les isiacques ornés, les pastophores revestuz, toute humaine nature couverte en premiere position. Toutes les arbres lanificqués des Seres [2], les gossampines de Tyle [3] en la mer Persicque, les cynes des Arabes [4], les vignes de Malte, ne vestissent tant de personnes, que fait ceste herbe seulette. Couvre [5] les armées contre le froid et la pluye, plus certes commodement que jadis ne faisoient les peaux. Couvre les theatres et amphitheatres contre la chaleur, ceinct les bois et taillis au plaisir des chasseurs, descend en eau tant douce que marine, au profit des pescheurs. Par elle sont bottes, bottines, botasses, houzeaulx, brodequins, souliers, escarpins, pantoufles, savates, mises en forme et usage. Par elle sont les arcs tenduz, les arbalestes bandées, les fontes faites. Et comme si fust l'herbe sacre, verbenicque [6] et reverée des Manes et Lemures, les corps humains mors sans elle ne sont inhumés.

Je diray plus. Icelle herbe moyennante, les substances in-

[1] La plupart de ces recettes sont tirées de Pline.

[2] Anciens peuples de l'Asie, qu'on croit être les Chinois.

[3] Ceci est encore tiré de Pline, l. XII, ch. 10 et 11. Il dit des cotonniers de l'ile de Tylos : « Ejusdem insulæ lanigeras arbores vocant *gossampinos.* »

[4] « Arabiæ arbores ex quibus vestes faciant, cynus vocari. » (Pline, *ibid.*)

[5] Elle couvre.

[6] De la nature de la verveine.

visibles visiblement sont arrestées, prises, detenues et comme en prison mises. A leur prise et arrest sont les grosses et pesantes moles[1] tournées agilement, à insigne profit de la vie humaine. Et m'esbahys comment l'invention de tel usage a esté par tant de siecles celé aux antiques philosophes, veue l'utilité impreciable qui en provient; veu le labeur intolerable que sans elle ilz supportoient en leurs pistines[2]. Icelle moyennant, par la retention des flotz aerés, sont les grosses orcades[3], les amples thalameges[4], les fors gallions, les naufz chiliandres et myriandres[5] de leurs stations enlevées, et poussées à l'arbitre de leurs gouverneurs. Icelle moyennant, sont les nations que nature sembloit tenir absconses, impermeables[6] et incogneues, à nous venues, nous à elles. Chose que ne feroient les oiseaux, quelque legiereté de pennaige qu'ilz ayent, et quelque liberté de nager en l'air que leurs soit baillée par nature. Taprobana[7] a veu Lappia : Java a veu les mons Riphées : Phebol[8] verra Theleme : les Islandoys et Engronelands[9] verront Euphrates. Par elle Boreas a veu le manoir de Auster; Eurus a visité Zephyre.

De mode que les Intelligences celestes, les dieux tant marins que terrestres, en ont esté tous effrayés, voyans par l'usage de cestuy benedict Pantagruelion, les peuples Arctiques en plein aspect des Antarctiques franchir la mer Atlanctique, passer les deux tropiques, volter sous la zone torride, mesurer tout le zodiacque, s'esbatre sous l'equinoctial, avoir l'un et l'autre pole en veue à fleur de leur horizon. Les dieux olympicques ont en pareil effroy dit : Pantagruel nous a mis en pensement nouveau et tedieux[10], plus

---

[1] Meules.

[2] Meuneries, boulangeries.

[3] Mot de la même famille que *ourques*, qui désignait une espèce de navire de moyenne taille, manœuvrant avec facilité. Il y avait vingt-trois *ourques* dans l'invincible Armada.

[4] Navires de luxe. C'est un mot qui vient du grec θαλαμηγός.

[5] Les nefs contenant mille et dix mille hommes.

[6] Inaccessibles.

[7] L'île de Ceylan a vu les vaisseaux lapons.

[8] Ile du golfe Arabique.

[9] Groënlandais.

[10] Pénible (*tædiosus*).

qu'onques ne firent les Aloides[1], par l'usage et vertu de son herbe. Il sera de brief marié. De sa femme aura enfans. A ceste destinée ne pouvons nous contrevenir : car elle est passée par les mains et fuseaulx des sœurs fatales, filles de Necessité. Par ses enfants (peut estre) sera inventée herbe de semblable energie : moyennant laquelle pourront les humains visiter les sources des gresles, les bondes des pluyes et l'officine des fouldres. Pourront envahir les regions de la lune, entrer le territoire des signes celestes, et là prendre logis, les uns à l'Aigle d'or, les autres au Mouton, les autres à la Couronne, les autres à la Herpe, les autres au Lion d'argent; s'asseoir à table avec nous, et nos déesses prendre à femmes, qui sont les seulz moyens d'estre deifiés. En fin ont mis le remede de y obvier en deliberation et au conseil.

---

[1] Les géants fils d'Aloeus.

CHAPITRE LII.

Comment certaine espece de Pantagruelion ne peut estre par feu consumée.

Ce que je vous ay dit est grand et admirable. Mais si vouliez vous hasarder de croire quelque autre divinité de ce sacre Pantagruelion, je la vous dirois. Croyez la ou non, ce m'est tout un : me suffit vous avoir dit verité.

Verité vous diray. Mais pour y entrer (car elle est d'accés assez scabreux et difficile), je vous demande : Si j'avois en ceste bouteille mis deux cotyles[1] de vin et une d'eau, ensemble bien fort meslés, comment les demesleriez vous? comment les separeriez vous? de maniere que vous me rendriez l'eau à part sans le vin, le vin sans l'eau, en mesure pareille que les y aurois mis?

Autrement : Si vos chartiers et nautonniers, amenans pour la provision de vos maisons certain nombre de tonneaulx, pippes et bussars de vin de Grave, d'Orleans, de Baulne, de Mirevaulx, les avoient buffetés[2] et beuz à demy, le reste emplissans d'eau, comme font les Limosins à belz esclotz[3],

[1] Ce mot n'est plus employé qu'en médecine pour désigner la cavité des os. Il se disait autrefois d'une mesure de liquides. *Vini italici cotylas tres*, dit un passage cité par Du Cange.

[2] Altérés par un mélange d'eau. (V. Cotgrave.)

[3] Cela ne veut pas dire, comme l'indiquent les commentateurs, que les Limousins avaient de beaux sabots (ce qui importerait peu ici), mais que, par un abus qui se renouvelle encore tous les jours, les charretiers limousins, charroyant les vins d'Argenton, remplissaient d'eau *à bels esclotz*, c'est-à-dire à pleins sabots, le vide qu'ils avaient fait en buvant partie du vin des tonneaux. L'emploi du mot *beau*, employé ainsi, est très-familier à notre auteur.

charroyans les vins d'Argenton et Sangautier, comment en osteriez vous l'eau entierement? comment les purifieriez vous? J'entends bien, vous me parlez d'un entonnoir de lierre. Cela est escrit. Il est vray et averé par mille experiences. Vous le saviez desja. Mais ceux qui ne l'ont sceu, et ne le virent onques, ne le croiroient possible. Passons oultre.

Si nous estions du temps de Sylla, Marius, Cesar, et autres romains empereurs, ou du temps de nos antiques druydes, qui faisoient brusler les corps mors de leurs parens et seigneurs, et voulussiez les cendres de vos femmes ou peres boire en infusion de quelque bon vin blanc, comme fit Artemisia les cendres de Mausolus son mary, ou autrement les reserver entieres en quelque urne et reliquaire, comment sauveriez vous icelles cendres à part, et separées des cendres du bust et feu funeral? Respondez.

Par ma figue, vous seriez bien empeschés. Je vous en depesche. Et vous dis que, prenant de ce celeste Pantagruelion autant qu'en faudroit pour couvrir le corps du defunct, et ledit corps ayant bien à point enclous dedans, lié et cousu de mesme matiere, jettez le on feu, tant grand, tant ardent que voudrez : le feu à travers le Pantagruelion bruslera et redigera en cendres le corps et les os. Le Pantagruelion non seulement ne sera consumé ne ards, et ne deperdra un seul atome des cendres dedans encloses, ne recevra un seul atome des cendres bustuaires, mais sera en fin du feu extraict plus beau, plus blanc et plus net que ne l'y aviez jetté. Pourtant est il appelé Asbeston [1]. Vous en trouverez foison en Carpasie [2], et sous le climat Dia Cyenes [3], à bon marché.

O chose grande! chose admirable! Le feu qui tout devore, tout degaste et consume, nettoye, purge et blanchist ce seul Pantagruelion Carpasien Asbestin. Si de ce vous defiez, et

[1] *Asbestinum* est le nom latin de l'amiante, sorte de lin incombustible.

[2] Ce nom désignait soit une ville de l'île de Chypre, soit des petites îles situées vis-à-vis.

[3] Le premier de ces mots est probablement la préposition grecque διά; le second désigne une ville située sur le Nil, à l'extrémité de l'Egypte, et aussi une localité du royaume de Pont.

en demandez assertion et signe usual, comme Juifz et incredules, prenez un œuf frais et le liez circulairement avec ce divin Pantagruelion. Ainsi lié mettez le dedans le brasier tant grand et ardent que voudrez. Laissez le si long temps que voudrez. En fin vous tirerez l'œuf cuit, dur et bruslé, sans alteration, immutation, n'eschauffement du sacre Pantagruelion. Pour moins de cinquante mille escuz Bourdeloys, amoderés à la douzieme partie d'une pithe [1], vous en aurez fait l'experience.

Ne me paragonnez [2] point ici la salamandre. C'est abus. Je confesse bien que le petit feu de paille la vegete et resjouit. Mais je vous asseure qu'en grande fournaise elle est, comme tout autre animant, suffoquée et consumée [3]. Nous en avons veu l'experience. Galen l'avoit long temps a confermé et demonstré, *lib. III, de Temperamentis*, et le maintient *Dioscorides*, lib. 2.

Icy ne me alleguez l'alum de plume, ne la tour de bois, en Pirée, laquelle L. Sylla ne peut onques faire brusler [4], pource que Archelaus, gouverneur de la ville pour le roi Mithridates, l'avait toute enduite d'alum.

Ne me comparez icy celle arbre qu'Alexandre Cornelius nommoit *eonem* [5], et la disoit estre semblable au chesne qui porte le guy; et ne pouvoir estre, ne par eau, ne par feu consommée ou endommagée, non plus que le guy de chesne; et d'icelle avoir esté faite et bastie la tant celebre navire Argos. Cherchez qui le croye, je m'en excuse.

Ne me paragonnez aussi, quoy que mirificque soit, celle espece d'arbre que voyez par les montaignes de Briançon et Ambrun, laquelle de sa racine nous produit le bon agaric; de son corps nous rend la raisine, tant excellente que Gallen l'ose equiparer à la terebinthine; sus ses feuilles deli-

[1] Le quart d'un denier.

[2] Ne comparez pas cette propriété du pantagruélion à celle de la salamandre.

[3] Rabelais fait ici justice d'une erreur encore fort répandue de son temps et qui lui a pourtant survécu.

[4] Voy. Aulu-Gelle, l. XV, c. 1.

[5] Au nominatif *Eone*, nom d'une espèce de bois dont fut fait le navire *Argo*, suivant Pline, l. XIII, ch. 22.

clus[1]. Adonc les Larignans se rendirent à composition. Et par leur recit, cognut Cesar l'admirable nature de ce bois; lequel de soy ne fait feu, flambe, ne charbon, et seroit digne en ceste qualité d'estre au degré mis de vray Pantagruelion; et d'autant plus que Pantagruel d'iceluy voulut estre faits tous les huys, portes, fenestres, gouttieres, larmiers[2] et l'ambrun[3] de Theleme. Pareillement d'iceluy fit couvrir les pouppes, prores, fougons[4], tillacs, coursies[5] et rambades[6] de ses carracons[7], navires, galleres, gallions, brigantins, fustes[8], et autres vaisseaux de son arsenac de Thalasse : ne fust que Larix, en grande fournaise de feu provenant d'autres especes de bois, est en fin corrompu et dissipé, comme sont les pierres en fourneaux de chaux. Pantagruelion Asbeste plus tost y est renouvelé et nettoyé, que corrompu ou alteré. Pourtant,

> Indes, cessez, Arabes, Sabiens,
> Tant collauder vos myrrhe, encens, ebene.
> Venez icy recognoistre nos biens,
> Et emportez de nostre herbe la grene.
> Puis, si chez vous peut croistre, en bonne estrene[9],
> Graces rendez es cieulx un million :
> Et affermez de France heureux le regne
> Onquel provient Pantagruelion.[10].

---

[1] Tranchée. (*Trenches*, comme nous lisons dans Cotgrave.)

[2] Saillies destinées à éloigner la chute des eaux du pied d'un bâtiment.

[3] La toiture, la charpente.

[4] Foyers ou cuisines d'un vaisseau, de l'italien *fogone*.

[5] Passages établis au milieu d'une galère, pour aller de la proue à la poupe.

[6] Constructions élevées à la proue d'une galère, au-dessus des canons.

[7] Ou *carraquons*, augmentatif de *carraques*. On lit dans le *Mémoire de la fondation de la ville de Grâce*, par Me Guillaume de Marseille, pag. 18, qu'en 1544, François Ier ayant fait assembler dans ladite ville une grande armée navale, l'amiral d'Annebaut s'embarqua sur un grand navire de douze cents tonneaux, appelé *le Philippes*, autrement dit le *Carracon*.

[8] Du latin *fustis*. Se dit d'abord de toute espèce de vaisseau; puis ce mot désigna une famille particulière de navires à rames.

[9] Sous d'heureux auspices, avec bonne chance.

[10] Nous ne croyons pouvoir mieux

faire que de placer ici, comme commentaire général sur ces trois derniers chapitres où Rabelais semble avoir voulu résumer ses connaissances en histoire naturelle et le talent d'exposition dont il était si éminemment doué, les passages suivants du *Discours prononcé à Montpellier le* 8 *juin* 1856 *à la session de la Société botanique de France*, par M. le comte Jaubert, compétent à double titre comme botaniste et comme philologue.

« Que Rabelais, dit-il, au jugement de ses contemporains, ait passé pour un des hommes les plus doctes de son temps, cela n'est pas douteux, mais qu'il le fût surtout comme botaniste, c'est ce qui n'a pas été assez remarqué. A la vérité, De Candolle avait, dans une note de sa *Théorie élémentaire*, constaté que Rabelais avait devancé tous les autres écrivains dans sa dissertation en forme sur l'origine des noms de plantes, à l'occasion de son *Pantagruelion*; mais De Candolle qui, dans l'ouvrage précité, a si bien défini le style botanique, a laissé à M. Faye (voy. ci-dessus, p. 740) le mérite d'une seconde remarque, à savoir que, pour la même plante, Rabelais était aussi le premier qui eût donné, jusqu'aux détails de l'organographie exclusivement et à cela près de l'interversion des sexes suivant l'opinion vulgaire, l'exemple d'une description méthodique que les maîtres de la science moderne ne désavoueraient pas. De plus la description est assaisonnée d'une spirituelle ironie sur la crédulité des anciens au sujet des propriétés des plantes. Que l'on compare ces passages aux plus anciens ouvrages de botanique imprimés vers la même époque, à ceux de Leonicenus *De Plinii erroribus* en 1532, d'Otto Brunfels en 1533 (car il ne faut pas compter l'*Ortus sanitatis* de Jacques de Dondis), et l'on verra combien Rabelais leur était supérieur.....

« Ce que l'on ignore généralement, c'est que, dès son arrivée à Montpellier, Rabelais avait marqué sa place comme botaniste, dans une argumentation publique qui ravit d'admiration la Faculté tout entière et les assistants. » Ici M. le comte Jaubert s'attache à restituer son véritable caractère à un fait mentionné trop légèrement ou contesté (voyez la *Notice*, p. 39) parce qu'on avait mal interprété le récit d'A. Leroy dans ses *Rabelæsina Elogia*. « Ce récit, dit-il, représente Rabelais entrant avec la foule des auditeurs dans la salle de la Faculté pour entendre une thèse *De herbis et plantis medicinalibus*, et décrit les signes d'impatience qu'il ne peut s'empêcher de donner, *cum frigidè nimis de tanta re dissertum sibi videretur*. Le doyen s'en aperçoit, et, sur la bonne mine de Rabelais, *ob personæ majestatem ac speciem doctoratu dignam*, le fait inviter à prendre place parmi les argumentateurs. Rabelais s'excuse d'abord modestement; mais la lutte s'engage, il prend la parole et la porte avec tant de succès que l'enthousiasme des auditeurs est à son comble, *ut ab omnibus summo cum plausu conclamatum sit eum doctoris dignitate dignandum*. Cette dernière phrase, interprétée dans le sens d'une promotion immédiate de Rabelais au titre de docteur, a causé l'erreur de ceux qui, comparant ce récit avec les actes et les dates inscrits sur les registres de la Faculté, ont conclu de ce rapprochement que le fait même de la dissertation était controuvé : nous le maintenons comme un des plus piquants sou-

venirs de cette École. Rabelais, dès les premiers jours de son apparition à Montpellier, a donc été, non pas pourvu du doctorat par dérogation aux règles de la Faculté, mais il en a été proclamé digne, *dignandus*, par cette voix commune dont Molière nous fait entendre l'écho burlesque dans son *Malade imaginaire*, mais qui cette fois était un hommage mérité. »

FIN DU TIERS LIVRE DES FAITS ET DITS HEROÏQUES DU BON PANTAGRUEL.





TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Avertissement	V
Notice biographique sur Rabelais	1

LIVRE PREMIER.

La vie tres horrifique du grand Gargantua, pere de Pantagruel, jadis composée par M. Alcofribas, abstracteur de quinte essence	73
Aux lecteurs	*ib.*
Prologue de l'auteur	75
Chap. Ier. De la genealogie et antiquité de Gargantua	83
II. Les Fanfreluches antidotées, trouvées en un monument antique	87
III. Comment Gargantua fut unze mois porté au ventre de sa mere	91
IV. Comment Gargamelle, estant grosse de Gargantua, mangea grand planté de tripes	95
V. Les propos des beuveurs	97
VI. Comment Gargantua nasquit en façon bien estrange	103
VII. Comment le nom fut imposé à Gargantua, et comment il humoit le piot	107
VIII. Comment on vestit Gargantua	109
IX. Les couleurs et livrée de Gargantua	115
X. De ce qu'est signifié par les couleurs blanc et bleu	119
XI. De l'adolescence de Gargantua	125
XII. Des chevaux factices de Gargantua	127
XIII. Comment Grandgousier cognut l'esprit merveilleux de Gargantua à l'invention d'un torchecul	131
XIV. Comment Gargantua fut institué par un theologien en lettres latines	137
XV. Comment Gargantua fut mis sous autres pedagogues	141

Pages.

XVI. Comment Gargantua fut envoyé à Paris, et de l'enorme jument qui le porta, et comment elle desfit les mousches bovines de la Beauce............ 144
XVII. Comment Gargantua paya sa bien venue es Parisiens, et comment il prit les grosses cloches de l'eglise Nostre Dame...................... 147
XVIII. Comment Janotus de Bragmardo fut envoyé pour recouvrer de Gargantua les grosses cloches..... 151
XIX. La harangue de maistre Janotus de Bragmardo faite à Gargantua pour recouvrer les cloches........ 153
XX. Comment le theologien emporta son drap, et comment il eut procés contre les sorbonistes....... 157
XXI. L'estude et diete de Gargantua, selon la discipline de ses precepteurs sorbonagres............... 161
XXII. Les jeux de Gargantua....................... 165
XXIII. Comment Gargantua fut institué par Ponocrates en telle discipline, qu'il ne perdoit heure du jour. 172
XXIV. Comment Gargantua employoit le temps quand l'air estoit pluvieux........................... 181
XXV. Comment fut meu, entre les fouaciers de Lerné et ceux du pays de Gargantua, le grand debat, dont furent faites grosses guerres.................. 184
XXVI. Comment les habitants de Lerné, par le commandement de Picrochole, leur roy, assaillirent au despourveu les bergiers de Grandgousier.......... 188
XXVII. Comment un moine de Seuillé sauva le clos de l'abbaye du sac des ennemis.................... 191
XXVIII. Comment Picrochole prit d'assault la Roche Clermaud, et le regret et difficulté que fit Grandgousier d'entreprendre guerre.................. 198
XXIX. La teneur des lettres que Grandgousier escrivoit à Gargantua............................... 201
XXX. Comment Ulrich Gallet fut envoyé devers Picrochole.................................. 203
XXXI. La harangue faite par Gallet à Picrochole....... 204
XXXII. Comment Grandgousier, pour acheter paix, fit rendre les fouaces.............................. 208
XXXIII. Comment certains gouverneurs de Picrochole, par conseil precipité, le mirent au dernier peril..... 213
XXXIV. Comment Gargantua laissa la ville de Paris pour secourir son pays; et comment Gymnaste rencontra les ennemis.............................. 218

Pages.

XXXV. Comment Gymnaste soupplement tua le capitaine Tripet et autres gens de Picrochole........... 221

XXXVI. Comment Gargantua demollit le chasteau de Vede, et comment ilz passerent le gué............... 224

XXXVII. Comment Gargantua soy peignant faisoit tomber de ses cheveux les boullets d'artillerie............ 227

XXXVIII. Comment Gargantua mangea en salade six pelerins. 230

XXXIX. Comment le moine fut festoyé par Gargantua, et des beaux propos qu'il tint en soupant............ 234

XL. Pourquoy les moines sont refuis du monde, et pourquoy les uns ont le nez plus grand que les autres. 240

XLI. Comment le moine fit dormir Gargantua, et de ses heures et breviaire......... ;............... 243

XLII. Comment le moine donna courage à ses compagnons, et comme il pendit à une arbre............... 246

XLIII. Comment l'escarmouche de Picrochole fut rencontrée par Gargantua, et comment le moine tua le capitaine Tiravant, puis fut prisonnier entre les ennemis................................ 249

XLIV. Comment le moine se defit de ses gardes, et comme l'escarmouche de Picrochole fut defaite........ 253

XLV. Comment le moine amena les pelerins, et les bonnes paroles que leur dist Grandgousier........ 256

XLVI. Comment Grandgousier traicta humainement Touquedillon prisonnier....................... 260

XLVII. Comment Grandgousier manda querir ses legions, et comment Touquedillon tua Hastiveau, puis fut tué par le commandement de Picrochole....... 263

XLVIII. Comment Gargantua assaillit Picrochole dedans la Roche Clermaud, et defit l'armée dudit Picrochole.................................. 266

XLIX. Comment Picrochole fuyant fut surpris de males fortunes, et ce que fit Gargantua aprés la bataille. 269

L. La concion que fit Gargantua es vaincuz......... 271

LI. Comment les victeurs Gargantuistes furent recompensés aprés la bataille.................... 276

LII. Comment Gargantua fit bastir pour le moine l'abbaye de Theleme......................... 278

LIII. Comment fut bastie et dotée l'abbaye des Thelemites.................................. 281

LIV. Inscription mise sur la grande porte de Theleme.. 284

LV. Comment estoit le manoir des Thelemites........ 289

Pages.
LVI. Comment estoient vestuz les religieux et religieuses de Theleme........................ 291
LVII. Comment estoient reiglés les Thelemites à leur maniere de vivre........................ 294
LVIII. Enigme trouvé es fondemens de l'abbaye des Thelemites........................ 296

LIVRE SECOND.

Pantagruel, roy des Dipsodes, restitué en son naturel ; avec ses faits et prouesses espovantables : composés par feu M. Alcofribas, abstracteur de quinte essence........................ 301
Prologue de l'auteur........................ 303
CHAP. Ier. De l'origine et antiquité du grand Pantagruel..... 311
II. De la nativité du tres redoubté Pantagruel....... 320
III. Du dueil que mena Gargantua de la mort de sa femme Badebec........................ 324
IV. De l'enfance de Pantagruel........................ 328
V. Des faits du noble Pantagruel en son jeune aage.. 332
VI. Comment Pantagruel rencontra un Limousin qui contrefaisoit le langage françois............. 337
VII. Comment Pantagruel vint à Paris, et des beaux livres de la librairie de Saint-Victor........... 341
VIII. Comment Pantagruel, estant à Paris, receut lettres de son pere Gargantua, et la copie d'icelles.... 353
IX. Comment Pantagruel trouva Panurge, lequel il aima toute sa vie........................ 360
X. Comment Pantagruel equitablement jugea d'une controverse merveilleusement obscure et difficile, si justement que son jugement fut dit plus admirable que celuy de Salomon........................ 368
XI. Comment les seigneurs de Baisecul et Humevesne plaidoient devant Pantagruel sans advocatz..... 374
XII. Comment le seigneur de Humevesne plaidoye devant Pantagruel........................ 379
XIII. Comment Pantagruel donna sentence sus le different des deux seigneurs........................ 383
XIV. Comment Panurge raconte la maniere comment il eschappa de la main des Turcs............... 386
XV. Comment Panurge enseigne une maniere bien nou-

Pages.
velle de bastir les murailles de Paris......... 393
XVI. Des meurs et conditions de Panurge........... 399
XVII. Comment Panurge guignoit les pardons, et marioit les vieilles, et des procés qu'il eut à Paris..... 406
XVIII. Comment un grand clerc d'Angleterre vouloit arguer contre Pantagruel, et fut vaincu par Panurge.... 412
XIX. Comment Panurge fit quiuault l'Anglois, qui arguoit par signes................................. 418
XX. Comment Thaumaste raconte les vertus et savoir de Panurge.................................. 423
XXI. Comment Panurge fut amoureux d'une haute dame de Paris, et du tour qu'il lui fit.............. 425
XXII. Comment Panurge fit un tour à la dame parisienne, qui ne fut point à son advantage.............. 431
XXIII. Comment Pantagruel partit de Paris, oyant nouvelles que les Dipsodes envahissoient le pays des Amaurotes. Et la cause pourquoy les lieues sont tant petites en France....................... 435
XXIV. Lettres qu'un messagier apporta à Pantagruel d'une dame de Paris, et l'exposition d'un mot escrit en un auneau d'or............................ 437
XXV. Comment Panurge, Carpalim, Eusthenes et Epistemon, compagnons de Pantagruel, desconfirent six cens soixante chevaliers bien subtilement....... 442
XXVI. Comment Pantagruel et ses compagnons estoient faschés de manger de la chair salée, et comment Carpalim alla chasser pour avoir de la venaison... 445
XXVII. Comment Pantagruel dressa un trophée en memoire de leur prouesse, et Panurge un autre en memoire des levraulx. Et comment Pantagruel, de ses petz, engendroit les petits hommes, et de ses vesnes, les petites femmes. Et comment Panurge rompit un gros baston sur deux verres......... 450
XXVIII. Comment Pantagruel eut victoire bien estrangement des Dipsodes et des geans.................... 455
XXIX. Comment Pantagruel defit les trois cens geans armés de pierres de taille, et Loupgarou leur capitaine. 461
XXX. Comment Epistemon, qui avoit la couppe testée, fut guery habilement par Panurge. Et des nouvelles des diables et des damnés.................. 467
XXXI. Comment Pantagruel entra en la ville des Amaurotes, et comment Panurge maria le roy Anarche, et

Pages.
le fit crieur de saulce vert.................. 476
XXXII. Comment Pantagruel de sa langue couvrit toute une armée, et de ce que l'auteur vit dans sa bouche. 479
XXXIII. Comment Pantagruel fut malade, et la façon comment il guerit............................ 483
XXXIV. La conclusion du present livre, et l'excuse de l'auteur.................................. 487

LE TIERS LIVRE.

Le tiers livre des faits et dicts heroiques du bon Pantagruel, composé par M. François Rabelais, docteur en medecine et calloier des isles Hieres............................ 491
Privilege du roy Francois Ier.......................... ib.
Privilege du roy Henri II............................. 493
Prologue du tiers livre................................ 496
CHAP. Ier. Comment Pantagruel transporta une colonie de Utopiens en Dipsodie......................... 511
II. Comment Panurge fut faict chastelain de Salmigondin en Dipsodie, et mangeoit son bled en herbe. 517
III. Comment Panurge loue les debteurs et emprunteurs.................................. 523
IV. Continuation du discours de Panurge à la louange des presteurs et debteurs.................... 529
V. Comment Pantagruel deteste les debteurs et emprunteurs..................................... 534
VI. Pour quoy les nouveaulx mariés estoient exemptz d'aller en guerre........................ 537
VII. Comment Panurge avoit la pusse en l'oreille, et desista porter sa magnifique braguette........... 540
VIII. Comment la braguette est premiere piece de harnois entre gens de guerre.................. 544
IX. Comment Panurge se conseille à Pantagruel, pour savoir s'il se doibt marier.................. 549
X. Comment Pantagruel remontre à Panurge difficile chose estre le conseil de mariage, et des sors Homeriques et Virgilianes..................... 553
XI. Comment Pantagruel remontre le sort des dez estre illicite.................................. 558
XII. Comment Pantagruel explore par sors Virgilianes

Pages.

quel sera le mariage de Panurge.............. 561

XIII. Comment Pantagruel conseille Panurge prevoir l'heur ou malheur de son mariage par songes......... 567

XIV. Le songe de Panurge, et interpretation d'iceluy... 575

XV. Excuse de Panurge, et exposition de caballe monastique en matiere de boeuf salé............... 581

XVI. Comment Pantagruel conseille à Panurge de conferer avec une sibylle de Panzoust.............. 585

XVII. Comment Panurge parle à la sibylle de Panzoust... 589

XVIII. Comment Pantagruel et Panurge diversement exposent les vers de la sibylle de Panzoust......... 594

XIX. Comment Pantagruel loue le conseil des muetz.... 600

XX. Comment Nazdecabre par signes respond à Panurge.................................. 605

XXI. Comment Pantagruel prend conseil d'un vieil poëte françois, nommé Raminagrobis.............. 610

XXII. Comment Panurge patrocine à l'ordre des fratres mendians.................................. 615

XXIII. Comment Panurge fait discours pour retourner à Raminagrobis............................ 619

XXIV. Comment Panurge prend conseil de Epistemon... 626

XXV. Comment Panurge se conseille à Her Trippa...... 631

XXVI. Comment Panurge prend conseil de frere Jean des Entommeures............................ 639

XXVII. Comment frere Jean joyeusement conseille Panurge. 644

XXVIII. Comment frere Jean reconforte Panurge sus le doubte de coqüage......................... 648

XXIX. Comment Pantagruel fait assemblée d'un theologien, d'un medecin, d'un legiste et d'un philosophe, pour la perplexité de Panurge................ 655

XXX. Comment Hippothadée, theologien, donne conseil à Panurge sur l'entreprise de mariage............ 658

XXXI. Comment Rondibilis, medecin, conseille Panurge.. 662

XXXII. Comment Rondibilis declare coqüage estre naturellement des apenages de mariage.............. 668

XXXIII. Comment Rondibilis, medecin, donne remede à coqüage.................................. 672

XXXIV. Comment les femmes ordinairement appetent choses defendues............................. 676

XXXV. Comment Trouillogan, philosophe, traicte la difficulté de mariage.......................... 681

XXXVI. Continuation des responses de Trouillogan, philoso-

Pages.

phe ephectique et Pyrrhonien............... 684

XXXVII. Comment Pantagruel persuade à Panurge prendre conseil de quelque fol...................... 691

XXXVIII. Comment par Pantagruel et Panurge est Triboulet blasonné................................ 695

XXXIX. Comment Pantagruel assiste au jugement du juge Bridoye, lequel sententioit les procés au sort des dez................................... 701

XL. Comment Bridoye expose les causes pourquoy il visitoit les procés qu'il decidoit par le sort des dez. 705

XLI. Comment Bridoye narre l'histoire de l'appoincteur de procés.............................. 709

XLII. Comment naissent les procés, et comment ilz viennent à perfection......................... 714

XLIII. Comment Pantagruel excuse Bridoye sus les jugemens faits on sort des dez.................. 718

XLIV. Comment Epistemon raconte une estrange histoire des perplexités du jugement humain.......... 722

XLV. Comment Panurge se conseille à Triboullet...... 725

XLVI. Comment Pantagruel et Panurge diversement interpretent les paroles de Triboullet............. 729

XLVII. Comment Pantagruel et Panurge deliberent visiter l'oracle de la dive bouteille................. 731

XLVIII. Comment Gargantua remontre n'estre licite es enfans soy marier, sans le sceu et adveu de leurs peres et meres.......................... 734

XLIX. Comment Pantagruel fit ses apprestz pour monter sur mer. Et de l'herbe nommée Pantagruelion.. 740

L. Comment doibt estre preparé et mis en oeuvre le celebre Pantagruelion...................... 743

LI. Pourquoy est dite Pantagruelion, et des admirables vertus d'icelle.......................... 747

LII. Comment certaine espece de Pantagruelion ne peut estre par feu consumée..................... 753

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

